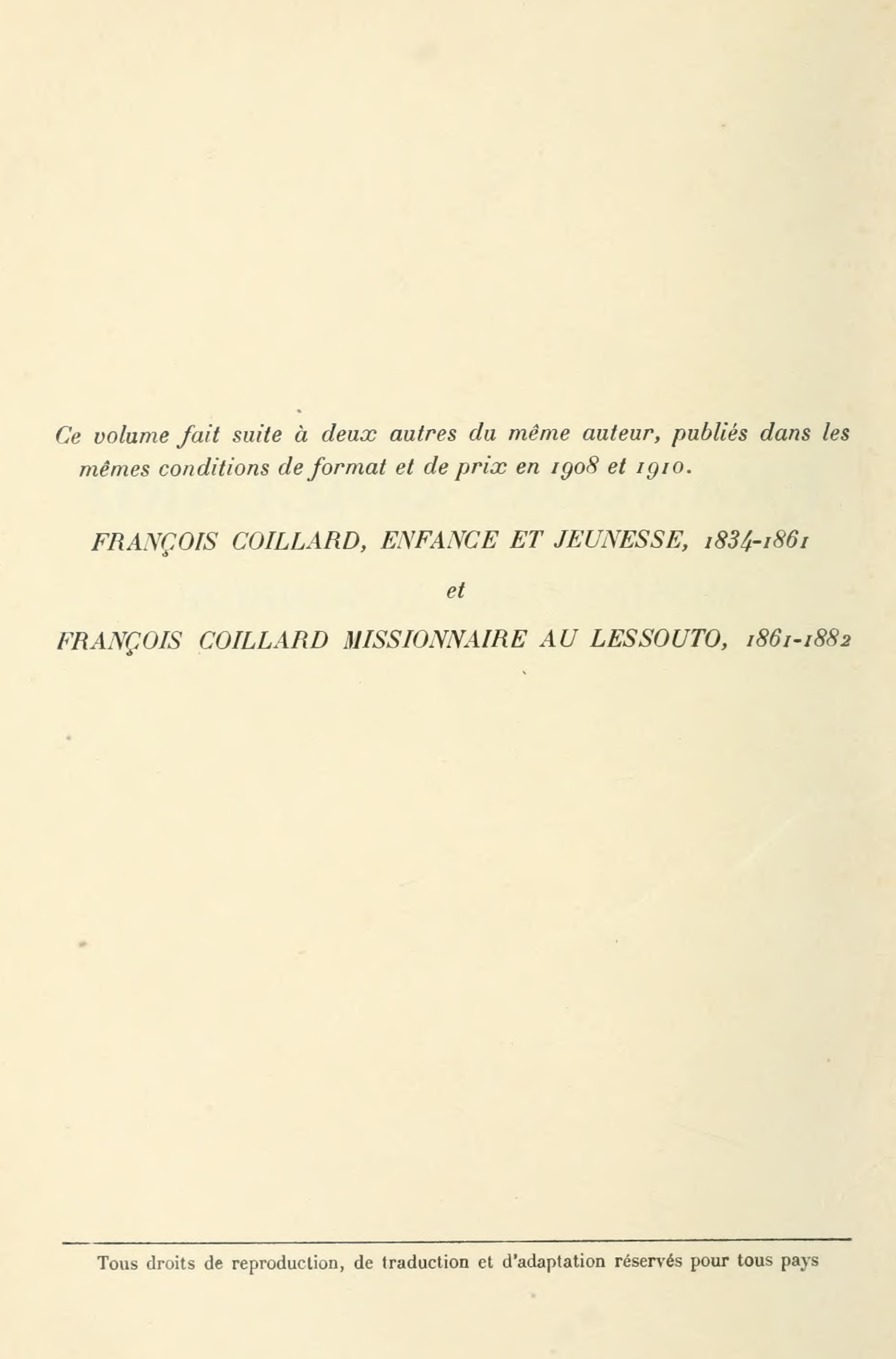

3 1761 06839050 9

FRANÇOIS COILLARD

MISSIONNAIRE AU ZAMBÈZE

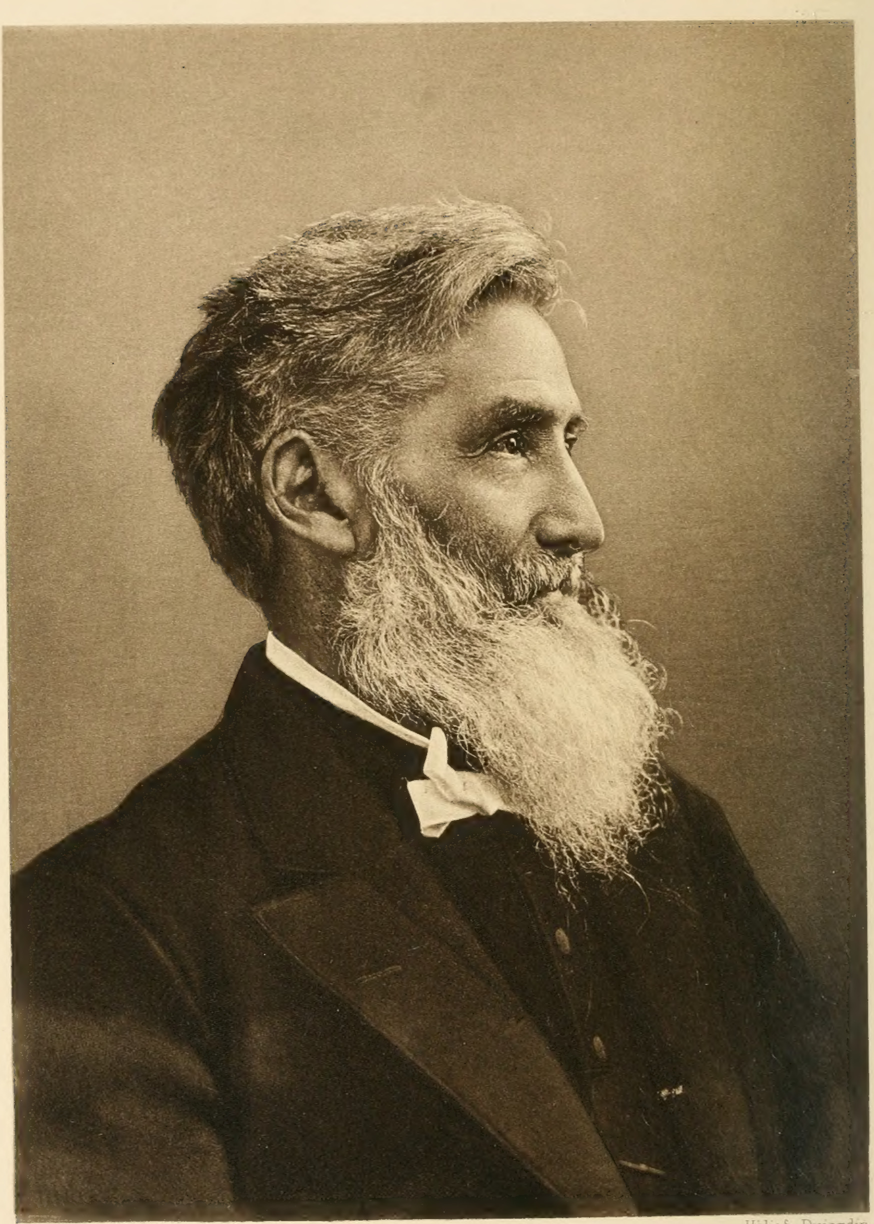


Ce volume fait suite à deux autres du même auteur, publiés dans les mêmes conditions de format et de prix en 1908 et 1910.

FRANÇOIS COILLARD, ENFANCE ET JEUNESSE, 1834-1861

et

FRANÇOIS COILLARD MISSIONNAIRE AU LESSOUTO, 1861-1882



Phot. Fred Boissonnas _ Genève　　　　Héliog. Dujardin

F. Coillard

[illegible]

FRANÇOIS [illegible]

[illegible]



ÉDOUARD FAVRE

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE

ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

FRANÇOIS COILLARD

MISSIONNAIRE AU ZAMBÈZE

1882-1904



Dieu premier servi.
JEANNE D'ARC.

Dieu d'abord.
COILLARD.

AVEC 2 PORTRAITS EN HÉLIOGRAVURE, 40 PLANCHES HORS TEXTE ET 1 CARTE

PARIS

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, BOULEVARD ARAGO, 102

1913


LIBRARY
SEP 11 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

A la mémoire d'Alfred Boegner

DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Recevoir du bien, faire du bien, voilà qui est digne de nous, n'est-ce pas ? Quelle belle vie que celle qui serait une illustration vivante de cette belle devise.

F. Coillard à Alfred Boegner, 7 juillet 1896.

Avant-Propos

Ce volume, le dernier de la série consacrée à François Coillard [1], expose sa vie au Zambèze. Alfred Boegner devait en écrire la conclusion ; il y eût mis toute son âme.

Les sources auxquelles j'ai puisé sont : le journal intime de Coillard, qui devient toujours plus complet [2] à mesure qu'il avance dans la vie, et sa correspondance qui devient d'année en année plus étendue [3]. Sans compter ses lettres publiées dans le *Journal des Missions* ou dans son volume *Sur le Haut-Zambèze,* nous avons eu entre les mains et copié plus de 1.900 lettres inédites, dont 1.250 environ sont datées des années 1882 à 1904. La correspondance est devenue pour Coillard un vrai ministère.

Mon but n'est pas d'écrire l'histoire de la mission du Zambèze — Coillard lui-même l'a écrite — mais bien l'histoire de la vie intime d'un serviteur de Dieu. Le but poursuivi étant différent dans ces deux ouvrages, les documents qu'ils renferment sont aussi tout autres.

Ma reconnaissance est acquise à tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser ou collaborer à ce travail. Je ne peux pas répéter leurs noms, déjà indiqués dans les précédents volumes ; je dois y ajouter celui de mon ami, M. Alfred Casalis, secrétaire général de

1. *François Coillard, enfance et jeunesse. 1834-1861.* Paris, 1908, in-8. — *François Coillard missionnaire au Lessouto. 1861-1882.* Paris, 1910, in-8. Chaque volume forme un tout.

2. Il y a cependant quelques lacunes ; les années 1882 et 1883 manquent. Coillard n'a écrit son journal ni en novembre 1898, ni du 1er mars 1903 au commencement de janvier 1904.

3. Il a été employé dans ce volume deux caractères ; le plus gros est affecté aux citations du journal ou des lettres de Coillard.

la Société des Missions évangéliques, qui a bien voulu relire les épreuves de ce volume. Cependant, en arrivant au terme de ce travail, il faut que je redise ma gratitude à celle qui a vécu mon labeur.

En 1904, au moment de la mort de Coillard, j'ai assumé, selon le désir de la famille Mackintosh et le vœu formel du Comité de la Société des Missions évangéliques, la responsabilité d'écrire la vie de ce serviteur de Dieu. J'ai tremblé avant d'entreprendre la tâche, j'ai tremblé en la poursuivant et, maintenant encore, je tremble devant le fait accompli.

Coillard aimait à lire les biographies, « non pas, écrivait-il [1], que toutes les biographies et autobiographies nous donnent une photographie fidèle de l'homme. L'histoire intérieure d'une vie ne s'écrit pas. C'est trop profond, trop sacré pour un tiers, c'est la vie cachée avec Christ en Dieu. Et puis, il y a toujours le risque de glorifier la créature au détriment de la gloire du Sauveur. Mais qu'il est beau et réconfortant, le tableau fidèle d'une vie vraiment consacrée ! »

« Ah ! la vie d'un homme [2], Dieu seul pourrait l'écrire, car lui seul la connaît et nous en avons de frappants exemples dans la Bible. Quant à la vie extérieure, ce n'est qu'une enveloppe à laquelle on peut donner la couleur que l'on veut, ou la couleur des lunettes que l'on porte. Il y a peu de vraies biographies. »

J'ai tenté de pénétrer, comme par effraction, dans cette âme ; je me suis gardé, pour étudier cette vie, aussi bien des verres de couleur que des verres qui grossissent, qui diminuent ou qui déforment. Ai-je écrit une vraie biographie et surtout une biographie vraie ? Je ne sais, mais je m'y suis efforcé. J'ai fait ce que j'ai pu.

Édouard Favre.

Les Ormeaux, Pregny, mai 1913.

1. A Georges Appia, Léalouyi, 17 juillet 1895.

2. Lettre à Alfred Boegner, Victoria Falls, 19 septembre 1903.

Principaux ouvrages consultés

BÉGUIN, Eugène. *Les Ma-Rotsé, étude géographique et ethnographique du Haut-Zambèze.* Lausanne, 1903, in-12.

BERTRAND, Alfred. *Au pays des Ba-Rotsi, Haut-Zambèze.* Paris, 1898, gr. in-8.

DU MÊME. *En Afrique avec le missionnaire Coillard.* Genève, [1900.] in-12.

COILLARD, François. *Sur le Haut-Zambèze, voyages et travaux de mission.* Paris, 1898, in-4.

FAVRE, Édouard. *François Coillard, enfance et jeunesse, 1834-1861.* Paris, 1908, in-8.

DU MÊME. *François Coillard missionnaire au Lessouto, 1861-1882.* Paris, 1910, in-8.

JALLA, Adolphe. *Pionniers parmi les Ma-Rotsé.* Florence, 1903, in-8.

Journal des Missions évangéliques. Cité : *J. M. E.*

JOUSSE, Théophile. *La Mission au Zambèze.* Paris, 1890, in-8.

LIÉNARD, Jacques-L. *Notre voyage au Zambèze,* avec une préface de M. François Coillard. Paris, Montauban, 1900, in-12.

DU MÊME. *Lettres et fragments,* précédés d'une notice biographique par Daniel Benoît. Cahors, 1902, in-12.

MAC CONNACHIE, J. *An artisan missionary of the Zambesi,* Edimbourg et Londres, in-8 ; traduit librement de l'anglais par Louis Sautter : *Un artisan missionnaire au Zambèze, W.-F. Waddell.* Paris, 1912, in-12.

MACKINTOSH, C.-W. *Coillard of the Zambesi.* Londres, 1907, in-8.

TH.-C. *Au Zambèze. Sur les pas de nos missionnaires.* Genève, 1896 et 1901, 2 vol. in-12.

Au Lecteur

Ami lecteur, ta vie est assurément si remplie, les heures que tu peux consacrer à la lecture sont si espacées, que je n'ai pas la fatuité de croire que tu aies encore présents à la mémoire — si toutefois tu les as lus — l'histoire de l'enfance et de la jeunesse d'un certain petit paysan berrichon qui avait nom François Coillard, et le récit des années qu'il passa en Afrique, au Lessouto.

Permets-moi de te les rappeler en quelques lignes. Si la peine que je prends est vaine, si tu m'as lu et si tu t'en souviens, ne tiens pas compte de ces pages préliminaires, mais aussi ne t'étonne pas que le chapitre premier de l'ouvrage qui t'est présenté aujourd'hui, commence tout simplement, sans préambule.

Donc, François Coillard était né en 1834 à Asnières-lès-Bourges, au centre de cette France qu'il aimait comme le plus fidèle de ses enfants.

Dès son âge le plus tendre, il avait appris à aimer la Mission et sa vocation de missionnaire suivit immédiatement sa conversion (1852).

Malgré sa pauvreté et mille circonstances adverses, il fit des études et entra à la Maison des Missions, à Paris (novembre 1856).

Après y avoir séjourné quelques mois, il partait pour le Lessouto (septembre 1857). Il trouvait la contrée ravagée par la guerre, néanmoins il fondait (1859) la station de Léribé.

Il se fiança (1860), par correspondance, avec Mlle Christina Mackintosh, une jeune Écossaise qu'il avait vue à Paris.

Elle vint le rejoindre en Afrique ; il alla à sa rencontre au Cap où ils se marièrent (26 février 1861) ; puis, ils repartirent ensemble pour Léribé où ils arrivaient le 9 juillet 1861. Courageusement, ils se mirent au travail. Mais l'œuvre spirituelle était ardue, des difficultés matérielles surgirent et bientôt des troubles politiques (fin 1864) : en juin 1865, la guerre éclatait entre les Bassoutos et les Boers, Léribé était dévasté par ces derniers, M. et Mme Coillard en étaient expulsés (mars 1866) et se réfugiaient au Natal où ils travaillèrent, pendant deux ans, dans une mission américaine ; de là, ils furent appelés à Motito (1868) pour y relever la station fondée par un missionnaire français. Ils durent, pour s'y rendre, franchir, à travers l'Afrique, une distance de plus de sept cents kilomètres en ligne droite. On a oublié ce qu'étaient alors de semblables voyages.

Enfin, en mai 1869, ils rentraient à Léribé, singulièrement enrichis d'expériences des hommes et des choses. Tous deux, dans la force de l'âge, se remettaient à l'œuvre avec un nouvel entrain. Cette fois au moins, tout leur permettait de croire à un séjour prolongé à Léribé.

En 1875, un ancien officier anglais, le major Malan, visitait les églises du Lessouto ; Adolphe Mabille et Coillard, entre autres, étaient profondément remués par lui ; ce dernier se consacrait, tout à nouveau, au service du Maître et se sentait retrempé et prêt pour de nouveaux travaux et de nouveaux combats. Quels seraient-ils ? Pourquoi cette éducation de voyageur et de pionnier, pourquoi ce renouvellement de forces morales et spirituelles ? Le Maître avait besoin de lui.

En effet, à cette même époque, la question de la mission extérieure se posait, avec intensité, devant les missionnaires du Lessouto ; ils estimaient que le moment était venu pour les Bassoutos chrétiens de porter l'Évangile à des peuplades qui ne l'avaient pas encore reçu.

Une expédition d'évangélisation qui devait, sous la direction de M. Hermann Dieterlen, se rendre au delà du Limpopo, chez les Banyaïs, fut arrêtée à Prétoria (1876). Coillard, qui

s'apprêtait à rentrer en Europe, fut mis, par la Conférence des missionnaires, à la tête d'une nouvelle expédition (1877).

C'est alors que commença ce voyage qui tient de l'épopée. Après un an de dangers, de privations, d'échecs, d'épreuves de tous genres, mais aussi de délivrances, d'exaucements et de bénédictions, après avoir été en danger de mort chez les Banyaïs, après avoir été prisonnier des Matébélés, Coillard prenait sa route directement au nord, arrivait au Zambèze (1er août 1878) et acquérait la conviction inébranlable que c'était là, sur le bord de ce fleuve, chez les Barotsis, que Dieu voulait un nouveau champ de mission.

Du Zambèze, l'expédition reprend (novembre 1878) le chemin du Lessouto ; la mort a frappé et frappe encore autour de M. et de Mme Coillard ; enfin ils arrivent à Léribé (août 1879).

Mais c'est au Comité de Paris à décider si une nouvelle mission, la mission du Zambèze, doit être fondée.

Et Coillard, qui n'était encore jamais revenu en Europe, part, non pas pour prendre enfin ce congé si souvent différé, mais pour faire rapport au Comité des Missions évangéliques. Celui-ci autorisa Coillard, après qu'il se serait assuré l'appui des églises, à aller fonder une station chez les Barotsis. Pendant deux ans (1880-1882), M. et Mme Coillard parcoururent la France, l'Angleterre, l'Écosse, l'Alsace, la Suisse, l'Italie, la Hollande, la Belgique pour faire retentir l'appel en faveur de cette nouvelle mission.

Enfin M. et Mme Coillard s'embarquaient de nouveau pour l'Afrique (mai 1882), les regards fixés sur ce royaume des Barotsis, vrai royaume de Satan.

Qu'est-ce qui les attend? C'est cela qui va t'être raconté, ami lecteur.

Tu vas me dire que tu as déjà lu les lettres de Coillard Sur le Haut-Zambèze ; *je m'en réjouis avec toi et pour toi. Mais, dans ce beau volume, tu as lu l'histoire de la mission, tu as lu l'histoire de l'œuvre ; moi, j'ai à te raconter l'histoire intime de l'ouvrier : tu vivras de sa vie, tu assisteras, étape par étape, à la montée de*

cette âme vers son Dieu ; peut-être — c'est là mon désir, mon but, ma prière — seras-tu entraîné toi-même dans cette ascension.

Suis-moi donc, ami lecteur, je pense que tu ne le regretteras pas ; je voudrais qu'en terminant cette lecture tu puisses dire, comme Coillard après avoir lu les lettres d'Adolphe Monod : « *J'ai passé des moments bénis dans l'atelier du Seigneur.* »

FRANÇOIS COILLARD

MISSIONNAIRE AU ZAMBÈZE

CHAPITRE PREMIER

A LÉRIBÉ (1882-1883)

Départ pour l'Afrique. — Au Cap. — Pietermaritzburg. — Difficultés du voyage. — Arrivée à Léribé. — La guerre. — La station désolée. — Conférence d'Hermon. — Délais. — Réaction en France. — Léribé envahi par les troupes de Joël. — M. et Mme Boegner à Léribé. — Visite aux églises du Lessouto. — Préparatifs de départ. — Évangélisation au Camp. — Adieux. — En route.

Le 12 mai 1882, M. et Mme Coillard s'embarquaient en Angleterre, à Dartmouth, avec M. et Mme Frédéric Christol et leur enfant, Mlles Henriette Cochet et Emma Ellenberger [1], qui rentraient dans leur famille au Lessouto.

La traversée fut une des plus rapides de l'époque ; la mer était bonne et M. et Mme Coillard trouvèrent, sur le navire, le repos qui leur était nécessaire.

« On dirait, écrivait Coillard [2], que notre bateau sent qu'il porte les messagers de la Bonne Nouvelle pour le centre de l'Afrique. »

---

1. Devenue Mme Mac Gregor. — Voy., sur ce voyage, une lettre d'elle dans *Le Petit Messager des Missions évangéliques,* 1882, p. 141 et 172.

2. *Le Petit Messager*, 1882, p. 101.

Le jeudi 1[er] juin, ils abordaient au Cap; Coillard alla à Stellenbosch, à Wellington où il visita la Pension huguenote d'Andrew Murray, enfin, au Cap même, il s'occupa des affaires politiques du Lessouto et vit pour cela le gouverneur, les ministres et quelques membres du Parlement.

Le mardi 6 juin, les voyageurs se réembarquèrent; le 10, à East-London, ils dirent adieu à M[lles] Ellenberger et Cochet et, le 12 juin, ils arrivèrent à Durban. Peu après, ils gagnaient Pietermaritzburg, en chemin de fer. La voie était mal établie :

« Vous courez le risque d'avoir le mal de mer[1] et les récriminations des passagers se font entendre de toutes parts. Mais nous, en imagination, nous refaisons nos voyages aventureux de jadis; nous jouissons du panorama qui va se déroulant devant nous; nous sommes reconnaissants et heureux.

« A Maritzburg, c'est mon ancien et intime ami, M. le pasteur Smith, qui nous donne l'hospitalité. Nous croyions que ce ne serait que pour quelques jours, ce fut pour des semaines. Pas de wagons nulle part, il faut en faire construire; pas de bœufs, et c'est presque une impossibilité de s'en procurer. C'est donc un temps de démarches, de courses, de désappointements, de fatigues et d'ennuis.

« Un matin, je regardais, du jardin, passer des soldats. Je ne les vois jamais sans une profonde sympathie. Du sein de la population noire qui les suit, s'élancent vers moi deux individus, gesticulant, riant et criant d'aussi loin qu'ils le peuvent : « Bonjour père! » C'étaient Gédéon et Fono[2]. Ils m'amenaient mon wagon du Lessouto; en la revoyant,

1. Lettre aux amis des Missions, Léribé, 26 août 1882, impr. dans *J. M. E.*, 1882, p. 415 et suiv.; — *Sur le Haut-Zambèze,* p. 89 et suiv.

2. Deux Bassoutos au service de Coillard à Léribé. Fono avait pris part à l'expédition chez les Banyaïs et au Zambèze ; il était le seul survivant des quatre Bassoutos de Léribé qui étaient partis avec Coillard.

cette voiture, notre *home* ambulant, la tristesse s'empara de moi. Laissée pendant deux ans et demi au soleil et à la pluie, elle était dans un délabrement piteux.

« Les bœufs sont achetés, les wagons sont prêts. Chargeons donc et partons! Quel charme de se blottir de nouveau dans son chariot, de voir son long attelage, d'entendre les cris du conducteur et les détonations de son long fouet, de cheminer gravement, de bivouaquer à la bohémienne, en un mot, de vivre de nouveau de la vie d'Afrique! Hélas! le charme est de courte durée. Une épizootie, qui a fait de terribles ravages au sud de l'Afrique, règne encore ici. Déjà avant de quitter la ville, deux des bœufs envoyés du Lessouto succombaient. J'avais à peine vendu leurs peaux que d'autres tombaient le long du chemin. Nous nous arrêtâmes, sur une éminence, à une lieue de la ville. Ce fut un vrai désastre; soins, repos, remèdes, rien n'y fit. En quelques jours, j'en perdis douze. »

D'une part, les bœufs venus du Lessouto ne pouvaient pas supporter le climat très chaud de la Natalie; d'autre part, les bœufs de ce dernier pays succombèrent au froid et à la neige, lorsque la caravane gravit les pentes du Drakensberg. Bref, ce voyage fut, la neige en plus, un abrégé des difficultés inhérentes à tout voyage africain d'alors.

« Livingstone dit que le voyage à bœufs est un pique-nique perpétuel[1]. Oui, mais ce n'est pas à dire qu'on en jouisse toujours beaucoup. Témoin ce jour où nous arrivions de nuit au pied des montagnes; nous nous proposions de nous arrêter le lendemain et de faire reposer nos bêtes, à cause de la rude montée qui était devant nous. Le vent se leva et se mit à souffler avec une violence telle que

1. Lettre à Georges Appia, Léribé, 26 septembre 1882.

je craignais pour les voitures où nous couchions. Le lendemain, pas d'abri, pas moyen de planter une tente, ni de faire du feu en plein champ. Après de vaines recherches, nous nous blottîmes dans un ravin, à quelque distance du campement, et c'est là qu'on prépara et que nous prîmes le repas du jour. Et encore étions-nous reconnaissants de cet abri ! Je pensais que nous étions bien mieux partagés que notre Maître, lui qui n'avait pas de lieu, qu'il pût appeler sien, où il pût reposer sa tête. »

Coillard arriva à Léribé le 9 août 1882 :

« Le trajet n'a pas manqué d'aventures de tous genres [1] : nous avons eu du vent à tout emporter, des nuages de poussière qui s'engouffraient dans les wagons, de la pluie, de la neige et des chemins défoncés ; tout autant d'écoles de patience.

« Sans m'arrêter sur ces incidents d'un des voyages les plus fatigants que j'aie faits, j'ai hâte d'arriver à Léribé, notre cher Léribé. Hélas ! il n'était plus ce qu'il était il y a cinq ans ! Nous le savions bien et pourtant, je l'avoue, la réalité dépasse tout ce que notre imagination s'était figuré de plus sombre. Quelques personnes viennent à notre rencontre et sont heureuses de nous revoir. Nous saluons avec joie la bonne Rahab [2] ; Nathanaël Makotoko [3], grisonnant un peu plus, mais avec sa courtoisie et son amabilité habituelles, est là avec une troupe de jeunes hommes.

1. Lettre du 26 août 1882, citée ci-dessus.

2. Ancienne femme de Molapo, convertie.

3. L'un des premiers Bassoutos rencontrés par Coillard à son arrivée à Léribé et à la conversion duquel ce missionnaire s'était particulièrement attaché ; il fut baptisé en 1868. Il était neveu de Moshesh et cousin de Molapo ; il fut le conseiller de ce roi et de son fils Jonathan. Éd. Favre, *François Coillard missionnaire au Lessouto*, p. 17, 159, etc.

LÉRIBÉ — LE TEMPLE

« La station désertée, délabrée, serait un tombeau sans la présence de quelques femmes et enfants et sans celle surtout de nos amis Marzolff[1] et de Mlle Louisa Cochet qui, de leur mieux, nous y ont préparé la bienvenue. Le village, autrefois si propret, si animé, si riant, n'est aujourd'hui qu'un monceau de ruines silencieuses et désolées. Le jardin du missionnaire, je n'en parle pas ; il est l'emblème de la vigne du Seigneur bien autrement dévastée. Nous avons de la peine à nous y reconnaître et nos cœurs sont gros d'émotion. »

En l'absence de Coillard, la guerre des Fusils avait éclaté au Lessouto : à la suite d'une mesure prise par le gouvernement du Cap, tous les noirs sud-africains furent invités ou forcés à déposer leurs armes à feu entre les mains du gouvernement colonial. L'ordre de désarmement devait être exécuté le 21 mai 1880. Les Bassoutos se divisèrent : les uns, « les loyaux », suivirent les conseils de leurs missionnaires, se montrèrent prêts à se soumettre, tout en cherchant, par des moyens légaux, à échapper à une mesure inique ; les autres, « les rebelles », prirent les armes contre le gouvernement. De là, guerre et guerre civile sur plusieurs points du Lessouto. Dans le district de Léribé, Molapo, le chef, était mort en 1880 : ses deux fils, Jonathan et Joël, étaient divisés : le premier, héritier légitime du pouvoir, soutenait le gouvernement et réunissait autour de lui les chrétiens ; il occupait Léribé, le village de son père ; non loin de là, au Camp, à Hlotsé Heights, s'étaient retranchés ses partisans blancs et noirs. Joël, fils d'une seconde femme de Molapo, et l'un des chefs des rebelles, entraîna avec lui la plus grande partie de la tribu ; en décembre 1880, il battait Jonathan et son général Makotoko, et brûlait le village noir de Léribé dont les habitants se retiraient au Camp. En 1881, la paix fut conclue entre l'Angleterre et les

---

1. M. et Mme Dormoy, que Coillard avait laissés à Léribé lors de son départ pour l'Europe en 1880, avaient quitté la mission en 1882 ; ils furent remplacés momentanément à Léribé par M. et Mme Marzolff et par Mlle Louisa Cochet. *J. M. E.*, 1882, p. 28.

Bassoutos. Mais « rebelles » et « loyaux » restaient en présence, prêts à profiter du premier prétexte pour en venir aux mains [1]. Telle était la situation dans le district de Léribé à l'arrivée de Coillard.

« J'ai été visiter Joël [2], qui m'a fort bien reçu et a écouté mes conseils avec beaucoup de déférence. Jonathan, de son côté, prétend être désireux de se laisser guider. Toujours est-il que la situation est des plus tendues. Les alertes sont continuelles. Hier encore, à propos de roseaux, nous nous attendions à voir les deux frères rivaux se jeter l'un sur l'autre et le sang couler. Mon influence a pu contribuer quelque peu à éviter cette calamité, mais ce n'est pas une digue qui puisse contenir le torrent des passions politiques. »

« Jamais encore la nation n'a passé par une crise aussi sérieuse [3]. Il faudrait vouloir s'aveugler pour ne pas voir le danger.

« Je n'ai pas encore pu sonder les plaies de mon troupeau. Mais ce que j'en ai entrevu et ce que j'en ai senti me fait frémir de douleur et d'effroi. Quelques-uns sont décidément retournés se vautrer dans la fange du paganisme, d'autres, et peut-être le plus grand nombre, se sont adonnés à l'eau-de-vie. La jeunesse, cette jeunesse sur laquelle nous avions fondé tant d'espérances, a été décimée par la violence des passions. Les chrétiens, dont la profession a résisté à tant d'attaques, ont subi des influences si délétères que le zèle et la vie paraissent étouffés ou paralysés. En présence de tant de désastres et de ruines, les païens se moquent de l'Évangile ; l'église est déserte, les chemins de Sion mènent deuil ! »

1. *Livre d'Or de la Mission du Lessouto,* p. 356 et suiv.
2. Lettre du 26 août 1882, citée ci-dessus.
3. Rapport de la Conférence, *J. M. E,* 1883, p. 473.

« La boisson, le commerce des blancs[1], et des blancs de la pire espèce, la guerre civile surtout ont fait un mal inouï. Il fallait s'y attendre. Nous nous y attendions, et cependant, en présence de la réalité, notre foi est mise à une rude épreuve. »

Un peu plus tard, Coillard écrit[2] :

« Malgré ses ruines et son délabrement, jamais Léribé ne m'a paru si beau. Nous nous imaginons même que dans tout le Lessouto, pour ne pas dire le Sud de l'Afrique, il n'y a pas d'endroit aussi charmant. Vous souriez et vous avez raison. Mais c'est que nous en connaissons chaque pierre et chaque arbre. Notre prière c'est que Dieu nous détache tellement de Léribé que nous puissions, comme Abraham, partir, sans arrière-pensée, pour un pays que nous ne connaissons pas. Et quand nous parlons de Léribé, nous ne parlons ni des maisons, ni des jardins qui, hélas! jouent un si grand rôle dans la vie du missionnaire africain. Mais nous pensons aux Nathanaëls, aux Rahabs... que la grâce de Dieu, par notre moyen, a arrachés au paganisme. Ah! que nous sommes encore loin de savoir ce que c'est que l'obéissance, la vraie, la joyeuse obéissance. Que de fois je me compare à ce fils de la parabole qui, envoyé, obéit, mais après avoir d'abord refusé. »

Coillard pressentait qu'il rencontrerait de l'opposition à la mise à exécution de ses projets :

« Si c'est dans l'esprit qui a animé la dernière Confé-

1. Lettre à M. Weitzecker, Léribé, 24 août 1882.
2. A M. Ernest Rayroux, Léribé, 12 octobre 1882.

rence que l'on discute nos plans du Zambèze[1], je dois m'attendre à des luttes et à des chagrins. Je sens que la responsabilité de cette mission pèse, de plus en plus, sur moi. Je l'accepte de grand cœur aussi longtemps que Dieu ne m'ébranlera pas dans la conviction bien profonde que je suis le sentier du devoir. Je ne demande qu'une chose c'est que la position soit franche et claire et que vous me souteniez par vos prières. »

La guerre avait éteint le zèle apostolique, le paganisme relevait la tête.

« J'ai été attristé par l'état des églises bassoutos[2]; il n'y est pas question de sympathie pour la nouvelle mission. Mes frères eux-mêmes sont tellement absorbés par les besoins de l'œuvre à faire ici, qu'ils éprouvent un très faible intérêt pour une nouvelle œuvre à entreprendre dans ces régions éloignées. Je reste presque seul. »

La Conférence des missionnaires du Lessouto devait se réunir à Hermon, au commencement de mars 1883 ; il devait y être pris des décisions définitives au sujet de la mission du Zambèze. Coillard s'y rendit avec un jeune avocat de Genève, Edmond Gautier[3], qui séjournait à Léribé. Il y rencontra le nouveau directeur de la Maison des Missions, Alfred Boegner, venu, avec Mme Boegner, pour assister au jubilé cinquantenaire de la mission.

1. Lettre à Georges Appia, Léribé, 31 août 1882.

2. Lettre à M. Smith, Léribé, 16 janvier 1883.

3. Edmond Gautier, mort en 1895, séjourna chez M. et Mme Coillard du 3 février au 21 juin 1883. Coillard dit de lui (*Sur le Haut-Zambèze*, p. 95) : « Simple visiteur du pays, étudiant en amateur, il a pu, en quelques mois, se rendre assez maître de la langue pour la comprendre et même la parler en public. Son ardente affection pour les indigènes lui inspirait des mouvements généreux et délicats. »

Il y rencontra aussi un collaborateur, un jeune Neuchâtelois : M. D. Jeanmairet ; celui-ci, après avoir fait ses études à Neuchâtel, était venu les poursuivre à Paris, à la Maison des Missions ; là, il avait rencontré Coillard ; il lui dit son désir de s'associer à lui pour fonder la mission du Zambèze ; le Comité ratifia ce désir. M. Jeanmairet partit avec M. et Mme Boegner.

Le 8 mars après-midi, la question du Zambèze fut soumise à la Conférence. Le soir même, Coillard écrit à sa femme :

« J'ai ouvert la discussion par un plaidoyer franc et énergique et un exposé de la question. J'avais certainement l'attention de la Conférence et je sentais bien un certain courant. J'ai parlé une bonne demi-heure sans interruption. M. Boegner ensuite a pris la parole et, dans un discours chaleureux et admirable, il a exposé les vues du Comité et donné la note qui vibre dans les églises de France. Il a été vraiment touchant et éloquent, et l'impression a été grande. On a senti le besoin de suspendre la séance, pendant cinq minutes, pour donner aux frères le temps de se recueillir et de répondre. Et ils l'ont fait avec sérieux, avec franchise, mais sans amertume. Mabille, Ellenberger ont parlé fortement pour. D'autres ont un peu essayé de passer l'éponge sur la question. Mais d'autres aussi ont parlé plus franchement, ont confessé qu'il y avait eu refroidissement et revirement dans leurs opinions et dans celles de la Conférence. Ils ont attribué cela à diverses causes ; tout ce froid a commencé lorsque nous sommes allés de Mangouato (Chochong) au Zambèze. Mais tous ont ajouté qu'il fallait aller de l'avant et que nous avions leur plus cordiale sympathie. J'ai dû relever bien des choses, répondre à d'autres. Mais tout s'est fait dans un excellent esprit et avec un sérieux, un décorum qui nous ont tous frappés. « Comment, s'écriait Germond, voilà un frère qui se donne et nous hésiterions à

lui dire que nous sommes avec lui? Mais il faudrait n'avoir pas de cœur! »

« Somme toute, la séance a été une séance solennelle comme je n'en ai jamais vu et dont on se souviendra longtemps. Aujourd'hui je crois que nous avons conquis toutes les sympathies. »

Après avoir cru ne passer que six mois à Léribé, Coillard se vit obligé de renvoyer son départ au mois d'avril 1883, puis à octobre, à novembre et enfin à décembre :

« C'est un grand désappointement pour nous. »

« Quand on touche à la cinquantaine [1] et qu'il s'agit de fonder une mission, on sent qu'on n'a pas de temps à perdre et qu'il faut travailler pendant qu'il fait jour, car la nuit vient. Oui! elle vient à grands pas. Oh! si nous étions toujours plus pénétrés de cette pensée solennelle, comme nous travaillerions différemment, du moins moi! »

Il y avait à ces délais deux raisons principales : d'abord les circonstances politiques :

« La crise par laquelle passent [2] le pays et notre œuvre est trop grave pour que je puisse quitter ma station et la laisser inoccupée. Notre district surtout est un foyer de troubles, de dissensions, d'alertes incessantes. Mon influence sur les fils de Molapo est peu de chose sans doute; cependant, si peu qu'elle soit, c'est un devoir bien clair pour moi que celui de la laisser au service de la paix. »

---

1. Lettres à MM. Louis Sautter et E. Lacheret, Léribé, 2 et 5 avril 1883.
2. Lettre à M. Louis Sautter, Léribé, 2 avril 1883.

Puis Coillard attendait celui qui devait le remplacer à Léribé; en partant, il avait écrit aux églises [1] :

« Nous ne partirons pas pour le Zambèze sans avoir quelqu'un qui me remplace. Ne se trouvera-t-il pas quelqu'un dans le courant de l'année? Parmi les pasteurs que je connais et que j'aime, n'en est-il vraiment aucun qui se sente appelé à venir à notre secours? Il se trouvera, je l'attends, et alors je partirai, sans arrière-pensée et joyeux, pour aller plus loin. »

Ce remplaçant se trouva en la personne de M. Jacques Weitzecker, pasteur à Nice et vice-modérateur du synode des églises des Vallées vaudoises du Piémont [2].

M. Weitzecker avait fait la connaissance de Coillard en 1881, au synode de ces églises. En janvier 1882, lors de la visite de Coillard à Nice, il se sentit très attiré vers la Mission. En automne 1882, il offrait ses services au Comité de Paris et enfin, le 9 novembre 1883, après avoir été retenus, pendant près d'une année, par des circonstances indépendantes de leur volonté, M. et Mme Weitzecker partaient pour l'Afrique.

Lorsque Coillard avait présenté son projet de mission au Comité, celui-ci avait décidé d'envoyer, dans le voisinage plus ou moins immédiat de la vallée des Barotsis, une expédition chargée de reconnaître le terrain et munie de pleins pouvoirs pour fonder une station [3].

Mais une forte réaction contre cette nouvelle mission s'était produite en Europe après le départ de Coillard et celui-ci écrivait à Georges Appia (23 août 1883) :

« Que dire de ce mouvement national qui se fait en

1. Paris, 22 avril 1882, impr. dans *J. M. E.*, 1882, p. 168.
2. Mort au Pomaret (Vallées vaudoises du Piémont) en 1911.
3. Éd. Favre, *François Coillard missionnaire au Lessouto*, p. 491.

France? Si c'était un réveil de l'esprit missionnaire, il faudrait s'en réjouir, notre œuvre même du Zambèze ne pourrait qu'y gagner. Malheureusement ce n'est pas l'impression que font les articles du *Signal*. On se demande avec stupéfaction si on a bien compris ce que c'est que l'héroïsme chrétien, quand on voit l'Évangile mis à la remorque de la politique et des passions nationales et qu'on vous donne de si étranges définitions de l'héroïsme. L'héroïsme du monde c'est peut-être la soif de l'extraordinaire et de la gloire, mais, pour moi, l'héroïsme de l'enfant de Dieu, c'est la conviction du devoir et l'obéissance que l'amour du Sauveur et des âmes rend facile et joyeuse.

« M. J. annonçait que « la mission du Zambèze est coulée ». Pourquoi? parce qu'il y a de l'opposition? Ce ne serait pas l'œuvre de Dieu s'il n'y en avait pas. Qu'on nous encense ou qu'on nous condamne, notre devoir n'en est pas moins clair et nous n'en sommes pas moins déterminés à l'accomplir. Seulement nous attendrons du Comité une attitude franche vis-à-vis de nous, et, de nos amis, un redoublement d'affection et de zèle. »

Coillard écrivait à la même époque (27 août 1883) au Comité qui lui demandait de renvoyer son départ au mois de mars :

« Votre sollicitude pour notre station, croyez-le, ne peut être ni plus grande ni plus vigilante que la nôtre. Nous ne désertons pas un poste où nous attache une vie de vingt-cinq ans. Et quand nous devrons nous en arracher, pour aller plus loin, nous ne le ferons qu'après nous être convaincus nous-mêmes que nous y avons avantageusement pourvu. De concert avec mes frères du Lessouto, nous en étudions maintenant les moyens; des propositions sont déjà à l'examen et je tiens à vous assurer que les meilleures

mesures seront prises en temps opportun pour sauvegarder les intérêts de l'œuvre à Léribé.

« Cela étant, nous n'avons donc aucune raison de retarder notre expédition. Aussi, à moins de circonstances tout à fait imprévues, notre départ, qui devait avoir lieu en novembre, est définitivement fixé pour la première semaine de décembre, afin de donner à M. Weitzecker le temps d'arriver au pays. Remettre encore à plus tard notre expédition serait la compromettre à tous les points de vue. Nous risquerions d'éteindre l'étincelle missionnaire qui se rallume parmi les églises du Lessouto et de décourager nos évangélistes et les deux artisans chrétiens qui, au prix de grands sacrifices personnels, nous sont restés fidèles jusqu'à ce jour. La confiance des chefs Barotsis surtout — sans parler de celle de nos amis d'Europe — a été si rudement mise à l'épreuve, depuis cinq ans qu'ils nous attendent, qu'un nouveau retard serait inexplicable. Ce serait, pour eux, un manque de bonne foi et équivaudrait à une faillite inévitable, désastreuse et complète.

« Dieu sait les vagues qui sont venues les unes après les autres se briser contre notre foi, depuis que nous avons parlé de la mission du Zambèze. Nous avons tenu bon. Ce qui nous a donné de la force et du courage, c'est bien — outre la conviction profonde du devoir — l'assurance que vous étiez avec nous. La question du Zambèze a toujours été traitée au grand jour, ainsi aucun malentendu n'est possible. Cette mission que la Providence nous indique, nous la croyons indispensable pour continuer nos belles traditions au Sud de l'Afrique, dans un pays indépendant de toute nationalité européenne ; nous la croyons nécessaire pour le complément et le développement de notre œuvre au Lessouto. Nous croyons que c'est dans un esprit de prière et de foi que vous avez discuté nos projets, que ce

n'est pas sans en avoir mesuré toute la portée que vous avez solennellement pris vos décisions et les avez confirmées ensuite à l'unanimité. Forts de votre appui et pleins de confiance dans votre sollicitude, nous nous sommes donnés à cette œuvre sans enthousiasme comme sans arrière-pensée.

« Honorés de votre mandat, nous avons plaidé cette cause pendant plus de deux ans en France et à l'étranger; nous l'avons fait sans artifice, mais avec droiture et avec amour. Aujourd'hui, le temps est venu de répondre à l'attente du public chrétien qui nous a encouragés de sa sympathie et de ses dons. Nous sommes prêts. Pourquoi faut-il qu'un vent glacial vienne de France nous engourdir et nous paralyser ?

« Si nous sommes vos mandataires, si l'œuvre que nous faisons est la vôtre, nous avons le droit, Messieurs, de vous demander respectueusement mais très instamment de le dire bien haut et sans équivoque. Votre silence est compromettant et il n'est plus possible. Au début d'une œuvre que la réaction rend encore plus difficile, il faut que nous sachions que, quelques épreuves et revers que l'avenir nous réserve, nous pouvons toujours compter sur vous. Donnez-nous cette assurance — vous ne pouvez pas nous donner moins — et nous partirons confiants et heureux. »

Ce n'était pas pour son œuvre seulement que Coillard se montrait préoccupé de l'esprit qui se manifestait en France, mais pour la Mission en général, pour l'état religieux de cette France qu'il aimait chèrement et pour laquelle il eut toujours, comme patriote et comme chrétien, de hautes ambitions :

« Il est grand temps que nous comprenions[1], chez nous

1. Lettre à Georges Appia, Léribé, 20 février 1883.

aussi, que des paroles chaleureuses et de maigres contributions ne suffisent pas pour conquérir le monde et établir le règne du Sauveur. Ce qu'il faut, c'est que chaque chrétien qui sert sous les drapeaux de Jésus soit prêt à obéir et à payer de sa personne. Je suis avec sollicitude mon ancien ami M. Viénot[1] dans sa tournée laborieuse. Ma prière ardente c'est que nous voyions se former une phalange d'hommes d'élite, impatients de combattre, de vivre et de mourir pour leur Roi. »

« Nous nous associons à toutes les craintes et à tous les soucis que l'état politique et religieux de la France doit inspirer à ses enfants[2]. Nous prions pour notre chère patrie, nous prions pour les œuvres d'évangélisation qui s'y font; les nouvelles qui nous en arrivent font battre nos cœurs. C'est peu sans doute et pourtant nous croyons qu'ici, en mission, nous travaillons aussi pour la France, puisque la Mission a déjà été pour ses églises une source de grandes bénédictions. »

En octobre 1882, Coillard avait reçu, par le même courrier, trois nouvelles qui l'avaient rempli de joie : M. Weitzecker avait été autorisé, par le synode de l'église vaudoise, à offrir ses services au Comité de Paris.

M. Stanley Arnot, un jeune Écossais, qui, allant en mission à son compte, avait pénétré jusqu'au Zambèze, lui avait écrit : « La route jusqu'au royaume des Barotsis est tout à fait ouverte et libre pour vous. Je suis arrivé d'abord à Séchéké. J'ai rencontré M. Westbeech[3] et plusieurs chefs. Je les ai assurés que vous faisiez tout votre possible pour venir. Cependant ils sont mécon-

---

1. Charles Viénot, fils de Frédéric Viénot instituteur à Asnières-lès-Bourges. Voy. Éd. Favre, *François Coillard, enfance et jeunesse*, p. 117. Charles Viénot, missionnaire à Tahiti, faisait alors une tournée dans les églises du Sud-Ouest de la France.

2. Lettre à M. Louis Sautter, Léribé, 2 avril 1883.

3. Marchand anglais établi à Pandamatenga.

tents de ce retard, ils disent que vous les avez trompés. M. Westbeech me demande de vous exprimer le très grand désir qu'il a de votre arrivée. »

Enfin une lettre lui était arrivée annonçant un don pour la construction d'un presbytère au Zambèze.

« Nous étions si émus, ma femme et moi[1], que nous sommes tombés à genoux et avons béni Dieu. »

Au milieu de toutes ces préoccupations, en dépit de continuelles alertes guerrières, Coillard avait repris le travail de la station. Aussi les journées, commencées à 3 heures du matin et terminées à 11 heures du soir, ne suffisaient pas.

« Nous ne savons pas ce qu'il adviendra du pays[2]. Nous attendons, ballottés entre la crainte et la confiance. Pauvre petite foi que la nôtre! Nous ne savons pas quels sont les desseins de Dieu à l'égard de cette nation. Mais ce que nous savons c'est qu'il règne, lui, et qu'il dirige tout. Nous essayons de réorganiser un peu notre œuvre. C'est une tâche très difficile. Heureusement que l'esprit est meilleur chez nos gens et que nous sommes sûrs de leur affection. Ce sera un douloureux déchirement que celui qui m'attend. Je suis plus mossouto que français, car j'ai vécu ici plus qu'en France. »

Coillard rouvrit l'école qu'il confia à sa nièce, Mlle Élise Coillard[3]; il s'occupait des quelques Bassoutos restés à Léribé et il

1. Lettre à M. J. Weitzecker, Léribé, 19 octobre 1882.

2. Lettre à M. H. Cordey, Léribé, 26 mars 1883.

3. Mlle Élise Coillard, maintenant Mme D. Jeanmairet, s'était jointe à M. et Mme Coillard en 1877, peu avant leur départ pour le pays des Banyaïs et pour le Zambèze. Durant le séjour en Europe de M. et Mme Coillard (1880-1882), Mlle Coillard était restée à Stellenbosch dans la province du Cap. En janvier 1883, Mme Coillard avait été chercher sa nièce jusqu'à Winburg et l'avait ramenée à Léribé.



HLOTSÉ-HEIGHTS — LE CAMP

allait évangéliser au Camp, « ce foyer d'infection pour tout le pays », où Nathanaël Makotoko célébrait un culte public tous les matins.

« Notre district est toujours en convulsions[1]. Jonathan force tous ses partisans à se construire une hutte de refuge au Camp. C'est une mesure stratégique que je regrette à tous égards. L'œuvre en souffre. Nous avons plusieurs annexes qui n'ont pas été réoccupées; nous avons de la peine à obtenir de nos gens et de nos enfants la régularité pour les réunions et l'école journalière. Le Camp est à deux lieues d'ici et il faudrait tout le zèle des plus beaux jours d'autrefois pour leur faire surmonter le froid, le vent, le soleil et leur paresse. Nous n'avons qu'une poignée d'hommes sur la station. Je crois que c'est la crème de notre troupeau. Nous soupirons après un réveil. Mais on dirait que nous sommes tout seuls à le demander. Pauvres gens ! On comprend que les préoccupations politiques les absorbent. »

Le 31 mai 1883 devait être célébré à Morija le jubilé cinquantenaire de la fondation de la mission du Lessouto. Coillard se réjouissait de s'y rendre avec M. Jeanmairet pour y rencontrer, de nouveau, M. et Mme Boegner et pour conférer avec ses collègues. Mais il avait compté sans la guerre civile.

« Il y a eu dimanche huit jours (29 avril)[2], nous sortions d'un service solennel où la présence de Dieu s'était fait sentir à nos âmes, quand le cri d'alarme se fit entendre. Joël approchait à grands pas, à la tête de son armée. Aussitôt les hommes de saisir leurs montures, les femmes, les

1. Lettre à Mme Pierre Odier, Léribé, 30 août 1883.
2. Lettre à Georges Appia, Léribé, 8 mai 1883.

pauvres femmes, et les enfants de prendre la fuite. Quelques instants après, nous étions presque seuls, suivant des yeux notre troupeau qui se dispersait et nous demandant quand et dans quelles circonstances nous nous réunirions de nouveau.

« Un homme qui me fait pitié c'est mon fidèle ami Nathanaël — un vrai Nathanaël ; il a fait de la cause de Jonathan sa cause parce qu'elle est juste. « Nous devons triompher tôt ou tard, car nous avons pour nous le droit et la justice, » aime-t-il à répéter. Certainement il devrait triompher, si le prince des ténèbres n'était pas aussi le prince de ce monde corrompu. Hélas! ce n'est pas seulement en Afrique que la force triomphe, au mépris du droit. Nathanaël est un vaillant guerrier et un habile capitaine et Jonathan doit s'estimer aussi heureux de l'avoir à la tête de ses troupes que dans ses conseils. Joël, forçant un défilé, brûlait le grand village de son père près de nous. Mais, pendant cela, Nathanaël dispersait les alliés de Joël, et empêchait leur jonction avec lui, puis, vers le soir, il mettait Joël lui-même en fuite. Joël rallia ses troupes et revint occuper la montagne de Léribé.

« Le vendredi 4 mai, anniversaire de naissance de Jeanmairet, nous nous étions levés de bonne heure et mis en frais pour fêter notre ami. Nous avions à peine arrangé quelques fleurs, avec quelques petits cadeaux, qu'avant déjeuner déjà, la station était investie par les guerriers de Joël. Nous avions chez nous des femmes, des enfants qui avaient fui de leurs villages incendiés et qui s'imaginaient trouver un refuge ici. Hélas! ces hommes, sourds à mes remontrances, se jetèrent sur elles, les dépouillèrent de leurs manteaux, se précipitèrent dans les maisons et pillèrent tout. Je pus les contenir pendant quelque temps, mais de nouveaux arrivés qui m'évitaient ne respectèrent plus

rien. A l'extrémité de nos masures nous soignions, dans une maison nouvellement reconstruite, une jeune femme malade. C'est Bérénice Nkhapiseng, la fille aînée de Nathanaël, une personne d'élite. Elle est alitée, depuis notre retour, par une tumeur cancéreuse au genou, qui, je le crains, la conduit rapidement au tombeau. Elle est admirable de piété, de patience, de douceur. MM. Gautier et Jeanmairet ne la quittèrent pas un instant et réussirent à la protéger contre les mauvais traitements dont on la menaçait et à empêcher l'incendie de sa maison. Je montai immédiatement à cheval et me rendis au camp de Joël qui me reçut avec déférence ; il promit de donner des ordres pour qu'on ne nous inquiétât plus, mais, en même temps, il ferma l'oreille aux conseils de modération que je m'efforçai de lui donner. « Plus de quartier, me disait-il, nous nous vengeons. » Les atrocités commises ne se décrivent pas. Ça fait frémir.

« Nous avons passé deux jours de grande angoisse et nous ne savions trop jusqu'à quel point on respecterait notre maison. C'était cependant notre dernière préoccupation. Nous souffrions pour ces femmes et ces enfants qu'il n'était plus en notre pouvoir de protéger. Après qu'on eut fait évacuer la station à tous ces malheureux fugitifs, on nous traita avec le plus grand respect.

« Le dimanche 6 mai fut un des jours les plus tristes dont je me souvienne. Les gens brûlaient la dernière maison de Molapo. C'était un petit bijou de maison, planchéiée, plafonnée, tapissée, bien meublée, entourée d'une véranda spacieuse : une demeure à tous égards digne d'un chef aussi riche et aussi ambitieux que l'était Molapo. Je l'avais meublée, ma chère femme en avait elle-même cousu tous les rideaux. C'était « notre maison », comme disait Molapo, bien que nous n'y eussions rien mis du nôtre. De bonne

heure on y mit le feu, elle brûla deux jours. Ce grand et beau village n'est plus qu'un tas de cendres[1].

« Nous eûmes nos réunions dehors, près de Bérénice que nous avons portée chez Rahab. Nous n'avions que quelques femmes, quelques petits enfants et deux jeunes gens ! Et tout le temps que nous étions là, nous avions les yeux sur les guerriers de Joël qui allaient et venaient.

« Hier, Joël est retourné chez lui, la division ayant éclaté parmi ses troupes. Je me rendis immédiatement, avec Jeanmairet, au Camp où l'on fut heureux de nous revoir. Nous sommes revenus avec la poignante conviction qu'il n'y a pas de paix possible pour le moment. Du reste, je ne suis pas seul à partager cette conviction.

« Je tremble à la pensée des représailles terribles auxquelles on se livrera des deux côtés. Hier, pendant que j'étais au Camp, Jonathan avait un *pitso*[2]. Je le suppliai de ne pas faire la guerre par vengeance. On voyait alors tourbillonner les flammes et la fumée des villages que venaient d'incendier les « rebelles ». On vint annoncer que, dans le village du chef Sélébalo, on avait tué des hommes et de petits garçons et Sélébalo lui-même en amenait deux, dont le crâne était fracassé. Jonathan me répondit : « Je suis trop faible pour me venger, mais si je le puis, je le ferai. »

« Voilà donc notre jubilé ! Nous devrions partir dans trois semaines ! Impossible. M. Boegner pourra-t-il venir ici ? et que verra-t-il dans ce district incendié ? »

« Nous avons le cœur gros[3], mais nous espérons encore que Dieu se souviendra de cette tribu en faveur de laquelle

1. Voy. dans Éd. Favre, *François Coillard missionnaire au Lessouto*, p. 484, 485, 496, 513 et 521, les dessins de M. F. Christol, représentant le Camp, le village et la maison de Molapo après la guerre des Fusils.

2. C'est-à-dire une assemblée de ses sujets.

3. Lettre à E. Casalis, Léribé, 25 mai 1883.

il a si souvent fait des miracles. Je comprends maintenant pourquoi Dieu m'a arrêté. Jamais, même si je l'avais voulu, je n'aurais pu quitter maintenant Léribé pour aller au Zambèze. J'avais un ministère à remplir ici, douloureux mais nécessaire. »

M. et Mme Alfred Boegner purent venir passer quelques jours à Léribé (25 juin-3 juillet 1883).

« A Léribé, écrit M. Boegner[1], nous avions, dans le fait, deux œuvres devant nous et par conséquent deux sujets d'entretien et d'études: la station et le projet de mission au Zambèze. » Et, après avoir parlé des horreurs de la guerre civile, il ajoute : « La mission du Zambèze aura eu, par ces guerres et ces troubles, son baptême de douleur. M. Coillard a vu sa foi dans l'entreprise qui lui est confiée passée au crible, mais, grâce à Dieu, sortie triomphante du creuset. »

Cette visite fut un vrai réconfort et un grand encouragement pour M. et Mme Coillard ; des liens s'étaient noués « que l'avenir ne fera que fortifier[2] ». A la fin d'août, M. Boegner s'embarquait pour l'Europe et Coillard lui écrivait (3 septembre) :

« Merci, bien cher frère et ami, pour cette parole d'adieu que vous me criiez encore au moment où vous alliez lever l'ancre : « Confiance et courage. » Ah ! oui, nous avons besoin des deux, vous le savez et vous le demanderez pour nous. Dieu nous en donnera la mesure qu'il nous en faut, je le crois. »

Du 13 juillet au 22 août, Coillard, se conformant à une décision de la Conférence et à son propre désir, fit, avec M. Jeanmairet, parmi les églises du Lessouto, une tournée pour y réveiller l'esprit apostolique, et l'intérêt en faveur de la mission du Zambèze ;

1. *J. M. E.*, 1883, p. 338.

2. Lettre de Coillard, Léribé, 10 juillet 1883, impr. dans *J. M. E.*, 1883, p. 374 et suiv.

il laissait Mme Coillard à Léribé. De Siloé, le 28 juillet 1883, il lui écrivait :

« J'espère que Dieu te donnera la grâce, ma bien-aimée, de lui faire, joyeusement et une fois pour toutes, le sacrifice qu'il exige de toi, quelque coûteux qu'il soit. Je sais, moi, tout ce qu'il a de coûteux, mais ton Maître le sait aussi. Je n'ai pas besoin de le rappeler, chaque sacrifice apporte avec soi ses compensations et ses bénédictions. Je n'ai pas l'intention de te faire un sermon. Mais je ne cesse de demander à Dieu qu'à l'égard du Zambèze, tu aies le cœur parfaitement au large et que tu ne regrettes jamais que nous nous soyons donnés à cette œuvre.

« J'ai l'impression qu'indépendamment des missionnaires, dont les sympathies aujourd'hui nous sont acquises, il y a un courant caché dont je n'ai pu encore saisir ni la nature, ni l'origine. Je commence à croire que je n'aurai personne pour aller comme évangéliste et même comme conducteur. Je crois que Dieu veut éprouver notre foi jusqu'au bout. L'histoire de Gédéon se répète. Mais si Dieu le veut ainsi, pourquoi nous en tourmenter? L'œuvre est la sienne. Il sait ce qu'il fait. Quant à moi, si la conviction inébranlable que j'ai de l'appel que Dieu nous adresse est erronée, je me suis étrangement trompé quand je suis venu en Afrique et toute ma vie ne serait qu'une erreur. C'est ce que je n'admets pas.

« Mais n'imposons pas nos plans à notre Maître et, s'il ne veut pas encore se servir des Bassoutos pour porter l'Évangile au Zambèze, pourquoi le voudrions-nous, nous, coûte que coûte? Le temps viendra. En attendant, faisons notre devoir et ne le faisons pas en martyrs, mais avec joie. »

De Béthesda, le 1er août :

« Ne te fatigue pas trop pour les emballages. Et surtout

ne sois pas trop triste. Il y aura des bénédictions aussi au Zambèze, sois-en sûre. Dieu nous dirigera et il nous gardera. Ayons confiance; n'ayons pas le cœur partagé; tu verras que nous aurons de beaux jours au service du Maître. Au soir de la vie, il y a quelquefois de beaux couchers de soleil. Et puis, nous n'avons plus une très longue carrière à fournir; le terme, pour nous, ne peut pas être bien éloigné. Soyons fidèles, surtout soyons heureux. Ne regardons pas en arrière, jamais. Si tu savais ce que j'éprouve en voyant tant de vies fanées, décolorées, manquées, tant d'enfants de Dieu qui s'installent dans une salle d'attente, quand le train s'entend déjà dans le lointain ! Je ne suis triste que d'une seule chose, c'est d'avoir trop d'embarras matériels, mais c'est une difficulté dont nous viendrons à bout, sans jeter les choses par les fenêtres. »

A la fin du voyage, beaucoup de difficultés étaient aplanies ; à Morija, un évangéliste, Lévi, s'était offert.

« Oh ! que Dieu est bon [1]. Comme il fait notre éducation ! Il nous dit de marcher par la foi, mais, à chaque pas, il nous donne la mesure de grâce et de succès qu'il nous faut. Il n'aplanit pas les difficultés toutes à la fois, mais une à une, l'une après l'autre. Cela ne suffit-il pas ? Ah ! si nous avions plus de foi ! Jamais je n'ai vu plus clairement la direction de Dieu. »

« Nous avons visité toutes les stations du Lessouto proprement dit [2]. Vous me demanderez, sans doute, quelles ont été nos expériences. Je vous le dirai en un mot : exactement

---

1. Lettre à Mme Coillard, Masérou, 14 août 1883.
2. Lettre à Georges Appia, Léribé, 23 août 1883.

les mêmes qu'en France, c'est-à-dire des alternatives de découragements et d'encouragements. Les guerres ont démoralisé les Bassoutos, chrétiens comme païens, leurs succès les ont enorgueillis, les préoccupations politiques absorbent encore les esprits et les détournent des intérêts du règne de Dieu. Il ne fallait donc pas attendre, pour notre œuvre du Zambèze, l'enthousiasme d'il y a six ou sept ans. Je ne sais pas même si cela était désirable. Mais, ici et là, nous avons pu constater un sérieux intérêt qu'il s'agira maintenant de raviver et d'entretenir. Nous aurons les deux évangélistes qu'il nous faut, car nos moyens ne nous permettent pas maintenant d'en prendre davantage. Quelques-uns sont sur les rangs, mais tous, un seul excepté, ont des difficultés à vaincre ou des affaires de famille à arranger. Nous ne savons donc pas encore quels seront ceux qui viendront avec nous. C'est encore un exercice de foi.

« Nous avons remporté de doux souvenirs de nos visites aux familles des missionnaires. On nous a comblés de bontés et d'affection. La plupart de nos frères se sont gênés pour nous fournir les montures[1] et nous faciliter le voyage. C'est peut-être M. Hermann Dieterlen que nous avons mis le plus à réquisition et il s'y est prêté de si bonne volonté que j'ai craint d'en avoir un peu abusé.

« Je ne puis entrer dans des détails. Je dois pourtant dire qu'une des choses qui nous a fait le plus de bien c'est la part que les écoles du dimanche de Morija et de Mabolèla ont voulu prendre à notre œuvre. L'une et l'autre ont collecté plus de 2 livres sterling chacune, ont acheté des

1. Coillard était un cavalier intrépide ; au retour d'une course avec lui, M. Edmond Gautier écrivait : « Nous sommes rentrés hier soir pour souper, revenant au grand galop, malgré les mauvais chemins et la nuit tombante. M. Coillard a l'habitude de taper son cheval aux plus grandes descentes, et nous ne savons jamais, Jeanmairet et moi, si nous reviendrons entiers quand nous montons avec lui. »

livres pour le Zambèze et nous les ont présentés d'une manière touchante. Ici, comme ailleurs, ce sont aussi les pauvres qui donnent le plus joyeusement. »

Le départ ne pouvait plus être renvoyé ; il fallait fixer une date :

« Nous avons décidé que nous partirions si possible le 5 décembre[1]. Et, en regardant le texte du jour, nous avons trouvé ce verset : « Et toute la terre sera remplie de la gloire de Dieu ! »

Jusqu'à son départ, Coillard ne cessa de travailler pour son troupeau. En septembre, il avait passé au Camp deux semaines sous la tente.

« Il y fourmille une population de 4.000 à 5.000 âmes[2] et cette population augmente tous les jours. C'est un champ d'évangélisation qui présente des avantages sur lesquels il est impossible de s'aveugler. Les quinze jours que j'y ai passés, les réunions que nous y avons eues m'en ont pleinement convaincu. Aussi ai-je décidé d'y construire, sans délai, une maison d'école qui servira de chapelle.

« Ce temps passé parmi nos pauvres Bassoutos chrétiens et autres m'a fait grand bien à moi-même. Nous avons eu, tous les jours et le dimanche surtout, des réunions intéressantes et bénies. Nous avons eu aussi trois séances de lanterne magique, en plein air bien entendu ; l'une a été une des plus belles que j'aie vues. Ma femme, ma nièce et Jeanmairet sont venus passer les dimanches avec nous.

1. Lettre à Alfred Boegner, 28 août 1883, impr. dans *J. M. E.*, 1883, p. 458.

2. Lettre au même, 26 septembre 1883, impr. dans *J. M. E.*, 1884, p. 48-49.

« A mon retour, que la station m'a paru belle, toute parée de verdure et de fleurs ! Il faudra pourtant bien lui dire adieu dans deux mois ! On n'aime pas à y penser. »

Jusqu'à son départ aussi, Coillard eut à lutter contre les difficultés que soulevait en Europe, et même parmi les Bassoutos, l'opposition à son projet. Un malentendu avec le Comité lui fait écrire, le 26 septembre 1883, à Alfred Boegner :

« Jamais la mission du Zambèze n'a été aussi gravement compromise. Et pourtant nous allons partir dans deux mois ! La Société est responsable de la mission du Zambèze. La mission du Zambèze c'est votre œuvre. Je ne veux pas en dire davantage, j'ai le cœur gros. Je compte qu'à Paris aussi vous rétablirez le courant de sympathie. Je sais que vous aimez l'œuvre du Zambèze et c'est pour cela que je laisse parler mon cœur et que je pense tout haut. Pardonnez-moi si je sens vivement. Il faut pourtant que j'ajoute qu'ici aussi, parmi nos gens, tant chrétiens que païens, une opposition a pris naissance et s'organise qui est peut-être, de toutes, l'épreuve la plus redoutable pour ma pauvre foi. Cela a eu quelque chose à faire avec ma visite au Camp et avec ma résolution d'y fonder une école. Il me tarde d'être en route. Je suis si fatigué de tant de luttes ! Pourquoi le Maître n'a-t-il pas jeté les yeux sur quelqu'un de mieux qualifié ? Oh ! qu'il ait encore pitié de moi ! »

Le temps passe vite ; les préparatifs s'accélèrent.

« Nous sommes en pleins emballages [1]. C'est une grande affaire pour nous. Il s'agit de mettre tous nos livres, notre

1. Lettre à Georges Appia, Léribé, 15 octobre 1883.

linge, notre mobilier dans des caisses, de faire un grand triage de ce qui est absolument nécessaire pour l'expédition et l'installation, de ce qu'il faut laisser jusqu'à nouvel ordre, et de ce que nous voudrions pouvoir vendre. Il nous est déjà arrivé plus d'une fois d'emballer une caisse, de la déballer, tout ou partie, pour réemballer ensuite, après avoir réparé une erreur ou un oubli. C'est un temps d'émotion pour nous. C'est déjà le départ. Mon cabinet d'étude est encombré de caisses, de médecines et de livres ; les rayons sont tous vides. Je m'y sens déjà comme un étranger, et certainement, s'il est un coin sur la station qui m'est cher, c'est bien celui-là. Et puis ces caisses que nous emballons, clouons, étiquetons, qui les déballera ? et où ?

« Mais, si un soldat, à la veille de la bataille, donnait cours à des sentiments de ce genre, il se préparerait mal à la victoire, n'est-ce pas ? Nous essayons donc de nous encourager mutuellement et si vous nous voyiez, le soir, dans notre petit salon, chantant des cantiques, à cœur joie, faisant une bonne lecture, ou, à l'occasion, quand le sommeil nous prend, faisant — le dirai-je ? — une partie de dominos, — oui, nous sommes coupables de posséder un jeu de dominos — vous ne croiriez pas que nous sommes précisément des chartreux. Nos préparatifs avancent petit à petit. Le 25 novembre, nous aurons nos réunions d'adieux avec les églises représentées par leurs délégués et, le 5 décembre, nous partirons, si le Seigneur n'y met aucun empêchement. Mais où sera M. Weitzecker alors ? On soupire après lui comme après la pluie.

« Oh ! quelle bénédiction la pluie serait pour nous ces temps-ci ! Nous n'en avons pas eu depuis longtemps, l'herbe tendre du printemps est toute desséchée, une grande partie des champs sont incultes. Une foule de médecins indigènes font des médecines et force incantations, comme les pro-

phètes de Baal, mais cela n'amène pas d'ondée; au contraire, je crois qu'en dérobant à Dieu la gloire qui lui est due, ils le forcent à châtier la nation. Quand je pense que ces jeunes chefs ont grandi sous l'influence de l'Évangile, qu'ils ont de l'instruction, et que je les vois s'adonner à d'aussi ignobles superstitions, mon cœur se serre. Ce sont bien des aveugles qui conduisent d'autres aveugles. Hélas! les deux tomberont dans la fosse.

« Nous avons, ces jours-ci, la joie d'avoir la visite de M. Kourou-Kourou; savez-vous qui c'est? C'est le nom sessoutisé de M. Krüger[1]. Sa visite nous fera du bien. Nous attendons les Mabille en famille, et puis quelques autres frères ces temps-ci. Ce sont des visites d'adieux qu'on nous fait. On ne peut pas nous accompagner à la gare ici. Et puis, quand nous quitterons Léribé, nous désirerons être seuls; si seulement nous pouvions nous endormir quelques jours et nous réveiller à Chochong! Mais c'est une coupe qu'il faut boire. Priez pour que notre courage et notre foi ne défaillent point. Je n'en dirai pas davantage aujourd'hui. A plus tard les longues lettres. Et puis à Paris on ne fait pas de longues visites.

« Jamais mon affection pour les gens de Léribé ne s'est réveillée avec tant de vigueur. Et pour eux c'est la même chose, je crois ; cela me fait peur. Je redoute beaucoup les déchirements; direz-vous que c'est de la faiblesse? Qui a jamais pu croire — me connaissant — que je fusse un Hercule? »

« Vous pouvez vous figurer Léribé comme une petite

1. F.-H. Krüger, né en 1851, mort en 1900, se rendit, en 1882, au Lessouto pour fonder et diriger à Morija une école de théologie ; en 1884, la maladie l'obligea à rentrer en France ; en 1885, il fut chargé de la majeure partie de l'enseignement théologique à la Maison des Missions.

LERIBÉ — LE JARDIN DE LA STATION

gare de village[1] avec des caisses, des colis de tout genre un peu pêle-mêle, et des gens qui plient leurs manteaux, saluent leurs amis, en attendant le train qui va arriver pour les emporter. Les visites d'adieux se succèdent. C'est doux de se revoir, mais triste de se dire adieu.

« Notre expédition est à peu près organisée. Notre personnel est au complet; il sera plus fort que dans la première expédition. Aujourd'hui il ne s'agit plus d'un simple voyage d'exploration, mais de la fondation de la mission. C'est une source de préoccupations d'autant plus sérieuses.

« Ma chère femme se porte assez bien, mais elle se sent triste et fatiguée. C'est douloureux pour elle plus encore que pour moi de « *break up our home* », comme on dit en anglais, d'une manière si expressive. »

Coillard, averti de l'arrivée de M. et Mme Weitzecker, retarda encore son départ d'un mois ; néanmoins, les réunions d'adieux, auxquelles les églises du Lessouto devaient se faire représenter, furent maintenues à la date du dimanche 25 novembre 1883 :

« Presque tout le dimanche[2] se passa en réunions. Je ne crois pas exagérer en disant que ce jour-là nous fûmes bien sept heures dans la chapelle. M. Mabille ouvrit le feu, en faisant l'historique de nos entreprises missionnaires, et, appliquant ce qui est dit de Paul et de Silas (Actes XVI, 6-8) à M. Coillard, il montra comment ce dernier, trouvant partout le chemin fermé, avait été conduit, d'étape en étape, jusque chez les Barotsis. Puis nous entendîmes M. Jeanmairet, Lévi, et Middleton[3].

« Quant à M. Coillard, il parla avec son éloquence accoutumée, et parfois avec un sérieux saisissant, surtout lorsque, prenant pour texte cette parole des Psaumes : « L'Éternel a parlé une fois,

1. Lettre à Mme Wetzel, Léribé, 2 novembre 1883.

2. Récit de MM. les missionnaires Duvoisin et Jeanmairet, dans *J. M. E.*, 1884, p. 52-55.

3. Lévi, évangéliste mossouto de Morija, et Middleton, artisan anglais, faisaient partie de l'expédition.

et je l'ai entendu deux fois, » il nous entretint du double appel qu'il avait senti lui être adressé, d'abord au Lessouto, lorsque la Conférence l'invita à se mettre à la tête de l'expédition qu'on envoyait chez les Banyaïs, puis, sur les bords du Zambèze, lorsqu'il entendit les Barotsis lui dire : « Venez nous secourir. »

« La réunion de l'après-midi fut employée à entendre les délégués des églises. M. Ellenberger, qui présidait, les avait invités à être courts. Naturellement, tous les discours étaient plus ou moins sur la même note ; mais vous auriez joui d'entendre Makotoko. Jamais je n'avais été frappé comme cette fois à quel point il l'emporte sur l'ensemble des orateurs indigènes. C'est comme Saül dépassant tout le reste du peuple de la hauteur des épaules. Répondant aux allusions qui avaient été faites à l'attitude de l'église de Léribé, il fit le tableau de cette église, parla des épreuves par lesquelles elle a passé, de la situation critique où elle se trouve encore à cette heure, et dit comment les chrétiens de Léribé avaient espéré que M. Coillard verrait en cela comme une invitation du Seigneur à ne pas quitter son poste ; il demanda, en même temps, à Dieu, si de tels sentiments n'étaient pas légitimes, et si c'était là s'opposer à la volonté du Seigneur et résister à l'Esprit, de le faire partir tout de même. Tout cela dit avec beaucoup de calme, une parole simple, grave, une émotion contenue et une dignité de geste et de maintien qui donnaient comme une intuition de ce que doit avoir été l'éloquence antique à ses débuts.

« MM. Mabille, Ellenberger et Coillard, répondirent à Nathanaël et à l'église de Léribé, pour les encourager. Ils leur présentèrent la perte de leur missionnaire comme un privilège, comme une preuve d'amour que Dieu leur permettait de donner à la mission parmi les Barotsis. C'est leur église qui a été jugée digne de faire le sacrifice, elle en recevra aussi une bénédiction proportionnée.

« Ce service avait été très long ; une suspension de quelques instants a dû avoir lieu avant la communion. C'est alors qu'on a vu arriver les délégués de Béthesda, qui avaient été retardés. On les entendit avant la distribution de la Cène. Ésaïe[1] raconta

1. Jeune Mossouto chrétien, de Béthesda, faisant partie de l'expédition.

comment, étant allé aux mines de diamants pour faire fortune, il y a trouvé le diamant de grand prix, qu'il désire faire connaître à d'autres. Il a un témoignage à rendre, c'est que, étant mort, il est revenu à la vie. Puis, toute cette assemblée, profondément recueillie, reçut les gages matériels de l'amour de son divin chef. C'étaient de pauvres pécheurs qui, au moment où ils cherchaient à faire quelque chose pour leur Sauveur, éprouvaient le besoin de se rappeler tout ce que lui-même a fait pour eux. Ainsi se termina cette journée, à la fois douce et pénible ; puisse-t-il en résulter quelque bien pour ceux qui y ont pris part ! »

Après cette journée Coillard écrit[1] :

« Voilà donc nos adieux au Lessouto derrière nous. C'est un des câbles rompus. Il en reste encore un, le dernier, et puis nous serons lancés en pleine mer. Mais que de déchirements avant cela ! La prolongation de notre séjour ici est une souffrance. Nous ne vivons plus, nous végétons. Notre maison ne nous appartient plus. Outre les amis que nous sommes heureux de revoir, nous avons nos ouvriers et une invasion continuelle de natifs. Ce ne serait rien s'il ne fallait pas héberger tout ce monde. Impossible cependant de quitter avant l'arrivée des Weitzecker. En route il faudra que chacun se mette au pas. Ici tout le monde se démoralise plus ou moins.

« Les protestations d'affection et les encouragements, que nous a valus la campagne menée en France contre le Zambèze, nous ont fait du bien. La visite de nos frères nous a laissé une très douce impression. Mais les émotions concentrées, les soucis et les fatigues nous ont abîmés ; je n'en ai pas dormi pendant plusieurs nuits. »

---

1. A Alfred Boegner, Léribé, 29 novembre 1883, impr., en partie, dans *J. M. E.*, 1884, p. 55.

Peu après Coillard écrivait au président de la Société des Missions[1] :

« Vous pouvez compter que je m'étudierai à la prudence. J'ai trop à cœur l'œuvre que nous allons faire pour la compromettre par manque de précautions. A part cela, le succès appartient à Dieu. Si je meurs à la peine, avant même d'avoir eu la joie de voir le drapeau de l'Évangile définitivement planté dans ces régions lointaines, et sans avoir la consolation de voir les églises de ma patrie marcher résolument à la conquête de l'Afrique intertropicale, qu'importent les jugements des hommes? Je mourrai avec la conviction de n'avoir fait que mon devoir. Ne voyez aucune bravade dans ce que je dis, il n'y en a pas l'ombre dans ma pensée. Je ne suis ni un enthousiaste, ni un amateur d'aventures. L'enthousiasme, s'il avait jamais existé, que de vagues l'auraient éteint depuis notre retour ici! Les aventures! la perspective seule suffirait pour décourager des gens de notre âge et de nos goûts. Je suis un soldat, ma feuille de route est signée, j'obéis et je pars; si je tombe, d'autres prendront ma place; en tous cas, avec Christ, la victoire est certaine.

« Au moment où nous pensions atteler nos voitures, une nouvelle difficulté, tout à fait inattendue, a surgi. La petite vérole a éclaté dans quelques parties du Lessouto, loin, bien loin de nous. Malheureusement, c'est au Lessouto quand même. Et la panique est telle, qu'on a fait le blocus de ce malheureux pays. J'ai fait des démarches auprès des autorités de l'État libre, et j'attends leur réponse. Toute notre caravane est prête; nos wagons sont chargés, nos

1. M. de Bussierre, Léribé, 19 décembre 1883, impr. dans *J. M. E.*, 1884, p. 103-105 ; *Sur le Haut-Zambèze*, p. 97-98.

emballages finis, et pourtant nous nous demandons encore si, au 1er janvier, nous pourrons partir.

« Dimanche dernier, 16 décembre, nous avons eu un grand auditoire que notre temple n'a pu abriter, et j'ai pu présenter mon successeur à la tribu. On lui a fait un accueil cordial, qui me permet d'espérer que bien des difficultés que nous appréhendions lui seront épargnées. M. et Mme Weitzecker gagneront vite la confiance et l'affection de nos gens. Dimanche prochain, nous aurons leur installation, des baptêmes et nos adieux. »

Enfin, le mercredi 2 janvier 1884, l'expédition s'ébranlait ; un artisan, qui en faisait partie, a raconté ce départ [1] :

« Nous sommes prêts et les wagons attendent sur la route. « Nous voici partis », dis-je à Mme Coillard. « Oui, répondit-elle, le navire est sorti du port, » et elle éclata en pleurs ; ce n'est pas étonnant en quittant un endroit comme celui-ci, autrefois désolé et qui maintenant est fleuri comme un bouquet de roses.

« Quelle affluence de gens sont venus dire adieu ! Après que les bœufs eurent été attelés, M. Coillard a fait chanter un cantique et a prié ; les larmes qui remplissaient les yeux montraient combien tous aimaient leur missionnaire. La vieille Rahab, autrefois femme de Molapo, prit place sur le devant du wagon et y resta avec M. Coillard jusqu'au Calédon. Lorsqu'elle en descendit, elle saisit les roues et s'écria : « Je ne peux laisser partir ce wagon. » — « Rahab, lui dit Mme Coillard, souviens-toi pourquoi nous partons. » Alors seulement elle se résolut à dire un dernier adieu. »

« Je jette un voile, écrit Coillard [2], sur notre départ de Léribé et sur nos adieux si douloureusement renouvelés et prolongés. Nous avons mis deux jours à traverser le Calé-

---

1. J. Mac Connachie, *W. T. Waddell*, trad. par L. Sautter, p. 39.

2. A Alfred Boegner, Bethléem, 10 janvier 1884.

don. Il nous a fallu décharger une partie de nos bagages. Nous étions exténués.

« En route pour le Zambèze[1] ! Oui, enfin. Ce n'est plus en perspective, mais bien en réalité. Nos préparatifs, nos dernières réunions, nos derniers adieux, nos derniers entretiens, avec toutes leurs fatigues et leurs émotions, tout cela est derrière nous. Nous avons repris, à cinquante ans, le bâton du pèlerin, et nos visages sont tournés vers les régions d'au delà du Zambèze. Déjà ce Léribé, l'œuvre de notre jeunesse et de notre carrière, notre Béthel et notre Ébénézer, est loin derrière nous. Déjà les crêtes bleues des belles montagnes de notre seconde patrie ont disparu à nos yeux. Mais Jésus est là et sera là. Il ne restera donc plus que la douleur des déchirements dont on ne parle pas, et que tout le monde comprend. Il comptera encore nos allées et nos venues et nous guidera de son œil.

« Notre départ a été la fin d'une longue agonie de plusieurs mois. Nos projets ont dû passer au creuset et notre foi au crible. Jusqu'au dernier moment, Satan a tout fait pour nous entraver. A peine voyions-nous une difficulté s'aplanir, qu'il en suscitait d'autres plus embarrassantes encore et plus formidables.

« Nous partons, nous, sans la moindre arrière-pensée. Nous avons pour nos amis Weitzecker la plus vive affection, et, dans l'expérience qu'ils ont déjà acquise ailleurs, la plus grande confiance. Nous leur léguons joyeusement le fruit de nos sueurs et de nos labeurs; personne n'était plus digne de les recueillir; les travaux matériels, nécessaires à un établissement missionnaire, sont tous finis. Ils n'auront plus qu'à entretenir et à réparer. Nous confions à leurs

---

1. Lettre du 6 janvier 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1884, p. 137-141 ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 99-100.

soins un troupeau que nous chérissons et qui, malgré les désastres spirituels de la guerre, n'a jamais cessé d'être intéressant et affectueux. Nous avons défriché, nous; nous avons semé, et Dieu sait avec quelles larmes! Nos amis vont continuer l'œuvre et récolter. Oh! puissent-elles être riches et abondantes les gerbes qu'ils déposeront aux pieds du Sauveur! Et après les labeurs de la journée, ceux qui auront semé et ceux qui auront récolté se réjouiront ensemble devant Dieu.

« Personne que le Maître ne sait ce que c'est pour nous que de quitter le Lessouto, la mission, cette famille missionnaire si unie, ces frères bien-aimés avec lesquels il est permis de différer quelquefois de vues et de sentiment sans que, pour cela, on cesse de s'estimer et de s'aimer. On se sent fort quand on fait partie d'un corps pareil. Mon départ ne laisse aucun vide. Mais l'isolement qui nous attend me fait parfois frémir. Soyez bénis, frères, collègues vénérés! Soyez bénis, amis de mon cœur! Soyez bénis! Léribé.... non, n'en parlons plus. A Dieu ne plaise que nous cherchions à faire valoir le peu que nous avons le privilège de faire pour Jésus! Ah! que ne comprenons-nous mieux, que ne mettons-nous mieux en pratique la parole de David, dans une circonstance mémorable : « Je n'offrirai point à l'Éternel des sacrifices qui ne coûtent rien! »

« Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous avez été rachetés à un grand prix et que vous n'êtes pas à vous-mêmes? Quand le comprendrons-nous? Adieu donc, cher Lessouto, le pays de mon adoption, chère mission, l'un des joyaux de la couronne de mon Sauveur, cher Léribé, bien-aimés pères, mères, frères, sœurs et enfants en la foi! Adieu! Que l'Éternel fasse luire sur vous, sur vous tous et toujours, la lumière de sa face!

« Pour nous, pas de regrets, pas d'arrière-pensée, pas

de faiblesse au moment de l'action! L'Éternel, qui nous envoie, nous a ceints de force, couronnés de sérénité et de joie; il nous chaussera, s'il le faut, de fer et d'airain. Notre force durera autant que nos jours. Est-ce là le langage de la présomption? Dieu me le pardonne. Mais laissons à d'autres le soin de discuter et de critiquer notre entreprise. Nous obéissons, nous, c'est notre devoir pur et simple. J'espère que mon Maître me rendra toujours plus invulnérable aux paroles louangeuses et à la critique la plus hostile. Nous avons besoin de nous fortifier en Dieu, en allant au-devant de ce vaste inconnu qu'on appelle la mission du Zambèze. »

CHAPITRE II

DE LÉRIBÉ A MANGOUATO

1884

Composition de la caravane. — A Bethléem. — Traversée du Vaal. — Dans les marais. — Prétoria. — Le général Joubert. — Traversée du Limpopo. — Béthanie. — Saul's Poort. — Les tourbières. — La médecine contre l'inquiétude. — Toujours la pluie. — Les chevaux et les bœufs meurent. — Arrêtés par le Marico. — Lutte avec Dieu. — Égaré dans les fourrés. — Un dimanche paisible. — Arrivée d'Aaron. — A Mangouato. — Khama. — La boîte qui chante. — A Séléka. — Retour à Mangouato. — Lettre de Léwanika.

La caravane, qui quittait Léribé le 2 janvier 1884, se composait, outre M. et Mme Coillard, Mlle Élise Coillard et M. Jeanmairet, de deux artisans : l'un, Middleton, était un Anglais de vingt-sept ans ; à Natal, après avoir entendu Coillard, revenant d'Europe, parler de ses projets, il avait offert ses services au missionnaire. L'autre artisan était William Thomson Waddell, Écossais, menuisier-ébéniste, très bon ouvrier. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il s'engagea au service d'un entrepreneur pour travailler à la construction d'un temple à Bethléem [1].

« A notre passage à Bethléem, raconte Coillard [2], nous eûmes une réunion, Waddell était là. Il fut remué, lui aussi, mais il était lié par des engagements. Son patron, apprenant son désir, le délia; ses parents donnèrent leur consen-

1. Localité dans l'État libre d'Orange, au nord de Léribé.

2. Lettre à M. H. Bernard, Séchéké, 9 novembre 1884.

tement et, un beau jour, il vint d'un trait à Léribé pour s'offrir à nous. »

M. et Mme Frédéric Christol, qui étaient partis d'Europe avec Coillard, durent, par suite de circonstances personnelles, renoncer à se rendre au Zambèze ; ils restèrent au Lessouto. Ce ne fut pas sans douleur qu'ils se séparèrent de l'œuvre du Zambèze, « mais, écrit M. Christol, nous remercions Dieu de nous avoir mis sur la route de ce conquérant d'âmes. »

L'expédition comptait aussi des noirs :

Lévi, un des bons évangélistes de Morija, le fils d'un des premiers Bassoutos convertis à l'Évangile sur cette station, « un jeune homme intelligent[1], d'une grande égalité de caractère, sobre dans ses paroles, comme dans ses habitudes. Il fait bien ce qu'il fait, mais il n'a pas beaucoup d'initiative. La femme de Lévi est toute jeune et de peu d'expérience. »

Ésaïe, un jeune Mossouto de Béthesda : « Depuis sa conversion, dit de lui M. Jeanmairet[2], il a toujours désiré donner quelque chose en retour à Celui qui a tout fait pour lui. C'est un homme énergique et qui, nous l'espérons, se rendra très utile à notre mission. »

Jonathan[3], Mopédi converti à Léribé par Coillard et qui s'était voué à l'évangélisation des Bapédis ; en 1874, avec Asser, il avait exploré le pays des Banyaïs, et en 1875, il avait été remis par la Conférence du Lessouto à la Mission romande.

Deux Zambéziens, Séajika et Karoumba, qui avaient été amenés à Morija et laissés là par Coillard durant son séjour en Europe.

Enfin, Philippe, Joël, Jacob, Mapoto, Joseph, Ézéchiel, Pampanyané, Mokopané, etc., étaient chargés de conduire les wagons : comme *drivers*, assis sur le siège, ils maniaient un immense fouet, ou, comme *leaders*, ils marchaient devant l'attelage.

Quatre wagons tirés chacun par seize bœufs et un tombereau (*scotch-cart*) tiré par huit bœufs, quelques bœufs de réserve, sept

---

1. *Sur le Haut-Zambèze*, p. 103, 121, 122.
2. *J. M. E.*, 1884, p. 52.
3. Voy., sur Jonathan, Éd. Favre, *ouvr. cité*, p. 263.



EN ROUTE POUR LE ZAMBÈZE (1884)

chevaux envoyés en cadeau par le chef Jonathan à Khama, chef des Bamangouatos, et à Léwanika, roi des Barotsis, quelques chevaux de selle et de nombreux animaux domestiques, complétaient la caravane qui, par Prétoria et Mangouato, s'acheminait vers le Zambèze.

Bethléem, lundi 7 et mardi 8 janvier 1884[1]. — Nous avons atteint une étape, la première de notre long voyage. On nous a fait ici un accueil bienveillant. Je me suis occupé des bagages que nous avons fait venir de Natal, de quelques emplettes et surtout de la réparation d'un des wagons, que l'excès de charge avait endommagé.

Journée fatigante. Les trois hommes de Léribé, qui nous ont accompagnés jusqu'ici, sont partis. C'est le dernier câble qui se brise, et nous voici lancés en pleine mer, mais Jésus, notre pilote, est là, donc pas de peur.

Mercredi 9 janvier 1884. — A une heure tout était prêt et nous allions partir. En attendant les bœufs, un des garçons s'était couché, à l'ombre, sous la voiture du gros bagage, quand il remarqua tout à coup que la flèche en était brisée. Force fut d'appeler le maréchal. Cela nous retarda jusqu'au soir. Plusieurs amis étaient là. Les bœufs attelés, nous chantâmes un cantique, nous nous agenouillâmes, je priai en sessouto ; un ami, dans une prière émue, nous recommanda à Dieu, et nous partîmes.

Jeudi 17 janvier. — Jeanmairet nous a réveillés au son du clairon, à 4 heures. Mais nos gens étaient tellement endormis que j'eus mille peines à les réveiller.

Vendredi 18 janvier. — Aujourd'hui, nous nous étions préparés à traverser le Vaal. Suivant les ordres que je lui avais donnés, Ésaïe, dès 3 heures du matin, avait fait paître

1. Toutes les citations de Coillard qui ne sont ni guillemetées, ni indiquées comme extraits de lettres, sont empruntées à son journal intime.

les bœufs. A 5 heures précises, Jeanmairet sonnait le clairon. On n'y fit guère attention, et je dus moi-même, comme hier matin, me lever et aller réveiller mes gens l'un après l'autre. Je me sentais très contrarié. Je me vainquis pourtant. On prépara une grande bouilloire de café, je fis une distribution de pain européen, puis la prière de famille accompagnée d'une exhortation toute paternelle, et nous nous mîmes en branle de bon cœur. Au bout de trois quarts d'heure nous étions au gué. Qu'il était affreux, ce gué qu'on nous avait tant vanté! Le wagon des bagages s'y enfonça dans les sables jusqu'au moyeu; nous ne le sortîmes qu'à 2 heures après midi et encore ne fut-ce qu'après avoir déchargé et transporté la moitié de nos bagages en tombereau. Le temps est à la pluie. La rivière enfle. Il fait presque froid. Nous nous recroquevillons de notre mieux dans notre voiture. Mais elle est si pleine qu'on n'y est pas à l'aise.

Lundi 21 janvier. — Après la pluie d'hier, la journée d'aujourd'hui s'annonçait belle. Le ciel était serein, le soleil radieux. Nous n'avions pas été loin quand nous dûmes traverser un méchant ruisseau. Nous ne prévoyions aucune difficulté. Mon wagon passa légèrement. Celui des bagages était aussi en train de bien franchir le mauvais pas, quand une clé de joug brisée, un rien, nécessita un arrêt. Cela suffit : le wagon s'embourba à vue d'œil. On eut beau rouer de coups les attelages doublés, inutile. La ferrure du train se cassa et, pour éviter un accident plus grave, nous déchargeâmes et charriâmes à dos tous nos bagages. Et même alors nos trente-quatre bœufs eurent de la peine à tirer le wagon vide. Il était 10 heures du soir.

Mardi 22 janvier 1884. — Nous dûmes recharger les bagages. Nous ne partîmes qu'après 10 heures, et passâmes à la ferme d'un M. Maclay ; sa femme et sa belle-sœur nous reçurent avec empressement.

Bientôt un autre ruisseau, semblable à celui de la veille, nous barrait le chemin. J'avais donné mon propre attelage pour le wagon des bagages. Joël sortit triomphalement et se frottait les mains de joie. Malheureusement, nous ne nous étions pas aperçus que nous avions un marais devant nous. Là, encore, l'infortuné wagon s'embourba comme la veille, mais si bien, qu'après avoir abîmé les bœufs de coups, il nous fallut encore le décharger. Nous étions épuisés. Quatre attelages ne pouvaient faire bouger la voiture. Pendant que nous étions à batailler, M. Maclay passa à cheval et, sans mettre pied à terre, nous donna d'excellents conseils que nous n'avions pas demandés. Un Allemand que nous avions tiré d'un mauvais pas au Vaal, était aussi là, perché sur sa monture, la pipe à la bouche, à une distance respectueuse. Parlez-moi des professions de serviabilité quand cela ne coûte que des paroles! Nous laissâmes paître nos bœufs toute la nuit. Les pauvres bêtes étaient fatiguées. De grand matin on les chercha, pas de bœufs. On battit le pays dans toutes les directions, à pied, à cheval, on les trouva enfin. Ils avaient voulu nous prouver qu'on voyage lestement sans bagages. Le soir nous arrivions à Heidelberg.

Mardi 29 janvier. — Hier nous avons eu une belle journée, pas de difficultés, et tout le monde était très heureux. Nous avons pu traverser rapidement deux affreux marais.

Prétoria, mercredi 30 janvier. — Arrivés à 11 heures du matin. Où dételer ? Après tout, le voisinage de la prison me paraît être le plus hospitalier et, comme en 1877 et en 1879[1], nous y plantons nos tentes.

« Prétoria, c'est une date à marquer. Quand on a déjà vécu quelques semaines à la bohémienne, qu'on a le Vaal

---

1. Éd. FAVRE, *ouvr. cité*, p. 293 et 465.

derrière soi et qu'on se trouve ici, on commence à comprendre qu'on est sérieusement en route [1]. De loin, il serait possible d'entourer nos aventures d'une auréole de poésie. Nous, nous sommes blasés et nous n'avons plus l'élasticité d'il y a quelques années.

« Notre expédition actuelle diffère sensiblement de la première. Il y a sept ans, nous étions portés par un courant d'enthousiasme qui nous rendait tout facile ; tous ceux qui nous accompagnaient, à peu d'exceptions près, faisaient partie de la mission et partageaient, en quelque mesure, ma responsabilité. Aujourd'hui, l'enthousiasme s'est calmé en France comme au Lessouto ; notre personnel se compose presque entièrement d'hommes, dévoués sans doute, mais dont nous payons fort cher les services et qui n'ont aucune responsabilité. Ésaïe et Lévi sont les seuls qui se soient donnés à la mission. Mais ce dernier, incapable de manier le fouet, n'est guère qu'un passager avec sa famille. Du reste, je me hâte d'ajouter qu'il eût été difficile de choisir un meilleur personnel. Tous nos hommes, à une ou deux exceptions près, font profession de connaître et de servir Dieu.

« Nous avons une grande variété d'échantillons de caractères. L'un est sérieux, presque mélancolique et taciturne ; l'autre, causeur, plein d'entrain et pétillant d'esprit. Celui-ci doux et soumis, celui-là énergique et plein d'initiative. Pendant ces six semaines de voyage, nous nous sommes bien étudiés les uns les autres, et la conclusion à laquelle, pour ma part, je suis arrivé c'est que chacun a, non pas seulement, comme on le dit, les défauts de ses qualités, mais aussi les qualités de ses défauts. Avec un peu de bonne volonté, on peut aisément le reconnaître. Il a fallu coordon-

1. Lettre de Prétoria, 5 février 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1884, p. 141 et suiv. ; *Sur le Haut-Zambèze*, p. 101 et suiv.

ner les éléments divers qui composent notre caravane, chose d'abord assez difficile. Pour ne parler que d'une chose très prosaïque, qui joue un grand rôle dans notre vie, la nourriture : l'un ne peut pas manger du pain de millet froid, l'autre prétend que le maïs lui fait mal à l'estomac, un troisième assure même que la farine de froment le rend tout à fait malade ; la viande de porc ne convient pas à l'un, le lait caillé pas à l'autre. Que faire ? On ne peut ni brusquer ces braves gens, ni se laisser gouverner par tous leurs caprices. Le fait est que, maintenant, tous se sont mis au pas, moi comme tout le monde, je suppose, et, n'étaient les dépenses qui me hantent comme un horrible cauchemar, la tâche serait assez facile. »

Coillard obtint du gouvernement d'être exempté de tous droits de douane, mais ces négociations le retinrent à Prétoria ; il profita de ce séjour forcé pour y avoir une réunion où l'on devait parler de la Mission. Ce fut la première qui eut lieu dans cette ville ; elle fut présidée par le général Joubert. La salle était pleine. Celui-ci introduisit Coillard, puis, après que M. Jeanmairet et le pasteur hollandais eurent parlé,

M. Joubert se leva et, dans un discours impétueux, exposa les vues des Boers et du gouvernement en particulier. Lui aussi fut fort applaudi. Il développa avec feu sa thèse que les Boers ne sont pas opposés à l'œuvre des Missions, qu'il y a sans doute de bons missionnaires, mais qu'il y en a aussi de mauvais qui cachent la politique sous l'échafaudage de l'Évangile et qui amènent le désordre dans les rapports entre blancs et noirs.

« Un courant bienfaisant passa sur nous [1] et la réunion

1. Lettre à M. E. Lacheret, Kané, 30 mai 1884.

fut une des meilleures que j'aie eues en Afrique. Et cela à Prétoria ! la prison de notre première expédition [1]. Dieu est admirable, car c'est lui qui tient les cœurs des grands dans sa main et les incline comme des ruisseaux d'eau. »

Notre camp a fait sensation à Prétoria et beaucoup de gens sont venus nous saluer simplement pour le voir.

Le lundi 11 février, nous sommes partis à 5 heures du soir. Au sortir de la ville un orage épouvantable nous surprit qui nous trempa et nous força à nous arrêter.

Hébron, mercredi 13 février 1884. — Pas d'herbe. Nos gens sont de mauvaise humeur. Et, pour comble de misères, Ézéchiel lance le scotch-cart contre un rocher et brise le timon. Nous voilà donc arrêtés. C'est heureusement près d'un village.

Je parvins à acheter un vieux morceau de bois et le lendemain nous rapiéçons le tombereau. Mais un second bœuf a le *redwater* (hématurie), on le tue pour l'empêcher de mourir et on le dépèce. Comment songer à partir après cela ? Il était 5 heures quand nous attelâmes.

« Le passage du Limpopo (15 février) ne s'est pas effectué sans aventures [2]. Ma voiture et le fourgon des bagages avaient si bien descendu et gravi les berges de ce méchant fleuve que toutes mes craintes se dissipèrent. Je pris donc mon appareil photographique, je le braquai, guettant le passage des deux autres wagons qui généralement ne nous donnent guère d'embarras. Je trouvais la vue ravissante. A défaut de crocodiles, au premier plan, nous aurons un wagon avec des bœufs qui nagent. Les cornes de ceux-ci apparaissaient déjà,

1. Voy. Éd. Favre, *ouvr. cité*, p. 266-267.

2. Lettre à E. Casalis, Saul's Poort, 1er mars 1884.

quand ma femme, hors d'haleine, me crie d'aussi loin qu'elle le peut : « Viens ! viens vite ! le tombereau s'est renversé ! » Bon ! J'ouvre et je ferme mon objectif à la hâte. Cinq minutes de course, à travers les fourrés de mimosas où je laisse quelques lambeaux de mon habit, et j'arrive au bord d'un petit bras de la rivière. Là, dans un prétendu gué, extrêmement profond, je trouve la carriole culbutée. Pampanyané, le conducteur, les mains dans les poches, la figure longue, était là, tout interdit, mesurant d'un regard mélancolique la grandeur du désastre. Il ne savait que faire. Se jeter dans l'eau, sortir la farine, la literie de ma nièce, les bagages déjà tout trempés, le sucre à moitié fondu, remettre la charrette sur ses pieds et la sortir, ce fut l'affaire de quelques instants. Hélas ! elle s'était brisée les côtes, elle n'était plus neuve. Mais nous n'avons pas le temps de nous apitoyer, car voilà les deux wagons qui suivent ensablés. La nuit nous surprit travaillant encore comme des forçats. Plus tard, au coin du feu, nous nous racontions assez gaiement cette aventure.

« Déjà à Léribé, nous nous étions engagés à ne plus prendre de sucre dans notre café, dès que nous aurions traversé le Limpopo : « Nous jetterons le sac de sucre dans la rivière », disions-nous en plaisantant. Et vous voyez que nous l'avons fait. Personne ne s'en plaint.

« Le lendemain (16 février), la pluie tombait avec tant de violence et tant de persistance qu'il nous fallut toute une journée pour faire deux heures de marche et pour arriver à Béthanie[1]. Il semblait que nous n'arriverions jamais. Nos gens, épuisés de fatigue, avaient le cœur noir ; j'avais autant de peine à les faire marcher qu'eux en avaient à conduire leurs wagons. On aurait dit que chez eux le res-

1. Station de la mission d'Hermannsbourg.

sort était forcé. Aussi Saul's Poort nous apparaît comme un port ardemment désiré. »

Béthanie, lundi 18 février 1884. — Nous avons été reçus par M. et Mme Behrens avec une grande cordialité. Il se fait ici une œuvre sérieuse. Les gens sont très respectueux.

M. Behrens remarqua, en réponse à une question que je lui fis, que le gouvernement anglais, sous plus d'un rapport, valait mieux que celui des Boers, « car, disait-il, il est plus juste. Mais, ajoutait-il, les Anglais gâtent les natifs. Les natifs ont besoin d'être gardés sous le pouce, et les Boers l'ont compris. C'est bon pour les évangéliser. » Nous avons suivi un autre système au Lessouto. Nous avons voulu faire des hommes, et non seulement ils se croient nos égaux, mais même nos supérieurs. Leurs prétentions les rendent souvent ridicules. C'est ainsi que notre brave Lévi croit qu'il est au-dessous de sa dignité de mettre la main au fouet, ou d'aider au wagon. Toute la journée il est là, trônant sur la caisse de devant de son wagon avec une ombrelle. Y a-t-il une difficulté avec un des wagons, il la contemple de loin et s'il se décide à s'approcher, c'est les pieds nus, sans chapeau, en bras de chemise, mais toujours avec son ombrelle blanche. S'il va dans les champs, c'est toujours avec son ombrelle blanche. Philippe chasse le bétail avec une ombrelle noire. Lui aussi est un caractère spécial. Toutes ces vétilles sont comme les brins d'herbe qui montrent comment souffle le vent.

Depuis que nous avons quitté Béthanie nous voyageons avec une difficulté extrême. Le pays est couvert d'arbustes ; nous longeons les Magalisberg ; une double chaîne de collines, l'une arrondie, l'autre dentelée.

A l'Elands River le gué est très mauvais. Il a plu, le sable

est profond et mouvant, l'eau coule avec force. De ce côté-ci, la vase et le limon sont tels que, pour empêcher les wagons d'enfoncer et les bœufs de glisser, il nous faut étendre des branches par terre. De plus, le chemin décrit une telle courbe que nous sommes obligés de faire un vrai abatis de mimosas. Tout cela nous retarde si bien qu'à la nuit nous n'avons pu passer qu'avec deux wagons. Ceux de Joël et de Lévi sont restés de l'autre côté de la rivière. Le lendemain matin, la rivière était pleine et coulait furieusement ! Que faire ? Pas de nourriture ni pour nous ni pour nos gens. Le temps était menaçant, la pluie tombait dans les montagnes, la rivière montait toujours : je n'hésitai pas, je levai le camp et, après avoir envoyé café, sucre et biscuits à ceux qui ne pouvaient traverser, nous partîmes pour Saul's Poort.

Nous croyions y arriver le même jour. Mais Joseph est décidément d'une indifférence et d'un relâchement extraordinaires. Il laisse ses bœufs aller comme ils veulent. Deux jeunes gens, que M. Gonin [1] avait eu la bonté d'envoyer à notre rencontre avec vingt bœufs, se disputaient l'honneur de conduire ma voiture. Bref, ils firent si bien, entre eux tous, qu'ils réussirent dans l'après-midi à quitter le bon chemin et à lancer la voiture dans un affreux marais où elle s'enfonça immédiatement. Je contins la mauvaise humeur que cette négligence me causait. Nous soulevâmes la voiture avec le cric, nous mîmes des pierres dessous, en vain, la voiture enfonça toujours davantage et, en définitive, nous dûmes décharger jusqu'au dernier des colis. Il était 11 heures du soir quand nous dégageâmes la voiture vide. Mais nos bagages étaient là, étalés un peu partout. Heureusement, il ne plut pas de toute la nuit. Le lendemain matin, M. Gonin vint à notre rencontre. L'après-midi enfin, nous arrivions à

1. Missionnaire de l'église hollandaise à Saul's Poort.

sa station. Toute la famille, tout le village vinrent au-devant de nous. C'était le 23 février.

L'accueil qu'on nous fait est des plus chaleureux. Les Gonin nous reçoivent chez eux et nos ouvriers ont place à leur table. Nos noirs aussi sont bien reçus. On leur a cuit une abondance de nourriture. Et pourtant il y a famine ici. Notre séjour est un peu assombri par les pluies et par nos bœufs qui meurent. Nous en avons déjà perdu sept. Toujours le *redwater !* Que Dieu nous soit en aide !

Nous devions partir le jeudi 28 février, les pluies nous en empêchèrent. L'eau coulait partout. Mais ce qui était bien plus grave c'étaient les fondrières qui s'étendent sur six à huit lieues sans interruption. On nous prédit que nous en aurions pour trois semaines si jamais nous réussissions à en sortir. A force d'aller aux renseignements, nous découvrîmes qu'il y avait un autre chemin plus long, mais un peu meilleur. Deux jeunes gens s'offrirent pour nous servir de guides. Nous nous consolâmes tristement en tuant encore un bœuf malade.

Lundi 3 mars 1884. — Enfin, nous avons pu partir. A 5 heures du matin tout le monde était sur pied et à 7 heures et demie on se mettait en branle. Notre prière d'adieu, au milieu d'un grand concours d'amis, fut émouvante.

Au commencement tout alla bien. Les chemins étaient défoncés, mais nous avancions tout doucement. Après midi, nous entrions dans la région des fondrières, non sans avoir d'abord plié les genoux devant le Seigneur. Mon wagon qui ne s'arrête jamais, s'embourba pourtant et deux attelages eurent de la peine à le sortir. Vint ensuite celui de Lévi, qui s'enfonça tellement que tous les attelages, même doublés, furent impuissants. Nous travaillâmes tard dans la nuit, mais en vain. Les bœufs qui s'enfonçaient jusqu'au ventre refusaient de tirer, les uns regardaient la voiture, d'autres se

couchaient dans le bourbier et se laissaient traîner comme s'ils fussent morts. Force nous fut de camper ainsi, nous sur un endroit un peu sec, Lévi dans le bourbier et les deux autres wagons au delà.

Nos pensées étaient sombres. « Invoque-moi au jour de la détresse, je t'en délivrerai et tu me glorifieras. » La promesse est certaine, c'était là un éclair dans notre nuit. Nous criâmes à Dieu, lui demandant d'envoyer ses anges. Mais sous quelle forme ? Ce n'était pas à nous de le lui dicter. A nous d'attendre, à lui les moyens de la délivrance. Toute la matinée du mercredi fut consacrée à sortir le wagon de Lévi, comme celle du mardi matin l'avait été à sortir celui de Joël.

Nous cherchions un nouveau chemin, quand des hommes survinrent qui demandèrent brusquement à Jonathan où il allait. Il répondit qu'il cherchait un chemin. « Voici du secours pour vous, » dirent-ils, et ils montrèrent trois wagons qu'ils amenaient. Ils vinrent vers moi, en quelques instants ils avaient à moitié déchargé les bagages et rempli leurs voitures. Sur ces entrefaites, arrivaient encore deux hommes à cheval, l'un pour nous guider dans le bon chemin, l'autre accompagné de sept hommes qui amenaient trente-six bœufs pour nous aider. Quelle récompense éclatante à notre prière du matin! J'en étais tout ébahi. C'étaient les chrétiens de Saul's Poort[1] qui, ayant appris notre embarras, volaient à notre secours. C'étaient les anges de Dieu que nous avions demandés. Quand l'avons-nous jamais invoqué en vain, ce Père plein de tendresse?

Le soir nous étions une trentaine à la prière. Comment nourrir tout ce monde? Voilà encore cette inquiétude d'es-

1. Lettre de Mangouato, 18 mai 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1884, p. 309 et suiv.; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 104 et suiv.

prit, cette mauvaise herbe qui infeste tout. Les hommes qui sont venus avec leurs trois wagons parlent de nous conduire loin. Dieu le veuille ! Aujourd'hui nous avons traversé un ruisseau au lit profond et force sables mouvants. Cela nous a pris du temps. Seuls, nous y serions restés plusieurs jours. Le Seigneur est bon.

Dimanche 9 mars 1884. — Nous avons voyagé non sans difficulté. Oh ! ces bourbiers ! des bourbiers partout ! Même avec nos wagons demi-chargés nous nous embourbons. Que serait-ce si nous étions tout seuls et devions, avec nos lourdes charges, traverser encore toutes les fondrières qui sont devant nous ! Nos guides volontaires ont si bien compris la difficulté, que, sans demander notre avis, ils nous font faire de constants zigzags que ma boussole trahit, à leur grand étonnement. Pour éviter un marais que nous n'aurions pu traverser en moins de six ou huit heures, ils nous dirigent sur le Limpopo. C'est presque un angle droit avec notre destination. Qu'importe ! si nous allons maintenant trop à l'est, nous irons bientôt au nord et au nord-ouest et tout rentrera dans l'ordre. Mais moi, qui suis l'homme aux soucis, je me demande, avec inquiétude, ce que mon monde mangera, surtout si la rivière du Marico est pleine. Nous en sommes, en effet, au dernier sac de farine et plus de trente bouches doivent chaque jour y puiser deux repas, sans compter nos pauvres chiens que la faim tourmente. Nos gens pourraient être plus raisonnables, ils pourraient faire ce qu'on fait chez eux quand on a la famine, se rationner, faire une bouillie épaisse au lieu d'un pain dur comme une brique, se cuire du maïs non pilé ou du mabélé. Bon gré, mal gré, il faudra bien en venir là. Ce sera la répétition de l'histoire du sucre. Nous n'avons jamais pu obtenir des natifs qu'ils se privassent de sucre aussi longtemps qu'ils savaient qu'il en restait encore un peu. L'idée du renoncement leur est complète-

ment étrangère, même chez les meilleurs. Quand je disais à Lévi qu'il serait obligé de faire comme nous. « Oh! me dit-il, d'un air incrédule, ça ne se peut pas, car, pour nous, le café sans sucre, c'est de la médecine. »

Pauvre Lévi! je l'ai un peu surmené ces temps-ci. Jacob, le conducteur de son wagon, est malade, trop malade pour faire son travail. Peu importe, Lévi trône quand même sur sa caisse avec son ombrelle blanche doublée de vert, avec sa figure ronde et épanouie, sans plus de souci. Les bœufs vont à l'aventure, le wagon se heurte contre les arbres, nos caisses se brisent. « Ce wagon, me dit-il en souriant, si tu ne lui cherches pas un conducteur, il lui arrivera quelque malheur. » C'était d'autant plus provoquant que, depuis que nous avons quitté le Lessouto, je lui prêche de mettre la main au fouet. Il l'a fait une fois, et si gauchement, qu'il s'est poché l'œil et en a été malade toute une semaine. Cet essai lui a suffi. Ésaïe est bien différent de lui. Quel caractère doux et égal! Comme il a pris sa tâche au sérieux! L'autre jour il était indisposé. Nous causions. Je me pris à lui demander s'il connaissait le remède contre l'inquiétude d'esprit. « Non, mon père, » dit-il. Le lendemain il était triste et il me dit qu'il avait passé toute la nuit à chercher ce remède et qu'il ne l'avait pas encore trouvé. Je lui citai Philippiens IV, 6, et sa figure s'illumina instantanément.

O mon Dieu, quand arriverons-nous ? Il semble que Mangouato s'éloigne de nous. « A combien de jours en sommes-nous ? » me demande-t-on. Il faudrait être prophète pour le dire. Nous pensions y arriver en six semaines, nous n'y serons pas en trois mois. Ce que nous avions prévu nous est arrivé. Des retards sans fin nous ont poussés jusque dans la saison des pluies. Nous n'avions d'autre alternative que de partir quand même ou de renoncer à l'expédition; depuis Prétoria surtout, les chemins sont si défoncés que

nous avons mis deux semaines à faire un trajet de quatre à cinq jours.

Mardi 11 mars. — Hier, à 4 heures et demie de l'après-midi, nous dételions à l'ombre de beaux arbres, sur le bord d'un marais et par une pluie battante. Mais quelle nuit ! A 10 heures, la pluie recommença et elle tomba sans interruption jusqu'à 10 heures ce matin. Tout le pays autour de nous était inondé, notre camp n'était qu'un marais. Ce n'est pas gai d'être enfermé dans un wagon sous une pluie battante, par une température de 30 degrés et quand tous les vêtements mouillés fument. Les bœufs, attachés à la chaîne de leurs jougs, courbaient leur dos sous l'averse et beuglaient ; nos gens, blottis sous les bâches des wagons, enveloppés de leurs couvertures, prétendaient dormir profondément. Je soulevai ma porte de toile, le cœur me défaillit et à ma femme aussi. Mais son œil avait découvert la bordure d'argent du nuage. « Viens voir, viens voir, » me dit-elle tout bas. Ésaïe était là, accroupi contre la roue, tout habillé, chantonnant, avec sérieux, un cantique. Dès que ses yeux eurent rencontré les miens, un de ses sourires pleins de franchise illumina sa bonne figure. Et, en un clin d'œil, il était près de moi : « Père, me dit-il, les bœufs beuglent de faim, ne les détellerai-je pas ? » — « Oui, à qui le tour de les paître ? » — « C'est à un de nos jeunes gens, mais il pleut trop, c'est moi qui les paîtrai, » et il partit gaiement. Que je voudrais faire mon service aussi bien ! Il m'édifie, ce brave Ésaïe.

Vendredi 14 mars 1884. — Il faut décidément traverser le marais. Mais, après les pluies de la veille ! On s'apprêtait à atteler, quand on m'annonce que trois bœufs sont malades et sont restés dans les champs. Nous allâmes leur administrer un remède. Cela fait, on attela et nous traversâmes le marais en doublant les attelages. A peine étions-nous désem-

bourbés qu'un des trois bœufs est pris des convulsions de l'agonie et meurt. Nous couchons donc ici pour dépecer l'animal qui est gras et qu'on ne peut pas jeter. Cela me mit le noir dans l'âme. Je réunis mes gens pour leur ouvrir les yeux sur notre position. Il s'agit maintenant, pour eux, de se rationner de farine.

Le lendemain matin, dès 4 heures, Ésaïe était sur pied. Le brave garçon était préoccupé de ses bêtes et moi aussi. Je ne dormais pas. Enveloppés tous deux dans nos couvertures, nous fîmes notre ronde. « Ton cheval Zambèze est mort, mon père, » dit-il tristement. En effet, il était là, le noble animal, étendu sans vie. Bon serviteur, je regretterai longtemps ton pas doux, tes allures vives et ta force ! A 6 heures, pendant que nous faisions la prière, un autre bœuf expira et un troisième, au moment où nous nous mettions en branle. Ainsi donc trois bœufs et un cheval ! Quel jour ! Le lendemain, c'était le tour du cheval de Jeanmairet.

Après tout, les chevaux sont un luxe et nous pouvons nous en passer. S'il en survit un seul je l'accepterai comme un don de Dieu. Mais nos bœufs ! Je dors peu et souvent, de jour comme de nuit, je lutte avec le Seigneur. Lévi m'a beaucoup édifié par une touchante prière où il disait à Dieu: « Ce voyage pour lequel on a tant prié, et pour lequel on prie encore, ces difficultés qui nous affligent ne sont rien de nouveau pour toi. Dans tes conseils éternels tu as tout vu, tout prévu. Ce voyage est le tien, il ne saurait être entravé ; ces wagons sont à toi, et tu trouveras le moyen de les envoyer au Zambèze. Ils ne resteront pas ici, tous nos bœufs dussent-ils mourir. » Ésaïe, lui, me réconfortait par l'exemple de Job. « Et puis, ajoutait-il, Dieu nous visite, tout n'est pas pur chez nous, il y a de l'orgueil, de la désunion, du péché ! » Il a raison.

Au bord du Marico, dimanche 16 mars. — C'est hier, de

bonne heure, que nous sommes arrivés à cette rivière, tant désirée, du Marico ; mais je la trouvai pleine et très profonde. Nous voici donc prisonniers et prisonniers à petites rations. La farine de nos gens est complètement finie. Nous avons attaqué ce qui nous reste de farine de blé européen, un sac et demi en tout. Qu'est-ce que cela pour tant de gens ? L'exhortation que je fis à mon monde n'eut pas grand effet. C'est toujours la vieille histoire des Israélites. Il se dit de dures paroles qui me revinrent comme des dards. Joseph et Jacob sont à la tête de ce mouvement de mécontentement, Joseph en est l'âme. Il le porte sur sa figure. Il ne regarde pas en face et ne cause jamais que par insinuation. Je me suis décidé à envoyer notre guide à Mangouato pour demander du secours.

Je montais mon cheval Matlabé. Je me doutais peu que ce fût la dernière fois. Cet après-midi on me l'amena malade, une demi-heure après il était mort. Pour me consoler, on m'annonça qu'un bœuf est malade et perdu dans les bois.

Mardi 18 mars. — Hier matin le bœuf était mort. Aujourd'hui, quatre autres sont malades ! Quand on me l'a annoncé mon cœur a défailli. J'ai appelé mon monde à la prière, j'ai ouvert au hasard ma Bible à Matth. VI, 24. Ce n'était pas le hasard, c'était une voix du ciel. Joël a fait une admirable prière. O mon Dieu ! soutiens ma foi et mon courage. Je me sens perdre pied ! Hier, nos bons amis de Saul's Poort nous ont quittés. C'était triste de les voir déposer nos paquets à terre et nous dire adieu. « Ne nous remerciez pas, disait l'un d'eux ; c'est nous qui bénissons Dieu d'avoir pu faire quelque chose, et c'est bien peu. Si seulement nous avions pu vous faire traverser la rivière ! » Nous chantâmes un cantique et ils partirent. La forêt ne nous permit pas de les suivre longtemps du regard. Et j'en fus reconnaissant, car j'avais le cœur gros.

J'allai à la pêche pour me distraire. Il plut, je fus trempé. Le courant était trop fort pour les filets. Nous nous fatiguâmes beaucoup pour rien ; Middleton pouvait à peine manœuvrer le bateau ; dès qu'il baissait la rame, le bateau tournait subitement et était emporté. Un de ces revirements soudains me fit perdre l'équilibre, je tombai à la renverse et me trouvai dans l'abîme. Ma présence d'esprit, humainement parlant, me sauva. Je pus éviter le filet, me cramponner au bateau et l'escalader. Mes gens étaient muets de frayeur. Ésaïe et Waddell simultanément me demandèrent comment allait ma montre après ce bain ! Les autres me firent un long discours, me blâmant de m'exposer ainsi. Karoumba, lui, remarquait gravement : « Je l'ai bien dit à mon père, que fait-il de s'exposer si imprudemment dans ces barques anglaises ! «

Le camp est triste. Nos gens sont découragés, déguenillés. Et nous ? Ces quatre bœufs malades ! Oh ! comme cela nous paraît mystérieux ! Ne sont-ce pas les bœufs du Maître ? Ne sait-il pas que nous sommes pauvres et presque dans l'impossibilité d'avancer ? Ce voyage est le sien. Les éléments sont déchaînés, nous périssons et il dort ! mais il est là pourtant.

Mercredi 19 mars 1884. — Encore une nuit blanche. Je pensais à mes bœufs, je luttais avec Dieu ; par moments, le sommeil, un sommeil lourd, me surprenait, et je me réveillais en sursaut. Seigneur, que veux-tu que nous fassions si tu permets que nos bœufs meurent et que Satan nous entrave encore ? Je me levai de bonne heure, et fis ma promenade habituelle à la rivière pour être seul et me retremper dans la communion de mon Dieu. Malgré la pluie d'hier et de la nuit, la rivière a encore baissé, mais d'un pied seulement. A mon retour, deux de nos bœufs, aveuglés par la maladie, se jetaient sur nos tentes. Quelques instants après ils étaient

morts. Nos gens ont passé toute la journée à les dépecer pour faire sécher la viande. Jamais je ne les ai vus si silencieux.

La rivière continue à baisser. Mais le gué est laid à voir. Il nous faudra, pour passer, un travail préparatoire considérable. Nous avons réussi à remettre nos pauvres gens en train. Mais, deux nouveaux bœufs sont malades.

Marico, mercredi 26 mars. — Les bœufs, malades il y a huit jours, sont morts. Dimanche dernier, deux autres ont péri dans la nuit, puis un autre, avant-hier, dont la mort a été soudaine. Encore deux nouveaux malades ! « On a beau prier, les bœufs meurent quand même, » remarquait quelqu'un avec amertume. Oui, c'est vrai, mais pourquoi ? Les chevaux aussi ont eu leur tour. Un de ceux que le chef Jonathan a envoyés à Khama est mort.

La rivière ! tous les jours nous la guettons. Nous plantons des bâtons au bord de l'eau. En une nuit, elle a baissé de 4 pieds au moins, puis de 3, puis de 2, puis d'un, puis de quelques pouces seulement. Quand nous croyions pouvoir la traverser, elle est restée stationnaire, puis elle s'est mise à monter de nouveau. Le camp est triste et lugubre. Des nuées de vautours nous assiègent nuit et jour, se battent avec nos chiens, leur disputent les carcasses de nos bœufs, et sont devenus d'une hardiesse inquiétante. Des bouffées de vent nous apportent des odeurs affreuses. La diarrhée, la dysenterie ont fait invasion parmi nous ; voilà huit jours qu'Ésaïe est malade et nous avons cru perdre un enfant de Lévi. Le séjour en cet endroit nous est devenu odieux.

Aujourd'hui sont arrivés, avec M. Rolls, des wagons envoyés de Mangouato par M. Whiteley [1] et des bœufs envoyés

1. Marchand établi à Mangouato.

par Khama[1]. Nous allons essayer de traverser, coûte que coûte. Dieu nous soit en aide !

Marico, samedi 29 mars 1884. — Après quinze jours passés ici — quinze des jours les plus tristes dont je me souvienne — nous avons traversé cette méchante rivière. Hier, les nuages s'amoncelaient et le temps devenait si menaçant que je résolus de passer. Décharger nos voitures pour charger celles de M. Rolls et emballer les colis qui restaient dans nos voitures, de manière à ce que l'eau ne fît aucun dégât, fut le travail d'une grande partie du jour. Atteler les bœufs que Khama nous a envoyés ne fut pas chose facile, ils sont sauvages. Enfin, à 4 heures et demie, nous descendions dans la rivière. Les dames avaient passé en bateau. Nous traversâmes sans accroc avec deux attelages ; puis Rolls, puis Joseph, puis Joël. L'eau montait à un pied dans l'intérieur du wagon. Mais je ne crois pas qu'elle ait fait grand mal. Le second wagon de Rolls nous a donné plus de peine. La chaîne s'est rompue plusieurs fois, les bœufs se sont ralentis, le chemin était devenu si glissant que les pauvres bêtes ne pouvaient prendre pied. Il a fallu, avec la nuit, renoncer à assommer les bœufs de coups. Ce n'est que ce matin, à midi, que le wagon est sorti et que celui de Lévi a traversé.

Voici donc un pas de plus fait vers Mangouato. Nous espérons pouvoir y arriver la semaine prochaine. Mais nous avons plusieurs de nos bœufs boiteux, malades. Voilà deux jours que nos chèvres ont disparu et qu'on les cherche en vain. Ont-elles été volées ? Ont-elles été dévorées par les bêtes sauvages? Middleton a été très malade hier et, aujourd'hui, Christina est tout à fait alitée.

---

1. Chef chrétien des Bamangouatos, résidant à Chochong, localité appelée aussi Mangouato.

Jeudi 3 avril 1884. — Une fois de ce côté-ci du Marico nous pouvions espérer que nos tracas seraient amoindris. Les difficultés surgissent toujours là où on les attend le moins. Nous devions partir à 3 heures. M. Rolls, prêt à 2 heures et demie, ne nous attendit pas. Il a, dit-on, peur de nos bœufs malades, bien que leur maladie ne soit pas contagieuse. Au moment d'atteler, on m'apprend qu'un des bœufs de Joël, malade, est perdu depuis le matin, et que Philippe et Mapoto l'ont cherché en vain. Pourquoi ne me l'avait-on pas dit plus tôt ? J'étais fâché. Mais j'eus assez d'empire sur moi-même pour ne rien dire et me contenter d'envoyer tout le monde faire une battue. Vers 5 heures, ils vinrent me dire qu'ils n'avaient rien trouvé, je les reçus très mal, je les renvoyai tous, je sautai en selle et partis au galop, dans la forêt, où ma bête me menait.

Je ne rencontrai que des troupes de babouins qui sautillaient devant moi, se balançaient aux rameaux des arbres et se moquaient de moi. Mon bidet s'enfonçait dans la vase des marais, trébuchait dans les trous et les fentes des bourbiers. Le silence des bois était de plus en plus saisissant. Je voulais longer le Limpopo, remonter le canal qui sert de déversoir au Marico, retomber dans notre chemin, traverser la rivière et chercher au delà. Le canal ? Il avait disparu dans le marais. Le chemin ? Je le manquai. Je galopai pendant deux heures à travers les marais, les fourrés épineux, les bosquets et les bruyères, jusqu'à ce qu'enfin, ne sachant plus où j'étais, je commençai à m'inquiéter, non pas du bœuf perdu, mais bien de moi-même et de mon retour au camp. Je n'avais plus aucun point de repère, les fourrés étaient devenus inextricables. Des traces de bétail se croisaient dans tous les sens. Bientôt, je tombai sur les traces d'une voiture. Je fus étonné de voir la quantité de gens qui vivent dans ces bois. Les Bushmen y abondent. L'autre

jour, ils étaient venus clandestinement déterrer de la charogne toute grouillante que j'avais fait jeter; ils s'étaient emparés d'une tête de bœuf qui pourrissait au soleil depuis huit jours. Comment auraient-ils respecté nos chèvres et notre bœuf! Je finis par trouver mon chemin et rentrai à la brune au camp, où ma femme, inquiète, m'attendait. Des coups de fusil rallièrent nos gens dispersés, mais pas de bœuf. Nous partîmes le lendemain, à 5 heures, sans trop de peine.

Nous avons encore trois bœufs malades que nous traînons avec difficulté. Les chemins sont affreux. Des fondrières desséchées, raboteuses, dures, écorchent les pieds de nos animaux. Dix jours plus tôt elles eussent été absolument impraticables. Nous nous y serions embourbés à chaque pas. Et c'est alors que nous aurions perdu des bœufs! Je comprends maintenant pourquoi le Marico nous a arrêtés pendant quinze jours! « Il fait bien toutes choses. »

Dimanche 6 avril 1884. — Un beau jour dans un bel endroit, non loin d'un ruisseau qui forme de nombreux étangs qu'ombragent des massifs d'arbres. C'est là que nous arrivions hier matin, après une nuit de marche à travers un sable lourd et tenace. Un beau tapis vert, de l'air qui circule librement, que désirer de plus? Nos gens paraissent heureux. Nous avons eu notre culte où Jeanmairet nous a donné la note de la louange. « Mon âme, bénis l'Éternel! » De nos gens, les uns ont fait leur lessive, d'autres sont allés se reposer, lire ou dormir dans les bois à l'ombre de quelque arbre. Une atmosphère de calme et de paix règne au camp. Sont-ce les signes précurseurs de prochains orages. Je ne suis pas sans crainte. Voilà presque toute une semaine que Joseph boude. Il nous salue à peine. La cause, c'est que je me suis permis de lui faire une remarque l'autre jour sur son manque de complaisance. Ça lui est allé au cœur. Ce

mauvais esprit peut avoir de sérieuses conséquences pour notre expédition. Mais si tous nos Bassoutos devaient nous quitter, le Maître y pourvoirait. Lévi est toujours très malade. Je l'ai soigné de mon mieux, mais sans succès.

Nous avons bien marché la semaine dernière. Chacun semble plein de bonne volonté. Nous allons arriver à Mangouato.

Mardi 8 avril 1884. — Hier, lundi, nous avons voyagé à marches forcées. A 2 heures du matin, nous étions sur pied. A 7 heures, nous longions un beau lac d'au moins deux milles de long et presque aussi large. Le soleil levant, dans toute sa gloire, se mirait dans ces eaux limpides. Nous nous serions volontiers arrêtés. Mais c'est une petite mer morte, un lac salé. Nous passâmes outre. A 8 heures, nous dételions près d'un étang. Nous avions déjeuné, nous étions tous groupés à l'ombre d'un mimosa, chantant des cantiques, quand nous entendîmes un piétinement de chevaux. Nous levons la tête, c'était Aaron [1] accompagné de Rachosa, le gendre de Khama. Quelle surprise et quelle joie ! Lui-même était ému. Nous échangeâmes les premières nouvelles et nous continuâmes.

Le lendemain matin, à 5 heures, nous étions en marche. Je pris les devants à cheval, accompagné d'Aaron, pour voir où nous pourrions planter nos tentes à Mangouato. J'allai droit chez Khama. Il poussa une exclamation de surprise en me voyant entrer dans la cour. Il est toujours le même. Pendant la demi-heure que nous passâmes ensemble, nous parlâmes peu. C'étaient simplement des exclamations d'étonnement et de joie. « Et c'est donc toi ! Tu viens de bien loin ! Tu es bien fatigué ? » et ainsi de suite. Nous

1. Evangéliste mossouto parti, en 1877, avec Coillard ; au retour du Zambèze, en 1879, il était resté à Séléka.

nous mîmes en selle, nous choisîmes l'emplacement de notre campement devant chez M. Whiteley et je retournai à la rencontre des voitures. Nous voilà donc installés. Nos deux grandes tentes sont montées. Les gens affluent. C'est même un peu incommode : l'un veut une médecine pour les yeux, l'autre une médecine pour la tête, un troisième intercède pour son cheval, un quatrième implore du secours pour sa femme en couches. Puis ce sont des Masaroas qui, pour cinq ou six roseaux sucrés, réclament un schelling ; pour une demi-douzaine de petites gourdes, « *shilling,* » pour un pastèque douteux, « *shilling !* » Tout est schelling, c'est l'unité monétaire ici. A ce taux, on sèmerait vite les livres sterling !

Le jeudi, nous fîmes à Khama une visite officielle. Tout le personnel de l'expédition était là, y compris les dames. Le chef, averti de notre arrivée, nous attendait au lékhotla[1] au milieu de ses gens. Il s'empressa de nous donner des sièges, puis, après les salutations d'usage, je lui fis un petit discours ; je lui donnai un aperçu de nos voyages et de nos plans, et je lui fis les salutations du chef Jonathan et celles des amis de Paris, en lui présentant la belle boîte à musique de Genève. Pendant que je la découvrais, il y eut un mouvement de curiosité, on s'approchait, les cous se tendaient, silence parfait. Je jouissais déjà de l'extase de ces braves gens, dès que je ferais chanter la boîte mystérieuse. Je mets la main à ma poche pour prendre la clef, pas de clef ! Je fouille dans toutes mes poches, gilet, veste, pantalon, rien, c'est à n'en pas croire mes sens. Je recommence la fouille, sans plus de succès, et je dois confesser tout haut que j'ai perdu la clef. Pendant que Middleton et Jonathan vont la chercher, Khama répond à mon discours

1. La place publique ; par extension, l'assemblée qui s'y réunit.

par quelques mots de remerciements ; j'essaie de causer, mais mes yeux tombent toujours sur la boîte fermée. La position était trop ridicule. Le bétail rentrait, j'en fis une excuse pour partir. Nous étions tous capots et silencieux. Je cherchai en vain la clef. Mais j'en trouvai une autre et, le lendemain, j'allai donner au lékhotla une séance de musique qui réussit d'autant mieux. Khama était enchanté.

Khama exerce l'amitié et l'hospitalité avec largesse. Le lendemain il me rendait sa visite. Il m'apportait une belle fourrure de chacal argenté. Le surlendemain, il envoyait deux wagons et ses gens à la forêt pour nous chercher du bois. Il s'occupait aussi d'envoyer notre bétail à un poste, de me chercher des bœufs pour me conduire à Séléka, tout cela au milieu de ses préoccupations politiques. C'est un digne homme que ce Khama.

Le mardi 15 avril, Coillard partait avec M. Jeanmairet et plusieurs noirs, dont Aaron, pour relever ou plutôt supprimer définitivement le poste de Séléka, qu'à son retour du Zambèze il avait confié aux évangélistes bassoutos Asser, Aaron et André[1] ; il ne devait plus y retrouver Asser, qui était retourné au Lessouto.

Après avoir voyagé à marches forcées, pour ne pas passer de dimanche en route, ils arrivèrent à Séléka le samedi 19 avril, dans la matinée.

Notre arrivée à la station fit sensation. On avait entendu les coups de fouet, on était sur le qui-vive. Ce sont des marchands, pensait-on ! Il est si rare de voir des passants ici, en wagon surtout. Grands et petits, tout le monde accourut. Ma-Routhé, la femme d'Aaron, fut la première. Je l'aurais reconnue de loin à son charmant sourire.

André, qui était aux champs, accourut, lui aussi, et donna

---

1. Voy., sur ces trois évangélistes, Éd. FAVRE, *ouvr. cité*, p. 286-288 et 463.

un bruyant essor à sa joie et à son étonnement. Brave André! je ne sais lequel de nous deux était le plus heureux du revoir. Et puis, il fallut faire connaissance de la nouvelle génération. C'était charmant de voir tous ces enfants si proprets, sans fausse honte, auxquels les mamans s'empressaient de décliner nos noms et qualités. Comment résister à appliquer un baiser sur ces gentils fronts d'ébène! Ma-Routhé se met en quatre pour nous servir. Elle n'a rien oublié de ses bonnes habitudes d'autrefois. Sa maison est d'une grande propreté.

Coillard voulut faire une visite au chef, qui ne se montra pas. Le dimanche 20 avril, toute la population descendit sur la station. Le matin, au culte, Coillard baptisa un jeune noir, Zachée, « le seul fruit actuel, dit-il, de la mission de Séléka ».

L'après-midi, les évangélistes firent leurs adieux. Aaron présidait. Il le fit avec une mâle dignité, une émotion concentrée, un à-propos, une lucidité, une franchise qui me le révélaient sous un beau jour. Il prit pour texte Galates III. Pas une phrase inutile, pas un mot hors de place, pas la moindre répétition. Cela me rappelait son admirable discours d'adieux, à Léribé, il y a sept ans. De temps en temps, il essuyait précipitamment une larme furtive. Un homme ne pleure pas en public. André, lui, beaucoup plus prolixe, se mit sur un autre terrain que j'appellerais le terrain social. Il parla aux chefs avec une autorité qui me surprit, et qui me montra la position que nos évangélistes se sont faite ici. Jonathan, lui aussi, parla comme un Boanergès, mais avec un à-propos qui ne pouvait manquer de commander l'attention. Son thème était : « Rejetez l'Évangile et Dieu vous rejettera. » Il avait aussi des accents tendres, quand il recommandait Zachée, ce jeune croyant, à la sollicitude des

chefs, quand il faisait appel aux renégats, quand surtout il racontait la conversion et le martyre de sa première femme. « On l'a battue de verges, dit-il, jusqu'à la mort, mais elle est entrée fidèle dans la gloire. »

Le lundi 21, nos évangélistes se sont préparés à leur déménagement.

Le mardi, il fallut quitter Séléka, et ce fut alors que Coillard dut se séparer de deux membres de l'expédition : Philippe, homme de cette région, converti à Bérée, et Jonathan, qui retournait à Valdézia et à la Mission romande.

« Il nous en a coûté de dire adieu à notre cher Jonathan [1]. L'expédition perd avec lui une partie de son âme, ou tout au moins son bras droit. Jonathan est notre fils en la foi ; il nous rend, je crois, toute l'affection que nous avons toujours eue pour lui. L'énergie de son caractère, impétueux quelquefois, le place toujours au premier rang. Il a voulu nous amener jusqu'ici et n'a accepté, pour lui et ses deux garçons, que la moitié des gages que les autres ont exigés. »

Revenu à Mangouato, Coillard écrit [2] :

« Le diable nous poursuit et à chaque pas suscite des difficultés nouvelles. Il me semble parfois que je lutte corps à corps avec lui. C'est une preuve qu'il a peur. »

Déjà six hommes, d'après un accord préalable, venaient de quitter l'expédition.

« Les autres fatigués et engagés jusqu'à Mangouato seule-

---

1. Lettre aux amis de la Mission, Mangouato, 18 mai 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1884, p. 309 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 104 et suiv.

2. A E. Casalis, Mangouato, 12 mai 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1884, p. 308 et suiv.

ment pouvaient nous quitter et s'en retourner au Lessouto. Nous les laissâmes parfaitement libres. Ils hésitèrent un moment. Nous nous demandions s'il ne nous faudrait pas abandonner nos voitures et partir à pied ou à âne; car renoncer à l'entreprise ne s'est jamais présenté à notre esprit.

« Et puis nos évangélistes aussi posaient leurs conditions; les accepter c'était rendre impossible la mission par les indigènes. Nous crûmes un moment qu'ils retourneraient au Lessouto. Tout s'éclaircit maintenant. Nos évangélistes ont compris et se sont rendus. « Je ne voudrais pas retourner au Lessouto et voir la tristesse des églises, » disait Lévi. — « Et moi, me disait Aaron, je n'ai jamais désiré retourner, mon cœur est à l'œuvre. Je ne connais pas les églises de France et je ne sais pas si elles nous soutiendront ou nous abandonneront, mais tu es mon père et j'ai confiance en toi. » Nos conducteurs eux aussi se sont montrés animés d'un bon esprit : « Nous vous conduirons au Zambèze, nous dirent-ils, mais vous demandons seulement de ne pas nous jeter dans le désert, et de nous donner un wagon pour le voyage de retour. » Ce sont des dépenses, mais elles sont raisonnables, je dirais même inévitables. Enfin mon brave ami Khama a fait un plan : il nous donne six de ses hommes ; trois d'entre eux sont chargés d'un message pour le roi Robosi (Léwanika) et vont à ses frais. Ils m'aideront en route et nous les nourrirons.

« A notre retour à Mangouato, nous trouvions aussi des nouvelles du Zambèze. Deux jeunes gens qui y avaient fait une expédition commerciale, en revenaient minés par la fièvre. Ils rapportaient tout un courrier. M. Arnot, dans une longue lettre palpitante d'intérêt, nous donne beaucoup de détails sur son œuvre. Il est toujours à la capitale et a commencé une école qui a déjà passé par toutes sortes de

phases. Le roi Robosi lui-même écrit à Khama, lui demandant son alliance et, pour gage de son amitié, une de ses filles en mariage et un chien noir. Il lui annonce que les Jésuites sont allés chez lui, mais qu'ils ne sont pas selon son cœur, ni selon le cœur de ses gens, et qu'il leur a refusé l'entrée de son pays. « Celui que nous attendons, ajoute-t-il, c'est M. Coillard, que l'on m'assure être maintenant en route, et je vous demande comme une faveur de l'aider, afin qu'il arrive au plus vite. » Ne fondons pas trop d'espoir sur les bonnes dispositions d'un chef païen qui ne sait rien de l'Évangile. Paul, en obéissant à l'appel du Macédonien, a trouvé une prison en Macédoine. Mais qu'importe, si cette prison est la porte de l'Europe ! »

« J'ai été heureux [1] de revoir mon ami Khama. Il maintient son caractère parmi les blancs qui l'environnent, et c'est beaucoup dire, car les microscopes du diable ne manquent pas d'être braqués sur lui aussi.

« Nous allons donc nous mettre en route très prochainement pour le Zambèze. C'est notre dernière étape. Pensez si nous sommes impatients et si le cœur nous bat.

« Oh ! qu'il est bon de pouvoir s'élever plus haut que les hommes, de se confier en Dieu, et de voir sa main toute-puissante dirigeant tout pour sa gloire et pour le bien de ses enfants. Nous aurons donc avec nous, outre la famille de Lévi, celle d'Aaron [2]. Aaron est un de nos enfants dans la foi, il est actif, énergique [3] ; il a beaucoup d'entrain et d'initiative, mais il est susceptible et vif de tempérament. L'épouse d'Aaron, Ma-Routhé, a grandi dans notre maison,

---

1. Lettre à Georges Appia, Mangouato, 13 mai 1884.

2. André, l'autre évangéliste de Séléka, avait reçu un appel de la Mission romande.

3. Lettre de Léchoma, 7 août 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1885, p. 107 et suiv.; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 119 et suiv.

elle est la fille du premier converti de Léribé, maintenant au ciel, Johanné Nkélé ; notre affection mutuelle est donc de vieille date. Elle est la douceur même. La grâce de Dieu a fait son œuvre dans son cœur. Elle est une missionnaire dans l'âme. Tous les jours, elle enseigne à ses propres enfants et à ceux de Lévi à lire et à chanter et elle ne perd aucune occasion de parler du Sauveur aux païens qu'elle rencontre.

« Il faut que je vous dise adieu. Nos regards, nos pensées sont maintenant plus que jamais vers le Zambèze. Il se passera bien des mois avant que vous entendiez parler de nous et avant que vos bonnes lettres nous parviennent. Mais le télégraphe qui passe au Trône de la grâce est sûr et prompt. Servons-nous-en les uns et les autres plus que jamais. »

Le 16 mai, Coillard écrit encore[1] :

« Les nouvelles du Zambèze ? Elles m'effraient même un peu, tant elles sont bonnes. On nous attend avec une grande impatience. Les Barotsis, comme tous les païens, se font, sans doute, une idée très matérielle des avantages que l'Évangile doit leur procurer. Mais, quoi qu'il en soit, il vaut mieux croire que tout est dirigé par Celui qui « ouvre et personne ne peut fermer ». Bien des vagues se sont brisées contre notre petite foi depuis que nous nous sommes dit adieu. Mais elle n'en est pas ébranlée. Il y a abondance de paix dans l'obéissance.

« C'est le temps où il y a le plus de mouvement ici. On revient de l'intérieur ou bien on y va. Deux jeunes gens sont ici qui reviennent du Zambèze, où ils étaient allés voir

1. A M. Ernest Rayroux.

les cataractes et échanger leurs marchandises. Ils sont revenus tous deux à demi-morts de faim et de fièvre. En voyant leur mine cadavérique, je regardais mes compagnons de voyage, et je me disais : Est-ce là ce qui les attend eux et moi ? Il est bon de se dire : L'Éternel pense à moi. Nos temps sont en sa main, cela suffit. »

CHAPITRE III

DE MANGOUATO A LÉCHOMA

1884

Départ de Mangouato. — Trop de bagages. — Tristes étapes. — Les Masaroas. — Le désert. — Les Makarikaris. — Les hyènes. — La caisse d'outils de Waddell. — Les épines. — Le sable. — Étang néfaste. — Pandamatenga. — Les Jésuites. — A Léchoma. — La tombe de Khosana. — Le Zambèze. — Le marché. — Un Ébénézer.

Le mercredi 21 mai 1884, nous avons définitivement quitté Mangouato. Nous aurions dû en partir une semaine plus tôt, mais nous avons eu toutes sortes de retards.

Notre départ a été émouvant. C'était le soir, tous ceux qui nous connaissent et les curieux étaient là. On sait où nous allons, on ne sait pas précisément ce qui nous attend. C'était solennel. Quand nos voitures eurent défilé sur la place publique, tout le monde se rassembla autour de nous, on se découvrit, on chanta notre cantique sessouto : « Partout et toujours, mon Seigneur, tu m'as délivré. Je t'invoque. » Puis nous tombâmes à genoux et implorâmes une fois encore la bénédiction d'En-Haut. Ce furent alors des poignées de main. Je donnai le signal du départ et on se mit en branle. Mais il était tard quand les derniers nous eurent quittés.

« Je ne peux pas vous dire la joie qui débordait en moi[1] lorsque nous tournâmes nos yeux vers le désert. Notre arrivée au Zambèze sera un beau jour pour moi et une date qui marquera dans ma vie. Pour l'amour de son nom, priez Dieu de nous garder, pour quelque temps, en santé. Le temps est court, cela sera désormais notre devise et notre but sera de le racheter. Pas n'est besoin d'aller avec des mines longues et de nous rappeler l'un à l'autre tristement que nous mourrons. Le Seigneur veut avoir un peuple de franche volonté, des ouvriers pleins de courage et de joie. Notre joug n'est pas lourd, non ! son fardeau est léger. Oh! puissions-nous connaître de mieux en mieux l'esprit du Christ et dire, comme lui : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. »

« Savez-vous combien nous sommes[2] ? Vingt-neuf, sans compter les Masaroas que ce digne Khama a mis à notre service. La famille d'Aaron s'est jointe à nous avec son wagon et son bétail.

« Aaron nous apporte un précieux élément d'énergie et de vigueur et a pris sur lui une bonne part de responsabilité, de sorte qu'il est un grand soulagement pour moi. Il a laissé son wagon à Ézéchiel Pampanyané, et lui s'est courageusement chargé du tombereau. Ce n'est pas peu de chose, car il est traîné par deux bœufs qui supportent le timon, et par six ânes qu'il a fallu dresser. Rien de plus drôle que ce singulier attelage. Les bœufs qui se sentent disgraciés, donnent des coups de cornes ; les baudets ne s'émeuvent pas,

1. Lettre à Mme Hart, Kané, 26 mai 1884.

2. Lettre à Alfred Boegner, Kané, 25 mai 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1884, p. 356 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 112 et suiv.

ils sont placides à l'excès. On les harnache, on les pousse, on les bat, leur humeur ne sort jamais de son assiette. Ils ne s'arrêtent pas dans les mauvais pas, il ne faut pas non plus les presser en bon chemin. Si vous ne savez pas la patience, ils vous l'apprendront. Karoumba, le trompette de la caravane, est chargé d'aider Aaron à conduire cet équipage, dont tout le monde rit ; Waddell, Middleton et Jeanmairet, à l'occasion, donnent volontiers un coup de main. »

Vendredi 23 mai 1884. — La forêt est épaisse, le sable profond ; nous avançons avec une extrême difficulté ; la pluie nous a surpris et ce n'est qu'au milieu du jour que nous sommes arrivés à Kané. Une pluie violente a commencé à tomber avant que nous eussions le temps de planter nos tentes et a duré tout le samedi, toute la nuit, tout le dimanche et ne s'est arrêtée que le lundi matin.

Ça n'était pas gai, d'autant plus que les toiles de notre wagon sont toutes déchirées aux boutonnières et que nos fenêtres sont brisées. Avec les soutiens de l'auvent de la tente, nous avons pu relever le rideau du wagon et l'étendre à l'aide d'une corde ; ce portique improvisé a été un précieux abri. La question se présentait alors : pouvions-nous continuer notre route avec nos wagons ainsi chargés ? L'opinion générale était que non, c'était bien la mienne aussi. J'écrivis à Khama et à M. Whiteley. Je demandais des bœufs et un wagon ou bien simplement des bœufs pour aller jusqu'à Pandamatenga ou, comme dernière alternative, un wagon pour ramener des bagages à Mangouato.

Le jeudi 29 mai, à midi, on annonça l'arrivée de quelqu'un. C'était M. Whiteley ; quel plaisir de revoir cette figure amie ! Le soir, son wagon arrivait, traîné par les bœufs de Khama. Le lendemain, de bonne heure, il fallut déballer les wagons, renvoyer à Mangouato les bagages dont on

pouvait se débarrasser, rajuster les charges, cela nous occupa tout le jour.

Je me décidai à passer le dimanche 1er juin dans cet endroit pour travailler à ma correspondance et M. Whiteley exprima le désir de rester avec nous jusqu'au lundi. Ce fut un doux temps de repos agréablement passé avec cet ami. Nous fîmes quelques promenades dans la forêt, nous visitâmes un village de Makhalakas et nous essayâmes de leur prêcher l'Évangile. Pauvres gens ! Le lundi 2 juin, M. Whiteley nous quitta ; nous aussi, nous levâmes le camp.

Séthlékoané, mardi 3 juin 1884. — Séthlékoané est une série de trous où se trouve quelquefois de l'eau de pluie. Nous sommes déjà engagés dans le chemin de la soif. Nous pouvons être trois jours ou plus sans eau, à moins que nous trouvions, ici ou là, quelque réservoir non désséché. Tout cela serait facile si nous étions de bonne humeur. Ce n'est pas le cas. Nous avons marché tard hier soir et ce matin, à 4 heures et demie, je réveillais mon monde. Il faisait froid. Une forte gelée blanche couvrait le pays, et, comme l'herbe était très haute, c'était, il faut l'avouer, un peu dur de sortir de ses couvertures. Mes gens me le firent sentir. Joël, qui ne voulut pas me répondre pendant longtemps, se répandit enfin en un torrent de reproches. J'étais moi-même debout depuis plus d'une heure. Je pus me contenir. Mais l'étape de la matinée fut triste. Le paysage était désolé, les arbres clairsemés, le sol légèrement ondulé et chaque ondulation était un banc de sable plus ou moins profond ; entre ces ondulations se trouvaient des tourbières où nos voitures enfonçaient.

8 juin. — La semaine qui vient de s'écouler a été une semaine de fatigues. Nous avons voyagé à marches forcées. Nous avons surtout marché de nuit, ce qui est tuant pour les hommes, mais bon pour les bœufs. C'est une consi-

dération qui passe en première ligne. Il a fait froid, le thermomètre est descendu jusqu'à — 3° et même — 4° cent. Le vent a soufflé continuellement. Aussi les maux de tête sont à l'ordre du jour. Le départ est toujours pour moi une rude épreuve de patience. Nos gens sont lents à quelque heure qu'on les appelle.

Lundi 9 juin 1884. — La journée d'hier a été assez triste. Il a venté avec violence tout le jour ; le ciel gris nous cachait le soleil et était menaçant. Il plut même un peu au moment de notre culte du soir et dans la nuit. Christina qui souffre de violents maux de tête n'a pas quitté le lit depuis vendredi. Ce n'est pas gai autour de nous. Et pourtant, les gens sont animés d'un bon esprit et ne m'ont pas trop donné de tracas. Lévi nous a fait une méditation sur Actes II, 42 et suiv. Il s'est étendu, d'une façon assez curieuse, sur le fait qu'ils avaient toutes choses en commun, et il en a fait une application à bout portant.

Mardi 10 juin 1884. — De pauvres Masaroas, voyant nos wagons, sont accourus. Ils faisaient pitié, ils n'étaient couverts que d'une misérable peau en lambeaux ; ils avaient chacun quelques assagaies, des bâtons et l'indispensable briquet. Si jamais ils se sont lavés, ce doit être quand ils sont tombés par accident dans un trou. On aurait voulu leur racler la figure avec un couteau. Je ne parle pas de leurs mains. Pauvres hères ! Ils étaient là, grelottants. Chez eux, on aurait dit qu'il n'y avait d'humain que les yeux et la voix. Ces misérables créatures n'ont d'autre abri que quelques rameaux entrelacés d'où ils déménagent à moins de frais qu'on ne le fait à Paris, d'autres champs que les bois, d'autres récoltes que les fruits sauvages. La chasse est leur unique passe-temps.

Les Masaroas sont des Bushmen, de vrais enfants des bois. Ils sont la possession unique du chef ; mais le chef

dispose d'eux comme de son bétail et en remet un certain nombre à celui-ci et un certain nombre à celui-là. Le premier Bamangouato venu peut leur enlever jusqu'à la peau et au dernier lambeau de chair. L'un d'eux me paraissait intelligent, mais on a de la peine à leur faire comprendre quoi que ce soit en dehors de leur petit nombre d'idées. J'éprouvai un serrement de cœur en les voyant s'enfoncer dans la forêt avec un plaisir sauvage et une indépendance d'allures qui contraste singulièrement avec leur servilité et leur abjection.

Mercredi 11 juin 1884. — Nous avons donc traversé le désert, plateau sablonneux, steppe immense couverte, d'herbe grossière, parsemée d'arbres tantôt clairsemés, tantôt épais comme des taillis. Nous avons rencontré plusieurs mares dues aux pluies récentes. Le sable était si lourd hier que nous avons voyagé avec difficulté. Tout le monde tombait de sommeil, moi aussi. Ce matin, à 4 heures et demie, je donnais le signal du réveil. Karoumba seul répondit par la trompette, mais remit sa tête dans les couvertures. Il me fallut à plusieurs reprises aller réveiller les gens. Ils me répondaient bien, mais ne bougeaient pas. Dieu me donna la grâce de ne pas m'impatienter. Ce fut une victoire. Au milieu du jour, pas d'eau, et mes gens, malgré mes ordres, n'avaient pas rempli leurs tonnelets. Je pensai faire la leçon à certains petits garnements qui ne sont pas plus obéissants qu'il ne faut. Pour les punir, nous en envoyâmes deux à une mare avec les tonnelets. C'était loin, les tonnelets sont lourds ; pendant ce temps, j'avais fait cuire du maïs pilé et je rétablis ainsi, autour de nous, l'entrain et la bonne humeur.

Vendredi 13 juin. — A midi nous arrivâmes à Thlapaneng. Nous nous décidâmes à y passer le dimanche. On y trouve de l'eau douce dans un réservoir naturel, non loin d'un

petit bouquet d'arbres. Nous avons devant nous les Makarikaris [1]. La grande affaire pour nous, c'est la nourriture des gens qui menace de manquer. Ils ont mangé trois sacs de farine en moins de trois semaines. Nous sommes à peine au tiers du voyage et il ne nous reste plus que deux sacs de mabélé. Il a fallu monter le moulin et moudre.

Le dimanche fut un jour de repos pour nous. Le repos eût été doux pour moi, si je n'étais hanté par toutes sortes de soucis. Je trouve parfois que mon fardeau est un peu lourd.

Lundi 16 juin. — Nous étions de bonne heure sur pied et nous étions en route à 4 heures, événement unique dans notre voyage. Tout le monde était en train. Nous fîmes une bonne étape. Nous eûmes assez de difficulté à traverser le premier Makarikari.

Mardi 17 juin 1884. — Nous cheminons à travers une belle forêt, un vrai parc. Les arbres sont élancés comme des colonnades et la lumière du soleil se joue d'une manière ravissante à travers le feuillage. Malheureusement, le chemin est des plus tortueux, et, malgré mille précautions, nos wagons se heurtent assez souvent aux arbres ; il faut jouer de la hache. Je ne sais ce qui nous restera de nos bagages quand nous arriverons au Zambèze.

En effet, l'une après l'autre, les caisses sont écrasées contre des arbres. Des Masaroas en grand nombre suivent la caravane, cherchant à tromper les voyageurs et à leur dérober tout ce qu'ils peuvent.

Le trajet est toujours difficile, que ce soit à travers la forêt, la steppe, les marécages ou les Makarikaris, dont l'un, entre autres, n'est qu'une « affreuse fondrière qui s'étend sur plusieurs kilomètres ». Les wagons traînent parfois sur les moyeux des

---

1. Grands lacs salés, en partie desséchés en certaines saisons.

roues ; c'est à peine si, en triplant les attelages, on peut les faire avancer.

Le voyage continue ainsi avec toutes les mêmes difficultés provenant des hommes, des attelages, du pays. Presque chaque matin, c'est une lutte pour le départ, et chaque matin, une nouvelle épreuve de patience pour Coillard. Souvent, dans le journal, reviennent des phrases comme celle-ci :

Heureusement j'eus assez d'empire sur moi-même pour ne pas m'impatienter.

A plusieurs reprises la mauvaise humeur perce parmi le personnel noir et la révolte menace.

Dimanche 29 juin 1884. — Voilà toute une semaine écoulée depuis que nous avons quitté la rivière Nata. Semaine de fatigues, s'il en fut, et d'anxiété. La route n'a jamais été plus difficile. Nous n'avons fait que labourer, et sans interruption, un sable profond et parfois à travers de terribles fourrés d'épines.

Je suis toujours à court de nourriture pour les gens, ce qui n'empêche pas qu'ils mangent sans prévoyance et sans souci. A moi la prévoyance et les soucis. Dimanche dernier, au Nata, j'organisai, pour le lendemain, une chasse sous la conduite de Makoatsa et d'Aaron. Le soir tout était en règle : les fusils, les munitions et les chasseurs désignés. Ma première recommandation était qu'ils se levassent de bonne heure. Le soleil était déjà au-dessus de l'horizon et inondait la forêt de ses feux qu'ils étaient encore sous leurs couvertures. Patience! On les fit partir. Mais une heure après, l'un revenait pour manger, puis un second, puis un troisième. A midi, tous étaient rentrés, sans gibier, bien entendu. Il ne restait plus qu'à faire atteler. Des Masaroas, des Mata-

bélés nous ont apporté de la viande de girafe à vendre. Nous en avons acheté pour tout le monde. Ce fut une fête.

Un jour, Coillard reçoit d'un bœuf un coup de corne qui faillit lui crever l'œil droit et qui lui causa de vives douleurs.

Jeudi 3 juillet 1884. — Cette semaine n'est pas une de nos meilleures. Le dimanche, pour commencer, a été le plus triste que nous ayons encore passé en route. L'endroit lui-même était affreux; pas d'ombre, rien que du sable et de la grande herbe. Nous étions tous très fatigués, et moi très souffrant de mon œil. Il était si enflammé et j'avais le visage si enflé que j'étais obligé de me bander et de rester complètement inactif. Nos gens aussi étaient sombres. De tout le jour, on n'entendit pas un chant. Aaron nous fit une bonne méditation sur : « Que celui qui a soif, etc. » Mais il n'y avait pas d'écho. Je découvris, le soir, que tout le camp était en révolution. Un mauvais garnement avait brodé des calomnies qui avaient mis tout le monde en révolte. Je grondai Joël, Joseph et Ésaïe de ce qu'ils n'étaient pas venus m'en parler. Eux-mêmes se montrèrent tout honteux de leur sotte crédulité. L'orage passa.

Le lendemain lundi, à 4 heures, nous étions sur pied et commencions à atteler, quand on vint me dire que les hyènes avaient fait invasion dans le camp et dispersé les ânes. Tous les hommes se mirent à leur poursuite dans la forêt. On en retrouva quelques-uns ici, quelques autres là. Je les comptai, il n'en manquait pas un seul. Nous étions muets d'étonnement et mon cœur plein de reconnaissance envers Dieu. Trois coups de fusil rallièrent mon monde. Nous attelâmes et partîmes, mais nous avions perdu toute l'étape de la matinée. Nous essayâmes de compenser cette perte de

temps en voyageant au clair de lune. Mes gens me payèrent d'une forte dose de mauvaise humeur.

Mardi, nous nous mîmes en route avec assez d'entrain, mais le soleil se levait déjà. Nous traversâmes une forêt où le sable était profond; des arbres, trop gros pour songer à les abattre, nous barraient la route à chaque pas. Tout à coup, nous entendons le cri d'alarme derrière nous. Nous accourons. C'était le wagon de Lévi qui s'était jeté contre le tronc d'un arbre et avait écrasé la caisse d'outils de Waddell. Le même accident avait eu lieu plusieurs fois et Waddell avait toujours trouvé le moyen de rafistoler sa boîte, pour sauver ses outils. Cette fois, il ne lui restait plus qu'à en ramasser quelques débris et à mettre les précieux outils dans des sacs. Nous en étions si tristes pour lui que nous lui donnâmes une de nos valises pour mettre ses vêtements et il emballa ses instruments dans la caisse de fer — aussi tout écrasée — où était sa garde-robe. Pauvre homme! il n'a décidément pas de chance! Son porte-manteau et ses deux caisses ont été complètement détruits. Son fusil et ses munitions, qu'il désirait tant avoir pour chasser en route, sont restés à Durban. J'admire l'esprit dans lequel il accepte tous ces contretemps. Le rouge lui est bien monté au visage. Mais aux premières paroles de condoléance que je lui adressai, le pauvre garçon se mit à sourire : « Oh! Monsieur, que cela ne vous fasse pas de peine! Si je sauve mes outils et que nous trouvions du beau bois au Zambèze, vous verrez, j'ai de bons bras, je me ferai une caisse ! » Mais ce ne sera plus une relique. Celle qu'il vient de perdre était son premier travail comme apprenti et il y tenait.

Nous nous arrêtâmes après avoir passé une clairière. Pas d'eau, le soleil était de feu. A 3 heures, nous appelions les bœufs. Il en manquait cinq! On attela ceux qui étaient là. On se mit en campagne pour chercher les autres. Au coucher

du soleil, on en amena deux, mais impossible de trouver le reste. Pas d'autre alternative maintenant : dételer les bœufs, allumer des feux — nous en fîmes d'énormes — et se coucher. Le lendemain, mercredi, à 8 heures, deux coups de fusil dans le lointain nous annonçaient qu'on avait trouvé les bœufs, sains et saufs, malgré le lion dont nous avions remarqué les traces tout le jour.

Vendredi 4 juillet 1884. — Nous avons à traverser un fourré d'épines presque impénétrable. Ces épines malignes couvrent le chemin et disputent aux attelages chaque pouce de terrain. Ce qu'il y a à faire c'est un *trek* bien articulé, une tentative de coup de fouet, puis on se couche précipitamment pour se préserver la figure, laissant ces inexorables épines vous arracher votre chapeau et une partie de vos habits. On se relève, quand les égratignures ont cessé sur la tente du wagon, pour voir où le chariot est allé se précipiter. Heureux est-on si ce n'est pas contre un tronc d'arbre ou dans un autre fourré ! Nous voyageons difficilement, lentement. Nos bœufs sont éreintés. C'est avec peine qu'ils mettent un pied devant l'autre ; ils tombent sous le joug. Depuis la rivière Nata nous avons du sable, rien que du sable, si profond et si lourd que les wagons roulent avec une difficulté extrême. Les hommes ne sont pas moins fatigués que les bœufs. Chaque fois que nous nous arrêtons je me demande quand et comment nous nous remettrons en branle. J'ai la même anxiété que si le wagon était désespérément embourbé. C'est une épreuve continuelle de patience et d'égalité d'humeur. Si seulement j'en sortais toujours victorieux !

Nous voici (jeudi 10 juillet) près d'un étang sans nom et que j'appellerais volontiers « Néfaste ». L'endroit lui-même est charmant : c'est une clairière bordée de beaux arbres ; sur la lisière de la forêt, un baobab. Nous avons

dételé près d'un bosquet assez gentil. La diarrhée qui a sévi parmi nos attelages les a tellement affaiblis que nous avons dû dételer plusieurs bœufs. Les autres traînent encore péniblement la voiture. Nous avons pourtant essayé de faire d'assez longues étapes, voyageant surtout de nuit, nous levant de grand matin. J'avais caressé l'espoir d'arriver à Pandamatenga cette semaine, mais si nous pouvons passer le dimanche à Déka, nous devrons nous en féliciter.

11 juillet 1884. — Nos noirs sont en pleine rébellion, impossible d'en faire quoi que ce soit. Plus de nourriture pour nos gens. Un de nos bœufs est mort hier, un autre aujourd'hui, ou plutôt on les a tués. J'ai eu beaucoup de peine ce matin à mettre mon monde en mouvement pour les dépecer. L'esprit des membres de l'expédition est des plus mauvais et j'ai beaucoup de soucis, beaucoup d'ennuis, beaucoup.

Samedi 12 juillet. — Nous avons voyagé péniblement, deux nuits de suite, pour arriver à Déka. Les gens eux-mêmes étaient de tout cœur de la partie, ce sont eux qui nous ont d'abord réveillés et fait marcher. Mais ces nuits sans sommeil sont terribles.

Nous sommes partis de Déka le mercredi 16, à une heure du matin. Nous pensions arriver le même soir à Pandamatenga. A la nuit, nous entrions dans un bourbier. Nous le croyions sec et n'appréhendions aucune difficulté. Mais nos wagons commencèrent bientôt à enfoncer, si bien, qu'il nous fallut mettre trois et quatre attelages à chaque wagon et travailler jusqu'à minuit. Nous avions froid, tout le monde était épuisé et affamé. Nous voyions devant nous les lumières de l'établissement de Westbeech qui nous faisaient des signaux.

Nous n'arrivâmes à Pandamatenga que le lendemain jeudi, à 8 heures du matin. M. Westbeech vint à notre rencontre

et nous amena sur un plateau où se trouve une grande case toute neuve qu'on mit à notre disposition. C'est un confort. L'après-midi nous allâmes avec Jeanmairet faire visite aux Jésuites [1]. Le Père Kroot nous reçut affablement avec le frère Paravicini, le jardinier. J'obtins même d'eux deux sacs de mabélé pour mes gens. Ils poussèrent l'amabilité jusqu'à nous envoyer des légumes, un beau chou, de la salade, etc. Le père Kroot est venu me rendre notre visite et s'est montré extrêmement aimable. C'est un petit homme, qui semble israélite, aux yeux perçants, aux cheveux noirs, au nez aquilin.

Jeudi 17 juillet. — Cinquante ans! Je m'offre et me consacre tout à nouveau au Seigneur, heureux de le glorifier soit par ma vie, soit par ma mort. Si Dieu m'accorde le désir de mon cœur, il me donnera le temps de fonder définitivement la mission au Zambèze.

Jour assez triste. Un de mes meilleurs bœufs s'est noyé.

Baobab, dimanche 20 juillet. — Nous avons quitté Pandamatenga vendredi. M. Westbeech était là. Le Père Kroot, lui aussi, est venu me faire ses adieux. Ma femme l'invita à monter et à jeter un coup d'œil dans notre demeure ambulante : « Volontiers, dit-il, pourvu que vous ne m'emmeniez pas chez les Barotsis, j'ai assez d'eux. » Brave homme! il n'y avait guère de danger.

Nouveau retard causé par un mauvais gué et un wagon embourbé.

J'en étais très contrarié. Arriverons-nous cette semaine à Léchoma? Dieu sait combien je suis fatigué, et combien il me tarde de me débarrasser de mon fardeau.

---

1. Les Jésuites avaient entrepris une œuvre chez les Barotsis, mais ils avaient échoué. — Voy., ci-dessus, p. 66.

Au delà de Gazouma, mardi 22 juillet 1884. — Nos dimanches sont devenus monotones. Est-ce fatigue ? Je le pense. Chacun s'isole pour méditer, écrire ou dormir. C'est naturel. La seule lueur d'intérêt est la réunion de chant que nous avons l'après-midi.

Vendredi 25 juillet 1884. — Tout le monde s'attendait à arriver de bonne heure à Léchoma, sauf moi. On s'étonnait que je réveillasse la caravane aussi tôt que d'habitude. A 9 heures et demie nous dételâmes sous de beaux arbres, mais les autres wagons étaient restés en arrière. Nous attelâmes de nouveau à 2 heures pour sortir de la forêt et arriver dans la vallée de Léchoma. Nous prîmes les devants, Élise, ma femme, Jeanmairet et moi. Aaron aussi nous accompagnait. Nous allâmes visiter notre ancien campement [1]. Longtemps nous en cherchâmes l'emplacement. Le feu avait tout balayé. La hutte, la palissade, n'étaient plus que des charbons recouverts d'une herbe épaisse. Mais, à quelques pas de là, je retrouvai le grand acajou qui m'était si familier. Il portait encore, aussi distinctement que le premier jour, cette simple épitaphe :

KHOSANA DIED
13. 9. 78.

Cela nous disait beaucoup et rouvrait tout un chapitre de notre passé.

A 4 heures, nous arrêtions nos voitures près de l'établissement Westbeech, quelques huttes entourées d'une légère palissade, à l'endroit où la vallée s'élargit soudain. Le confluent de deux ruisseaux forme de magnifiques bassins.

Le samedi, nous courûmes les environs avec Aaron et décidâmes de nous installer au sommet de la colline au pied

1. Éd. Favre, *ouvr. cité,* p. 424 et suiv.

LE CAMPEMENT A LÉCHOMA (SEPTEMBRE 1884)

de laquelle nous étions arrêtés. L'après-midi nous y conduisîmes les wagons. Tout le monde est enchanté de cet endroit. Il est en effet charmant, ombragé, il domine toute la vallée et, à l'horizon, le regard s'arrête sur les collines bleues qui sont au delà du Zambèze. Il y a cependant deux désavantages, le sable y est profond, noir, fin et pénètre tout, et l'eau est loin.

Des chasseurs sont arrivés. Comme les pauvres gens avaient l'air fatigué ! Amaigris, affamés, poudreux, ils étaient là assis dans la cour avec leurs gourdes, buvant à longs traits, sans parler. Voilà ce qui nous attend.

« Léchoma [1] ! C'est notre Béthel à nous. Nous nous arrêtâmes ici dans nos pérégrinations, il y a six ans. Au milieu de préoccupations, d'angoisses et de luttes, que Dieu seul connaît, et à la lueur d'un rayon d'espoir, s'ouvrirent alors devant nous des horizons nouveaux. C'est une date importante dans notre carrière. Il fait bon revenir à Léchoma, s'y arrêter, se recueillir pour adorer les voies de l'Éternel et célébrer sa bonté et sa fidélité. »

Le mercredi 30 juillet, Coillard, M. Jeanmairet, Middleton, Waddell, Lévi et Joël, se rendent au bord du Zambèze, au gué officiel de Kazoungoula.

La vue du fleuve fit battre tous nos cœurs d'émotion; nous tombâmes spontanément à genoux pour bénir Dieu et nous consacrer de nouveau à son service. Puis nous déchargeâmes nos fusils [2], pas de réponse ; une deuxième, une troisième fois, jusqu'à la sixième, sans plus de succès. Nous

1. Lettre de Léchoma, 7 août 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1885, p. 107 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 119 et suiv.

2. Manière de s'annoncer, selon la coutume du pays.

eûmes beau tirer, appeler, personne ne répondit. Force nous fut de passer la nuit là.

Le lendemain il y avait de la gelée blanche. De nouveaux coups de fusil restant sans réponse, nous fîmes, avec ce qui nous restait, un maigre déjeuner. Et... nous revînmes. Ma femme était malade et alitée. Elle avait profité de notre absence pour faire sa lessive, ce cauchemar qui la poursuivait depuis Mangouato.

« Voilà notre première visite au Zambèze, un seau d'eau froide sur nos jouissances anticipées [1]. »

Léchoma, dimanche 10 août 1884. — Il a fallu s'approvisionner de blé ; grande affaire dont tout le poids est tombé sur ma pauvre femme. Elle s'en tire mieux que moi. Ces Zambéziens, comme tous leurs congénères, sont nés marchands. Ils apportent leurs denrées dans des calebasses ; ce sont des haricots, du mabélé, du millet, des arachides. Et, assez souvent, tout cela mélangé ensemble. Chaque calebasse vaut un *sétsiba,* c'est-à-dire deux mètres d'étoffe mesurés à grandes brassées. Passe encore pour les grandes calebasses, mais les moyennes et les petites ? Voilà où commence la difficulté. Ces messieurs veulent un prix égal pour les petites comme pour les grandes. D'où chicanes. Nous avons fait de cela un sujet spécial de prières. Nous avons été exaucés d'une manière admirable. Ma femme reste tranquille dans la tente, se fait apporter les calebasses, mesure et donne son étoffe ou sa verroterie et tout est dit. Lévi, le brave Lévi, s'est aussi volontairement imposé le devoir d'aider « sa mère ». Il est toujours là quand viennent les ven-

1. Lettre de Séchéké, 19 août 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1885, p. 135 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze,* p. 124 et suiv.

deurs, ainsi que Ben, un de nos hommes aussi, qui, lui, parle avec d'autant plus d'autorité qu'il s'exprime fort bien dans leur langue.

Arrivé à Léchoma, malgré les lourdes responsabilités, malgré les difficultés, malgré la fatigue, Coillard peut écrire[1] :

« Qui dira avec quels sentiments de soulagement, de joie et de reconnaissance nous avons tout de bon dételé nos voitures et planté nos tentes? Oui, le voyage a été long, dispendieux et difficile. Ce qui nous en reste, c'est une profonde lassitude physique et morale ; il nous semblait parfois que les ressorts étaient détendus et que les sources de la vie tarissaient. Mais, jour après jour et dans chaque circonstance, Dieu nous a donné la mesure de grâce nécessaire. Nous avons appris à nous décharger sur lui de tous nos soucis, et il a eu soin de nous. Auprès de l'Ébénézer que nous élevons ici, au nom de Celui qui a compté nos allées et nos venues, le passé nous inspire l'adoration et la louange ; l'avenir, le calme et la confiance. Guidés par l'œil de l'Éternel, conduits par sa main toute-puissante, un pas à la fois nous suffit. Nous le savons, la lumière est semée pour le juste, et la joie pour ceux qui sont droits de cœur. »

« L'avenir de notre mission du sud de l'Afrique est ici[2]. Je suis surpris que tout le monde ne le voie pas. »

1. Léchoma, 7 août 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1885, p. 107 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 119 et suiv.

2. Lettre à Alfred Boegner, Léchoma, 16 octobre 1884.

CHAPITRE IV

LÉCHOMA, SÉCHÉKÉ, LÉALOUYI

1884-1885

Départ pour Séchéké. — Premier culte à Séchéké. — Atermoiements. — Faux départ pour la capitale. — Troubles à la Vallée. — Traces de Livingstone. — Retour à Léchoma. — Toujours la porte fermée. — Départ pour Léalouyi. — Livingstone. — En voyage. — Bon accueil à Léalouyi. — Séfoula, future station. — Souvenirs de Léribé. — Retour à Léchoma. — Épizootie. — Attente. — Réponse des chefs. — Départ de Léchoma. — Kazoungoula. — Enfin à Séchéké !

Comme six ans auparavant, c'était à Séchéké que Coillard devait aller pour obtenir la permission de pénétrer jusqu'à la capitale des Barotsis. Séchéké était la résidence de douze à quinze chefs dont le principal, Morantsiane, avait toutes les attributions et les pouvoirs d'un vice-roi :

« Ce chef[1] n'est pas le Morantsiane, le vieillard que j'ai connu il y a six ans et que j'aimais, mais son fils, à moitié abruti par l'abus de la bière et la fumée du chanvre. »

En route, Coillard passe par Mparira[2].

Mparira, mardi 12 août 1884. — Dieu soit béni, trois fois béni ! Me voici donc dans les parages du Trans-Zambèze.

---

1. Lettre de Séchéké, du 19 août 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1885, p. 135 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 124 et suiv.

2. Mparira, île sablonneuse au confluent du Chobé et du Zambèze. Trois chefs barotsis y résidaient, gardant le gué de Kazoungoula, l'entrée du pays.

Mon cœur déborde de joie et de reconnaissance envers ce Maître toujours bon, ce Père toujours tendre et toujours fidèle ! Que ne l'aimé-je davantage, d'un cœur plus pur et plus dévoué ! En fléchissant ici les genoux, pour la première fois depuis six ans, pour la première fois depuis que l'entreprise est décidée, je me sens pressé de me consacrer tout de nouveau à mon Seigneur. Me voici, Seigneur ! fais de moi, fais des miens, ce qu'il te semblera bon. Que je te glorifie, et par ma vie et par ma mort ! Je suis de plus en plus émerveillé de la bonté de Dieu et des réponses qu'il daigne accorder à nos prières. Nous étions tout tristes de l'échec de ma première visite à la rivière ; aux yeux de quelques-uns c'était de mauvais augure, surtout étant donnée l'apparente mauvaise volonté des chefs de Séchéké qui avaient arrêté ma lettre au roi, et l'indifférence de Mokoumba, le chef de Mparira, qui, non seulement n'est jamais venu nous visiter, mais ne m'a jamais même envoyé directement ses salutations. Je croyais, moi, tout simplement, en reposant mes yeux sur la longue ligne bleue qui borne notre horizon de Léchoma, que là est bien le pays où le Seigneur nous appelle à prêcher l'Évangile, mais que le diable fera encore des efforts désespérés pour nous entraver.

Ce que nous craignions, ma femme et moi, c'étaient les délais d'il y a six ans. « Que penses-tu de ce silence des chefs et de leur indifférence ? me demandait-elle. Vont-ils encore nous faire passer par les expériences de jadis ? » — « Patience, en un jour tout peut changer. » Et tout en disant cela, nous nous demandions s'il ne serait pas prudent de visiter Mokoumba. C'était le dimanche après-midi (10 août). A peine étions-nous rentrés au camp, qu'on nous montrait une longue file qui serpentait dans la plaine. Quelques instants après, la file faisait son entrée au camp et tout s'expliquait. C'étaient une trentaine d'hommes que les chefs de



UNE HALTE AU GUÉ DE KAZOUNGOULA (1884)

LE CONFLUENT DU LINYANTI ET DU ZAMBÈZE A L'ILE DE MPARIRA

Séchéké envoyaient pour nous chercher avec les canots. Il fallut s'exécuter et faire ses préparatifs : ouvrir des caisses, les déballer, les réemballer, les recharger sans trouver ce que l'on cherche. Ce fut une rude journée qui se prolongea fort avant dans la nuit. Le lendemain matin, on mit la main aux derniers préparatifs et, après avoir donné les dernières instructions et prié, nous partîmes. Je laissai ma femme brisée de fatigue, mais calme et heureuse. Sa prévoyance habituelle avait multiplié son travail et ses peines ; mais elle aussi sentait si vivement la main de Dieu et les réponses à nos prières, que l'aiguillon de la séparation en était émoussé.

Nous arrivâmes au gué vers le coucher du soleil. Quand nous traversâmes, le disque du soleil plongeait dans l'eau, s'y mirant et s'y jouant à ravir. La rivière était de cristal et reflétait les rives boisées. Mon cœur débordait de joie et de reconnaissance, je jouissais d'une grande paix.

Nous campâmes au caravansérail, quelques huttes bâties par des voyageurs. On me choisit la meilleure. Ben et Aaron m'y installèrent de leur mieux et, bientôt, ce n'était, tout autour, que groupes babillards, feux flamboyants ; les uns bouillissaient le millet, d'autres fumaient le chanvre et toussaient à tout rompre, pendant que des conteurs, pleins de feu, arrachaient à leurs auditeurs des exclamations de surprise, des applaudissements et des éclats de rire. La nuit de ces gens fut de courte durée, je dus même leur imposer silence, espérant pouvoir un peu dormir, mais le sommeil fuyait mes paupières et mon cœur se répandait en une prière ininterrompue.

Séchéké, samedi 16 août 1884. — Jusqu'ici, enfin !... Plus loin, quand ? Voilà toujours la question. Les Barotsis sont d'étranges gens, il faut l'avouer. Après tout, nous ne sommes pas parfaitement sûrs que les choses s'arrangeront comme nous avions compté.

Déjà à Léchoma, Coillard avait appris que les lettres, qu'il avait écrites au roi pour lui annoncer son arrivée, avaient été interceptées par les chefs de Séchéké ; elles venaient seulement d'être expédiées, « mais par un esclave à pied, comme quelque chose de peu d'importance ».

Quand viendra la réponse ? On l'attend. Les chefs sont confus et croient bien qu'ils ont commis une bévue. Pour la réparer, ils veulent envoyer Tahalima chez le roi. C'est un homme de confiance certainement, ce qui peut faire beaucoup pour notre cause, mais je voudrais quelque chose de plus. Je voudrais aller moi-même et voilà la difficulté. Ils ont peur de m'ouvrir le chemin de leur capitale.

C'est étonnant comme des difficultés surgissent à mesure que d'autres se dissipent et comme le ciel se couvre de nouveau, à peine y a-t-il eu quelque éclaircie. Le Seigneur ne veut pas permettre que, même pour un moment, nous marchions par la vue : il sait ce qu'il veut et il sait ce qu'il fait.

Dimanche 17 août 1884. — Premier service à Séchéké, ou plutôt première prédication. J'eus quelque peine à rassembler les gens ; je m'assis tout bonnement au lékhotla avec Aaron ; il se forma un petit groupe et je commençai à leur enseigner nos chants. Le groupe augmenta vite, il vint même des femmes et des esclaves. Mais une vive discussion s'engagea entre les chefs pour savoir où les faire asseoir sans enlever au lékhotla son caractère exclusif et sacré. J'essayai d'apaiser le tapage de ces messieurs, le bon sens prévalut et le sexe féminin prit place immédiatement derrière les jeunes gens. Tout était bien étrange pour ces pauvres gens ; ils me regardaient bouches béantes, imitaient les intonations de ma voix, les moindres de mes gestes, répétaient mes paroles et toussaient comme moi. C'était impayable. En toute autre circonstance, j'aurais eu de la peine à garder mon sérieux. Mais prêcher l'Évangile à Séchéké !... Je fis une

esquisse rapide de l'histoire de la rédemption et je fus frappé de l'attention que prêtaient certains hommes. Aaron parla ensuite avec une force et un à-propos qui n'ont rien de surprenant chez lui. Après le service, les chefs vinrent me visiter. Puis je me reposai ou essayai de me reposer; j'étais, comme toujours, assiégé de curieux qui obstruaient ma porte. Quand je me réveillai, ils s'étaient retirés et je pus jouir d'un moment de solitude.

L'après-midi, nous essayâmes de réunir les gens. J'envoyai des messages aux chefs, puis, suivi de Ben qui portait mon siège, j'allai m'asseoir sur la place publique. Aaron, qui a tous les symptômes de la fièvre, resta à la maison. J'attendis longtemps. Enfin, Morantsiane et un autre chef, Rataou, arrivèrent avec une troupe de gens. J'entonnai mon cantique, je le leur fis répéter et chanter. Mais hélas ! mon auditoire n'était pas à jeun. Ils avaient tellement bu que je dus couper court à nos exercices. Une foule de femmes, princesses et esclaves, et des enfants. de tout âge et de toute condition, se tenaient à distance. J'allai vers ces groupes. A mon arrivée, les femmes et les jeunes filles, qui étaient assises, commencèrent à battre des mains et à courber le front dans la poussière. Je leur parlai de Dieu, de son amour, je leur fis répéter l'épitomé de l'Évangile, Jean III, 16, et passai. « Ah! et nous autres nous ne mourrons pas ? Pourquoi ne nous fais-tu pas mourir, nous aussi, missionnaire ? » Elles demandaient pourquoi je ne leur enseignais pas à prier, car prier, ici, c'est « mourir ». L'expression est reçue par l'académie des Barotsis.

Le lundi 18 août, un envoyé du roi arrive, autorisant l'expédition de Coillard à traverser le fleuve. Celui-ci demande à être mené vers le roi, à la capitale, avant de faire traverser le fleuve à tous les siens. Rataou s'offre pour conduire le missionnaire,

à la condition que celui-ci soit en mesure de satisfaire le roi par des présents.

Serai-je en mesure de le faire ? Voilà la question. Toute la journée je n'entends qu'une chanson : « *Thouso* », c'est-à-dire, un secours. Les chefs n'ont pas honte de mendier et ils mendient avec une effronterie, une persistance qui vous confondent. Pour peu que cela dure, nous serons bientôt complètement dévalisés.

J'eus un entretien sérieux avec Rataou, mais je sens bien que je suis dans les griffes des Barotsis. Que Dieu m'aide dans cette éducation si difficile que nous avons à faire ! J'ai dû envoyer chercher à Léchoma de nouvelles provisions d'étoffe pour la route.

En attendant le retour de ces canots, Coillard évangélise avec l'aide de M. Jeanmairet et de Joseph, qui l'ont rejoint ; mais il est harcelé par la curiosité et la mendicité des gens.

21 août 1884. — Après notre toilette du matin, nous avons appelé à la prière. Comme personne ne venait, nous avons entonné un cantique et, bientôt, nous vîmes des groupes arriver de tous côtés. Nous eûmes un nombreux auditoire. On commence à savoir nos deux cantiques : « O créateur des hommes... » et « Dieu, maître de la terre... » On chante avec entrain. Pendant deux jours, j'ai lu et expliqué la parabole de la brebis perdue, aussi simplement et aussi brièvement que possible ; j'ai fait redire Jean III, 16 et j'ai terminé par l'Oraison dominicale que tout le monde répète. Mais la prière pour eux c'est quelque chose de si drôle, qu'en se prosternant, plusieurs éclatent de rire. Après la prière, Aaron fait son école avec entrain, tout le monde y assiste, hommes, femmes et enfants, et tout le monde répète : A B C.

Lundi 24 août. — Les canots ne sont pas de retour de Léchoma, donc il est impossible de partir. Je suis porté à murmurer et à m'impatienter, mais à quoi bon ?

Hier, nous avons eu le service à l'ombre de notre arbre. Les chefs sont venus avec leurs gens. Nalichoua étant absent, pas une âme de sa maison n'a osé venir. On a eu beau les appeler à la prière, la voix se perd dans l'espace. Les chefs qui ne viennent pas au service trouvent que c'est un manque d'égards envers eux que d'y appeler leurs gens. Comme Aaron criait : « Venez à la prière ! » un individu lui répondit avec aigreur : « Sont-ils à toi les gens pour que tu les appelles ? » Il avait mis le doigt sur la difficulté. C'en sera une très grande ; on peut le prévoir.

Nous avons adopté le système de nous réunir, nous, et d'entonner à l'unisson un cantique, puis un autre, puis un troisième s'il le faut, jusqu'à ce que tout le monde soit réuni. Le moyen nous réussit bien. Hier, nous avons ainsi rassemblé un bon auditoire. M. Jeanmairet a fait ses salutations, Joseph ensuite a parlé assez bien, puis j'ai répété à grands traits l'histoire de la rédemption. Nous avons fait chanter les gens, je les ai catéchisés. La plupart ont compris de quoi il s'agit. L'après-midi, ils étaient tous si horriblement ivres que mes efforts pour un nouveau culte ont été vains.

Mardi 26 août 1884. — Déjà mardi ! déjà le 26 août ! Et nous sommes encore ici ! Je suis rongé d'inquiétude. Je n'en ai pas dormi de la nuit. Je tremble pour notre grand voyage à la Vallée [1], au temps des plus fortes chaleurs.

Ce matin, j'ai réuni mes hommes pour leur parler sérieusement de leur conduite parmi les païens. La position de

---

1. La « Vallée » est un terme impropre, mais courant depuis Livingstone, pour désigner la vaste plaine que traverse le Zambèze dans sa partie supérieure et qui est, à proprement parler, la plaine du Borotsé, ou le pays des Barotsis.

nos évangélistes est semée d'écueils. Oh! il faut qu'un Mossouto, pour se tenir debout ici, soit un géant de la foi.

Je considère que les grands obstacles que nous rencontrerons viendront des chefs : ce seront la bière, les femmes et les esclaves.

Coillard attend toujours : l'organisation de son voyage rencontre mille difficultés, la femme de Rataou est malade, les chefs ne veulent pas donner de canots, ils redoutent une invasion des Matébélés, ils s'enivrent.

« C'est bien le pays où la patience doit être parfaitement mise en pratique, écrit Coillard à sa femme. J'ai bien failli perdre le peu que je possède de cette belle vertu. »

Un jour (27 août), il parle raide ; il menace de partir à pied pour la capitale ; alors, Morantsiane se décide à lui fournir, le lendemain, deux canots.

Cette journée a été un peu orageuse. Mais le calme intérieur, grâce à Dieu, n'en a pas été troublé.

Le lendemain matin, Morantsiane s'esquive et ne revient que l'après-midi.

En le voyant arriver, se dandinant, à moitié ivre, je sentis que j'avais besoin de la grâce de Dieu pour ne pas m'impatienter.

Enfin, le samedi, les canots étaient chargés, les rameurs essayés. MM. Coillard et Jeanmairet partaient, tandis qu'Aaron et Joseph se rendaient, à pied, à l'étape du soir ; mais, encore en vue de Séchéké, un des bateaux se remplit d'eau ; il fallut aborder en toute hâte ; Rataou envoya un autre canot et, ainsi, on atteignit un poste de bétail, où l'on passa le dimanche.

Le lundi matin, tandis qu'on réparait le bateau, un message des chefs de Séchéké arrivait, annonçant qu'une révolution avait éclaté à Léalouyi, que le roi Robosi avait été expulsé ; ils disaient à Coillard qu'il lui était impossible d'aller à la Vallée et qu'il lui fallait attendre que le pays fût pacifié. Coillard revint à Séchéké.

Lundi 1er septembre 1884. — De nouveau à Séchéké ! Un pas en arrière ; espérons que ce n'est que pour prendre un nouvel élan et mieux sauter, j'ai pleine confiance.

« Tout le pays est plongé dans l'anarchie[1]. Impossible de songer à voyager dans des circonstances pareilles. Le risque d'être pillé est trop grand, pour dire le moins. C'est un vrai coupe-gorge que ce pays. Si jamais nous avons désiré porter l'Évangile là où Satan a son trône, je ne crois pas que nous nous soyons trompés de chemin. Et cependant, là aussi, il y a des hommes ; nous, nous pouvons les aimer et être heureux parmi eux. »

Un peu plus tard, Coillard écrivait encore[2] :

« Il paraît que c'est le règne de la terreur chez les Barotsis. On tue les meilleurs de la nation. Oh ! que Dieu est bon de nous avoir gardés et arrêtés au moment où nous partions pour la Vallée. Humainement parlant, nous n'en serions pas revenus. Les Bassoutos, j'allais même dire les Zoulous, sont des anges à côté de ces Barotsis. Voilà des sauvages pur sang ! A ce point de vue, ils sont intéressants. Je suis bien déterminé à ne conduire ma femme et ma nièce au milieu d'eux que quand le pays sera pacifié et que

---

1. A M. Ernest Rayroux, Léchoma, 2 octobre 1884.
2. A M. Henri Bernard, Séchéké et Léchoma, 9 et 22 novembre 1884.

les travaux préparatoires d'installation seront faits. Nous sentons bien que Dieu seul peut nous protéger. »

Après avoir reçu ces nouvelles de la Vallée et après de longs pourparlers, les chefs demandèrent à Coillard d'attendre qu'un nouveau roi eût été élu ; ils monteront alors à la capitale et lui avec eux.

Mercredi 3 septembre 1884. — Nous voici donc ici à Séchéké et pour combien de temps ? Dieu le sait. C'est une nouvelle épreuve de foi et de patience. Mais le triomphe est au bout. Il est assuré. Ce qu'il y a de certain, c'est que regarder à l'homme et aux circonstances c'est un mirage, espérer en l'homme c'est bâtir sur du sable mouvant. Heureusement que le Rocher des siècles est toujours là.

La santé de M. Jeanmairet donna de l'inquiétude.

19 septembre. — Il y a quelque chose dans l'air, les Barotsis couvent quelque chose, ce que c'est je n'en sais rien, mais j'attends. Dieu veille sur nous, quoi qu'il arrive. L'ami Jeanmairet va mieux depuis hier. Quelle source de reconnaissance !

Séchéké, 20 septembre. — Il est intéressant de retrouver ici les traces de Livingstone. Son passage a produit l'effet d'une apparition surnaturelle et les récits qu'on en fait ont un caractère légendaire. Il avait tout pour frapper l'imagination de ces gens : c'était le premier blanc qu'ils eussent vu ; il était, disent-ils, de belle taille, d'un port imposant. Il parlait la langue des Makololos, il était le chasseur le plus habile qu'on eût connu : « Tu as faim ? » disait-il au premier venu. — « Oui. » — « Que veux-tu ? » — « Une cuisse de buffle. » Livingstone prenait son fusil,

mettait en joue, abattait immédiatement un des buffles qui paissaient à une distance incroyable, abandonnait la viande à celui qui l'avait demandée et passait outre. Voyageait-il en canot : « Vous avez faim ? disait-il aux bateliers, eh bien ! avertissez-moi quand nous passerons un village. » Il achetait alors des pots de lait caillé, de la bière, etc..., ses gens se gorgeaient et les restes de cette abondance étaient rendus à ceux de qui elle avait été achetée. Voulait-il un bœuf gras, on le lui amenait. « Qu'en dites-vous mes amis, est-ce là ce qu'il nous faut ? » — « Oui, docteur. » Il prend son fusil et abat l'animal. « Maintenant que veux-tu pour ta bête ? » Le marché conclu, le prix payé, il prenait un morceau de choix et rendait le reste avec la peau au premier propriétaire.

Il avait une prédilection pour les vieillards ; il les appelait, s'entretenait avec eux, leur faisait toutes sortes de questions, puis les congédiait avec un présent. Voyait-il des bergers, des jeunes filles au travail ? il s'entourait d'eux et les renvoyait toujours avec des présents.

C'est de cette manière qu'il s'ouvrait le chemin des tribus qui semblaient les plus hostiles. Lorsqu'on se ruait sur lui, avec des menaces qui faisaient trembler ses compagnons, lui se taisait, laissait gronder le tonnerre. Une fois l'orage apaisé, il causait, distribuait quelques paquets de verroterie et quelques morceaux d'étoffe aux gens qui, enthousiasmés, s'en retournaient chez eux et apportaient pain, lait caillé, bière, et Livingstone passait outre.

Il étonnait par des merveilles : rien de plus curieux que les descriptions passionnées qu'on vous fait de la lanterne magique, des fusées, des feux de Bengale, des chandelles romaines, etc... qu'il exhibait dans les grandes occasions. Il allumait de la poudre sur la main d'un homme au moyen d'une lentille, il faisait approcher et passer sous les yeux

de ces Zambéziens toutes les nations du monde à travers une lunette et que sais-je ? L'admiration, l'étonnement de ces pauvres gens ne connaissaient pas de bornes. Aujourd'hui l'imagination s'en mêle et grandit ces beaux souvenirs du passé.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Livingstone a prêché par sa vie pure et d'un dévouement hors ligne, plus que par ses paroles. Les vieux qui l'ont connu, qui ont voyagé avec lui, parlent de lui avec enthousiasme et terminent toujours en disant : « Le docteur ! Ah ! ce n'était pas un homme comme un autre, c'était un dieu! » Quel beau témoignage! Quelles traces à laisser derrière soi! En recueillant les principaux traits qui ressortent de tous ces récits et en cherchant à reconstituer la figure de cet homme extraordinaire, je trouve qu'il était énergique, enjoué et pourtant plein de dignité, généreux, droit et vrai.

Durant ce temps d'attente à Séchéké, où règnent l'inquiétude et la terreur, Coillard fait une première visite à Léchoma, du 6 au 10 septembre.

Que Léchoma est beau avec ses arbres, son ruisseau, son coteau, ses huttes qui s'élèvent en amphithéâtre au milieu du feuillage ! Et puis c'est une ruche d'abeilles, tout le monde y travaille. Il y a de l'entrain et chacun a l'air heureux.

Nous avons quitté Léchoma, le mercredi 10 septembre, retrempés et réjouis. Il y a une ombre pourtant. Le mardi soir, au clair de lune, nous étions avec ma chère femme à examiner notre nouvelle bâtisse. Elle devint si sérieuse et si pensive que je lui demandai ce qu'elle avait. « Je pense, dit-elle, à toutes les bâtisses que j'ai vu construire depuis que je suis en Afrique. » Hélas ! il est bon que nous nous

le répétions souvent pour ne pas perdre courage : « Il a compté mes allées et venues ! » Le lendemain le nuage s'était éclairci. La grâce de Dieu avait repris le dessus, et nous nous quittions calmes et sérieux.

Une seconde fois, Coillard revient à Léchoma pour un séjour plus prolongé (25 septembre-1er novembre). C'est de là qu'il écrit à Georges Appia (10 octobre 1884) :

« Je vous laisse à penser si je suis heureux de pouvoir dater ma lettre du Zambèze. Je serais plus heureux encore si j'étais à la Vallée. Le diable nous dispute le terrain pas à pas. Est-ce parce qu'il tremble ? Cela, je vous l'avoue, me donne du courage. Si tout allait sur des roulettes, comme on dit vulgairement, je serais inquiet, car mes expériences seraient bien différentes de celles des apôtres, de Paul en particulier. Que nos amis en Europe ne soient pas trop impatients et qu'ils ne se découragent pas. Attendre est aussi une œuvre, un ministère qui, rempli avec foi, a ses bénédictions.

« Notre campement se transforme visiblement. A côté des tentes, s'élèvent des huttes, une petite chaumière de deux chambres même. Bientôt les tentes, qui sont insupportables en été, et qu'il nous faut soigner en vue de l'avenir, disparaîtront et notre petit établissement sera aussi complet que nous pouvons le désirer dans les circonstances actuelles. Les jeunes noirs qui viennent travailler s'attachent à nous et ne veulent plus nous quitter. Ceux qui viennent vendre leur blé apprennent à nous connaître et nous revoyons souvent les mêmes visages. Et il faut voir comme ils sont blessés si on ne les reconnaît pas.

« Pendant mon séjour au delà de la rivière, j'ai pu juger de l'impression que fait notre camp sur ces pauvres Zambé-

ziens. On colporte les paroles de ma femme, on raconte ce qu'on a vu et entendu, de sorte que Léchoma est comme un phare que Dieu fait briller au seuil de ces régions ténébreuses. Et qui peut dire jusqu'où vont pénétrer ces rayons ? Toujours est-il que notre cœur est à la Vallée. Je suis aux aguets, pour voir s'il arrive des messagers des chefs de Séchéké. Personne ne peut dire quand le pays sera pacifié. Ce qui ne serait guère rassurant, si nous ne regardions qu'aux hommes, c'est que le chef qui s'est mis à la tête de la révolution ne nous est pas favorable, dit-on.

« Les chefs de Séchéké, eux, comptent que nous avons déjà pris pied dans le pays et désirent vivement, disent-ils, que nous soyons présents quand le nouveau roi sera élu ou plutôt présenté à la tribu. Nous allons renvoyer nos Bassoutos aussi tôt que possible. C'est une mesure d'économie. C'est aussi brûler nos vaisseaux, c'est vrai; mais nous ne regardons pas en arrière. En avant ! plus loin ! toujours plus loin ! C'est notre devise. Je suis de plus en plus frappé de l'importance du champ qui est devant nous. Aucune langue, aucun dialecte ne peut nous rendre les services du sessouto. Cela nous ouvre une porte immense, il est presque impossible d'en exagérer la grandeur. Quand l'Évangile aura passé le Zambèze, qui ou quoi pourra l'arrêter ? Cette perspective fait bondir le cœur. »

De nouveau les chefs de Séchéké envoient chercher Coillard en toute hâte. Pourquoi ?

Le Maître que nous servons ne permettra pas pourtant que nous soyons toujours les jouets de ces gens-là. Ceux qui se confient en lui ne seront jamais confondus. Ces pauvres Barotsis ! Quelle abnégation il faut pour les aimer ! Les meilleurs ne valent pas grand'chose.

Séchéké, mardi 4 novembre 1884. — Oui, à Séchéké, le bourbier du découragement, pour ne pas dire le bourbier du désespoir. Personne n'est encore venu de la Vallée. Donc l'ordre du jour n'a pas changé : attendre. Le trajet a été triste, l'arrivée non moins. Tout est bien sombre. Si nous n'allons pas aujourd'hui à la capitale, c'est évidemment que le chemin n'est pas ouvert. Que ferons-nous ? Mais, gens de petite foi, pourquoi douterions-nous ?

Vendredi 7 novembre 1884. — L'horizon est toujours aussi sombre et aussi menaçant. Notre pierre d'achoppement est toujours Morantsiane. Son but est de nous extorquer des présents.

8 novembre. — Nous avons eu ce matin une conférence avec les chefs. Tous les principaux étaient là. La séance fut assez longue. On parla beaucoup pour ne pas dire grand' chose. Morantsiane, en deux mots et assez froidement, exposa ma demande : « Le missionnaire demande qu'on le laisse passer. » Je parlai aussi, leur rappelai comment ils m'avaient empêché de passer outre, il y a quelque temps, alléguant qu'il n'y avait pas de roi, partant, pas d'autorité dans le pays. « Aujourd'hui il y a un roi, donc plus d'obstacles. » Un long silence suivit mon petit discours, silence pénible, mais significatif. Quand enfin Rataou l'interrompit, ce ne fut que pour montrer l'impossibilité de me conduire à la Vallée dans les circonstances présentes. Aucun chef n'oserait se présenter devant le roi, avant d'avoir appris officiellement qu'il y a un roi et qu'on l'appelle. Tahalima, puis tous, une fois la note donnée, parlèrent dans le même sens. En vain, représentai-je qu'un nouveau délai entraînait les plus graves conséquences : pour nous ce pouvait être un signe que la tribu ne nous recevait pas et que, par conséquent, il nous était loisible de diriger nos pas ailleurs. On causa encore, mais sans arriver à aucun résultat. La conclusion

que je tirai de tout cela c'est que, pour le moment, la porte est fermée. Faut-il l'enfoncer ? Le seul moyen est sans doute une nouvelle distribution de présents. Mais non, il est immoral ce moyen-là. Dieu règne ! Ah ! quand on est encore dans la barque qu'il est facile de présumer de sa foi ! Quand on est en pleine tourmente, essayant de marcher sur les eaux, qu'elles sont terribles les vagues qui vous couvrent de leur écume ! Ce que je redoute c'est le découragement chez mes compagnons de voyage et une défaillance dans leur confiance en notre entreprise.

Malgré tout, le temps du Seigneur arrivera, et alors tout sera lumière. Quelque difficile que soit le service que le roi demande de nous, il ne saurait être ni inutile, ni stérile. Paul a passé deux ans en prison à Césarée. Pourquoi nous, qui ne sommes pas des apôtres, ne pourrions-nous pas attendre quelques mois à Léchoma ? Sûrement Dieu sait ce qu'il fait, et tout est bien. Tant de sacrifices, d'afflictions et de prières ne peuvent être perdus ! C'est chose remarquable et remarquée de tous qu'après tous nos voyages, toutes nos fatigues, toutes nos privations, et pendant la plus mauvaise saison de l'année, aucun de nous n'ait été malade.

Comme précédemment, les chefs offraient à Coillard des canots, mais chacun se refusait à l'accompagner à la capitale et, vu l'état du pays, Coillard ne pouvait s'y rendre sans l'un d'eux ; aussi, il retourna à Léchoma vers le 15 novembre, après avoir obtenu la promesse qu'un chef viendrait l'y chercher, quand il pourrait partir pour la Vallée.

Ce fut un soulagement pour ma pauvre femme que les ouvriers ont tant tourmentée pendant mon absence. Le travail a avancé ; depuis quelques jours, Élise est installée chez elle et moi dans mon cabinet d'étude. Toutes les tentes sont

abattues, l'enclos de la station est presque fini. Nous voilà donc à l'œuvre.

Léchoma, 30 novembre 1884. — Il semble que le Seigneur ait voulu nous avertir et nous faire, en même temps, apprécier ses bontés. La fièvre a fait son apparition parmi nous. Aaron et Lévi ont été d'abord atteints. Ce dernier nous a même donné de l'inquiétude, mais Dieu a béni les remèdes et, après quatre ou cinq jours, nos amis se sont remis. Ils se rétablissaient à peine que moi-même je me sentais saisi. Élise, aussi, a vu passer sur elle l'ombre de cet ange mélancolique. C'est maintenant le tour de Ma-Routhé, la femme d'Aaron. La pauvre enfant paraît plus sérieusement prise que qui que ce soit. Nous crions au Dieu de notre délivrance.

Tout à coup, le 29 novembre, la nouvelle arrive que le nouveau roi, Akoufouna, a envoyé deux hommes pour chercher Coillard et l'amener à la capitale.

Voilà une de ces éclaircies que nous attendons et, cependant, elle nous prend par surprise. Gens de peu de foi ! Nous demandons que la prison s'ouvre et quand Pierre lui-même frappe à la porte, nous ne pouvons croire que ce soit bien lui. Mais un voyage à la Vallée, par ces temps de pluie et de chaleur ! Cela fait trembler ma pauvre femme.

Coillard ne put pas partir tout de suite, Lévi avait eu une rechute inquiétante, Mme Coillard était malade, et cependant les chefs envoyaient messages sur messages.

Une femme malade! quelle idée que cela puisse retarder mon départ d'un seul jour ! C'est du nouveau pour eux. Et il pleut presque tous les jours. Quand il ne pleut pas, le soleil est de feu! Quelle perspective!

Des chefs de Séchéké vinrent à Léchoma.

Samedi 13 décembre. — Ils étaient venus voir ma femme. Son état les a touchés. Rataou, au premier coup d'œil, a vu qu'elle était sérieusement malade et, pendant deux ou trois jours, je me suis demandé si le Seigneur voulait la retirer à lui. Jeudi (11 décembre), le mieux continuant, j'ai préparé mes paquets et je les expédiai avec Aaron et Middleton, des porteurs et des ânes. J'eus donc un peu de répit. Nous eûmes une délicieuse après-midi avec ma femme. Elle était beaucoup mieux, tout était calme et silencieux autour de nous. Nous fîmes une visite ensemble au jardin, nous causâmes et nous nous préparâmes doucement à cette dure séparation. Je partis hier matin.

« J'ai donc quitté les miens[1]. Que Dieu veille sur eux ! Ma femme s'est montrée à la hauteur des circonstances, Dieu l'a admirablement soutenue. Je devais partir une semaine plus tôt quand elle est tombée malade. « Demain j'irai mieux, me disait-elle, et tu pourras partir. Je ne serai pas sur ton chemin quand Dieu t'ouvre la porte et t'appelle. » Il y avait donc un arc-en-ciel sur notre séparation, car Dieu avait exaucé nos prières. »

« Ah ! si vous saviez ce qu'on éprouve[2] en se trouvant sur le seuil de cette Afrique centrale où pas le moindre rayon de l'Évangile n'a encore pénétré. Si les amis qui blâment notre imprudence pouvaient, même de loin, apercevoir

---

1. Lettre de Séchéké, 15 décembre 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1885, p. 198 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 143 et suiv. — Coillard emmenait avec lui Aaron et Middleton.

2. Lettre de Léchoma, 9 décembre 1884, impr. dans *J. M. E.*, 1885, p. 192 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 140 et suiv.

ce que nous voyons et comprendre ce que nous sentons, ils seraient les premiers à s'étonner que les rachetés du Christ aient si peu de dévouement et connaissent si peu l'esprit de sacrifice ; ils seraient honteux des hésitations qui nous entravent. Elles sont assises dans les ténèbres de la mort, ces tribus innombrables dont celle des Barotsis n'est que l'avant-garde, ils périssent ces païens, pendant que nous avons la lumière et la vie que nous devons leur transmettre. Souvenons-nous-en, ce n'est pas en intercédant dans la gloire du ciel que Jésus a sauvé le monde, il s'est donné. C'est une amère ironie que nos prières pour l'évangélisation des nations, aussi longtemps que nous ne savons donner que de notre superflu, et que nous reculons devant le sacrifice de nous-mêmes.

« Ah ! ce moi, ce Dagon, qui trône dans le temple du Saint-Esprit, que de fois la grâce de Dieu ne l'a-t-elle pas renversé, mutilé ; mais que de fois aussi, sans aller jusqu'à exclure l'Éternel de nos cœurs, n'avons-nous pas rétabli à sa place, cette chère idole, et ne l'avons-nous pas, de nouveau, secrètement servie et adorée ? »

Coillard s'arrêta à Mparira, puis à Séchéké ; enfin, le vendredi 19 décembre, il était en route pour la Vallée.

Le voyage fut facile, les Zambéziens, venus pour chercher Coillard, se conduisirent bien et firent franchir aux voyageurs et aux bagages les rapides avec une grande habileté. En route, Coillard s'enquiert des coutumes et des idées des Barotsis ; il fait quelques observations géographiques et il note le tout, dans son journal, avec les divers incidents du voyage.

24 décembre. — J'ai lu, avec un intérêt intense, la vie de Livingstone. Sa seconde visite en Europe a été bien différente de la première, et je ne puis m'empêcher de croire que, déjà alors, l'explorateur avait tellement mis le mission-

naire dans l'ombre qu'il avait perdu de sa force morale aux yeux du public. Je ne puis m'empêcher [de regretter[1]] que cet homme de Dieu se soit mis au service du gouvernement et de la Société de géographie, lui un serviteur de Christ. Dès lors, sa carrière est une suite de revers. Sa dernière expédition surtout, essentiellement géographique, fut malheureuse. Mais je le comprends et cela ne diminue en rien mon estime et mon admiration pour ce grand homme dont le christianisme était, avant tout, pratique. C'est ici que, cherchant un site pour une station missionnaire, il a été saisi de la passion des voyages et qu'une nouvelle vocation s'est révélée à lui.

25 décembre 1884. — Tous ces jours-ci j'ai vécu en intime communion d'esprit avec ma chère compagne. Je suis sûr que Dieu fait luire, sur elle et sur Léchoma, la lumière de sa face.

La navigation a été assez difficile. Je ne sais pas encore comment s'effectuera notre voyage en famille.

Oh! comme notre mission grandit à mes yeux! Ces parages! Ces tribus! Ces nations qui ne connaissent pas Dieu! Ces ténèbres épaisses, ces superstitions, ce hideux paganisme qu'il faut éclairer et déraciner, quelle œuvre gigantesque! Qui est suffisant pour ces choses?

26 décembre. — Que de misères et de souffrances dans ce malheureux pays! Il me semble que jamais encore je n'ai été mis en contact, comme maintenant, avec ces misères morales qui sont jusqu'à présent sans remède et sans consolation. Mais l'Évangile sera prêché aux pauvres et il apportera la délivrance et la liberté à cette portion de l'humanité souffrante.

---

1. Ces deux mots manquent; nous croyons que c'est là la pensée de Coillard.

Coillard voulut aller voir les chutes de Ngonyé, mais il commit, en allant trop près en canot, une imprudence qui aurait pu lui être fatale ; peu après, ayant mis pied à terre, il glissa sur les rochers, roula, et ne s'arrêta qu'à quelques pieds de l'abîme.

Mes braves Zambéziens poussèrent un cri d'horreur. J'enlevai mes souliers et je fis de la photographie. Cela les étonna fort. En revenant, on plaisanta beaucoup là-dessus. Je ne plaisantais pas moi. J'ai commis deux imprudences aujourd'hui et pourtant Dieu m'a sauvé.

Ngonyé, dimanche 28 décembre. — Dans l'après-midi, nous avons pu rassembler les femmes et nos jeunes Zambéziens. Ceux-ci savent déjà chanter trois cantiques. Cela m'a causé une joie extrême. C'est un premier succès ; tout minime qu'il est, il a son importance. Je crois à la puissance du chant pour propager et populariser l'Évangile.

1er janvier 1885. — Une nouvelle année ! Que Dieu entende ma prière et m'accorde le vœu de mon cœur ! Puissé-je, avec ma bien-aimée compagne, vivre assez longtemps pour voir l'Évangile prêché aux Barotsis, la mission fermement établie et un personnel qui permette d'occuper, sans trop de délai, les principaux points du pays ! Puissé-je voir un tel réveil de l'esprit missionnaire en Europe que jamais nous ne soyons à court de moyens pour nous étendre et que nous puissions porter l'Évangile chez les Matokas, les Machoukouloumboués et jusqu'au lac Bangouéolo ! O mon Dieu, entends ma prière ! Que cette année soit une année de grâce, non seulement pour cette tribu des Barotsis, mais pour toutes les tribus environnantes !

Coillard, en route, visita de nombreux chefs ; il passa à Nalolo, la seconde capitale du royaume (5-6 janvier), et reçut de la reine un accueil vraiment touchant ; après y avoir chanté des cantiques

et annoncé l'Évangile, comme partout où il passait, Coillard arrivait, le 8 janvier au matin, à travers les prairies inondées, à Léalouyi, la capitale.

« Oui ! à Léalouyi ! Dieu soit loué ! écrit Coillard à sa femme. Pas d'accidents et pas de maladies sérieuses. A part quelques maux de tête, pas de fièvre. Dieu est bon. On ne se lasse pas de le répéter : Il est bon, il est fidèle. »

Léalouyi, 8 janvier 1885. — Quelle désolation ! La guerre civile est une chose affreuse. La ville de Léwanika est réduite en cendres : une ou deux masures sont encore là debout qui donnent une idée de ce que devait être ce qui a été détruit. « La Commune » a passé par ici. On a pillé tous les trésors royaux. Et puis un incendie a fait le reste et a balayé la capitale sans épargner une maison. On a construit à la hâte des abris assez mesquins avec les quelques matériaux qu'on pouvait trouver en cette saison, et ces méchants abris qu'on voit poindre au milieu d'une longue herbe, comme des taupinières, c'est actuellement Léalouyi. Quel triste endroit !

Le lendemain, Coillard est reçu par le jeune roi Akoufouna, entouré de ses chefs ; il expose comment et pourquoi il est venu.

L'intérêt manifesté par l'assemblée était intense. Il me serait difficile de dire le bon esprit des chefs, la bonne impression que nous reçûmes et la reconnaissance qui nous remplit le cœur. Le pays nous est décidément ouvert. Dieu soit loué ! Qui sait les fruits que portera cette journée parmi cette tribu et les tribus avoisinantes !

Dimanche 11 janvier. — « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, paix sur la terre, bienveillance envers les hommes. » Qu'il fut beau le jour où ce cantique sublime fut chanté par les anges ! Oh ! il me semble rêver quand je pense que c'est aujourd'hui la première fois que ce cantique a trouvé de l'écho et a retenti ici, à la capitale des Barotsis ! Mon cœur bondit de joie. En jetant un regard en arrière, je suis rempli d'admiration pour les dispensations du Seigneur. Il fait bien toutes choses. Il a dirigé, avec amour et indulgence, tout ce qui concerne nous et notre mission. Il n'a eu égard ni à nos misères, ni à la faiblesse de notre foi, mais seulement à la grandeur de l'œuvre qu'il veut faire par nous.

Nous avons eu notre premier service d'évangélisation. Il y avait affluence. Dès le point du jour, le crieur avait fait le tour du village, criant à réveiller les morts que c'est aujourd'hui le « jour de Dieu », que personne ne devait aller aux champs, mais que tout le monde devait venir entendre les choses de Dieu. Du moment qu'on entendit notre cloche, nos cantiques au lékhotla et que le roi eut pris place, tout le monde accourut. Mais de femmes, point. On fut très attentif pendant que je développais cette belle parole : « Paix sur la terre ! » Pauvres Barotsis ! croient-ils encore à une paix quelconque ? Ils sont fatigués et dégoûtés, et ils le disent. Aaron parla aussi. « Des gens qui apportent la paix ! disait le Natamoyo[1], qui ne les recevrait pas à bras ouverts ? Qui nous donnera du sommeil ? Qui, la paix ? » — « Ce que nous te demandons, disait le Ngambéla, ce ne sont nullement des présents d'étoffes, mais l'enseignement que tu apportes. Nous avons faim de la vérité qui rend les hommes meilleurs. Nous avons des cœurs jaunes et c'est

1. Le Natamoyo a le droit de *veto* sur les actes et les projets du roi. Il a le droit de sauver la vie de quiconque cherche un refuge auprès de lui. Il est le premier après le premier ministre appelé Ngambéla.

pour cela que notre terre est assouvie de sang. » Quand tout cela est dit au lendemain d'une révolution et au milieu d'une capitale en ruines, on sent que ce ne sont pas de vaines paroles.

Coillard devait aller choisir l'emplacement de la future station, mais, de nouveau, les chefs et le pauvre jeune roi, leur créature, atermoyèrent.

Les moustiques, les danses et les chants nocturnes empêchaient absolument le missionnaire de dormir.

Oh ! comme ces danses frénétiques fatiguent le moral et comme ces insomnies épuisent le corps !

Léalouyi, 18 janvier. — Les jours passent lentement et lourdement. C'est un misérable endroit pour y vivre sans livres, sans occupations régulières, sans connaissances. Je n'ai jamais su, comme maintenant, ce que c'est que l'ennui. Je prendrais mon mal en patience, si je pouvais parler avec les chefs et avancer les affaires. Le jeune roi est entièrement absorbé par d'autres soucis; il est traitable et simple, mais il est difficile de l'atteindre. Nous n'avons pas encore pu aller à Katongo [1]. C'est toujours pour demain, cette fois sans manquer, assure-t-on. Nous verrons. Il me tarde extrêmement d'avoir conclu quelque chose et de retourner à Léchoma. Tous ces jours-ci il pleut et l'inondation [2] gagne du terrain. Nous sommes déjà ici sur un îlot, mais personne ne s'en préoccupe.

Lundi 19 janvier. — Il nous a été impossible d'avoir nos services publics hier. A 8 heures du matin, nous étions déjà

1. Emplacement présumé de la future station.

2. La période de l'inondation (février-avril) est la fin de la saison des pluies qui commence en novembre.

réunis ; le crieur avait fait son devoir et sa voix avait été entendue ; nous avions une belle assemblée d'hommes et les femmes mêmes, enhardies par la présence de celles du roi, s'étaient jointes à nous. Nous chantâmes, je priai, j'eus le temps de lire quelques versets de Matthieu XXII et la pluie arriva et nous dispersa. Il plut tout le jour. Ce fut un triste jour ; chacun se blottit où il put. Notre trou à nous est si petit, si étouffé, si humide, si encombré et si mal aéré qu'on ne peut y rester dix minutes sans s'endormir. A la nuit, nous avons pu avoir une toute petite réunion au lékhotla, mais, à cause de la pluie, je ne dis que deux mots.

Je ne puis me défendre de l'impression qu'une nouvelle révolution se prépare ; il est impossible qu'Akoufouna puisse rester longtemps sur le trône.

21 janvier. — Pas à pas, la lumière se fait. Combien nous voudrions voir tout d'un coup l'avenir en perspective devant nous. Mais Dieu ne le veut pas, et c'est pas à pas, qu'il nous éclaire et nous conduit.

Enfin, avec l'assentiment des chefs, l'emplacement donné à la mission est choisi à Séfoula, où Coillard passe le dimanche 25.

Lundi 26 janvier 1885. — J'ai peu dormi, ce qui du reste est assez fréquent ces temps-ci. Middleton me donne du souci, il va s'affaiblissant. Et puis la fondation de notre mission, le camp de Léchoma, etc., il y a de quoi occuper l'esprit. Mais « quand les pensées s'agitent en foule au dedans de moi, tes consolations réjouissent mon âme ». (Ps. XCIV, 19.)

Après avoir convenu avec les chefs que ceux-ci lui enverront à Séchéké, dès que le pays sera sec, soit en mai ou en juin au plus tard, des canots pour transporter à Séfoula gens et bagages, Coil-

lard prend le chemin du retour. Il résume ainsi ses impressions sur ce premier séjour à la capitale :

« Quand je jette un regard en arrière [1], je ne puis m'empêcher d'admirer les voies de Dieu à notre égard. N'eût été la profonde conviction que j'ai toujours eue de son appel, jamais je n'aurais osé lutter, comme je l'ai fait depuis huit ans, pour venir languir et mourir au Zambèze. Mais il nous a conduits. Même la révolution, qui a éclaté à notre arrivée et qui a retardé de toute une année la fondation de la mission, a son bon côté : elle nous a ouvert une porte encore plus large, si possible, dans ces régions. La nation est fatiguée de ces révolutions. Les chefs qui, comme le roi lui-même, ont toujours l'épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes, soupirent après un nouvel état de choses qui leur donne de la sécurité. Ils ne connaissent pas le Sauveur du monde et pourtant, pour eux, sans qu'ils s'en rendent bien compte, il est le Désiré des nations. Parce que nous sommes ses ambassadeurs, ils nous ont reçus avec un empressement qui a quelque chose de touchant. Ils ne comprennent pas l'Évangile que nous apportons ni le message dont nous sommes chargés, mais ils savent que nous parlons de paix et c'est là ce qui nous recommande et nous ouvre les cœurs. Ce n'est pas étonnant. Il serait difficile d'imaginer un coupe-gorge plus affreux où le vol, la brutalité et le meurtre se donnent pleine carrière.

« Nous-mêmes nous avons été les victimes de cet état de choses. On a pillé les marchandises que j'avais laissées à Séchéké. Ç'a été une perte sérieuse qui m'a mis plus d'une fois dans un grand embarras. En route, les porteurs de nos bagages se sont cachés dans les bois, ils ont forcé les ser-

1. Lettre à M. E. Lacheret, Léchoma, 14 mars 1885.

rures de mes caisses et ont volé mes vêtements. Pendant le voyage, quand nous comptions sur un peu de nourriture, du poisson, du gibier que nous nous étions réservés, nous découvrions que, pendant la nuit, nos jeunes Zambéziens avaient festiné et nous laissaient la faim. En théorie, on s'élève au-dessus de tout cela; dans la pratique et quand cela se répète, c'est plus difficile. A Léchoma, ma femme, pendant qu'elle était malade, a fait les mêmes expériences. On a volé de tout, jusqu'au linge de corps de ces dames. Je me suis plaint aux chefs, mais que peuvent-ils les chefs? Ils volent l'ivoire de leur roi et leurs serfs les volent à leur tour.

« Je suis triste d'avoir tracé ce tableau, il est trop noir pour l'envoyer au delà des mers. Mais que cela ne décourage pas nos amis; si nous cherchions des païens idéaux nous serions restés en Europe. Peut-être a-t-on eu le tort de donner une couleur poétique un peu trop accentuée aux mœurs et au caractère national des Bassoutos. Quand des dames dévouées comme Mesdames X*** font une si belle œuvre dans les quartiers les plus dégradés de leur cité, ce n'est pas la poésie, mais c'est bien la profonde misère de ces êtres humains qui les touche et les attire. Eh bien! qu'on le comprenne, c'est notre cas à nous.

« Plus la misère est grande, plus il faut d'énergie, de persévérance et de compassion pour appliquer le seul remède qui puisse la guérir. Je suis loin d'être découragé ; mon cœur bondit de joie à la pensée que, dans trois ou quatre mois, nous traverserons enfin le Zambèze en famille et irons nous établir au milieu de ces pauvres Barotsis. On nous prédit toutes sortes de mauvaises choses, mais Dieu est avec nous. Nous irons à la rencontre de ce Goliath du paganisme dans l'esprit de David, avec la fronde, les cinq cailloux pris au torrent et la confiance dans le Dieu des batailles. Ah ! quelle joie s'il nous était donné de voir quelques-uns de ces

pauvres « possédés » assis aux pieds du Sauveur, vêtus et dans leur bon sens ! Si même cette joie nous était refusée, et que nous ne fussions appelés qu'à préparer les voies à d'autres serviteurs, qui viendront semer et récolter là où nous défrichons, notre ministère n'aura pas été vain.

« Nous avons, devant nous, des tribus sans nombre à évangéliser, et nous ne sommes que deux missionnaires et deux évangélistes, quand nous devrions être quinze ou vingt. Je me prends à m'étonner de nos délais et de notre indifférence. On dirait que nous jouons aux Missions. »

Durant le voyage de retour, Coillard eut son lit de camp brisé ; les moustiques, les danses nocturnes faisaient rage.

1er février 1885. — Voilà bien des nuits que je passe sans sommeil. Hier, j'en étais tout à fait malade. Mes pensées — pourquoi ne pas l'avouer ? — sont à Léribé. Ce Léribé ! J'y repasse ma vie de vingt-sept ans, avec tout ce qu'elle a de doux et de béni. L'amer ne se sent plus à pareille distance. C'est une admirable dispensation de la Providence que le temps et la distance arrachent leur aiguillon aux épreuves les plus dures et nous permettent d'envisager sans frisson ce qui jadis nous a causé des douleurs si vives. Les joies au contraire semblent tout aussi fraîches aujourd'hui qu'alors. Je passe en revue tous les membres de mon troupeau, et je m'arrête involontairement, ou plutôt inconsciemment, sur certains noms. Que deviennent-ils ces objets de ma première affection ? Retrouverai-je jamais au Zambèze des Rahabs, des Katérinas, des Mikéas, etc. Des chrétiens avec ces noms-là, peut-être, mais plus des amis de cœur avec la vie desquels, comme à Léribé, ma vie puisse s'identifier. Je ne suis plus à un âge où l'on fait de ces amis-là. Que Dieu me pardonne tout ce qu'il y a eu de charnel et d'égoïste

dans ces amitiés qui ont répandu tant de charme sur ma vie au Lessouto ! Il m'en a sevré, sans doute pour mon bien, et je crois que c'est sincèrement — non sans un sentiment de douleur — que je l'en bénis. Qui a jamais trouvé à redire à l'éducation qu'il donne à ses enfants? Quoi qu'il en soit, il m'est permis de vous aimer encore, vous que j'ai eu la joie d'amener au Seigneur et de voir grandir en connaissance et en grâce. Notre rendez-vous est Là-Haut devant le trône de l'Agneau. Puisse aucun de vous n'y manquer !

Le dernier jour du voyage, Coillard s'écrie, en parlant de ses rameurs :

Nos Masoubias sont de terribles gens, menteurs, voleurs, moqueurs et effrontés. Je suis fatigué d'eux. Que Dieu me pardonne ! Il ne se fatigue pas de moi, lui.

Coillard arrive à Léchoma le mardi 10 février, après deux mois d'absence.

Notre Léchoma a perdu de sa poésie, il est désolé. La maladie a pris possession de notre hameau et a visité tout le monde, grands et petits. Personne n'a échappé. La chère petite Philoloka[1] est la première victime, sur l'autel de Dieu, pour l'œuvre que nous allons commencer.

Léchoma, 2 mars. — Mes patients se remirent en peu de jours. Ma femme, déchargée d'une responsabilité trop lourde pour elle et délivrée des terribles anxiétés qui lui faisaient passer constamment des nuits blanches, retrouva le calme. Pendant mon absence, malade et pleine d'inquiétude à mon sujet, elle devait tout taire et se montrer d'une constitution

---

1. Fille d'Aaron, morte à Léchoma, en l'absence de son père.

d'airain, morale et physique, pour soigner des malades comme Waddell et Lévi. Elle pleurait en me racontant ses peines. Mais une fois qu'elle eut épanché son cœur, elle se sentit soulagée et quelques jours de repos d'esprit la rétablirent.

9 mars 1885. — Toujours des alternatives d'ombre et de lumière ! Me plaindrais-je ? Ne faut-il pas les deux pour la croissance et la maturité des fruits ? Il faut aussi des hivers et des orages. Nous en avons notre part.

Coillard eut des difficultés de tout genre, avec les ouvriers noirs, avec les évangélistes ; enfin, il apprend que des cinquante-quatre bœufs, qu'en octobre 1884 il avait envoyés avec ses wagons pour se ravitailler et pour rapporter de Mangouato les bagages qu'il y avait laissés, vingt sont morts et dix-neuf sont malades ; or, ces bœufs lui étaient indispensables pour transporter à la Vallée tout ce qui lui était nécessaire.

25 mars. — Notre déménagement se complique singulièrement. Ah ! que cela est dur à accepter ! Que c'est mystérieux ! Quelle angoisse cela me donne ! Si seulement c'était une perte personnelle ! O mon Dieu, pourquoi nous affliges-tu ainsi ?

Aujourd'hui, ma pauvre Christina est très malade, elle m'inquiète beaucoup. Verrons-nous nos noces d'argent l'an prochain ?

Des bruits de guerre civile arrivent de la Vallée ; donc, pas question pour le moment d'aller y établir la mission.

La fièvre s'acharne sur toute la petite colonie de Léchoma ; à la fin d'avril, Coillard est en danger pendant plusieurs jours.

29 avril. — Pendant tout ce temps, l'ennemi n'est pas inactif. D'après des rumeurs venant de l'autre côté du

fleuve, les chefs se disputent à notre sujet. Se pourrait-il que le diable parvînt encore à nous fermer la porte ? Non, mais c'est une nouvelle épreuve de foi. Christina, elle, qui n'a jamais quitté Léchoma, me disait : « Oh ! si on nous fermait la porte du Borotsé, je n'irais pas plus loin, je ne retournerais pas en arrière, je mourrais de douleur. » Je regarde nos bagages, nos provisions, et ce n'est pas un petit souci que de savoir comment tout cela ira à la Vallée. Mais s'il fallait rebrousser chemin, pour aller... où ?... Et puis c'est dur d'être malade ici, loin de notre destination. Mon âme se fond en moi. Je crie à Dieu dans ma détresse ; ne m'entendra-t-il pas ?

1er mai 1885. — Voilà deux jours que Christina a été plus malade que jamais. J'avais l'âme angoissée. La pensée qu'elle pouvait me quitter, au début de cette œuvre, me remplissait d'une sorte de terreur. J'ai crié avec larmes à mon Dieu et la paix est rentrée dans mon âme. Il nous a exaucés hier dans les plus petits détails.

4 mai. — Quelles attaques de fièvre a eues ma pauvre femme ! Mais aussi comme ce temps de maladie a été béni pour nos âmes ! Combien nous avons senti la présence de Jésus ! Combien nous sommes entrés dans l'esprit l'un de l'autre, pour comprendre nos difficultés et nous en décharger aux pieds du Seigneur ! Nous sentons bien que nous sommes engagés dans la lutte de la foi.

Si nous regardons aux Barotsis seulement, l'horizon est sombre. Vont-ils vraiment se dédire et nous fermer leur pays ? La seule pensée d'une telle éventualité nous remplit d'un sentiment d'effroi. Avoir tant fait, tant sacrifié, tant souffert, et venir échouer à la porte du pays ! Mais non, cela ne se peut pas. Quand je regarde le passé : mes plaidoyers en Europe, l'abandon de Léribé, mes préparatifs pour cette mission pour laquelle je n'avais que la parole de

Robosi, et que je vois aujourd'hui ce que vaut la parole d'un Morotsi, je m'étonne de ma hardiesse, j'allais dire de ma témérité. Mais Dieu nous a conduits et conduits merveilleusement. Il n'y a pas à en douter. Ah ! combien nous sentons, ma femme et moi, le besoin de cette foi qui fait les miracles ! Nous en parlons beaucoup et nous en faisons un sujet de prières ensemble. Voilà trois jours qu'elle n'a pas eu la fièvre, c'est une réponse à nos prières.

Enfin, l'état sanitaire de l'expédition s'améliore.

10 mai. — Les nouvelles du Zambèze sont peu rassurantes : nouveaux troubles à la Vallée. Qu'adviendra-t-il de notre expédition ? Voilà la mi-mai ; c'est le temps où les canots devaient quitter la Vallée pour venir nous chercher [1]. Allons-nous rester une autre année ici ? Ce n'est pas sans angoisse qu'on se pose une question pareille. Oh ! que l'exercice de la foi est difficile !

La vie se déroule à Léchoma « uniforme, monotone, pâle, insipide », les santés laissent à désirer ; la seule nouvelle est que les chefs de Séchéké sont montés à la capitale pour rendre hommage au nouveau roi.

29 mai 1885. — On nous assure que nous n'irons pas cette année à la Vallée. Ces rumeurs ne m'affectent pas très sérieusement, moi, mais elles répandent dans notre atmosphère un brouillard de tristesse et de découragement. Je crois que Dieu permet tout cela pour nous porter à prier

1. Au Zambèze, la saison de mai à juillet correspondant à l'hiver, c'est la saison sèche, la seule pendant laquelle on puisse voyager et construire ; « la perdre, c'est nous exposer à perdre encore toute une année, » écrit Coillard.

d'autant plus. Et certainement, jamais je n'ai plus plaidé auprès de lui pour cette œuvre.

Deux voyages à Pandamatenga (1er-8 juin et fin juin) afin de pourvoir aux besoins de l'expédition, vinrent rompre, pour Coillard, cette lourde monotonie de la vie à Léchoma. A Pandamatenga, il apprend des nouvelles :

Gordon est tombé à Khartoum le 26 janvier et, deux jours après, l'expédition envoyée à son secours arrivait devant la place. Il nous semble que nous avons perdu un ami personnel[1]. Oh! la politique! Qu'elle est cruelle et que celle de Gladstone a fait de mal partout et dans ce pays aussi!

Coillard trouve, à Pandamatenga, un jésuite; leurs rapports sont empreints de la plus grande cordialité et d'une intimité confiante. Après avoir longuement parlé de la pédagogie à adopter pour les noirs, Coillard conclut :

Mais voilà, nous avons des principes différents : ils poussent et nous essayons d'attirer.

Léchoma, 17 juillet. — Oui, hélas ! toujours à Léchoma ! Les chefs de Séchéké sont de retour ces jours-ci. Quel sera leur message pour nous? C'est le retard que je crains; la saison nous échappe et nous voudrions la retenir. Je suis parfois dans une grande angoisse en présence de cette éventualité. A cela s'ajoute la perte de nos bœufs. Deux viennent encore de mourir.

22 juillet. — Middleton et Aaron sont partis hier pour aller à Séchéké avec un message de notre part aux chefs.

---

1. M. et Mme Coillard avaient rencontré, au Lessouto, le général Charles Gordon et l'avaient reçu à Léribé le 21 septembre 1882.

Il faut que nous traversions. Nous ne demandons plus la permission puisqu'on nous l'a accordée, nous ne demandons que du secours pour passer le fleuve. Voudra-t-on nous le donner ? Ce sont de terribles menteurs que ces pauvres Barotsis ! Il se pourrait que tout ce qui s'est fait et dit au lékhotla et tous les résultats de mon voyage à la capitale fussent vains. Mais non, c'est impossible. Dieu ne se joue pas de ses enfants. Nous sommes tristes, mais nous nous cramponnons aux promesses du Maître. Seigneur, ne nous abandonne pas !

Au milieu de cette angoisse, la poste arrive : « un courrier des plus copieux, trente-neuf lettres. »

25 juillet 1885. — Quelles bonnes lettres ! Que de bien elles nous ont fait ! Nous sommes vraiment des enfants gâtés. On nous aime, on prie pour nous ! De partout, ce ne sont que paroles d'affection et d'intérêt. Nos cœurs débordent de reconnaissance et de joie. Comment douter du lendemain ? Dieu nous ouvrira la porte.

31 juillet. — Mon âme, bénis l'Éternel ! Middleton et Aaron sont arrivés ce matin avec la réponse que nous avions demandée au Seigneur avec tant d'angoisse. Morantsiane, non seulement a immédiatement consenti à ce que nous traversions, mais il a donné des ordres à Mokoumba et Lésouani pour se tenir prêts à nous aider. Il a été plus loin, il veut aussi un missionnaire ; il a même montré à Middleton et à Aaron où il pensait établir la station.

Les chefs de Séchéké se chargeaient de conduire, à la Vallée, Coillard et les siens. Ceux-ci, après quelques jours de fièvre et de grandes fatigues causées par les emballages, se mettaient en route le vendredi 14 août.

Ce n'est pas sans peine que nous avons quitté Léchoma. On aurait dit que nous y avions pris racine. Et pourtant, comme à Léribé, la dernière partie de notre séjour a été une longue attente qui fait languir le cœur, une agonie. Qui dira ce que nous avons moralement souffert ?

Enfin, après mille difficultés causées par bœufs et gens, après bien des jours passés sur la rive droite du Zambèze, au gué en face de Kazoungoula, l'expédition traverse le fleuve le vendredi 21 août et établit son campement sur la rive gauche. Coillard s'arrête quelque temps à Kazoungoula et c'est de là que, le 5 septembre, il écrit[1] :

« Nous voici donc au confluent de la Chobé et du Zambèze. Ce n'est pas loin de Léchoma, mais ces douze kilomètres sont la meilleure étape que nous ayons encore faite depuis que nous avons quitté Léribé. Les murs de Jéricho sont tombés devant nous et nous avons fait notre entrée dans cette forteresse de Satan, pas sans difficulté sans doute, mais enfin nous y sommes. Nous serions bien vite à la Vallée, si nous avions seulement des bœufs pour traîner nos voitures. Après le passage du fleuve, il a d'abord fallu conduire les évangélistes et leurs familles à Mambova chez le chef Mokoumba où Lévi va s'établir définitivement et Aaron provisoirement. Puis M. Jeanmairet est parti, avec Middleton et deux petites charges de bagages, pour Séchéké où il va fonder sa station. Nous attendons ici le retour des deux attelages pour aller aussi à Séchéké et de là à la Vallée. Pour tous ces voyages, en effet, nous n'avons que deux attelages aussi maigres que les vaches de Pharaon. Nous soupirons après le moment où nous pourrons définitivement nous arrêter dans ce long pèlerinage. Nous voudrions arriver à Séfoula

1. A M. E. Lacheret.

et nous y faire un abri avant la saison des pluies. Elle commence en décembre et nous ne quitterons pas cet endroit avant la fin de ce mois. Et puis il s'agit de faire la route dans un pays où aucun wagon n'a jamais roulé. Il va vous sembler que je me plains. De quoi me plaindrais-je ? De ce qu'enfin le Seigneur a entendu nos cris et exaucé nos vœux les plus ardents ? De ce que nous sommes enfin reçus par des chefs que tout le monde taxait de manque de sincérité à notre égard ? Dieu nous a donné la victoire. « Ceux qui se confient en lui ne sont jamais confus. »

« Si, à l'aide d'un puissant télescope, vous pouviez nous voir, cela vous intéresserait. Nous sommes en pleins champs, mais au bord de la grande rivière que nous ne cessons d'admirer avec ses îlots et ses bras. A côté de notre voiture se trouve un méchant abri de paille où l'on ne peut avoir de lumière qu'avec une lanterne; derrière nous, des enclos d'épines qui servent de bercail à nos animaux, puis, un peu partout, des poules, des chiens, des chats et quatre ou cinq chevreaux, tout un monde turbulent de bipèdes et de quadrupèdes, pour lesquels il n'y a rien de sacré.

« Ce qui est plus intéressant ce sont les gens qui affluent chaque jour à notre camp. Pouvez-vous croire que, pendant cette longue détention dans les solitudes de Léchoma, ma femme n'a jamais vu de femmes ou d'enfants du Zambèze ? Les femmes d'ici, qui entendaient parler de femmes blanches à Léchoma et qui, par crainte des Matébélés, n'osaient s'aventurer jusque-là, viennent maintenant par troupes, avec des plats de millet sur la tête et les offrent à ma femme, avec force claquements de mains comme salutations de bienvenue. Mais, dans ces petites écuelles vidées, il faut bien mettre un collier ou deux de verroterie. C'est, après tout, un échange, quelquefois même un peu cher; mais il a ceci de bon qu'il se fait sans discussion et avec beaucoup de décorum. Ce

sont de bonnes occasions pour causer et faire connaissance. En général, les femmes zambéziennes n'ont pas grand'chose à dire. Elles sont bornées, leur petit monde est fort restreint et, quand elles sont au bout de leur chapelet de nouvelles, elles mendient. Ce n'est au-dessous de la dignité de personne de mendier. Les femmes makololos font exception, mais, comme elles forment la haute aristocratie du pays, elles exigent d'autant plus ; et gare à leurs langues, si elles ne sont pas satisfaites. Nous avons déjà senti leurs piqûres et leur venin. »

Kazoungoula, lundi 7 septembre 1885. — La journée d'hier a été belle : l'Évangile a été prêché dans trois endroits différents, par Jeanmairet en route pour Séchéké, par les évangélistes à Mambova et par moi ici ; cela fait bondir le cœur de joie.

15 septembre. — Les bruits concernant Léwanika, son retour et la fuite d'Akoufouna se maintiennent. Tout cela me donne beaucoup de souci. Qu'allons-nous faire ? La perspective de rester toute une saison à Séchéké et d'y bâtir des abris m'épouvante. Mais, sans bœufs et en temps d'anarchie, que faire ? Oh ! que Dieu ait pitié de nous ! Qu'il nous ouvre le chemin ou nous donne la résignation.

Enfin, Coillard et les siens quittent Kazoungoula, le lundi 21 septembre et se mettent en route pour Séchéké, où ils arrivent le vendredi 25 septembre, à 2 heures du matin, par un clair de lune magnifique. La guerre civile règne à la Vallée ; Séchéké est désert : seuls les chefs y sont restés ; les uns sont partisans d'Akoufouna, les autres de Léwanika.

Dimanche 27 septembre 1885. — Notre premier dimanche en famille à Séchéké. Oh ! que Dieu est bon ! Je ne puis

qu'admirer, dans un sentiment de profonde adoration, ses voies à notre égard. Quelle miséricorde que tous les troubles politiques aient éclaté après que nous avions quitté Léchoma et traversé la rivière. On nous prédisait le pillage de tous nos biens, cela peut encore nous arriver ; que Dieu nous donne la grâce de recevoir joyeusement cette épreuve ! Mais voilà quinze jours que M. Jeanmairet est ici, tout seul, avec nos bagages, dans un village abandonné et il n'y a pas perdu une obole. Notre ami dit qu'il a vécu dans une complète sécurité, n'en déplaise aux prophètes de malheur. Et quant aux bœufs, que ne présageait-on pas ? Eh bien ! les lions nous ont attaqués et nous ont tué un âne ; les hyènes ont attaqué notre troupeau et nous ont enlevé treize chèvres. A part cela, le voyage a été des plus agréables et des plus heureux.

« C'est une date dans l'histoire de l'évangélisation de l'Afrique [1] que le jour où nous avons traversé, en famille et avec nos wagons, le Zambèze, cette barrière jusqu'à présent infranchissable aux étrangers — aux étrangers surtout qui auraient voulu se fixer au nord du fleuve. Sera-t-il demandé aux chrétiens d'Europe de grands sacrifices d'hommes et d'argent ? C'est possible. Mais l'Évangile ne reculera pas. On nous pillerait, on nous tuerait, qu'avant peu d'années les messagers qui iront publier la bonne nouvelle du salut jusqu'au cœur même du noir continent seront une grande armée.

« Dites et redites à nos amis que la force et le développement de la mission dépendent entièrement de leur coopération. Qu'ils n'attendent pas que la mort affaiblisse notre

1. Lettre de Kazoungoula, 29 août 1885, impr. dans *J. M. E.*, 1886, p. 61 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 173 et suiv.

petit personnel pour nous envoyer du secours. Ce que je demande à Dieu, c'est que nous n'ayons pas une mission rachitique qui soit toujours entre la vie et la mort, et ne sache que pousser des soupirs et des cris d'angoisse. Le monde chrétien est en droit d'attendre de la mission du Zambèze quelque chose de plus qu'un feu de paille. Il faut non seulement nous soutenir, mais nous développer. Il faut que nous allions de l'avant. Ce pays n'est que la porte de l'intérieur. Le champ qui est devant nous est sans bornes. Il faut que le Christ soit prêché, il faut que la bonne nouvelle soit publiée, le temps presse. Ne nous laissons pas devancer par les marchands. Montrons que les disciples du Christ, eux aussi, sont capables de nobles entreprises et de grands sacrifices, qu'eux aussi savent se dévouer.

« A propos des regrets qu'exprimait la reine Victoria sur la mort de John Brown dont elle vantait le dévouement, un critique remarquait : « Y a-t-il, peut-il y avoir du dévouement à servir une reine ? » Ah ! que parlons-nous donc de sacrifices et de dévouement, nous, quand il s'agit du Roi des rois que nous avons l'insigne honneur de servir ? Les anges mêmes nous envient. »

CHAPITRE V

DE SÉCHÉKÉ A SÉFOULA

1885-1886

Arrêtés à Séchéké. — Le bourbier du désespoir. — Troubles politiques. — Message de Léwanika. — Départ pour la Vallée. — Voyage sur le fleuve. — Nalolo. — Mokouaé. — Prédication à Léalouyi. — Entretiens avec le roi. — Retour à Séchéké. — Le courrier. — Jour de naissance. — Ngouana-Ngombé. — Départ pour la Vallée. — Voyage difficile. — Arrivée à Séfoula. — Constructions. — Retour à Séchéké. — Un voyage de noces d'argent. — « Nous sommes à Séfoula. »

Séchéké n'était pour M. et Mme Coillard qu'une étape : il s'agissait de remonter jusqu'à Séfoula. Toutes sortes d'obstacles surgirent.

Les troubles continuaient à la Vallée : Akoufouna avait été détrôné par Robosi-Léwanika. Les chefs de Séchéké et leurs gens, surexcités par la guerre civile et divisés, mirent à une rude épreuve la patience des missionnaires qu'ils exploitaient et qu'ils menaçaient parfois. A plusieurs reprises, la présence seule de ceux-ci les empêcha d'en venir aux mains.

Il n'était plus question de la promesse faite à Coillard de canots pour l'amener à la Vallée. Enfin, la saison était trop avancée, les pluies étaient venues plus tôt et plus fortes que l'année précédente. Aussi Coillard dut-il se résoudre à faire un nouveau stage à Séchéké et à y exercer le ministère de l'attente.

Séchéké, 6 octobre 1885. — C'est une vie assez agitée que nous menons ces jours-ci. Je m'en sens triste. C'est à peine si je puis trouver un moment pour m'esquiver et

chercher un peu de solitude. Christina est sur les dents. Nous sommes l'un et l'autre exposés aux regards scrutateurs de ces Zambéziens. Rien ne leur échappe, ils n'épargnent pas les remarques. Oh! que Dieu me donne de la patience et de la grâce!

8 octobre. — Jamais, je crois, nous n'avons senti, comme depuis que nous avons traversé le fleuve, la réalité de la présence du tentateur. Après nous avoir entravés de toutes manières dans nos plans, il s'est attaqué à nos personnes. C'est d'abord la calomnie qui s'est acharnée sur nous, puis ce sont les scènes insultantes que nous font les gens à propos de tout et de rien. Comme nous sentons le besoin de vivre près de Dieu dans une communion constante et sans nuage!

11 octobre. — Dieu est bon : ce qu'on perd pour lui, il le rend avec intérêts. Après la guerre de 1866, nous avons perdu tout le bétail que nous avions. Il nous a donné ensuite ce dont nous avions besoin, rien de plus. Dans la dernière guerre des Bassoutos, on nous a pris tout ce que nous possédions et je n'ai pas pu obtenir un centime de compensation de la part du gouvernement. Cela nous a mis à l'étroit. Aujourd'hui, nous avons des vaches et des génisses plus que nous n'en désirons. Au lieu de dix que j'ai achetées, j'aurais pu en avoir cent et plus au prix coûtant de 20 à 25 schellings. C'est une grande bénédiction que l'abondance de lait dans un ménage.

17 octobre. — L'horizon politique est comme notre ciel, tour à tour baigné de lumière, chargé de nuages et orageux.

22 octobre 1885. — J'ai beaucoup de soucis, mais tout est paix et joie dans mon âme. Je jouis de la communion de mon Sauveur. C'est là un refuge, une forteresse; cela aussi me paraît une nouvelle découverte tant les expériences que Dieu me fait faire ont de fraîcheur ! Ce qui



SÉCHÉKÉ — LE FLEUVE ET LA STATION (1901)

m'humilie, c'est de voir des hommes comme ces étudiants de Cambridge, qui sont partis pour la Chine et qui partout, à bord, à Aden, en Australie, ont amené des âmes à la connaissance du Sauveur. Ce sont des hommes remplis de la puissance du Saint-Esprit et de la foi. Oh! si seulement le Seigneur me baptisait à nouveau de son Saint-Esprit, moi qui peux n'avoir que peu de temps à vivre!

Une question qui nous occupe, ces jours-ci, c'est celle de nos bagages. Après avoir chargé nos voitures à Léribé, nous avons dû décharger et laisser des caisses. Nous en avons ensuite semé tout le long de la route, à Bethléem, à Prétoria, à Mangouato, à Léchoma, et maintenant ici, à Séchéké. Quand les aurons-nous à la Vallée? Voilà un gros problème à résoudre. De la solution dépendra, en partie, le succès de la mission. Sûrement, quand le moment sera venu, Dieu nous enverra l'aide qu'il nous faut.

Mlle Élise Coillard et M. Jeanmairet s'étaient fiancés à Léchoma le 17 juillet ; le mariage fut célébré le 4 novembre dans « une atmosphère de calme, de sérénité et de bonheur, comme celle dont jouirent sans doute les convives de Cana ».

8 novembre 1885. — Les difficultés croissent sous nos pas. Quand en verrons-nous la fin? Hélas! l'école est dure à laquelle Dieu nous a placés. Nous sommes bien tombés à Séchéké dans le bourbier du désespoir. Qu'il est difficile d'accepter la volonté de Dieu et de la trouver bonne, agréable et parfaite, quand elle est diamétralement opposée à la nôtre. Mais inutile de regimber. Nous voici plantés à Séchéké pour six mois encore et plus. Il faudra recommencer à bâtir. Que Dieu ait pitié de nous!

Diane, un de nos chiens, a été emportée la nuit dernière

par un crocodile. Les hyènes nous font, toutes les nuits, une guerre acharnée.

13 novembre. — Toujours les hyènes. L'avant-dernière nuit nous n'avons pas pu dormir. Notre pauvre Bruce ! On dirait qu'il sent que maintenant toute la responsabilité de la garde est tombée sur lui. Posté à côté de la voiture, il aboyait à tout rompre ; mais sa voix est si aigre et sur un diapason si élevé qu'elle vous donne le frisson. Middleton et Kambourou ont brûlé passablement de poudre. A entendre les détonations, on aurait cru qu'il y avait une bataille. Christina avait presque le délire. Hier, elle n'a pas pu se lever. C'est affreux d'être malade ou d'avoir à soigner un malade dans un wagon. Le nôtre est si plein qu'on a de la peine à se glisser jusqu'au lit.

Enfin le campement fait place à une installation plus durable :

« Trois semaines ont suffi pour construire notre case [1]. Les murs en sont de pieux et de roseaux crépis de boue, mais ils supportent un bon toit de chaume et c'est l'important. Nos tentes sont brûlées, pourries, à peu près hors d'usage. C'est un pauvre abri qu'une tente où vous cuisez comme dans un four ou pataugez comme dans un cloaque. Les vents la font osciller comme un homme ivre. Nous passâmes une fois la nuit dans les transes ; je croyais à chaque instant que la tente tomberait sur nous et, par prudence, nous n'allumions pas de chandelles. Le lendemain, nous nous casions de notre mieux dans le wagon. Et bien nous en prit, car, au milieu de la nuit, un ouragan renversa la tente. Au matin c'était un triste spectacle. Et pourtant là, dans sa cage à moitié écrasée, le serin de ma femme chantait à s'égosiller. Quelle leçon ! »

1. Lettre à M. E. Lacheret, Séchéké, 26 décembre 1885.

12 décembre 1885. — La poste est arrivée, hier soir, avec cinquante-sept lettres. Je suis étonné de la bonté dont on nous entoure. On nous choie; on nous croit, hélas! bien plus dévoués que nous ne le sommes. Cela me fait trembler. Pour moi, l'illusion n'est pas possible. Je sais ce que je suis; ce que l'on dit de moi en Europe c'est ce qu'on me croit être, ce que je devrais être et ce que je voudrais être. Que Dieu ait pitié de moi et me rende accompli!

Enfin, le 18 janvier 1886, arrive à l'adresse de Coillard une lettre de Léwanika.

Il m'attend, dit-il, avec impatience, je suis son ami et il est maintenant au pouvoir. Il aimerait un chien noir, les crocodiles ont mangé les siens; il me demande surtout un fusil, il lui faut aussi de l'huile pour sa lampe. Je suppose que nous partirons bientôt pour la Vallée, mais j'avoue que les dispositions de Léwanika me font peur.

19 janvier 1886. — Nous sommes très préoccupés de l'œuvre et du peu de chemin que nous avons encore fait dans la confiance et l'attention des gens ; nous avons eu, à ce sujet, de sérieux entretiens avec Jeanmairet. Avons-nous été assez généreux ? Avons-nous été fidèles? C'est un examen qui s'impose à nous. La conclusion c'est que nous n'avons pas de foi.

29 janvier. — Les chefs montrent très peu d'empressement à nous servir. Ils prétendent s'occuper de mon voyage et causent en buvant de la bière, mais c'est tout.

Christina a eu avant-hier un accès de fièvre, hier elle était mieux, mais, vers le soir, elle a eu une nouvelle attaque. La question de la guérison par la foi nous préoccupe beaucoup.

Dimanche 31 janvier 1886. — Ce dimanche me laisse navré. Il y a trois semaines, j'avais, le samedi soir, annoncé que le lendemain c'était le jour du Seigneur, et j'avais invité les chefs à venir au coup de cloche. Le lendemain, en effet, ils étaient là au lever du soleil, entourant la maison, tous solennellement assis sur leurs sièges, comme des sénateurs. Avec la meilleure volonté du monde, je ne pus m'occuper d'eux avant le déjeuner et avant notre petit culte domestique. Mais, immédiatement après, nous nous rendîmes auprès d'eux, nous leur enseignâmes des cantiques. Christina leur fit répéter et leur expliqua ce passage : « Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde... » Elle leur parla admirablement. Je leur parlai ensuite sur le même sujet. Ce fut une matinée bien employée jusqu'à 10 heures et demie. Dimanche dernier, ils ne vinrent pas de si bonne heure. Aujourd'hui, je leur avais fait dire de grand matin de ne venir ni trop tôt ni trop tard, mais bien au premier coup de cloche. Je sonnai deux fois, sans que nous vissions personne apparaître. Je fis pour mes garçons une école du dimanche. Enfin ils arrivèrent. Je leur racontai le déluge. On écoutait assez bien ; on répondit même à mes questions avec entrain. Mais quand, quelques instants après, je les questionnai sur ce que j'avais dit : rien ! Pas le moindre étonnement, pas la moindre curiosité. Je parlais encore, quand les chefs m'interrompant : « Où est le café ? Nous avons faim, donne-nous à manger. » Comment créer quelque intérêt dans des esprits pareils ?

5 février 1886. — Je n'ai pas le courage de prendre la plume tous ces temps-ci et que dirais-je ? Il se passe peu d'événements autour de nous et mes pensées sont trop sombres pour en faire la confidence. J'ai essayé de me remettre à mon journal de la première expédition, mais j'en suis dégoûté. Il ne vaut pas l'impression. Le livrer au public c'est

lui préparer un grand désappointement. Je le sens et cela me tracasse. Et pourtant je devrais publier quelque chose sur notre premier voyage au Zambèze [1]. Je me suis aussi remis à l'étude du sérotsi.

Aujourd'hui sont arrivés des Barotsis envoyés par le roi. Il leur a donné un message pour nous : « Il faut que nous partions immédiatement avec armes et bagages pour la Vallée. » Ces messagers, avec Rataou et Mothibi, deux chefs de Séchéké, à leur tête, sont venus nous voir très solennellement et m'ont transmis ce message. Je leur ai répondu que les chefs de Séchéké, depuis que je les connais, n'ont fait que mettre des obstacles sur mon chemin et n'ont jamais essayé de m'aider. Je me suis plaint, j'ai exposé mes griefs très carrément. Cela a piqué Rataou qui s'est défendu, assez faiblement du reste. Je n'ai pas répliqué. Cela a jeté du froid sur notre entrevue.

9 février. — J'ai passé par quelques jours de luttes et de tristesse. Mais maintenant tout est paix. Mon voyage à la Vallée me préoccupait et absorbe encore mes pensées. Les chefs de Séchéké sont toujours les mêmes. Mais comme je sais que leur plan est de me faire attendre qu'eux aillent à la capitale, cela m'émeut peu. J'attendrai jusqu'au 1er mars et, à défaut de canots, je partirai à pied.

12 février, soir. — L'an passé à cette heure-ci, je revenais de la Vallée et je rentrais à Léchoma. La fièvre nous avait visités alors. Cette année, cette saison du moins, quel

---

1. Nous avons utilisé la rédaction à laquelle Coillard fait ici allusion. Voy. Éd. Favre, *François Coillard, missionnaire au Lessouto*, p. VII. Coillard avait travaillé à cette rédaction en 1883 à Léribé, en 1885 à Léchoma. Enfin, en 1890, à Séfoula, il s'y était remis, lorsqu'il apprit que M. Théoph. Jousse avait publié son histoire de *La Mission au Zambèze;* il renonça aussitôt à son travail : « Le public n'y perdra rien, écrit-il à A. Boegner (14 mars 1890). Vous savez si c'est gaiement que j'envisageais la publication d'un livre. Je ne cédais qu'au sentiment du devoir et au désir constamment exprimé par différents amis. »

contraste ! Que Dieu est bon ! Nous le bénissons chaque jour pour le grand bienfait, qu'il nous renouvelle, d'une excellente santé.

Léwanika avait définitivement ressaisi le pouvoir ; Coillard devait aller faire avec lui de nouveaux arrangements, laissant à Séchéké Mme Coillard et M. et Mme Jeanmairet.

18 février. — Le 26 février il y aura vingt-cinq ans que nous nous sommes mariés. Qui ne me pardonnerait de désirer retarder mon départ de quelques jours afin de fêter avec Christina nos noces d'argent ?

Vendredi 5 mars. — Enfin mon voyage à la Vallée se dessine. Après beaucoup de pourparlers, de délais, de déboires, les chefs m'ont procuré des canots et Mokoumoa-Koumoa me conduira à la Vallée.

Le samedi 6 mars, Coillard quittait Séchéké :

7 mars 1886. — J'ai béni Dieu de ce que j'ai pu partir avec calme, sans être trop pressé. Mon voyage paraît moins formidable aujourd'hui que l'an passé. Nous sommes dans le pays, nous y avons même pris pied. Nous connaissons un peu plus les gens. Et puis, je crois que notre confiance en Dieu a aussi grandi. Nous avons été très préoccupés, ces derniers temps, par la guérison par la foi. Je me sens humilié de n'être pas encore arrivé au point où en sont d'autres chrétiens. Je crois que Dieu bénit les moyens employés, mais ne pas employer de moyens me semble tenter Dieu. Je crois fermement que Dieu peut nous garder de la maladie. Nous le lui avons demandé ensemble. Dieu nous exaucera et j'ai l'esprit tranquille. J'ai confiance que tout ira bien.

De son côté, Mme Coillard écrivait[1] : « Oh ! comme il fait bon de se sentir si heureux et si calme, dans un moment comme celui de la séparation. Plus d'émotion, plus d'agitation, on a tout remis entre les mains de ce Père tout-puissant qui est tout près de nous.

« Je suis allée voir mon mari partir dans une petite pirogue si frêle, si étroite qu'un faux mouvement aurait suffi pour le jeter dans le fleuve. Nous étions remplis de paix et de sérénité tous les deux, car nous ne voyions pas la planche, mais le bras de l'Éternel qui l'entourait et, là, il était en sûreté. »

La vie, dans ces voyages sur le fleuve, est toujours la même : Coillard évangélise, observe, note, il admire le paysage, il photographie.

J'ai pris quelques vues que je demande à Dieu de faire réussir dans l'intérêt de son œuvre. Si nous devons tout faire, même manger et boire pour sa gloire, sûrement je puis faire de la photographie pour le même but. Et je le fais.

Les rameurs ne sont pas pressés, d'où discussion avec le chef de l'expédition. Un jour (12 mars) celui-ci déclare, à 3 heures et demie, qu'on va s'arrêter et camper pour la nuit.

Camper à 3 heures et demie ! Comment ? Quand arriverons-nous à Séoma? C'est demain samedi. J'étais très fâché. Je dis à Mokoumoa que je n'étais pas un paquet et que c'était le moins qu'il me consultât pour une chose pareille. Je voulus passer outre. Mais Mokoumoa m'assura que c'était impossible, puisque nous ne savions pas le chemin. A la fin, je dus céder, mais j'étais très fâché et, à dire vrai, j'étais mortifié et profondément humilié. Oh ! quelle chute après la bonne

1. A Mme Georges Appia, 28 avril 1886.

journée que j'ai eue! Je ne comprends pas encore ceux qui, d'un bond, arrivent à la sanctification.

Vendredi 19 mars 1886. — Vers 4 heures, nous arrivâmes au village de Mosiba. Nous n'y trouvâmes que la veuve de Mosiba, ses enfants et quelques femmes. Mosiba, ce brave qui nous avait si bien reçus l'an passé, a été tué dans une bataille. J'ai été ravi de constater que les femmes et les enfants se souviennent des cantiques que je leur avais enseignés. Ils m'en ont chanté un assez correctement, ils étaient hors d'eux-mêmes de joie. Il paraît qu'après mon passage, on le chantait au lékhotla, dans les cours, partout. Pauvre Mosiba! Il se réjouissait à la pensée de me chanter ce cantique à ma prochaine visite. Il a du moins entendu parler de Jésus.

La lune est pleine. Nous avons prêché l'Évangile et chanté jusque tard dans la soirée. Chaque fois que je voulais m'arrêter, mes gens, malgré la faim et la fatigue, me disaient : « Oh! encore ce cantique! »

A Nalolo, Coillard visite la redoutable reine Mokouaé, sœur de Lewanika, second souverain du pays, qui, durant la guerre civile, n'a pas craint de procéder de sa propre main à de terribles exécutions ; il y arrive un samedi et, tout de suite, de bons rapports s'établissent entre le missionnaire et la reine ; le dimanche, vers 2 heures, Mokouaé réclame la visite de Coillard qui célèbre un culte.

Elle rassembla des gens et nous eûmes un nombreux auditoire, je me sentais faible et ému tout à la fois. Le Seigneur me fit sentir sa présence. Il me soutint merveilleusement. J'ai pu chanter et prêcher avec force. Jamais, dans ce pays, je n'ai encore eu un auditoire aussi sérieux ni aussi attentif. Le service leur parut court et à moi aussi, bien qu'il eût duré deux heures, à cause des cantiques que j'ai chantés. « Comment, c'est déjà fini? »

« Puis elle m'invita dans sa maison spacieuse[1] et d'une propreté admirable. Pendant que des jeunes filles faisaient le service, je m'assis sur un rouleau de nattes, en face de la reine. Celle-ci me passa un vieil accordéon à la voix fêlée. « Allons, fit-elle, joue-moi donc quelque chose ! » J'en tirai un air, puis un second, puis un troisième. Des souvenirs d'enfance, pour moi sacrés, surgissaient dans mon esprit. La mélancolie me gagna. Je rendis l'instrument à Mokouaé. Elle s'en empara d'un air triomphant, et, faisant courir ses doigts sur le clavier, avec une agilité surprenante, elle en tira une cacophonie qui charmait évidemment son oreille. S'excitant, elle se mit à chanter. Je passai une bonne demi-heure à écouter, tout ébahi, cette étrange sérénade. Étonnée de mon calme, sans doute, elle finit par poser l'accordéon et me dit d'un air satisfait : « Tu vois que, moi aussi, je sais jouer. » Je le crois bien, elle m'avait tout à fait éclipsé. »

Mokouaé a été aimable jusqu'au dernier moment. J'ai été la voir le soir, la veille de mon départ. Elle s'est naturellement fait attendre.

Profitant de cette attente, Coillard va visiter un garçon blessé à la chasse d'un coup de fusil dans le genou.

Ce qui me frappe c'est que ces gens qui ne connaissent nullement mon caractère de ministre de l'Évangile — et non seulement eux, mais tous les natifs chez qui j'ai été — du moment qu'ils entendent que nous sommes des serviteurs de Dieu, s'imaginent que nous avons la puissance de

---

1. Lettre de Séchéké, 19 avril 1886, impr. dans *J. M. E.*, 1886, p. 392 et suiv., et 424 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 184 et suiv.

guérir tous les maux du corps, aussi bien que ceux de l'âme. Ils connaissent peu ces derniers du reste. Oh ! si seulement je possédais des connaissances médicales, ou bien cette foi qui guérit toutes les maladies, afin de mieux marcher sur les traces de mon Sauveur, même dans l'exercice de ce grand ministère de sympathie et de délivrance.

Mokouaé était d'humeur à causer. Quand je voulus partir elle m'arrêta et me dit qu'elle « me regardait encore. » Christina eût été amusée de l'entendre faire toutes sortes de remarques sur ma personne : « Il a de beaux yeux, voyez comme il regarde les gens en face, ses yeux sourient. Ce n'est pas comme un tel qui a des yeux de chat et qui regarde à droite et à gauche. »

Le lundi 22 mars vers 4 heures, Coillard, qui avait déjà rencontré le roi en route, arrive à Léalouyi. Le lendemain et les jours qui suivent, il eut avec Léwanika de fréquents entretiens officiels ou intimes, au cours desquels il lui parla avec une grande franchise au sujet de ses cruautés, et il conclut :

« Il a un grand désir de bien faire et aussi de nous faciliter notre établissement ici. »

Coillard eut aussi de nombreux entretiens avec le Ngambéla dont il avait fait la connaissance l'année précédente.

Le samedi (27 mars), j'ai fait savoir au roi par Ngambéla que le lendemain c'était le jour du Seigneur et qu'il aurait à rassembler ses gens pour entendre ce que j'avais à leur dire. Je le revis tôt après ; il me fit une foule de questions sur le jour du Seigneur et comment on devait l'observer. Le lendemain, avant 7 heures, il siégeait au lékhotla, mais le tambour et le sérimba[1] étaient silencieux. Le crieur public

---

1. Instrument de musique dont on joue devant le roi.

rassembla tout le monde, hommes et femmes, un auditoire de 500 à 600 personnes. Les jeunes gens de Séchéké me soutenaient un peu par le chant. Je suivis la même méthode qu'à Nalolo. Je lus les commandements en les paraphrasant, les résumai au milieu d'une attention sérieuse; puis j'essayai de leur faire comprendre l'Évangile, partant de l'idée que je suis un ambassadeur. Je leur parlai de mon Roi, du message qu'il m'a confié, le tout entremêlé de deux ou trois chants. La prière, comme toujours, les étonna et quand ils eurent fini de répéter, après moi, l'Oraison dominicale et prononcé : Amen, ils se relevèrent en éclatant de rire : « Nous étions morts et nous voici de nouveau en vie ! » Cette notion de la prière est pénible. Nous la déracinerons avec le temps, j'espère. Le chef ne s'agenouilla pas. Mais lui aussi, un jour, fléchira les genoux devant Jésus.

L'après-midi, nouvel auditoire aussi nombreux que le matin, mais plus sérieux. J'ai parlé dans le même sens, lisant plusieurs portions de la Parole, affirmant que c'est au nom de Jésus que nous venons dans ce pays. Je fus tout particulièrement soutenu et je sentis l'émotion me saisir quand, pour la première fois devant ces pauvres Barotsis qui m'écoutaient bouche béante, j'exaltai mon Sauveur. Oh ! jamais je n'ai mieux senti sa présence. Je ne cédai pas à l'émotion qui me remplissait le cœur, mais je parlai avec force, je parlai comme je voudrais toujours parler.

Malgré la fièvre, dont il subit une ou deux atteintes, Coillard visita quelques emplacements pour la future station.

5 avril 1886. — Long entretien avec le roi, chez lui. Je l'aime de plus en plus. Il me dit tout, sans gêne, sur leurs coutumes et leur histoire. Il est intelligent, un peu enfant dans l'intimité, ce qui n'est pas précisément un défaut.

Comme je lui disais qu'il nous fallait faire plus ample connaissance, il me regarda fixement et me dit : « Tu parles de toi, missionnaire ; mais moi, dès que je t'ai vu, ça m'a suffi, je me suis donné à toi, c'est ma nature. »

Chaque jour ce sont de nouveaux entretiens avec le roi[1]. Une fois (6 avril), celui-ci demanda au missionnaire comment il devrait gouverner afin que son règne s'affermît.

Je me recueillis un instant et je lui dis :

« Il te faut gagner la confiance de ton peuple et inspirer aux plus humbles un sentiment de parfaite sécurité. Pour cela, mets l'épée au fourreau, une fois pour toutes, et renonce à la vengeance.

« Punis sévèrement le vol et extirpe-le.

« Accepte franchement l'Évangile pour la tribu et pour toi-même. »

Et nous fûmes bientôt engagés dans une conversation captivante qui dura jusqu'à midi.

« Le roi, est aimable[2], causeur, communicatif. Mais il a une volonté qui ne souffre pas la moindre opposition. Si jamais il devient hostile à l'Évangile, nous aurons des tribulations très certainement. »

Le 8 avril, Coillard prend le chemin du retour ; en route, il lit *L'Espèce humaine* de Quatrefages, qui l'intéresse si vivement, qu'il en a « mal aux yeux de lire ». Le 17 avril, il arrivait à Séchéké :

La vue de la station me fit tressaillir. Deux coups de

---

1. Une de ces conversations est relatée très au long dans *Sur le Haut-Zambèze*, p. 194-195.
2. Lettre à Mme Louis Boissonnas, Séchéké, 29 avril 1886.

fusil attirèrent bientôt sur le rivage des figures connues. Il n'en manquait pas une. Je fus saisi d'une telle émotion qu'en sortant du bateau, je pouvais à peine me tenir debout et retenir mes larmes. Quel moment !

Coillard revenait avec l'assurance donnée par le roi que, dès que la saison serait favorable et l'inondation retirée, il pourrait monter avec sa femme à la Vallée et y fonder la mission, près de la résidence royale.

« L'œuvre qui est devant nous est grande, écrit-il[1]. Elle sera difficile et j'ai le pressentiment que des tribulations nous attendent. Mais Jésus l'a promis : « Voici, je suis avec vous, jusqu'à la fin du monde. »

La vie reprend à Séchéké avec ses difficultés toujours les mêmes ; les meurtres politiques, les vols continuent :

« Notre œuvre à Séchéké, sauf la prédication et les visites, a été à peu près nulle[2]. Depuis la révolution, le village est resté désert : il n'y a que les chefs avec quelques esclaves et ils sont tellement absorbés, démoralisés par les scènes de pillage et de meurtre auxquelles ils se livrent, qu'ils ont peu de goût et peu de temps pour les choses sérieuses. C'est dans tout pays la même chose : « La chair est inimitié contre Dieu. »

La monotonie de la vie est coupée par diverses courtes absences. Une fois Coillard va à Léchoma pour expédier le courrier, quatre-vingt-sept lettres.

---

1. Séchéké, 19 avril 1886, impr. dans *J. M. E.*, 1886, p. 436 ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 199.
2. Lettre à Mme Louis Boissonnas, Séchéké, 29 avril 1886.

9 mai 1886. — Que Dieu bénisse cette correspondance, et que chacune de nos lettres soit un canal de bénédictions! C'est ma prière de chaque jour.

Une autre fois, il va à Kazoungoula à la rencontre de Middleton qui arrivait du sud, avec les bagages et les provisions. Il a de grandes difficultés avec les noirs aussi bien à Kazoungoula qu'à Séchéké.

Kazoungoula, 13 juin. — J'ai la tristesse au cœur. Personne ne saura jamais ce que nous avons à souffrir et à endurer ici. Notre position devient de plus en plus pénible, et certainement, si le roi ne nous accorde pas sa protection, il nous sera impossible de vivre dans son pays. Je me demande si peut-être Léwanika et les chefs ne seraient pas résolus à nous piller et à nous laisser piller.

Séchéké, 13 juillet. — Mon cœur déborde d'admiration et de reconnaissance envers Dieu pour toutes ses bontés et ses tendresses. Ses réponses à nos prières nous confondent. Nous avons appris, je crois, à lui dire tout, même ce qui, aux oreilles d'autrui, serait tout ce qu'il y a de plus banal. Cela nous est naturel à nous ; nous savons que notre Père nous comprend et qu'il s'associe à tout ce qui nous préoccupe ou nous concerne. Jamais Christina et moi n'avons vécu, comme maintenant, une vie de foi et de confiance. Un grand sujet de joie et d'actions de grâce, c'est l'arrivée de nos bagages — une partie du moins. Que ces caisses aient pu venir, sans accident sérieux, de Léribé au Zambèze, à travers le désert, c'est une surprise dont nous ne revenons pas. Notre tendre Père ne pourvoit pas seulement à nos besoins mais aussi à nos conforts. Mon grand désir c'est d'avoir notre harmonium, notre fourneau, nos lits, notre maison, pas pour moi, mais pour ma femme.

Je ne suis pas sans souci en pensant à notre voyage à la Vallée, à nos travaux d'installation, car les soucis c'est une mauvaise herbe dont le cœur est infesté. Et puis, cette terrible séparation qui nous attend !

En effet, il avait été décidé que Mme Coillard resterait à Séchéké, auprès de Mme Jeanmairet, tandis que Coillard partirait pour la Vallée avec Middleton et Waddell ; Mme Coillard, après avoir assisté Mme Jeanmairet pour ses couches, devait monter à la Vallée avec Aaron qui viendrait la chercher.

« Ce qu'il y a de plus sombre dans cette perspective [1], c'est que ma femme sera obligée de faire sans moi ce long voyage de plus de 500 kilomètres. La séparation est pour nous le point sensible. Partager ensemble dangers et fatigues, ça nous paraît facile. Ensemble, le matin nous nous sentons forts pour faire face aux difficultés que nous prévoyons, le soir nous nous sentons moins abattus. Nous nous cramponnons à cette bénédiction de vingt-cinq ans d'union comme à un privilège qui menace toujours de nous échapper. Nous parlons souvent, très librement et avec calme, de la grande séparation. Mais nous sentons bien que c'est là un point faible chez nous et que l'œuvre de la grâce de Dieu n'est pas encore complète. »

Ce sacrifice est le plus douloureux que nous ayons encore été appelés à faire. Le combat est terrible. Christina a le cœur gros; mais sûrement Dieu lui donnera à elle, comme à moi, grâce, force et bénédiction.

17 juillet 1886. — Cinquante-deux ans révolus ! Un jour comme celui-ci ramène tout un passé devant mon esprit. Dans quelle diversité de circonstances nous avons fêté ce

---

1. Lettre à Mme Pierre Odier, Séchéké, 3 août 1886.

jour! Qui nous eût prédit, il y a dix ans, que nous le célébrerions au Zambèze? Le cher major Malan, lui, parlait des Banyaïs. Il croyait que le Maître nous voulait ailleurs qu'au Lessouto, dans ce délicieux nid de Léribé. Il était le seul à prophétiser. Il prophétisait vrai. Et puis quand, le 2 janvier 1884, nous quittions Léribé, qui aurait dit qu'en juillet 1886, notre voyage à la Vallée ne serait pas encore terminé? Le Seigneur nous a mis à une école où certainement — ce n'est pas présomptueux de ma part de le reconnaître — nous avons appris quelque chose.

J'ai travaillé tout le jour à coudre la tente de mon wagon. C'est un point de ressemblance avec l'apôtre Paul. Malheureusement c'est le seul.

« Nous avons à notre service deux jeunes gens[1] : l'un, Kambourou, est notre factotum et aussi notre blanchisseur. Il frotte impitoyablement le linge jusqu'à le trouer, ou bien le rapporte à peu près dans le même état où il l'a pris. Il n'a jamais été à Paris, ce Kambourou, il ne connaît pas l'eau de Javelle; il fait le désespoir de notre ménagère. L'autre est notre marmiton, éveillé et intelligent : c'est Ngouana-Ngombé, « le veau »! Comme Kambourou, il était loué pour un mois; en voici dix que les deux sont avec nous. Ngouana-Ngombé a pris goût à la cuisine, qui se fait en plein air. Il va puiser l'eau, chercher le combustible dans la forêt, il pile le maïs qu'il fait cuire tous les jours sans sourciller. Quand on l'appelle, il accourt, sautant sur une jambe : on sait qu'il est de bonne humeur; le contraire, c'est l'exception. Il a une montre dans la tête, ce garçon-là, et elle ne se détraque jamais. A sept heures, à la minute, tous les matins, le café (mêlé à du maïs rôti) et la polenta

---

1 Lettre à Alfred Boegner, Léchoma, 24 juin 1885, impr. dans *J. M. E.*, 1885, p. 516 et suiv.; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 162 et suiv.

sont sur la table, et, à cinq heures, le dîner. Il ne faut pas que je le loue trop, autrement il pourrait bien me donner un démenti. Cela m'est déjà arrivé plus d'une fois. Ce qui nous fait plaisir c'est que ces deux garçons, sous les soins de ma nièce d'abord, de M. Jeanmairet ensuite, vont savoir lire couramment et écrivent déjà assez bien. Je demande instamment les prières des amis pour eux, afin que leurs cœurs s'ouvrent à la grâce de Dieu. »

Séchéké, dimanche 18 juillet 1886. — Oh ! comme nous soupirons après le jour où nous verrons quelqu'un se convertir. C'est notre cher Ngouana-Ngombé qui est surtout l'objet de nos prières. Je puis bien l'appeler « cher », car nous l'aimons. Il est évidemment heureux chez nous ; mais son temps va finir ; restera-t-il avec nous ? Voilà la question. Lui déclare ne pas vouloir nous quitter, mais il n'est pas son maître. Reste à savoir si Mokoumba[1] y consentira. Il est à craindre qu'il ne veuille en faire son propre domestique. Cela nous préoccupe et jette un nuage sur nos esprits. C'est triste de penser qu'il pourrait nous être ainsi arraché et rejeté dans l'avilissement de l'esclavage. Nous ne voyons pas comment nous pourrions nous en tirer sans lui. Mais Dieu y pourvoira.

20 juillet. — Tous les soirs, au culte de famille, Christina nous lit un chapitre de *With Christ in the school of prayer,* par Andrew Murray. Quelle lecture bienfaisante ! C'est juste l'aliment qu'il nous faut, car jamais nous n'avons autant vécu de prière, Christina et moi, que depuis que nous nous sommes occupés du Zambèze. Plus nous avançons, plus nous sentons que la confiance que l'on place en

1. Chef de Mparira, maître de Ngouana-Ngombé, voy. Éd. Favre, *ouvr. cité,* p. 428 et ci-dessus, p. 88. — Mokoumba laissa Ngouana-Ngombé au service de Coillard.

l'homme n'est que sable mouvant. Nous nous rejetons, nous et nos fardeaux, sur Dieu. Oh ! quel repos en lui !

Les difficultés s'accumulent qui empêchent le départ pour la Vallée :

29 juillet. — Je pourrais bien dire avec le psalmiste : « Tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi. » Mon âme est abreuvée d'amertume et parfois il me semble que le courage va me faire défaut. Nous n'avons pas encore fait un seul pas dans cette entreprise sans que Satan n'ait rugi et remué ciel et terre, pour tâcher de nous entraver. Notre départ de Léribé, celui de Prétoria, celui de Mangouato, celui surtout de Léchoma l'an passé, ne se sont pas effectués sans de terribles luttes. Il faut qu'il en soit de même de celui de Séchéké. Je ne puis avoir personne pour nous accompagner, car les chefs ne sont pas encore de retour et les quelques garçons sur qui j'étais en droit de compter ont fait ensemble un complot pour ne pas m'accompagner à la Vallée. Mes wagons sont chargés légèrement. Il y en a quatre, j'ai deux conducteurs. Aaron offre de se charger du troisième ; et le quatrième ? Et le bétail, et les brebis et les chèvres, qu'en faire ? Et le chemin, qui nous le montrera ? Je ne vois pas à deux pas devant moi. L'obscurité m'environne. Et chaque jour qui passe fait approcher la fin de la saison, la bonne pour la santé et le travail. Dieu le sait, et pourtant il permet tous ces délais.

1er août. — Christina se sent déjà veuve ; nous avons mis ordre à nos petites affaires, séparant nos vêtements et notre linge, partageant nos provisions de toute espèce. Pauvre chérie ! que de fois l'émotion l'a vaincue !

8 août 1886. — Nous sommes encore ici ! Et les wagons doivent revenir chercher ma femme avant la saison des pluies.

Dieu le sait, et tous les jours nous le lui disons dans d'ardentes prières. L'œuvre est sienne. Pourquoi donc tant d'anxiété ?

La veille, les chefs de Séchéké, amenant le nouveau Morantsiane [1], étaient arrivés de la Vallée. Coillard va pouvoir s'entendre avec eux pour son voyage.

Ils ont promis de me trouver des hommes. Mais il faut avoir de la patience.

Enfin l'expédition part : d'abord les chèvres et les brebis, puis les wagons avec Middleton, Waddell et Aaron ; enfin le 17 août, après avoir passé toute la journée avec sa femme, Coillard quitte aussi Séchéké :

« Cette journée avait des ailes [2] ; quatre heures sonnèrent, nous nous jetâmes à genoux. Et puis — était-ce un rêve ? — je me trouvai tout seul, chevauchant lentement, le cœur gros. Mes regards se tournaient involontairement en arrière et cherchaient à distinguer encore certaines formes, un mouchoir qui s'agitait. Mais non, c'est de la faiblesse. En avant ! et, donnant de l'éperon, je m'enfonçai résolument dans le bois. »

Ce voyage fut fécond en incidents et accidents ; il fallait frayer la route à coups de hache à travers la forêt, parfois voyager de nuit à cause de la tsétsé [3].

22 août 1886. — L'autre soir, quand le wagon était dans

---

1. C'est-à-dire le vice-roi de Séchéké.

2. Lettre au Comité, impr. dans *J. M. E.*, 1887, p. 146 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 210 et suiv.

3. Mouche dont la piqûre fait périr les bœufs.

un bourbier et que je pensais que ce n'était là que le commencement de tout un mois de voyage, je sentis mon courage près de défaillir. Une profonde tristesse me saisit et ce n'est qu'après une grande lutte que je la surmontai.

« Nous avons travaillé tous ces jours-ci[1], jusqu'à ce que la hache nous tombât des mains. Nous sommes tous noirs comme des charbonniers, et nous pouvons à peine nous regarder sans rire. A partir de Séchéké, le pays, bois et plaines, récemment brûlé, est tout couvert de cendres qui, soulevées par les bœufs, nous enveloppent d'un nuage épais. Nous respirons quand, de places en places, nous trouvons l'herbe de l'an passé épargnée par la conflagration générale. Nous n'avançons pas. C'est un grand travail que d'ouvrir un chemin à travers les fourrés ; quel rude métier que celui de bûcheron ! »

La rivière du Njoko arrête Coillard pendant plusieurs jours (1-6 septembre) ; il y fit « des expériences toutes nouvelles » : sa voiture se renversa en traversant la rivière [2].

Mon pauvre vieux wagon, que nous avons traîné pendant des années dans des régions inconnues, au milieu de tant d'aventures, qu'il était triste avec ses côtes cassées, sa visière en lambeaux, ses fenêtres brisées, sa tente boueuse, son frein et ses caissons en pièces !

Somme toute, je me sens calme et confiant. Notre accident aurait pu être dix fois, cent fois plus grave. La tente pourra se réparer assez pour abriter ma chère femme dans

---

1. Au Comité, 2 septembre 1886, dans *J. M. E.*, 1887, p. 168 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 217.

2. Le récit de la traversée du Njoko se trouve dans *Sur le Haut-Zambèze*, p. 218-220.

son voyage à la Vallée. Donc, au milieu de nos tristesses, nous pouvons encore bénir Dieu. Quant aux provisions, il y pourvoira. La conduite des chefs qui nous escortent m'a fait grand plaisir.

Et puis qu'aurais-je fait si accident pareil me fût arrivé en pleine région de la tsétsé, de nuit, sans les chefs, et loin de tout village? Dieu soit loué! Il est bon.

« Je voudrais te raconter tout cela de vive voix, écrit Coillard à sa femme le 5 septembre, et surtout ne pas te laisser une impression de tristesse. Tu seras triste, ça ne peut pas être autrement, mais tu n'es pas un de ces caractères *milk and water* qui s'affaissent pour rien. Tu es un des ressorts de la mission comme tu l'as été de l'expédition et je t'ai toujours trouvée à la hauteur des circonstances.

« Nous allons tâcher de voyager un peu rondement, aussi rondement que le permet l'état de nos bœufs. J'ai toujours devant moi ton voyage, mais Dieu aussi et cela vaut mieux, n'est-ce pas? Allons, courage!

« La séparation ne sera pas longue. Quelle joie, quel bonheur de nous retrouver à la Vallée! Quelque sombre que te paraisse le présent, n'est-ce pas là une belle perspective? Ne crois-tu pas que c'est un avant-goût du ciel? Que Dieu te soutienne et réjouisse ton âme! Oui, qu'il te donne beaucoup de joie, beaucoup de paix! C'est toujours ce que je demande pour toi.

« Il nous faut à tous quelque chose de plus que la résignation à la volonté de Dieu. Subir la volonté de Dieu, ce n'est pas la trouver bonne, agréable et parfaite. Il nous faut la paix d'un peuple de franche volonté, des sacrifices inspirés par l'amour et transformés en privilèges et en bénédictions. En te parlant ainsi, ma bien-aimée, je me parle à moi-même. C'est ce que je me dis constamment. Jamais, je n'ai mieux

compris la parole de Néhémie : « La joie de l'Éternel est votre force. »

8 septembre 1886. — Toujours dans cette forêt épaisse, au sable lourd, avec un soleil de feu et sans eau. Le moment où je puis me retremper dans la communion du Sauveur, c'est le matin, avant de réveiller mon monde. J'ai toujours ainsi une bonne demi-heure de plus à moi. Ce matin, je me réveillai comme sous l'empire d'un affreux cauchemar. Je criai à Dieu dans ma détresse, j'ouvris sa parole et je lus : « Les gratuités de l'Éternel se renouvellent chaque matin, c'est une grande chose que sa fidélité !... C'est une bonne chose d'attendre, en repos, la délivrance de l'Éternel ! » Je fermai le livre, je compris. Il ne s'agit pas de se croiser les bras, mais d'être calme et d'avoir une confiance sans réserve dans le Seigneur. Cela me fortifia. Après avoir éveillé tout mon monde, je m'armai de ma cognée et je pris les devants. J'avais déjà déblayé un bon bout de chemin, avant que mes Matotélas se décidassent à venir au travail.

Samedi 11 septembre. — « Si nous arrivons pour le dimanche 12 septembre au Loumbi, me disait Aaron lundi dernier, nous aurons bien voyagé. » — « Comment Loumbi ? Tu veux dire Rouyi. » — « Non, je dis Loumbi, mon père. » Même à la petite vitesse à laquelle Aaron nous voyait condamnés, nous n'avons pas pu atteindre encore le Loumbi. Je serais aux abois si je n'avais le Seigneur pour appui. Un wagon laissé en arrière, des bœufs éreintés, des garçons récalcitrants et constamment en grève, des hommes découragés, la saison qui passe, les pluies qui approchent, voilà notre situation. Et, par surcroît de souci, nos éclaireurs rapportent *de visu* que le Loumbi est deux fois plus large que le Njoko, tout aussi rapide et que l'eau vient aux aisselles. On déclare que le seul autre gué connu est encore plus

profond. Impossible, du reste, de remonter la rivière, à cause du marécage qui en défend les abords. Aujourd'hui, c'est à peine si nous avons fait un mille à l'heure.

L'expédition n'arrivait que le mardi 14 septembre au Loumbi ; elle le passe, et le dimanche 19 septembre elle y est encore, mais sur l'autre rive.

« Quel délicieux jour de repos nous avons eu ici hier[1], le premier depuis que nous sommes en voyage. Il faut travailler toute la semaine, comme nous le faisons, pour comprendre avec quelle joie nous saluons le jour du Seigneur. Après le déjeuner et le culte, chacun cherche un coin ombragé, isolé, et dort comme s'il n'avait encore jamais dormi. Je me retire aussi ; je lis, j'écris, je médite et d'un bond me voici voyageant dans d'autres parties du monde. Je suis à Léribé, en Europe, en France. Je vois ces réunions qui, de loin, m'apparaissent comme des festins spirituels. Mon ciel s'assombrit bien un peu, la solitude se fait plus grande autour de moi, je me sens sur une terre déserte, altérée et sans eau. Mais en laissant courir mes pensées, une vision vient soudain tout illuminer. M'élevant plus haut, je vois non seulement des lieux connus et aimés, les Béthels de mon pèlerinage, mais je passe en revue les pays du monde entier où retentit la prédication de la Bonne Nouvelle. Il me semble entendre monter vers le ciel, des cités populeuses et des déserts, des villages et des hameaux, des continents et des îles perdues dans l'Océan, un concert universel de louanges où s'harmonise la multiplicité des langues humaines. Il me semble que le jour va luire où tout genou pliera devant Jésus, où toute langue confessera à la gloire du Père, qu'il

---

1. Lettre du 20 septembre, impr. dans *J. M. E.*, 1887, p. 173-174 ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 221-222.

est le Seigneur. Je reprends courage alors et je bondis de joie. Autour de moi, c'est vrai, c'est encore le silence et les ténèbres. Mais que sera-ce quand les tribus zambéziennes et les nations de l'intérieur verront la grande lumière et joindront aussi leurs joyeux accents à ce puissant concert! »

Mardi 21 septembre 1886. — Un malheur, dit le vieil adage, n'arrive jamais seul. Nos brebis meurent comme des mouches. Dimanche, un jeune bœuf s'est cassé la jambe. Il a fallu le tuer. Mais le grand malheur c'est ma chère montre, don du major Malan, ma montre à répétition, mon compagnon inséparable de nuit comme de jour : quel chagrin, à mon réveil, lundi matin — ce n'est qu'hier, il me semble que c'est toute une année! — de découvrir que la sonnerie est en désarroi et que la montre ne marche plus. J'en aurais pleuré. Je la pris dans ma main, la regardai, la remontai, essayai le ressort, inutile. J'ai perdu un ami et je me sens tout dépaysé. J'ai repris une montre que m'avait donnée Mabille ; mais depuis longtemps, elle aussi, ne marche plus. Il ne me reste donc que mon chronomètre de marine dont le tic-tac m'a tenu éveillé toute la nuit.

L'expédition dut encore traverser le Motondo et le Rouyi, deux rivières bordées de marais.

A la rivière Rouyi, dimanche 3 octobre. — Dimanche assez triste. Après notre culte ordinaire, j'ai été au village du chef; ce ne sont que quelques misérables huttes égrenées sur un îlot désert, sans l'ombre d'un arbrisseau. Je rassemblai les gens, mais le chef ne comprend pas le sékololo et je crois que c'est le cas du grand nombre. Je m'y pris de toutes manières pour faire arriver une étincelle de vérité à ces esprits enténébrés. Longtemps mes efforts furent vains, je

me sentais triste et découragé. Tout enrhumé que je suis, je me mis à chanter un cantique, cela eut l'effet désiré ; je leur fis répéter un verset de la Parole de Dieu, je parlai avec plus d'aisance et on m'écouta mieux.

Il paraît y avoir une assez grande population dans les environs et ce serait un bon poste d'évangélisation si nous avions des ouvriers. Oui ! si...

Le vendredi 8 octobre, l'expédition arrive aux sources de la Séfoula.

La Séfoula ! Nous sommes dans un pays de connaissance, une étape encore, une grande, deux peut-être, et ce sera l'arrivée. Je pourrais battre des mains de joie.

Le lit de la Séfoula est le coin du pays le plus peuplé que nous connaissions. C'est vraiment réjouissant de voir tout les villages égrenés dans ce vallon. Je n'en compte pas moins de six à sept. Quel champ d'activité ce sera ! Que Dieu me donne vie, force et santé !

Enfin, le lundi 11 octobre au soir, l'expédition arrivait à Séfoula même :

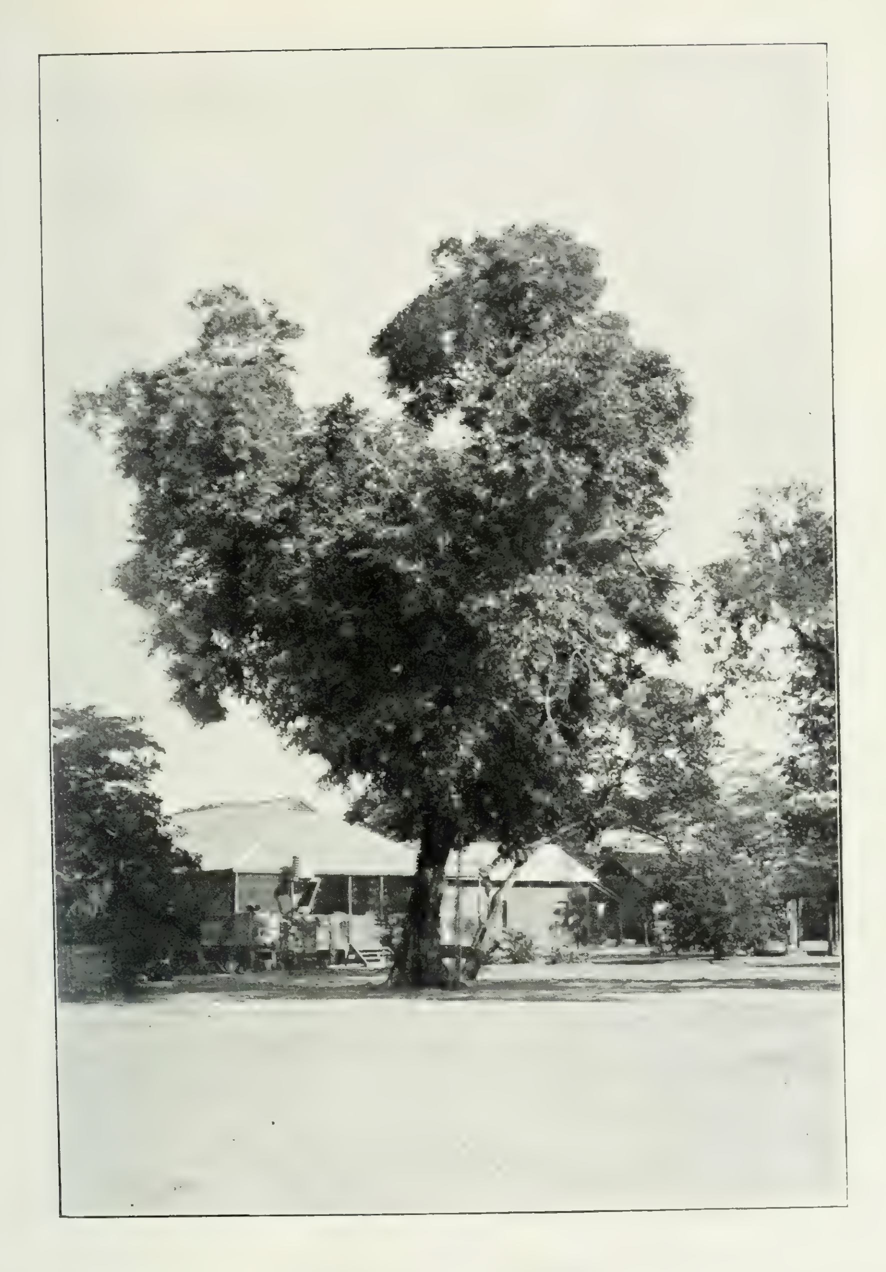
Le vrai Séfoula cette fois. Je veux dire l'emplacement que nous avions choisi il y a deux ans. Il a fallu que le malheur nous poursuive jusqu'au bout. Nous voyagions avec entrain. A midi, nous étions au gué de la Séfoula et au pied du coteau choisi. Ne faut-il pas que les bœufs refusent de donner le dernier coup de collier et que la voiture s'embourbe si bien que c'est miracle qu'elle n'ait pas été renversée ? Au coucher du soleil et pour ne pas passer la nuit dans la rivière, il nous fallut tout décharger et tirer la voiture à vide. On la rechargea prestement. Je ne puis dire ce que j'éprouvai

quand enfin la voiture s'arrêta tout de bon. L'endroit n'est certes pas pittoresque, il n'est pas même joli. La forêt ne se compose que de méchants buissons roussis récemment par le feu, d'arbres tourmentés, défigurés par le vent et par les hommes, le sol est couvert de cendres noires.

Nous nous sommes arrêtés à l'ombre de vieux acajous sur l'un desquels j'avais gravé mon nom il y a deux ans. Devant nous la vue plonge dans le vallon et, longeant les sommités verdoyantes du bois, va se poser sur les coteaux bleus qui bornent l'horizon. A droite, le regard, perçant un léger rideau de bois, erre sur une plaine sans bornes, la désolation même, la vallée des Barotsis. Est-ce bien ici que nous allons fixer nos tentes pour les quelques années que nous avons encore à vivre ? En tous cas, pas de repos pour nous. Il faut recommencer à bâtir, à tout créer. Et nous ne sommes plus jeunes. Je le sens bien, moi, je ne suis plus bon à rien. J'ai essayé aujourd'hui de couper du bois pour un enclos pour les porcs, j'ai dû y renoncer. Probablement que mon rhume y est aussi pour quelque chose. Il m'étrangle et m'empêche de parler. Je n'ai jamais tant souffert d'un rhume.

Léwanika vint aussitôt voir Coillard et il s'établit entre eux les rapports les meilleurs.

Mes premières expériences à Séfoula sont dures. Nous achetons fort cher la nourriture; c'est surtout du poisson sec. Mais il nous est absolument impossible de trouver des ouvriers. Je ne sais vraiment ce que je ferai. Toute la semaine dernière j'ai souffert d'une terrible névralgie, qui s'est concentrée dans une dent de la mâchoire inférieure. Je croyais devenir fou de douleur. Je ne pouvais ni causer, ni manger, ni dormir. Une grosse enflure qui m'a défiguré pendant plusieurs jours a apaisé la douleur. Quel pauvre martyr j'au-



SÉFOULA — L'ARBRE
AU PIED DUQUEL COILLARD ARRÊTA SA VOITURE EN 1886
PHOT. PRISE EN 1912

rais fait ! Tristes débuts à Séfoula ! Tout est sombre autour de moi. Christina pourra-t-elle arriver avant l'inondation ? Aurons-nous un abri ?

« J'ai été passer le dimanche (24 octobre) à la capitale[1]. Bien que je chevauchasse tout seul, seul dans la plaine, et que je me fusse égaré souvent, j'ai beaucoup joui de ma course. La solitude est un temps de communion et de rafraîchissement. Le roi m'a reçu dans sa propre maison ; il prenait ses repas avec moi et nous avons eu l'occasion d'avoir de sérieux entretiens. Je lui ai demandé raison de tous les massacres d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont eu lieu dernièrement. Je l'ai conjuré d'y mettre fin, une fois pour toutes, et d'abolir aussi la sorcellerie avec toutes les atrocités qu'elle entraîne. Léwanika écoute les conseils, mais les suivre c'est autre chose. Il faudra souvent revenir à la charge et la vérité, comme une goutte de pluie, finira par s'infiltrer dans son cœur. A présent, ce pauvre cœur bouillonne de sentiments de vengeance implacable. Et il ne peut le cacher. Nous avons eu de bons auditoires, très attentifs. Mais quelle chaleur et pas la moindre ombre ! Le soir je me sentais épuisé.

« A Séfoula il me faut marchander une botte de paille pour le toit d'une chaumière, chercher des pieux dans les bois, drainer le terrain pour une plate-bande de salade, avec chance de ne rien avoir, acheter du poisson et une calebasse de blé et remplir, à l'égard de mes ouvriers, tous les offices d'une femme de ménage. »

Coillard trouve des ouvriers et on se met de suite à bâtir ; les wagons laissés en arrière arrivent, on les décharge ; il faut se

1. A Georges Appia, Séfoula, 22 et 26 octobre 1886.

hâter, car les plans sont changés : les wagons repartent pour Séchéké (8 novembre). Coillard, auquel Léwanika fournira des canots, partira plus tard, et se rendra, lui aussi, à Séchéké pour aller chercher sa femme, car le voyage est trop difficile pour qu'elle le fasse seule ; Middleton et Waddell resteront à Séfoula pour terminer l'installation. Le roi est disposé à tout faciliter, mais il ne se presse pas.

Séfoula, 8 novembre 1886. — Léwanika est toujours aimable. Je sens naître en moi pour lui une grande affection. J'étais tout étonné du plaisir que son arrivée me causa hier. Un homme pour lequel je prie tous les jours, comment ne l'aimerais-je pas ? Il a une grande curiosité pour ce qui est nouveau. Il fait une foule de questions sur tout. Il est candide sous ce rapport, mais jusqu'ici pas mendiant.

Les travaux vont bon train. J'ai déjà trois huttes finies et deux autres en contrat. Tout le bois de la maison et de la cuisine est là. Waddell et Middleton travaillent avec courage.

14 novembre. — Pas encore de bateaux pour aller à Séchéké. J'ai envoyé je ne sais combien de messages à Léwanika, mais c'est une montagne à remuer. Quelle épreuve de patience, mon Dieu ! Je devrais être à Séchéké.

16 novembre. — Si Léwanika dirige les affaires de l'État comme il organise mon voyage, je ne m'étonne nullement qu'il y ait des révolutions au pays. Je ne sais combien de messages je lui ai envoyés et, chaque fois, sa réponse était celle-ci : « Louchanana, qui doit te conduire, viendra demain. » Et, le lendemain, c'était encore demain.

Le 16 novembre au soir, Louchanana vint annoncer que les canots étaient prêts. Le lendemain, de grand matin, Coillard, conduit en tombereau par Middleton, arrivait au gué où il devait trouver les canots.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction de découvrir qu'il n'y avait sur place qu'un seul des quatre bateaux ; un second ne devait suivre que plus tard, un troisième devait se trouver en route et le quatrième, celui du roi, « un grand, magnifique » bateau, le mien enfin, avait été laissé à un village, à 12 milles de là au moins, et il faudra le traîner sur terre, sur une assez grande distance, avant qu'on puisse le lancer à l'eau. J'ai beau me faire du mauvais sang, les gens ne comprennent pas que je sois pressé ; pour eux, c'est tout bonnement de l'impatience, et me voici, moi, écolier à la tête dure, planté sur un petit îlot d'un sable éblouissant, sans même l'ombre d'un roseau, répétant, tout le jour et toute la nuit, l'A B C de la patience.

Enfin, le 18 novembre, Coillard put se mettre en route ; il arriva à Séchéké le jeudi 2 décembre ; il trouva Mme Coillard, M. et Mme Jeanmairet en bonne santé. Mme Jeanmairet avait donné le jour à une petite fille, le 22 septembre.

Le 15 décembre, M. et Mme Coillard, laissant M. et Mme Jeanmairet à l'œuvre à Séchéké, repartaient en wagon, au risque d'être surpris par l'inondation.

« Malgré les prévisions les plus sinistres [1], nous avons fait un voyage heureux et rapide. Il a plu, c'est la saison, il a plu beaucoup, mais généralement pendant la nuit ou pendant les haltes, et le dimanche. La pluie ne nous a pas fait manquer une seule étape. »

L'expédition traversa facilement les rivières redoutées : le Njoko, le Motondo, le Rouyi.

5 janvier 1887. — C'est un beau voyage que le nôtre,

1. Lettre aux amis des Missions, Séfoula, 15 janvier 1887, impr. dans *J. M. E.*, 1887, p. 303 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 235 et suiv.

un vrai voyage de noces d'argent. Il y a bien des années que nous ne sommes pas seuls; aussi en jouissons-nous extrêmement. Tous les jours nous avons de nouveaux bouquets de fleurs et de fleurs nouvelles dans notre demeure ambulante. Mais ça me va au cœur d'entendre ma chérie dire quelquefois qu'elle est si fatiguée de cette vie errante. Hélas! ça se comprend bien, car, depuis 1866, nous avons peu connu ce que c'est qu'une vie calme et sédentaire.

Peu auparavant, Coillard écrivait :

« Nous ne sommes pas précisément faits pour la vie nomade et nous soupirons après un pied-à-terre que nous pourrions appeler notre *home* [1]. »

M. et Mme Coillard allaient enfin trouver ce *home* tant désiré :

« Le 10 janvier au matin, nous débouchions dans le riche et beau vallon où la Séfoula prend sa source. Il fallait voir la sensation que produisit notre apparition. On accourait de tous les villages, grands et petits, les femmes surtout, hors d'haleine. On prenait les devants, on nous barrait le chemin pour mieux voir « la dame blanche », un phénomène vivant qu'on n'avait jamais vu dans toute la contrée, et puis c'était un roulement de claquements de mains et une fusillade de *Changoué! Khosi! louméla ma rona!* « Salut, seigneur, bonjour, notre mère! » Ce fut au milieu d'une foule bruyante, qui grossissait à chaque pas, que nous arrivâmes à la station. »

Séfoula, 10 janvier 1887. — Arrivés à Séfoula à midi! Oh! que Dieu est bon! Que nous sommes heureux et recon-

1. A M. Ch. Schrœder, Séchéké, 30 avril 1886.

naissants ! La maison de pieux et de roseaux, que nos hommes ont construite, a deux chambres, séparées par un corridor dont on a coupé un bout pour faire une petite paneterie et une véranda qui est comme une seconde maison. Le toit en est terminé et on a commencé à la crépir, mais le temps est si humide que les murs ne sèchent pas. Et comme il faut encore deux couches, nous ne pourrons pas l'occuper de sitôt. En attendant, il faut se contenter du wagon comme chambre à coucher et d'une tente comme salle à manger. Ce sera une grande joie si nous pouvons occuper notre maison pour l'anniversaire de notre mariage.

23 janvier 1887. — Nous sommes, Christina et moi, depuis notre arrivée ici, sous l'empire d'une indicible fatigue. Nous n'avons jamais, à ma souvenance, éprouvé rien de pareil. Nous pourrions dormir douze heures. Nous soupirons après un coin où nous puissions étendre nos membres fatigués et être chez nous. Impossible! car, depuis notre arrivée, nous sommes assiégés par des foules de visiteurs, tous plus bruyants les uns que les autres. De 7 heures du matin jusqu'au coucher du soleil, nous ne sommes jamais seuls. Le wagon, qui est une étuve, n'est pas une retraite, la chaleur le rend intenable. Et pourtant nous aurions tort de nous plaindre! Les bontés de Dieu sont infinies. En nous couchant, nous n'avons plus le cauchemar d'un départ nocturne, d'un sommeil interrompu à chaque heure par le sentiment de la responsabilité. Chaque matin, en nous réveillant, nous nous disons : Et nous sommes à Séfoula! S'il pleut, nous nous mettons à l'abri, et nous répétons avec reconnaissance : « Nous sommes à Séfoula! »

CHAPITRE VI

A SÉFOULA

1887-1888

Visite à Léwanika. — Un anniversaire. — Le culte à Séfoula. — Travaux de construction. — Visite de Léwanika. — Maladie de Mme Coillard. — Ouverture de l'école. — Tournée d'évangélisation. — Visites à Léalouyi. — La poste. — Voyage à Séchéké. — Conférence de Kazoungoula. — Le premier renfort. — Tristesses. — Presque étouffé. — La foi est un combat.

La mission du Zambèze était définitivement fondée.

En attendant les renforts espérés, M. et Mme Jeanmairet avec l'évangéliste Lévi occupaient Séchéké et M. et Mme Coillard s'établissaient à Séfoula avec l'évangéliste Aaron et les deux aides, Middleton et Waddell.

Coillard était à peine arrivé à Séfoula que le roi Léwanika vint y passer deux jours (20-22 janvier 1887). Tout de suite, avec une grande confiance, il parla au missionnaire de ses affaires ; il voulut lui faire écrire, à l'insu des chefs, une lettre à la reine Victoria, mais Coillard vit le danger et refusa absolument de s'occuper de politique. Peu après, M. et Mme Coillard se rendirent à la capitale (lundi 31 janvier-jeudi 3 février).

Dans une assemblée publique, les Barotsis se déclarèrent heureux de leur arrivée.

J'eus le mardi soir, avec le roi, un long entretien qui se prolongea tard dans la nuit. Je lui donnais des conseils et il les écoutait respectueusement.

Mais ce n'était pas en un jour que Léwanika pouvait mettre fin aux coutumes abominables et sanguinaires de son peuple.

Une des grandes préoccupations de Léwanika c'est un de ses enfants de quatre à cinq ans, Moramboa, qui est épileptique dès sa naissance et un peu idiot. Il croit que, comme serviteurs de Dieu, nous sommes tout-puissants, et que nous possédons certainement un spécifique contre toutes les maladies et contre l'épilepsie naturellement. J'expliquai de mon mieux au roi que cette maladie, lorsqu'elle était constitutionnelle, était sans remède, et qu'on ne pouvait espérer une complète guérison pour le pauvre enfant. Cela ne les empêcha pas, lui et sa femme Mamoramboa, de me supplier de chercher un remède efficace.

J'ai préparé une bouteille de bromure de potassium, tout en déclarant que je n'espérais pas une guérison complète. Je voudrais avoir le don des miracles, le don des guérisons. Pourquoi ai-je si peu de foi ? Après tout, rien n'est impossible à Dieu, rien n'est impossible, non plus, à celui qui croit.

Séfoula, 10 février. — Nous dormons peu la nuit, à cause des moustiques, c'est un fléau. Comme nous soupirons après notre chaumière ! Malheureusement nous avons fait les parquets en boue et ils ne sèchent pas.

26 février 1887. — Aujourd'hui, pour le vingt-sixième anniversaire de notre mariage, nous nous sommes, pour la première fois, réveillés dans notre maison. Elle n'est pas parfaitement sèche, mais nous étions impatients de quitter le wagon. Notre petite chaumière, avec notre petit mobilier, nous paraît un palais. Quelque avariés que soient nos meubles, mis en place ils paraissent frais et jolis. C'est admirable que nous ayons tant de jolies choses ici au Zambèze, à plus de 1.600 milles de Léribé. De fait, nous avons



SÉFOULA — LA PLAINE VUE DU PIED DE LA COLLINE

de la peine à y croire. Nous sommes pénétrés de reconnaissance. Nous n'avons qu'une petite partie de nos bagages et de notre mobilier, et le peu que nous avons est dépareillé ; mais Christina, avec ses doigts de fée, a mis partout l'empreinte de son bon goût. C'est comme si nous nous mettions pour la première fois en ménage. Nous nous disons quelquefois que nous sommes de grands enfants. Eh oui ! Pourquoi ne pas jouir, comme des enfants, des biens que Dieu nous donne, mais sans en faire la source de notre bonheur ? « Possédant, comme ne possédant point. » Avoir même une petite chaumière dans ce désert, après quatre mois, c'est merveilleux.

Il n'y a pas dans ce monde de roses sans épines, il y a quelques jours que nous les avons vivement senties ces épines.

En effet, Middleton voulait s'en aller ; puis, sur les instances de M. et Mme Coillard, il y renonça.

Mais ce raccommodage-là me donne beaucoup à penser. Nous sentons combien ténus sont les liens qui attachent cet ami à nous et à notre œuvre.

Nous avons passablement éclairci notre taillis, et, maintenant, nous pouvons entrevoir la Vallée à plusieurs endroits. Cela change tout à fait l'aspect de notre station. Nous commençons à la trouver jolie.

Lundi 28 février 1887. — Nos dimanches deviennent intéressants. Nos plus proches voisins commencent à compter les jours et à connaître le jour du Seigneur. Nous avons eu 150 auditeurs, puis 100, puis 80 ou 90, tous gens qui se sont souvenus du culte et du « jour où l'on meurt ». Je crois que la grande attraction c'est le petit harmonium dont Christina joue. Il faut voir comme on l'examine : le

jeu des pieds et des mains, les soufflets et le clavier, rien n'échappe. Mais qu'il est difficile de captiver l'attention de ce monde remuant, en plein air, au milieu des poules qui caquètent, des chiens qui aboient ou se battent, et de mille et une autres distractions! On cause, on prise, on va et vient, on rit. Il faut, tout doucement, mettre ordre à cela. Cependant nos pauvres gens paraissent quelquefois comprendre et écouter avec intérêt la prédication.

Hier, je parlais sur le déluge et sur II Pierre III. Je sentais bien que je tenais mon auditoire; tous les yeux étaient braqués sur moi, personne ne bougeait. Après avoir paraphrasé le récit de saint Pierre et représenté le monde en conflagration, je m'écriai : « Et où fuirez-vous alors? Où fuirez-vous? Où? » — « Vers toi, » s'écria un individu. — « Et pourquoi serions-nous brûlés? fit un autre, quel crime avons-nous commis? » — « Ah! mes amis, votre conscience, si vous l'écoutez bien, vous dira que vous avez offensé Dieu. Non, ce n'est pas vers moi qu'il vous faut fuir, car moi aussi je fuis comme vous. Venez avec moi, et je vous dirai où, et vers qui nous pouvons fuir ensemble. » L'attention était intense et, après le service, à l'ombre, les gens se répétaient mutuellement le récit.

Oh! qu'il me tarde de voir quelque âme s'ouvrir à l'influence de la grâce. Ngouana-Ngombé me donne quelquefois de l'espoir, mais il ne fait pas le pas décisif. Un matin, Christina l'a surpris priant dans le bois.

7 mars 1887. — La saison des pluies est en retard cette année, mais elle s'en venge. Il pleut tous les jours. Quelle reconnaissance remplit nos cœurs de ce que nous avons un toit sur la tête. Nous trouvons notre maison tous les jours plus jolie et plus confortable, malgré sa petitesse et l'impossibilité où nous sommes de trouver une place pour chaque chose. Que de fois en plaçant un petit vase, ou un

texte ou un portrait, Christina me dit : « Regarde ; n'est-ce pas que c'est bien ? » L'ombre au tableau, ce sont les termites qui sont d'une activité irrésistible.

Les travaux matériels avancent, grâce à Waddell, Middleton et Kambourou ; Coillard a engagé plusieurs ouvriers noirs, des bûcherons qui vont couper le bois à la forêt ; il faut construire une maison d'école, un dépôt, une chambre d'étude, des chambres pour Waddell et Middleton, une cuisine, une laiterie, un atelier.

Tout cela, avec les écuries, c'est du travail pour toute l'année, avant que nous commencions notre vraie maison.

11 mars 1887. — Le manque de nouvelles de Séchéké nous remplissait d'une inquiétude toujours croissante. Nous en faisions un sujet de prières et, ce matin même, nous demandions au Seigneur de nous envoyer les nouvelles si ardemment désirées. L'après-midi arrivaient des gens de Séchéké. Ils apportaient des lettres. Les nouvelles de nos bien-aimés sont bonnes.

18 mars. — Depuis plusieurs jours, Christina ne va pas du tout bien. Même lorsqu'elle paraît mieux, elle est sans force. Son état m'inquiète vivement. Elle fait de grands efforts pour se mettre au travail : « Si je te quitte, dit-elle souvent, je voudrais laisser tout en ordre. » Qui de nous partira le premier ? Voilà ce que nous nous demandons, chaque jour et avec un calme qui l'a, elle-même, étonnée. Ça nous est naturel et habituel.

Léwanika arriva un soir (20 mars) pour faire une visite aux Coillard. Immédiatement, on dresse pour lui une tente.

La cloche appelant au dîner, je lui dis de mettre son habit noir pour venir à table. « Je n'en ai pas », répondit-il brus-

quement; puis il s'affubla d'une guenille, pour couvrir une chemise d'une saleté remarquable. Il était de très mauvaise humeur. Il écoutait avec une singulière indifférence. Cette soirée m'a laissé une douloureuse impression qui m'a poursuivi et m'a donné cauchemar et insomnie tour à tour.

Le lendemain matin, Léwanika partait et laissait Coillard « excessivement triste et préoccupé ».

Dimanche 27 mars 1887. — Christina est très malade. Elle est d'une faiblesse que je ne lui ai jamais connue; elle ne peut que se traîner du lit au canapé et y rester assoupie sans faire le moindre mouvement. Combien de temps sa vie sera-t-elle épargnée? Elle vit au ciel, et il me semble parfois que je suis comme les fils de prophètes qui accompagnaient Élie. J'éprouve de violents combats. La vie semble peu de chose avec la perspective qui s'ouvre devant moi. Je vis pour le Seigneur, mais peut-être ai-je trop vécu pour elle. Elle a été mon ange gardien, le parfum de toutes jouissances et le rayon de soleil aux temps sombres. J'ai le cœur gros et c'est avec larmes que je répands mon cœur devant Dieu. Ne m'entendra-t-il pas?

J'ai passé l'après-midi avec ma pauvre malade qui payait cher l'effort qu'elle avait fait le matin pour venir jouer de l'harmonium. « C'est le jour du Seigneur, me disait-elle, si je ne peux rien faire de plus, je jouerai. »

4 avril[1]. — Grande date pour la mission de Séfoula : ouverture de l'école avec dix élèves inscrits! La chose s'est faite dans les règles. Au coup de la cloche, Litia[2], ses amis

1. Par erreur, dans une lettre impr. dans *J. M. E.*, 1888, p. 66, *Sur le Haut-Zambèze*, p. 249, Coillard donne le 4 mars pour la fondation de l'école.

2. Litia, fils de Léwanika, prince héritier, était venu, sur le désir de son père, s'établir à Séfoula, le 31 mars, pour être près du missionnaire.

et leurs serviteurs sont arrivés. Nous les avons conduits sous les arbres, là où sera l'école plus tard. J'ai inscrit les noms, fait un petit discours, Aaron a fait le sien. Mokouaé de Nalolo et tout son monde étaient là et paraissaient vivement intéressés. Nous implorâmes la bénédiction de Dieu sur cette école, puis Aaron commença; nous étions très émus.

Samedi soir, 9 avril. — Les jeunes gens sont pleins d'entrain, Litia surtout. Aaron leur enseigne des cantiques, l'alphabet et les rudiments de l'écriture. Christina a commencé à leur donner quelques notions de géographie et moi de chant.

4 mai. — Nous avons commencé à couvrir mon cabinet d'étude et l'atelier. Le Seigneur m'a entendu et m'a envoyé juste le nombre d'ouvriers qu'il me faut.

Coillard commence à parcourir les environs.

« Les villages des Barotsis, écrit-il [1], sont des amas de misérables huttes dans les marécages. Impossible d'y aller à cheval, la bête enfoncerait jusqu'aux genoux. Pour les atteindre, il faut mettre pied à terre, sauter des fossés, patauger dans la boue et, le plus souvent, je trouve que, même alors, le hameau est inabordable. Je m'arrête sur une petite butte et quelqu'un crie à pleins poumons : « Holà, le maître du village, venez, venez vite, le missionnaire désire causer avec vous. Il vous attend ! » Et, semaine après semaine, en sonnant ainsi la cloche, sans cloche, nous parvenons à réunir le dimanche 50, 100 et même jusqu'à 200 personnes. Mme Coillard joue de son petit harmo-

1. Aux enfants, Séfoula, 22 juin 1887, impr. dans *Le Petit Messager*, 1888, p. 12 et suiv.

nium et je parle du Sauveur. Le service terminé, nous ouvrons un grand album d'images, qui se fait bien vieux mais qu'on aime toujours. Puis nous chantons encore des cantiques, nous faisons répéter l' A B C, nous questionnons sur la prédication du matin et tout le monde se disperse. On n'écoute pas toujours aussi bien que vous le croiriez, car nous n'avons pas de temple et nous nous réunissons dehors au vent, au soleil, au milieu de toutes sortes de distractions. C'est aussi dans ces conditions-là que nous faisons l'école journalière. Je pense souvent à notre cher Léribé, à ce troupeau que j'aimais tant, à cette belle église où il faisait si bon prêcher. Mais ne croyez pas que je regrette d'être venu au Zambèze. Pas du tout, loin de là ! »

Lundi 9 mai. — Notre petite tournée d'évangélisation avec Aaron, samedi dernier, nous a amené un bon auditoire hier. J'ai parlé, avec bénédiction pour mon âme, sur la guérison des dix lépreux, sur la nature du péché surtout. On braquait sur moi de grands yeux, quand je disais, ce que je répète souvent : « Un roi n'est qu'un berger de Dieu, il n'a pas plus le droit de tuer des hommes qui appartiennent à Dieu et dont il n'est que le berger, qu'un berger n'a le droit de tuer le bétail de son maître. » Il faut les habituer à cette vérité étrange et dure.

Lundi 16 mai. — Hélas ! quand les rayons du soleil dissiperont-ils les terreurs de la nuit ? Léwanika est absorbé par les épreuves qu'il fait subir à ses principaux hommes et à leurs gens, à ses femmes, à ses cuisiniers et cuisinières. La terreur saisit tout le monde. On se demande, en se rencontrant, qui a été saisi, qui va être brûlé.

Coillard décide de se rendre à Léalouyi pour tâcher de mettre un frein aux cruautés royales.

19 mai 1887. – Réussirai-je? hélas! Ce voyage me préoccupe beaucoup.

Il part le 20 mai et, le soir même de son arrivée, il cause avec le roi jusqu'après onze heures.

Je lui dis que j'étais venu tout exprès pour lui parler de la manie qu'il a de tuer ses gens. Je lui parlai, je crois, avec fidélité et fermeté. Le dimanche (22 mai) bel auditoire matin et soir. J'ai prêché sur : « Tu ne tueras point. » Posant en principe que l'homme est la création et la propriété de Dieu, sa propriété exclusive, et que les rois et les gouverneurs ne sont que des serviteurs, je m'appliquai à montrer l'énormité du crime qu'ils commettent en tuant des hommes à leur gré et en sacrifiant tant de vies humaines. Je parlai aussi simplement et aussi franchement que possible. Tous les yeux étaient braqués sur moi. On aurait entendu voler une mouche. Je n'eus pas de peine à montrer au roi et à ses hommes que non seulement ils détruisaient leur pouvoir et anéantissaient leur prestige, mais qu'ils semaient à pleines mains la ruine de la nation, car, maintenant, l'exemple du roi et de ses officiers allait donner un nouvel élan au *boloï*[1]. Je me suis senti soutenu.

En sortant le roi dit à ses ministres : « Les paroles du missionnaire me sont entrées dans le cœur. » Un chef et le Ngambéla vinrent me voir : « Répète donc ces choses au roi ton fils, me dirent-ils, peut-être entendra-t-il? Ne te lasse pas. » Je trouvai dans l'après-midi Léwanika qui s'en entretenait chez lui avec le Ngambéla et Narouboutou[2]. Quel sera

---

1. Pratiques de sorcellerie qui donnaient lieu à des accusations sans nombre et aux épreuves les plus cruelles aboutissant à la mort.

2. Un des chefs les plus influents de Léalouyi.

le résultat de tout cela ? Il sera probablement nul pour le présent, mais j'ai confiance que la vérité fera son chemin, lentement peut-être, mais sûrement.

Pauvre Léwanika ! C'est effrayant de le voir s'entourer de charmes et de médecines comme il le fait. Il y en a partout et de toutes espèces. On sent qu'on est vraiment dans le domaine du prince des ténèbres et je ne m'étonne nullement que la terreur saisisse ces pauvres gens, quand ils approchent de ces lieux hantés par les puissances occultes.

La vie devient difficile à Séfoula ; les gens de Litia sont irrespectueux et exigeants ; ils dérobent des chèvres et des brebis du troupeau de Coillard, qui est réduit à rien ; ils montent chevaux et ânes, qu'ils éreintent et qui crèvent.

C'est une dure épreuve que d'être le sujet des moqueries et des insultes de ces gens-là. Et c'est non moins dur de penser que ce sont les enfants que nous enseignons qui mangent nos brebis.

Séfoula, 3 juin. — La poste est arrivée dimanche dernier, au moment du culte en anglais que nous célébrons avec Waddell et Middleton. Quelle émotion ! Nous eûmes pourtant notre réunion. Mais je crains bien que les pensées n'aient été moins à la méditation qu'au précieux paquet qui était là devant nous. Christina à elle seule avait une vingtaine de lettres, moi plus de soixante. Il nous fallut deux jours pour lire ce volumineux courrier, je ne parle pas de la nuit. Par où commencer ? Quelle enveloppe ouvrir la première ? Hélas ! il n'y a pas à hésiter. Celles aux bordures noires nous font violemment battre le cœur : il faut que nous sachions qui est parti pour le ciel et quels sont les vides qui se sont faits dans le cercle de nos connaissances et de nos amis. Il y a toujours un peu d'égoïsme dans nos douleurs, quelquefois

même beaucoup. Nous devrions nous réjouir de l'arrivée aux demeures éternelles de ceux que nous aimons. Nous nous en réjouissons bien, mais en sentant le vide. Mme André-Walther, est partie. J'ai peine à y croire. Elle est la première personne qui m'ait parlé de mon âme, à Foëcy, quand j'avais quinze ans[1]. Bien que ce ne soit qu'en dernier lieu qu'elle ait accordé ses sympathies à la mission du Zambèze, j'ai toujours eu pour elle une affection filiale.

Ce même courrier apportait la nouvelle du départ d'un premier renfort :

« Vous dirai-je notre joie, en apprenant le départ pour le Zambèze de M. et Mme Louis Jalla, de MM. Dardier et Goy[2]. Voyez donc comme Dieu, dans sa bonté, confond la petitesse de notre foi. Nous lui demandions du renfort, mais nous étions loin de l'attendre si grand et si tôt. Du moment que j'apprendrai que nos amis sont réellement arrivés à Kazoungoula ou à Séchéké, je partirai, mais pas avant, car, ici, nous sommes surchargés de travail.

« Les pages de mon journal que je vous ai transcrites sont bien noires, n'est-ce pas ? Que diriez-vous de la réalité ? J'ai souri un jour en lisant un sermon de Spurgeon : dans un mouvement oratoire, il disait qu'il voudrait fuir ce monde saturé d'Évangile pour défricher un terrain vierge et voir

---

1. Voy. Éd. Favre, *François Coillard, enfance et jeunesse*, p. 55-56. Coillard était à Foëcy en 1849.

2. A Alfred Boegner, Séfoula, 1er juin 1887. — M. Louis Jalla, originaire des Vallées vaudoises du Piémont, s'était senti appelé à la Mission lors du passage de Coillard à Nice en janvier 1882. Après avoir renoncé à sa carrière commerciale, il fit des études à Neuchâtel, à la Maison des Missions à Paris, puis en Écosse et fut consacré à La Tour le 9 septembre 1886. — M. Henri Dardier, Genevois, avait fait des études de médecine à Édimbourg et partit pour le Zambèze comme docteur. — M. Auguste Goy, de Vevey, s'engagea pour aller faire au Zambèze du jardinage et de l'agriculture.

de pauvres païens accourir et écouter, avec avidité et émotion, la Bonne Nouvelle du salut. Se peut-il donc qu'on entretienne encore des notions pareilles en présence du livre des Actes des Apôtres et de l'histoire des Missions? Où ont-elles pris naissance, dites-moi? Je connais de jeunes missionnaires qui sont allés chez les sauvages tout imbus de ces idées. Quand ils se sont heurtés à la réalité, le choc a été terrible et la désillusion navrante. Je rends grâce à Dieu de n'avoir jamais eu d'illusions pareilles, j'en avais assez d'autres.

« Je pense que nos Zambéziens ne passent pas pour des sauvages modèles en Europe. Je m'en veux de les faire connaître à nu; mais ne vaut-il pas mieux qu'on les connaisse tels qu'ils sont, qu'on se fasse une idée aussi juste que possible du paganisme avec lequel nous sommes aux prises? Nous ne vous disons pas tout, nous ne le pourrions pas. Il ne faut pas que vous nous croyiez plus d'influence dans ce pays que nous n'en avons en réalité. Il faut du temps pour gagner la confiance des natifs et surtout des Zambéziens.

« Nous avons passé par des temps difficiles. La santé de ma chère femme m'a d'abord causé de vives inquiétudes. Les fatigues de nos voyages et d'une nouvelle installation, c'était trop pour elle. On n'est pas toujours jeune et le temps doit venir où une énergie naturellement grande, et toujours stimulée par des circonstances qui demandent sans cesse de nouveaux efforts, voit son ressort trop tendu se briser. Dieu a entendu les prières de nos nombreux amis et les miennes. Ma femme s'est remise et a retrouvé une partie de son entrain et de ses forces. C'est pour moi un sujet de vives actions de grâces.

« Nos travaux sont poussés avec vigueur, mais non sans peine. Nous aurons, j'espère, à la fin de la saison, tout un petit groupe de bâtiments, outre notre chaumière. Tout cela



SÉFOULA — UN MARCHÉ DEVANT LA MAISON DU MISSIONNAIRE (1889)

est construit en roseaux et crépi. C'est du temporaire, en attendant que nous puissions faire des briques et bâtir notre presbytère.

« Nous avons eu la douleur de perdre encore une fois tout notre bétail, tous nos bœufs de trait. De quoi? Voilà la question. Je ne puis vous dire ce que nous avons moralement souffert. Ça nous semble si mystérieux. Nous avions un très grand besoin de nos bœufs pour nos travaux. Le dernier travail qu'ils ont fait, c'est le transport des pieux de notre maison; mais quant à l'herbe, aux roseaux, à la terre même qu'il nous faut chercher assez loin dans la vallée pour badigeonner nos bâtisses, tout doit se faire à bras, ce qui fait filer notre verroterie et notre calicot d'une manière effrayante, et nous entrave beaucoup. »

7 juin. — Je me sens parfois saisi d'une profonde tristesse et c'est le cas aujourd'hui. Les travaux nous harassent et nous écrasent. Middleton s'est décidé à nous quitter. Nous n'avons plus aucune prise sur les gens, aucune.

Une petite fleur au milieu des épines : depuis plusieurs jours nous sommes à court de patates. Ce matin, Christina disait : « Je me demande où je pourrais avoir des patates pour le dîner. » A peine avait-elle prononcé le dernier mot, qu'une grosse voix se fit entendre à la porte : « Ma mère, voici des patates que ma femme t'envoie. »

Mercredi 29 juin 1887. — Temps difficiles avec nos bâtisses! Nous sommes décidément trop vieux pour commencer de nouveaux travaux d'installation. Et pourtant Dieu nous aide et nous bénit. Si parmi les ouvriers il en est qui nous donnent du tracas, il en est — et c'est la majorité — qui nous font plaisir.

Léwanika nous a fait une bonne visite. Il est venu samedi dernier avec une suite nombreuse. Il était de bonne

humeur. Nous eûmes de longues conversations. Un grand sujet le préoccupait : « Si nous embrassons l'Évangile, comment pourrons-nous vivre chacun avec une seule femme et sans esclaves ? Nous faudra-t-il libérer tous nos esclaves à la fois ? Et dans ce cas qui travaillera pour nous ? » Je lui dis que l'Évangile transformait, mais ne bouleversait pas, subitement et de fond en comble, un état social, que, du reste, je connaissais trop peu la question de l'esclavage tel qu'il est ici, pour me prononcer catégoriquement. Cela le satisfit. La visite du roi nous a laissé une très douce impression.

4 juillet. — Ngouana-Ngombé est travaillé dans son âme. Je crois que, longtemps avant qu'il s'en rendît compte, la grâce de Dieu avait commencé son œuvre en lui. Nous l'avons bien remarqué. Aaron disait de lui : « Il se conduit comme un vrai chrétien. » Il y a quinze jours, il vint un soir dans ma chambre et me demanda, dans les termes mêmes de l'Écriture : « Que dois-je faire ? » Je lui ai parlé ce soir, il en est à peu près au même point, mais j'ai pu m'assurer qu'il écoute la prédication avec avidité et je sais qu'il prie. Il ne peut pas être loin du royaume de Dieu. Oh ! quelle joie si ce garçon se convertit !

13 juillet 1887. — J'ai fait une visite à Léalouyi. Je suis parti samedi dernier (9 juillet) à cheval avec trois garçons. Le roi parut content de me voir.

La soirée du dimanche fut encore un long tête-à-tête avec lui.

— Est-ce que dans votre pays on tue aussi les rois ? me demanda-t-il. Et si on ne les tue pas, les chasse-t-on aussi ?

— Eh oui. On a tué le tsar de Russie il n'y a pas longtemps.

D'où foule de questions sur la Russie, le pays, la nation, le roi lui-même et les gens qui l'ont assassiné.

— Que fait-on aux gens qui assassinent les rois? Et s'ils se sauvent dans un autre pays, y sont-ils mis à mort?

Il ne pouvait comprendre qu'il y eût une loi internationale pour l'extradition des meurtriers et point pour des révolutionnaires.

— Qui est le roi de votre pays?

— Nous n'en avons pas. Nous sommes en république.

— Quoi! pas de roi? Qu'est devenu votre roi?

Suivit l'histoire de Napoléon et de la guerre de 1870.

— Napoléon était-il un chrétien? un croyant?

— Oui et non. Il croyait à la morale de l'Évangile. Mais, par croyant, nous entendons un homme dont le cœur est changé, qui croit non seulement en Dieu, mais en Jésus-Christ, son Sauveur.

— Est-ce que tous les gens de votre pays sont croyants?

— Oh non! Toi-même tu as vu assez d'Européens pour te former une opinion. Se ressemblent-ils tous quant à leur conduite?

— Non, ceux qui ne vous ressemblent pas ne sont pas meilleurs que nous. Ils sont passionnés pour la boisson, ils sont débauchés, ils mentent et volent comme nous. Mais est-ce que tous les croyants de votre pays savent que vous êtes ici?

— Oui, la plupart, et non seulement eux, mais aussi les croyants d'autres nations, d'Angleterre, par exemple.

— Est-ce que tous les croyants vont vous suivre dans mon pays?

Je souris.

— Non, repris-je. Il ne viendra que des missionnaires.

— La reine d'Angleterre est-elle croyante comme Khama?

— On le dit et je le crois.

— Comment, tu n'en es pas sûr? Ne le lui as-tu pas demandé?

— Non, je ne l'ai jamais vue.

Son étonnement fut extrême. Il répétait :

— Jamais vue!... Du moins elle te connaît, n'est-ce pas? Elle sait que tu es ici?

— C'est fort peu probable.

Je lui expliquai ce que sont les nations européennes.

— Mais les croyants, les croyants dont tu parles, qu'est-ce que c'est donc? Je ne comprends pas encore.

— Eh bien, pour commencer au commencement, un croyant croit tout d'abord à la dépravation de son cœur; il a senti ses péchés et a cru au Sauveur.

— Mais qu'est-ce que c'est que tu appelles le péché?

— C'est la transgression de la loi de Dieu.

— J'entends, mais c'est vague, nomme-moi donc des péchés.

J'ouvris mon Nouveau Testament au VIIe chapitre de l'évangile de Marc, puis au Ve chapitre de l'épître aux Galates. Il me fallut, non seulement lire, mais, avec une paille, lui montrer chaque mot, expliquer chaque terme; les uns il les comprenait, d'autres non. Il les comptait pourtant sur les doigts, mais quand je lui montrai ces paroles : « Et des choses semblables à celles-ci, » il s'écria avec étonnement : « Et lesquelles donc? »

Le vendredi 22 juillet 1887, Coillard, laissant Mme Coillard à Séfoula, partait en canot, pour aller à la rencontre du renfort.

Christina se montra comme toujours très forte, mais je savais ce qu'elle souffrait, car, depuis plusieurs jours, elle ne pouvait parler de notre séparation sans fondre en larmes. « C'est le dimanche surtout, me disait-elle, que je sentirai ton absence. Si seulement tu pouvais voyager toute la semaine, mais être ici le dimanche, l'épreuve serait plus

supportable. » Une fois les adieux faits, je sautai en selle et ne regardai plus en arrière.

Le 9 août, Coillard était à Séchéké ; de là, il alla, avec M. Jeanmairet, jusqu'à Kazoungoula, où le renfort arriva le samedi 20 août, tard dans la soirée.

Quelle joie de donner à ces amis le baiser fraternel et de leur serrer la main ! Je pourrais bien dire que j'étais ému, bien qu'en réalité je sois passablement blasé, comme tous les vieux Africains. C'était un beau moment pour moi, l'exaucement de bien des prières. Nous nous jetâmes à genoux et nous répandîmes nos cœurs devant Dieu.

La première Conférence des missionnaires du Zambèze, réunie à Kazoungoula, décida que M. et Mme Louis Jalla resteraient à Séchéké, tandis que MM. Dardier et Goy remonteraient le fleuve avec Coillard ; ils partirent, en effet, le 1er septembre, et arrivèrent à Séfoula le 26.

C'était une grande surprise que celle que me préparait Aaron à mon arrivée. Il avait toute son école au gué, en rang, chantant des cantiques. Et cela après quelques mois seulement de séjour ici !

Malheureusement, les deux compagnons de Coillard arrivaient malades à Séfoula et, tandis que M. Goy se remettait promptement, la santé de M. Dardier donnait de vives inquiétudes. En novembre, M. Dardier, toujours souffrant, se décida à retourner à Séchéké pour les couches de Mme Louis Jalla, et Coillard, craignant que ce départ ne fût définitif, s'écriait :

« Pauvre mission du Zambèze ! Que Dieu ait pitié de son œuvre ! »

La mort d'un jeune noir sur lequel M. et Mme Coillard fondaient de grandes espérances, le départ de M. Dardier (8 décembre), la fatigue occasionnée par les travaux de construction, l'isolement et d'autres circonstances encore, étaient autant de causes de tristesse.

« Notre isolement est si grand[1] que quand une occasion se présente pour envoyer des lettres ou quand nous en recevons, c'est comme si nous voyions s'ouvrir la porte d'une prison. En Europe, on se fait d'étranges idées de nos difficultés, on grossit celles qui sont les plus légères et on ignore celles qui nous font le plus souffrir. C'est assez naturel. Il en était de même de nous : en regardant en avant nous étions effrayés de bien des choses qui n'étaient pas du tout effrayantes et, là où nous n'avions rien prévu, nous avons rencontré des obstacles presque insurmontables. C'est la vie. Nous avions bien prévu notre isolement, mais la réalité dépasse de beaucoup l'idée que nous nous en faisions.

« La vie matérielle est dure aussi. Oh ! que nous avons besoin de vivre, plus que qui que ce soit, de la vie cachée avec Christ en Dieu ! Vous avez, vous aussi, vos difficultés ; mais ce que vous avez et que nous n'avons pas, c'est que vous êtes porté, poussé par le courant toujours croissant du mouvement intellectuel et de la vie religieuse. Il ne vous est pas permis d'être au-dessous du niveau et, à mesure que le niveau s'élève, il vous faut planer plus haut, toujours plus haut. Nous, tout nous matérialise, tout nous tire en bas, et, nous avons beau être dans la poussière, nous sommes encore au-dessus du niveau des ténèbres et de la fange qui nous entourent. Cette atmosphère de paganisme sans la moindre jouissance sociale nous étoufferait, si Jésus n'était

---

1. Lettre à M. le pasteur E. Lacheret, Séfoula, 18 novembre 1887.

là. Ne vous étonnez pas si nous nous rouillons. Mais je m'en veux de barbouiller ma lettre de tant de noir.

« Voilà donc un an que nous sommes ici, nous les manœuvres, car ma femme est venue plus tard comme vous le savez. Cette année a été une année de grande activité. Notre chaumière de deux chambres, notre atelier et deux autres petits bâtiments sont des merveilles d'industrie que l'on visite et admire, comme nous Versailles. Rien n'étonne ces pauvres gens comme nos humbles fenêtres. On a beau faire un peu la police, ce sont des attroupements continuels devant les vitres qu'ils ne comprennent pas. Des miroirs, voilà une merveille, mais des vitres qui sont des miroirs percés qui permettent de se voir et de voir à travers, voilà qui les dépasse. »

« La période que nous traversons maintenant n'a rien d'intéressant [1]. La meilleure partie de notre temps est prise par les bâtisses. Combien de temps dureront-elles ? Je me sens parfois très fatigué du métier de maçon. J'en ai eu ma grosse part depuis trente ans que je suis en Afrique. »

« Les occupations matérielles [2] et les soucis sont une lourde croix que nous traînons souvent de mauvaise grâce. Le missionnaire que, malheureusement, sa position met en évidence, ne vit pas sur le piédestal où votre affection le place ; ce ne sont que les statues qui y restent. Sa vie à lui n'est pas non plus la vie contemplative du moine, ni celle d'un amateur d'aventures héroïques et à grand éclat. Elle est d'un terre à terre qui vous étonnerait. C'est un tissu d'humbles devoirs et de petits détails qui émiettent son

---

1. Lettre à M. B. Tron, Séfoula, 26 octobre 1887.

2. Lettre au Comité, novembre 1887, impr. dans *J. M. E.*, 1888, p. 188-189 ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 255-256.

temps, sa patience et ses forces. Le soir, la tristesse s'empare souvent de lui quand il fait le bilan de ses occupations et qu'il n'a presque rien à enregistrer que désappointements et fatigue. Même dans son sommeil, il est souvent hanté par la perspective des luttes du lendemain. Est-ce là, je me demande, la vie idéale d'un apôtre ? Quand Paul cousait ses tentes, était-il parfois obsédé des soucis qui tourmentent le commun des mortels ? »

Dimanche 1er janvier 1888. — Que c'est difficile de prêcher à des gens qui tournent tout en ridicule : vos gestes, le son de votre voix, le mouvement de votre bouche et de vos yeux, qui commentent vos paroles à haute voix et vous rient au nez. Il faudrait, pour leur prêcher, un apôtre, un homme plein de la puissance de l'Esprit et de la foi. Je me suis senti si découragé que j'aurais voulu m'enfuir et pleurer. Nous allons avoir la semaine de prières. Que Dieu nous baptise de son Esprit !

16 janvier 1888. — Le diable ne sommeille pas, il fait toujours le guet. Tous les matins, à notre réveil, il est à notre porte et nous provoque : ce sont les petites filles qui ne font pas leur travail, les garçons qui ne vont pas à la fontaine, l'un qui dort plus longtemps qu'il ne faut. Il faut toujours commencer la journée par demander à Dieu la grâce de la patience. Le dimanche est un jour de bataille, le diable le sait, il se prépare toujours lui aussi. Il commence généralement le samedi.

« Malgré toutes les causes de tristesse et de découragement[1], je crois, moi, à l'œuvre que nous faisons ici et je suis plein d'espoir. N'est-ce pas un miracle de la bonté de Dieu

1. Lettre à M. D. Rivierre, Séfoula, 6 février 1888.

que nos santés se soient si bien conservées ? Notre école et la prédication se font encore en plein air, un terrible désavantage ; cependant nous commençons à remarquer les mêmes visages le dimanche, et cela nous fait plaisir. L'école n'est pas encore comprise, mais elle le sera plus tard.

« M. Goy, qui est venu s'occuper d'agriculture, est très actif ; il a déjà canalisé un bout de la rivière et nous promet pour l'avenir des champs magnifiques. Il rêve de charrues, de faucheuses et que sais-je ?

« Quant à moi, mon imagination n'a plus d'ailes ; mes pensées sont devenues vieilles. Je sens que j'ai fourni ma carrière et qu'il ne me reste qu'un tout petit bout de chemin à parcourir. Cela me remplit de tristesse et m'humilie. Quand je pense à ce que ma carrière eût pu être et à ce qu'elle a été ! Pauvre serviteur inutile, combien je sens le besoin de la grâce de Dieu ! »

Un jour, en janvier 1888, Coillard apprend que Léwanika projette une expédition de pillage, une razzia chez les Machoukouloumboués. Il se rend à Léalouyi pour s'y opposer ; après une longue résistance, il est vaincu par l'entourage du roi, qui veut cette guerre.

« Mes conseils n'ont pas prévalu, écrit-il [1], le parti qui veut l'expédition était trop puissant, Léwanika n'a pas pu résister. Il calme sa conscience en me promettant qu'au retour, toute la nation se donnera à l'Évangile : on se convertira en masse comme au temps de Clovis. Je vous demande de joindre vos intercessions aux nôtres pour demander à Dieu la conversion de Léwanika. Vous l'oserez avec nous. De ces pierres, Dieu peut faire naître des enfants à Abraham.

1. A Georges Appia, Séfoula, 20 décembre 1887 et 7 février 1888.

Nos pensées et nos prières sont pleines de Léwanika et je crois que c'est Dieu qui nous le met au cœur.

« Le sang versé, les atrocités de tous genres, les pauvres petits enfants emmenés en perpétuel esclavage, c'est pour nous un cauchemar qui me fait frémir. »

Au commencement d'avril, la nouvelle arrive de la mort du docteur Dardier ; les santés sont ébranlées à Séchéké comme à Séfoula et il semble à Coillard que l'œuvre n'avance pas ; il voudrait des conversions, celle de Ngouana-Ngombé, celle de Léwanika. Aaron, l'évangéliste, veut retourner au Lessouto, d'où pénibles discussions.

25 avril. — Depuis quinze jours, Christina est tombée, comme l'an passé, dans un état de langueur et d'affaiblissement qui m'inquiète. Du reste, ce sentiment de fatigue qui ne nous quitte jamais et le besoin impérieux de se coucher et de dormir est quelque chose de tout à fait étrange. Nous ne nous reconnaissons pas nous-mêmes.

Dieu nous bénit dans Ngouana-Ngombé. Brave garçon ! comment ne pas l'aimer ?

Dimanche 3 juin 1888. — « La lamentation loge-t-elle le soir chez nous, le chant de triomphe y est le matin. » (Ps. xxx.) Voilà ce qu'en ouvrant la Bible, au hasard comme on dit, je lisais ce matin à notre culte de famille et voilà ce que nous répétons depuis notre réveil. O que Dieu est bon et qu'il est fidèle ! Comment se fait-il que nous ayons si peu de foi ?

Hier, c'était un beau jour. Je venais d'achever les ballots que j'envoie à Séchéké et nous nous promettions, Christina et moi, une douce après-midi à deux. En mangeant à midi, je sentis tout à coup quelque chose me percer la gorge, c'était une esquille. L'émotion, plus que la douleur me fit



LÉWANIKA PARTANT POUR L'EXPÉDITION CHEZ LES MACHOUKOULOUMBOUES

ENTOURÉ DE SES GUERRIERS, PRÉCÉDÉ DES JAVELINES SACRÉES ET DU TAMBOUR

(1888)

devenir, dit Christina, d'une pâleur qu'elle n'oubliera jamais. Puis commencèrent de vains efforts pour enlever l'esquille. J'avalai des morceaux de mie de pain, de croûte à demi mâchée, je bus et bus encore, pendant que Waddell, me donnait de grands coups entre les épaules, rien n'y fit. Je pris un vomitif, j'avalai encore des boulettes de mie de pain, je m'introduisis à maintes reprises une longue plume dans la gorge, toujours sans succès. Aaron accourut et fit l'office de docteur, mais l'esquille était toujours là et la douleur augmentait. Ma pauvre femme fondit en larmes, se jeta à genoux et Aaron, dans une prière touchante, implora le secours d'En-Haut et me remit aux soins de l'Éternel.

Pour ne pas trop effrayer notre monde je me rendis au dîner, mais j'étais à bout de forces. Quel dîner ! On mangea à peine, et quand je ne parlais pas, tout le monde gardait le silence. J'avalai courageusement quelques aliments ; mais l'os était toujours là. Ma pauvre Christina était bouleversée. « Ne pouvons-nous espérer que demain ça ira mieux, » demanda-t-elle à Aaron. Il se tut, baissa la tête et dit à demi-voix : « Mais la gorge, c'est délicat, ça s'enflamme et ça enfle vite et puis, ça ne dure pas longtemps. » Pendant que Christina priait dans sa chambre, je me retirai dans mon cabinet d'étude, en proie aux plus violents combats qui se soient jamais livrés en mon âme. Ma femme et l'œuvre, voilà ce qui me torturait. Dans deux jours je pouvais être dans mon tombeau, je laissais une œuvre hérissée de difficultés et ma femme, à 1200 kilomètres de Mangouato, Dieu sait avec quelle responsabilité et quels embarras. Le calme succéda pourtant à l'orage. Je rejoignis Christina qui, elle aussi, était plus calme, nous criâmes à Dieu ensemble, et il nous fut donné l'assurance que le Seigneur avait exaucé nos prières. Jusqu'à 10 heures, je dormis du sommeil le plus doux. Ce sommeil était une vision, j'étais encore sur cette

terre, j'allais réveiller le zèle des chrétiens d'Europe, je revenais pour voir la mission prospérer.

En me réveillant, une douleur aiguë me ramena à la réalité. Mais Christina, qui n'avait pas fermé les paupières se tourna vers moi et, avec un sourire qui brillait à travers ses larmes, elle me dit : « Maintenant, je ne prie plus, je bénis Dieu, oui, je puis le bénir de ce qu'il a vu mes larmes et exaucé mes prières. » Et nous bénîmes ensemble. Ce fut alors une autre vision qui se déroula dans mon esprit pendant ces heures d'insomnie. Ma vie était là, mon ministère aussi avec toutes ses misères, la mission du Zambèze avec tous mes projets en ébauche et rien de fini, la situation avec tous ses embarras. Je jugeais tout cela du bord du tombeau. Je me disais que le Seigneur n'avait pas besoin de moi pour faire son œuvre et que ma chère femme était du nombre de ses bien-aimés, et pourtant la vision était toujours là. Je criai à Dieu, mais avec calme et soumission et puis j'attendis sa délivrance. Je m'endormis.

A 4 heures du matin je me réveillai. Je me sentais soulagé et bientôt je m'écriai : « Je suis délivré, l'esquille est partie ! Je te disais hier que Dieu enverrait son ange, il l'a fait. » Ma femme se jeta à genoux et, en sanglotant, louait ce Dieu qui est toujours bon et toujours fidèle. Notre culte du matin fut une action de grâces. Ngouana-Ngombé, le pauvre garçon, lui aussi avait eu un terrible choc. Je suis brisé. J'ai pourtant pu prendre part au service par une courte allocution où je mis en parallèle le Sinaï et le Calvaire.

« Si la vie ici est une lutte de chaque jour [1], c'est aussi une leçon journalière de confiance sans réserve en Dieu. Nous traversons une de ces périodes où la foi est un combat

1. Lettres à Alfred Boegner et à un ami, Séfoula 24 avril 1888, impr. dans *J. M. E.*, 1888, p. 384-385 ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 272-273.

de chaque instant, et où, souvent, le courage n'est qu'un lumignon qui fume encore. Les travaux matériels nous écrasent. Nous sentons la vie passer sans avoir la satisfaction de faire beaucoup. Mais n'allez pas croire cependant que je m'apitoie ou que je me plaigne. Un général français disait à son aide de camp que la politesse d'un soldat, c'est l'obéissance. Et je crois, moi, qu'en toutes circonstances, notre devoir envers notre Maître, c'est la fidélité. »

CHAPITRE VII

A SÉFOULA

1888-1890

Entretiens avec Ngouana-Ngombé et avec Léwanika. — Difficultés matérielles. — Départs de Middleton, de Lévi, d'Aaron. — Aux portes du tombeau. — Mme Coillard malade. — Mort des bœufs. — Réaction païenne. — Départ pour Séchéké. — Jour de naissance. — Deuxième Conférence. — Retour à Séfoula. — L'école. — Nyondo. — Litia. — Visite de Léwanika. — Ngouana-Ngombé. — Surchargés. — Arrivée de M. Adolphe Jalla. — Préoccupations politiques. — Baptême de Ngouana-Ngombé. — Incendie.

A chaque époque de sa vie, Coillard s'est attaché plus spécialement à la conversion d'un individu. Au Zambèze, la conversion de Ngouana-Ngombé et celle de Léwanika furent l'objet de ses continuelles intercessions.

26 juin 1888. — Mes études de langue ne vont pas vite. Je n'ai personne pour m'enseigner. Le soir, je fais un peu de sétoka[1] avec Ngouana-Ngombé. Mais je suis si souvent fatigué et lui aussi, le pauvre garçon, que je ne fais pas de grands progrès.

Après ma petite leçon d'hier soir, j'eus avec lui un entretien intéressant. Je lui demandai :

— Mon enfant, sérieusement, es-tu converti, converti de cœur ?

1. Langue des Batokas, peuplade qui habite la région au nord de Kazoungoula.

Sa figure s'illumina.

— Oh! ça oui, mon père. J'ai trouvé Jésus, je suis à lui, il m'a pardonné, je suis heureux.

— Tu ne te fais pas illusion? Vois donc un peu Karoumba et Séajika[1] qui, au Lessouto, ont fait la même profession, où sont-ils maintenant? Ils frayaient avec les chrétiens, se disaient chrétiens, ils parlaient, ils priaient dans les réunions, on les croyait sincères.

— Ah! oui. Mais moi, je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. Je ne suis plus le Ngouana-Ngombé de Séchéké et de Léchoma. A Léchoma, je n'avais qu'un seul désir, celui de bien faire ma besogne, vous plaire et gagner mon fusil. Les choses de Dieu, je ne les comprenais pas du tout, elles m'ennuyaient. Le matin, je m'arrangeais toujours de manière à mettre sur le feu, de bonne heure, la bouillotte du déjeuner et à être absent pendant la prière. Je me sauvais dans les bois et revenais prendre mon travail, quand je savais la prière terminée. A Séchéké, j'éprouvais moins de répugnance pour les choses de Dieu, mais je ne les comprenais pas davantage. J'avais pourtant un vif désir d'apprendre ce dont je ne me rendais pas bien compte. Nous vînmes ici. Tu nous quittas, pour retourner à Séchéké chercher notre mère. Middleton et Waddell étaient bien là et je suppose qu'ils lisaient et priaient ensemble, mais ils ne s'occupaient pas du tout de nous. Ils nous donnaient notre nourriture, c'était tout. Plus de chants, plus de prières, plus d'exhortations. Ils travaillaient la semaine, le dimanche ils s'enfermaient dans leur hutte pour se reposer et peut-être aussi pour s'édifier. Mais, pour nous, le dimanche était comme les autres jours.

---

1. Les deux Zambéziens dont il a été question ci-dessus, p. 38, et qui, comblés de faveurs par le roi, retournaient au paganisme.

Un jour j'en parlai à Middleton et je lui demandai au moins de me faire lire. Il le fit une fois. J'avais, moi, le cœur triste et je me disais : Malheureux que je suis, quand j'étais avec mon père et ma mère (M. et Mme Coillard), ce n'était pas ainsi, ils nous enseignaient, s'occupaient de nous. J'étais trop stupide pour les comprendre alors. Que faire maintenant ? Comme ces pensées-là s'agitaient en moi, j'errais dans les bois, à l'aventure. Et si j'essayais de prier seul ? me dis-je. Mon père m'a dit que Dieu entend toujours. Je me jetai à genoux sous un arbrisseau, là où j'étais, et, pour la première fois, je priai. Ce fut une révélation ; depuis lors, chaque fois que j'avais un moment de répit, j'allais sous mon arbrisseau.

Le dimanche suivant il pleuvait, continua Ngouana-Ngombé. Je dis aux autres garçons, à Kambourou et à Mogapi : « Notre père n'est pas ici et personne ne s'occupe de nous ; essayons de lire et de chanter les cantiques que nous savons. » Ils consentirent. « Mais d'abord, dirent-ils, chantons le chant des Barotsis. » Et ils se mirent en effet à chanter le chant païen. Je les réprimandai. Mais ils me rirent au nez et me dirent en se moquant : « Depuis quand es-tu donc devenu si vieux et si grave ? Nous avons beau essayer de t'emmener jouer avec les jeunes filles, tu ne veux jamais venir ; tu ne te joins jamais à nos escapades nocturnes, ni à nos chants ; qui est-ce qui t'a fait devenir tout à coup un vieillard ? » La tristesse au cœur et ne sachant que répondre, je pris ma natte et demandai à Middleton la permission de coucher dans la hutte qui me servait de cuisine. Depuis lors, je n'ai jamais couché avec les ouvriers et Kambourou et Mogapi n'ont plus frayé avec moi. Mais, quelle joie quand j'ai appris que vous reveniez ! Maintenant, me dis-je, mes vœux sont accomplis. Je vais apprendre à lire, je chanterai des cantiques avec mon père et ma mère, ils m'enseigneront

les choses de Dieu. J'avais si peur que vous ne revinssiez pas ! Je me disais souvent : Que ferais-je sans eux ?

— Mais sais-tu, ajoutai-je, que le monde n'aime pas les enfants de Dieu, et que, souvent même, les rois et les seigneurs les maltraitent ?

— Oui, je le sais, reprit Ngouana-Ngombé. Le Seigneur a dit que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Mais il a dit aussi : « Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps ; craignez plutôt celui qui peut détruire et l'âme et le corps. Et quand on vous traînera devant les tribunaux ne vous inquiétez pas de ce que vous aurez à dire, car cela vous sera donné à l'heure même par le Saint-Esprit qui habite en vous. »

30 juin 1888. — Je suis étonné de la clarté du sétoka. Mon cœur brûle au dedans de moi quand je pense à ces nombreuses tribus de Batokas qui parlent la même langue et surtout à ces malheureux Machoukouloumboués qui la comprennent. Oh ! que ne suis-je plus jeune et que n'ai-je encore une autre vie, une autre carrière à fournir ! Léwanika nous donnera-t-il des enfants machoukouloumboués [1] ? Nous le désirons ardemment et le demandons à Dieu. Ce pourraient être les futurs évangélistes de leur pays, « la petite esclave juive de Naaman, » comme disait Christina.

Léwanika revint les premiers jours de juillet de sa razzia chez les Machoukouloumboués, et Coillard alla le voir à Léalouyi.

Le roi parut content de me voir. J'ai eu avec lui une longue conversation sur divers sujets : l'école, Séfoula, Sé-

---

1. Le Bochoukouloumboué, où Léwanika était allé faire sa razzia, est une des grandes divisions du royaume des Barotsis, à l'est de la plaine du Borotsi, au nord de celle de Séchéké.

chéké, l'évangélisation de son pays. Je me suis senti pressé de lui parler sérieusement, directement, il m'écoutait bien. J'ai prié avec lui avant que nous nous séparions.

Le dimanche 15 juillet, Coillard célébra, à la capitale, deux cultes, l'un le matin, l'autre l'après-midi. Le roi y était, l'assistance était nombreuse.

L'après-midi, je prêchai avec bénédiction sur Galates VI, 7 : « Ce que l'homme sème... » J'eus d'abord à lutter contre un idiot qui, au grand divertissement de la foule, répétait tout ce que je disais. Je me fis écouter pourtant. Je commençai par appliquer mon texte à l'expédition chez les Machoukouloumboués : « Vos traces, leur dis-je, sont pleines de sang, de deuil et de larmes. Vous avez semé. »

Séfoula, 27 juillet. — Depuis mon retour de Léalouyi, je me sens, plus que jamais, poussé à prier pour Léwanika, pour sa conversion. C'est Dieu qui l'a mis dans mon cœur. Jamais, en famille, en public ou en particulier, je n'élève mon cœur à Dieu sans déposer ce fardeau au pied du Trône de grâce. Je suis honteux d'avoir une foi si timide. Il y a longtemps que je n'ai été aussi heureux dans mon âme et trouvé tant de liberté et de joie dans une communion constante avec mon Sauveur. Et pourtant je ne suis pas indifférent à tout ce qui nous préoccupe, à tout ce qui menace notre mission. Mais je crois que je puis en pleine confiance tout remettre à Dieu. Il est magnifique en moyens et riche en bonté.

« Le roi a été malade[1], pas dangereusement. J'ai été le visiter à plusieurs reprises. C'est un homme vers lequel je me sens singulièrement attiré. Il est intelligent et s'enquiert

1. Lettre à M. E. Lacheret, Séfoula, 24 août 1888.

de la vérité; il a confiance en nous. Ses bonnes dispositions et celles des chefs nous rendent la vie supportable, j'allais presque dire facile. Sa conversion est pour nous un sujet de prières constantes. Jamais je ne la perds de vue dans mes longs entretiens avec lui.

« Ici nous défrichons, mais nous semons en même temps, et il suffirait d'une bonne averse pour amollir nos mottes et faire croître la semence. Je sais bien que le temps de la moisson est autre que celui des semailles. Mais la parole de Dieu ne me dit nulle part combien d'années nous devrons attendre avant de présenter les prémices de nos récoltes au Seigneur. »

Les visites à Léalouyi sont fréquentes.

« C'est toujours avec plaisir que je visite Léalouyi[1]. Le roi s'est mis à apprendre à lire et tous ceux qui le peuvent suivent cet exemple. Les hommes sont partout des moutons. Si Léwanika venait à se convertir, je me demande quel en serait l'effet sur la nation. »

Les entretiens du roi et du missionnaire portent sur le péché, la repentance et la conversion. Une fois, par exemple (17 décembre 1888), la conversation se prolongea jusqu'à une heure du matin :

Il y avait un gros nuage sur le front du roi, et il laissait de temps en temps échapper des expressions qui trahissaient l'agitation de ses pensées.

Enfin il avoua qu'il devait aller faire un pèlerinage à un tombeau.

1. Lettre à M. Edmond Gautier, Séfoula, 23 août 1888.

— Toi, aller prier les morts? Es-tu sérieux?

— Quand je serai croyant, répondit le roi, je n'irai plus prier les morts, mais maintenant, vois-tu, je suis obligé de céder aux Barotsis pour leur faire plaisir. Mais tu verras, quand je serai croyant, si je ne tiens pas ma parole.

— Quand deviendras-tu croyant ?

— Quand je saurai bien lire et que je saurai les choses de Dieu, car je pense que le « Livre » me dit tout ce qui est mal.

— Pourquoi attendre? Est-ce que ta conscience ne t'a jamais dit que tu as fait du mal et beaucoup de mal ?

Il devint pensif, détourna et baissa la tête :

— C'est une terrible chose, dit-il en soupirant, que d'être roi. Quand je n'étais que simple individu, j'étais un jeune homme exemplaire. Mais en me faisant roi, on m'a ruiné, on m'a poussé dans toutes sortes de crimes et dans l'immoralité. Maintenant, je suis un homme corrompu et souillé de sang. Oui, j'ai répandu du sang !

Il se tut. Après un de ces silences qui disent plus que des torrents de paroles, nous nous agenouillâmes et je priai pour lui.

Ngouana-Ngombé s'affirmait toujours davantage et devint pour Coillard un aide précieux. Le 29 juillet, de son propre mouvement, après le culte, devant 150 personnes, il rendit témoignage de sa foi, et, dès lors, il accompagna Coillard, et évangélisa.

« Ngouana-Ngombé nous donne beaucoup de joie[1]. J'espère que dans peu d'années il sera un des membres les plus utiles de la mission. Je m'occupe de lui autant que ses travaux et les miens le permettent. C'est bien beau de voir un jeune homme se convertir et servir Dieu. »

1. Lettre à M. E. Lacheret, Séfoula, 24 août 1888.

L'approvisionnement et le transport des bagages, qui sont restés échelonnés sur toute la route de Mangouato à Séchéké, offraient de grandes difficultés :

« M. Jalla est toujours à Séchéké avec nos chers Jeanmairet, écrit Coillard[1]. Nous sommes les uns et les autres paralysés, dans nos mouvements comme dans nos travaux, par les nouvelles pertes de bœufs que nous avons subies. Ces pertes désastreuses nous mettent aux abois et nous sentons bien que, pour le présent, c'est le point vulnérable de notre entreprise. »

D'autres difficultés douloureuses surgissent au sujet de l'organisation même de l'œuvre; la grande distance qui sépare les deux stations de Séchéké et de Séfoula occasionne certains malentendus.

1er septembre 1888. — La question de la mission tout entière se pose à nous d'une manière très grave. Nous sommes dans une grande angoisse. Nous ne dormons pas la nuit. Christina en est tout à fait malade. Au milieu de la nuit nous avons lu ensemble le psaume xxxvii, ce qui nous a fait du bien : « Confie-toi en l'Éternel. » Comme ces paroles tombent doucement dans nos âmes !

Cette angoisse était justifiée : en effet M. Dardier n'était plus. Les deux Zambéziens, Séajika et Karoumba, étaient renégats, Middleton avait définitivement quitté la mission. A Séchéké, M. et Mme Louis Jalla, puis M. et Mme Jeanmairet perdaient leur enfant premier-né (27 mars et 24 décembre 1888); Lévi, l'évangéliste mossouto qui travaillait à Séchéké, puis Aaron s'étaient décidés à retourner au Lessouto, l'un à cause de la santé de sa femme, l'autre à cause de ses enfants.

---

1. Lettre à M. E. Lacheret, Séfoula, 24 août 1888.

Le départ de ces deux évangélistes fut un coup très dur pour Coillard.

« Nous sommes-nous donc trompés[1] ? Nos théories, si belles et si séduisantes, n'étaient-elles qu'un rêve que nous voyons s'évanouir aujourd'hui ? Non. L'esprit de Dieu souffle parmi les églises du Lessouto, et, nous le savons, là comme en France et partout, l'esprit de vie c'est l'esprit apostolique. Le jour viendra, il n'est peut-être pas loin, où les Bassoutos chrétiens sentiront qu'ils ont envers ces peuplades du Zambèze, qui parlent leur langue après avoir subi leur joug, une dette que personne ne peut payer pour eux. En attendant qui fera l'œuvre ?

« Nous avons l'occasion, unique peut-être, de prendre possession du pays. Tous les chefs, à peu d'exceptions près, paraissent bien disposés, le roi manifeste un grand désir de s'instruire et de faire instruire les tribus qu'il gouverne ou, pour parler plus juste, la tribu des Barotsis elle-même. Jusqu'à quand ces bonnes dispositions dureront-elles ? J'ai, devant moi, une liste de vingt postes d'évangélisation que nous devrions occuper au plus tôt. »

Enfin, avec Aaron, M. Goy partait pour une absence prolongée au Lessouto, où il allait épouser Mlle Mathilde Keck.

« Nous voici donc seuls. Il y a toujours quelque chose de douloureux et d'émouvant dans la séparation[2], dans cette dernière prière que l'on fait en commun pour se recommander mutuellement à la grâce de Dieu. Nous avons fait avec calme les préparatifs du voyage d'Aaron. Nous lui

---

1. Lettre à Alfred Boegner, Séfoula, 5 août 1888, impr. dans *J. M. E.*, 1889, p. 52 et suiv.; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 274 et suiv.

2. Lettre au même, Séfoula, 14 décembre 1888, impr. dans *J. M. E.*, 1889, p. 370 et suiv.; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 297.

avons conduit les enfants de son école pour lui chanter un cantique d'adieu et recevoir la bénédiction du maître qui les quittait. Pauvre Aaron ! il ne fit pas de longs discours : « Mes enfants... je vous laisse avec mon père et ma mère; ils ne sont plus jeunes, rendez-leur la tâche facile. » Il avait le cœur trop gros pour bénir cette école qu'il aimait tant. Nous avons eu aussi notre communion d'adieu. Et cependant, jusqu'au dernier moment, je caressais le vague espoir de voir survenir quelque chose d'extraordinaire pour retenir nos aides. Illusion ! Le fil d'araignée s'est brisé, rien d'extraordinaire n'est survenu, le samedi 1er décembre, nous nous étions définitivement dit adieu et donné rendez-vous au ciel. Nos amis avaient déjà fait leur première étape et notre effrayante solitude était une réalité. C'est là, pour le moment, la plus dure de nos épreuves, la plus difficile à accepter avec soumission. »

Heureusement l'infatigable Waddell restait encore à Séfoula, il travaillait avec zèle aux bâtisses, au temple en particulier.

L'école, qui se tenait encore en plein air, était un grand sujet d'encouragement : elle devenait de plus en plus intéressante.

24 décembre 1888. — Je me sens heureux dans mon âme. Oh ! si seulement nous voyions des conversions ! Litia est singulièrement attiré à nous. Il ne me quitte guère. Il travaille au jardin avec moi, il est toujours prêt à rendre service. Je crois que, comme son père, il n'est pas loin du royaume de Dieu.

Tout à coup, la maladie fond sur les habitants de Séfoula. Coillard est amené par la fièvre aux portes du tombeau.

23 janvier 1889. — Appuyé sur un bâton, affublé de ma



SÉFOULA — LE TEMPLE (1890)

robe de chambre, la tête me tourbillonnant, traînant péniblement une jambe derrière l'autre, je revenais d'un autre monde en entrant dans mon cabinet. Mes papiers sont pêle-mêle sur la table : ici, une observation météorologique commencée, des clichés, des papiers photographiques, des châssis entr'ouverts comme si une main m'avait subitement arrêté, là, les fournitures d'école que les enfants ont mises sens dessus dessous, les médecines déballées et qu'on n'a pas remises en place...

Quelle absence ai-je donc faite? Au dehors aussi tout est étrange. Je reviens de loin, de bien loin. Au milieu de nos fêtes de Nouvel-An, je fus pris de ce que je croyais n'être qu'un accès de fièvre. Je le traitai comme tel. Nous fîmes même l'école deux ou trois jours encore. Mais les symptômes s'aggravèrent et je me trouvai bientôt dans un état des plus alarmants. J'eus un commencement de jaunisse, j'eus des attaques de fièvre trois fois en douze heures, je sortais d'une affreuse transpiration pour être saisi de tremblements qui me disloquaient les jointures. Mais j'avais la tête claire, pas de délire, je pus donc soulager ma pauvre garde-malade en lui indiquant les médecines qu'il me fallait. Ah ! quelle chose solennelle que d'être ainsi amené subitement au bord de la tombe ! Quelles visions du passé, mon Dieu ! Et puis tant de choses entreprises, tant d'inachevées et que personne n'achèvera ! Et puis cette œuvre, cette mission du Zambèze qui pèse sur mes épaules, tomberait-elle avec moi ? Je sais bien que je ne suis pas nécessaire à l'œuvre de Dieu, et pourtant, sans fausse modestie, je sens que la mission du Zambèze a encore besoin de moi. Et nos commandes de provisions, et nos bagages, et mes responsabilités pécuniaires ? Tout cela me troublait. Je sentais que je n'étais pas encore prêt à partir.

Et ma pauvre femme, qui me suivait pas à pas dans cette

terrible maladie qui a emporté Éléazar et Khosana en quelques jours, qui dira ses angoisses !

Mais Dieu est bon. Je reviens tout doucement à la vie. Tout le monde s'évertue à ne pas troubler ma convalescence. Ngouana-Ngombé a commencé un canal depuis quinze jours. Pauvre garçon, il est surchargé. Il fait le pain de nuit, le beurre de grand matin, distribue le café, fait le déjeuner, donne la nourriture à tout le monde, verse et écrème le lait, fait la prière du matin, puis, la bêche sur l'épaule et sans prendre le temps de déjeuner, il s'en va au travail, avec ses dix ou douze ouvriers. A midi, il prépare notre petit repas avant de penser au sien, et, le soir, il nous sert comme s'il n'avait jamais quitté sa cuisine.

A une heure du matin, Christina l'entendit dans sa chambre priant avec ardeur, luttant.Quelle bénédiction il a déjà été pour nous !

Waddell, lui, entre plus avant dans nos sentiments. Il partage tous les soucis de ma femme. Mais heureusement, il a sa forge et son atelier qui l'absorbent. Il a mis en ordre celui-ci avec des établis, des étagères, etc., et quand il aura monté le tour, ce sera un établissement complet. Il s'est mis à forger, si bien qu'à force de forger il est devenu forgeron et nous a réparé une quantité de bêches. Cela le rend tout heureux.

26 janvier 1889. — Un épais nuage s'est abattu sur nous. Christina est très malade. L'avant-dernière nuit, la fièvre ne l'a pas quittée un instant ; hier, elle a gardé le lit tout le jour. Dans l'après-midi, Waddell, lui aussi, s'est alité. Je suis le seul debout, faible comme un roseau.

3 février. — Je suis encore convalescent. Les forces ne me reviennent pas vite. Mes jambes plient sous moi; Christina ne va pas mieux. Nous avons réussi à couper la fièvre, mais le sentiment d'une fatigue extrême ne la quitte pas.

Nous avons cependant fait l'école toute la semaine, d'abord une heure, puis deux, puis deux et demie et en sortant nous nous jetions épuisés sur notre lit. J'avais si peur que nos enfants ne se décourageassent et ne se dispersassent. Le désœuvrement engendre toujours un mauvais esprit. Nous avons été bien récompensés. Toute la semaine, malgré nos absences, nous avons eu de soixante-dix à soixante-quatorze élèves.

24 février 1889. — Christina est d'une faiblesse excessive. Elle ne peut presque pas marcher et à peine se tenir debout. Elle se traîne jusqu'à l'école, mais, les derniers jours, elle n'a pas pu enseigner. Sa tête lui fait constamment mal.

La construction de notre tabernacle avance. Tous les roseaux sont mis, il s'agit maintenant de plâtrer tout cela ; c'est un grand travail.

27 février. — Hier, c'était le vingt-huitième anniversaire de notre mariage. Ces anniversaires font revivre le passé avec toutes ses bénédictions, ses épreuves, ses joies. Quelle vie nous avons eue : du village de Molapo à Magoana-Machouana[1], de là à Natal, de Natal à Motito, de Motito à Léribé, de Léribé chez les Banyaïs, au Matabéléland et au Zambèze, stage à Léchoma, à Séchéké, enfin sous la tente à Séfoula ! L'autre jour nous parlions de nos aventures, de notre vie de bohémiens sous la tente, en wagon, par la pluie. Toutefois Dieu est bon. Nous pouvons chanter sa fidélité.

9 mars 1889. — « Rejette ton fardeau sur l'Éternel... » « Ne vous inquiétez de rien. » J'essaie de tenir la tête hors de l'eau, mais les vagues sont trop fortes, elles m'aveuglent de leur écume en se brisant contre moi et j'ai, par moments,

---

1. Second emplacement de la station de Léribé, voy. Éd. Favre, *François Coillard missionnaire au Lessouto,* p. 37.

un sentiment horrible de complet isolement et de défaillance. Je suis écrasé de soucis et le diable me dit et me répète que Dieu ne veut pas du tout s'en charger. Et pourtant, je le sais, il n'est pas homme pour mentir, ni fils de l'homme pour se repentir. Mais alors pourquoi permet-il ces terribles pertes de bétail, cette accumulation de bagages et l'impossibilité d'en effectuer le transport ? Je suis dans l'angoisse ; mes prières sont des cris et des larmes. Je m'humilie d'avoir fait tant de commandes. A ces commandes s'ajoutent des envois de Paris, du Havre, de Glasgow, de Londres, les bagages de Léribé, les bagages restés à Mangouato il y a deux ans. Christina est découragée et moi je lutte en désespéré. N'est-il pas dit que celui qui met sa confiance en l'Éternel ne sera jamais confus ? Mon Dieu aie pitié de moi.

24 mars 1889. — Acheté six bœufs en un jour! voilà un exaucement à mes prières.

Les soucis matériels et de santé ne sont pas les seuls : la reine de Nalolo étant malade, les sorciers en profitent pour l'indisposer contre les missionnaires, elle retire tous ses enfants de l'école. Un parti entoure Léwanika et la reine qui désapprouve que leurs enfants soient confiés à Coillard pour leur éducation et qui demande l'expulsion des missionnaires.

Aussi l'école, qui marchait bien, se vide et Coillard donne trois semaines de congé à ceux qui restent, pour aller, lui-même, à Nalolo et à Léalouyi, s'expliquer franchement avec les souverains.

Léwanika, en dépit de son entourage, tient, un peu faiblement, le parti de Coillard. Un jour il dit à celui-ci :

« Je suis tout triste, car, depuis le départ d'Aaron, nous te voyons plus rarement. Mes femmes et mes serviteurs, qui apprenaient à lire et à chanter, se sont lassés. Maintenant ils se moquent de moi ; les Barotsis disent que je deviens

fou depuis que j'ai commencé à apprendre à lire. Je suis tout seul, personne ne me seconde, le courage commence à me manquer. » — « Quand tu auras vraiment trouvé le Sauveur, lui répondis-je, tu ne seras pas seul et si Jésus est avec toi, tu verras comme tu seras fort. » — « Vraiment ? »

Litia, qui était à Séfoula, à l'école du missionnaire, avait accompagné Coillard chez son père ; Coillard eut avec lui un entretien des plus sérieux.

Je le pressai de ne pas se contenter de quitter l'Egypte sans être du peuple de Dieu. Je priai avec lui. Je crois vraiment que l'œuvre de la grâce se fait dans son cœur.

Séfoula, 19 mai. — L'œuvre de Dieu est une œuvre de foi et qui dit foi dit : difficultés, combats, ténèbres, désappointements, tristesses, mais victoire. Nous en sommes encore au premier stage, où tout est difficile et triste ; c'est un miracle que nous n'ayons jamais cédé au découragement.

L'échappée aux deux capitales n'avait pas été inutile et, peu à peu, l'école se remonta; en revanche les auditoires du dimanche n'étaient réunis qu'à grand'peine. Cependant la crise semblait conjurée.

Mais les soucis matériels renaissent : Coillard avait envoyé, les premiers jours d'avril, dix-huit bœufs à Séchéké, avec Kambourou et un autre noir, pour chercher des bagages; le 7 mai, il apprit qu'ils avaient été attaqués par des lions qui en avaient tué deux.

20 mai. — Pendant que nous étions à l'école, Kambourou est arrivé de Séchéké avec l'atterrante nouvelle que les trente-huit bœufs que j'y avais envoyés l'an passé, ceux du roi et les miens, sont morts. Et des dix-huit qu'ils ont pris avec eux à Séchéké, quatorze seulement sont arrivés et de ceux-là deux étaient malades. Donc point de wagons,

point de bagages, point de provisions! Tout cela, après tout, est de peu de chose en soi. C'est l'avenir même de la mission qui nous donne de l'anxiété. Il est impossible de courir longtemps le risque de pareilles pertes. Ce nouveau coup de foudre nous a écrasés. Est-ce là la réponse à nos prières? Ah! pauvres gens que nous sommes! Nous étions tout prêts à faire le sacrifice de nos vies, mais, je l'avoue, nous ne l'étions pas à subir de si grandes pertes de bétail qui représentent les sacrifices de tant d'enfants de Dieu, les francs des riches et les sous des pauvres.

O mon Dieu! et pourtant... Non, tu ne peux ni nous abandonner, ni nous oublier, ce n'est pas possible. La délivrance viendra encore, et je l'attends.

22 mai. — Je suis calme et confiant. Dieu veillera sur son œuvre et ses intérêts. Nous portons l'arche; comme nous sommes prêts à étendre les mains de la prudence humaine pour l'empêcher de tomber!

De nouveau, l'opposition païenne relevait la tête, et les enfants de Nalolo quittaient l'école de Séfoula; Litia, qui avait demandé à être reçu par Coillard dans sa maison, vexé du refus du missionnaire, allait fonder un village à quelque distance; le village de la station était presque désert; d'autres petits chefs s'apprêtaient à s'éloigner, on faisait le vide autour de Séfoula.

9 juin 1889. — Nous allons donc rester tout seuls. Christina me disait que cette solitude l'épouvantait. Et je fais mes préparatifs pour la quitter pour plus de deux mois! La perspective n'est pas réjouissante, surtout quand on a l'épée de Damoclès toujours suspendue sur la tête. Car Léwanika est faible et, s'il cède, notre expulsion est certaine. Mais nous avons foi en Dieu et foi dans notre mission. Les événements de l'Ouganda, l'expulsion de tous les mission-

naires, le meurtre de M. Brooke de la Société de Londres, du côté du Tanganyika, et le massacre des Allemands près de Zanzibar, sont de nature à nous rendre sérieux. Que Dieu nous garde !

Coillard se décide en effet à descendre à Séchéké pour s'occuper de ses bagages et pour conférer avec ses collègues.

« La terrible chose [1], c'est de laisser ma pauvre femme si longtemps seule à la brèche, surtout que dernièrement nous avons eu beaucoup à souffrir. Le parti païen conservateur a relevé la tête et peu s'en est fallu qu'on nous ait chassés du pays. Outre les travaux matériels, qui réclament un bon nombre de mains, nous avons une quantité de garçons et de petites filles à notre charge. Pour nos forces et notre santé, comme pour nos ressources personnelles, c'est un lourd fardeau et nous nous en sentons parfois écrasés. Nous nous demandons souvent de quel côté et quand nous viendra le secours. Dieu le sait.

« L'année qui vient de s'écouler a été une des plus pénibles dont je me souvienne. Nous avons grandement souffert. Ce n'est pas précisément le genre d'épreuves que nous attendions. Dieu permet que notre éducation se fasse ainsi. »

Coillard se sait mal jugé en Europe, et cela ajoute encore à sa tristesse.

« Pour vous dire vrai [2], la popularité dont les échos me revenaient en Afrique me faisait trembler, je m'attendais à ce que Satan vînt me souffleter et il l'a fait. Dieu veuille que

1. Lettre à Alfred Boegner, Séfoula, 20 juin 1889.
2. Même lettre.

je sois le seul à en souffrir et que l'œuvre n'en reçoive aucun dommage ! Que Dieu me cuirasse contre l'encens et contre la calomnie et qu'il fasse abonder en moi sa grâce et sa charité. »

Coillard, accompagné de Litia, part le mercredi 10 juillet. Il passe par Nalolo où il rend visite à Mokouaé dont, malgré tous ses efforts, il n'arrive pas à gagner la confiance.

Le voyage, par la voie du fleuve, est, comme à l'ordinaire, fertile en incidents.

Séoma, 18 juillet 1889. — Hier c'était mon jour de naissance. J'étais heureux, j'avais le cœur plein, débordant. Je pensais à la bonté de Dieu qui m'a gardé durant ces cinquante-cinq années. Dans cinq ans j'aurai soixante ans, si je vis. A soixante ans un missionnaire a fait son temps et c'est un outil usé, au dire de M. Jousse. Je ne partage pas ces vues-là.

« Je crois à la vieille jeunesse [1], moi. Je ne demande pas à Dieu une longue vie ; mes temps sont en sa main. Mais je lui demande le privilège de mourir à mon poste, sous le harnais, et de voir la mission du Zambèze consolidée et prospère. »

Coillard arrivait à Séchéké le 25 juillet, où il trouvait Mme Jeanmairet et M. et Mme Louis Jalla ; puis il se rendait à Kazoungoula où était M. Jeanmairet ; ce fut une grande joie que ce revoir ; il fallut s'occuper de beaucoup de choses matérielles, entre autres de l'expédition dans le Haut, des provisions et des bagages. La seconde Conférence des missionnaires du Zambèze, tenue à Séchéké, décida de fonder à Kazoungoula une station qui serait confiée à M. Louis Jalla.

---

1. Lettre au Comité, Séoma, 18 juillet 1889.



LE TRANSPORT DES BAGAGES DE SÉFOULA A SÉCHÉKÉ (1889)

Séchéké, dimanche 18 août 1889. — Donc nous aurons une station à Kazoungoula et ce sera la plus belle du pays. Mon cœur en bondit de joie. Si je n'étais venu ici que pour obtenir ce résultat, mon voyage n'eût pas été inutile.

La bénédiction du Seigneur a jusqu'ici reposé d'une manière merveilleuse sur mon voyage. Quel exaucement remarquable à mes prières!

Le 11 septembre, Coillard quittait Séchéké, heureux de cette rencontre avec ses collègues et de la quantité de bagages qu'il avait pu expédier.

11 septembre. — Je me suis souvent assis à la table des Louis Jalla. C'était l'occasion de causer librement. Un jour, nous avons parlé de conversion, de nos conversions et un autre jour de nos vocations. Ils m'ont fait revivre dans le passé, ce passé si riche en souvenirs et en émotions. J'ai parlé de ma mère, et de l'opposition que des amis ont faite à ma vocation, jusqu'à ce que les larmes me soient venues aux yeux.

Durant le voyage de retour, Litia se montra toujours plein de prévenances.

19 septembre. — C'est un cher garçon qui me sert vraiment avec une assiduité et des égards dignes d'un fils. Il met la main à tout et s'occupe de tout. Je l'aime toujours plus.

Enfin, le samedi 28 septembre, Coillard était de retour à Séfoula.

Ma pauvre femme avait été si malade qu'elle ne comptait

plus me revoir. Je la trouvai défaite et d'une faiblesse extrême.

Dix jours plus tard, tous les bagages arrivaient; la pluie et les termites avaient fait de grands dégâts; beaucoup de caisses étaient avariées.

« Oublions-les si possible [1]. Ce n'étaient pas des nécessités puisque notre bon Père nous les refuse. »

Séfoula, 8 novembre. — Malgré tout, l'arrivée des bagages est une grande affaire, un exaucement remarquable de nos prières. Nous sommes dans l'abondance. Dieu nous a entourés de toutes sortes de conforts. Jamais, pas même à Léribé, nous n'en avons eu autant. Nous nous sentons tout pénétrés de reconnaissance.

Vendredi 15 novembre. — J'ai recommencé l'école lundi dernier avec trente-six élèves. Aujourd'hui nous en avons quarante-six. Ils se conduisent bien et je suis encouragé.

16 novembre. — Je me sens spirituellement tout desséché et sans vie. J'ai peu de temps pour ma propre édification.

Dimanche 8 décembre. — J'ai prêché sur la moquerie, (Galates VI, 7) : « On ne se moque pas de Dieu. » Nous avions un bel auditoire d'au moins trois cents personnes. Il semble que Satan savait que j'allais prêcher sur ce sujet-là : en entrant dans l'église, je me sentais heureux de voir un si bel auditoire ; quand je me levai pour commencer, j'avais à peine indiqué le cantique, qu'une femme se mit à tousser et, au même moment, tout cet auditoire se mit à tousser et à rire. Ça paraissait être un coup monté. Je m'assis, sans mot dire, et quand le silence — un morne silence —

---

1. Lettre de Nalolo, 27 décembre 1889, impr. dans *J. M. E.*, 1890, p. 224.

se fut rétabli, je commençai. On fut tout étonné de mon sang-froid. On écouta très bien et on me comprit, ce qui n'est pas toujours le cas.

10 décembre 1889. — Depuis quelque temps j'ai réussi à me lever à 4 heures et j'étudie ma Bible jusqu'à 6 heures. C'est vraiment le seul moment que je puisse appeler mien. Au milieu du jour, je réussis généralement à me retirer pour un quart d'heure, mais jamais davantage, car, outre qu'il faut surveiller les filles pendant que Christina se repose un peu, on ne me laisse jamais tranquille. Le soir, je suis trop fatigué pour faire quoi que ce soit, même pour lire, je tombe de sommeil. Si je prolonge la lutte jusqu'à 9 heures et demie, c'est tout ce que je puis faire. Christina, elle, qui aimait tant veiller, doit se retirer immédiatement après dîner. Cela nous rend tristes. Nous voudrions revivre les beaux jours de Léribé. Mais Séfoula n'est pas Léribé, et nous ne sommes plus nous-mêmes ce que nous étions il y a dix ou quinze ans.

A la fin de l'année, Coillard résume ainsi ses occupations journalières[1] :

« L'école absorbe la plus grande partie de mon temps. Quand je ne suis pas à l'école, je visite les villages avoisinants. Et, en dehors de ces deux branches, les plus importantes de l'œuvre, une foule de petits devoirs se disputent et émiettent mon temps.

« Ma femme ne peut pas m'aider dans l'école comme elle le faisait il y a six mois. Elle n'est pas forte, elle est souvent malade. Et les charges de notre établissement tendent toujours à augmenter plutôt qu'à diminuer. Ainsi, cette année,

1. Lettre de Séfoula, 24 décembre 1889, impr. dans *J. M. E.*, 1890, p. 263 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 333 et suiv.

nous avons en plus, sous notre toit, deux filles du roi. Nos neuf filles, on le comprend, donnent du travail et du souci à une maîtresse de maison. Outre les filles nous avons sept ou huit garçons. Je ne parle pas de nos vachers et domestiques, mais de garçons qui sont chez nous pour s'instruire. L'un est un Mochoukouloumboué, Nyondo, qui peut avoir quinze ou seize ans. Marmiton du roi, il accompagnait souvent son maître dans ses visites à Séfoula. Et quand j'allais à Léalouyi, il ne manquait jamais aux réunions. Je ne veux pas dire qu'il ait des besoins religieux ; cela viendra j'espère ; mais il avait un si vif désir de s'instruire qu'il demanda au roi de le laisser venir chez nous. Comment lui fermer la porte? Il apprend avec tant de zèle que bientôt il lira couramment. Nous entourons ce jeune homme de beaucoup de prières. Dieu ne l'aurait-il pas choisi pour porter l'Évangile dans son pays natal à ses sauvages compatriotes?

« Nous avons un autre jeune homme dans notre maison, non moins intéressant. Il peut avoir seize à dix-sept ans. C'est Litia lui-même, le fils de Léwanika. Lui aussi, a soif d'instruction et il est bien doué. Depuis longtemps, il nous suppliait de le recevoir comme membre de notre grande famille. Son père, qui ne lui refuse rien, joignait ses instances aux siennes. Il faut connaître les natifs pour comprendre les raisons de notre refus. Nous avions peur de la suite de ce jeune prince, de son autorité à côté de la nôtre dans notre maison. Sa persistance finit par nous ébranler. « Je serai pour toi un autre Ngouana-Ngombé, me disait-il, je ferai tout ce que tu me diras, je ne serai pas un Ngouana-Moréna (un prince) mais un mochimane (un serviteur); si seulement vous vouliez me recevoir! Pourquoi avez-vous reçu Nyondo et pas moi? J'avais pourtant demandé longtemps avant lui. » Le pauvre garçon, malheureux dans son village, passait toute sa journée chez nous, s'associant à tous les travaux ma-

nuels possibles, s'intéressant à tout, comme un enfant de la maison; rien n'est au-dessous de lui. Son bonheur, quand il me quitte, c'est de lire avec Ngouana-Ngombé et de partager sa nourriture avec lui. Comment ne pas céder ?

« Avec tout cela, Litia n'est pas très communicatif et, longtemps, nous nous sommes perdus en conjectures sur les vraies raisons qui l'attirent vers nous. Nous croyons parfois qu'il a des besoins religieux dont lui-même peut-être ne se rend pas bien compte. Son père voudrait l'envoyer à Mangouato pour voir un peu le monde. Mon désir, à moi, serait de l'envoyer à Morija. »

Lundi 6 janvier 1890. — La fête de nos enfants de l'école, le jour de l'an, a été un grand événement. Le roi est venu avec une foule de gens. « Je suis un grand roi, m'écrivait-il la veille, j'ai une suite nombreuse, plusieurs grands personnages, quatre de mes princesses (ses femmes) et je me demande comment tu vas t'en tirer pour recevoir ces foules. » En effet, nous sommes envahis.

Christina malheureusement était malade. Le samedi soir, j'eus une conversation très intéressante avec Léwanika. C'était au sujet de la conversion et, comme tout le monde, il faisait de l'escrime pour éviter les coups dirigés contre lui et il parlait d'une manière générale :

— Ce sont les enfants de l'école qui se convertiront, disait-il. Les Barotsis sont trop mauvais.

— Pourquoi pas toi?

— Moi? Il essayait de rire. Oh! non, pas moi. Je ne sais rien et je ne lis plus comme autrefois.

Je répétai ma question :

— Pourquoi pas toi?

— Ah ! dit-il sérieusement, moi je suis trop mauvais. J'ai répandu trop de sang, je suis trop immoral.

— C'est précisément là la raison pour laquelle ce devrait être toi tout d'abord. Le Fils de l'homme, Jésus, est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu.

Je mis naturellement l'accent sur le mot de pécheur que je lui appliquai. Je lui parlai de l'enfant prodigue, du brigand sur la croix et, en lui montrant l'inutilité de ses efforts pour se rendre meilleur, je le pressai de venir à Jésus sans délai et tel qu'il est. Il était sérieux. Il poussa un profond soupir :

— Peut-être, dit-il, mais tu ne sais pas dans quel engrenage je suis pris.

Je pensai à la parole du Sauveur : « Qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu ! »

Le lendemain, je prêchai sur le festin de Belsatzar : « Tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé léger. » J'avais apporté une balance, pour illustrer mon texte. Quel bel auditoire ! cinq cents personnes au moins. L'église était comble et nombre de gens étaient dehors. C'est la première fois que je suis monté dans ma chaire, une vraie merveille pour ces pauvres gens. Mokouaé s'étonnait que je n'y fisse pas une place pour le roi. C'est aussi la première fois que le roi voyait une foule assise devant lui. Quand le roi entra, ses vieux courtisans commencèrent à frapper des mains. Heureusement que j'étais là et que je les arrêtai immédiatement. Je fis aussi enlever des têtes des hommes les bonnets et les mouchoirs et j'eus un auditoire décemment assis et très attentif. Je fus moi-même béni.

25 janvier 1890. — L'école a bien repris et j'ai pu m'en occuper toute la semaine en faisant de grands efforts. Christina, qui est beaucoup mieux, est venue tous les jours. Quelle différence quand elle est là ! Les progrès de nos élèves sont lents. Le principal enseignement c'est la lecture, l'écriture et un peu de chant. Pour tenir tête à une si grande école il faudrait trois professeurs. Nous avons quatre-vingt-dix élèves



SÉFOULA — L'INTÉRIEUR DU TEMPLE

sur la liste, mais une trentaine sont absents, malades ou occupés par leurs maîtres. Nous retenons à Séfoula, avec une difficulté extrême, ceux qui sont libres et qui ne sont pas malades. Il faut une fermeté qui ressemble parfois à de la dureté pour garder des enfants qui ont toujours un prétexte pour s'en aller. Ce n'est pas qu'ils détestent l'école, au contraire, mais cela vient de l'instabilité de leur caractère.

Ce qu'il y a de vraiment intéressant c'est de voir l'ardent désir qu'ont ces enfants de posséder des livres, et ils ne les mendient pas ; ils sentent que c'est une grande chose que de posséder un Nouveau Testament. Vingt d'entre eux ont amené, qui un veau, qui un petit bœuf, pour acheter un Nouveau Testament et un livre de cantiques. On complète la valeur monétaire des deux volumes par un paquet de vêtements et d'étoffes qui varient selon la valeur de l'animal, mais cela n'est considéré que comme un complément. L'achat, le vrai, ce sont bien les livres, bien que les accessoires en dépassent de beaucoup le prix. Et il faut voir comme ils les soignent, beaucoup mieux que ceux de l'école certainement, car c'est leur propriété personnelle. Ils remplissent leurs Nouveaux Testaments et leurs cantiques de petits morceaux de papier. Ils marquent des cantiques connus, des portions de la Parole de Dieu apprises par cœur ou bien devenues familières. Rien de plus intéressant que de voir tous ces enfants à notre école du matin, suivre la lecture de la Parole de Dieu et se servir de leurs cantiques. Il faut leur donner du temps pour chercher et trouver la page, le numéro et le chapitre, et au besoin les aider ; mais, quand leurs yeux sont tombés à la bonne place, c'est fini, ils n'en bougent plus que pour suivre. Cela donne à nos réunions un grand intérêt. Voilà un vrai rayon de soleil. Pourquoi ne serait-ce pas là le commencement de grandes choses?

Litia se construit sa petite maisonnette dans notre cour. Waddell l'a aidé à en faire le cadre et la charpente. Mais il l'a couverte tout seul et étonnamment vite et bien quand on pense que c'est son premier travail dans ce genre. Il est intimement lié avec Ngouana-Ngombé. Ils mangent ensemble et se traitent d'égaux. Cela nous donne parfois un peu de souci, car si l'influence de Ngouana-Ngombé n'amène pas la conversion de Litia, celle de Litia ne peut être que délétère. Nous entourons notre cher Ngouana-Ngombé de conseils et de prières; il est une des plus grandes bénédictions que Dieu nous ait accordées, dans ce pays. Nous le sentons tous les jours plus. C'est un sujet constant d'étonnement qu'il ait pu se trouver un garçon si véridique, si honnête, si moral, si affectueux, si actif, si dévoué, dans un milieu où le mensonge, le vol, l'immoralité, l'égoïsme et la paresse empestent l'atmosphère.

La veille du nouvel an, nous lui fîmes quelques cadeaux. Waddell lui avait procuré le *Voyage du chrétien,* Christina un Nouveau Testament, un portefeuille pour écrire, etc. J'eus un entretien avec lui au sujet de ses services:

— Mon garçon, lui dis-je, voilà cinq ans que tu es avec nous. Tu as travaillé deux ans pour un fusil, et tu le possèdes. Et pour ces trois années, que veux-tu? Je t'avais offert une génisse par an.

Le rouge lui monta au visage :

— Mais, mon père, je ne veux pas posséder de bétail.

— Qu'attends-tu alors pour prix de tes services? Dis-le moi franchement, ne crains pas.

— Ce que j'attends? Mais je n'attends rien. Ne suis-je pas votre enfant? Vous ne me refusez rien et vous ne me laissez manquer de rien.

— Est-ce à dire que tu es satisfait et heureux de rester ainsi chez nous, sans rien recevoir?

Un rire découvrit son ratelier d'ivoire.

— Je reçois beaucoup de vous. Je ne désire rien de plus, mon cœur est content.

— Mon enfant, lui dis-je, quand nous ferons une collecte pour l'œuvre de Dieu, que feras-tu ?

— J'ai six pence que ma mère (Mme Coillard) garde pour moi.

— Mais c'est peu de chose, et si la collecte se renouvelle ? Et puis, il est bon aussi que, pour tes vêtements par exemple et pour tes livres, tu ne dépendes pas entièrement de nous. Et si, un jour, tu vas chez les blancs, il y a bien des choses dont tu auras besoin. Et si tu n'as rien, ne penseras-tu pas que nous avons été chiches envers toi ?

— Jamais mon père !

— Tout de même, nous avons pensé, ta mère et moi, que nous te donnerions quelque chose en reconnaissance de tes services, voici 15 livres sterling.

Le cher enfant fut comme interdit. Il était là debout, la tête appuyée sur sa main et regardant fixement ces pièces d'or que je lui comptais. L'expression de son visage trahissait les émotions de son cœur, sa poitrine battait fort.

— Et tout cela est mien ?

— Oui.

Silence.

— Mais je n'attendais rien, reprit-il, vous êtes mon père et ma mère, vous ne me laissez manquer de rien... Merci ! je demanderai à ma mère de me garder cet argent.

C'est ce qu'il fit dès le lendemain. Il le lui apporta dans une petite boîte : « Voici, dit-il, ce que vous m'avez donné. »

Dimanche 26 janvier, soir. — Je l'ai dit et je le répète, si jamais j'avais douté de l'existence personnelle de Satan, le doute ne serait plus possible aujourd'hui. Jamais je ne me suis senti plus furieusement attaqué que depuis que nous

sommes ici. Il sait bien que s'il peut faire tomber celui que Dieu honore d'un poste important et d'une grande œuvre, c'en est fait de cette œuvre. Et voilà pourquoi, comme un lion rugissant, il cherche à le dévorer. Nos tentations sont donc toujours en rapport avec l'œuvre que nous sommes appelés à faire. Mais, la grâce de Dieu est aussi éternellement suffisante.

L'école de Séfoula passa de nouveau par une tourmente : beaucoup d'élèves la quittèrent sous divers prétextes, mais quelle était la vraie cause ?

3 février 1890. — Il faut donc en effet le croire : les enfants barotsis n'aiment pas Séfoula. Je me demande si nous avons eu tort de recevoir Litia chez nous. Il est difficile de savoir quand on fait bien et comment il faut faire le bien. Dieu ne nous a-t-il pas dit qu'il nous dirigerait de son œil? Je suis vivement impressionné par le fait que je ne possède pas la sagesse qui sait gagner les âmes.

En réalité, M. et Mme Coillard ne pouvaient plus suffire à la tâche :

« Nous sommes, je vous assure, surchargés ici, depuis que nous sommes seuls [1]. La santé de ma femme est si mauvaise qu'elle doit réserver le peu de forces qui lui reste pour les deux heures qu'elle passe tous les après-midis avec ses jeunes filles. Malgré nos efforts, nous sentons bien que l'œuvre n'est pas faite d'une manière satisfaisante. N'allez pas croire que je me plains. Non! nous irons jusqu'au bout et, quand nous ne pourrons plus, il y sera sans doute pourvu. »

---

1. Lettre à Alfred Boegner, Séfoula, 14 mars 1890.

18 avril 1890. — Plus nous prions, plus tout va mal. Il n'y a pas un rayon de lumière qui perce les ténèbres. Tout est sombre, tout est noir. Nos pauvres Barotsis sont pétris de fourberie et d'égoïsme. Les découvertes que nous faisons chaque jour sont vraiment alarmantes. Nos expériences avec les enfants de l'école, surtout avec les petites filles de notre maison, entr'ouvrent toujours de nouveaux abîmes. Ils sont insondables ces abîmes, et font reculer d'épouvante.

24 avril. — Pauvre Léwanika! il ne se montre pas sous un beau jour. Il a mis son cœur à posséder de l'argent, il en veut à tout prix.

Heureusement, le secours ardemment désiré venait d'arriver à Séfoula (8 février 1890), en la personne d'un missionnaire des Vallées vaudoises du Piémont, M. Adolphe Jalla[1] qui, au bout de deux mois déjà, pouvait donner pour l'école « un vigoureux coup de main ».

C'est à cette époque que de graves négociations eurent lieu entre Léwanika et M. Lochner, le représentant de la Compagnie à Charte du Sud de l'Afrique. Il en résulta beaucoup d'intrigues. Les chefs de Séchéké formaient l'opposition : Coillard ayant dû recevoir chez lui M. Lochner, les missionnaires furent accusés par ces chefs de vouloir vendre le pays et ils purent craindre une révolution, des mauvais traitements et l'expulsion. Coillard, à plusieurs reprises, dut parler ferme au roi qui hésitait, mais qui finit par suivre les conseils « de son meilleur ami ».

8 mai. — Les affaires du pays vont mal, très mal, et nul ne peut prévoir ce qui nous attend. Il faut nous préparer à des temps difficiles et calamiteux. Dieu sait tout et il règne. Il est bon de se confier en lui. Qu'adviendra-t-il de nous et

1. Né en 1864, M. Adolphe Jalla a fait ses études à Florence et à la Maison des Missions à Paris. Consacré à La Tour le 3 septembre 1888, il partait pour le Zambèze en janvier 1889.

de la mission si les affaires se gâtent. Serons-nous tolérés ? et pour combien de temps ?

22 mai. — J'ai l'impression que tout va mal chez le roi ; il m'écrit des lettres flatteuses, mais qui déguisent mal son hostilité. Je me demande si je ne devrais pas me retirer complétement des affaires politiques de la nation. Après tout, ce n'est pas pour cela que je suis venu ici. Cela me préoccupe beaucoup. J'examine mes motifs devant Dieu, mais je ne suis point encore arrivé à une résolution.

Christina n'en dort pas. Elle est venue ce matin dans mon cabinet d'études et nous avons prié ensemble. Nous croyions que cela nous avait fait du bien. Pendant ce temps, les trois filles du roi étaient à la cuisine à se quereller, à se maudire, et à se battre. Journée misérable qu'on voudrait n'avoir pas vécue.

2 juin. — Dans toutes ces affaires je me sens entre l'enclume et le marteau, si seulement je pouvais trouver une issue et m'échapper.

Enfin, le 27 juin, le traité fut conclu entre M. Lochner et les Barotsis :

« Nous avons nos craintes[1], nous avons aussi nos espérances. Pour ma part, je n'ai aucun doute que ce ne soit, pour cette nation, la seule planche de salut qui lui restât. »

L'horizon assombri par les difficultés politiques, devait être éclairé par une grande joie : le jour de Pentecôte (25 mai 1890), « un beau jour, » Ngouana-Ngombé fut publiquement baptisé à

---

1. Lettre de Sénanga, 13 juillet 1890, impr. dans *J. M. E.*, 1890, p. 421 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 343 et suiv. et p. 376.

Sétoula et prit le nom d'André : « Cérémonie simple et calme. » A cette grande joie devait succéder une grande délivrance :

Mercredi 2 juillet 1890. — Nous étions profondément endormis, quand nous fûmes réveillés par un léger bruit. C'était un de nos garçons qui frappait au mur de notre chambre à coucher, car nous n'avons pas encore de porte, et qui, de sa petite voix doucereuse, disait : « Mon père, le toit de la cuisine a pris feu ! » Il fallut qu'il me le répétât deux fois avant que je comprisse. Christina comprit vite ; car, chez elle, la crainte d'un incendie est une idée fixe. En un clin d'œil, j'étais sur les lieux. André était déjà sur le toit de la cuisine avec un seau d'eau, essayant de maîtriser les flammes qui enveloppaient la cheminée ; un épais nuage de fumée s'était abattu sur la maison.

Tous nos enfants, garçons et filles, furent vite sur pied et chacun rivalisa d'activité, courant à la rivière, cherchant par toute la maison où l'on pouvait trouver une goutte d'eau, passant les seaux à André qui luttait bravement sur le toit, malgré la chaleur qu'il disait insupportable. Quelques-uns des enfants de l'école, attirés par la curiosité, s'attroupèrent près de mon cabinet d'étude et quand je les envoyai à l'eau, tous se sauvèrent chez eux pour se mettre au chaud. Tous les autres gens du village, les hommes et les grands jeunes gens, étaient et restèrent au lit « vaincus par le sommeil », d'autres attroupés et affublés de leurs couvertures ricanaient, jouissaient de cet étrange spectacle et quand je les envoyai à l'eau, rentrèrent chez eux.

Suivant mes directions, André, secondé par Litia, se mit à défaire le toit enfumé. J'allai à l'intérieur pour voir si je ne pouvais pas jeter de l'eau avec une pompe à main. A ce moment, André faisait une trouée et soudain, une flamme jaillit au milieu du toit jusqu'au faîte. Je perdis alors tout

espoir. Impossible d'éteindre un toit de chaume en feu. Voilà deux mois que nous n'avons pas de pluie et le toit est constamment chauffé par la cuisine. « Allons, dis-je à M. Adolphe Jalla, c'est fini ; sortons ce que nous pouvons ; toute la maison, et tous les bâtiments vont y passer. » J'allai avertir Christina qui venait de retourner à sa chambre à coucher. Ma première pensée fut pour l'harmonium, car nous vivrons encore pour chanter et louer ; les livres et le reste me touchaient peu. Je me demandais comment sauver nos lits, car nos vieux os ont besoin de repos. Christina se mit immédiatement à l'œuvre.

Je retournai au siège du sinistre et quelle ne fut pas ma surprise de voir que nos garçons, une fois encore, s'étaient rendus maîtres des flammes, en découvrant le toit et en répandant autant d'eau qu'ils pouvaient. Le sang-froid et le courage d'André ont été les moyens dont Dieu s'est servi pour nous sauver. Pour moi, c'est un miracle de la bonté de Dieu que ce toit de chaume ait pu être éteint avec si peu de monde et si peu d'eau.

L'incendie avait commencé un peu avant minuit, à 3 heures et demie tout était fini et nous nous jetions à genoux pour rendre grâces à Dieu. La veille au soir, avant de nous séparer, nous avions lu le psaume IV et nous nous étions endormis sur ces belles paroles : « Je me coucherai et je dormirai en paix, car c'est Toi qui me fais habiter en sûreté. » J'ouvris maintenant ma Bible au psaume XC. Une fois encore, et plus que jamais, ces promesses nous parurent magnifiques et furent douces à nos cœurs.



SÉFOULA. DÉPENSE, MAISON D'HABITATION. AU FOND, LE CABINET D'ÉTUDE
(1893)

CHAPITRE VIII

L'ANNÉE TERRIBLE

1890-1891

Nouvelle séparation. — A Séchéké. — A Kazoungoula. — Mlle Kiener. — Les bagages. — La scierie. — Middleton. — Orages à la capitale. — Mort d'un cheval. — Défaillance. — Insécurité. — Dispersion de l'école. — L'église ébranlée. — Le champ de blé en feu. — Un serpent. — Le léopard. — Maladie de Mme Coillard. — Visite à Léalouyi. — Conversion de Litia. — Mokamba. — Derniers jours de Mme Coillard. — Funérailles. — Seul ! — Entretien avec Léwanika. — Que veut-Il que je fasse?

« On ne s'habitue pas dans ce pays à ces longues absences, écrivait Coillard[1]. L'an passé, je m'étais bien promis qu'une fois rentré chez moi, il faudrait, pour m'en arracher de nouveau, des raisons majeures et des circonstances plus qu'ordinaires. Me voilà pourtant en route, et mon absence de Séfoula va durer encore deux à trois mois. C'est que la mission se trouve dans une impasse, et, pour ma part, j'ai rarement eu autant de questions à résoudre. »

Coillard avait, en effet, reçu de très mauvaises nouvelles de la santé de M. Jeanmairet, et la situation était compliquée par les difficultés insurmontables que rencontrait le roulage entre Séchéké et Séfoula. Le jeudi 10 juillet, un an jour pour jour après

---

1. Au Comité, Sénanga, 13 juillet 1890, impr. dans *J. M. E.*, 1890, p. 421 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 354 et suiv.

son dernier départ pour Séchéké, il repartait, par le fleuve, avec Litia et André; M. Adolphe Jalla prit la direction de la station.

12 juillet 1890. — En pensant à la maison, j'ai un grand fond de tristesse. La santé de Christina y est pour quelque chose. J'ai reçu un choc la semaine dernière quand je l'ai vue si mal. Et puis je suis préoccupé de nos fillettes. Je sens que nous ne sommes pas assez paternels avec elles. Cela me rend malheureux. Je voudrais pouvoir réparer le passé.

Le 22 juillet, Coillard arrivait à Séchéké qu'il trouvait désert, M. et Mme Jeanmairet en étaient déjà partis pour le Cap. Coillard prit en hâte le chemin de Kazoungoula, espérant les rejoindre chez M. et Mme Louis Jalla ; ils avaient quitté cette station depuis huit jours, lorsqu'il y arriva :

« Reviendront-ils [1] ? Quand ? Dieu le sait. En attendant nous passons par une terrible tourmente. Une compensation à mon amer désappointement c'est l'arrivée de Mlle Kiener [2]. »

« J'ai été frappé des voies admirables par lesquelles, sans que nous nous en doutions, Dieu a conduit Mlle Kiener au Zambèze. Elle vient, je n'en ai aucun doute, en réponse à bien des prières. Elle est l'expression vivante de votre sollicitude pour nous, comme de l'affection de ces enfants de Dieu que nous appelons nos amis. Elle sera donc certaine-

---

1. Lettre à Alfred Boegner, 1er août 1890, impr. dans *J.M.E.*, 1890, p. 418 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 358 et suiv. — M. et Mme Jeanmairet n'ont pas pu revenir au Zambèze et sont, depuis 1891, missionnaires au Lessouto.

2. Mlle Elise Kiener, d'origine neuchâteloise, travaille encore au Zambèze comme institutrice.

ment pour nous une aide précieuse, une force dans la mission et une bénédiction. »

Mlle Kiener était arrivée, le 12 juillet, à Kazoungoula, avec M. et Mme Goy qui, le 21 juillet, repartaient pour aller occuper la station de Séchéké.

Le dimanche 27 juillet, Coillard baptisait Anita, une fille des Louis Jalla, qui mourait le lendemain.

« Il est impossible de compter tous nos petits tombeaux, sans se dire que le climat du Zambèze est cruel. »

Coillard retourne à Séchéké pour organiser les transports :

Séchéké, 13 août 1890. — Dix-neuf canots, bien chargés, sont partis hier matin pour Séoma. Ils emportent ma scierie et des bagages. O mon Dieu, veille sur ces canots et sur ces précieuses charges. Escorte-les de tes anges pour les porter à travers les rapides ! Quand je pense qu'un seul canot chavirant peut rendre ma scierie complètement inutile, quand je pense à ces rapides, mon cœur se fond en moi. Je crie à Dieu nuit et jour, ma confiance est toute en lui, en lui seul. Pourquoi alors ces soucis qui vont me ronger encore pendant deux semaines ? Quelles contradictions entre ma foi et ces craintes !

Dimanche dernier, j'ai prêché à un bon auditoire sur le figuier stérile (Luc XIII) et j'ai tenu aux gens de Séchéké un langage sévère, leur parlant de tout ce qui s'est fait ici depuis douze ans, sans que nous voyions le moindre fruit. C'était solennel et jamais, remarquait M. Goy, on n'avait si bien écouté ; même Rataou, qui dort toujours, avait les yeux braqués sur moi. Quel effet cela produira-t-il ?

A la fin d'août, Mlle Kiener partait pour Séfoula en wagon avec

Waddell qui était descendu pour aider au transport des bagages par voie de terre. Le 2 septembre, Coillard quittait à son tour Séchéké pour regagner en canot Séfoula, en compagnie d'un Anglais, M. Buckenham, méthodiste primitif, qui voulait fonder une mission chez les Machoukouloumboués. Le 5 septembre, il passait des rapides où plusieurs des canots qui le précédaient avaient chaviré.

C'est là qu'une pièce de la scierie et une caisse ont été perdues. Nous campâmes non loin, en amont, et j'essayai d'amener mon monde à l'endroit de l'accident. Je partis donc avec deux ou trois hommes, et Litia, avec deux autres, ne put faire autrement que de m'accompagner. « C'est là, me dirent-ils, que les bateaux ont chaviré. » C'était peu fait pour me donner de l'espoir, car le courant était d'une rapidité extrême, l'eau bouillonnait à faire frémir. Mais j'avais prié et je me souvenais de la hache du fils du prophète. Nous cherchions depuis une heure environ, quand je vois deux hommes plonger en même temps, en poussant un cri de joie. Il avaient vu la pièce de fer et c'était à qui la toucherait le premier pour avoir droit à la récompense promise. Oh ! avec quels accents de reconnaissance j'élevai mon cœur à Dieu.

Samedi 6 septembre 1890. — Malgré la récompense donnée et la promesse d'une semblable pour la caisse, mon monde n'était pas enthousiaste. La plupart chargèrent leurs bateaux et prirent les devants. Quatre canots se décidèrent pourtant à rester. Nous cherchâmes pendant une heure et le découragement commençait à gagner mes gens. Moi, j'avais passé presque toute la nuit à prier pour cette caisse. Je me disais que si Dieu m'avait envoyé cette machine, ce n'était ni pour les crocodiles ni pour les hippopotames. Je m'attendais bien à la retrouver. Je donnai une autre direction au canot, car la caisse, en tombant, pouvait avoir roulé.

Quelle ne fut pas ma joie d'entendre un de mes bateliers s'écrier : « Je l'ai vue ! la voilà, là ! » En un clin d'œil, deux hommes plongeaient, les bateaux se rassemblaient, on plantait solidement les rames pour soutenir les plongeurs pendant qu'ils retiraient la caisse. La vue de mon adresse et du numéro, sortant de cet abîme, me fit un étrange effet.

« Eh bien, remarqua l'un de ces hommes, nous sommes de sottes gens. Nous nous moquons de la prière. Nous disons que c'est une habitude comme une autre, mais vide de sens. Ce matin, notre père a prié pour que Dieu dirige nos rames et nos yeux et nous fasse retrouver la caisse. La voilà. Il prie aussi pour qu'aucun de nous ne soit malade. L'avons-nous été ? » M. Buckenham parle comme Waddell, il croit que les courroies de machine que renferme la caisse, après ce séjour de trois semaines au fond du Zambèze, seront pourries ou du moins inutiles. « Eh bien, lui répondis-je, je ne crois pas que Dieu, mon Père, me l'eût fait retrouver, cette caisse, si elle m'était inutile ! » Il sourit, je vais ouvrir la caisse.

5 heures du soir. — J'ai ouvert ma caisse ; tous mes canotiers accoururent et, le cou tendu, les yeux fixes, la bouche béante, ils attendaient, dans un profond silence, que le dernier clou cédât et que le couvercle fût enlevé. Eh bien ! mes grosses courroies de cuir sont mouillées de part en part, sans doute, mais pas pourries. Je pensais bien que mon Père ne me causerait pas cette douleur. Je suis honteux d'avoir si peu de confiance en lui !

J'ai un lourd fardeau à porter avec tous ces gens dont l'unique intérêt est de m'exploiter autant qu'ils peuvent. J'en fais un sujet de prière.

Le 18 septembre, Coillard arrivait à Séfoula.

Christina est très misérable; peut-être que mon arrivée la remontera un peu.

Mlle Kiener arriva le 3 octobre. Les jeunes filles de la maison du missionnaire étaient un sujet continuel de soucis. Litia était mal disposé et il avait une mauvaise influence sur André.

Séfoula, 21 octobre. — André n'est pas joyeux et libre avec moi comme autrefois. Il lit moins la Parole de Dieu et, je le crains, il prie moins. Et pourtant il paraît bien le même fils affectueux.

Middleton était revenu à Léalouyi.

Dimanche 26 octobre 1890. — Quels orages! mon Dieu. Je ne me souviens pas en avoir vu de pareils! Middleton a fait son œuvre, celle d'un transfuge. Il a réussi à monter le roi au sujet de la concession à la Compagnie à Charte, mais à tel point qu'il en est fou de rage.

Des lettres sont échangées, Coillard est sommé par le roi de venir à Léalouyi : « Mais c'était un ordre et en termes peu respectueux, » aussi ne s'y rendit-il pas.

Cela nous donne beaucoup de souci et d'angoisse. Nous avons médité le psaume XXVII bien à propos.

M. Adolphe Jalla partit, le 5 novembre, pour l'Europe où il allait se marier. Litia partit avec lui. Coillard avait décidé de l'envoyer à Morija avec quatre de ses meilleurs écoliers; mais, las de voyager, il s'arrêta à Mangouato, attendant une occasion pour revenir au Zambèze.

9 novembre. — Christina est toujours comme une lumière qu'un coup de vent pourrait éteindre.



SÉFOULA — VISITE DE M. ET Mme LOUIS JALLA

16 novembre. — C'est une vraie tourmente par laquelle nous venons de passer et passons encore. Avant le départ de M. Jalla nous avons été voir le roi qui s'est montré aimable, mais terriblement surexcité par les affaires du pays. Il voulait, à toutes forces, que nous eussions une discussion avec Middleton. Notre visite, somme toute, a été assez triste et j'ai pu constater combien il est dangereux pour un missionnaire de se mêler de politique et surtout avec un homme aussi faible que Léwanika.

29 novembre 1890. — C'était hier l'anniversaire de Christina, l'un des jours les plus beaux et les plus calmes que nous ayons eus depuis longtemps. J'avais donné congé à l'école.

Les orages se succèdent sans interruption et la plume est trop lente à le dire. Nous ne savons plus de quel côté regarder, notre ciel est sombre et menaçant partout. Léwanika s'éloigne de plus en plus de nous et poursuit ce système de vexations, de coups d'épingle, dans lequel les indigènes sont passés maîtres. Je ne sais vraiment plus où trouver de la bonne foi autour de nous. Le roi est faux avec nous.

Le roi détourne Kambourou, un des jeunes gens que Coillard aimait particulièrement ; puis survient pour celui-ci une nouvelle déception causée par une fille de sa maison.

22 décembre. — Jamais, depuis que nous sommes à l'œuvre, nous n'avons fait des expériences pareilles.

Une visite de M. et Mme Louis Jalla vint relever les courages (18 décembre-17 janvier).

Leur petit séjour à Séfoula a été béni et le souvenir nous en sera toujours doux.

Tout est difficile dans ce malheureux pays! Il faut toujours être sur le qui-vive, partout et toujours! Un moment d'oubli ou de fausse sécurité et tout va mal. Tout est sombre maintenant, notre maison, l'école, nos rapports avec le roi.

7 mars 1891. — Mon cheval est mort lundi (2 mars). J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le sauver. Me voilà avec quatre jambes de moins! Comment maintenant évangéliser à travers ces sables, ces mares, par ce soleil ardent, avec ces distances et cette fatigue qui ne me quitte jamais? Mais mon Maître y pourvoira. Il sait, lui, mes circonstances et mes besoins. André a plusieurs fois prié d'une manière touchante à ce sujet : « Tu vois, Seigneur, que mon père, ton serviteur, se fait vieux, qu'il est faible; oh! pourquoi lui as-tu enlevé le seul moyen qu'il avait de porter ton Évangile dans les villages? Rends-le lui! tu le peux. »

Waddell, lui, m'a consolé en me disant que ce cheval était devenu si vicieux que personne ne pouvait supporter de me voir le monter et que tout le monde était inquiet pendant mon absence. « Qui sait, ajoutait-il, si ce n'est pas pour éviter un plus grand malheur que Dieu vous a enlevé ce cheval? » C'est une vue chrétienne de la chose, certainement, car tout ce que Dieu fait est bien fait. Toutes choses sont pour le bien de ceux qui l'aiment, même la perte d'un précieux cheval. C'est le second que je perds.

Middleton s'est mis sur un pied d'hostilité et je sais qu'il peut nous faire beaucoup de mal. Que Dieu me délivre de cette écharde! Sinon qu'il me donne la grâce de l'endurer sans amertume.

André aussi me donne du souci. Je le voudrais plus zélé, plus franchement sérieux. C'est un de ces cas où on voudrait demander : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit? »

1er avril. — L'attitude du roi nous donne beaucoup à

penser. Peut-être Dieu l'a-t-il permise pour nous enseigner à prier.

16 avril. — C'est étonnant comme le roi flatte André, cela me fait peur.

Dimanche soir, 26 avril. — J'ai eu toute la journée une de ces défaillances de courage et de foi comme j'en ai rarement. Encore un dimanche passé sans le moindre indice que ma prédication porte. Je ne puis pas convaincre ces pauvres gens de péché, c'est l'œuvre du Saint-Esprit. La mienne c'est de prècher aux os desséchés et blanchis, de crier dans le désert. Mais qu'ils sont désespérément secs et morts ces os! Qu'il est affreux ce désert où je crie! Tout est si noir autour de nous! Nos garçons ne se convertissent pas, ils se gâtent les uns les autres. Mlle Kiener, qui fait régulièrement l'école pour les enfants de notre maison, a une peine infinie à se faire obéir.

4 mai 1891. — Le roi nous a décidément échappé, il est parti pour les champs et il m'est impossible de le suivre parce qu'il n'y a pas assez d'eau pour porter les canots. Est-ce simplement plaisir de chasser ou est-ce besoin de se soustraire à l'influence de l'Évangile? Cela me préoccupe et me peine.

20 mai. — Je ne comprends rien à la conduite du roi. Il m'a écrit des lettres si flatteuses pendant qu'il était dans les champs! Et puis nous avons tant prié pour lui! Oh! que de mystères! Comment se fait-il que Dieu ait permis que nous prissions Middleton à Natal pour l'amener au Zambèze? Pourquoi lui permet-il de compromettre à ce point notre influence et notre mission? Pourquoi? Quand tout allait si bien!

Les affaires de la Compagnie bouleversaient les esprits. Le roi fit mander Coillard; celui-ci partit, le vendredi 29 mai, pour Léa-

louyi, il y resta jusqu'au lundi 1er juin ; il eut, avec le roi et avec Middleton, de longs entretiens au sujet du contrat avec la Compagnie. A Séchéké, les chefs et la reine Mokouaé, de Nalolo, qui y était en séjour, avaient pris parti contre la Compagnie et formaient une opposition que le roi redoutait.

Séfoula, 4 juin. — Ma visite à la capitale nous a fait tous passer par de grandes inquiétudes. Ce n'était pas une visite ordinaire, je me rendais à une sommation. Les affaires du pays prennent un terrible aspect. Middleton, qui se pose en champion des natifs, a soulevé une tempête qu'il n'est plus en son pouvoir d'apaiser. Il prétend que la convention est un immense achat ou plutôt la vente du pays tout entier et ces notions et d'autres sont si bien rivées dans l'esprit de Léwanika qu'elles y restent. Jamais peut-être nous n'avons crié à Dieu avec plus d'ardeur. Les mauvais traitements qu'on a fait subir à M. Baldwin[1], sous un prétexte des plus frivoles, sont un avertissement pour moi. Ma personne n'est pas en sûreté. Je m'attends sérieusement à des actes de violence si les chefs de Séchéké accompagnent Mokouaé ici. La pensée seule en est horrible, mais Dieu me donnera sa grâce. J'y compte.

Le côté humiliant de ma position n'est rien. Je l'accepte. Je n'eusse pas dû m'occuper de ces affaires de protectorat et pourtant j'étais le seul moyen de communication entre les étrangers et le roi. Mais l'œuvre elle-même me préoccupe : elle est gravement compromise, si le Seigneur ne nous vient pas en aide. Le Seigneur sait que tout mon désir est que lui soit glorifié, quoi qu'il advienne de moi, qu'on me maltraite ou qu'on me tue. Mais, ô mon Dieu, ne

1. Missionnaire méthodiste qui, à Séchéké, avait été, de la part des chefs et sur l'ordre de Mokouaé, l'objet de mauvais traitements, ainsi que M. Goy qui avait voulu le protéger. Voy. *Sur le Haut-Zambèze*, p. 377.

permets pas que ton serviteur soit martyr pour une transaction politique ! Ma vie est toute à toi, acceptes-en le sacrifice, mais ne l'abandonne pas aux hommes de ce monde pour servir leurs intérêts !

J'emportais, de ma dernière entrevue avec Léwanika et Middleton (lundi 1er juin), une impression qui m'étouffait. Il était 1 heure quand je quittai Léalouyi, je n'arrivai qu'à 7 heures à la maison où m'attendait Christina sur des charbons ardents. « Tout est-il bien ? » me cria-t-elle d'aussi loin qu'elle le put. Elle avait été dans des transes, pensant qu'on me ferait subir de mauvais traitements. Pas un des cheveux de ma tête n'a encore été touché. Donc je pouvais lui répondre : « Oui, tout est bien. » Et pourtant tout n'est pas bien.

8 juin. — J'ai l'impression qu'on veut me perdre et me sacrifier à l'animosité de la nation. Le roi cède pour se sauver lui-même[1].

La panique, « la terreur du roi, » s'était emparée du pays ; le roi sévissait avec cruauté contre ses sujets.

15 juin 1891. — J'espère que la parole ne lui est pas applicable : « Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre. » Et pourtant nous prions pour sa conversion.

15 juillet. — Un mauvais vent souffle parmi notre jeunesse. L'école est toujours, et peut-être plus encore que précédemment, une terrible lutte. L'esprit d'insubordination, de bouffonnerie et de moquerie est arrivé à ce point qu'il

1. En novembre 1891, arrivait à Léalouyi « la nouvelle de l'établissement définitif du protectorat britannique sur le pays des Barotsis et de la reconnaissance, par la reine Victoria, du contrat passé entre Léwanika et la *South-African Company*. C'était tout ce qu'il fallait pour dissiper nos brouillards politiques ». Lettre de Coillard, Séfoula, 12 novembre 1891, impr. dans *J. M. E.*, 1892, p. 69-70 ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 391.

défie presque toute discipline. Mlle Kiener a beaucoup à souffrir et j'ai souvent à intervenir. Le diable se démène. C'est pour lui, comme pour nous, une lutte suprême et il met tout en œuvre pour maintenir sa position et ses droits acquis de temps immémorial.

17 juillet. — « Ne crains rien. » (És. XLIII, 1.) Douce parole pour mon jour de naissance. A vues humaines, cette nouvelle année s'annonce grosse d'orages. Chaque jour nous apporte des difficultés spéciales, mais chaque jour aussi nous laisse un témoignage de la bonté et de la fidélité de Dieu et nous répète comme un écho, en montrant l'inconnu du lendemain : « Ne crains point. » Pourquoi craindre les grandes eaux et le feu quand Jésus est là et que c'est lui qui me dit : « Ne crains point. »

« Ah ! chers amis [1], que nous avons besoin d'être soutenus ! Vous qui du sommet du coteau nous regardez, luttant dans la plaine avec l'ennemi, ne vous relâchez pas, que vos mains ne deviennent pas pesantes ! Priez et redoublez d'ardeur. Le combat est rude. Nous savons bien que la victoire est certaine, mais la lutte est acharnée. Le soldat de Jésus-Christ ne cueille pas les lauriers de la couronne de vie dans un jardin ravissant où il se promène en pantoufles de velours sur des allées sablées. Nous avons déjà appris bien des choses dans l'art de la guerre, depuis que nous sommes au Zambèze, mais appris comme on apprend tout dans la vie pratique, par une expérience personnelle souvent dure et humiliante. Et puis, quand nous commencerons à devenir de bons soldats, notre carrière sera fournie ; il faudra poser les armes et céder la place à d'autres. Le regret ne peut pas être de poser les armes, mais de n'avoir

1. Lettre à Georges Appia, Séfoula, 28 juillet 1891.

pas eu, au commencement de la bataille, toute cette somme d'expérience qui eût fait de nous de meilleurs soldats.

« C'est triste d'être conscrit toute sa vie. Ce qui me fait parler ainsi, c'est qu'avec toute notre expérience du Lessouto, je crains que nous n'ayons pas encore parfaitement compris nos Zambéziens, peut-être même que cette expérience nous a nui. On dirait que nous jetons les fondements de notre édifice sur le sable mouvant : nos efforts n'aboutissent pas, depuis six ans que nous sommes dans le pays. C'est ce qui nous arrive avec l'école, cette école qui nous a donné tant de peine et de joie. Depuis le départ de Litia, la débandade s'est mise parmi nos élèves. Nous les avons ramenés un à un, à force de persévérance, et des débris de notre belle école de l'an passé, nous avions encore fait quelque chose de respectable. Mais ces jours-ci nos élèves s'en vont, ils se dispersent de nouveau. Vous voyez si je n'avais pas raison de parler de sable mouvant. Je me demande si, par cette dispersion, le Seigneur n'a pas voulu diriger mon attention plus spécialement vers l'évangélisation. Je trouvais bien quelquefois prématuré de m'enfermer avec ces garçons et de faire l'école tandis que j'aurais dû parcourir le pays en annonçant l'Évangile. Mais Dieu m'avait évidemment donné cette tâche. Et maintenant, sans cheval et sans canot, comment faire de longues courses dans nos sables et dans nos marais ? Dieu le sait. Si c'est maintenant la tâche qui s'impose plus spécialement, les moyens se trouveront. »

Les écoliers revinrent le samedi 15 août. Le lundi 17 août, l'école reprit avec tous les élèves et Coillard leur dit :

« Nous sommes naturellement contents que vous soyez revenus, mais il ne faut pas du tout vous imaginer que vous soyez précisément l'école. Vous en êtes la plus grosse, mais

aussi la plus mauvaise partie. Quand vous étiez absents, nous avions une école petite, mais délicieuse et que nous aimions bien. Maintenant que vous nous revenez, il faut que je vous rappelle une chose, c'est que l'école a une règle qui est absolue et qui ne connaît pas de distinction, pas de fils de chef, et cette règle, c'est l'obéissance. Je l'applique à tout : au culte du dimanche, au culte journalier et à la conduite de chaque élève à l'école. »

11 septembre. — Je ne me souviens pas d'avoir jamais senti, comme ces jours-ci, que la tâche est au-dessus de nos forces. Je me réconforte en me rappelant tout ce que Dieu a fait pour nous, comment il nous a dirigés pas à pas et comment il a pourvu à tous nos besoins d'une manière si admirable. Tout cela ne peut pas être en vain. Dieu a sûrement un peuple dans ce pays et une grande œuvre pour nous.

Les tristesses, les révoltes, les désobéissances abondent sur la station parmi les élèves de l'école et les noirs qui sont au service du missionnaire.

« Ainsi donc tout tourne à mal dans ce malheureux pays, même ce que l'on fait pour le bien. Par moments il me semble que je vais enfoncer. Sauve-moi, Seigneur, ou je péris ! »

Le 25 septembre, l'école entra en vacances.

« Nous étions fatigués de la lutte [1]. Eh bien ! la dernière

---

1. Lettre du 12 novembre 1891, impr. dans *J. M. E.*, 1892, p. 67 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 387 et suiv.

semaine avant les vacances, un petit garçon, un des esclaves du fils de la reine, qui suivait son jeune maître à l'école, se déclara pour le Sauveur. Quand il vint dans ma chambre pour me parler, je n'en pouvais pas croire mes oreilles. « Missionnaire, je viens avec de grandes nouvelles : j'ai trouvé Jésus ! » Il avait été sérieux et troublé dans son âme pendant toute une année ; il avait même travaillé de ses mains pour se procurer les livres que d'autres recevaient de leurs maîtres, ou achetaient avec de jeunes bœufs. Quand je l'eus écouté, qu'il eût prié avec moi, je courus vers ma femme et lui dis : « Grande nouvelle ! Mpoutoutou vient de me parler, il dit qu'il a trouvé Jésus ! » Je vous laisse à penser la joie que ce fut dans notre petit cercle de famille. Pauvre Mpoutoutou ! Je ne sais pourquoi nous étions si surpris de sa conversion. Hélas ! c'est que, tout en priant avec ardeur, nous avions, après tout, bien peu de foi. »

30 septembre 1891. — Les émotions de tous genres se succèdent ces jours-ci : l'église a soudain menacé ruine. Nous avions, à la vérité, remarqué depuis quelque temps qu'un des piliers intérieurs s'était sensiblement enfoncé. Mais, dimanche dernier, nous en remarquâmes trois, dont deux étaient presque à un pied au-dessous de leur niveau primitif. Le toit supérieur s'était affaissé sur le toit latéral et des craquements assez forts nous donnèrent l'alarme. Dès lundi, nous nous mîmes à l'œuvre, nous soulevâmes le toit au moyen d'un cric, nous mîmes de nouveaux supports et, en sortant les piliers les uns après les autres, nous découvrîmes qu'ils étaient non seulement rongés, coupés au ras du parquet, mais encore tout évidés intérieurement avec des galeries où un homme aurait disparu. Comment le bâtiment n'est-il pas tombé ? C'est à n'y rien comprendre.

La nuit dernière, pendant que nous faisions le culte du

soir, les garçons jetèrent un cri d'alarme qui nous fit sortir en hâte : « Le champ de blé est brûlé[1] ! » Pour éviter l'incendie de la station nous avions, le jour précédent, mis le feu à la forêt, et le feu des broussailles se voyait encore au loin. Nous étions donc en sûreté puisque, autour de nous, tout n'était que cendres et charbon. Aussi quelle atterrante surprise d'entendre parler du champ de blé en feu !

Nous courûmes au lieu du sinistre : deux longues lignes de flammes faisaient un angle, au sommet duquel des flammes blanches et rouges s'élançaient furieusement; un épais nuage de fumée couvrait le tout, fumée si chargée de cendres qu'elle vous prenait à la gorge. L'espace entre ces lignes de flammes, enveloppé de fumée noire, c'était le champ de blé. Du moment que je vis les flammes, je pensai que c'était inutile d'aller plus loin. A quoi bon ?

Mais les garçons de Waddell nous avaient devancés et ils me crièrent que le champ était encore intact. Je ne pouvais le croire. Je courus à la maison, je revins avec toutes les filles et tous les seaux et mes jeunes gens travaillèrent courageusement et crurent s'être rendus maîtres du feu. Vers dix heures, ils revinrent en chantant. Nous étions reconnaissants, mais pas tout à fait rassurés.

Je me levai vers 2 heures. Le vent avait rallumé le feu; des jets de flammes, la fumée, les cendres donnaient à l'horizon et à la forêt brûlée un aspect sinistre. André et Nyondo accoururent et, une fois encore, luttèrent avec le feu et m'assurèrent que le blé était sauvé.

Quel ne fut pas notre étonnement, le lendemain, de constater que quelqu'un de malintentionné avait allumé les tas d'herbes sèches qui entouraient le champ de blé, et, chose

1. Coillard avait semé, au commencement de mai, du blé européen sur lequel il fondait beaucoup d'espoir.

inexplicable, ces immenses tas d'herbes et de broussailles ont brûlé les roseaux verts, le feu a longé le champ de tous côtés, enflammé des tas de bûches, des troncs d'arbres même, au milieu du champ de blé, et cependant il a épargné le blé; pas un épi n'a été brûlé. Et ce blé est si mûr que la paille se brise au toucher !

Waddell n'y comprenait rien; il prit lui-même quelques épis et les mit devant le feu, ils s'enflammèrent avec rapidité, comme de la paille sèche. Je conduisis M[lle] Kiener au champ — Christina était trop malade pour y aller — et elle s'émerveilla comme nous. Le terrain qui n'est que de la tourbe, brûlait encore par places, au milieu du blé. Les bûches qu'on en avait sorties fumaient encore; les garçons qui moissonnaient se brûlaient tellement les pieds dans ce foyer ardent qu'ils ne pouvaient avancer qu'en jetant des seaux d'eau devant eux, et cependant ce blé mûr et archisec était là, intact, avec ses magnifiques épis ! Peu de personnes le croiraient. Nous, nous recevons à nouveau ce blé de la main de notre Père céleste et, en méditant sur le miracle de sa bonté, nous disons : « C'est bien comme lui. Il fait tout bien, tout avec amour. »

2 octobre 1891. — Hier soir, après la prière, Waddell a tué un énorme serpent de plus de quatre pieds de long. Il vivait sous des caisses vides. La lanterne l'intrigua, il mit la tête dehors; mal lui en prit, car, d'un coup de feu, Waddell la lui coupa. Ce Waddell est un nouveau saint Patrice [1]. C'est étonnant le nombre de serpents qu'il a déjà tués, mais ils foisonnent.

La nuit dernière, visite du léopard : fatigué de nos poulets qu'il exterminait, et ne pouvant facilement arriver aux veaux, il s'est avisé d'attaquer les porcs; c'est le cinquième

1. Saint Patrice est représenté marchant sur des serpents.

qu'il me prenait. Il l'a emporté, sautant trois barrières et palissades, mais, à quelque cent pas, il s'est arrêté et a commencé son repas. Un gigot lui a suffi. Il a laissé le reste pour le soir, mais il trouvera au kraal un fusil chargé et une trappe. Waddell et André et tous les garçons lui ont donné la chasse, mais en vain. Dieu veuille nous accorder une délivrance.

9 heures du soir. — Dieu a entendu nos prières, et nous a accordé cette délivrance. Nous la lui avions demandée ce matin et ce soir au culte. Nous étions encore à genoux, avec les enfants, que nous entendions un coup de fusil. Je m'arrêtai tout court dans ma prière, pensant que personne ne m'écouterait plus, et tous les garçons armés d'assagaies et munis de lanternes coururent au piège, mais non sans qu'André eût d'abord hésité, disant que c'était inutile. Dix minutes après, les cris des femmes annonçaient une victoire. « Oh! remarqua Waddell, comme le dit André, le léopard est fin, il se laisse difficilement prendre; le coup part, mais le manque. C'est probablement une hyène tout simplement. » — « Mon ami, lui répondis-je, si même c'était une hyène, nous remercierions Dieu, mais ce n'est pas la hyène que nous avons demandée à Dieu, c'est le léopard. » Pendant ce temps, la bruyante procession entra dans la cour, portant le léopard en triomphe et le déposant à nos pieds.

Pour moi, c'est une lueur de plus qui annonce que notre sombre nuit passe et que le jour va luire, ce beau jour que nous attendons ardemment, où nous verrons la gloire de Dieu.

10 octobre 1891. — Nous nous sentons l'esprit fatigué et le corps aussi. Ma pauvre Christina passe la plus grande partie de son temps sur son lit, et c'est à peine si elle peut parler. Elle est blanche comme de la cire. Pas de sommeil, pas d'appétit.



[illegible]

[illegible]

[illegible] jour que [illegible]

[illegible]



Christina Coillard
(née Mackintosh)

« Un des derniers cantiques que nous chantions souvent, écrit Coillard [1] quelques mois plus tard, un des derniers que, à sa requête, je lui aie chanté pendant qu'elle m'accompagnait sur l'harmonium, c'est un beau chœur du recueil de Sankey : « *We, we sighted the golden gate !* » Pendant que, le soir, on mettait la table et servait le dîner, si elle se sentait un peu de force, elle ne manquait jamais de prendre ma place à l'harmonium et de me dire : « Chantons *the golden gate !* » J'étais bien loin de m'imaginer qu'elle était en vue de cette « porte d'or » ; mais elle en avait conscience, elle, et un reflet de la gloire du ciel brillait déjà dans cette âme si détachée des choses de ce monde. »

Mme Coillard se traînait hors de son lit pour le culte de famille ; elle ne pouvait plus chanter, elle ne pouvait même plus s'agenouiller, « mais je puis encore jouer de l'harmonium pour soulager ta voix, » disait-elle à son mari. C'était une grande joie pour elle.

Le jeudi 15 octobre 1891, M. et Mme Coillard décidaient de se rendre à la capitale ; le voyage se fit facilement ; le dimanche matin, Mme Coillard fut attaquée, à deux reprises, par une sorte de vautour apprivoisé, mangeur de serpents ; dès lors, elle fut très mal ; elle put cependant assister aux deux cultes ; à celui du soir, Litia, revenu depuis peu de Mangouato et qui avait déjà déclaré à Coillard, à Séfoula, qu'il était converti, en fit profession publiquement.

La petite assemblée était sous l'empire d'une impression très solennelle. Litia avait à peine parlé que Mokamba [2] pleurait à chaudes larmes, et quand je lui adressai la parole, il ne put plus se contenir et il éclata en sanglots. Oh ! pour

---

1 Lettre à M. E. Lacheret, Séfoula, 6 avril 1892.

2. Jeune homme de la famille royale, dès lors premier ministre. Il avait accompagné Litia à Mangouato.

voir un Morotsi pleurer, j'aurais bien fait cent lieues il y a quelque temps. Et un Morotsi, un homme, un personnage ici, pleurant sur ses péchés, oui, c'est un spectacle digne des anges. L'émotion nous gagna et nous bouleversa. J'eus de la peine à conduire le chant.

Léalouyi, lundi 19 octobre 1891. — Nous venions de souper; j'étais assis au chevet de Christina, quand quelqu'un vint frapper à la porte. C'était Mokamba qui venait me dire que lui aussi a trouvé Jésus : « Longtemps, dit-il, même avant d'aller à Mangouato, j'ai lutté pour étouffer la voix de ma conscience réveillée et pour cacher aux autres ce qui se passait en moi, mais Jésus et sa grâce ont vaincu. La cause de mon émotion d'hier, c'est que je sentais combien je suis misérable. Je suis comme le brigand sur la croix, j'ai couvert mon Sauveur d'opprobre et de mépris. » Le vent souffle, Dieu soit béni !

Séfoula, vendredi 23 octobre. — Christina était si mal que nous décidâmes de reprendre, mercredi matin de bonne heure, le chemin de la maison. Le soleil au milieu du jour était ardent, on sentait comme une pluie de feu vous tomber sur la tête. Ma pauvre malade souffrit horriblement ; nous arrivâmes pourtant, sans accident, à 4 heures de l'après-midi.

Elle s'est mise tout de suite au lit et, depuis lors, elle a été en proie à une fièvre violente presque incessante. Hélas ! je ne puis pas encore dire qu'il y ait du mieux, loin de là. Mais nous nous attendons au Seigneur ; il verra sûrement notre détresse.

Christina est pénétrée du sentiment qu'elle va bientôt quitter ce monde. Elle a passé tout le jour à s'humilier devant Dieu, et, de temps en temps, elle éclatait en sanglots et laissait échapper des expressions comme celles-ci : « Je suis une pauvre créature ! Oh ! la dernière des enfants de Dieu ! Mon Dieu, aie pitié de moi ! pitié ! »

Dans la matinée, je m'imaginais qu'elle allait mieux : « Prends courage, lui disais-je, demain tu seras tout à fait bien. » — « Non, mon bien-aimé, ne t'abuse pas, jamais plus je n'irai mieux, » et, me regardant fixement, elle fondit en larmes : « Bientôt, bientôt, tu n'auras plus ta Christina. » Elle se plaignait d'une grande faiblesse dans les jambes et ne pouvait pas se lever sans risquer de tomber, mais j'étais là. Elle dormit, la fièvre avait quelque peu cédé; grâce à Dieu elle surmonta le sentiment de sa misère qui l'avait rendue si malheureuse toute la nuit et tout le matin. Ces trente ans de mission et de vie conjugale ont passé devant elle. « O mon bien-aimé! que c'est sérieux! que c'est grave. Qu'elles ont vite passé toutes ces années! et combien j'ai peu fait! Mais elle ajoutait et elle répétait constamment : « Le Seigneur est bon et sa miséricorde dure à toujours. »

Elle était douce et sans aucune impatience; tout ce qu'on faisait pour elle amenait un rayonnement sur sa figure et une affectueuse parole sur ses lèvres. Elle aimait tendrement Mlle Kiener. Elle était touchée par les attentions et le dévouement de Waddell et elle disait : « Dieu a été bon de donner Waddell et Élise, tous deux ont été un tel soutien et une si grande bénédiction. » Depuis ce moment, elle fut vraiment heureuse et apaisée.

La nuit fut sans sommeil, le lendemain, samedi 24 octobre, au matin, elle était un peu mieux; elle fut heureuse que Litia et Mokamba fussent venus pour le jour du Seigneur. De nouveau une nuit d'insomnie.

Le dimanche 25 octobre, elle semblait si bien que non seulement je pus célébrer les cultes, mais elle ne voulut pas que Mlle Kiener restât auprès d'elle. « Il faut qu'elle aille, disait-elle, elle aidera pour le chant. » Ce fut une grande privation pour elle de ne pas aller à l'église et de ne pas parler aux femmes sur sa véranda, comme elle avait l'habitude de le

faire. Elle leur envoya un message et me fit raconter comment Mokamba avait parlé au service du matin et ce qu'André avait dit au service du soir : il avait répété, d'une façon intelligente, et illustré à sa manière la méditation du matin sur le siège de Samarie et les quatre lépreux ; elle en fut toute heureuse, car elle me trouvait généralement sévère pour les discours publics d'André.

Comme elle dormait l'après-midi, nous eûmes, pour la première fois sans elle, notre culte en anglais.

Suivit une nuit sans sommeil pendant laquelle il y eut un orage et de la pluie.

Le temps avait été terriblement chaud et la chambre était étouffante ; enfin je pus lui dire qu'il pleuvait. S'asseyant alors sur son lit : « Laisse-moi voir, » dit-elle. Et comme je la tenais devant la fenêtre : « Oh ! quelle délicieuse pluie, » s'exclama-t-elle à plusieurs reprises.

La journée du lundi (26 octobre) se passa tranquillement.

C'était très doux d'être auprès d'elle. Lorsque je m'éloignais un instant : « Comme tu as été loin longtemps, me disait-elle. Je ne te vois jamais assez, au gré de mon cœur. » Elle s'efforçait de s'asseoir sur son petit lit, et je me tenais en face d'elle. Elle me regarda longtemps en silence et je remarquai des larmes dans ses yeux et ses lèvres tremblaient et se serraient comme lorsqu'elle essayait de maîtriser une profonde émotion. Puis, saisissant ma tête et mes mains, elle éclata : « O mon bien-aimé, tu vas bientôt être seul, oui, tout seul. Tu n'auras plus ta Tiny, mais le Seigneur est bon et sa grâce dure à toujours. » Elle pleura abondamment. Peu à peu sa parole s'embarrassa, ses yeux prenaient,

par moments, une étrange expression; puis survinrent des rêveries ; les difficultés de cette année, si fertile en événements, lui revenaient et j'étais le centre de ses pensées : « Ils te calomnient, mon bien-aimé, s'écriait-elle. Oh ! combien je souffre pour toi. Que le Seigneur t'aide ! » Quand elle reprenait ses sens, sa voix était douce.

A une nuit sans sommeil succéda la plus paisible des journées (mardi 27 octobre) ; elle ne ressentait aucun mal, elle était seulement faible. Je voudrais pouvoir me rappeler toutes les belles choses qu'elle dit. Elle était pleine de pensées d'amour, préoccupée de Mlle Kiener et d'André. Quand je lui offris de voir André et Waddell, elle répondit avec un regard singulièrement profond : « Aujourd'hui, je suis fatiguée ; demain, peut-être. »

A plusieurs reprises elle demanda que nous priions Dieu de lui donner le sommeil : « Vous n'avez pas besoin de dire plus. » Nous le fîmes.

Vers 10 heures du soir, elle s'endormit ; à 2 heures du matin (mercredi 28 octobre), elle se réveilla légèrement, puis se rendormit d'un sommeil sur la nature duquel je ne pouvais me méprendre. Oh ! quelle angoisse fut la mienne ! Dans mon désespoir, je criai à Dieu et il me donna un peu de calme. Au matin, sa figure tendrement aimée portait déjà l'empreinte de la mort. « Encore un regard de tes yeux aimés, encore un mot, un seul, de tes chères lèvres ! » Mais non, elle est déjà bien loin, sur les rives du Jourdain ; ses pieds plongent dans ses eaux froides, elle nage dans ses ondes agitées, non plus, cette fois, portée par des Zoulous[1] mais par des anges, et soutenue par les bras éternels.

Je vois tout cela comme de loin. André entre, regarde plein

1. Allusion à un incident qui s'était passé les premières années du mariage de Coillard et qui a fait le sujet d'une poésie de M. Théodore Monod. *Sur le Haut-Zambèze,* p. 414 et 581.

d'effroi et se jette à terre pour prier pour moi. M[lle] Kiener s'agenouille en pleurant et prie auprès du lit ; Waddell donne un libre essor à sa douleur.

Mais, après ce premier éclat, tout est calme. Pleurant, priant, nous veillons. Pas de lutte, pas d'effort, pas de contraction, rien. La respiration devient plus faible, plus faible encore, irrégulière ; à 10 heures du matin, elle cesse doucement et ma bien-aimée est partie.

Mercredi 28 octobre 1891. — Texte du jour : Il a bien fait toutes choses (Marc VII, 37). Ma bien-aimée m'a quitté ce matin pour le ciel. O mon Dieu, soutiens ma pauvre foi ! Je le sais, malgré ma douleur, oui, mon bon Père, tu fais bien toutes choses, même celles que je ne comprends pas.

Ainsi se terminèrent en pleine paix ses trente années de vie conjugale et de mission, trente années de travail, de voyages, de souffrances, trente années de bonheur et de bénédictions. Ainsi prirent fin, en pleine paix, ses sept années vécues au Zambèze. Pour elle, ce pays a été le pays du devoir et de la souffrance.

« Ainsi se termina, aussi, cette vie de neuf jours de maladie [1], car ces jours furent pour moi une vie où j'entendais, avec ravissement, ce sublime langage qu'apprennent les enfants de Dieu, quand ils arrivent au seuil de l'éternité, et où je voyais les rayons de gloire échappés par la porte entr'ouverte du ciel. »

Maintenant, pour elle, tout est paix. Mais pour moi, quelle solitude effrayante. O Dieu ! tiens-toi près de moi.

L'enterrement eut lieu le jeudi 29 octobre. Léwanika envoya

1. Lettre à M. F. de Rougemont, Séfoula, 14 novembre 1891.

SÉFOULA — TOMBE DE Mme COILLARD

les principaux de la nation, dont Litia, avec un message. La fosse fut creusée sous un bel arbre où M. et Mme Coillard allaient souvent ensemble et à l'emplacement dont Mme Coillard elle-même avait souvent dit : « Voici l'endroit où je voudrais dormir. »

Dieu me soutint, comme je le lui avais demandé et au delà de toute attente. A la levée du corps, je lus le psaume XXXIX, nous chantâmes, en sessouto, les paroles favorites que Christina répétait toujours : « Dieu est bon et sa miséricorde demeure à toujours. » Je priai, puis le cortège se mit en marche. Pendant la route, je répétai quelques versets, mais ma voix était faible.

Au bord de la fosse — dans laquelle on fit doucement descendre le corps avec des cordes — j'adressai quelques paroles sérieuses à ces Barotsis qui étaient là assis, tout ébahis. Je leur dis que « leur mère » était morte pour eux comme le Sauveur ; non pas qu'elle pût, comme lui, les sauver, mais qu'elle voulait leur faire connaître le salut ; qu'elle n'avait jamais joui d'une bonne santé au Zambèze, à Séfoula surtout, mais qu'elle n'avait jamais voulu quitter son poste ; que la conversion de Litia et les pleurs de Mokamba avaient été, pour elle, un rayon de joie. Puis je fis appel à tous, par catégories ; les garçons et les filles de la maison ne furent pas oubliés, puis les femmes ! Pas une femme convertie !

Suivirent le chant de triomphe de la résurrection, du recueil sessouto : « Jésus est ressuscité des morts, » une prière, et la clôture. Alors, mes forces étant à bout, je me laissai choir sur un siège et nos garçons comblèrent la fosse. Je ne pleurais pas ; mes larmes, Dieu les avait taries pour le public. Je rentrai à la maison brisé.

Jeudi 29 octobre, 4 heures de l'après-midi. — Maintenant tout ce qui est public et apparent est fini. Ma bien-aimée repose dans son tombeau. O mon Dieu ! que la maison est

vide! que la solitude est grande! Ne me le disait-elle pas encore l'autre jour?

Et le soir, seul dans cette chambre qu'elle vient de quitter... Dieu sait quelle nuit j'ai passée et ce que j'ai souffert.

Quelques mois après, dans une lettre au Comité de Paris[1], Coillard rendait ce témoignage à celle qu'il pleurait :

« Ce qu'elle a été pour l'œuvre du Lessouto à Léribé, pour nos expéditions et pour la mission du Zambèze, Dieu seul le sait. Elle s'était franchement donnée. Elle n'a jamais hésité devant les sacrifices qui lui coûtaient le plus pour suivre le Maître où qu'il l'appelât. Elle n'a reculé devant rien, quelque souffrance et quelque privation qu'elle eût à endurer. Son héroïsme à elle consistait dans une lutte de chaque jour. Elle était éminemment femme, elle avait une grande défiance d'elle-même, mais, à la voir si courageuse, si calme et si sereine quand elle s'était retrempée dans la communion de son Dieu, personne n'eût pu soupçonner ses craintes et ses faiblesses. Je ne dirai pas qu'elle était l'âme de la mission, non, l'âme en est ailleurs, hors des atteintes de la mort, mais elle en était l'un des plus puissants ressorts. Et ce ressort est aujourd'hui brisé. Douée d'un bon sens éminemment pratique, vivant dans une atmosphère intellectuelle et spirituelle toujours élevée et pure, sans patois de Canaan, elle s'exprimait sur les sujets religieux, comme sur tout autre, avec une clarté, une fraîcheur, une beauté et une simplicité qui nous étonnaient.

« La supériorité de son esprit ne s'imposait qu'à ceux qui ne marchaient pas droit. Car rien ne la faisait souffrir comme le manque de droiture. La notion qu'elle avait du

1. Séfoula, 25 avril 1892.

devoir ne lui permettait jamais, quand le devoir était clair, de consulter la chair et le sang. Elle avait, sur l'œuvre des missions, des vues larges, assaisonnées de bon sens écossais. Mais ce n'est pas son panégyrique que je fais, car elle serait la première à s'en étonner. Elle a fait ce qu'elle a pu. Elle se repose de ses travaux et ses œuvres la suivent.

« Ce qu'elle fut pour moi, aucun langage ne peut le dire. J'avais reçu une faveur de l'Éternel. Je le bénirai toute l'éternité pour ces trente années de souffrances, de luttes, de joies et de travaux communs — trente années de deux existences confondues en une seule. Je ne dirai pas ce que j'ai perdu, Dieu seul le sait. Il me reste au moins le souvenir de sa vie souvent si rude, toujours si belle, et ce souvenir me sera une source de bénédictions. Je ne m'habitue pas au vide et au silence qui règnent autour de moi. Je souffre, mais je ne murmure pas. « Je mets la main sur la bouche parce que c'est l'Éternel qui l'a fait, » et je le sais « il fait bien toutes choses. » Elle est entrée dans la gloire, dans le repos éternel des saints, le portail de l'éternité s'est refermé sur elle, et je suis désormais tout seul dans cette vallée de larmes et de ténèbres. Mais le ciel est tout près et c'est une glorieuse réalité. Dieu, j'en ai fait l'expérience, est le « Père des consolations. » Il m'a soutenu et sa grâce me suffira jusqu'au bout.

« J'ai senti, dans ces circonstances si solennelles, tout ce que la présence de Jésus a de réel et de vrai. Je suis terrassé comme la vigne que la violence des orages a arrachée de ses supports et qui balaie la boue. Mais, par sa grâce, je me relèverai, sans force peut-être, avec un cœur brisé, pleurant sous les coups de la serpette du divin vigneron, mais me cramponnant plus que jamais au Rocher des siècles. Sa force sera ma force. L'œuvre à laquelle nous avions joyeusement donné nos vies, consacrée de nouveau par la souf-

france, me sera doublement chère. Ah! veuille la grâce de Dieu me rendre capable d'une consécration de moi-même plus entière, d'un renoncement plus vrai, d'un zèle plus ardent et plus éclairé, d'une puissance plus grande de foi et d'amour! »

5 novembre 1891. — Huit jours de mon veuvage ! Quelle vie ! Il me semble que c'est toute une année déjà. Ce que je souffre, Dieu seul le sait. Non, je ne puis encore en croire la réalité. Mais sa place est vide. Je suis sombre, par moments, j'éclate.

Dimanche 8 novembre, soir. — Que ces deux dimanches ont été longs et tristes ! Pauvre moi ! Oh ! si seul ! J'ai tant de peine à m'appliquer ! Je suis comme un somnambule en plein jour. Cependant j'ai pu prêcher, malgré mon mauvais rhume.

Dimanche dernier, j'ai parlé de la résurrection et de ma chère Christina. Aujourd'hui, j'ai parlé du ciel. Dimanche dernier, à notre petit culte en anglais, j'ai parlé sur Philippiens III, 10 : « Afin de connaître Christ. » Le sujet m'a inspiré et m'a entraîné. Quand j'ai été voir le roi des Belges, on m'a introduit, après une longue antichambre, dans une pièce où se trouvait un monsieur tout chamarré. Je le pris pour le roi et, me courbant autant que mon pauvre dos pouvait le permettre, je commençai à balbutier quelque banale salutation, quand les officiers me reprirent : « Ce n'est pas le roi, c'est seulement son aide de camp. » Mais quand les deux battants de la pièce voisine furent ouverts et que le chambellan s'écria : « Sa Majesté, le roi ! » il n'y eut pas de doute. C'était bien lui, un bel homme qui s'avança vers moi en souriant, me tendant la main et m'offrant un fauteuil. Quand je verrai Jésus, mon Jésus, pas d'erreur possible !

Aujourd'hui nous avons continué : « La puissance de sa

résurrection, la communion de ses souffrances... » J'ai été très béni.

Hier, j'ai arrangé l'allée qui va au tombeau. Quel charme dans cet endroit si calme, si retiré !

« Et maintenant qu'est-ce que l'avenir me réserve[1] ? Je n'en sais rien. Je devrai, sans doute, boire jusqu'à la lie la coupe que mon Père m'a préparée. Il me donnera la grâce de le faire avec soumission et humilité. »

Parfois, la détresse l'emporte :

15 novembre. — C'est le troisième dimanche ! O mon Dieu ! ces dimanches ! ces soirées ! ces nuits !... Je n'y tiens plus.

Cependant une joie profonde surgit au milieu des larmes.

Il s'opéra alors un réveil des consciences dans le personnel de la maison de Coillard. De ce nombre étaient Sémondji et Nyondo.

Peu après, Coillard se rendit à Léalouyi, où il était allé, un mois auparavant, avec sa femme.

Léalouyi, samedi 21 novembre. — Je vais chez le roi. J'aurai avec lui une entrevue pénible, douloureuse à plus d'un égard. Mon Dieu, soutiens-moi !

Il dut subir de nombreuses visites de condoléances, les moqueries des femmes ; le soir, il reçut le roi qui resta jusqu'à 11 heures :

« Et maintenant que vas-tu faire ? te remarier, n'est-ce pas ? commença-t-il, en me regardant avec un air qui semblait dire : « C'est bien maintenant, nous avons mis nos

1. A M. F. de Rougemont, Séfoula, 14 novembre 1891.

plus longues figures pour l'occasion, c'est assez. Toi, tu as enterré ton mort, tu t'en es acquitté en homme, il faut maintenant recommencer la vie. » Je le regardai à mon tour et il baissa les yeux. Il me fut donné de lui adresser des paroles sérieuses, sévères, dures à entendre, des reproches sur sa conduite chicanière et hostile durant ces deux dernières années. Il en reconnut toute la justesse et en exprima un grand regret. Avec une émotion peut-être mal contenue et qu'il semblait partager réellement, je lui montrai toute l'injustice et la cruauté de ses procédés envers moi qu'il accusait de le tromper méchamment. Je parlais sans amertume, mais l'occasion était unique. « Te souviens-tu, lui dis-je, de ce certain entretien où tu me demandais de te dire franchement ce que les révolutionnaires disaient de toi ? » — « Oui, tu m'as répondu que je tuais les gens sans raison. Et tu me citais le cas de Mochaoana et des six autres. » — « Eh bien, je n'ai pas oublié ta réponse. Tu m'as dit alors que ce n'est pas toi qui as mis à mort ces gens-là, mais d'autres qui t'y ont poussé. Tu n'étais que leur instrument. C'est pourtant toi et bien toi qui es le meurtrier devant Dieu et devant les hommes. C'est ton malheur d'être si faible que tu es la victime du premier mauvais conseiller qui se trouve sur ton chemin ; tu sacrifies tes meilleurs amis. »

Je lui fis alors l'historique de ses efforts pour obtenir le protectorat de l'Angleterre que je fus loin de seconder d'abord; puis l'arrivée du représentant de la Compagnie, etc. Puis nous en arrivâmes, tout naturellement, sur le terrain religieux. Il dit qu'il devait, en effet, reconnaître qu'il y avait eu recul chez lui, et que, à part la conversion qu'il ne comprend pas, il aime pourtant les choses de Dieu. Son malheur à lui c'est d'avoir été séparé de son missionnaire et de n'avoir personne qui s'occupât ni de son âme ni de son village. Je lui dis qu'il avait tort, qu'un grand nom-

bre d'amis, sans parler de moi, de nous ses missionnaires, priaient ardemment pour lui ; seulement ces prières c'étaient des charbons ardents entassés sur sa tête. Je lui donnai, en même temps, l'assurance qu'un missionnaire viendrait s'établir près de son village, à tout risque. Il sourit de plaisir et nous nous mîmes à genoux.

Quelle journée ! Quelle émotion quand je fus seul !

Le 23 novembre, Coillard revenait à Séfoula.

Elle n'était pas là pour m'ouvrir la porte et me donner son baiser. André était à la chasse. Waddell et Mlle Kiener accoururent, je les saluai et j'allai m'enfermer dans cette chambre à coucher si grande, si silencieuse, si vide et pourtant si pleine d'elle.

Chaque fois que je vais à Léalouyi une pensée m'obsède. Il faut quelqu'un résidant là. C'est un champ que ce village, une grande chaire d'où on peut évangéliser toute la nation. Or, qui ira ? Le poste ne sera pas facile et le lit ne sera pas doux, pour moi surtout. Cependant je suis tout prêt, si seulement je puis entendre bien distinctement la voix de mon Maître. J'ai peur d'y aller sans qu'il m'envoie et de prendre la place de celui qu'il y appelle et qui y serait béni. Mais, s'il m'appelle, je lui demande la grâce d'obéir sans arrière-pensée. Il sait que je désire me consacrer plus entièrement, sans réserve, et employer le mieux possible, c'est-à-dire dans une complète obéissance, ce qui me reste de force et de vie. Cette perspective entraîne beaucoup de choses. Il faut me décider à me sevrer de tout et de tous, peut-être même d'André, à renoncer à tous mes autres rêves d'évangélisation. Je crois pouvoir tout envisager avec calme et résolution. Une seule difficulté qui me paraît insurmontable, ce sont les constructions. Je n'ai plus la force de construire

et de commencer tout à nouveau sur un nouvel endroit. Et je le pourrais, que je n'en aurais pas le temps, si je vais là pour m'occuper d'évangélisation et d'enseignement. Mais si le Maître m'appelle, il pourvoira à tout. Seulement je lui demande ardemment que son appel soit si clair, si indiscutable qu'il ne me laisse, ni à moi ni à mes frères, l'ombre même d'un doute.

« C'est le 28 novembre[1], il est 10 heures du matin, il y a donc un mois, jour pour jour et heure pour heure, qu'elle rendait le dernier soupir et que Jésus recevait son âme dans les palais du ciel. Quelle longue vie que cette vie de tout un mois! Mon cœur est déchiré, et mon corps est malade. Le Seigneur ne me relèvera-t-il pas? Je suis sans force.

« Tout ce que je fais, je le fais machinalement, sans entrain, sans énergie, sans intérêt, si ce n'est la prédication qui me fait du bien et me sort de moi-même. Je sens pourtant bien que Jésus est là. Je jouis de sa communion. Je souffre, mais je ne me sens pas disposé à murmurer. Il m'est donné de pouvoir baiser la main toujours pleine de tendresse qui vient de me prendre la meilleure partie de moi-même. « Les choses invisibles » ont pris du corps, du relief et sont devenues pour moi des réalités resplendissantes de lumière. Il est bien des questions que je me pose auxquelles j'avais à peine pensé. Il me semble aussi entrevoir déjà le bout de la carrière. Mais je ne suis pas impatient. Le Maître sait, lui, où il me veut. Je n'ai pas de plus grand désir que de lui obéir et de lui plaire. Je lui demande, constamment et avec ardeur, de me montrer bien clairement ce qu'il veut que je fasse. Je crois que je suis prêt à tout : à rester à Séfoula, à aller me fixer comme évangéliste à la capitale, à porter

1. Lettre à Georges Appia, Séfoula, 28 novembre 1891.

l'Évangile chez les Machoukouloumboués pour ouvrir la porte de cette tribu, la plus sauvage de ces parages, à aller n'importe où et à faire n'importe quoi.

« D'épaisses ténèbres couvrent mon sentier. Je ne suis plus jeune, et je ne suis plus très fort. Mais si mon Maître a encore un peu de travail pour moi, il le mesurera à mon âge et à mes forces : ou bien il mesurera mes forces au travail et il accomplira sa promesse en renouvelant ma jeunesse comme celle de l'aigle.

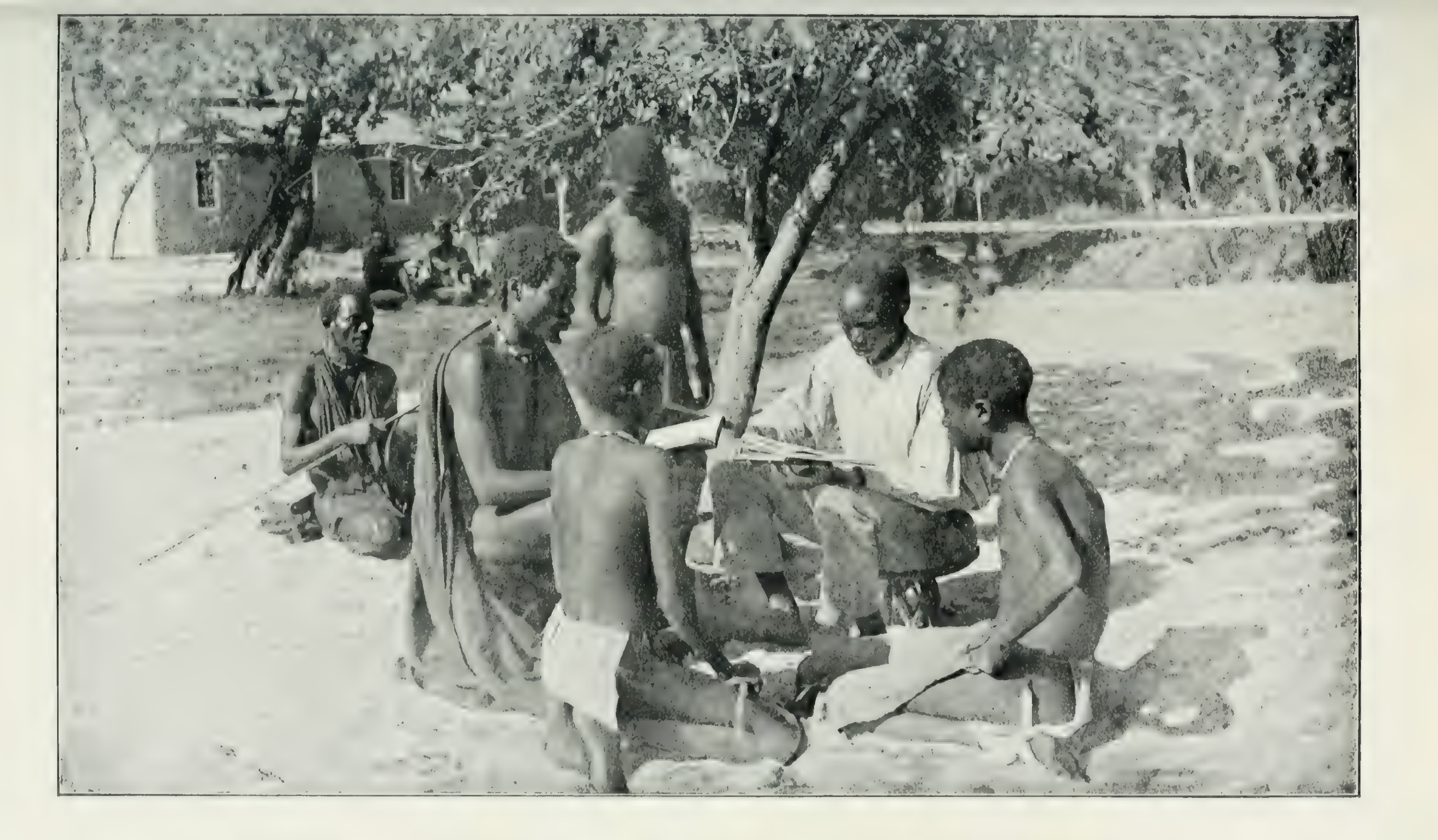
« J'ai voulu me forcer à recommencer l'école, je n'ai pas réussi, car la famine règne au pays et nous-mêmes ici, avec ma famille encore si nombreuse, nous vivons au jour le jour, achetant à des prix exorbitants les poignées de maïs ou de sorgho qu'on nous apporte dans les plus petites écuelles qu'on puisse trouver. Tout de même, je commencerai avec mes quelques garçons. »

L'année 1891 avait été terrible : démêlés avec Léwanika, insubordination des écoliers, déceptions journalières causées par les enfants de la maison, difficultés d'organisation de la mission, enfin mort de Mme Coillard.

« Il arrive souvent à un alpiniste[1] d'avoir à franchir ce qu'on appelle un mauvais pas et à faire un saut très périlleux. Le vertige peut d'abord lui voiler le danger et lui donner le courage de la démence. Mais, une fois le pas franchi, il s'arrête tout ému, le péril se révèle alors dans toute son horreur et lui donne le frisson. Voilà ce qu'est pour moi l'année qui s'en va, et voilà ce que j'éprouve en jetant sur elle un regard rétrospectif. Est-ce vraiment possible que j'aie pu passer par là ? Le bon Dieu qui connaît

1. Rapport sur la station de Séfoula.

notre faiblesse ne permet pas que nous voyions plus d'un pas devant nous, autrement nous reculerions d'épouvante et le courage nous abandonnerait. Que de fois nous nous demandions, avec ma chère femme, comment finirait cette année qui s'annonçait avec un ciel si nuageux. Eh bien ! elle a passé lentement, lourdement, comme un cauchemar que le réveil même n'a pas la puissance de dissiper, comme une terrible nuit d'orage et d'affreuses ténèbres. Elle va disparaître, elle laisse encore après elle les ténèbres et les orages, les épreuves et les larmes. « Mais Dieu est notre refuge et notre force, notre secours dans les détresses et fort aisé à trouver. C'est pourquoi nous ne craindrons point, quand même la terre se bouleverserait et que les montagnes se renverseraient dans la mer. » (Ps. XLVI, 2-3.)



SÉFOULA — ANDRÉ LISANT LA BIBLE AVEC DES ÉLÈVES (1891)

CHAPITRE IX

A SÉFOULA

1891-1892

La coupe jusqu'à la lie. — Défection d'André. — Luttes et prières. — Détresse. — « Vaillant ? » — Tracasseries du roi. — Il faut du renfort. — La foi. — Le 17 juillet. — La petite vérole. — Troisième Conférence des missionnaires. — Établissement à Loatilé. — La salle d'attente.

Séfoula, 27 novembre 1891. — J'ai dit : Je boirai jusqu'à la lie la coupe que mon Père me donne. Oui, jusqu'à la lie. Mais cette lie qu'est-elle ? que sera-t-elle encore ?

Hier, le roi m'a fait dire qu'il empêcherait les garçons de venir à l'école à cause de la famine. Ce n'est pas encore le fond de la coupe ! O mon Dieu ! soutiens-moi.

Déjà Léwanika avait enlevé à Coillard Kambourou, pour le prendre à son service ; peu de temps après la mort de Mme Coillard, Litia avait fait de même avec un jeune garçon, Likoukéla, objet de grandes espérances.

Une nouvelle épreuve plus douloureuse menaçait : André donnait depuis quelque temps des inquiétudes à son missionnaire. Mme Coillard les avait déjà partagées ; peu à peu ces inquiétudes se précisèrent, le roi avait jeté les yeux sur André ; or, le service du roi était incompatible avec le service de Dieu.

« S'il me quitte, s'écrie Coillard, il est perdu. »

Et il lutte par la prière pour son premier converti qui marche à sa perte.

29 novembre. — Je suis malade depuis plusieurs jours. Je sens mes forces s'en aller. Est-ce le commencement de la fin? Est-ce que bientôt, Jésus, mon bien-aimé, tu essuieras aussi mes larmes? Oh! alors, il vaut la peine de pleurer, je le comprends, pour être ainsi l'objet de ta tendresse et de tes consolations. O Jésus, mon précieux Sauveur, parle à mon pauvre cœur déchiré, presse-moi bien fort contre toi; comme un pauvre Pierre qui enfonce, entoure-moi de ta tendresse et qu'au-dessous de moi, dans l'abîme, je sente tes bras éternels.

5 décembre. — Journée douloureuse, une des plus douloureuses de ma vie. André me cause un grand chagrin.

Coillard arriva peu à peu, et après bien des angoisses, à la conviction qu'il ne possédait plus le cœur d'André, et celui-ci lui déclara que, cédant aux avances de Léwanika, il allait partir pour Léalouyi.

Vendredi 15 janvier 1892. — Nuit sans sommeil. J'ai lutté par la prière, en agonie. Je suis épuisé. Oh! que sont devenues les promesses de Dieu? Mon Dieu est, dans les détresses, un secours fort aisé à trouver! Et comment se fait-il que je ne le trouve pas, moi? Grande, bien grande est ma détresse.

J'ai causé avec André au point que je ne savais plus que dire et lui-même ne m'écoutait plus, je crois. Rien n'a pu l'émouvoir. Il s'est montré déterminé à partir et, à midi, il est parti sans me dire adieu, bien entendu. C'est donc un autre deuil; une mort a passé ici, plus pénible encore que la mort. Tout est triste et silencieux. Mais non, n'en parlons

plus. J'ai crié dans l'angoisse de mon âme. Dieu ne m'a pas répondu. C'est une dure épreuve de foi. Je sens que tout s'effondre sous mes pieds. O mon Sauveur, redis-le moi : « Pour le présent tu ne sais pas ce que je fais, mais tu le sauras plus tard. »

16 janvier. — C'est donc la première nuit que mon pauvre André passe à Léalouyi. Il est maintenant dans les serres de l'aigle. Pauvre enfant ! Quelle jubilation là-bas ! Quelle poignante douleur j'ai au cœur ! Voilà deux nuits que je n'ai presque pas fermé l'œil. Un terrible sentiment de solitude s'est emparé de moi et j'ai éclaté en sanglots.

Pourquoi suis-je irrésistiblement poussé à prier pour André ? Reviendrait-il vers moi ? Jamais un natif n'abandonne un plan qu'il a formé. Je n'en connais pas d'exemple. Jamais un Morotsi ne revient vers quelqu'un qu'il a abandonné. Et pourtant, Dieu ne peut-il pas, s'il le veut, vaincre le cœur d'André et l'amollir, vaincre Léwanika et son égoïsme ? Il le peut, mais le veut-il ?

Dimanche 17 janvier, 4 heures du matin. — J'ai dormi une heure, vers minuit, et il me semblait que la nuit avait été longue. J'ai essayé de lire. J'ai arpenté la véranda, j'ai lutté : c'est dur. En analysant mes sentiments au sujet d'André, je crois que ce qui me fait le plus de peine c'est qu'il ait pu me tromper si longtemps, c'est son manque absolu d'affection, et la crainte, la frayeur plutôt, de le voir devenir un renégat. Et moi qui comptais en faire mon auxiliaire dans l'œuvre !

En pensant aussi à Litia, dont il a célébré le mariage le 1er janvier et qui l'a également trompé, Coillard s'écrie :

« Quels chrétiens nous allons avoir ici, mon Dieu ! »

19 janvier 1892, soir. — André est maintenant tout mon chagrin. Par moments, je me fais d'amers reproches, je me

dis que j'ai été trop sévère avec lui dans mes derniers entretiens, et c'est pour moi une grande douleur. Cependant André n'a pas été droit et il fallait bien le lui dire. Tout de même, il y a des choses que je regrette amèrement et dont je m'humilie devant Dieu. Mais à quoi bon? C'est fait. Cependant Dieu peut tirer le bien du mal. Hélas! Satan tire toujours le mal du bien. Il a ici une puissance illimitée; il a en main tous les cœurs, toutes les intelligences.

Coillard échange des lettres avec André, mais celui-ci occupe une place en vue dans l'entourage royal, il est choyé, adulé et assume pour lui seul toute la responsabilité de ce qu'il a fait. Néanmoins, Coillard espère encore ; il mande André à Séfoula pour régler ses affaires, et compte lui parler.

27 janvier 1892. — Je n'y tiens plus, c'est trop. Je sens, par moments, ma tête près d'éclater et mon cœur aussi. Oh! que ma bien-aimée eût souffert! Elle est à l'abri de toutes ces douleurs-là.

30 janvier. — André n'est pas venu. Il est maintenant dans les griffes du lion. J'ai, je crois, fait le sacrifice des services d'André. C'est fini, je ne l'aurai plus. Mais ce que je ne puis pas accepter, c'est qu'André se conduise comme s'il avait eu une querelle avec moi et n'avait pas d'affection pour moi. Pourquoi Dieu permet-il cette conduite qui est, à la capitale, un scandale et, pour moi, une souffrance si profonde et si vive?

31 janvier. — Qu'il a été long ce mois de janvier! Quel cauchemar de trente et un jours! J'ai le cœur et l'esprit pleins d'amertume.

Enfin, André vient à Séfoula le 4 février ; de longues conversations ont lieu. Un soir (5 février), après un entretien :

Nous cessâmes de causer, je lui fis lire quelques versets

de I Pierre II, et nous priâmes. Sa prière à lui était empreinte d'une tristesse profonde. Il était minuit quand nous nous séparâmes.

Coillard arriva à la conclusion qu'André avait été victime de longues machinations. André lui-même finit par reconnaître ses torts et par avouer qu'il avait été séduit, et Coillard fut, en quelque mesure, soulagé par cet aveu.

André repartait, le 10 février, après avoir beaucoup lu et prié avec son missionnaire qui conservait encore quelque espoir.

13 février 1892. — Mon cœur a une profonde blessure et j'ai beau crier à Dieu, elle ne guérit pas. André ne sort de mes pensées ni la nuit ni le jour. Est-ce Dieu qui me met au cœur de tant prier pour lui ?

Pendant bien des mois encore, Coillard resta en correspondance et en rapports continuels avec André : celui-ci annonce parfois sa visite et ne vient pas, ce qui est « un amer désappointement » pour le missionnaire ; d'autres fois, il vient, il passe un certain temps à Séfoula (19-26 mars et 29 avril-9 mai), et se montre sérieux.

27 mars. — Je prie, je lutte et je regarde le chemin. Il reviendra, j'attends.

Lors d'une nouvelle visite à Léalouyi (2-7 avril), Coillard constate l'attitude équivoque de son « pauvre André ».

Séfoula, 14 avril. — Mon départ de Léalouyi a été voilé de tristesse. Mais j'ai la confiance que Dieu agit. J'ai arpenté ma cour en prière tous les soirs jusqu'après minuit. Je croyais l'exaucement près, mais Satan est à l'œuvre.

16 avril 1892. — Jamais, je crois, nous ne nous sommes

plus cramponnés aux promesses de Dieu. Je suis plein de confiance, Dieu agit, j'en suis certain. Moi, je ne fais qu'irriter André quand je mets le doigt sur la plaie, mais Dieu perfectionnera son œuvre et le ramènera humilié et repentant. Dieu s'est chargé de son éducation. Je peux me reposer sur le Seigneur et attendre avec patience.

André est envoyé par le roi à Mangouato.

4 juin 1892. — J'ai fait vœu de consacrer annuellement pour l'entretien d'André, en la prenant sur mes propres émoluments, la somme de 30 livres sterling s'il devient, comme je le crois, un bon évangéliste. Toutes les apparences sont contre moi. C'est une impossibilité, une folie que je demande à Dieu ; mais les impossibilités qui sont selon la volonté de Dieu sont le domaine propre de la foi. Augmente-moi la foi, Seigneur !

Coillard ne cessa jamais de prier pour André [1] ; il priait et luttait aussi pour beaucoup d'autres âmes ; l'épisode d'André n'est qu'un exemple, plus poignant, parce que Coillard s'était attaché très spécialement à son premier converti.

La défection d'André survenant après la mort de Mme Coillard, c'était trop, semble-t-il ; aussi, malgré les soins diligents de ceux qui l'entouraient et qu'il appréciait à leur valeur, Coillard passa par de terribles moments de détresse.

« Ils ont été de plomb ces trois mois, écrit-il le 30 janvier 1892 [2], ils ont passé lourdement, lentement. Je croyais que ce mois de janvier ne finirait jamais.

---

1. En 1904, André s'établit à Livingstone où il faisait du commerce pour le roi, c'est là qu'il est mort en 1910. Voy. *Nouvelles du Zambèze*, 1905, p. 54 et 88 et 1906, p. 53-54.

2. Impr. dans *J. M. E.*, 1892, p. 299 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 395 et suiv.

« Depuis le départ de ma femme, les épreuves et les chagrins se sont accumulés. Tout a été contre moi : les hommes, les circonstances, l'amitié, la raison, oui tout, excepté la foi. A distance, il ne vous est pas possible de réaliser tout ce qu'ont d'épineux les détails de ma vie actuelle. Il se peut aussi que pour moi, dans mon isolement et sans distraction aucune, ils prennent des proportions démesurées. Mes ennuis? Les uns datent de loin, d'autres viennent de sources d'où je ne les aurais jamais attendus. La crise dure longtemps, l'avenir est sombre, toujours sombre et menaçant. Mais elle, au moins, elle qui a tant souffert au soir de sa vie, elle est au port, elle est en sûreté, elle est en paix, et, dans la gloire, elle jouit déjà du repos éternel des saints. Oui, tout est bien. J'adore et je bénis. Qu'importent la violence de la tempête et l'agitation des flots; avec Jésus comme pilote, j'ai confiance et je ne crains rien. »

« Mes yeux ont eu le malheur de tomber sur l'épithète, à moi appliquée, de « vaillant »[1]. L'ennemi me le fait payer cher. « Vaillant ? me crie-t-il. Eh bien, montre-le donc, si tu es vaillant ! » Et je tremble comme une feuille, mon cœur se gonfle, je sens que des larmes abondantes me soulageraient. Vaillant ! ah ! non, jamais je ne me suis fait illusion. Tout ce que je demande à mon Dieu, c'est qu'au milieu des tempêtes qui m'assaillent, je puisse demeurer tranquille, me confiant en l'Éternel. »

Mercredi 17 février, soir. — Réunion de prières extraordinairement bénie. Nous avons tous puissamment senti la présence de Dieu. J'ai médité le verset 1er du psaume XLVI. « Dieu est notre refuge. » Et comme l'horizon s'est étendu devant moi du moment que j'ai abordé le sujet ! L'arche, Tsoar, la

---

1. Lettre à M. Ch. Schroeder, Séfoula, 13 février 1892.

caverne d'Adullam, les cités de refuge, que de souvenirs pathétiques ! Notre Dieu est un meilleur refuge que tout cela. Quel contraste entre toutes ces commotions, les tremblements de terre, l'agitation des peuples, toutes les catastrophes imaginables dans les cieux, sur la terre et sur la mer, et le ruisseau qui coule paisible et limpide du Trône de la grâce et arrose la ville de Dieu !

Pourquoi n'ai-je donc pas plus de paix et de joie ? Pourquoi toutes ces nuits sans sommeil, ces soucis rongeurs, ces douleurs au cœur si vives et si profondes ? Pourquoi tant de larmes ? Ah non ! Jamais encore je n'avais vraiment su ce que c'est que de semer avec larmes. Pour le grand nombre des enfants de Dieu, c'est une métaphore. Ce n'en fut pas une pour ma bien-aimée, ce n'en est pas une pour moi.

Le vendredi 19 février 1892, Coillard partit avec son évangéliste Paul [1] pour Léalouyi ; il s'agissait de prendre, avec le roi, les derniers arrangements pour l'installation de la mission à la capitale ; mais, au premier entretien (20 février), Léwanika, toujours sous l'empire d'un mauvais conseiller, s'emporta contre le missionnaire méthodiste M. Buckenham, qui venait lui demander un champ de mission, et contre Coillard ; il blasphéma, puis se leva et partit :

L'orage avait duré plus de deux heures. Il est évident que cette scène, une fois connue, suffisait pour nous rendre, ici, la vie impossible. Il ne s'agissait plus seulement de la mission Buckenham, mais de la nôtre. Et si le roi s'opposait à mon installation à Léalouyi, comment pourrais-je rester à

1. Paul Kanédi, évangéliste mossouto, arrivé à Séfoula en décembre. « Il fait partie de ma famille, écrit Coillard (30 janvier 1892, *Sur le Haut-Zambèze*, p. 399). Il a peu d'instruction et, pour l'école, il nous est presque inutile. Mais j'apprends tous les jours plus à l'aimer et à l'estimer comme homme et comme chrétien. »

Séfoula. Un gros nuage et une grande obscurité s'étaient soudainement abattus sur moi.

Le lendemain, dimanche, Léwanika s'invite à dîner chez Coillard, comme s'il ne s'était rien passé entre eux, puis, remarquant la tristesse du missionnaire :

— Mon père, es-tu malade ?

— Oui, je suis souffrant, mais c'est peu de chose.

— Paul dit que je t'ai tué hier.

— Il dit vrai, Paul ; tu m'as tué et tué à la manière des Barotsis, par surprise.

— Oh ! reprit-il, il ne faut pas t'y arrêter, j'avais le cœur mal en place.

Soudain, un terrifiant coup de tonnerre éclate, je croyais que la foudre avait frappé la maison, nous nous étions tous involontairement courbés, comme pour parer le coup. Puis un second coup tout aussi terrible retentit, suivi d'une pluie torrentielle. Nous nous communiquions nos impressions, je lui parlais de Néron, et le pauvre Léwanika était suspendu à mes lèvres, quand la porte de roseaux s'ouvrit brusquement, et voilà Litia, Ngambéla, puis un chef après l'autre, qui se précipitent dans la hutte. « Les voilà les miens ! » s'écria le roi. Et comme la hutte se remplissait, acculés que nous étions tout au fond, j'étais saisi d'étonnement et je me demandais ce que cela voulait dire. Quand tout le monde se fut assis et que le silence se fut un peu rétabli, le roi m'expliqua que c'est la coutume des Barotsis, lorsqu'un orage éclate, que tous les chefs qui sont à la capitale, toute la parenté du roi, accourent chez celui-ci, dans la pièce même qu'il occupe, afin que si la foudre le tue, ils meurent tous avec lui.

Dans nos campagnes de France, il y a quelque chose

d'analogue. Quand j'étais encore tout jeune [1] et seul avec ma mère, et qu'un orage éclatait, elle allumait la chandelle, tous les voisins, catholiques et protestants, accouraient et ma mère me disait : « Mon petit, prends la grosse Bible, lis-nous un psaume et une prière. » Et il fallait voir le recueillement de ces bonnes gens. L'orage passé, chacun s'en allait chez soi, en disant merci à la mère Bonté et à son petit.

L'invasion de cette masse d'hommes fut pour moi un éclair. Ils n'étaient pas venus aux services, Dieu les amenait. Sans perdre de temps, nous entonnâmes des cantiques au choix de Léwanika et de nos habitués. La lecture de quelques versets, quelques paroles brèves, mais incisives, une prière, et mon auditoire se retira tout ébahi et claquant de la langue.

Le mardi, une grande assemblée des chefs eut lieu qui se montra, comme le roi, favorable à l'établissement de Coillard à Léalouyi. Celui-ci rentrant à Séfoula, écrivait à un ami [2] :

« Je vais aller m'établir à Léalouyi et y fonder une nouvelle station. La perspective n'est pas très riante. J'y vivrai en dehors du village, sur un petit monticule tout entouré d'eau, mais j'aurai la satisfaction d'y faire mon devoir. »

Séfoula, 5 mars 1892. — La foi est un combat. C'est ce que nous disions à notre dernière réunion de prière : Élie sur le Carmel luttant et envoyant voir, par six fois, s'il n'y avait pas apparence d'un exaucement, et seulement à la septième fois, voilà le petit nuage gros comme la paume de la main! Un combat, oui! mais dont l'issue n'est pas douteuse, la victoire est assurée.

---

1. Éd. Favre, *François Coillard, enfance et jeunesse*, p. 41 ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 402-403.

5. A M. Frédéric Ellenberger, Séfoula, 4 mars 1892.

De nombreuses difficultés surgirent encore entre le roi et Coillard. La santé de celui-ci s'affaiblissait ; il avait beaucoup de peine à marcher, même à se tenir debout ; il ne pouvait ni manger ni dormir.

« J'ai toutes les peines du monde à aller de ma triste chambre à coucher à mon cabinet d'étude [1]. Mais je ne suis pas alité, je ne suis pas malade. Je me sens fatigué. Paul, lui, me disait que c'était le commencement de la fin : « Quand les vieillards se disent fatigués c'est que l'heure du repos approche. » — « Allons donc, Paul, je ne suis pas un vieillard, voyons! » Et le brave garçon sourit. Ce qui alarme peut-être un peu Mlle Kiener et Waddell, qui tous les deux sont aux petits soins avec moi, c'est que c'est ainsi que ma bien-aimée femme a commencé à être malade. Autrement, je me sens assez bien et je jouis extrêmement de la prédication, pour laquelle le Seigneur me donne des forces au delà de toute attente.

« Waddell prépare activement les matériaux de construction pour la nouvelle station de Léalouyi. Le petit, tout petit mamelon que le roi et moi avions choisi pour y bâtir, est complètement submergé. Donc il faut regarder ailleurs. Léwanika m'indique le seul monticule qui reste : ce fut pendant longtemps, et presque tout récemment, le cimetière des chefs de Léalouyi, c'est un plateau un peu plus large que l'autre, de quelques dizaines de mètres plus éloigné du village, et qui est encore de deux pieds au-dessus du niveau de l'eau, un petit îlot infesté de souris que nous détruirons et d'innombrables armées de fourmis guerrières (*séouroui*) dont nous ne pourrons pas nous garantir.

« Le roi est mieux disposé, mais il se livre tout entier à

1. Lettres à Mme Françoise Gauthier et à Mme Alfred Boegner, Séfoula, 27 juillet et 12 mai 1892.

une incroyable passion : celle de se procurer de l'argent par tous les moyens imaginables et d'amasser le plus possible. Il envoie notre pauvre André à la tête d'une troupe de gens pour s'enquérir, à Mangouato, à Prétoria ou ailleurs, du prix des marchandises et des gages qu'on donne aux jeunes gens. Il ne recule devant rien, tous les moyens lui sont bons, il lui faut de l'argent. Il loue ses canots à des prix absurdes, vend du miel, des oiseaux qu'on lui apporte, des écuelles de sa propre confection aux aventuriers qui le visitent, sans s'apercevoir que c'est déroger à sa dignité. Une fois lancé dans cette voie, il peut aller loin et nous rendre la vie très difficile.

« Il a une autre lubie : il est jaloux des jeunes gens dressés à mes travaux et à mon service. Du moment qu'un jeune homme est dégrossi et lui plaît, il me l'enlève, mais toujours par des moyens détournés. Pour peu qu'il continue, nous allons bientôt nous trouver sans ouvriers et entièrement à sa merci. Pour la poste, il n'est pas de tracasseries qu'il ne m'ait faites pour qu'elle passe par ses mains d'abord, même quand je payais les exprès. Maintenant que je lui ai tenu tête, il commence à comprendre que je suis sérieux et que je n'entends pas badinage sur ce point.

« Ce sont là les petites épines du sentier. On ne s'en doute pas dans votre pays aux routes macadamisées et on se douterait encore moins de la peine que causent ces incessantes égratignures. Quand je serai près de Léwanika il faudra bien que tout cela change un peu. Mais, à Léalouyi, je ne serai pas sur un lit de roses, c'est certain.

« Il nous semble que l'esprit de Dieu commence à souffler : il y a un petit mouvement autour de nous, le frissonnement des feuilles. Nos auditoires sont, en effet, un peu plus nombreux et surtout plus sérieux. J'ai formé une petite classe de « bien disposés », de trois femmes et de quelques



SÉFOULA — COILLARD, WADDELL ET LEURS GARÇONS

jeunes gens. Je ne sais pas ce qu'elle donnera, car nous avons eu déjà tant de désappointements et de si amers! Mais notre prière c'est : « Montre-nous ta gloire! » Et nous comptons qu'Il le fera. »

Au commencement de juillet, Coillard, dont les forces revenaient peu à peu, fit à Léalouyi une visite au cours de laquelle l'emplacement de la future station fut définitivement fixé. Mais si l'œuvre s'étendait, il fallait de nouveaux missionnaires, un nouveau renfort.

« Faut-il taire les besoins de la mission[1]? Allons-nous fermer les yeux et nous croiser les bras? M. Dardier n'est plus; les Jeanmairet, à leur grand chagrin, sont perdus pour le Zambèze; Aaron et Lévi sont retournés au Lessouto. Et cependant les portes sont encore ouvertes devant nous et le temps presse. Sommes-nous déterminés, oui ou non, à faire l'œuvre que notre divin Maître nous a assignée, quelques sacrifices qu'elle nous coûte. Nous contenterons-nous de la gloire d'occuper et d'accaparer un champ que d'autres envient et que nous n'aurions ni la force, ni la foi de cultiver?

« Frères bien-aimés, donnez-nous du renfort! Jeunes gens chrétiens, accourez à notre aide! Pères, mères qui priez chaque jour pour que le règne de Dieu vienne, mettez, oh! mettez vos Isaac sur son autel; consacrez-lui vos Samuel! Donnez-nous dix hommes d'élite, dix hommes choisis et appelés de Dieu, dix hommes dont la foi ne repose pas sur le sable mouvant, mais sur le Rocher des siècles : Jésus mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Aller à la guerre, ce n'est pas une plaisanterie, mais le but

1. Lettre aux amis de la Mission, Séfoula, 30 juin 1892, impr. dans *J. M. E.*, 1892, p. 474-475.

est glorieux et la victoire est assurée. Plutôt succomber que de déserter le poste, l'un des postes avancés de l'armée conquérante du Roi des rois. Nous montons à l'assaut de la forteresse, nous nous tiendrons sur la brèche, nous y planterons l'étendard de la croix. Une poignée de soldats, dix hommes du type d'Étienne et la journée est à nous. »

A ce propos, Coillard écrivait à Alfred Boegner (15 juillet) :

« En lisant mon appel pour dix missionnaires vous direz que c'est de l'audace. Ne dites pas cependant que ce n'est qu'un coup de tambour. Il est journellement porté au Trône de la grâce. Il faut qu'il soit entendu.

« C'est au Maître d'abord qu'il s'adresse, d'après ses propres injonctions : « Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » S'il fait de grandes choses, il peut aussi envoyer une grande armée pour les publier. Il n'est pas pauvre. Ayons pitié de ceux qui ne sont pas dévorés d'envie d'être reçus à son service, il n'en est pas de plus glorieux. Cela nous fait du bien de voir combien le zèle apostolique s'est réveillé en France. Je crois que mes compatriotes chrétiens n'ont pas encore conscience de leur force et de leurs ressources. Il en est qui redoutent autant les nouvelles responsabilités pécuniaires pour l'œuvre de Dieu, que moi les souffrances physiques du martyre. Et pourtant je suis convaincu que, si mon Dieu me réserve l'honneur de le glorifier ainsi, il me donnera aussi toute la force nécessaire. Les martyrs, nos pères aussi, étaient des hommes sujets aux mêmes infirmités que nous, mais ils étaient pleins du Saint-Esprit et ne reculaient ni devant le bagne, ni devant la mort, ils ne reculaient devant rien. »

« Vous dites n'avoir jamais douté de l'avenir de la mission

du Zambèze[1]. Merci! Mais il faut que nous fassions un effort suprême pour lui donner de l'élan. Il nous faut du renfort, à tout prix, et cela implique la question des fonds. C'est là surtout ce qui, à mon cri de détresse, vous fera peut-être hausser les épaules, non pas à vous qui êtes un homme de cœur et de foi, mais aux prudents et aux sages. J'en conviens, demander aux pays de langue française dix hommes pour le Zambèze, c'est audacieux, c'est l'impossible pour notre incrédulité. Jésus ne fit guère de miracles dans son propre pays. Mais sûrement, Dieu nous donnera la sagesse pour trouver le moyen d'entretenir cette belle étincelle de zèle apostolique qui a jailli au sein de nos églises. Versons-y de l'huile, elle deviendra une grande flamme. Nous ici nous prions, nous écrivons et écrivons souvent en tremblant ; que pouvons-nous faire de plus? Si vous découvrez un moyen, suggérez-le. »

Léalouyi, 8 juillet 1892. — En me promenant autour de ce village de Léalouyi où grouille une population de maîtres et d'esclaves, tous plus ignorants les uns que les autres, en plongeant le regard dans l'épouvantable corruption qui est un abîme sous nos pieds, en me heurtant à la dureté de ces cœurs, je me sentais profondément attristé et je me demandais, une fois de plus, comment la vérité pénètrerait jamais à travers cette masse de ténèbres et de corruption. Et pourtant, il me semblait entendre la voix de Dieu me dire, comme à Paul à Corinthe : « Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi; car j'ai un grand peuple dans cette ville. » (Actes XVIII, 9-10.)

Séfoula, 10 juillet. — La foi transporte, non pas seulement

1. Lettre à Alfred Boegner, 20 juillet 1892.

des coteaux et des collines, mais des chaînes de montagnes. Où est la limite de la foi quand elle saisit la main du Tout-Puissant? Les difficultés d'autrui ne nous apparaissent souvent que comme des collines bleues à l'horizon, parce que nous les voyons de loin. Nos monticules à nous, nos fourmilières sont de grandes montagnes, parce que nous les voyons de près et qu'elles nous concernent personnellement. Aux yeux du Seigneur, dont les cieux sont le trône et la terre le marche-pied, que sont-elles? que peuvent-elles être? O gens de petite foi! O mon Dieu augmente-moi la foi! Je voudrais croire sans arrière-pensée, sans considérants, prendre mon Dieu au mot.

« Le 17 juillet était un dimanche cette année[1]. Nous avons eu une journée bien remplie. Le Seigneur aura-t-il exaucé nos ardentes prières et nous aura-t-il donné une âme de sauvée? Nous le saurons un jour. La veille, j'avais passé tout le jour à visiter les villages des environs et nous avions un bel auditoire, très attentif. Pour le moment, il faut nous contenter de semer, d'arroser et de regarder à Celui seul qui donne l'accroissement.

« Depuis trente ans, c'est la première borne de ma route que je passe tout seul, comme un pèlerin attardé et fatigué. Ma bien-aimée, elle, est arrivée.

« L'an passé, il y avait, dans notre petite fête de famille, quelque chose de tout particulièrement doux et solennel qui nous avait saisis. Moi, j'avais ce sentiment indéfinissable que devait éprouver Élisée quand il accompagnait l'homme de Dieu, son maître bien-aimé, dans la dernière étape de sa vie d'ici-bas; elle avait quelque chose de plus qu'un

1. Lettre à Georges Appia, Séfoula, 20 juillet 1892. — Le 17 juillet était le jour de naissance de Coillard.

vague pressentiment de son prochain départ. Un rayon du ciel était déjà sur elle.

« Ici, une expédition que Léwanika avait envoyée contre les Baloubalés est revenue avec un immense butin de chair humaine, des centaines de femmes et d'enfants... et la petite vérole. Il paraît qu'en route un grand nombre de ces malheureux prisonniers et des Barotsis en sont morts. J'avais espéré que l'hiver arrèterait les progrès de la maladie. Pas du tout. Elle sévit sans se ralentir.

« Tous ces guerriers avec leurs esclaves se sont dispersés dans leurs villages, et maintenant, partout, nous n'entendons parler que de maladie et de mort. Et nous n'avons ni vaccin, ni aucun moyen pour arrêter ce terrible fléau ! Du reste les pauvres Barotsis ne s'y prèteraient pas, ils ont le cœur dur. En maints endroits, ils ne se donnent pas même la peine d'enterrer leurs morts, ils trouvent plus commode de les jeter à la voirie, dans la rivière ou même dans le canal de Léalouyi. Quelques jeunes gens de notre école, qui avaient été entraînés dans cette malheureuse expédition, ont succombé eux aussi.

« Puisse cette épouvantable calamité amener nos pauvres Barotsis à tourner leurs pensées vers les choses de Dieu ! Puissent ceux à qui nous prèchons constamment l'Évangile devenir sérieux ! Hélas ! Je disais à un chef qui me visitait l'autre jour — un des meilleurs hommes que je connaisse ici — que toutes ces morts qu'il me contait étaient très tristes. « Tristes ? » fit-il, et il partit d'un éclat de rire. Ah ! ils ont le cœur dur, nos paroissiens à nous, nous le sentons toujours plus. Et il faut bien, pour ne pas perdre courage, se souvenir que, de pierres même, Dieu peut faire naître des enfants à Abraham.

« Toute notre école est dispersée et nous n'essayerons pas de rassembler nos élèves avant que l'épidémie ait

diminué. Notre maison est toujours pleine de garçons et, jusqu'à présent, Dieu a veillé sur nous. »

Coillard s'occupe activement de vacciner.

10 août 1892. — Maintenant que les intérêts de l'œuvre et la gloire de Dieu sont en jeu, le Seigneur nous aidera et nous fera réussir.

En septembre 1892, M. Louis Jalla venant de Kazoungoula et M. et Mme Adolphe Jalla d'Europe, arrivaient à Séfoula pour la Conférence des missionnaires : la fondation de la station de Léalouyi fut approuvée. Coillard devait s'y établir avec un évangéliste, Jacob Mochabécha et sa femme, récemment arrivés du Lessouto. M. et Mme Adolphe Jalla s'établiraient à Séfoula avec Mlle Kiener, Waddell et Paul ; M. et Mme Goy restaient à Séchéké et M. et Mme Louis Jalla à Kazoungoula.

« Le roi Léwanika, dit le rapport de la Conférence[1], après avoir subi pendant plus de deux années la funeste influence de fâcheux conseillers, a enfin rompu avec eux et tend à se rapprocher de nous, si ce n'est de l'Évangile : mais, comme il le disait lui-même il y a peu de jours, il n'est pas encore revenu au point qu'il avait atteint en 1889. Il y a même eu, pendant un temps, dans la tribu, une véritable recrudescence de paganisme due à cette inimitié du roi. »

« Mes frères vous auront dit que je suis mieux, écrit Coillard[2]. Fort et vaillant, comme on dit chez vous, je ne le serai plus jamais. Mais Dieu, dans sa bonté, me donnera la mesure de grâce qu'il me faut pour achever, avec joie, ma carrière et ce ministère qui m'a été confié.

« M. Louis Jalla va partir demain pour son voyage de retour. Sa visite, comme l'arrivée de M. et Mme Adolphe

---

1. *J. M. E.*, 1893, p. 70 et suiv.

2. A Alfred Boegner, Séfoula, 26 septembre 1892, impr., en partie, dans *J. M. E.*, 1893, p. 24 et suiv.

Jalla, m'a fait du bien. Quelle charmante personne que Mme Adolphe Jalla ! Je l'aime comme une fille. Ce sera, je crois, une femme missionnaire digne de son mari. Quels doux moments nous avons passés avec ces chers amis ! Qu'elle en eût joui celle qui m'a quitté !

« Vous pouvez vous imaginer si j'éprouve encore des moments d'angoisse. Mais personne n'en sait rien. Paul me disait hier qu'il a écrit à M. Ellenberger pour le rassurer sur mon compte : « Soyez sans inquiétude, M. Coillard a souffert, écrivait-il, mais, quand on l'approche, personne ne se douterait du deuil qui l'a frappé. » Le brave Paul, quand il m'a dit bonsoir, après la prière du soir, ne sait pas ce qui se passe chez moi. Il est bon qu'il l'ignore et d'autres aussi. Je sens bien que les bras du Tout-Puissant me soutiennent, sans cela toutes les vagues de tristesse et de douleur qui ont passé sur moi, m'eussent dès longtemps englouti.

« Combien de temps pourrai-je rester à Léalouyi ? Je tiens à ne pas m'y lier. Je ferai reposer sur Jacob autant de responsabilité que possible, afin que je puisse me retirer sans être aperçu. Comprenez-moi bien : ce n'est pas que je veuille prendre ma retraite ou quitter la mission, ou même que j'aie d'autres plans : non, où que je sois, quoi que je fasse, la mission du Zambèze a mon cœur, et elle aura les derniers services que je pourrai lui rendre ; je mourrai en la servant, si le Seigneur exauce ma prière. Mais je ne vaux pas grand'chose, et le Maître pourrait bien me mettre aux vieux fers. »

Enfin, Coillard partait pour aller s'installer à Léalouyi, ou plus exactement, à côté de la capitale, à Loatilé, « le monticule des sorciers, le calvaire du paganisme », lieu exécré entre tous, infesté de termites et de *séourouis* ou fourmis guerrières.

Léalouyi, 28 octobre 1892. — Me voici donc en plein

dans le nid de guèpes! Léalouyi! Mais Jésus, mon bon Maître, ne m'y laissera pas seul. Il y sera avec moi, comme il a été dans les fournaises et dans la tempête.

J'ai quitté Séfoula hier soir à 4 heures, j'ai couché en route, à mi-chemin, là où nous avions fait halte l'an passé avec ma bien-aimée. Nous sommes arrivés ici le jour même et à l'heure où, il y a un an, je lui fermais les yeux. Voilà comment elle sera toujours associée à la fondation de la station de Léalouyi.

Peu après, parlant de son séjour à la capitale, il écrivait[1] :

« Je supporte ma solitude comme quelqu'un qui est dans la salle d'attente et attend le train qui va l'emporter. Je l'attendais beaucoup plus tôt. Mais notre Maître ne se trompe pas. J'attendrai donc encore un peu plus, et j'essayerai de travailler. Mes yeux se portent souvent, malgré moi, sur les aiguilles de l'horloge. Quand l'heure sonnera, quelle joie! Je suis prêt. »

---

1. A Mme G. Bruneton, Séfoula, 28 décembre 1892.

CHAPITRE X

A LÉALOUYI

1892-1894

Sous la tente. — Une visite. — Les fourmis guerrières. — Soldat. — Chute de Litia. — Visite à Séfoula. — Ngouana-Ngombé. — Les plaies d'Égypte. — Soyons hommes ! — Une protestation publique. — Loatilé transformé. — Entrevue orageuse avec le roi. — Grave maladie à Séfoula. — Entretiens avec Léwanika. — Travaux manuels. — La justice chez les Barotsis. — Un projet. — Trop de bruit. — Visite du roi. — Un appel. — La mission du Zambèze, mission française. — Les Matébélés. — Forage d'un puits. — « Je ne sais pas prêcher. » — Dédicace du temple de Léalouyi.

A Léalouyi, ou plutôt à Loatilé, Coillard se trouvait avec deux évangélistes bassoutos, Paul et Jacob, et trois garçons noirs, Sémondji, Nyondo et Sémochéta.

« Mon ménage est réduit à sa plus simple expression[1]. Je vais commencer par bâtir une hutte ; la tente est insupportable par cette chaleur. Et puis, quand nous ne rôtissons pas, c'est un vent violent qui risque, à chaque instant, d'enlever nos abris de toile et des torrents de pluie qui nous inondent. De jour, passe encore, car les occupations et les distractions ne manquent pas. Mais le soir, si vous saviez les essaims d'insectes de toutes sortes qu'attire ma lumière et qui pullulent dans ma tente ! J'ai beau la fermer de mon mieux,

---

1. Lettre à Mme Émile Brocher, Léalouyi, 9 novembre 1892.

rien n'y fait. Il n'est pas même question de lire. C'est tout ce que je peux faire que d'avaler mon souper à la hâte, puis d'éteindre la chandelle et d'arpenter dans sa longueur le devant de notre campement jusqu'à ce que l'heure avancée me fasse un devoir d'aller, dans cette tente infestée, chercher un peu de repos. Si seulement la saison n'était pas si avancée ! Les pluies ont déjà commencé. Bientôt, dans deux mois à peu près, l'inondation nous isolera sur ce petit tertre, et, si nous n'avons encore pu transporter de Séfoula tous les matériaux de construction, le chaume surtout pour les toits, force nous sera de faire comme les Barotsis et de nous retirer. Ce serait une grande perte de temps. Et voilà que l'unique garçon qui sache manier un peu le fouet a pris la petite vérole ! Que Dieu nous soit en aide !

« Léwanika est si habitué à être le centre de tout, qu'il ne comprend absolument pas l'indépendance individuelle et la moindre opposition à sa volonté. Louer un ouvrier, envoyer des lettres ou un canot à Séchéké sans sa permission, refuser d'acheter un bœuf parce qu'on n'en a pas besoin, ou qu'on ne peut pas donner le prix ridicule et exorbitant qu'il demande, c'est un crime de lèse-majesté et autant de sources inépuisables de querelles. Parfois j'en suis fatigué. Et pourtant il faut bien faire la position pour ceux qui me suivront. Il faut que Léwanika sache qui nous sommes. »

Du 10 au 17 novembre, les amis de Séfoula vinrent faire visite à Coillard et lui rendre mille services ; Waddell, entre autres, construisit deux huttes provisoires et, pour le culte, un tabernacle, sorte de tente soutenue par une charpente légère ; il monta aussi la cloche.

La visite de ces amis m'a fait un bien considérable. Elle a été une belle et lumineuse éclaircie dans mon ciel toujours orageux.

17 novembre 1892. — Comment pourrons-nous jamais vivre sur cette fourmilière-là ?

20 novembre. — Ces jours-ci nous combattons le séouroui. Il nous fait la guerre de nuit, nous la lui faisons de jour. Aurons-nous la victoire? Presque toute la nuit ces fourmis pourchassent mes garçons. Moi je n'échappe qu'en me réfugiant dans le wagon.

23 novembre. — Il y a chez le roi un esprit mercantile et tracassier qui me donne tout le jour des coups d'épingles. Et pourtant je ne me suis jamais senti plus poussé à prier pour Léwanika que ces temps-ci. Je crie à Dieu la nuit quand je ne dors pas et même dans mes rêves, et de jour au milieu de mes occupations. De même, pour mon malheureux André et pour mes jeunes gens. Oh ! si Léwanika se convertissait ! Si nos jeunes gens étaient remplis de l'esprit de Dieu !

A notre réunion de prière de ce matin, nous avons médité sur le caractère du chrétien comme soldat. Je sens bien que j'en suis un. Lutter, batailler même pour fonder cette station, pour acheter du roseau, un peu de nourriture, lutter avec un despote fourbe! Mon Dieu aide-moi!

Mais j'ai la conviction que Dieu va faire de grandes choses. Il daignera exaucer mes prières ardentes et me montrer sa gloire.

24 novembre. — Je sens bien que l'on prie pour moi. Oh ! combien je me sens détaché de ce pauvre monde ! Quelle joie ce serait pour moi de le quitter et de prendre mon vol aux pieds de mon Sauveur bien-aimé, à côté de celle qui y est déjà ! Mon Maître veut que je travaille encore et je travaille. Mais la chair frémit. Quand je me vois sur ce coteau désolé, entouré de tant de malveillance, de duplicité, ne pouvant pas bouger, pas même acheter une botte de roseaux ou un plat de farine, n'ayant la confiance et l'affection de personne sur

qui je puisse réellement m'appuyer, et tout à faire, tout à créer, j'éprouve, mais hélas ! à un bien plus haut degré, cet affaissement qui me saisit un jour à Séfoula[1] comme un souffle du diable qui flétrissait mon peu de courage.

11 décembre 1892. — « Nous ne savons que faire, mais nos yeux sont sur toi. » (II Chr. XX, 12.) Ah ! oui, je ne sais que faire ! Je suis un pauvre, un misérable serviteur. Je ne fais rien, je n'aboutis à rien. Je suis confondu quand je vois le cas qu'on fait de ce que je dis. Mais ce que je fais ? Ma vie se passe à prendre de bonnes résolutions et à me lamenter de ne pouvoir les tenir. Autrefois j'avais des insomnies, maintenant je ne puis m'asseoir, prendre un livre ou ma plume, sans tomber de sommeil. Est-ce à dire que je ne suis plus bon pour l'œuvre ? Je crie à Dieu, c'est tout ce que je puis.

Coillard ne peut pas compter sur Léwanika. Nyondo lui donne de l'inquiétude. Litia a pris place « dans le camp ennemi et il épouse une seconde femme ». Enfin Mokamba :

Pauvre Mokamba ! Lui aussi avoua carrément qu'il n'était plus un croyant. Oh ! quel douloureux entretien ! Mais toutes nos exhortations les plus brûlantes se brisaient contre un rocher de glace, et nous nous séparâmes, la souffrance au cœur. L'ennemi triomphe. Jusques à quand, Seigneur ? A mon retour de Séfoula, où je vais passer Noël, il y aura d'autres défections. Que restera-t-il ? Combien de grains de blé dans cette poignée de balle ? Je n'ose pas penser à la tristesse des amis de notre œuvre. Vont-ils se décourager et perdre confiance ?

---

1. Voy. ci-dessus, p. 227.

En partant pour Séfoula, Coillard rencontra André revenant de Mangouato avec ses porteurs.

J'eus une émotion bien vive, je la contins pourtant. Nous échangeâmes une salutation et je passai outre. Lui avait l'air ému et gêné.

Le mercredi 4 janvier 1893, après son retour à Léalouyi, Coillard eut la visite d'André :

J'étais dans ma chambre à coucher. J'entends qu'on frappe, je ne vois personne et à ma question : « Qui est là ? » une voix me répond de derrière le mur : « C'est moi. » C'était lui. Il entra, mais si confus, si honteux, si gêné, que, sans me regarder, sans me saluer, il me tendit une lettre en se cachant la figure de son bras. Il me faisait pitié ; il n'avait pas de chemise, il n'avait que la doublure blanche en lambeaux d'un de mes vieux gilets et une vieille jaquette à moi. Ma conversation avec lui, comme son maintien, me convainquirent bien vite qu'il y avait maintenant un abîme entre nous. Et pourtant !... Les promesses de Dieu sont là, oui et amen en Jésus-Christ.

« Nous traversons une triste période[1]. J'ai peu de sujets de joie et ce n'est qu'à genoux que je surnage au milieu de toutes les vagues. Je rends grâce à Dieu de ce que je n'ai jamais douté ni de la puissance de l'Évangile, ni de son triomphe final, ni de la mission que Dieu m'a donnée. Mais j'ai douté de moi-même, non pas de ma vocation, mais bien de la manière dont je la remplis. Ce qui m'étonne, c'est que le Maître daigne encore m'employer à son service.

---

1. Lettre à M. E. Lacheret, Léalouyi, 4 janvier 1893.

« Nous sommes très occupés à construire. J'ai des huttes qui valent un peu mieux que les tentes, mais les termites en mangent tellement les toits que nous serons reconnaissants s'ils durent une saison. Nous bâtissons maintenant une petite chaumière d'une seule chambre pour moi; puis nous commencerons l'église, un grand travail qui ne m'effraie pas peu. »

13 janvier 1893. — Nous aurons bientôt ici toutes les plaies d'Égypte. Maintenant, avec le séouroui qui a pris possession de mon petit *pack-house,* voire même des sacs et de toute la nourriture, ce sont les grenouilles. Des grenouilles, il y en a partout! Quand j'ai abattu mes tentes mardi dernier, j'en ai trouvé entassées par centaines. Ça grouillait. Et dans les chambres, c'est-à-dire dans les huttes, il en est de même. C'est si drôle, quand on est tranquillement assis à table, d'entendre coasser au plafond et puis, tout à coup, de sentir quelque chose vous tomber sur la tête, sautiller de là dans le plat de nourriture, du plat dans la tasse de café! Elles ne respectent pas plus le sommeil des honnêtes gens.

Jeudi 19 janvier. — Hier soir, je parlai sérieusement au roi sur le mariage de Litia et sur l'apostasie de tous ces jeunes gens qui l'entourent et d'André en particulier. Il en parut affecté : « Oui, dit-il, c'est triste, nous sommes des gens méprisables, mais que faire? Moi, je suis mêlé à toutes ces affaires-là, je l'avoue. Mais je ne puis commander à quelqu'un et lui dire : « Toi, sois croyant! » et s'il est vraiment croyant, aurais-je le pouvoir de lui commander d'abandonner la foi? » Nous causâmes longtemps. J'étais profondément triste et il m'écoutait avec une apparente sympathie, quand, répondant à certaines remarques qu'il fit pour éviter la question de la conversion, je lui dis que l'Évangile était bien pour lui aussi. Quand je partis, il m'ac-

compagna un bout de chemin, défendant à tous ceux qui étaient là de le suivre et, en me serrant la main, il me dit comme un homme sincère : « Ne t'afflige pas trop, mon père, ils reviendront, tes enfants, et puis, il y en aura d'autres qui seront les vrais croyants que tu veux. »

Vendredi 20 janvier 1893. — Nous nous demandions pourquoi André n'était pas à notre réunion de prière avant-hier. Il prenait femme ! Le malheureux ! Voilà donc ce que je redoutais ! Qui nous reste maintenant ?

Mardi 24 janvier, 1 heure du matin. — Impossible de dormir. Je suis en agonie. Mes jeunes gens, Likoukéla, mes élèves, Litia, Mokamba, André, le roi, je ne puis pas penser à autre chose. J'ai une vive douleur au cœur. Pas un de mes élèves de l'an passé ne met les pieds ici. Voilà donc ce que j'ai récolté de ces années où j'ai donné toutes mes forces, la meilleure partie de mon temps et de moi-même, à cette école qui m'était si chère et sur laquelle je fondais tant d'espérances ! J'ai donc travaillé en vain et usé mes forces pour rien ! Mais non ! Malgré toute l'amertume de mes désappointements, Dieu est fidèle, il demeure, il me reste.

Le lendemain Coillard écrivait [1], se répondant à lui-même :

« Allons-nous douter de la mission que Dieu nous a confiée ? Douterons-nous que l'Évangile soit encore, et pour les Zambéziens comme pour tous les peuples de la terre, la puissance de Dieu ? Arrière de nous cette pensée ! Malgré tous nos désastres, j'ai, pour ma part, la conviction profonde que nous avons déjà planté le coin de l'Évangile dans le système social de cette nation, et j'ai mes raisons pour le

---

1. Au Comité, 25 janvier 1893, impr. dans *J. M. E.*, 1893, p. 266-268 ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 451-452.

croire. A d'autres de l'enfoncer hardiment et à coups redoublés. Et ce paganisme si puissant, si compact, si formidable qu'il paraisse, cédera, éclatera, comme il l'a fait en tous temps et en tous pays. Il y a déjà plus d'une fissure qui nous le dit. Ne perdons pas courage, amis de notre œuvre! L'enfant prodigue peut aller loin, et tomber bien bas; mais son retour à la maison paternelle est encore possible. Ces expériences dures et humiliantes, quelles qu'elles soient, ne nous sont pas particulières. Notre Maître les a faites, saint Paul les a connues, ainsi que tous les braves que Dieu a envoyés comme pionniers dans tous les siècles. Seulement, quand nous admirons un arbre chargé de fruits mûrs et succulents, nous oublions combien de fleurs ont péri.

« J'ai lu la vie de Mackay, l'admirable héros de l'Ouganda. Nos expériences pâlissent à côté de celles de semblables hommes. Nous n'avons pas encore été jugés dignes de la couronne du martyre. Néanmoins nous avons souffert. L'existence même de notre mission n'a tenu qu'à un fil, mais ce fil était dans la main de Dieu.

« Courage, donc, chers amis! Les revers les plus humiliants précèdent souvent de glorieux succès. La bataille peut nous paraître au-dessus de nos forces; gardons-nous cependant de poser les armes. La victoire, pour être retardée, n'en est pas moins certaine. Ne la connaissons-nous pas la voix qui domine le tumulte du combat et nous crie : « Prenez courage! j'ai vaincu le monde? »

« Fortifions donc nos mains tremblantes, affermissons nos genoux chancelants! Soyons hommes! (1 Cor. xvi, 13.) Si le sol cède sous nos pieds comme le sable mouvant, cramponnons-nous aux promesses immuables de Dieu. Que notre foi, grandissant avec les difficultés, s'élève, plane toujours plus haut dans les cieux, bien au-dessus de nos désappointements les plus cuisants, de nos douleurs les plus

amères, et le Seigneur, même dans cette forteresse de Satan, nous montrera encore sa gloire. Voilà ce que je me dis à moi-même. »

A la suite de révélations sur la conduite d'André à Séfoula, Coillard avait eu, avec lui (3 février), un entretien très particulièrement pénible.

Tout ce qui avait transpiré depuis mon entrevue avec mon pauvre André me fit un devoir de faire une protestation publique. J'en fis tout le samedi (4 février) et toute la nuit un sujet de prière, et mon Dieu me fortifia.

Le lendemain, dimanche, au culte de l'après-midi, le roi vint avec sa suite; je pris pour sujet le figuier stérile (Luc XIII, 6), et je fis une revue de l'œuvre depuis mon arrivée au pays : l'école, les conversions, etc. Je parlai des larmes de Mokamba, du mariage de Litia et du cas qu'il en a fait, de la conversion de Ngouana-Ngombé. Je lus le fameux discours que celui-ci a fait, je parlai de son baptême, et je demandai où il en était maintenant. Je déclarai franchement que l'Eglise rejetait de son sein les gens corrompus qui vivaient sciemment dans le péché, et qu'il n'était plus des nôtres. Cela produisit un effet de terreur. Je ne cédai pas à mon émotion; mais, pour être contenue, elle n'en était que plus violente et les paroles mesurées dont je me servis n'en avaient que plus de force. Lui était là, devant moi ; il se tordait d'abord comme un ver, puis il composa son maintien et baissa la tête. Depuis lors, il ne vient plus me saluer et n'assiste qu'au culte du dimanche matin. Je devine sa présence à ses bruyants éclats de rire et à ses fanfaronnades.

3 mars 1893. — Je suis, comme l'an passé, tombé dans un état de faiblesse excessive. Je n'ai aucun appétit et je chancelle sur mes jambes. Mais, avec les travaux qui se poursui-

vent sur la station, je ne puis pas rester couché tout le jour! On finit de plâtrer ma maison en dedans. On continue à creuser les fondations de l'église que je remplirai de sable pour arrêter un peu les dévastations des termites. On nivelle encore et on sable la place. Tous ces travaux occupent chaque jour trente à quarante femmes, filles et garçons. Une bande de jeunes gens ont fait un fossé tout autour du monticule. Ils en ont fait un grand rectangle qui, une fois bien terminé, nous donnera de l'espace et rendra cet endroit habitable. Ils sont maintenant occupés à la chaussée qui, plus tard, doit nous conduire au village à pied sec; ils avancent.

Le vieux Narouboutou qui est venu ce matin avec Ngambéla et qui est resté longtemps à tout inspecter, comme un vieil entendu, ne pouvait pas contenir sa surprise. Il disait que ce n'était plus du tout Loatilé, le Loatilé qu'il avait connu couvert de broussailles, lieu hanté par toutes sortes d'insectes, de reptiles et de mauvais esprits, lieu exécré et redouté de tout le monde. Au moins cela dit que Dieu a béni nos travaux. Il l'a fait en vérité, et à lui soit toute la gloire! Waddell n'a pas eu un jour de mauvaise santé ici, n'est-ce pas admirable?

8 mars 1893. — J'ai été très occupé à prendre possession de ma nouvelle maison et à transformer mes deux huttes: l'une en salle à manger et l'autre en cabinet d'étude; j'ai déballé les livres que j'ai apportés et monté mon lit, mes étagères, etc.

Voilà donc la première chambrette que je vais occuper sans toi en Afrique, ma bien-aimée! Elle est bien grande et bien vide! Et que serait-ce si elle n'était remplie de ces mille et un petits souvenirs! A mesure que le soir approchait, je me sentais étreint d'une tristesse profonde. Après dîner, j'appelai Waddell et nous eûmes une petite réunion de prière,



LÉALOUYI — LE TEMPLE

à nous deux, dans cette maisonnette qu'il a mis tant d'affection et de soins à me bâtir. Quand il fut parti, je me promenai de long en large dans ma chambre, dans le tout petit espace vide, épanchant mon cœur devant Dieu.

O Seigneur, fais de cette chambrette un Tabor, un Béthanie! Remplis-la, toi! toi seul. Sanctifie ma vie extérieure et ma vie intime. Fais-moi profiter des leçons que tu me donnes à la rude école où tu me fais faire un si long stage et prends-moi bientôt à toi dans tes demeures éternelles ! Mais auparavant, ô mon Maître, montre-moi ta gloire ! Que je ne quitte pas le champ de bataille avant de voir le commencement de la victoire !

Malgré les efforts de Coillard pour rester, à l'égard du roi, en dehors de toute question d'argent ou d'intérêt, celui-ci se forgea des griefs; l'hostilité grandit contre les missionnaires et bientôt, à Séfoula et à Léalouyi, ils furent mis à l'interdit : il était défendu de leur apporter des provisions; la famine et l'expulsion menaçaient.

Le 9 mars, une entrevue fort orageuse eut lieu avec Léwanika ; il invectiva Coillard, M. Adolphe Jalla et les missionnaires méthodistes[1] ; les deux évangélistes, troublés, n'osèrent tenir le parti de leurs missionnaires ; Coillard en fut profondément attristé.

« J'avais besoin d'être remis encore à l'école de la souffrance[2] ; il me fallait voir de mes yeux que, sous les scories volumineuses, je n'avais qu'un tout petit grain de vraie foi. Ce n'est que dans le creuset que se fait cette expérience douloureuse, mais bénie. Ce qui m'est allé droit au cœur, c'est l'effondrement de toutes nos joies et de toutes nos espérances : voir chaque jour, de mes yeux, ces jeunes gens

---

1. Ceux-ci attendaient que Léwanika les autorisât à établir une mission chez les Machoukouloumboués.

2. A Mlle Hélène Barde, Léalouyi, 24 mars 1893.

devenus plus païens que les païens, devenus nos ennemis, eux qui étaient nos enfants, que nous aimions, en qui nous avions tant de confiance et que nous croyions devoir toujours être pour nous une couronne de joie, non, c'est trop douloureux, même pour en parler. Satan triomphe, et parfois il me semble l'entendre rire et se moquer de moi. Notre ciel est redevenu aussi noir que jamais, la situation n'a jamais été plus critique. Léwanika lui-même subit toutes les plus mauvaises influences possibles et quand, dans ses dispositions, nous croyons voir un peu de bon, nous ne pouvons pas y compter deux jours de suite. Il nous faut, pour ne pas perdre courage et pour ne pas nous enfuir de cette terre maudite, regarder plus haut et nous cramponner aux immuables promesses de Dieu.

« Mon ménage va clopin-clopant avec mes trois garçons qui ne peuvent pas apprendre les rudiments de l'ordre et de la propreté. Et encore ne puis-je compter sur aucun d'eux. Ils peuvent me quitter d'un jour à l'autre, car ils ont leurs maîtres. Il ne faut donc jamais oublier mes gants, car les Zambéziens sont d'une susceptibilité qui, une fois offensée, ne se guérit pas facilement. C'est ainsi que je m'accroche cent fois le jour à de méchantes épines qui me déchirent et me font souffrir. Que serait-ce si les amies de Séfoula, Mme Jalla et Mlle Kiener, ne me rendaient pas tous les services qu'elles peuvent ? »

Coillard s'était rendu le jeudi saint (30 mars) à Séfoula ; le samedi 8 avril, il y tomba gravement malade.

Je me sentais moi-même si malade que, d'une main tremblante, je saisis sur ma table un crayon et une feuille de papier buvard, à défaut d'autre, et traçai brièvement mes dernières directions et volontés. Waddell fut rappelé de

Léalouyi et, pendant une dizaine de jours, je fus au bord du tombeau. La consternation de mes amis était grande. Une fois Mme Jalla s'agenouilla près de mon lit et, pleurant à chaudes larmes, elle me suppliait de joindre mes prières aux leurs pour obtenir de Dieu ma guérison. Elle croyait que mon grand désir de déloger était un obstacle à l'exaucement de leurs prières. Qu'il me semblait facile de franchir le pas et de passer dans la terre promise! Mais là n'était pas ma préoccupation. Je ne désirais vraiment qu'une chose : glorifier Dieu, soit par ma mort, soit par ma vie, voilà tout! Je souffrais d'entendre mes amis faire des supplications pour mon retour à la vie. « De grâce, leur disais-je, ne m'arrêtez pas. Laissez la chose au Seigneur, demandez-lui, pour moi, la grâce de savoir endurer la souffrance. »

Mais Dieu les entendit. Il y eut une crise favorable et peu à peu je suis revenu à la vie.

J'ai pu, le premier dimanche de ma convalescence, présider notre petit culte anglais. La veille, Adolphe Jalla, à la réunion de prière, avait parlé de la paix. Mon esprit saisit ce sujet et s'en pénétra. Le soir, pendant un de mes courts sommes, je rêvai : je me trouvais avec Jalla devant un immense auditoire, dans une vaste salle, montrant la lanterne magique. L'excitation grandissait à mesure que les vues et les scènes se succédaient sur l'écran. « Maintenant, dis-je à mon jeune frère, exhibons la paix! » Longtemps nous cherchâmes parmi les verres; impossible de trouver celui de la paix. A la fin, je mis la main dessus ; il était brisé. Quel chagrin! « Mais, repris-je, j'en ai un autre, je le sais. » J'en trouvai un, puis un autre, tous les deux en parfait état. Transporté de joie, j'en glissai un dans la lanterne. En un clin d'œil, les conversations s'arrêtèrent, un profond silence se fit; puis un léger murmure, sortant à la fois de toutes les bouches et grossissant peu à peu comme une vague, fit tres-

saillir mon âme : « La paix ! La paix ! » Je me réveillai, mais il me semblait encore l'entendre au fond de mon âme cette douce voix, comme une brise du ciel qui murmurait toujours : La paix ! La paix ! Il me semblait que l'atmosphère de ma chambre était toute imprégnée de cette paix, et je bus à longs traits à cette coupe de mon Sauveur.

En revenant à la vie, j'éprouvai quelque chose comme un désappointement. J'étais si près! Je croyais si bien en avoir fini avec toutes les luttes, toutes les misères, tout le péché! J'allais poser mon pied sur le seuil du palais de gloire et de l'éternité, quand la porte s'est refermée une fois encore et, une fois de plus, je me suis retrouvé dans la sombre vallée et sur le champ de bataille. O mon Dieu! pourquoi? J'ai éprouvé une tristesse profonde. Et puis, Dieu m'a donné sa grâce, et je me suis dit que, s'il me ramenait à la vie, c'était sans doute qu'il voulait exaucer ma prière — la prière de ma vie depuis que je suis au Zambèze — et me faire voir sa gloire : la conversion de Léwanika et le retour de mon enfant prodigue.

Après un mois de séjour à Séfoula, Coillard put revenir à Léalouyi (2 mai). M. et Mme Jalla l'accompagnèrent et y passèrent une quinzaine de jours avec lui.

« Les amis Adolphe Jalla retournent demain matin à Séfoula, écrit Coillard le 15 mai [1]. Quelle bonté de Dieu que ce soit à Séfoula que j'aie été malade. Ici, à la merci de mes garçons, dont le principal m'est d'un piètre secours en temps de santé, j'aurais nécessairement succombé, faute de soins. Ma petite chaumière d'une seule chambre est confortable et c'est tout ce qu'il me faut, aussi longtemps

1. A Georges Appia.

que je suis bien portant et que je ferme ma porte. Mes garçons sont au fond de la cour, dans la hutte qui leur sert de cuisine ou dans les huttes où ils couchent. Ils ne savent pas ce qui se passe chez moi et, devant moi, c'est la désolation de la plaine et le sentiment poignant d'une affreuse solitude. J'espère que Dieu me rendra les forces et que, petit à petit, la vie reprendra son cours avec son engrenage de devoirs et d'occupations. »

Un mois plus tard[1] :

« Je suis remis, mais peu fort ; un rien me fatigue. Nous avons commencé une école journalière, nous avons plus de cent-soixante noms sur la liste et elle n'est pas close. Cela nous donne une moyenne de cent-dix à cent-douze élèves, dont un grand nombre de jeunes gens mariés, la plupart attachés au service personnel du roi ou de ses enfants. C'est triste de penser que tout cela pivote sur les dispositions capricieuses de notre pauvre Léwanika. Qu'il lui vienne une lubie, qu'une mouche lui passe devant le nez, et tout s'écroule comme un château de cartes. Tout de même il ne faut pas se décourager, et nous semons sans trop considérer les nuages, sûrs que toute la semence que nous répandons, en temps et hors de temps, ne périra pas.

« Paul[2], Jacob et sa femme, ont mis tout leur cœur à cette école dont je leur laisse la responsabilité, mais où j'ai, néanmoins, ma place toute marquée. Ils sont débordés. Il faut s'attendre à une grande diminution, si nous tenons compte du caractère de nos Zambéziens et des circonstances.

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 19 juin 1893.

2. L'évangéliste Paul, après être retourné quelque temps à Séfoula auprès des Adolphe Jalla, était revenu à Léalouyi.

Cependant il y aura toujours beaucoup à faire à l'école et la présence d'un collègue est d'une nécessité urgente.

« J'ai commencé l'évangélisation à domicile avec les évangélistes. Chaque fois que je puis m'échapper et visiter quelques huttes, j'ai le sentiment d'avoir fait du bien, parce que moi-même j'en ai reçu. Les Zambéziens paraissent sous un meilleur jour chez eux qu'en dehors de chez eux. Les évangélistes commencent à le comprendre, eux aussi, et cela me donne de l'espoir.

« Ma maladie a paru faire de l'impression sur Léwanika. Vous savez comme il était devenu tracassier avec M. Adolphe Jalla, plus encore qu'avec moi peut-être. Depuis mon retour, nous avons eu de meilleurs rapports et j'ai pu obtenir de lui qu'il laisse enfin nos frères méthodistes partir pour le Boshoukouloumboué. Ils vont se mettre en route bientôt, avec un petit chef pour les conduire. Jugez si c'est une joie pour moi. Je les aurais accompagnés, comme j'y comptais autrefois, mais c'est impossible à cause de mes travaux. Je les visiterai un peu plus tard si Dieu me prête vie. »

Coillard continue à passer par des alternatives d'espoir et de tristesse à l'égard du roi toujours prisonnier des chefs et de son peuple :

Pauvre cerveau de cire molle, triste girouette ! Comment en finira-t-il avec toute cette clique de conseillers ?

Léalouyi, 24 juin 1893. — Léwanika est venu me voir avant-hier, c'est une des meilleures visites qu'il m'ait faites. S'il n'était pas un Morotsi, je le croirais très près du royaume des cieux. Je lui ai lu la conversion de l'eunuque et nous avons beaucoup causé. Il me disait que c'était trop tard pour lui pour se convertir, qu'il a grandi dans toute sorte de mal et que le paganisme est devenu une seconde nature. « Et



LOATILÉ PENDANT L'INONDATION
ET LA CHAUSSÉE QUI RELIE LA STATION A LA CAPITALE (1894)

puis, ajoutait-il, même si je me convertissais, que ferais-je sans femme chrétienne? »

Deux jours après, Coillard trouva le roi causant de conversion avec Waddell et s'informant de ce qu'il doit faire pour être chrétien et Coillard s'écrie :

Se pourrait-il que nos prières fussent déjà exaucées?

25 juillet. — Visite au roi. Il me semble qu'il n'est pas loin du royaume des cieux, mais je n'ose pas trop y croire. O incrédulité! Je prie et j'ai de la peine à croire à la possibilité du miracle que je demande et que j'attends.

Le 6 juin, la construction de l'église avait commencé :

C'est un vaste bâtiment : 60 sur 33 pieds. Plein d'auditeurs, quel spectacle!

« La chaussée[1] avance lentement. J'y ai une quinzaine d'ouvriers avec de mauvais outils, mais sous la direction d'un de mes jeunes gens, ils travaillent avec bonne volonté. C'est un grand travail. Cela a stimulé le roi qui prend intérêt à ce qui se fait ici et il a mis tous ses serviteurs à commencer la chaussée à partir de la place publique. Nous devons nous rencontrer au canal, à mi-chemin, et un petit pont de bois unira sa chaussée à la mienne; ainsi les gens n'auront plus d'excuse pour ne pas venir à l'église et aux réunions.

« Léwanika vient de chasser trois de ses femmes. L'une d'elles s'était mal conduite avec l'intendant de sa maison. Tous les chefs voulaient faire du zèle et demandaient à

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 27 juillet 1893.

grands cris qu'on leur livrât les deux coupables pour qu'ils les missent à mort. Je crus avoir réussi à leur sauver la vie, je demandais qu'on les punît seulement. Mais les femmes s'en mêlèrent, la mère du roi, sa première femme, sa sœur Katoka qui hurlait publiquement des lamentations de ce que le roi refusait de sévir ; Mokouaé de Nalolo, elle, envoya son mari et tous ses ministres pour juger le cas. Ceux-ci, un dimanche que le roi était venu au culte, s'entendirent avec les chefs d'ici : de nuit, ils mirent des gens en embuscade autour de la cuisine du roi où celui-ci, par précaution, avait fait réfugier le coupable et le gardait à vue. Le malheureux jeune homme qui, grècié par le roi, se croyait sauvé, sortit; on fondit sur lui, on le massacra et on jeta son corps à la voirie. Le surlendemain, Léwanika vint me raconter l'affaire et protester de son innocence.

« Voilà comment s'administre la justice ici et à quel point on respecte l'autorité royale. Les chefs de Nalolo étaient furieux contre moi. Le Ngambéla de Mokouaé me disait : « C'est vous qui nous troublez, en vous opposant à ce que nous nous tuions, quand il le faut, selon la coutume de nos pères. » Mais c'est parce qu'il s'agissait du harem royal, et que le coupable avait le malheur de ne pas avoir une goutte de sang bleu dans les veines ; autrement, l'adultère est un badinage auquel on ne fait pas attention.

« Adolphe Jalla nous a fait une bonne prédication sur ce sujet : « Que celui qui est sans péché jette la première pierre contre elle. » (Jean VIII, 7.) Le roi qui était présent l'a bien comprise et il l'a citée souvent depuis. Malheureusement, ceux auxquels elle s'adressait étaient absents, ils complotaient, à ce moment même, pour exécuter les volontés de la reine. Pauvre Léwanika ! il n'est pas en son pouvoir de protéger qui que ce soit contre les Barotsis dont le nom seul ici est un épouvantail. C'est miracle que, même aux temps les

plus orageux de sa mauvaise humeur, il ait pu résister et ne pas se laisser arracher son consentement pour nous mettre à mort ou au moins nous chasser du pays et incendier la station. Il est vrai que les chefs d'ici étaient tous pour nous. »

24 août. — Le vent souffle avec violence, donc le roi ne peut pas venir au lékhotla, il passe son temps à lire avec Séajika et Ngouana-Ngombé! Pauvre Ngouana-Ngombé! Quelle image de l'enfant prodigue, avec son habit sale et graisseux, sans chemise! C'est curieux que je fasse tant d'expériences analogues à celles de saint Paul : Christ prêché par contradiction.

26 août. — J'ai envoyé des instructions pour une commande d'appareil photographique, etc... J'ai beaucoup prié à ce sujet et j'ai la conviction intime que cet appareil travaillera pour la gloire de mon Dieu et pour le faire connaître et aimer. Penser que ces fournisseurs de photographie, qui ne savent probablement rien des missions, inventent et travaillent pour elles! Ce sont les Égyptiens butinés par les Hébreux.

30 septembre 1893. — Ah! que de fois je me demande pourquoi Dieu a pris ma bien-aimée si active, si utile, et m'a laissé moi, bon à rien! Je lutte, je fais des efforts, je n'aboutis pas! Serviteur inutile, figuier stérile qui occupe une place où d'autres pourraient porter d'abondants fruits! J'ai lu ces temps-ci Mackay, Guilmour, Paton, Haslam, etc. Voilà des hommes, des héros! Ces types que j'admire m'attristent et me découragent quand je fais un retour sur moi-même. J'ai besoin de me rejeter sur Jésus, mon Jésus qui me connaît et me supporte depuis si longtemps. Pourquoi le bruit qui s'est fait autour de mon nom? C'est sans doute parce que j'ai été chez les Banyaïs, parce que nous

avons été en contact avec Serpa Pinto qui, ayant envers nous une petite dette de reconnaissance, a cru ne pas pouvoir mieux la payer qu'en embouchant la trompette et en publiant mon nom. Puisse ce tapage éphémère ne pas être ma récompense et ne pas me priver de la couronne de vie!

La lecture d'Haslam m'a convaincu une fois de plus que je ne sais pas prêcher. Que ne donnerais-je pas pour voir un réveil !

Coillard craint qu'on ne le mette en avant et qu'à distance on ne le grandisse :

« Vous êtes bien bons, écrivait-il à des amis de la mission[1], de me donner une si chaude place dans vos cœurs et dans vos prières, à moi que vous ne connaissez pas. Vous voyez mon ombre, et l'ombre qui se projette à distance est toujours plus grande que la réalité même. »

Peu à peu, les rapports avec le roi redevinrent tout à fait cordiaux.

Un jour (20 septembre), comme Léwanika était à court de vêtements, Coillard lui donna une jaquette en serge blanche, que lui avait faite Mme Coillard.

Sa figure s'illumina, il bondit, enleva sa vieille jaquette et poussa vigoureusement son bras dans une manche :

— Elle est faite pour moi! Ne vois-tu pas? Mais, ajouta-t-il, je ne la mettrai pas maintenant. Je la mettrai à mon retour — il projetait une absence — et je serai si transformé qu'on ne me reconnaîtra pas.

— Ah! Léwanika, lui dis-je, c'est une transformation bien

1. A M. F. de Rougemont, Léalouyi, 15 mars 1893.

plus radicale que celle-là que nous attendons chez toi, pas une transformation d'habit, mais de cœur.

— Je ne sais pas, fit-il.

Une autre fois (17 octobre), Léwanika vint dîner chez Coillard au hasard du pot.

Nous dînâmes de soupe et de pommes de terre conservées. Mais il ne venait pas pour la nourriture, car il mangea modérément. « Pourquoi fais-tu des excuses, mon père, me disait-il. Je ne suis pas un étranger chez toi. » L'autre jour déjà, en s'asseyant à table, devant une tasse de thé, il avait dit : « Qu'il fait bon ici ! »

Je lui fis deux remarques qu'il prit bien. La première sur ce qu'il n'avait pas mis de jaquette.

— Vois-tu, lui dis-je, nous sommes seuls, passe encore. Mais ça ne se fait pas, ce n'est pas poli.

— Ah ! me dit-il, c'est que je n'en ai qu'une et j'ai peur qu'elle ne se gâte trop vite.

Comme, en mangeant, il faisait, avec sa langue, autant de bruit qu'un petit cochon : « Nous sommes seuls, lui dis-je à demi-voix, cela n'a pas d'importance ; mais les gens bien élevés évitent de faire ce bruit-là. On ne les entend pas plus manger que s'ils ne mangeaient pas.

— Vrai ?

— Bien vrai.

— Eh bien merci, merci, mon père.

Et il commença d'emblée son apprentissage.

Après la prière, nous chantâmes un cantique et nous eûmes ensuite une conversation très sérieuse jusqu'à 9 heures.

Dimanche 29 octobre 1893. — Deux ans déjà ! Deux longues années qu'elle repose dans la tombe, non pas elle, car elle n'est pas là. Qu'elle est dure cette séparation qui se

prolonge! Je me dis que chaque jour est un chaînon qui se brise de la chaîne qui me retient encore ici-bas. Quand le dernier de tous sera brisé, je prendrai mon vol, moi aussi, vers elle et, avec elle, vers Celui que nous avons aimé et servi.

5 novembre. — En sortant du culte du soir, le roi est venu chez moi et est resté avec moi jusqu'après 9 heures. Nous avons causé. Il était choqué d'entendre les hommes ricaner dehors.

— Rien de sérieux, dit-il. C'est ainsi qu'ils étouffent les choses de Dieu.

— Et de toi, qu'en est-il?

— De moi? Rien. Je ne puis rien dire de moi. Je ne sais pas ce que Dieu fera de moi. Les autres peuvent encore se convertir.

— Dieu veut que, toi aussi, tu te convertisses. Seulement tu espères peut-être que, parce que tu es le roi, Dieu t'ouvrira une autre porte?

— Non, ce n'est pas cela. Mais je suis lié, pieds et mains, par les Barotsis. Ces femmes ne sont pas miennes, elles me sont imposées par la nation. Elles font partie du pouvoir qu'ils m'ont donné. Quand ces affaires ont eu lieu dans mon harem [1], j'ai voulu saisir l'occasion pour les chasser toutes et me délivrer. Les chefs s'y sont opposés et ont failli se révolter. Si seulement j'avais quelqu'un qui me secondât et me suivît! Mais je suis seul.

— La grande affaire, c'est que tu sentes ta misère, tout roi que tu es. Le reste viendra de soi.

— Ah ! mon père, tu ne sais pas ! Quand tu prêches, tu tournes nos cœurs à l'envers, et nous nous disons : Comment sait-il tout cela ? C'est de moi qu'il parle ! Et aujour-

---

1. Voy. ci-dessus, p. 289-290.

d'hui quand tu parlais des secrets, certainement personne n'aurait voulu que tous ses secrets et toutes ses pensées fussent mis à découvert !

— As-tu jamais lu le psaume CXXXIX ?

— Non.

— Donne-moi ta Bible que je te le marque.

— C'est Nalichoua qui l'a emportée.

Je demandai, de la porte, aux gens attroupés, où était Nalichoua. Il était parti.

— Appelez-le, cria le roi, qu'il apporte ma Bible.

Il revint un quart d'heure après. Je cherchai le psaume et j'y fis une marque au crayon.

— Fais une grosse marque et mets un morceau de papier.

Il était nuit. Nous nous mîmes à table. Je fis faire du feu dehors pour ses gens. « C'est bien bon de ta part, me dit-il. Il faut que je trouve un moyen pour venir tout seul passer la soirée ici avec toi. C'est si bon d'être ici, ajouta-t-il. Je n'y suis plus un étranger. Je suis chez moi. »

Le souper fini, je lui fis lire le psaume CXXXIX et je priai avec lui. Il partit avec une lanterne. Tous ses gens avaient l'air heureux et vinrent me saluer avec un empressement inaccoutumé.

Au commencement de novembre 1893, Coillard succombait sous le poids des travaux matériels, temple, chaussée, etc..., sa santé était ébranlée, il était vraiment malade. Ses voisins de Séfoula, avec lesquels il échangeait de fréquentes visites, cherchaient par tous les moyens, par toutes les prévenances possibles, à lui alléger la tâche.

Une de ses constantes préoccupations était le renfort si nécessaire et qu'on ne lui envoyait pas. A plusieurs reprises, il l'avait espéré et il avait été douloureusement déçu. Les églises de France renonceraient-elles à cette œuvre ?

« Soyez sûr, écrit-il à Alfred Boegner[1], qu'avant peu d'années, d'autres feront ici ce que nous ne faisons pas, et nous disputeront le champ que nous défrichons avec tant de sueurs et de larmes. C'est maintenant ou jamais qu'il nous faudrait, avec une virile énergie, mettre résolument l'épaule à la roue et faire des efforts — j'allais dire désespérés — non pas seulement pour nous maintenir mais pour nous développer. Maintenant nous sommes encore seuls au pays, nous avons, sur les chefs et sur Léwanika lui-même, une certaine influence, maintenant des portes nous sont ouvertes dont personne ne nous dispute l'entrée; manquer cette occasion, qui ne se présentera peut-être plus jamais, c'est nous condamner d'avance à la paralysie et à la ruine.

« Et nous-mêmes, nous ne sommes pas immortels. Et si l'un de nous était enlevé, que feraient les autres? Même à présent nous sommes cloués, rivés à nos stations, surtout ceux du Bas, sans pouvoir nous absenter. Une Conférence est hors de question, quand les frères ne peuvent pas même se visiter.

« Je sais qu'il est des personnes en France qui croient et qui disent hautement que notre mission est une erreur et une faute. Si je ne savais la sympathie profonde que vous avez pour elle, vous, je ne vous dirais pas tout cela. Dieu l'a déjà justifiée, et j'ai l'intime conviction que, par elle, il fera encore de grandes choses. Mais elle est en danger, et si vous voulez la sauver et lui assurer les conditions d'existence et de développement indispensables, c'est, je le répète, maintenant ou jamais qu'il faut agir.

« Tout cela me pèse tellement sur l'esprit que, si quelqu'un avait pu prendre ma place, j'aurais peut-être vaincu les hésitations que j'éprouve à la perspective d'un voyage

1. Léalouyi, 29 juin 1893.

en Europe. Vous le savez, je me suis donné à cette œuvre, et je suis prêt à la servir dans la mesure de mes forces, n'importe où et comment.

« C'est pendant qu'il en est temps encore qu'il faut jeter un cri de détresse. Dieu veuille que ce cri trouve de l'écho et qu'il retentisse ailleurs que dans votre cœur de frère et d'ami ! »

« Je parle de la possibilité[1] qu'après ma mort la mission du Zambèze cesse d'être une mission française et passe en d'autres mains. La seule supposition d'une telle perspective a pour moi — ai-je besoin de le dire ? — quelque chose de poignant. Pour moi, les intérêts purement nationaux sont un élément étranger qui ne doit pas entrer dans la question d'une mission. Mais, en travaillant au Zambèze comme enfant et représentant des églises de ma patrie, j'ai toujours cru travailler pour leur bien ; on m'a dit qu'en cela je ne me suis pas trompé et j'en bénis Dieu. Il est vrai que nous n'avons pas encore eu de succès appréciables, que le temps du défrichement et des semailles est bien long, que le sol que nous cultivons est bien aride. Qui le sait mieux, qui le sent plus que nous ? Mais si la mission du Zambèze, dans les présentes circonstances, est un fardeau trop lourd pour la foi de nos amis de France, pourquoi ne pas nous le dire franchement ? Ce n'est pas une œuvre personnelle que j'ai essayé de fonder ici, non. Mais si l'avenir vous inspirait des craintes, dites-le-moi, et, pendant que je suis encore des vôtres, envisageons courageusement le moyen d'y remédier. Dans tout cela, il n'est pas question d'amour-propre. Oh ! que Dieu m'en garde ! Je le répète, et vous savez que je dis vrai, je voudrais que la mission du Zambèze fût tout d'abord et très

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 27 juillet 1893.

naturellement une bénédiction pour ces régions païennes, mais aussi une source intarissable de bénédictions pour les églises dont je suis l'enfant et pour celles qui nous ont jusqu'ici soutenus. »

Le 17 novembre 1893, Coillard reçoit une lettre du Comité :

On m'y annonce que M. Béguin va nous arriver. Enfin, le Comité remet à mes collègues et à moi-même la question de mon retour en Europe : « Un congé, dit-on, pour plaider la cause du Zambèze devant les églises. » Un congé à soixante ans !... Que Dieu me guide ! La perspective d'aller, comme conférencier, en Europe, m'épouvante. Mais je suis prêt à tout. Si seulement je pouvais rester encore cinq ans ici ! Mais Dieu sait.

Peu après, Coillard écrit à une amie des Missions[1] :

« Non, non, chère Madame, ne croyez pas que nous ayons une seule pierre à jeter aux chrétiens de notre patrie. Il faut des soldats aux bagages et à l'arrière comme à l'avant-garde. Et ceux qui sont fidèles là-bas contribuent à la victoire tout comme ceux qui sont à la brèche. La grande chose pour nous tous, enfants de Dieu, où que nous soyons placés, quelque tâche qui nous soit donnée, c'est l'obéissance et la fidélité, c'est de payer de nos personnes. Nous ne nous appartenons pas. Nous appartenons à Celui qui nous a rachetés au prix de son sang ; nous lui appartenons, corps et âmes, et c'est dans nos corps et dans nos âmes que nous devons le servir et le glorifier. Il y a de belles choses parmi les chrétiens d'Europe, des dévouements admirables qui nous édifient

1. A Mme G. Bruneton, Léalouyi, 22 novembre 1893.

profondément. Et puis quel magnifique réveil de l'esprit missionnaire depuis quelques années ! Comment n'en pas être frappé, ne pas s'en réjouir et ne pas en glorifier Dieu ? Je suis sûr, qu'au grand jour, dans le ciel, plus d'un chrétien humble, inconnu, aura, aux fleurons de la couronne qu'il déposera aux pieds de son Sauveur, de ces diamants noirs que, nous, nous sommes venus chercher et recueillir.

« Quand les Israélites combattaient contre Amalek, n'eût-il pas été faux et injuste d'attribuer la victoire exclusivement à ceux qui se trouvaient dans la mêlée ? Je crois que Moïse en avait sa part et aussi les deux compagnons qui n'ont rien fait d'autre, tout le jour, que de lui soutenir les bras. C'est à ce point de vue que vous vous placez, et c'est le seul vrai, quand vous dites que cette mission est « votre » mission. Eh bien ! prenez, prenons courage.

« Vous bénirez Dieu avec nous de ce que la situation ici s'est merveilleusement améliorée. C'est une transformation qui nous étonne, mais qui ne nous satisfait pas encore, puisque nous ne voyons pas les pécheurs terrassés, comme le geôlier de Philippes, par le sentiment du péché. »

A plusieurs reprises, des bruits alarmants coururent, relatifs à une invasion des Matébélés.

« Et si les Matébélés avaient en effet envahi la contrée [1], que fût-il advenu de ce peuple et de nous ? Mais Dieu règne, il est plein de miséricorde. Malgré toute la dépravation de nos pauvres et chers Barotsis, l'heure du jugement n'a pas sonné pour eux. C'est encore le temps de la grâce et nous l'en bénissons. »

---

1. Lettre d'avril 1894, impr. dans *J. M. E.*, 1894, p. 473 ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 473.

Coillard n'avait à Loatilé qu'une eau « épouvantable, ayant une odeur d'égout. »

« Nous faisons chercher notre eau dans un étang à une heure d'ici[1] mais nous ne pouvons pas compter sur nos domestiques zambéziens, car il leur arrive souvent de puiser au premier trou venu où tout le monde se lave, où les enfants barbottent tout le jour et où grouille tout un monde dont nous devinons l'existence sans microscope.

« Chaque fois que vous savourez l'eau de vos fontaines de cristal, bénissez Dieu. Vous n'en connaissez pas le prix. »

Il travailla avec Waddell (2-6 décembre) pour forer un puits artésien, cela n'aboutit d'abord qu'à une déception.

6 décembre 1893. — Ainsi donc le Seigneur me refuse l'eau de ce puits que j'avais tant désirée. Pourquoi ? Il le sait, lui.

7 décembre. — Avec le petit tuyau enserré dans le grand, nous avons pu aujourd'hui, à plusieurs reprises, pomper un peu d'eau. C'est une grande amélioration, un sujet de joie et d'espoir.

Dimanche 10 décembre. — Non, mon puits ne répond pas encore à mon espoir. Il ne me donne qu'un demi-seau, deux ou trois fois le jour. Je ne crois pas que ce soit un fiasco complet. Dieu qui a fait sortir l'eau d'un rocher pour le service de son peuple, peut faire sourdre de la terre et jaillir ici une source pour le confort de ses serviteurs. J'ai la confiance qu'il le fera. Et cela, lors même que je n'en jouirai pas, moi[1].

---

1. Lettres à Mme Georges Appia et à M. D. Jeanmairet, Léalouyi, 25 novembre 1893 et 4 janvier 1895.

Mais quelque amer que soit le désappointement, je comprends la leçon et je demande à Dieu de bien l'apprendre.

Les visites de Léwanika deviennent constantes; chaque fois Coillard lui parle ouvertement :

« J'aime ta franchise, lui dit un jour (20 novembre) Léwanika, réprimande-moi pour tout ce que tu vois de mal en moi, tout. — « Tout, c'est beaucoup, reprend Coillard. Non, je ne te dirai pas tout ce que je désapprouve chez toi, ce serait trop long, mais je te dirai une chose qui ne te plaira pas, c'est que tu es un homme faible et un roi incapable. »

Je gardai le silence quelques instants, pendant que nous nous scrutions l'un l'autre; puis je continuai et lui montrai par des faits qu'on ne pouvait pas compter sur lui. Il m'écouta et termina en remarquant, comme d'habitude, qu'il est seul et que personne ne l'aide dans la réforme qu'il voudrait entreprendre. Hélas ! son cœur ne s'amollit pas encore ; pas de signe de conversion !

Ces visites sont longues, fatigantes, mais Coillard ne cède pas à la lassitude. Il prie toujours plus ardemment pour le roi. Puis, voyant que celui-ci tarde à faire le pas décisif, il s'accuse et s'humilie.

26 décembre. — J'ai immensément joui des Adolphe Jalla et de Mlle Kiener[2]. Je ne sais pas ce que je ferai quand ils partiront. Hier soir, après leur avoir souhaité une bonne nuit, je rentrai dans ma chambre et fus saisi d'un affreux sentiment de solitude et de désolation. Hélas! il n'est pas rare ce

---

1. En 1899, sous les yeux de Coillard, Georges Mercier et Rittener creusèrent un puits à Loatilé.

2. Venus en visite à Léalouyi du 19 au 27 décembre.

sentiment-là. Et je me sens si inutile ! Rien n'aboutit ! J'ai beau prêcher, pas le moindre signe, rien ! Je ne sais pas prêcher. Je suis un pauvre ignorant des choses de Dieu et je le sens toujours plus. Souvent, quand je prends un sujet, j'en fais un galimatias, rien de plus, et je me sens triste et angoissé.

8 février 1894. — C'est le mois des événements, disait Christina. Déjà s'approche cet anniversaire[1] qui a fait de moi ce que j'ai été et ce que je suis. Après Dieu, de qui seul procèdent toute grâce excellente et tout don parfait, c'est à deux femmes que je dois tout : ma mère bien-aimée a fait ma jeunesse et préparé ma vocation, et ma femme a fait de moi, par son influence, un homme et un missionnaire ; Dieu sait combien je lui dois.

10 février. — La semaine a été bien rude ainsi que la précédente. Huit jours de travaux[2] forcés avec des bandes de femmes faisant un vacarme à vous étourdir ! J'ai de telles douleurs à la plante des pieds et au dos que je puis à peine marcher et me tenir debout. Et je suis si écrasé de fatigue que je ne puis lire cinq minutes sans m'assoupir[3]. Le soir, écrire est depuis longtemps hors de question ; il me faut lutter pour pouvoir lire ou prier. Ça me rend triste.

Dimanche 11 février. — Passé une nuit d'angoisse en

1. Le 26 février était l'anniversaire du mariage de Coillard.

2. Travaux de nivellement et transport de sable pour asseoir la maison.

3. Il faut se rappeler que Coillard se levait avant le jour ; ainsi, le 17 juillet 1893, il écrit dans son journal : « J'étais debout à 4 heures, contemplant le beau ciel que nous avons maintenant. En ouvrant ma porte, ce qui frappe et me captive, c'est la splendeur d'Orion, les Pléiades, Aldébaran, avec Sirius qui flamboie à l'ouest, Vénus, qui plane près des Pléiades, les constellations du nord, Cassiopée, Persée, Andromède, et ce n'est que la moitié du ciel. Il est vrai que c'en est la plus ravissante... J'étais rentré, rafraîchi par la rosée du ciel, je lisais ma Bible. » — Un autre jour, le 27 juillet 1893, il écrit à Alfred Boegner : « Il est 4 heures du matin ; ma petite chambre, du reste confortable, est balayée par des courants d'air qui font vaciller ma lumière, je grelotte de froid et peux à peine tenir ma plume. »

pensant à la journée d'aujourd'hui et à la prédication. Et pourtant tous ceux à qui j'ai parlé ont bien compris ma prédication de dimanche dernier sur Jonas à Ninive, seulement ils ont compris, c'est tout ; pas de conversion.

Lundi 19 février. — J'ai beaucoup prié pour Léwanika, Litia, etc., très avant dans la nuit. Je sens comme si le temps de l'exaucement n'était pas loin, il règne autour de nous une atmosphère comme quand une grosse pluie va tomber.

En février, Mokouaé est en séjour à Léalouyi.

Jeudi 22 février. — Elle est certainement susceptible de subir une bonne influence et d'être amenée aux pieds de Jésus. Oh ! quelle glorieuse joie si Léwanika et Mokouaé et Katoka et Litia étaient tous chrétiens ! Je sais et je crois que le Seigneur peut faire de grandes choses. Et, avec une foi vacillante, je crois qu'il les fera.

Jeudi 22 février. — Le roi vint dîner avec nous. Il avait une suite nombreuse. Je leur donnai du feu et nous eûmes avec Léwanika une conversation des plus intéressantes et des plus sérieuses. Oh ! cet homme, comme il me paraît près du royaume des cieux ! Après son départ, je suis rentré chez moi et j'ai longtemps lutté avec Dieu. O mon Dieu, ne tarde pas !... Je me sens le cœur oppressé à son sujet et au sujet de Litia, d'André, de Mokamba et d'autres. La prière est une agonie.

Enfin, le temple est construit ; il est prêt à être inauguré, les amis de Séfoula viennent à Léalouyi.

« Les services du dimanche 4 mars[1], eurent un carac-

---

1. Lettre de Léalouyi, avril 1894, impr. dans *J. M. E.*, 1894, p. 507 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 464 et suiv.

tère de grande solennité. C'était la dernière fois que nous nous réunissions dans le tabernacle. Il a son histoire, le bon vieux tabernacle maintenant tout en lambeaux. C'est avec les mêmes amis que nous l'avons élevé, et dans des temps bien difficiles. Il nous a abrités pendant seize mois, par le beau et le mauvais temps. Pour moi, le sol même en est sacré. M. Jalla prêcha sur la pêche miraculeuse, et moi, dans un second service, j'aurais voulu tirer le filet. En promenant les yeux sur ce bel auditoire, dont la plupart des visages me sont familiers, vous étonnerez-vous que ces dix années de mission au Zambèze aient passé devant mon esprit comme une vision? Je faisais, malgré moi, un stage à Léchoma, puis à Séchéké, puis à Séfoula, tout autant de chapitres qui, avec de précieux témoignages de la bonté de Dieu, parlent aussi de travaux et d'épreuves. Je m'arrêtais à Léalouyi, je pensais à toutes mes prédications, à mes espérances évanouies, à ces combats connus de Dieu seul, et, le cœur saisi de tristesse, je répétais avec les apôtres : « Travaillé toute la nuit... sans rien prendre ! » Elle a été noire, longue et orageuse, cette nuit, vous le savez ; le labeur a été incessant et dur. Et pourtant... rien ! Faut-il céder à la tristesse et au découragement? Faut-il douter de la puissance de l'Évangile que nous prêchons, de la grâce de Dieu, qui pourtant a triomphé de la dureté et de la dépravation de mon propre cœur? Non, mon Seigneur. Moi aussi, j'ai travaillé toute la nuit, sans rien prendre... mais, sur ta parole, je jetterai encore le filet. »

La dédicace du temple eut lieu le dimanche suivant, 11 mars 1894 : le roi, les reines, le Ngambéla, des chefs, tout un nombreux public noir y assista. Le culte du matin dura deux heures.



LÉALOUYI — L'INTÉRIEUR DU TEMPLE

« Je n'ai pas besoin de vous dire, écrit Coillard[1], avec quelle émotion j'ai pris part à l'exécution du cantique que j'avais fait pour la dédicace de l'église de Léribé :

C'est un lieu saint,
C'est un lieu redoutable
Où l'on prie l'Éternel,
Où on l'écoute.
C'est la porte du ciel,
C'est la maison de Dieu.
Parmi tous les autres lieux
C'est là que se tient l'Éternel.
Alléluia, Amen !

« Le rapprochement et le contraste de ces deux cérémonies, à vingt-trois ans de date, était profondément douloureux pour moi. »

L'après-midi un nouveau culte eut lieu :

« Nous, dans la soirée, toute petite bande que nous sommes, nous nous réunîmes encore, dans ce temple maintenant vide, pour recevoir un message du Seigneur (Zach. II, 5) et commémorer ensemble sa mort. Tout était calme et silencieux, au dehors comme au dedans. Jésus était là et parlait à nos âmes. Après cette journée si belle, si remplie, nous sentions qu'il nous invitait nous aussi, comme ses disciples fatigués, à le suivre à l'écart, et à nous retremper dans l'intimité de sa communion. Moments bénis, heure solennelle ! Il fait bon être là ! »

1. Lettre de Léalouyi, avril 1894, impr. dans *J. M. E.*, 1894, p. 307 et suiv.; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 464 et suiv.

CHAPITRE XI

A LÉALOUYI — CHEZ KAKENGÉ — VERS LE SUD

1894-1896

Prédication bénie. — Déceptions. — Courriers perdus. — Départ pour Kazoungoula. — La Conférence. — Mort de Mabille. — Retour à Léalouyi. — Faux départ. — Le travail à Léalouyi. — L'œuvre est encourageante. — Un voyage d'exploration. — Libonda. — Chez Kakengé. — En danger. — Retour. — Chez Sindé. — En lutte avec le paganisme. — Nolianga. — Malade. — Arrivée d'un ami. — La Conférence. — Adieux. — Sentiers de souffrance. — A Kazoungoula. — Terrible voyage. — A Boulawayo. — A Palapchoué. — Les Matébélés. — Peste bovine. — A Kimberley. — En route pour l'Europe. — Gardé du naufrage.

Après la dédicace du temple de Léalouyi, les amis de Séfoula durent reprendre le chemin de leur station.

13 mars 1894. — J'ai visité le roi avec les Adolphe Jalla qui prirent congé de lui. Avec quelle tristesse il parlait de la défection de Litia, de Mokamba, de Ngouana-Ngombé et de l'ardent désir qu'il a, lui le roi, de pousser ses gens à venir entendre l'Évangile et à envoyer leurs enfants à l'école, et aussi de voir des gens se convertir! A l'entendre on l'aurait cru converti lui-même. Je l'ai mis en garde contre le danger de prendre ces bonnes dispositions pour la conversion. Oh! comme il était sérieux!

Le premier dimanche après la dédicace fut particulièrement béni; le roi et les princesses assistaient au culte, l'auditoire était nombreux.

18 mars. — Prêché sur Luc xv : la brebis perdue. J'ai chanté en solo le cantique 43. L'esprit de Dieu était sur moi et j'ai chanté comme inspiré. On aurait entendu voler une mouche et toutes ces figures, bouches béantes, avaient les yeux rivés sur moi. J'ai été saisi d'une vive émotion qui a failli me couper la voix. Et quand j'eus fini, pendant plusieurs minutes, l'assemblée resta comme pétrifiée, les bouches toujours béantes, les yeux toujours fixes, sans le moindre mouvement, sans le moindre bruit. Moi-même quand je me relevai, au bout de quelques instants, pour prêcher, il me semblait commettre une profanation; ce silence c'était la voix même de Dieu et je n'avais pas le droit de l'interrompre et de le troubler. Je prêchai avec force et abandon. Le matin, je m'étais attaché à montrer la persévérance que met le bon Berger à chercher sa brebis, l'après-midi la joie du ciel quand elle est retrouvée. Je terminai par un pressant appel en insistant sur le pécheur repentant. L'assemblée s'écoula sous des impressions apparemment sérieuses. Moi-même, je ne pouvais que prier et supplier jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Le lendemain, Léwanika disait à un noir qui n'était pas au culte :

« Ah ! tu as beaucoup perdu. Le missionnaire nous a chanté tout seul un cantique, lui-même était tout changé, tout transformé. Je n'osais pas le regarder; ce cantique me faisait trembler et je ne pouvais presque pas m'empêcher de pleurer. Ce cri : « Où es-tu ? où es-tu, ma brebis ? » oh ! ce cri-là, il nous perçait le cœur; personne ne l'oubliera. Tout le monde, même les tout petits enfants avaient les yeux braqués sur le missionnaire, pas un ne bougeait, on respirait à peine. »

Je bénissais mon Dieu de me donner cet encouragement. Mais, la légèreté de nos Barotsis !

18 avril. — Le roi est venu hier, aimable comme toujours. J'ai profité d'un moment où j'étais seul avec lui pour lui parler sérieusement et l'amener à se décider, sans délai, pour Christ. Il ne m'a pas répondu ; il a fait semblant de feuilleter un journal anglais qui se trouvait sous sa main. Je crains qu'il n'y ait du recul chez lui.

Les enfants noirs de Coillard lui causent à plusieurs reprises d'amères déceptions par leur inconduite :

10 avril 1894. — O mon Dieu ! c'est donc là le résultat de nos travaux avec ma bien-aimée et de nos larmes ! Quel est donc, dans ma vie, l'interdit qui m'empêche d'être béni ? Montre-le moi, mon Père.

Peu après, lors d'un nouveau cas (24 mai):

Oh ! que c'est dur. Toutes les plaies se rouvrent et saignent. Ne savons-nous donc pas prier ? N'avons-nous pas assez de foi et d'amour ? Nous fions-nous trop à l'armure de Saül plutôt qu'à la fronde et aux pierres du torrent ? Je cherche les défauts de ma cuirasse. Elle doit en avoir de graves, pour que Satan triomphe ainsi chez nous, quand nous sommes venus l'attaquer dans sa forteresse au nom de l'Éternel des armées.

13 avril, au soir. — Arrivée d'une poste, très inattendue ! Parmi mon lot se trouve une lettre de M. Boegner, me pressant de retourner en Europe, s'appuyant surtout sur des considérations de santé et sur les services que je pourrais rendre là-bas à la mission du Zambèze. Je ne vois pas clair. Jusqu'à présent je crois que, puisque Dieu m'a rendu la santé et donné quelque ascendant sur Léwanika et ses

gens, mon départ ne serait pas justifié, surtout étant donnée notre pénurie d'ouvriers.

Et puis, je me sens saisi de frayeur à la pensée de retourner en Europe. Je suis au-dessous de cette grande tâche ; je suis creux et vide. Ici je suis chez moi, là-bas je serais dans un autre monde. J'ai peur de la publicité et de la popularité ; j'ai peur du bruit des hommes. La parole du Sauveur à l'adresse des pharisiens retentit constamment à mes oreilles : « Je vous dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense. »

A deux reprises les courriers expédiés par Coillard se perdirent [1], des lettres importantes, des commandes, des valeurs, tout avait disparu.

19 mai 1894. — Je suis consterné, interdit, comme foudroyé par une telle nouvelle. A quoi bon donner mes veilles à ma correspondance ? O mon Dieu ! fais-moi la grâce de comprendre les leçons si sévères que tu me donnes ces temps-ci !

Au milieu de toutes ces déceptions, il y a quelques adoucissements matériels : Coillard entre en possession de son cabinet d'étude construit par Waddell et les garçons noirs, « un vrai petit sanctuaire, » et un jour Nyondo lui fait de si bon pain que Coillard s'écrie : « Les boulangers de Paris n'en font pas de pareil ! »

La Conférence des missionnaires devait se réunir en juillet, à Kazoungoula, chez M. et M[me] Louis Jalla ; un nouveau renfort y était attendu en la personne de M. et M[me] Eugène Béguin [2].

---

1. L'un des courriers contenait 140 lettres écrites par les missionnaires de la Vallée, d'avril à août 1893 et l'autre contenait les lettres de mars 1894. Une partie de ces lettres finit par arriver avec un grand retard.

2. De nationalité suisse, M. Béguin a travaillé au Zambèze jusqu'en 1908 : il est maintenant pasteur à Nods (Jura bernois).

Coillard, dont la santé était toujours chancelante, s'apprêtait à s'y rendre. Ce départ parut particulièrement solennel.

Dimanche 3 juin. — Cette journée a été remplie comme si c'étaient les derniers messages que j'eusse à donner à mes pauvres gens d'ici. J'en avais fait un sujet de prières ardentes. J'ai prêché avec de violentes émotions sur l'enfant prodigue et j'ai chanté un solo.

5 juin. — A midi, comme nous commencions à goûter, Léwanika s'est fait annoncer. Il est resté jusqu'à la nuit. Nous avons un peu causé, nous avons lu ensemble surtout la Parole de Dieu, il y mit tout son cœur. Qu'est-ce donc qui l'empêche de faire le grand pas? Il paraît si près!

Mardi soir, 12 juin 1894. — Léwanika est venu cet après-midi. Cela me dérangeait beaucoup. J'ai demandé à Dieu sa grâce. Ce fut une des meilleures visites qu'il m'ait faites. Il me disait combien il était triste à la pensée de mon départ : « Que ferai-je? Avec qui causer? Avec qui lire? Et maintenant que l'œuvre commençait à marcher un peu, tout va aller à reculons, les auditoires, l'école. » Je le pressai de se donner au Seigneur. Il me dit que ses deux grandes difficultés étaient d'abandonner toutes les pratiques païennes auxquelles la nation tient et de trouver parmi toutes ses femmes une seule qui le comprenne et qui l'aime. « Pourquoi t'arrêter à tout cela? lui dis-je. La grande affaire pour toi c'est d'abord de te donner à Dieu, de régler ta position vis-à-vis de Dieu, sans calcul et sans hésitation, et tout le reste s'arrangera. » Il voulait à toute force revenir sur ce sujet. Nous causâmes longtemps. Il avait l'air très heureux. Il ne partit qu'à la nuit.

Le roi n'était pas le seul qui fût ébranlé; Mokamba, Litia, Mamoramboa, la première femme de Léwanika, tous, semblaient beaucoup plus sérieux.

« L'école a repris, écrit Coillard [1]; nous avons de beaux auditoires de trois cents à trois cent cinquante personnes et des auditoires attentifs, sérieux. Dimanche dernier, à l'exception d'un enfant qui est sorti, personne n'a bougé. C'était beau de voir ces pauvres gens les yeux braqués sur moi, et buvant à longs traits les choses de Dieu. Pourquoi ne se convertissent-ils pas? La principale femme du roi, qui me faisait une longue visite hier, me disait qu'aujourd'hui tout le monde — son monde à elle, le monde du sérail bien entendu — aime les choses de Dieu. Mais la conversion entraîne des conséquences qui bouleverseront tout l'édifice social des Barotsis. Ils le sentent et ils en ont peur. »

Peut-être Coillard s'attendait-il, pour les derniers temps avant son départ, à une décision franche de Léwanika ou de tel autre.

Dimanche soir, 24 juin. — Le voilà donc passé mon dernier dimanche. Je suis comme un homme qui a fait ses adieux tout de bon.

Fatigué, triste et abattu! Personne qui confesse Christ!... personne. Devrais-je adopter une nouvelle méthode?

L'écriture du journal intime trahit une grande fatigue et devient presque illisible.

Lundi 25 juin 1894. — Je ne sais pourquoi un si gros nuage de tristesse s'est abattu sur moi. Je redoute ce voyage; pourquoi? Je suis écrasé par le sentiment de mon indignité.

Était-ce bien le moment de partir? J'aurais pu me le demander, si ce voyage eût été décidé par moi.

1. A la Zambézia de Vevey, Léalouyi, 14 juin 1894.

Coillard quitta Léalouyi le lundi 25 juin, et arriva à Kazoungoula le 13 juillet, pour y trouver toute « la famille des missionnaires du Zambèze » plus M. et Mme Béguin et deux évangélistes bassoutos, John Radébé et Willie Mokalapa. La Conférence décida que M. et Mme Adolphe Jalla iraient s'établir avec Coillard à Léalouyi, ainsi que l'évangéliste Willie, qu'une nouvelle station serait fondée à Nalolo, où s'établiraient M. et Mme Béguin avec l'évangéliste Jacob. M. et Mme Goy devaient rester à Séchéké avec Mlle Louise Keck qui s'occuperait de l'école[1], M. et Mme Louis Jalla demeureraient à Kazoungoula ; Mlle Kiener, qui redescendrait de Séfoula, et John Radébé leur seraient adjoints. Séfoula serait laissé aux soins de l'évangéliste Paul, ce que Coillard considérait, avec douleur, comme la ruine de cette station, au point de vue matériel.

Notre Conférence a été remarquable par un esprit d'union et d'intercession. Tous les matins, nous avions entre nous une réunion de prière. Et tous les jours, vers le coucher du soleil, nous avions une réunion d'évangélisation, très fréquentée et très vivante.

Il y a eu un commencement de réveil. Le premier dimanche, pendant que je prêchais sur ces paroles : « Qui a cru à notre prédication ? » plusieurs garçons et filles de la maison de M. Louis Jalla se sont levés et ont déclaré vouloir servir Dieu. Ce mouvement si spontané m'a ému ; il s'est continué. Mes garçons Séonyi et Sémondji, eux aussi, se sont déclarés pour le Seigneur.

La Conférence décida l'envoi de l'un des siens à Palapchoué et à Maféking pour régler certaines affaires. Coillard s'offrit, pensant que, du même coup, il irait très facilement au Lessouto visiter les églises et voir son ami Adolphe Mabille. Il fut décidé qu'il partirait au plus tôt.

---

1. Mlle Louise Keck dut, pour cause de santé, quitter la mission du Zambèze en 1895.

Après la Conférence, avec M. Louis Jalla, il fit une excursion aux Chutes Victoria. Au retour :

« Un courrier est arrivé, dit Mme Jalla, mais il apporte de mauvaises nouvelles du Lessouto — et, me fixant avec une expression de tristesse — des nouvelles douloureuses pour vous surtout, M. Coillard. » — « Quoi? qu'y a-t-il? dites. » — « Un des missionnaires n'est plus! » — « Mabille? » m'écriai-je. — « Oui, M. Mabille. Il est mort le 20 mai! » Je me laissai choir dans un fauteuil, comme foudroyé. Mabille! Mabille! vraiment! ce n'est pas possible!

Je me retirai et lus mes lettres. Hélas! ce n'est que trop vrai. O mon Dieu! pourquoi lui? pourquoi elle? et pas moi. Moi si inutile!

Un mois à peine avant la mort de Mabille, Coillard écrivait, comme s'il avait le pressentiment de la fin prochaine de cet ami :

« Voilà trente-huit ans que l'amitié la plus intime nous unit [1]. C'est l'histoire de David et de Jonathan, deux âmes d'élite auxquelles nous voudrions l'un et l'autre ressembler. Qui est le David et qui est le Jonathan? peu importe. Ce qui importe c'est l'union de deux cœurs qui se comprennent. Je tremble à la pensée que nous vieillissons l'un et l'autre et qu'un jour, lui aussi, sera appelé au repos. C'est toujours la question qui se pose à nouveau dans l'Église militante, à savoir qui ramassera le manteau de l'Élie que Dieu prend à lui. Après tout, soyons sans crainte. Le Seigneur veille sur son Église et son œuvre lui est plus chère qu'à nous. »

Coillard persista dans ses projets.

---

1. Lettre à Mme Siordet-Dubois, Séfoula, 28 avril 1894.

« Si Dieu me conserve la vie et la santé [1], j'irai quand même au Lessouto. Mes collègues croient que, dans les circonstances présentes, ce voyage est devenu urgent dans l'intérêt de notre mission zambézienne. »

Coillard rentra à Léalouyi, le 28 août, pour faire ses préparatifs de départ. Mais il rentrait sans Waddell [2], « cet homme, disait-il, qui, en se dévouant comme il l'a fait à notre mission, a donné un splendide exemple de sacrifice ». Waddell, contraint par sa santé, était resté à Kazoungoula, où il attendait une occasion pour partir pour l'Europe :

« Mes pensées courent après vous, lui écrivait Coillard. Oh ! que j'aimerais savoir où vous êtes et quand vous reviendrez ! J'irai tout droit à Kazoungoula pour vous souhaiter la bienvenue, mon cher vieux compagnon. J'attends anxieusement vos lettres. Vous connaissez notre expression française : « au revoir, » je l'aime mieux que « adieu » et c'est la salutation que je vous adresse. Au revoir, donc, à Léalouyi. »

Waddell, atteint d'une terrible maladie, dut renoncer à retourner au Zambèze ; lorsque Coillard l'apprit, il lui écrivit (10 février 1896) :

« C'est un coup de foudre qui anéantit tous nos rêves, bouleverse tous nos plans, assombrit toutes nos perspectives ; et maintenant, que dirons-nous ? Celui qui a permis cela ne se trompe pas et fait toutes choses bien. Il vous donnera sa grâce, mon cher ami, une grâce suffisante pour

---

1. Lettre à Alfred Boegner, Kazoungoula, 6 août 1894.

2. Mac Connachie, *W. T. Waddell*, trad. par Louis Sautter, p. 136 et suiv. ; — Waddell est mort le 12 avril 1909, à l'âge de 51 ans.

que vous puissiez souffrir et supporter tout en le glorifiant. Adieu, mon pauvre ami ! Je me trompe, non, pas pauvre, mais privilégié. Tout ce que nous faisons, supportons et souffrons pour Jésus, nous rend plus cher à ses yeux. »

A son retour, Coillard trouva que le mouvement de réveil qui avait éclaté à Kazoungoula d'abord, puis à Séfoula, avait gagné la capitale ; aux cultes du 16 septembre, plusieurs noirs se déclarèrent pour le Seigneur.

J'ai eu une violente émotion. Quels exaucements ! Sont-ce là vraiment les premiers feux de l'aube du jour tant désiré ? Le roi lui-même a été évidemment touché, mais il hésite encore.

« Ce qui m'a frappé à mon retour, c'est l'auditoire[1] : notre église, toute grande qu'elle est, déborde. Il y a quelque chose de solennel et de réjouissant dans l'attention et le sérieux de ce bel auditoire. Ici aussi, nous avons eu de ces professions spontanées dont quelques-unes ont remué nos cœurs, mais je ne les encourage pas ; pour dire franchement ma pensée, je ne suis pas sans appréhension. Je crains que le mouvement, qui paraît gagner en étendue, n'ait encore que peu de profondeur. Ce pessimisme m'est probablement tout personnel et n'est peut-être pas partagé par mes frères. Je ne sais. Aussi je m'en veux. Que de fois notre âme ne se pâme-t-elle pas en supplications ! Et puis, quand vient l'exaucement, nous en sommes tellement ébahis que nous ne pouvons pas y croire. C'est toujours : « Rhode, tu es folle ! » Nous croyons pourtant. Oui, mais, Seigneur, aide-nous dans notre incrédulité. »

---

1. Lettre de Séfoula, 4 octobre 1894, impr. dans *J. M. E.*, 1895, p. 99-100 ; *Sur le Haut-Zambèze*, p. 505-506.



LÉALOUYI VU DE LOATILÉ A L'ÉPOQUE DE L'INONDATION

Dans le même sens, Coillard écrivait plus tard[1] :

« Je crois que le mouvement qu'on appelle un réveil est beaucoup plus sérieux à Kazoungoula qu'ici. Je ne suis pas sans trembler pour le moment où viendra la crise, car elle doit venir un jour ou l'autre. J'ai fait des expériences douloureuses et humiliantes. Que Dieu les épargne à mes plus jeunes frères ! Ils croient que je manque de foi et ils ont, sans doute, raison. Mais nos Zambéziens sont désespérément volages. Somme toute je dirais : Tout ce qui brille n'est pas or, mais il y a partout, ici et là, quelques paillettes d'or. »

18 septembre 1894. — La question de mon voyage me préoccupe. Est-il de Dieu ou non ?

21 septembre. — J'ai visité le roi. Il se désole de mon départ. Ah ! le cher homme ! s'il se convertissait ce serait le meilleur moyen de me retenir ; je verrais là une indication de la volonté de Dieu me retenant ici ! Il y a encore deux dimanches avant mon départ.

Lundi matin, 24 septembre. — Hier, journée dure et triste. Léwanika, pour qui nous avons tant prié et dont j'attendais hier la décision, n'est pas venu le matin au culte. Dieu peut travailler sa conscience chez lui aussi.

Le second service a été plus sérieux que le premier. J'ai parlé sur Apocalypse III, 21 : « Je me tiens à la porte, » et j'ai chanté. Plusieurs enfants se sont levés. Comme ils se levaient les uns après les autres, Jacob, l'évangéliste, s'est levé, lui aussi, et, avec autant de force que de tact, il a dit : « Pourquoi seulement ces enfants-là ? Ne sont-ce qu'eux que nous enseignons ? C'est le roi que nous attendons, c'est

1. A M. D. Jeanmairet, Léalouyi, 23 avril 1895.

vous hommes, c'est vous reines, vous femmes du peuple ! » Pas un ne s'est levé. Mais, en sortant, le roi était ému et essayait de m'éviter. Quand je l'ai salué et lui ai dit un mot, il a détourné la tête.

Le dimanche 7 octobre, Coillard faisait ses adieux. Au culte du matin, devant un grand auditoire, Coillard, M. Adolphe Jalla et les deux évangélistes Willie et Jacob chantèrent.

Je fis les soli et nous fîmes les chœurs. L'impression parut grande. Nous parlâmes tous. J'ouvris le feu par une revue de mon ministère de dix ans parmi les Barotsis.

Le 12 octobre, Coillard partait.

Le pauvre Léwanika était bien triste en me disant adieu.

13 octobre 1894. — Me voici donc en route pour ce long voyage d'une année, d'après nos calculs humains. Je suis au service de Dieu et entre ses mains. Je ne voudrais pas être de ceux « qui courent sans être envoyés ». Tout mon désir est de pouvoir dire avec mon Sauveur : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. »

Le dimanche 14 octobre eut lieu, à Nalolo, l'installation de M. Béguin. De là, Coillard se rendit à Séfoula et, le jeudi matin, il se mettait en route.

Oui, en route, le cœur gros. Une dernière visite à mon Macpéla, une dernière prière de cousécration. En route! Adieu, pauvre Séfoula, où mes pensées reviendront souvent et où reste une partie de mon cœur!

En route enfin! Oui, *trek!*... Halte! Qu'est-ce qu'il y a? Des paquets tombés! Nyondo et Cie croyaient qu'un wagon

c'est un canot et qu'on n'a qu'à y poser les choses. On les ramasse les uns après les autres, on rafistole et en route de nouveau!... Crac! Qu'est-ce que c'est donc cette fois? Je saute en bas et, devant tout mon monde consterné, je constate que le rayon d'une roue est cassé et entièrement pourri. Hélas! mes constatations vont plus loin, la roue entière est vermoulue. La peinture qui cachait tout m'avait trompé. Que faire?

Après un essai de raccommodage, il fut reconnu que c'eût été une imprudence d'entreprendre un voyage de plus de 300 lieues dans le désert, avec un wagon en aussi piteux état et des Zambéziens dont pas un ne sait manier un outil.

Il n'y a pas à hésiter, le voyage est une impossibilité, il faut y renoncer et j'y renonce. Je crois que c'est Dieu qui m'arrête. Il sait pourquoi. Mon regret c'est de ne m'être pas, à temps, rendu compte de l'état de ma voiture. C'est, pour un vieux voyageur, une faute impardonnable. Que de travail, que de fatigues, que d'émotions cela m'eût épargnés! Pourquoi Dieu l'a-t-il permis? Était-ce pour éprouver mon attachement à son œuvre et mon obéissance à sa volonté? En tout cas, tout cela n'a pas été sans bénédiction. J'étais prêt à partir, je suis prêt à rester. Je vais donc rentrer à Léalouyi où l'œuvre abonde.

M. Adolphe Jalla fut heureux de ce retour de Coillard. « Au lieu de remplacer notre doyen à la capitale, nous n'aurons qu'à le seconder », écrivait-il, et il s'installait définitivement, le 3 novembre, à Léalouyi.

« Les temps sont sérieux pour nous ici, écrit Coillard[1].

1. A Alfred Boegner, Léalouyi, 30 octobre 1894.

Vous savez si je souffre de voir Séfoula tomber en ruines. Et, ici, cette école de deux cents élèves, comment nous en tirer quand Adolphe Jalla doit encore bâtir sa maison? Envoyez-nous du renfort, c'est maintenant le moment ou jamais de nous développer. »

Coillard voulait ce développement.

Dieu m'appelle-t-il ou non à commencer l'école d'évangélistes[1]? Tout semble me l'indiquer. Et pourtant j'en ai peur. Je ne m'en crois pas capable.

Il rêvait d'établir à Séfoula une école industrielle « qui saperait les fondements de l'esclavage, ce monstrueux édifice social ». Mais à qui en confier la direction? Waddell n'était plus là.

9 novembre 1894. — Hier, j'ai été si souffrant tout le jour que j'ai eu de la peine à me tenir debout. J'ai pourtant commencé des réunions de chant.

11 novembre. — Terribles combats intérieurs. Je me sens si fatigué que je ne puis pas m'asseoir sans m'endormir. O mon Dieu! ne permets pas que je sois un fardeau! Prends-moi à toi avant que je ne me survive et glorifie-toi encore par moi, par le reste de ma vie et par ma mort.

Lundi 12 novembre. — J'ai commencé, avec beaucoup de crainte et de tremblement, une classe biblique pour Nyondo et Sémondji.

« Une école biblique au Zambèze[2]! Ce nom vous rappelle

---

1. L'école d'évangélistes fut décidée à la Conférence de Léalouyi de septembre 1895 et confiée à M. Adolphe Jalla qui l'ouvrit immédiatement.

2. Léalouyi, 31 décembre 1894, impr. dans *J. M. E.*, 1895, p. 245 et suiv.; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 521 et suiv.



LÉALOUYI — COILLARD CHEZ NAROUBOUTOU

l'œuvre gigantesque et bénie de mon bienheureux ami Mabille. A ce titre, il est prétentieux. Ce n'est que le nom toutefois. Je n'ai que quatre élèves. Ce n'est qu'un essai, un petit commencement. Ce n'est certes pas à m'enfermer trois ou quatre heures par jour avec une classe que me portent mes inclinations, loin de là. J'aurais voulu des ailes pour parcourir le pays et publier l'Évangile. Je souffre que nous soyons ainsi parqués, murés chez nous et dans l'impossibilité de voyager. »

Ne pouvant évangéliser au loin, Coillard évangélisait, à la capitale même, ceux qui y résidaient et ceux, très nombreux, qui y passaient; il allait voir, entre autres, la vieille mère du roi, le vieux Narouboutou, chef aveugle, païen, conservateur à tous crins, qui avait une grande influence sur les affaires et sur le roi. « Nous sommes de grands amis. » André était toujours là et Coillard passait des nuits entières à prier pour lui.

28 janvier 1895. — Pauvre Léwanika! il fait tout, excepté de donner son cœur; il va aussi près qu'il peut des frontières de la conversion sans faire le grand pas.

« Un jour, raconte Coillard[1], que Léwanika disait en confidence au Ngambéla qu'il ne pouvait pas résister plus longtemps et qu'il devait se déclarer chrétien, le Ngambéla se mit dans une grande colère et peut-être le roi vit-il des menaces dans les remarques qu'il lui fit. Depuis lors, le roi évite d'offusquer trop le parti de l'opposition, il vient plus rarement chez nous, il ne nous envoie presque plus ses salutations ni des cadeaux de viande ; il s'abstient de tout ce qui pourrait donner prise aux ennemis de l'Évangile.

1. Lettre à la famille Appia, Léalouyi, 26 février 1895.

Mais il faut voir combien il est heureux quand nous allons chez lui. Il fait pitié. Jusqu'à quand cela durera-t-il? La grâce de Dieu est toute-puissante. Il est impossible que cette âme réveillée s'endurcisse et se perde. »

1er mai 1895. — Le roi est venu me voir hier et a passé la plus grande partie du jour chez moi. Cela me dérangeait bien un peu, car j'étais dans ma correspondance jusque par-dessus la tête, mais je compris que le Seigneur me l'avait envoyé. Aussi eus-je avec lui une conversation des plus sérieuses. Je le poursuivis dans tous ses refuges de mensonge. Je lui rappelai tous ses meurtres. Je lui montrai comment il disputait à Dieu ce que Dieu lui demandait. Dieu lui demande son cœur et, lui, veut tout lui donner, tout, excepté lui-même : la bière, la sorcellerie, les médecines, etc..., il y a renoncé, mais pas à la polygamie; il vit encore dans le péché et il le sait. Il devint très sérieux et fut touché.

Aujourd'hui c'est Nolianga, une femme de Léwanika, qui est venue. Ce qui l'arrête, c'est son titre de reine.

En revanche Mokamba, le Liomba c'est-à-dire le troisième chef du pays, qui, peu avant la mort de Mme Coillard, pleurait sur ses péchés et qui, dès lors, était retombé, renonçait à la polygamie et venait, le 29 janvier, annoncer à Coillard sa conversion définitive. Peu après, Mpololoa, sa femme, se convertissait aussi.

« L'œuvre est devenue très encourageante[1]. Une soixantaine de jeunes gens et de jeunes filles font profession de servir le Seigneur, et plusieurs autres, surtout parmi les hommes et les femmes, sont bien disposés. C'est la même

1. Lettre à Mme Françoise Gauthier, Léalouyi, 14 janvier 1895.

chose sur toutes nos stations missionnaires. Litia[1], le fils du roi qui s'était égaré, est rentré dans la bonne voie et a renvoyé une deuxième femme qu'il avait prise. Il est plein de zèle. C'est beau à voir.

« Hier, au service du matin où nous avions un auditoire de plus de trois cent cinquante personnes, trois se sont, de nouveau, déclarées pour le Seigneur. Mais nous en attendons d'autres. Il se fait un grand travail dans les consciences. Quelle révolution dans la vie de ces pauvres gens! La foi prend la place de la superstition et il y a bien des choses à redresser.

« Tu te demandes peut-être comment je m'en tire pour mon ménage. Eh bien! j'ai chez moi quatre ou cinq jeunes gens que je prépare comme évangélistes. Ce sont eux qui font tout pour moi. Ils me nourrissent, c'est-à-dire qu'ils préparent ma nourriture comme ils peuvent. Ce n'est pas bien difficile, car mes besoins sont assez modérés et je n'exige pas beaucoup d'eux. Quand je suis malade, comme je l'ai été ces derniers temps, c'est un peu plus compliqué. Mais les pauvres garçons suppléent à leur ignorance et à leur gaucherie par l'affection, et ça me fait du bien.

« M. et Mme Adolphe Jalla sont maintenant avec moi. Mais j'ai tenu à avoir mon petit ménage à part. Nous nous voyons cent fois le jour. Je les aime comme fils et fille et ils sont pleins d'égards envers moi. De sorte que je ne suis pas à plaindre.

« Je ne me sens pas fort. Même une petite course à cheval me fatigue tellement que je la redoute, moi qui aimais tant le cheval! Mais je suis reconnaissant de ce que le Seigneur veut bien encore se servir de moi et je l'en bénis. »

---

1. Nommé, en 1894, gouverneur du district de Séchéké, avec Kazoungoula pour résidence.

En effet, la santé de Coillard était ébranlée :

« Depuis le mois de novembre [1], j'ai été très patraque des suites de ce que je crois avoir été une attaque d'hématurie. Sans être vraiment alité, j'ai été très souffrant, si bien que j'en suis venu à m'estimer, je suppose, à ma juste valeur : bon à rien.

« La fin de ma carrière ne peut pas être bien loin, maintenant, je pense. Je suis un peu mieux, moins souffrant qu'il y a quelques semaines. Mais mon cœur est trop jeune pour ma vieille coquille et cela me fait souffrir. »

A la fin de mars 1895, Coillard se rendait à Séfoula.

Cette visite, que j'appréhendais tant, a été riche en bénédictions. L'œuvre sur laquelle j'avais des doutes m'a profondément et favorablement impressionné. Je m'humilie devant Dieu de mon manque de foi. C'est un péché que de méconnaître le travail de l'Esprit de Dieu là où il existe. C'est déshonorer Dieu.

Coillard nourrissait depuis longtemps le désir de faire un voyage de reconnaissance et d'évangélisation au pays des Baloubalés et de remonter vers les sources du Zambèze ; il était plus libre, grâce à la présence, à Léalouyi, des Adolphe Jalla et, malgré le mauvais état de sa santé, il voulut mettre ce projet à exécution.

La veille de son départ, il prêcha, le matin, sur Félix, Festus et Agrippa.

L'après-midi je repris le même sujet. J'ai senti, plus encore que le matin, que l'Esprit de Dieu était sur moi. J'ai parlé avec force ; l'émotion a fini par me vaincre et je me

1. Lettres à M. D. Jeanmairet, Léalouyi, 23 avril et 18 février 1895.

suis assis. Oh! ces appels! comme ils me brûlaient dans le cœur!... Seront-ils entendus? L'éternité nous révélera le résultat de cette journée.

Lundi 6 mai 1895. — Nuit de luttes en prière. Seigneur, augmente-moi la foi! J'attends ce que je t'ai demandé : la conversion de Léwanika, de Nolianga, et d'autres. Partirai-je ce matin?

Ce jour même il partit, emmenant avec lui ses garçons, onze des catéchumènes les plus anciens de M. Ad. Jalla, plus Sémonja, un noir chrétien qui l'accompagnait toujours dans ses voyages, et Mokamba, gendre du roi. Léwanika avait fourni dix canots et une trentaine de rameurs.

Coillard passa à Katouramoa, ancienne capitale des Barotsis, et arriva le 7 mai à Libonda.

Plusieurs de mes jeunes gens prirent la parole avec chaleur[1] mais avec tact. Libonda est entouré de villages, c'est un centre tout désigné pour la sixième de nos stations... quand nous aurons l'homme.

Lundi 13 mai. — Oh! comme mon cœur brûle pour tous ces pauvres gens! pour nos bateliers. Je leur ai adressé de pressants appels à plusieurs reprises; Mokamba et Nyondo l'ont fait aussi dans une réunion du dimanche soir. De ma tente, j'entendais tout. Pourquoi le Seigneur ne me donnerait-il pas tous ceux qui voyagent avec moi. (Actes, XXVII, 24.) Que ce serait beau si nous retournions avec une bande de convertis! Quelques-uns ont déjà demandé des abécédaires et, à chaque bivouac, le camp se transforme en école. Le Seigneur me soutient. Je suis faible de corps, je souffre

---

1. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1895, p. 471; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 537.

beaucoup. On se doute bien un peu que je pourrais mieux me porter, car, dans leurs prières, mes garçons prient toujours pour moi comme pour quelqu'un qui se fait violence pour vaincre sa faiblesse.

Durant le voyage, Coillard recueille de nombreux encouragements : ici, il retrouve des noirs qui sont venus à Léalouyi et qui ont retenu quelques bribes de l'Évangile, là, on lui promet de lui envoyer des élèves pour son école. Le 17 mai, il arrive chez Sindé, le grand chef des Baloundas, qui le reçoit très bien.

18 mai 1895. — Notre école tend toujours plus à grouper des représentants de diverses tribus. Que n'avons-nous à notre disposition plus d'hommes, plus de fonds, pour faire de Léalouyi un grand foyer d'éducation et de vie ?

Mon corps est usé, mais mon cœur est encore jeune et s'élargit. Chaque coup de rame est, pour moi, une prière en faveur de ce pauvre pays si ténébreux. Ne le verrai-je pas s'ouvrir à l'Évangile ?

Tout le personnel est plein d'entrain malgré de grandes fatigues. Mokamba, Nyondo, Sémondji ont compris que ce voyage n'est pas un voyage de plaisir, mais une occasion de faire l'œuvre de Dieu : ils déploient, individuellement, du zèle pour exhorter les bateliers, ils parlent dans les réunions d'appel qui ont lieu à chaque étape ; Coillard les voit allant, deux à deux, prier dans les champs.

L'expédition a parfois beaucoup de peine à se ravitailler.

29 mai. — Nous achetâmes un peu de blé et partîmes. Il était 9 heures du matin. Tout le jour nous fûmes escortés par des groupes d'hommes et de femmes. De temps en temps, nous amarrâmes nos pirogues pour leur parler du Sauveur. Mais, de nourriture point ! Je n'en tenais aucun compte pour ma part, je leur parlais de Jésus et mon but était atteint.

Le soir, anxieux d'acheter un peu de nourriture, nous nous arrêtâmes près de trois ou quatre villages cachés dans les bois. Les gens que nous vîmes nous promirent d'apporter leurs denrées au point du jour; nous allâmes nous coucher avec espoir, mes gens du moins. Quant à moi, je n'ai aucune confiance dans les Baloubalés. Je demande à Dieu notre pain quotidien et, comme il m'a déjà entendu ce matin, il m'entendra encore demain.

Le lendemain, au point du jour, les Baloubalés étaient ivres et il n'y avait rien à obtenir d'eux.

Heureusement qu'un bon esprit règne parmi notre monde[1]. La perspective d'arriver bientôt chez Kakengé ranime leur courage. « C'est un grand chef, disent-ils, chez lui nous sommes sûrs d'être bien reçus et d'oublier la faim. »

Le 30 mai à 3 heures, l'expédition arriva chez ce chef; mais l'accueil fut mauvais et l'attitude des Baloubalés menaçante; le chef resta invisible et ne fournit aucune nourriture. Toute la nuit, une surexcitation inquiétante régna dans le village du chef, on entendait le tambour, des coups de feu, des danses. Le 31 mai, après de longs pourparlers, Kakengé consentit à recevoir Coillard et ses compagnons; entouré de ses sujets, tous armés, il fit un discours très menaçant, pour les Barotsis surtout, puis, brusquement, il se leva et rentra dans son harem. Le vide se fit autour du campement des nouveaux arrivants. Un peu plus tard dans la journée, Coillard se rendit, avec quelques-uns de ses garçons, auprès de Kakengé :

Il était un peu plus traitable. A mon retour du village, j'ai trouvé mon monde saisi de peur. On ne causait qu'à demi-

1. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1896, p. 28; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 548.

voix, et quelques-uns chargeaient secrètement leurs fusils. Je les réprimandai et les exhortai. Nous eûmes notre culte, mais tout le monde était morne. Fatigué, je me retirai de bonne heure, mais pas pour dormir. J'entendis que Mokamba donnait des ordres à demi-voix pour qu'on ne « dormît que des cils ». Je l'appelai dans ma tente et, sans faire allusion à ce qu'il considérait justement comme une mesure de prudence, je l'exhortai à la confiance en Dieu.

Au village, c'était aussi un tapage confus dont les échos nous arrivaient, mais dont nous ne pouvions comprendre le caractère. On dormit peu au bivouac. A 2 heures du matin, je sortis de ma tente et instantanément une vingtaine de têtes se levèrent près de tous les feux comme pour me crier : « Qui vive ? » On me reconnut, les têtes se baissèrent de nouveau, mais pas pour dormir davantage. On s'attendait à une attaque.

Ce matin, 1er juin, à la prière, en commentant Phil. IV, 6 : « Ne vous inquiétez de rien, » je racontai à mes gens nos aventures chez Masonda[1] et nous chantâmes le cantique que je composai à cette occasion :

Que tu es vénérable
Fils du Dieu magnifique.

Puis j'envoyai un message à Kakengé pour lui dire que je me proposais d'aller le voir. Il me répondit d'attendre avec patience qu'il m'ait apporté de la nourriture, qu'alors nous pourrions causer librement. J'attends.

1er juin 1895, soir. — Journée de grande anxiété. Mes gens sont épouvantés ; des bruits sinistres de complot et de massacre courent parmi eux. Des amis leur disent en confidence

---

1. Voy. Éd. Favre, *François Coillard missionnaire au Lessouto*, p. 335 et suiv.

que pas un d'eux n'échappera. Quant à moi, paraît-il, on m'épargnera, mais je serai le seul. Plus loin, le chemin est plein d'embûches. Impossible d'échapper.

Enfin, vers 3 heures, Kakengé envoya de la nourriture et plus tard une entrevue eut lieu. Le chef était de bonne humeur, mais ivre.

Le dimanche 2 juin, Coillard et les siens, après avoir eu entre eux une bonne réunion de Pentecôte, se rendirent de nouveau chez Kakengé; celui-ci, après s'être fait longtemps attendre, parut enfin :

Il nous demanda de chanter, disant que les gens viendraient d'eux-mêmes. Les garçons chantèrent vraiment bien. Nous finîmes par avoir un bel auditoire, mais si sauvage! Après avoir fait lire les commandements par tous nos jeunes gens, j'en fis un bref commentaire au milieu des interruptions constantes de Kakengé et de ses gens. Mokamba parla de sa conversion. Kakengé ne voulait absolument pas croire qu'il n'eût qu'une seule femme. Mais Mokamba parla avec fermeté et conviction. J'ai annoncé à Kakengé que demain je rebrousserais chemin. Cela le surprit, il protesta de ses dispositions pacifiques.

Le lendemain, Coillard et ses garçons allèrent prendre congé du chef.

Grande fut la joie de mon monde en nous voyant revenir. Nous sautâmes en barque et notre voyage de retour prit les allures d'une fuite Il faut voir maintenant comme tout le monde est loquace. Les plus peureux sont fiers de leur courage. Et vraiment nous dormions sur une poudrière. Une étincelle, une petite altercation avec ces Baloubalés qui ne respectent rien et personne, la moindre imprudence, un

rien, et il y aurait eu une explosion. Oh! que Dieu est bon et comme il nous a gardés!

Coillard apprit, au retour, que le message dont il s'était fait précéder pour annoncer son arrivée à Kakengé, avait été intercepté et n'était jamais parvenu à ce dernier.

C'est miraculeux qu'arrivant ainsi, sans être annoncés, nous n'ayons pas été massacrés.

Il paraît que quand nous insistâmes pour nous établir près de son village, Kakengé, dans un accès de colère, ordonna à ses gens de prendre leurs fusils et de venir nous tuer. Ils vinrent en effet, armés et menaçants, mais n'osèrent pas nous attaquer. Pourquoi?

6 juin 1895. — Toujours la faim! Cependant Dieu est fidèle; il nourrit les oiseaux de l'air qui ne sèment ni ne moissonnent; nous oublierait-il, nous ses enfants? Jésus nous a enseigné cette prière si sublime dans sa simplicité : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. » Nous l'avons offerte cette prière, hier surtout. Tout le jour, j'attendais la réponse. La journée passa lourdement. Mais je priais et j'attendais. Le soir était venu, le soleil baissait à l'horizon et, couché sur le bord de la rivière, tout seul, j'épanchai mon âme devant Dieu : « O mon Père, je ne demande rien pour moi. Mais réponds à nos prières. Envoie-moi de la nourriture et, ainsi, glorifie ton nom! Affermis dans la foi ces petits qui sont tiens, en leur montrant que ce n'est pas en vain qu'on te prie; manifeste ta puissance et ta bonté aux yeux de nos bateliers païens que nous essayons d'attirer à toi! » Un cri se fit entendre de l'autre côté de la rivière, c'étaient deux femmes et deux hommes qui nous apportaient un peu de blé, de farine, etc... à vendre. Peu de chose et très cher, mais de la nourriture pourtant. Dieu soit loué!

7 juin soir. — Journée longue. Dès le matin, des gens nous ont vendu, très cher, assez de nourriture pour aujourd'hui et même pour nous amener chez Sindé demain.

Dès le commencement du voyage [1], j'avais ressenti pour nos bateliers une vive sollicitude ; leur conversion était le sujet de mes prières ; des exhortations individuelles et des appels leur avaient été souvent adressés. Nos cultes du matin et ceux du soir, surtout, avaient toujours été sérieux. Après nos aventures chez Kakengé, ce sérieux devint encore plus intense.

Un soir, chez Sindé, c'était le 9 juin, nous étions campés dans un bois touffu qu'éclairaient mal les pâles rayons de la lune. J'étais au milieu de tous mes gens accroupis autour du feu central de notre bivouac. Un sentiment de grande solennité nous avait saisis. J'avais, une fois encore, adressé de sérieuses paroles à ces hommes qui, pendant six semaines, avaient partagé ma vie dans ce voyage aventureux. De pressants appels avaient été faits par moi tout d'abord, me basant sur : « Mon enfant, donne-moi ton cœur, » puis par Mokamba, Nyondo, et d'autres.

Ce soir-là, dix bateliers se déclarèrent pour Dieu, un entre autres, un homme fait :

Ce sont nos craintes chez Kakengé qui l'ont décidé. Le jour où les affaires étaient au pire, si bien que tout présageait un massacre, après leur avoir parlé de Masonda, je leur dis : « Les cœurs des rois sont dans la main de Dieu et il les incline à son gré comme des ruisseaux d'eau. Remarquez ce que je vous dis : « Demain, pas plus tard, les

1. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1896, p. 35 et suiv ; — *Sur le Haut-Zambèze,* p. 553 et suiv.

dispositions de Kakengé seront toutes changées, il sera amical, et lui-même nous donnera de la nourriture. » — « C'étaient là, dit cet homme, des sons étranges pour nous, comme quand Jésus ressuscita la jeune fille, disant : « Elle dort. » Mais c'était une prophétie et le lendemain, comme l'avait prédit le missionnaire notre père, non seulement Kakengé nous parla amicalement, mais il nous donna aussi abondance de nourriture. Après avoir été poussé à prier par la frayeur, j'ai commencé à prier pour le pardon de mes péchés. »

Les chants aussi ont eu leur part d'action dans ce mouvement. Oh ! que le Seigneur, qui ne casse pas le roseau froissé et n'éteint pas le lumignon qui fume, souffle sur cette étincelle de sa grâce et allume dans ces cœurs un grand feu !

Le samedi 15 juin, tous rentraient à Léalouyi, sains et saufs ; le lendemain, au culte, ceux qui avaient trouvé leur Sauveur durant cette expédition le déclarèrent publiquement.

Mokouaé était venue à Léalouyi assurément pour soutenir la cause du paganisme qu'elle jugeait ébranlée ; elle trouvait qu'au sérail de son frère on s'occupait trop de religion. Elle réprimanda les reines, les exhorta à ne pas se convertir ; elle s'attaqua au roi lui-même et « malheureusement ses paroles ont du poids ».

Coillard lui parla très franchement ;

« C'est une chose grave pour une personne dans ta position, de déclarer la guerre à Dieu. Ne te fais pas le ministre de Satan. Si tu ne te convertis pas et que tu te fasses une pierre d'achoppement sur le chemin de ceux qui voudraient se convertir, prends garde, Dieu peut t'enlever. »

Coillard devient encore plus pressant auprès de Léwanika. Les

entretiens sont très fréquents, souvent provoqués par le roi lui-même ; il semble que le moment décisif de la lutte soit arrivé :

Dimanche 23 juin 1895, soir. — Encore un dimanche, et rien ! Rien d'apparent du moins. Adolphe Jalla a prêché le matin sur Bartimée (Marc x) et moi, l'après-midi, j'ai développé quelques points : 1° que Jésus passait, et passait pour la dernière fois ; 2° l'opposition que plusieurs firent à Bartimée qui, lui, criait d'autant plus fort ; 3° Bartimée jetant son manteau, — le manteau d'un mendiant, des guenilles qui pouvaient l'embarrasser — et courant à Jésus.

Quand j'ai salué Léwanika, je lui ai dit à demi-voix : « Débarrasse-toi de ces guenilles ! » Il m'a regardé sans rien dire. Déjà à midi, j'avais eu un sérieux entretien avec lui, dans le cabinet d'Adolphe, commentant ces pensées du Sauveur et les lui appliquant directement : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse. » (Matth. XII, 30.)

Des blancs avaient traversé le fleuve à Kazoungoula, la civilisation approchait ; il fallait qu'avant elle, l'Évangile fût établi dans le pays.

Les affaires sont pressantes et graves. O mon Dieu, toi qui gouvernes les peuples et présides aux destinées des nations, conserve ce peuple, et fais tourner à son bien, à ta gloire et à l'avancement de ton règne, tous ces événements politiques. Si j'ai eu des torts, pardonne-moi, ô mon Père ! Mais ces brebis qu'ont-elles fait ? Oh ! épargne-les et tire le bien du mal, tu le peux.

Plusieurs noirs se décident pour l'Évangile ; le 21 juillet, au

culte du matin, Nolianga[1] rend témoignage de sa foi et Léwanika lui donne publiquement son approbation. Coillard voulut prendre la parole aussi, mais l'émotion ne lui permit de prononcer que quelques mots : « Mon père, dit-il au roi, j'ai été triste en t'entendant, nous t'attendions toi-même[2] ».

J'eus encore un long entretien avec lui. A une question très directe, il répondit que « tout ne se faisait pas en un seul jour, car il y aurait une trop grande commotion ».

Le lendemain, Léwanika vint voir Coillard.

Il fit tomber la conversation sur l'événement de la veille et dit que tous les gens s'attendent à ce qu'il se déclare chrétien et disperse son harem. « Nous l'attendons aussi, nous. » — « Oh ! fit-il, je ne suis pas si près que vous le croyez. Pense donc, renvoyer ces seize femmes toutes à la fois ! Ne serait-ce pas causer la dispersion de toute la nation, une révolution ? »

Et le roi pose une quantité de questions : que faire de ses enfants, des tombeaux, etc.

« N'entre pas dans la voie des compromis avec le monde, lui répond Coillard, tu n'en sortiras pas. »

Des deux parts on se rendait compte de la gravité du moment ; aussi une grande effervescence régnait-elle ; le parti païen fit un effort suprême auprès du roi, le menaçant de révolution et réveillant en lui des craintes superstitieuses ; il réussit ainsi à amener

1. Nolianga fut baptisée par M. Adolphe Jalla, le 6 janvier 1898, tandis que Coillard était en Europe. Elle reçut le nom d'Élisabeth. Voy. Ad. JALLA, *Pionniers*, p. 240.

2. Ad. JALLA, *Pionniers*, p. 153.

un arrêt et même un recul dans le mouvement de réveil qui avait commencé à la capitale. A Séfoula aussi, il y eut recul.

C'est à ce moment-là que l'état de faiblesse et de maladie de Coillard s'aggrava. Il se sentait arrivé au bout de la carrière et les questions les plus angoissantes se posaient à lui, entre autres celle d'un voyage en Europe :

« Elle m'avait bien hanté déjà[1]; mais je l'avais toujours envisagée de mauvaise grâce et avec un sentiment qui tenait de la frayeur. »

17 juillet 1895. — Dieu est pour nous un refuge et un appui, un secours qui ne manque jamais dans la détresse. (Ps. XLVI.) J'avais besoin que mon Dieu me le redise au commencement de cette nouvelle étape, ma soixante et unième. Je me sens si souvent troublé par les ombres de l'avenir! Où que j'aille, je suis désormais un fardeau. Comment vivre en Europe? Comment ici? Tout seul au monde! Je me remets entre les bras de mon Dieu et Père : « Ne me rejette pas au temps de la vieillesse; quand mes forces s'en vont, ne m'abandonne pas. » (Ps. LXXI, 9.)

O mon Dieu, que tout ce que j'ai, tout ce que je suis te soit consacré. Que je ne vive que pour toi seul!

Ce matin, après 5 heures, j'ai entendu des pas, puis des voix et une touchante prière qu'Adolphe a composée et fait chanter par nos enfants. J'ai été saisi d'une si grande émotion que c'est à peine si j'ai trouvé la force d'aller serrer silencieusement la main d'Adolphe et remercier ceux qui étaient encore là.

J'ai pensé tout le jour au retour de Jacob au pays de Canaan et à sa première visite à Béthel, après toutes ses

---

1. *Sur le Haut-Zambèze,* p. 556.

épreuves et tous ses chagrins : « Levons-nous et montons à Béthel et je ferai là un autel au Dieu fort qui m'a répondu au jour de ma détresse et qui a été avec moi dans le chemin où j'ai marché. » (Genèse xxxv, 3.) Et quelle préparation! Toute sa maison se purifie, se sanctifie, enfouit les dieux étrangers; et quelle réponse de Dieu qui le bénit et lui renouvelle les promesses d'autrefois !

Jeudi 25 juillet. — J'ai souffert toute la journée d'hier. Je n'avais pas dormi malgré une forte dose de laudanum. J'ai pu cependant m'occuper de mes jeunes gens.

Vendredi 26 juillet. — J'ai pu me traîner au village.

3 août. — Semaine de luttes et aussi de souffrances. J'ai été au village hier, j'en suis revenu épuisé.

Dimanche 4 août. — C'est dur de se sentir aux vieux fers. Journée misérable! J'ai végété.

Lundi 12 août 1895. — Je n'ai pas pu me lever hier pour prêcher, bien que je l'eusse fort à cœur. J'ai gardé le lit jusqu'à l'après-midi. Le roi a demandé à me voir. Pauvre Léwanika, il avait l'air triste. Aujourd'hui, je ne suis pas mieux. Impossible, de ma chambre, de me faire entendre de qui que ce soit. Si je meurs ici, je mourrai seul. Mais Seigneur Jésus tu seras avec moi, près, tout près de moi. Je n'ai personne d'autre, mais tu me suffis, toi. Oh! donne-moi ta grâce, abondance de ta grâce, grâce sur grâce, pour tout endurer, tout souffrir, sans me plaindre et te glorifier au milieu des plus grandes douleurs! Je puis triompher par ta grâce, moi, qui suis si sensible à la douleur physique!

Dès lors, pendant trois mois et demi, Coillard, dont l'état s'aggravait de jour en jour, ne tint plus son journal.

« Je relève, une fois encore, de maladie, écrivait-il le

26 août[1]. Affection des reins, inflammation de la vessie, que sais-je? Une légion de maux m'ont cloué sur mon lit pendant quinze jours. Et encore si nous en connaissions la vraie cause! Aussi, je crois qu'il me faut me résigner, quoi qu'il m'en coûte. Il faudra que j'aille à Kimberley pour consulter. De là au Lessouto, il n'y a qu'un pas. Ce qui m'effraie, c'est ce voyage en wagon; pourrai-je le supporter? Voilà dix mois que je suis souffrant et bon à rien. »

Le 2 septembre, il écrivait encore :

« J'ai eu une rechute et me voici de nouveau un peu mieux. Espérons que ce sera durable. J'ai donné de l'anxiété à mes amis. Je crois vraiment que je dois à la mission, à mes amis, de ne plus hésiter à envisager cette triste perspective de lever l'ancre en avril et d'aborder là où Dieu me conduira, là où il sait, où il veut, lui. »

Le 17 août, l'explorateur M. Alfred Bertrand, de Genève, arrivait à Léalouyi où il séjourna jusqu'au 12 septembre; cet hôte inattendu devenait tout de suite l'ami de Coillard et de M. et Mme Adolphe Jalla. On sait quel champion la Mission a gagné ce jour-là.

Le 13 septembre, la cinquième Conférence des missionnaires du Zambèze réunissait, à Léalouyi, M. et Mme Béguin de Nalolo, M. et Mme Goy de Séchéké, M. et Mme Louis Jalla de Kazoungoula: ceux-ci étaient remplacés sur leur station par M. et Mme Boiteux[2] récemment arrivés au Zambèze avec M. Davit[3] qui, lui, était monté à Léalouyi. La Conférence siégea jusqu'au 24 septembre;

1. A Alfred Boegner, impr. dans *J. M. E.*, 1896, p. 25-28.

2. De nationalité suisse, M. Émile Boiteux travaille encore à la mission du Zambèze.

3. De nationalité italienne, M. Davit a quitté le service de la mission du Zambèze en 1899.

les collègues de Coillard tinrent à ce qu'il parût à chacune de leurs séances, qu'à grand'peine il présidait de son lit.

« Le cher M. Coillard, écrivait M. Louis Jalla [1], nous a inquiétés tout le mois ; quelquefois nous craignions qu'il ne s'éteignît dans la nuit. Il n'a pu que de temps à autre s'asseoir à table avec nous et ses gémissements, jour et nuit, nous faisaient mal à tous. »

La Conférence décida le départ immédiat de Coillard; à partir de Kazoungoula, il voyagerait avec M. et Mme Louis Jalla qui devaient rentrer en Europe pour prendre leur congé réglementaire.

Le dimanche, 27 octobre, Coillard faisait ses adieux à Léalouyi:

« Ce matin, écrit Mme Adolphe Jalla [2], il a retracé l'histoire de notre mission. Il a rappelé la bonté de Dieu envers les Barotsis et il leur a reproché leur endurcissement. Cet après-midi, il a fait de sérieux appels au roi, aux chefs, à nos catéchumènes, aux femmes, à tous enfin. Puis il a donné la parole à ceux qui pouvaient avoir quelque chose à dire. Léwanika, le pauvre cher homme, voulut aussi rendre son témoignage : « Quel est le roi morotsi, dit-il, qui ait eu tout ce que j'ai eu : un missionnaire, un temple ? Il n'y en a point. Je suis triste que tu partes. J'ai dit. » Il faisait nuit quand nous sommes sortis de la chapelle. »

« Voilà donc ma carrière qui va, après tout, se clore, écrit Coillard [3], et se clore dans de sombres nuages. Je ne m'y attendais pas, je ne voulais pas y croire. Je m'obstinais à compter encore sur quelques années de ministère actif, et je nourrissais même secrètement l'espoir que c'est dans ce pays, à Séfoula disons-le, que je reposerais à côté de celle qui, pendant tant d'années, a partagé tous mes labeurs et toutes les péripéties de ma vie agitée. J'y comptais tellement, que je souriais de tout mon cœur aux nouveaux

1. *J. M. E.*, 1896, p. 24.

2. Ad. Jalla, *Pionniers*, p. 159-160.

3. Kazoungoula, 12 décembre 1895, impr. dans *J. M. E.*, 1896, p. 169 et suiv.; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 556 et suiv.



LÉALOUYI — LEVER DE SOLEIL VU DU TEMPLE

horizons que mon voyage chez Kakengé avait ouverts devant moi. Il m'a été dur de plier ma volonté à celle de mon Maître. Il me semblait que j'avais de si excellentes raisons! Le Seigneur ne discute pas, lui. Il appesantit sa main sur moi et, peu à peu, par un effet de sa grâce, il m'amena, une fois encore, à m'abandonner entièrement à sa volonté. Il m'apprit même, tout à nouveau, à la trouver non seulement parfaite, ce dont nous ne doutons jamais, mais aussi bonne et agréable.

« Je fis donc, avec l'aide de mes garçons, ce que je pus en fait de préparatifs, ce qui ne veut pas dire grand'chose. Je désirais ardemment visiter, au moins une dernière fois, le village; ce désir de mon cœur ne me fut pas accordé, désappointement d'autant plus amer que je ne pouvais pas recevoir de visiteurs, sauf de rares exceptions. J'eus la douloureuse satisfaction d'un tête-à-tête avec André, mon pauvre enfant prodigue. Il reviendra, j'en ai la confiance, et ses confessions me l'affirment, mais, pour le moment, il en est encore à paître les pourceaux et à envier leurs carouges. Le roi, lui, qui venait me voir assez fréquemment, me disait un jour : « Ah! si je ne suis pas encore sauvé, ce n'est pas ta faute. Tu ne t'es pas donné de repos, mais tu ne m'en as pas donné non plus. »

« Le Seigneur, dans sa bonté, me donna assez de force et de grâce pour adresser à nos chères gens mes dernières exhortations et mes adieux.

« Et puis... le 30 octobre, trois ans donc, presque jour pour jour, après mon arrivée, je quittais Léalouyi, la termitière de Loatilé qui m'est devenue si chère, et, porté en litière, je partais tout seul pour Séfoula. Les Adolphe Jalla devaient partir le lendemain et aller m'attendre à Nalolo. Trajet bien mélancolique et bien douloureux! C'était la première fois de ma vie que je me trouvais berné sur ce matelas

que chaque pas des porteurs faisait rebondir. Et puis, cette litière se cassa, il fallut à plusieurs reprises la raccommoder; puis survint la nuit, un violent orage éclata; le wagon qui nous avait devancés avec les bagages s'était ensablé. C'est au milieu de la nuit que nous atteignîmes la station. Plus de lumière à la fenêtre maintenant. Personne ne nous y attendait — et qui nous aurait attendus, je vous prie? Je me jetai sur mon lit où je me tournai et retournai dans l'angoisse jusqu'au matin. Je passai deux jours à Séfoula. La réunion d'adieux, très nombreuse et intéressante, fut un rayon de soleil.

« Le samedi matin, je me remis en litière pour Nalolo. Mais avant que mon triste cortège se mît en route, m'arriva un exprès d'Adolphe. Qu'est-il donc arrivé? J'ouvre le billet qu'il me tend. Quelle atterrante nouvelle! Séonya, mon garçon, vient de se tuer d'un coup de fusil, en chassant des canards! Les Adolphe conduisirent son cadavre à Nalolo, où je ne pus que dégonfler mon cœur sur son tombeau. Quel nuage sur le commencement de ce voyage que tout concourait déjà à rendre si triste!

« Les Adolphe Jalla m'accompagnèrent jusqu'à Séoma et M. Goy vint à ma rencontre dans les parages de Katima-Molilo. Malgré tous les soins qu'on avait mis à rendre mon canot aussi confortable qu'un canot peut l'être, le voyage m'éprouva beaucoup. Il me semblait parfois que je ne pourrais jamais arriver à Kazoungoula. M'y voici pourtant, par la bonté de Dieu. Je ne suis pas sans de vives appréhensions au sujet du voyage en wagon qui est devant moi, bien autrement pénible que le voyage en canot. Mais j'ai tort. Le mieux c'est de m'abandonner entièrement au Seigneur et de me confier en lui. Il ne se trompe jamais.

« Les Adolphe Jalla tout d'abord, puis les amis Goy et les Louis Jalla ensuite, m'ont prodigué tous les soins que

peut inspirer l'affection. Il n'en est pas moins vrai que tomber malade, dans ce pays, seul et sans secours médicaux éclairés, c'est chose cruelle. Dans notre ignorance, nous faisons pour le mieux. Nous combattons souvent les symptômes et nous ignorons la nature du mal. Dieu est miséricordieux envers ses enfants. Il l'a été envers moi : car, outre les amis que j'ai mentionnés, il m'a fait trouver parmi mes garçons, non seulement une affection que je connaissais bien déjà, mais aussi un dévouement dont je me doutais peu et qui ne s'est jamais démenti.

« Sémondji, surtout, a été un garde-malade admirable, devinant mes besoins, s'ingéniant pour tenter mon appétit et égayer ma chambre de malade, faisant tout avec empressement, joyeusement et sans bruit. Il ne m'a jamais quitté, ni nuit ni jour. Le soir, quand il étend sa natte au pied de mon lit, il faut l'entendre épancher son cœur en supplications, demandant un peu de mieux, un peu de sommeil pour « son père, ce vieux serviteur de Dieu ». Dans la nuit, il est sur pied au premier appel. Qu'aurais-je fait sans lui? Qu'aurais-je fait s'il se fût fatigué de son service? En apprenant ma résolution de quitter le pays pour chercher des secours médicaux, il m'a instamment supplié de ne pas le laisser en arrière. Il ira partout où j'irai. Et si j'allais en Europe? Eh bien! oui, il y ira, lui aussi, à moins que je ne le renie comme mon enfant. C'est jouer gros jeu, je le sais, mais il me semble voir si clairement la main de Dieu en tout cela, que je suis sans crainte. Quant à mon pauvre Nyondo, lui, il est marié, donc pas question de l'emmener. Et puis nous comptons sur lui pour l'évangélisation. Pauvre garçon! chaque fois qu'il était question de mon départ, il mettait sa tête sur ses genoux et se prenait à pleurer. Il a voulu m'accompagner jusqu'ici, et, comme je m'y attendais, nous avons eu des scènes attendrissantes. »

Coillard était arrivé à Kazoungoula vers le 21 novembre.

« J'ai passé trois semaines à Kazoungoula, attendant le wagon qui amenait mes bagages de la Vallée. Il est arrivé enfin, et, dans quelques jours, nous traverserons le fleuve. A cette douloureuse perspective, vous le comprenez, j'ai le cœur gros. C'est un bouleversement complet de mes plans et de mes désirs. Et cependant, un rayon de lumière éclaire mes ténèbres et ma tristesse. Quelle différence entre mon passage d'aujourd'hui et celui de 1884! Alors, pas une âme dans cette immense contrée qui connût le nom même du Seigneur, pas une qui le priât.

« Aujourd'hui, reconnaissons-le à sa gloire, le Seigneur a fait de grandes choses. Cette station même de Kazoungoula le témoigne avec son grand village, où tout est si prospère.

« Malgré les départs et les défections qui nous ont si souvent affligés, nous avons actuellement sept missionnaires européens, six dames, six évangélistes et leurs femmes, tous dévoués à notre mission, tous unis par les liens intimes d'une famille. Nous comptons cinq stations florissantes et, sur chacune d'elles, un nombre plus ou moins grand de Zambéziens qui professent avoir trouvé le Sauveur. Aujourd'hui, on chante ici les louanges de Dieu et on prie.

« Mais ce qui me remplit de joie et de reconnaissance envers le Seigneur, c'est surtout cette école d'évangélistes avec dix élèves que nous avons confiée à Adolphe Jalla. Mon pauvre Séonya était le onzième et Sémondji eût fait le douzième; ce sont tous des jeunes gens du pays et le fruit de nos écoles.

« Et puis voilà M. et Mme Mercier [1] qui vont relever les

1. M. et Mme Ivan Mercier, de Genève, étaient partis d'Europe à la fin de janvier 1896; ils furent arrêtés par la peste bovine; après avoir passé un an

ruines de Séfoula et y ouvrir enfin notre école industrielle. Ne sont-ce pas là les lueurs qui annoncent l'aube du jour où la gloire de Dieu brillera dans ce pays, et où les ténèbres du paganisme se dissiperont ?

« Faut-il le confesser ? je ne puis m'empêcher de caresser l'espoir que mon départ du Zambèze n'est pas définitif. Dieu peut me rendre la santé, renouveler ma jeunesse et me permettre de revenir un jour dans ce beau champ de travail, alors que la moisson sera mûre et que ceux qui ont semé et ceux qui auront déjà moissonné pourront se réjouir ensemble. »

Kazoungoula, 25 novembre 1895. — Me voici, pauvre invalide, en route pour quitter le Zambèze ! Où m'arrêterai-je ? A Kimberley pour une consultation médicale, de là au Lessouto pour refaire ma santé et puis de là, probablement, en Europe. Personne ne saura jamais ce que j'ai souffert et souffre encore. Je demande ardemment au Seigneur de m'apprendre à souffrir et de me donner sa grâce. Certainement je ne suis pas du bois dont sont faits les martyrs, loin de là.

Le mardi 17 décembre, Coillard et M. et Mme Louis Jalla partaient de Kazoungoula.

La perspective de ce long voyage me terrifiait. Nous nous aperçûmes bientôt que nos wagons presque vides étaient encore trop chargés, trop lourds ! Quels monstres que ces voitures ! On dirait une maison à trois étages. Je n'ai jamais vu chose pareille ! Par surcroît de malheur, la pluie nous a surpris, le pays est devenu un marais et, au lieu d'une étape,

au Lessouto, ils se remirent en route pour le Zambèze en avril 1897 ; mais la disette, puis la maladie les forcèrent à rebrousser chemin et, après un nouveau séjour au Lessouto, ils rentraient en Europe en mai 1898.

nous avons mis trois jours pour arriver à Léchoma, et je pourrais ajouter trois nuits.

En arrivant à Stoffel [1] je fus pris d'une crise affreuse. Je ne sais pas si, au Borotsé, j'ai plus souffert.

Quel étrange voyage pour un malade ! Quand je m'en épouvantais, j'étais loin de penser que je devrais être malade comme si je ne l'étais pas. De nuit, peu de sommeil ; de jour, il n'en est pas question.

Nous nous sommes séparés lundi (30 décembre) des Louis Jalla ; eux sont restés campés sur le bord de la plaine. Il avait tant plu, le chemin était si défoncé, les bourbiers si épouvantables, que nous décidâmes que je conduirais une voiture avec les deux attelages jusqu'à Gazouma même, et que, de là, je renverrais les attelages chercher mes amis, l'affaire de deux jours au plus. Deux jours ? Eh bien, en voilà quatre ! Le 31 décembre, nous avons gargouillé dans des bourbiers où le soleil nous a laissés ; le 1er janvier (1896), nous sommes tombés de Charybde en Scylla. Impossible de faire l'histoire de ces malheureux jours. Il suffit de dire que nous avons mis vingt-quatre jours de Kazoungoula à Pandamatenga [2]. Moi qui aurais dû être à l'abri de l'humidité et n'avoir pas de souci, je me trouvais obligé de m'occuper de ma voiture, de crier, de m'égosiller, pour faire tirer les bœufs et, épuisé, de prendre mon parti de passer la journée et même la nuit dans ce bourbier.

« Je me demandais quelquefois [3] si j'arriverais jamais au terme de ce voyage extraordinairement aventureux et péni-

1. A une vingtaine de kilomètres au sud-est de Léchoma.

2. Louis Jalla écrit le 7 janvier : « Il y a aujourd'hui vingt et un jours que nous quittions Kazoungoula et nous ne sommes qu'à trois jours de marche de notre station. » *J. M. E.*, 1896, p. 175.

3. Lettre à Alfred Boegner, Boulawayo, février 1896, impr. dans *J. M. E.*, 1896, p. 176 et suiv. ; — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 561 et suiv.

ble. Mais qui se lasserait de le répéter? Le Seigneur est bon et fidèle. Comme sa présence illumine les ténèbres, et comme sa communion fortifie ! Que de leçons il nous enseigne dans les difficultés et que de bénédictions il nous fait trouver dans les épreuves ! C'est alors que nous apprenons « les chants de la nuit ». Ne croyez-vous pas que ce soit un ange qui veille à notre chevet et qui, durant notre sommeil agité et entrecoupé, vient murmurer à notre oreille un message d'En-Haut, une promesse, une prière et une louange : « Ma grâce te suffit. » — « Ne vous inquiétez de rien, car il prend soin de vous. » — « Invoque-moi au jour de ta détresse, je t'en délivrerai et tu me glorifieras, » etc. Qu'ils sont doux ces chants de la nuit ! Pour qui les apprend à l'école du Seigneur, les circonstances extérieures sont singulièrement transformées et sanctifiées, et même le désert, sa solitude, et ses impraticables bourbiers, deviennent autant de Béthels. Je bénis Dieu de m'avoir fait passer par là.

« De Pandamatenga à Boulawayo, le voyage a été beaucoup moins difficile. Les pluies ont complètement cessé, les marécages se sont desséchés, les étangs avaient de l'eau et la route était bonne. Durant ces 300 milles, nous n'avons pas rencontré âme qui vive, si ce n'est quelques Bushmen qui errent dans ces bois. Quel est l'avenir de ce pays? Sera-t-il jamais habité, colonisé?

« A présent, ces immensités, où règne un silence de mort que les cahotements de nos voitures et les claquements de nos fouets seuls interrompent, ont un je ne sais quoi d'indéfinissable qui vous saisit. On s'y sent petit, impuissant, perdu !

« C'est le 15 février que nous arrivâmes enfin à Boulawayo. Je n'aurais pas pu aller plus loin ; j'étais à bout de forces. Le lendemain, j'étais admis à l'hôpital. C'est ici, qu'il y a dix-huit ans, Lobengoula nous avait retenus prisonniers. »

Après avoir séjourné quelque temps à Boulawayo, Coillard en partait, pour arriver à Palapchoué le 6 mars.

« Le voyage de Boulawayo ici a été des plus pénibles[1], le wagon me tue. J'ai dû louer une wagonnette à ressorts. »

Nous avons eu le bonheur d'arriver et de vendre tous nos bœufs, quelques jours avant que la peste bovine éclatât.

Nous n'avons qu'à bénir Dieu et à adorer ses voies [2]. Quinze jours de plus de délai en voyage, et nous nous trouvions, avant d'atteindre Boulawayo, en pleine peste bovine et en pleine guerre[3] — arrêtés n'importe où, dans l'impossibilité d'avancer — à la merci de ces farouches Matébélés pour qui le brigandage et le massacre sont des parties de plaisir.

Coillard partait de Palapchoué, le mercredi 18 mars 1896.

24 mars 1896. — Nous sommes à Sélényé, deux étangs à la frontière du pays de Khama et de celui de Séchélé. Je souffre horriblement et je soupire après le moment où j'en aurai fini avec le wagon.

Coillard arriva le 27 mars à Gaberone et en repartit le 6 avril; il rencontra Louis Jalla qui l'avait devancé et qui, inquiet, revenait à sa recherche.

Le 7 avril il atteignait, à Maféking, la voie ferrée; il prenait le train le 10 avril, pour arriver le 11 à Kimberley. Là, M. et Mme Jalla le quittaient et partaient pour le Cap et l'Europe, tandis que le jeudi 16, Coillard entrait à l'hôpital où il subissait une très grave opération.

Le mardi 28 avril, Coillard quitta l'hôpital; il dut renoncer,

---

1. Lettre à Alfred Boegner, Palapchoué, 14 mars 1896, impr. dans *J. M. E.*, 1896, p. 220 et suiv.

2. *Sur le Haut-Zambèze*, p. 567.

3. La seconde guerre des Matébélés contre l'Angleterre venait d'éclater.

étant trop faible, à aller au Lessouto. Après avoir passé des jours bienfaisants à Wellington et à Stellenbosch dans les familles d'Andrew Murray et du révérend Neethling, puis au Cap chez M. et Mme Cartwright, il s'embarqua le jeudi 21 mai pour l'Europe.

D'avance, il avait retenu sa place sur le *Warwick Castle,* un vapeur irrégulier qui amenait des troupes.

Quand mon ami M. Cartwright, raconte Coillard[1], découvrit que je devais occuper une cabine de deuxième classe avec cinq autres passagers, il fit tout ce qu'il put pour m'empêcher de m'embarquer sur ce vieux navire, et pour me persuader d'attendre une semaine de plus. Malgré mes protestations, un jour qu'il passait devant le bureau, il entra et demanda qu'on transférât ma place sur le *Drummond Castle,* un splendide bâtiment. « Bien fâché, lui répondit-on, mais toutes les places sont prises, il n'en reste pas une seule. »

Nous n'étions débarqués en Angleterre que depuis peu de jours, quand arriva l'atterrante nouvelle du naufrage du *Drummond.* Il avait sombré en quelques minutes au milieu de la nuit sur les récifs d'Ouessant, avec tous les passagers et tout l'équipage. Trois vies sauvées seulement !

Comment ne pas me recueillir et ne pas chercher à comprendre la voix de mon Dieu? Après quarante ans d'une carrière si accidentée, si pleine d'aventures, d'épreuves et de dangers, mais aussi de délivrances et de bénédictions, ramené si récemment encore du bord de la tombe, échappé aux malheurs de la peste bovine et au massacre des Matébélés, arraché pour ainsi dire au naufrage, et rendu, comme par miracle à la santé que je n'espérais plus, je me demande si ce n'est pas que mon Maître ait encore pour moi quelque chose à faire, soit en Europe, soit en Afrique.

---

1. *Sur le Haut-Zambèze,* p. 569.



MAFOULOS DU ROI — LA PLACE PUBLIQUE (1909)

CHAPITRE XII

EN EUROPE

1896-1898

En mer. — « Faisons du bien. » — Paris. — Londres. — Vœux. — Quinze ouvriers! — A Contrexéville. — Au synode des églises vaudoises du Piémont. — A Sainte-Croix. — En Angleterre. — Retraite pastorale à Paris. — *Sur le Haut-Zambèze.* — A Montauban. — Les Zambézias. — A Saint-Jean-du-Gard. — Le repos en Christ. — En Suisse. — A Paris. — En Angleterre. — Souvenirs d'enfance. — J.-E. Paur. — Nouvelle cure à Contrexéville. — En Écosse. — En Hollande. — Baptême de Sémondji. — Centenaire de l'Édit de Nantes. — Jubilé cinquantenaire des Asiles John Bost.

A bord, 21 mai 1896. — Oui, en mer, la face tournée vers l'Europe. Il y a près de quarante ans que j'ai quitté la France et je n'avais alors que vingt-trois ans. Je n'avais, certes, nul désir de quitter ma vieille Afrique. C'est maintenant ma patrie. Comment ne pas l'aimer ce pays où Dieu m'a appelé, où j'ai été si béni et où j'ai tant souffert? Quelqu'un demandait à M. Neethling si je reviendrais en Afrique : « Revenir? dit-il, quelle question! Frère Coillard ne pourrait pas vivre ailleurs. » Et c'est vrai.

« Je vous demande de faire de mon retour en Europe le sujet d'ardentes prières [1]. Dans mes circonstances, ce retour

---

1. Lettre à Mme Siordet-Dubois, Stellenbosch, 5 mai 1896.

prend un caractère très sérieux, je dirais presque solennel. Il faut qu'il en résulte un bien permanent pour l'œuvre du Seigneur. »

Coillard redoutait le bruit qui pourrait se faire autour de lui ; encore d'Afrique il écrivait à Alfred Boegner (1er avril 1896) :

« J'ai été surpris de trouver, dans le *Journal des Missions*, ma lettre du mois d'août où je vous parlais de ma maladie. Pourquoi me mettre tant en évidence ? D'aucuns pourraient, non sans raison, s'en formaliser. Un ami qui se croit lésé me reprochait ce qu'il appelle « la demi-adoration » que, dans un certain cercle, on a pour moi. Dieu m'est témoin que je ne courtise ni la popularité ni l'engouement. Je sais, par expérience, que ce n'est que du sable mouvant. »

A bord, 25 mai. — Hier, dimanche, j'ai prêché, parlé plutôt, sur Ésaïe xxxv, 1. On était très attentif. Le Seigneur m'a entendu et me donnera hardiesse et puissance. Je le lui demande tous les jours. Sûrement ce n'est pas en vain qu'il m'appelle en Europe quand je n'avais nulle envie d'y aller, au contraire. Oh ! que je sens mon incapacité et le besoin d'une entière dépendance de mon Dieu !

11 juin. — A l'entrée de la Tamise ! Demain matin à Londres ! O mon Dieu, je suis à toi, corps et âme, fais de moi ce qu'il te semblera bon !

Quel beau voyage ! Pas une fois le mal de mer. J'ai eu de bons moments de prière. Et je crois que mon Dieu me bénira partout, chez les amis qui me recevront, dans les réunions, partout. Je le lui demande sans cesse.

---

1. *J. M. E.*, 1896, p. 303 et suiv.

De Londres, il écrit à Alfred Boegner (13 juin) :

« Vous le voyez, la bonne main du Seigneur a été sur nous. Il m'a comblé de bénédictions. Je ne puis que chanter le psaume CIII, et vous demander de mêler vos actions de grâces et vos louanges aux miennes. En me retrouvant, une fois de plus, sur le sol de notre vieille Europe, je pense à Jacob retournant à Béthel pour y sacrifier et s'y consacrer à nouveau au Seigneur.

« Si vous attendez quelque chose de moi, souvenez-vous que je ne suis qu'un pauvre vase fêlé et vide, et demandez ardemment au Seigneur qu'il me remplisse de sa grâce et m'oigne de son Saint-Esprit. Je viens à vous tremblant, plein de défiance de moi-même, écrasé par le sentiment de mon incapacité. Je suis rouillé, je ne suis plus l'homme de la mission. Mais je sens, de plus en plus, combien je dois me rejeter entièrement sur le Seigneur. Le trouble de mes pensées est un manque de foi, je le sais ; Dieu n'a-t-il pas choisi les choses folles de ce monde, les faibles, les méprisées, les viles et les ignorantes, et même celles qui ne sont point, pour accomplir son œuvre et glorifier son nom ?

« Qui a fait la bouche de l'homme, ou qui a fait le muet ou le sourd, le voyant ou l'aveugle ? N'est-ce pas moi, l'Éternel ? Va donc maintenant », dit-il à Moïse. « Va donc, maintenant », m'a-t-il dit. Je l'ai compris. Cela me suffit. »

Le mandat que Coillard reçut alors de Dieu, n'était pas seulement de faire connaître et aimer un champ de mission spécial ou la Mission elle-même ; il voyait devant lui une tâche plus vaste, il voulait être en bénédiction :

« Oh ! faisons du bien, toujours du bien[1], à tous du bien, par la grâce de Dieu demeurant et débordant en nous. »

1. Lettre à Alfred Boegner, Londres, 3 juillet 1896.

« Recevoir du bien, faire du bien, voilà qui est digne de nous, n'est-ce pas[1] ? Quelle belle vie que celle qui serait une illustration vivante de cette belle devise. »

Tout de suite des réunions s'organisèrent en Angleterre ; on voulait avoir Coillard partout ; mais il se devait d'abord à sa patrie ; il écrit à Alfred Boegner (13 juin) :

« Vous attendez sans doute que je vous parle de mes plans. Hélas ! je me sens, comme mon Sémondji, tout étourdi dans ce grand tourbillon et ce vaste désert de Londres. Il me faut d'abord me recueillir et entendre la voix de Dieu. Vous désirez que je vienne à Paris au plus tôt et cela est bien naturel. »

Jeudi 18 juin. — Quitté Londres ce matin. Belle traversée et beau voyage. Arrivé à Paris à 7 heures du soir. Une vraie ovation ! J'en étais tout ahuri. Je croyais qu'il y avait méprise et qu'on m'avait pris pour un autre. J'étais une bûche de bois qu'on se passait d'embrassade en embrassade. Je croyais rêver. Pourquoi tous ces témoignages d'affection ? C'est bien preuve qu'on ne me connaît pas.

Dimanche 21 juin. — Jours remplis. Les visites se succèdent à la Maison des Missions, comme sur un écran.

J'ai devant moi une semaine chargée ; que Dieu me soit en aide !

26 juin. — Quelle semaine ! Quel monde que ce Paris !

Le dimanche 28 juin eut lieu, à l'Oratoire, une réunion organisée par la Société des Missions ; un officier malgache, chargé par la reine d'un message pour le Comité des Missions y assistait ; on devait entendre Coillard et M. Benjamin Escande, missionnaire au Sénégal.

1. Lettre à Alfred Boegner, Exeter, 7 juillet 1896.

Grande réunion à l'Oratoire, comble, une masse de gens debout. M. E. Lacheret, en m'introduisant, et M. Édouard Sautter, en me répondant, ont fait d'admirables discours. Ce dernier surtout a laissé parler un cœur qui débordait. Oh! combien je me sentais petit, humilié! Moi, j'ai fait un pot-pourri de ce que j'avais à dire. Comment se fait-il que je ne parle pas avec la même liberté avec laquelle je prie? J'ai plus peur des hommes que de Dieu. Oh! si seulement je pouvais sentir que je suis en sa présence, et que j'ai un message de sa part.

Le lendemain, Coillard retournait en Angleterre; il assistait, à Londres, à une séance jubilaire de l'Alliance évangélique, puis il prenait part à des réunions religieuses à Mildmay, à Exeter, à Guildford et à Keswick; à propos de ces dernières, il écrivait à M. Jeanmairet [1] :

« Je ne puis vous dire combien j'ai été béni dans mon âme. De toutes les réunions, celles qui m'ont fait le plus de bien ce sont les leçons bibliques de M. Hubert Brooke. Je n'ai jamais entendu chose pareille. Si vous aviez été là, vous auriez certainement senti, comme moi, que nous connaissons et comprenons peu notre Bible. Ce sont des mines d'or et de diamants que nous ne savons pas encore exploiter. Je parle de moi. »

Coillard était constamment obligé de parler en public, et chaque fois, c'était une humiliation pour lui :

« Je me sens très fatigué et je le suis depuis plusieurs jours [2]. C'est, je crois, parce que je ne suis pas à la hauteur

1. Contrexéville, 18 août 1896.

2. Lettre à Alfred Boegner, Londres, 4 juillet 1896.

de ma tâche, et cela me jette dans la poussière, au pied du Trône. »

3 juillet 1896. — J'ai parlé dans la grande salle de Mildmay, j'ai complètement échoué. On ne m'a pas entendu et je n'ai rien dit qui vaille. Hudson Taylor a été admirable. Je suis humilié. C'est bon que je sois humilié. Mais, Seigneur, pourquoi m'as-tu confié les intérêts de ton œuvre ?

7 juillet. — Qu'il me soit donné de faire connaître ouvertement et librement le mystère de l'Évangile ! Que j'en parle avec assurance comme je dois en parler ! (Éph. VI, 19, 20.) Que mon Dieu magnifie sa puissance dans ma faiblesse !

17 juillet. — Quand je vois des gens comme les Brooke, M. Wright et tant d'autres, ma place parmi eux est bien bas. Je vois partout des géants et parmi ces géants je suis un nain. Mais l'exemple de Jésus n'est pas une abstraction ; il aide ceux qui veulent le suivre. Sa grâce abonde en eux. Je voudrais qu'elle abondât en moi. Je sens que j'ai encore un degré à monter pour entrer dans la possession entière de cette vie supérieure dont on parle tant et que je possède si peu. Quant à me donner, je me suis donné au service du Maître et je crois l'avoir fait entièrement, malgré mes chutes.

19 juillet. — Je suis frappé comme tout le monde parle bien, les Anglais, l'anglais, les Français, le français. Je ne sais ni l'un ni l'autre, hélas ! Ce sont des outils rouillés.

Le lendemain de son jour de naissance, il écrit à M. et Mme Alfred Boegner (18 juillet) :

« Merci pour vos affectueux messages. Les vœux d'un enfant de Dieu ce sont des prières, des prières que Dieu entend et qu'il exauce par la rosée de ses bénédictions. Il

m'est bien doux de penser que nombre d'amis se sont souvenus de moi au Trône de la grâce, hier tout particulièrement. Voilà donc encore une borne milliaire passée. Combien m'en reste-t-il encore ? Le départ, je l'attends et le signal du Maître ne peut que me rendre radieux. Mais s'il veut encore se servir de moi ici-bas, je n'en murmure pas. Je crois que les anges, s'ils le pouvaient, envieraient notre service. C'est bien beau d'être un héraut de la Bonne Nouvelle du salut dans les pays couverts encore des ténèbres de la mort. Et si le Seigneur m'accorde l'ardent désir de mon cœur, c'est là que son ange me trouvera. Ne demandez pas à Dieu pour moi une longue vie. Non, demandez plutôt que Dieu me retire, avant que je sois obligé de sortir du harnais ou de déposer la cuirasse.

« Ne prions pas, comme dans l'église anglicane, que Dieu nous préserve de mort subite. Mourir comme M. Verny[1] en prêchant ou comme M. Bersier en travaillant, c'est une translation que j'envie. Ne vous demandez-vous jamais quand et comment Dieu vous appellera ? Nous en parlions souvent avec ma chère femme. Elle avait des craintes, elle avait peur des souffrances physiques. Elle disait toujours qu'elle bénissait Dieu de n'être pas née au temps des martyrs. Aussi, quand elle vit sa fin approcher, elle me disait : « Si c'est là mourir, vois-tu, ce n'est ni si difficile ni si dur que nous le pensions. Toujours portée sur les bras éternels. »

« Je prends note de ce que vous dites de notre intercession mutuelle. Demandez aussi pour moi la puissance de l'Esprit. Oh ! si le Seigneur voulait se servir de moi pour faire quelque bien en France parmi nos chères églises, celles de campagne surtout ! »

---

1. L.-E. Verny, pasteur de l'église de la Confession d'Augsbourg à Paris. En 1854, prêchant à Saint-Thomas, à Strasbourg, il s'affaissa dans la chaire. — Alfred Boegner est mort en chaire à La Rochelle, le 25 février 1912.

Le 7 août, Coillard revint à Paris, et le 10 août, il allait à Contrexéville affermir sa guérison par une cure. Ce fut là un temps de repos, de recueillement et de prière.

Il était très préoccupé par la famine qui sévissait au Zambèze et par la peste bovine qui avait coupé toute communication; il voulait, d'autre part, le développement de son œuvre. Pour cela, il lui fallait un puissant renfort. Du Zambèze, il avait déjà écrit, en 1892, qu'un renfort de dix ouvriers lui était nécessaire [1].

Le 14 juillet 1896, apprenant la mort de M. Goy, à Séchéké, il s'écrie :

Pauvre Mme Goy! pauvres enfants! pauvre mission! Serait-ce le début de l'exaucement de nos prières pour du renfort? Dieu ne travaille pas comme nous.

Et il écrit à Alfred Boegner (15 juillet):

« Hélas! le cercle de notre famille du Zambèze était si petit et voilà une nouvelle brèche! Donc, ce n'est plus dix, mais onze ouvriers qu'il nous faut, sans compter les docteurs et les artisans. Notre Maître n'est pas pauvre; il n'est pauvre ni en hommes, ni en fonds, ni en amour, et Jésus nous dit : « Demandez! priez! » Demandons donc, prions, et nous aurons l'abondance. Ayez assez de foi pour être audacieux. »

« Si vous saviez [2] comme mon cœur brûle en pensant au Zambèze. »

En effet, le moment était grave, la mission du Zambèze était « rachitique »; après treize ans d'existence, elle ne comptait plus, en Afrique, que quatre missionnaires consacrés, pour cinq stations. Or, il fallait occuper les points stratégiques du pays, relier les stations existantes du haut et du bas par de nouvelles stations, faire de la mission un tout cohérent.

1. Voy. ci-dessus, p. 266-267.

2. A Alfred Boegner, Contrexéville, 11 août 1896.

« De mon voyage chez Kakengé, de mes observations au contact des étrangers qui affluent à la capitale, je remportai [1] l'impression profonde de l'immensité de notre œuvre et de l'urgence extrême de ses besoins. De fait, nous ne sommes limités que par notre pénurie d'hommes et d'argent ; autrement nous pourrions nous étendre des confins du Kalahari au Congo belge et des sources du Zambèze jusqu'à son confluent avec la Kafoué. Et quand je pense que toutes ces régions sont là, devant nous, et que personne ne nous en dispute l'occupation, quelle écrasante responsabilité !

« Le roi Léwanika n'avait pas encore postulé le protectorat de l'Angleterre, qu'à son insu, son pays tombait dans la sphère d'influence de cette puissance. La voie ferrée s'approche à grands pas, le torrent débordant de l'immigration européenne menace le peuple de son invasion et le serre de près. Est-il une heure plus critique dans l'histoire d'une peuplade africaine? L'œuvre ne s'impose-t-elle pas d'urgence?

« Hantés, obsédés par ces pensées, Louis Jalla et moi nous quittions le Zambèze et arrivions en Europe. Nous nous sentions presque coupables de désertion en laissant à la brèche ces quelques hommes surmenés, écrasés. Leur héroïsme! nous en étions fiers. Mais nous avions un poids sur le cœur : n'allaient-ils pas succomber dans cette lutte inégale? Et si Dieu, malgré nous, nous appelait en Europe, n'était-ce pas, peut-être, pour réclamer du secours et pousser un cri de détresse?

« Ce cri, il s'est échappé de nos cœurs : « Quinze hommes ! disions-nous, donnez-nous quinze hommes ! »

---

1. Jacques-L. Liénard, *Notre voyage au Zambèze*, préface de Coillard, p. XX-XXI.

C'est à Contrexéville que Coillard articula pour la première fois ce chiffre de quinze, lorsqu'il écrivait à Alfred Boegner le 11 août [1] :

« Notre dernier deuil (la mort de M. Goy), est un coup de tonnerre ; réveillera-t-il nos églises et nos jeunes gens ? Eh bien oui, je le crois. Il nous faut quinze ouvriers pour le Zambèze !... « Quinze ! vous n'y pensez pas, me dit quelqu'un en levant les mains au ciel. Et où prendre l'argent ? » — Oui, levons les mains au ciel, les cœurs aussi, et nous aurons les hommes et l'argent, quelque audacieux que cela paraisse. Je ne puis pas m'agenouiller sans crier : « Et ces quinze, Seigneur ? »

Coillard se préparait à la redoutable campagne qu'il allait entreprendre.

« Je suis venu ici [2] faire une cure et mon docteur est si content de moi qu'il m'assure une complète guérison. « Vous serez encore vous-même, » me dit-il. N'est-ce pas l'accomplissement de la promesse que ceux qui s'attendent à l'Éternel renouvellent leurs forces et que les ailes leur reviennent comme aux aigles ? Le reste de la promesse est bien beau : « Ils courent et ne se lassent point ; ils marchent et ne se fatiguent point. » Je vais, je n'en doute pas, en faire la douce expérience dans ces visites à travers les églises et en divers pays. J'y compte. Je compte aussi sur les prières ardentes d'amis comme vous, pour demander au Seigneur que ce soit l'occasion d'un puissant réveil et d'abondantes bénédictions. Demandez, oh ! demandez avec la foi qui

1. Impr. dans *J. M. E.*, 1896, p. 405-406.

2. Lettre à Mme Wetzel, Contrexéville, 14 août 1896.

transporte les montagnes, que de nombreuses vocations se révèlent parmi nos jeunes gens chrétiens! »

Le 28 août, il quittait Contrexéville, passait par Rothau, où il faisait visite à la famille Boegner, puis, « réconforté et vivifié, » il partait pour les Vallées vaudoises du Piémont où il assistait, avec M. Louis Jalla, au synode de l'église vaudoise.

« C'est un temps de fête, écrit-il[1]. Mais je sens combien, dans des circonstances pareilles, il faut veiller pour que notre vie ne s'évapore pas et pour que nous ne devenions pas des cymbales bruyantes. »

Dimanche 6 septembre 1896. — Grande réunion à Saint-Jean. J'ai bégayé. O mon Dieu! pardonne! Mais tu peux te glorifier même par l'infirmité de tes enfants et tirer le bien du mal.

Le jeudi 10 eût lieu la consécration de M. Auguste Coïsson[2], missionnaire, désigné pour le Zambèze.

Coillard jouit beaucoup de son séjour à La Tour.

J'ai de la joie à cultiver tous ces amis. Quel puits d'érudition, quel foyer ardent que M. Georges Appia! Son fils Henry, beaucoup plus calme, ne l'est pas moins.

De là, Coillard revint à Turin, puis, par Genève, il se rendit à Sainte-Croix (canton de Vaud) pour l'assemblée annuelle des étudiants. A peine débarqué, il se rend à leur réunion (23 septembre) :

Leur chant me saisit; puis ils s'assirent et, sans un seul mot d'introduction, on me fit signe qu'on s'attendait à ce

1. A Alfred Boegner, Luserne-Saint-Jean, 4 septembre 1896.

2. Originaire des Vallées vaudoises, M. Coïsson travaille encore au Zambèze.

que je parlasse. Je parlai sur la vocation du jeune serviteur de Jésus-Christ et sur son entière consécration. Ce ne sont pas là des banalités, mais je parlai d'une manière banale.

Le soir, réunion au temple qui était bondé. M. Henri Junod de la Mission romande, M. Edmond Perregaud des Achantis, M. Alfred Bertrand parlèrent et je parlai ensuite. Là encore, je ne me sentis pas à la hauteur de cette belle occasion et je sortis profondément humilié. Mais pourquoi tous ces insuccès? C'est, je le sens, de l'amour-propre, un orgueil invétéré. Sans que je m'en rende compte, le succès apparent d'une réunion flatte ma vanité. Mais, comme elle sait se déguiser cette vanité!

Après avoir visité quelques amis dans le canton de Vaud, Coillard repassa par Paris, pour se rendre à Londres et à Liverpool.

Londres, 4 octobre 1896. — Je me sens profondément abattu. Oh! pourquoi dois-je parler en public? Si seulement je pouvais retourner en Afrique et m'y cacher! Je suis ignorant, désespérément incapable.

Liverpool, 7 octobre[1]. — Hudson Taylor parle avec une simplicité et une puissance admirables. Je l'aime et je ne m'étonne pas qu'on l'aime. Il m'a donné 3 livres sterling pour la mission, avec quelques bonnes paroles : « Vous ne savez pas comme vous êtes aimé. » Ah! c'est vrai, mais ce n'est pas que je sois aimable.

Après la première réunion à Liverpool :

8 octobre. — Je suis un étranger et la glace n'est pas

---

1. C'est à Liverpool (16 octobre) que Coillard vit l'évêque Ryle, son « père en la foi ». Voy. Éd. Favre, *François Coillard, enfance et jeunesse*, p. 89, n. 1.

brisée. Si je n'avais pas fait, de ma visite ici, un sujet de prières et si je n'avais pas vu la volonté de Dieu dans les invitations pressantes que l'on m'a adressées, je croirais avoir fait fausse route.

9 octobre. — Quelle tentation de penser à soi, en plaidant pour l'œuvre !

Coillard revint à Londres, puis il alla à Bristol, où il rencontra George Muller.

« En entendant un homme comme George Muller [1] paraphraser l'histoire d'Élie au Carmel, je ne pus me défendre d'un sentiment de désappointement. Je me disais : « Vraiment, il n'est pas nécessaire d'être George Muller pour dire cela; tout autre pourrait dire mieux. » Mais simples comme elles étaient, ces paroles avaient une puissance irrésistible. Et quand je regardais le visage de ce saint homme, quelque chose me subjuguait. C'était comme Moïse descendant de la montagne, reflétant la gloire de Dieu. Tant il est vrai que ce qu'il y a de réel en nous, c'est moins ce que nous disons que ce que nous sommes. Après tout, marcher avec Dieu, demeurer en Jésus, vivre de sa vie, tout est là : le pardon, la sanctification, la puissance. »

Puis Coillard revint à Paris, où il devait parler à une retraite pastorale. Lorsque Alfred Boegner le lui avait demandé :

« J'ai été ébahi de votre proposition, lui avait-il répondu [2]. Comment, moi, parler à vous, les pasteurs de Paris, à des hommes de Dieu comme Appia, Théodore Monod et d'autres,

1. Lettre aux amis de la mission, Paris, 20 novembre 1896, impr. dans *J. M. E.*, 1896, p. 556 et suiv.

2. Keswick, 26 juillet 1896.

aux pieds desquels je voudrais pouvoir m'asseoir? Le pain de Paris est célèbre. Quelquefois, pour changer, on préfère un pain plus grossier. Je n'ai que le pain sec du désert, si vous voulez que je le partage avec vous, soit! Mais sachez-le bien d'avance, ce n'est pas le pain de Paris, et n'en soyez ni tristes ni désappointés. Ce qui me rassure, c'est qu'il ne s'agit que d'introduire le sujet, de sonder la source; d'autres en feront jaillir l'eau rafraîchissante et vivifiante, nous y puiserons ensemble et boirons à longs traits. A ce compte-là, je me rends et j'accepte. »

Paris, 16 novembre 1896. — Retraite pastorale où j'ai parlé sur Jean XVII, 19. Je n'ai pas eu la liberté que j'eusse dû avoir. En rentrant chez moi, à la Maison des Missions, je trouvai mes bougies allumées, je n'en fus pas frappé. Au bout d'un moment, Théodore Monod, avec qui je parlais, saute de sa chaise et s'écrie : « Mais qu'est-ce donc que vous avez sur votre table? » Et mes yeux tombèrent sur un bronze magnifique, une tête de Christ que j'avais beaucoup admirée chez M. Édouard Sautter. Elle était là, don de tous les participants de la retraite pastorale, avec une lettre de dédicace signée par chacun : « Pour le bien, disent-ils, que vous nous avez fait aujourd'hui et dans le passé. » J'ai éprouvé une telle émotion que je n'ai pu que tomber à genoux et pleurer. Du bien ! moi qui suis si humilié! Que de recherche de moi-même, ô mon Dieu! Mais je veux croire que, de tout, il résultera du bien.

A Paris, les réunions succèdent aux réunions, les réceptions aux réceptions, Coillard est toujours poursuivi par le sentiment de son insuffisance.

22 novembre. — Grande réunion à la Rédemption. Louis

Jalla est arrivé hier, il a bien parlé. Moi, j'ai encore gaspillé cette occasion si belle de faire du bien et d'honorer mon Maître. Les excuses? elles ne manquent pas. On nous avait dit : « C'est une petite réunion familière, vous direz ce qui vous viendra à l'esprit. » Et puis l'église était pleine. J'ai bavardé quand j'aurais dû tonner. O mon Dieu, pardonne! Voilà donc ce que j'ai fait de mon apostolat dont on attendait de si grandes choses!

23 novembre. — Journée d'agitation. Soirée avec les élèves de la Maison des Missions. Là encore... Oh! mon Dieu! là encore, je n'ai pas su te glorifier comme tu le voulais.

16 décembre. — Je reviens de la Faculté où j'ai donné une conférence. Toujours, après une réunion de ce genre, et aujourd'hui plus que jamais, je me sens si honteux que je n'ose presque pas prier et rencontrer mon Père. Je fais un gâchis de son œuvre.

Un ami avait loué, pour Coillard, un petit appartement, 10, rue Keppler; il s'y installa, le 6 décembre, avec deux nièces, et, au milieu de toute cette activité, il travaillait à son volume *Sur le Haut-Zambèze,* qu'une autre nièce, Mlle C.-W. Mackintosh, dans le même temps, traduisait en anglais.

26 décembre. — J'ai fini, avec M. Raoul Allier, de revoir mes lettres pour la publication. Il est venu chaque jour. Quel excellent ami il a été pour moi! Dieu le bénisse! Mais ces lettres! C'est un grand souci. Ce sera un gros volume.

Il fut encore aidé dans la suite de ce travail de revision et pour la publication par M. Raoul Allier, qui se chargea de toute la partie matérielle, correction d'épreuves, etc., et par Mlle C.-W. Mackintosh.

10 janvier 1897. — C'est de nouveau dimanche! Comme les jours passent vite! Je vais partir pour Courbevoie et Puteaux et je suis dans les ténèbres. O mon Dieu! c'est moi que tu choisis pour faire ton œuvre!

Le soir de la clôture des réunions de prière de l'Alliance évangélique, Coillard écrit, cependant, dans son journal :

Je crois que nous sommes à la veille de grandes choses.

Les appels semblaient entendus et des vocations semblaient surgir. Mais quelle responsabilité pour Coillard de discerner la vocation vraie, de savoir qui il faut encourager, de lutter avec le monde, avec une famille, avec un père ou une mère, parfois si habile à dénaturer les mobiles d'une âme généreuse, si froidement raisonnable lorsqu'il s'agit d'éteindre un cœur qui s'embrase pour le bien.

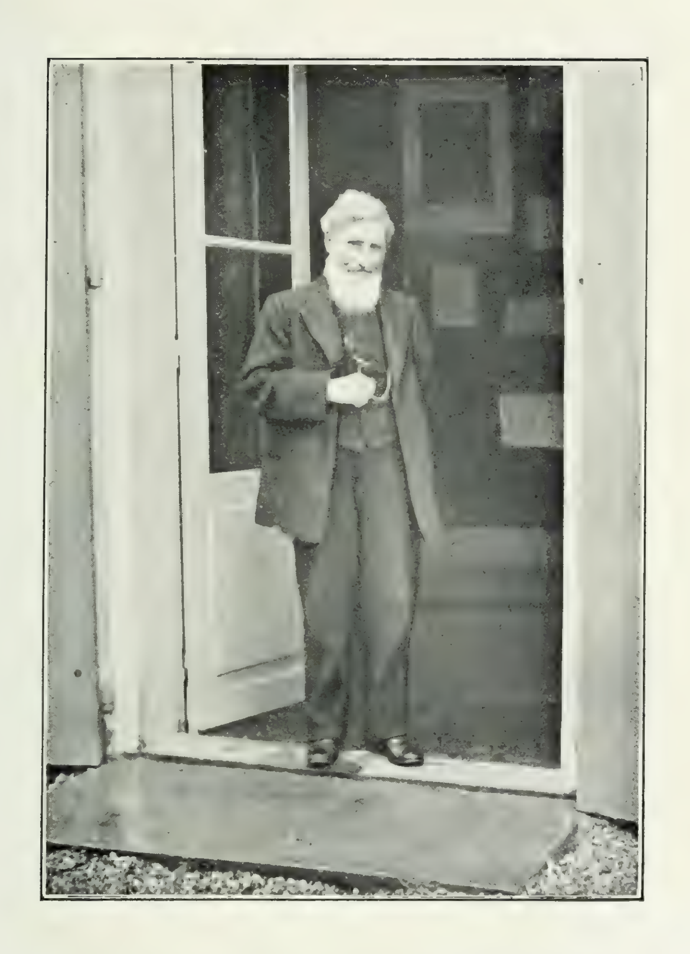
Puis Coillard partit pour Montauban, où il arrivait le 19 janvier à 10 heures et demie du soir. M. le professeur Alexandre Westphal et M. Daniel Couve, alors étudiant, étaient à la gare. Les autres étudiants étaient réunis chez M. Westphal.

« Nous arrivons avec notre voyageur, raconte celui-ci, par l'allée obscure et glacée du jardin. Coillard ouvre la porte du salon : une chaude lumière et un chœur bien nourri le reçoivent : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes... » Il écoute, immobile, saisi. Quand la dernière note a retenti, il joint les mains et dit simplement : « Prions. » Tel fut son premier contact avec la Faculté de Montauban et sa jeunesse. »

Dès ce jour jusqu'au départ, tous les matins à 7 heures et demie, Coillard présidait un culte pour les étudiants, instants bénis où plus d'un reçut le baptême de l'apostolat.

« Voilà donc ma visite à Montauban terminée [1]. J'en ai reçu immensément de bien et de joie. On me dit que je ne suis

1. Lettres à Alfred Boegner, Montauban, 26 janvier et Bordeaux, 27 janvier 1897.



FRANÇOIS COILLARD A MONTAUBAN

pas le seul à en avoir reçu. Il faut bien qu'il en soit ainsi en réponse à tant de prières.

« Je viens de recevoir un bon mot de Montauban signé à profusion. On parle de quelques jeunes gens qui penseraient aux Missions. Dieu m'a donné une grande liberté et une grande joie; du reste, j'ai nagé dans le courant, donc je n'y suis pour rien. »

« Le Seigneur sait tout et il peut tout [1], nous consoler, nous fortifier, nous bénir, nous sanctifier et nous garder de chutes. Cramponnons-nous toujours plus à lui, comme le lierre à la muraille et, aussi longtemps que nous y resterons fermement attachés, rien ne peut nous ébranler, ni le vent, ni les orages.

« Je pars avec M. Jalla ce soir pour Paris. Nous appartenons à un grand Roi. »

Mais Coillard est fatigué, très enrhumé, et M. Louis Jalla, qui lui aussi voyage, tantôt de son côté, tantôt avec Coillard, proteste : « Mon cher doyen, écrit-il, a continué à se trop dépenser. Il ne veut rien refuser. Un jour, il n'en pourra plus et trop tard on dira : « Nous avons abusé de lui. » Il n'y a pas un pasteur en France qui tiendrait longtemps à cette vie. »

Le 10 février, réunion à l'Union chrétienne des jeunes gens de Paris.

Être trop long, c'est un crime impardonnable à Paris. Et je suis long, c'est plus fort que moi. Quand je commencerai à apprendre à parler c'est alors que je devrai partir.

Coillard continua sa course ; dès lors, M. Alfred Bertrand l'accompagna presque constamment. Ensemble, ils fondaient des

---

1. Lettre à Mme Wetzel, Montpellier, 4 et 8 février 1897.

Zambézias, soit de petits groupements d'amis de la mission du Zambèze, qui s'engageaient à prier pour cette mission et à en alimenter la caisse spéciale.

« Quant aux Zambézias, écrit Coillard à Alfred Boegner[1], tout en me réjouissant du succès de M. Bertrand, je ne plaide pas publiquement pour elles; mon terrain est plus élevé et je ne voudrais pas rabaisser le caractère de la haute mission que Dieu a daigné me confier dans les églises. Il ne faudrait pas que ce beau mouvement devînt un piège et que nous fussions tentés de nous appuyer sur le bras de la chair. Je crois que M. Bertrand a pu, une ou deux fois, avoir l'impression que je ne le secondais pas assez, pour ne pas dire plus. Ce que j'aime dans les Zambézias, c'est le concours spirituel de tant d'amis, voilà la vraie force. Je comprends d'ailleurs vos préoccupations. Aussi longtemps que je serai là, vous pouvez compter sur moi pour collaborer à conserver l'unité de l'œuvre. Je l'ai à cœur. »

Après avoir visité Le Havre, Bolbec, Dieppe, Luneray, Coillard partit pour le Midi. Du 3 au 6 mars, il séjourna à Saint-Jean-du-Gard. Il y prit part à une retraite pastorale.

5 mars 1897. — L'entretien sur l'évangélisation est introduit par M. Louis Jalla qui le fait très bien. A la demande de plusieurs, je prends la parole pour développer nos plans d'évangélisation à nous : notre méthode est l'agression, tandis que le protestantisme, en France, piétine sur place et ne fait pas de conquête. Ce qui le tue, c'est l'officiel, c'est aussi la déperdition des forces. Vous avez dans un village les représentants de toutes les dénominations qui se font concurrence. Il faudrait s'élever plus haut que nos clochers et

1. Bruxelles, 15 mars 1898.

comprendre le royaume de Jésus-Christ, en avoir une vue plus large et plus enthousiaste.

Au cours des réunions qui eurent lieu à Saint-Jean-du-Gard, M. Théophile Verdier [1] se décida pour la mission.

« L'affection dont on nous entoure est touchante, écrit Coillard [2]. C'est l'œuvre, c'est le Seigneur Jésus qu'on aime en nous. Voilà qui fait du bien. »

« Je soupire après une liberté et une joie plus complètes et plus grandes au service de mon Maître [3]. Ma personne déteint trop sur l'œuvre dont il m'honore. Et parfois je me demande pourquoi il a jeté les yeux sur moi qui gaspille si souvent les occasions qu'il me donne. Il faudrait que nous puissions laisser une trace de feu dans nos églises, et, hélas ! ce n'est guère que de la fumée.

« J'éprouve une grande lassitude en mon âme. J'ai soif de quelques moments de recueillement, et je n'en ai point. »

Par Marseille, la Côte d'Azur, Gênes et Turin, Coillard arrivait à Genève où il ne passa qu'un jour.

« Qu'il est bon de savoir [4], n'est-ce pas, qu'au milieu de toutes ces agitations, qui vous ballottent comme tout autant de grosses vagues, nous le possédons dès maintenant ce repos parfait que nous donne Jésus. Dans le ciel il serait trop loin de nous, il nous le faut ici-bas, au milieu de tous les bouleversements de la vie. Et c'est ici-bas qu'il nous l'a

1. M. Verdier partit comme artisan avec Coillard, en décembre 1898 ; sa santé l'obligea, en 1901, à quitter le Zambèze et depuis lors, il travaille au Lessouto, où il dirige l'école industrielle de Léloaleng.

2. A Alfred Boegner, Saint-Jean-du-Gard, 4-6 mars 1897.

3. Lettre au même, 8 mars 1897.

4. Lettre au même, Genève, 2 avril 1897.

donné. Le fond de la mer n'est jamais agité, quelles que soient les tempêtes qui en agitent la surface. Et puis, comme la colombe de Noé qui ne pouvait pas même trouver où poser le pied, nous pouvons toujours voler vers lui. Il est notre refuge, c'est pourquoi nous ne craindrons point quand même la terre serait bouleversée, que les montagnes s'écrouleraient au milieu de la mer. Il garde dans une paix parfaite celui qui se repose en lui. Oh ! que j'ai besoin de me le répéter, moi qui suis si craintif, et si souvent comme la feuille qu'agite le moindre souffle !

« Me voici en Suisse. J'y viens, presque saisi d'effroi. On attend beaucoup de moi, et le sentiment de mon incapacité est toujours là qui me tourmente et m'écrase. Ah ! si ce sentiment ne pouvait que glorifier la puissance de Dieu. Mais quelquefois aussi, il me paralyse. Pourquoi toujours tâtonner dans les ténèbres et nous traîner dans les bas-fonds, quand les ailes peuvent nous pousser comme aux aigles. Priez pour moi en priant pour notre œuvre actuelle.

« M. Louis Jalla a reçu, je crois, beaucoup de bien, et il en fait beaucoup. Il est si aimable ! M. Bertrand, de son côté, rend de grands services à la cause. Il atteint une classe qui nous échappe plus ou moins. La Mission l'a vraiment empoigné.

« Mais je m'oublie. Il me semble que je me suis retrempé en vous causant. Avec d'autres, si je dis un mot de ce que j'éprouve, on croit que c'est fausse modestie ou convention. Mais quand je vous dis que je suis dans un état de faiblesse, de crainte et de grand tremblement, vous me comprenez et vous vous en souviendrez. »

Les Ponts, 5 avril 1897. — J'ai visité la grande maison [1]

---

1. Voy. Éd. Favre, *François Coillard, enfance et jeunesse*, p. 125.

où on se réunissait il y a quarante-cinq ans et où je parlai pour la première fois en public. Beaucoup de personnes étaient venues avant la réunion du soir, beaucoup vinrent le lendemain pour me voir. Oh ! quels cœurs chauds ! M. Alex. Robert-Sandoz était là.

Neuchâtel, 8 avril 1897. — Dîner chez M. Frédéric Godet, ce saint homme qui dit m'aimer et avoir prié pour moi. Oh ! quelle affection ! Quelle belle intelligence, toute illuminée de la grâce ! Avec lui je me sentais bien près du Seigneur. Il me demanda si je connaissais Andrew Murray. « Oui. » — « Eh bien, transmettez-lui mes amitiés chrétiennes. Je ne connais rien de plus beau que ses livres. Ce sont les hauteurs et les profondeurs de la vie chrétienne. On sent là une âme qui est en contact habituel et intime avec le Seigneur. Rien de plus admirable que son *Commentaire sur les Hébreux*. Oui, pour lui Christ est bien le Christ vivant. » Il me fit toutes sortes de questions. Je lui parlai de Ryle qui a été mon père spirituel et qui m'a béni et je lui demandai sa bénédiction. Alors, se levant, il adressa à Dieu, pour moi, une prière sublime. J'aurais voulu tout recueillir. Voici encore une perle : « Quand nous faisons le bien, nous ne savons pas tout le bien que nous faisons. Quand nous faisons le mal, nous ne savons pas tout le mal que nous faisons. »

L'après-midi, réunion de dames. On offre à Coillard la *Bible annotée* ; puis grande soirée.

Ce sera un jour marquant de ma vie.

Désormais, il semble que la terreur que la Suisse lui inspirait ait disparu. Il va à Clarens, à Lausanne, à Vevey :

On a publié un article dans la *Tribune de Lausanne* sur

moi, où l'on dit ce que j'ai fait, ce que je suis et l'on ajoute que je n'ai ni la forme ni le talent oratoires. C'est ce qu'il y a de plus vrai.

A Yverdon, il estime que la réunion est manquée :

J'en suis sorti découragé, abattu. Et puis Dieu m'a mis en face de tout mon passé. Oh ! de quels abîmes sa grâce seule m'a sauvé.

Du 18 au 30 avril, Coillard avait un programme très chargé à Genève, puis il quitta la Suisse ce « cher pays [1], où l'on a pris mon cœur d'assaut ». Il passa quelques jours à Paris, il parla entre autres à l'assemblée annuelle de la Société des Missions.

J'ai été dégoûté de moi-même. Et pourtant on m'a dit que mon discours avait fait beaucoup de bien. Dans un vase de terre, Dieu met ce qu'il veut.

Coillard repartit pour l'Angleterre où il séjourna du 12 mai au 19 juin.

« Le jubilé de la reine absorbe un peu tous les esprits [2]. On dit que l'on dépense tant d'argent à cette occasion que les œuvres religieuses en souffrent. J'ai été horrifié, l'autre jour, en apprenant qu'on payait 125 francs des places sur un gradin pour voir passer le cortège; on me dit : « Mais c'est une bagatelle. » Un de mes amis a loué une fenêtre pour 2.500 francs environ, il insiste pour que je sois de la

1. Lettre à Mme Victor Gautier, Mazamet, 11 juillet 1897.
2. Lettre à Mme J.-L. Micheli, Londres, 24 mai 1897.

partie ! Ah ! si nous avions quelque chose de cet enthousiasme pour notre Roi, l'évangélisation du monde serait une marche triomphale ! »

Coillard revint à Paris, et prit part (20 juin) à la réunion commémorative de la mort d'Escande et de Minault, assassinés à Madagascar. Peu de temps après, il se rendit dans le Berry.

23 juin. — J'ai voulu revoir tous les lieux de mon enfance, Beauregard, le Val-du-Cher. Et puis j'ai vu aussi quelques personnes qui m'ont connu autrefois. Comme tout ce passé est revenu à mon esprit ! Que les voies de Dieu sont admirables ! Je revoyais encore le pacage où je ramassais des champignons, le Cher où je pêchais le goujon, la plaine et le bois où je paissais des dindes. J'ai été voir la vieille dame Charles Pillivuyt qui était hors d'elle-même de joie.

Asnières-lès-Bourges, 26 juin. — J'ai été heureux de revoir le vieux pasteur de Pau, M. Alphonse Cadier[1]. Un sermon — son premier à Asnières, le premier dont je me souvienne — qu'il prêcha sur l'amour de Dieu m'impressionna beaucoup. Et ma mère disait en sortant : « Sa figure en dit autant que ses paroles. »

« C'est bon de se souvenir du roc dont on a été tiré et d'admirer les voies d'un Dieu d'amour[2]. »

---

1. Voy. Éd. Favre, *François Coillard, enfance et jeunesse*, p. 38. Le 29 juillet 1895, de Léalouyi, Coillard écrivait à M. Alphonse Cadier : « J'étais un tout petit garçon quand je vis, un jour, à Asnières, un jeune homme très pâle et très sérieux monter en chaire ; il prêcha avec un calme et une douceur qui me frappèrent beaucoup. Ma bonne mère pleurait et elle n'était pas la seule : « Mon enfant, me dit-elle, c'est le cousin Cadier, il est tout plein de l'amour du bon Dieu. » Et vous vîntes nous voir chez nous ; mes yeux étaient aussi avides que mes oreilles. » M. Cadier est mort à Pau le 30 mai 1911, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

2. Lettre à Alfred Boegner, Foëcy, 26 juin 1897.

Coillard éprouva de grandes tristesses au sujet de sa famille, mais en revanche :

J'ai eu bien du plaisir à refaire la connaissance de François Clavier, le fils de mon ami Jacques Clavier, un digne et brave chrétien. Nous avons tous été déjeuner chez lui et j'ai eu, avec lui, une bonne conversation, qui m'a rappelé celles que j'avais eues avec son père [1].

Puis une tournée des plus actives, avec Sémondji, commença dans le sud-ouest de la France.

Mazamet, 17 juillet 1897. — Mon jour de naissance. Que de bénédictions ! Mais le soir s'avance, les ombres s'allongent, la nuit vient. Plus que jamais c'est vrai pour moi : vivre c'est Christ. Lui seul est digne d'être le but de la vie; et lui seul peut en être le principe, la source et la force, lui le Christ — l'oint de Dieu, mon Sauveur. Oh ! fais-moi l'honneur et donne-moi la joie de ne vivre que pour toi, moment par moment, avec toi, en toi, toujours, éternellement.

Coillard revint par Genève et Belfort dans le pays de Montbéliard : au Magny-Danigon, à Glay, à Montécheroux, les souvenirs surgissent nombreux.

Montécheroux, 17 août. — Le vénérable M. Paur [2] me reçut comme un fils, m'étreignit de ses bras et pleura. Entré dans la maison, il éclata en prière, tout aussi naturellement que s'il avait parlé à quelqu'un qu'il voyait dans la

1. Voy. sur Jacques Clavier, surnommé, à Asnières, Jacques Bellay, Éd. Favre, *ouvr. cité*, p. 215 et suiv., où il est mentionné sous les initiales J. B.

2. Mort le 30 juin 1905, à l'âge de quatre-vingt cinq ans. Voy. sur la première rencontre de Coillard avec J.-E. Paur, Éd. Favre, *ouvr. cité*, p. 123-124.

chambre. Il a sur sa figure la sérénité du ciel. Cher M. Paur, quel apôtre ! Pour lui, la prière est devenue une seconde nature. A chaque instant, à table, au moment de sortir, en causant, sans avertissement aucun, il rend grâces. Il est toujours en la présence de Dieu.

Coillard fit une nouvelle cure à Contrexéville (31 août-18 septembre 1897) durant laquelle il travailla continuellement, se levant à 3 et 4 heures et se couchant à 11 heures. Outre une énorme correspondance et des épreuves à corriger, il écrit une préface à l'*Évangélisation, principes et pratique,* par Arthur F. Pierson [1], et la conclusion « qui ne vaut absolument rien », dit-il, de son volume *Sur le Haut-Zambèze.*

Du 20 septembre au 30 octobre, Coillard parcourut la Suisse ; puis par Saint-Étienne, Lyon et Dijon il gagna l'Alsace (8-18 novembre) ; de là par Paris (20-25 novembre), il se rendit à Londres (26 novembre), où on lui remit le premier exemplaire de son volume en anglais [2] ; peu après, paraissait, en français, le volume *Sur le Haut-Zambèze :*

Quel accueil lui fera-t-on ? Quel bien, surtout, fera-t-il ?

Il finit l'année en Écosse.

« Je suis un peu effrayé du programme d'ici [3]. Les réunions sont en général sur une grande échelle et, pour la dernière, qui doit avoir lieu à l'*Assembly Hall* le 23 décembre, on parle de deux mille personnes. Je trouve que, malgré leur proverbiale sobriété, les Écossais, aussi bien que les Français, tombent, au sujet des individus, dans de déplorables exagérations. Les coups font mal, même les coups d'en-

1. Traduit par D. Lortsch, Genève, 1897, in-8.
2. *On the Threshold of Central Africa,* Londres, 1897, in-8.
3. Lettre à Alfred Boegner, Édimbourg, 17 décembre 1897.

censoir, et Jésus disait : « Je vous dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense. »

« Oh ! demandez que Dieu me garde bien bas. Ah ! si je ne me connaissais pas ! Mais c'est une grande grâce de Dieu que je trouve dans mes expériences de chaque jour tant de sujets de m'humilier. Dans sa bonté, il me relève et me fait gravir une petite sommité où brille le soleil et j'aspire à chevaucher, moi aussi, sur la hauteur de la vie chrétienne. La monture est bonne, c'est le cavalier qui ne vaut rien et qui ne sait pas garder son équilibre. »

Coillard commence l'année 1898 en Angleterre ; il souffre de la gorge.

Largs, 1-3 janvier 1898. — Oh ! comme je sens que ma vie est superficielle. Je parle de prière, de la Bible, de la communion du Sauveur, mais j'en suis encore à l'A B C.

A Londres, Coillard fit des démarches au ministère des Affaires étrangères et des Colonies pour les affaires des Barotsis ; puis il passa en Hollande, où il resta du 15 janvier au 14 février.

Utrecht, 24 janvier 1898. — L'affaire Dreyfus-Zola passionne tout le monde. Pas de doute, le mouvement antisémitique et antiprotestant est si fort qu'on pourrait voir recommencer les persécutions. Pauvre France ! qu'elle est malade ! Que Dieu ait pitié d'elle !

Amsterdam, samedi 29 janvier. — Grande réunion de salon, hier. Oh ! mon Dieu, pardonne-moi. Je ne fais que du gâchis.

La Haye, mardi 1er février. — L'après-midi, de 2 à 5 heures, j'eus un grand nombre de visiteurs, une vraie cure d'âmes. Il y a des affligés partout et des pauvres parmi les riches.

La Haye, mercredi 2 février. — Grande soirée chez M. le

comte de Bylandt. Tout autre eût su tirer parti de cette occasion unique. Je ne l'ai pas su. Elle est passée pour toujours. J'étais fatigué. Oh! que je suis affligé et humilié! Comment faire l'œuvre de Dieu? Mon Dieu tiens-moi en contact avec toi!

Le 14 février, il revenait à Paris.

Le 20 février, à la Maison des Missions, devant un auditoire de trois cents personnes, eut lieu le baptême de Sémondji[1], qui reçut le nom d'Étienne.

Je m'y suis préparé par une matinée de recueillement et de prière. Ce fut une belle cérémonie. M. Georges Appia dit de ces paroles qui sont comme les rochers de nos montagnes du Lessouto qui roulent avec fracas. Je parlai ensuite : « Comme les envoyés de Moïse rapportèrent aux Israélites du fruit de Canaan, nous vous rapportons du fruit du Zambèze où les fruits sont, jusqu'à ce jour, rares et peu savoureux. »

Puis Sémondji parla et, quand il s'agenouilla pour recevoir le sceau du baptême, toute l'assemblée se leva spontanément. J'ai eu de violentes émotions et Sémondji aussi. Mais Dieu m'a donné la force de me posséder. Pendant qu'il était à genoux, nous chantâmes en sessouto.

Le 23 février, Coillard donna une conférence à la Société de géographie[2].

Tout le monde en fut content excepté le plus intéressé. Ma conférence ne vaut pas le papier sur lequel on l'imprime, excepté la fin sur la charité, un nouveau point de vue.

---

1. Coillard avait, en juillet 1896, placé Sémondji et un autre Zambézien, Samata, dans le collège du docteur Guinness, à Cliff, en Angleterre.

2. Voy. les *Comptes rendus des séances de la Société de Géographie* [de Paris], année 1898, p. 63-67.

Paris, 24 février 1898. — Grande soirée chez Mme Henri Mallet. J'ai fait un fiasco complet et je ne me console pas d'avoir manqué une occasion unique. Dieu me le pardonne !

Déjà au début de l'année, Coillard écrivait à Alfred Boegner[1] :

« Vous croyez donc vraiment que j'ai encore quelque chose à faire en France, moi si pauvre, si vide, si terre à terre ! A cette pensée, une grande tristesse est tombée sur moi et quelque chose comme de l'angoisse m'a saisi. »

Néanmoins, il repartait pour le nord de la France, la Belgique, l'est de la France (26 février-8 avril), puis il revenait à Paris, allait à Rouen, à Sedan, à Orléans, séjournait à Paris (23 avril-4 mai) ; par l'ouest, il poussait au sud jusqu'aux Pyrénées, revenait à Bordeaux, et enfin à Nantes où il prenait part aux fêtes du tricentenaire de la promulgation de l'Édit de Nantes (30 mai-3 juin). De là, il alla à Laforce où il présida les fêtes du Jubilé cinquantenaire des asiles John Bost.

Dans son discours[2], il évoqua le souvenir d'Ami Bost et de Marie Bost à Asnières-lès-Bourges.

« J'étais, alors, un peu de la famille, par une sorte d'adoption tacite. Je partageais les leçons et les jeux avec les plus jeunes, sous le patronage des grands.

« Orphelin de père dès ma plus tendre enfance, je suçais, à cette souche vigoureuse, la sève qui fait des hommes. C'est là, surtout, que j'ai puisé et que j'ai bu à longs traits cet amour ardent pour les Missions qui, loin de s'évaporer avec l'âge, devait au contraire déterminer ma carrière.

1. Londres, 9 janvier 1898.

2. *Asiles John Bost. Jubilé cinquantenaire. Séance du 9 juin 1898.* Paris, 1898, in-12, p. 11 et suiv. — Voy., sur la famille Bost à Asnières, Ed. Favre, *ouvr. cité*, p. 19 et suiv. et 33 et suiv.

« L'influence de Marie Bost était immense; l'éternité seule en révèlera tous les fruits. J'ai subi, comme tant d'autres, peut-être même plus qu'eux, son ascendant irrésistible. Je lui dois mes premières impressions religieuses et les germes de ma vocation. »

Puis, après avoir parlé de John Bost, de la joie légitime de cette journée :

« Et pourtant, voici une ombre qui passe. J'entends un gémissement sourd qui part du sein des ténèbres et trouble les solitudes zambéziennes. Là, je cherche en vain des enfants délaissés; je cherche des aveugles, des sourds-muets, des idiots, des incurables, des misères enfin à soulager. Hélas ! c'est le paganisme qui s'en charge. Ses remèdes c'est le crime, ses asiles c'est la tombe. Les lieux obscurs de la terre sont remplis des antres de la cruauté !

« Un jour, au cours de mes voyages, pendant qu'on préparait mon frugal repas, j'errais dans la forêt et, absorbé par mes propres pensées, je suivais instinctivement un sentier presque effacé. J'aperçus bientôt, cachée dans les arbres, une hutte délabrée, entourée d'une méchante palissade elle-même en ruine. J'entre dans la cour, c'est la désolation. J'écarte la natte qui fermait la hutte obscure et j'aperçois tout au fond, sur un misérable grabat, une horrible mutilation de forme humaine. C'était une femme, jeune encore, rongée par la lèpre.

« A ma vue, elle poussa un cri de terreur, puis, rassurée, elle me raconta comment, percluse et abandonnée, elle se traînait, quand elle le pouvait, pour chercher la maigre pitance qu'on lui mettait, à quelque distance, sur le sentier.

« Plus tard, à mon retour dans ce pays, je refis ce douloureux pèlerinage. Hélas ! l'herbe avait couvert le sentier,

la hutte avec la palissade était tombée, la lépreuse n'était plus là; la mort l'avait délivrée et les bêtes féroces s'étaient chargées de sa sépulture. Ah ! pardonnez cet accent de tristesse au milieu de nos joies. Mais je souffre; je ne suis plus jeune et je sens mon impuissance.

« Quand aurons-nous au Zambèze, nous aussi, nos John Bosts, nos médecins, nos diaconesses, nos infirmiers et nos asiles ? Cela viendra et d'autres le verront. La charité, sa patrie c'est le ciel, son domaine c'est le monde. »

CHAPITRE XIII

EN EUROPE

(*Suite*)

1898

Missions coloniales et non coloniales. — La mission du Zambèze, mission française. — A Montauban. — En prière. — Lettre au Comité. — Une grosse responsabilité. — Nouvelles tournées. — Un coup douloureux. — « Je puis tout par Christ qui me fortifie. » — Adieux à Paris, au Havre, en Angleterre. — A bord du *Dunvegan Castle*. — Un danger couru en Europe.

Durant le séjour de Coillard en Europe, une opinion toujours plus forte se manifesta en faveur des missions du Congo et de Madagascar, autrement dit en faveur des missions coloniales, à l'exclusion des missions du Zambèze et du Lessouto. Le Comité des Missions évangéliques avait pris à sa charge, en 1891, la mission du Congo, il venait d'assumer une lourde tâche à Madagascar. Plus la campagne de Coillard se prolongeait, plus s'accentuait l'opposition aux missions non coloniales.

Une polémique commença dans la presse : les partisans exclusifs des missions coloniales faisaient, dans l'œuvre poursuivie par les Missions de Paris, deux parts : « une, que les Français seuls pouvaient faire, une autre que tous les chrétiens évangéliques d'autres pays pouvaient librement poursuivre ».

Quelle fut l'attitude de Coillard ? Déjà de Séfoula, en 1888, il écrivait [1] :

« Voilà donc une nouvelle mission qui se fonde au Congo. Nous ne pouvons que nous en réjouir. Je crois qu'elle déta-

---

1. A M. Ch. Schrœder, 21 avril 1888.

chera beaucoup des sympathies que nous croyions acquises au Zambèze. Ce sera aux amis qui nous resteront de redoubler de zèle. Je suis sans inquiétude et je me réjouis sincèrement de cette extension du royaume de notre divin Maître. Il faut aller de l'avant. Il y a eu déjà un pas fait par notre Société. Le temps n'est pas loin où elle ne pouvait s'occuper que du Lessouto. J'ai remarqué que quand les œuvres sont entreprises dans un esprit d'obéissance, elles se font sans détriment les unes des autres. »

Jamais, dès lors, Coillard ne se départit de cette largeur.

« La mission du Zambèze [1], l'œuvre elle-même, ne m'inspire aucun souci. Elle est fondée, elle se développera. Je sais, de plus, que les vrais chrétiens, ceux qui comprennent la Mission, seront toujours avec nous. Mais, nous arrivons à une crise pour la Société des Missions. Nous naviguons au milieu des rapides et parmi les écueils.

« Ma crainte, pour le dire sans métaphore, c'est que la mission du Zambèze échappe à la France, ou que la France lui échappe. C'est là un danger très réel, et plus imminent que je ne l'avais cru d'abord. Il est évident que les églises de France ont un devoir envers Madagascar, mon cœur bat pour Madagascar et je subis l'entraînement général. Il n'est pas, il ne peut pas être question de rivalité. Madagascar s'impose. Ce serait incompréhensible qu'il en fût autrement. Nous sommes la petite barque que le gros vapeur de Madagascar risque de faire sombrer à son passage. Nous luttons contre un terrible courant. Il devient toujours plus fort. Nous plaidons, nous, pour être tolérés. Personnellement, cela nous est salutaire et nous rejette d'autant plus sur le

1. Lettres à Alfred Boegner, Paris, 1er janvier et Bordeaux, 1er février 1897.

Seigneur lui-même. Mieux vaut cela, peut-être, que trop d'engouement. Nous avons la tête faible. »

Aux missionnaires qui plaidaient exclusivement pour les missions coloniales, Coillard répondait : « La géographie du royaume de Dieu n'est pas celle de la politique des hommes. »

« Les théories qui se font jour, écrit encore Coillard[1], nous donnent quelquefois à penser. On a même été jusqu'à prononcer le mot d'abandon. Une mère n'abandonnera jamais le fruit de ses entrailles pour un fils adoptif que les remous de la politique ont inopinément jeté dans ses bras. Vous ne le lui demanderiez jamais.

« En Afrique, nous avons des champs de diamants et des mines d'or ; il s'y trouve des compagnies commerciales françaises qui n'ont jamais songé à abandonner leurs affaires parce qu'elles ne peuvent se faire qu'à l'ombre du drapeau britannique ou de celui du Transvaal.

« Depuis plus de soixante-quatre ans, nous exploitions les champs de diamants que Dieu nous a fait trouver au Lessouto, et nos mines d'or au Zambèze. Grands et coûteux ont été nos sacrifices d'hommes et de fonds. Mais ces sacrifices ont-ils été perdus ? Ces mines ne nous ont-elles rien rendu ? Ne vous ont-elles pas enrichis ? Sont-elles épuisées ? Les travaux que nous avons accomplis ne sont-ils pas considérables ? Dites ! n'avons-nous pas créé et sauvé une nation ? Comptez-vous pour rien la place d'honneur que Dieu nous a faite à l'avant-garde des missions africaines ? pour rien, ces églises que nous avons enfantées, ces liens de parenté qui les unissent à nous, et que, pour rien au monde, elles ne voudraient briser ?

1. Aux amis de notre œuvre, 21 juillet 1897, impr. dans *J. M. E.*, 1897, p. 467.

« Un jour, le roi Léwanika faisait la distribution d'une foule de femmes et d'enfants, le butin d'une épouvantable razzia. Il s'y trouvait une femme. Elle n'avait plus que deux de ses enfants, l'un à la main et l'autre à la mamelle. « Enlevez-les-lui ! » cria le roi. Cette femme — ses yeux lançaient des flammes — défiant cette immense assemblée qui l'entourait, et vomissant un torrent de paroles que je ne comprenais pas, étreignit ses deux enfants sur son sein, prête à mourir pour eux et avec eux. On les lui laissa.

« Personne ne se méprendra sur mes sentiments de chrétien, de missionnaire et de Français. Madagascar est pour nous une œuvre de sauvetage, et le devoir est aussi clair qu'impérieux. Mais l'œuvre africaine du Sénégal, du Congo, du Lessouto et du Zambèze, est une œuvre de conquête. Faisons cela, et ne négligeons pas ceci.

« Nous n'avons pas encore fait tout ce que nous pouvons faire. Dieu ne nous demande jamais l'impossible. Et si, après nous avoir conduits en Afrique d'une manière si merveilleuse, il jette Madagascar dans nos bras, c'est pour développer, au sein de nos chères églises, un esprit de sacrifice et un esprit de dévouement, restés jusqu'à présent inconnus. Il veut que, dignes fils de nos pères, nous occupions, dans l'évangélisation du monde, la place glorieuse qu'eux ont occupée sur les galères et sur les bûchers. »

C'est là une des raisons pour lesquelles Coillard tenait si fort à ce que le protestantisme français fût représenté au Zambèze.

Constamment, cet ardent désir se manifeste dans ses lettres à Alfred Boegner :

« Quand je plaide pour le Zambèze[1] j'ai des raisons pour

1. A Alfred Boegner, Contrexéville 14 septembre 1897 et Zwolle, 6 février 1898.

vous supplier d'y envoyer des Français, des hommes de valeur. Y voyez-vous un manque de foi et de confiance en Dieu? Je suis jaloux pour ma patrie et pour les églises de mes pères. »

« Il faut que vous, je veux dire le Comité que vous personnifiez, vous veilliez très sérieusement à ce que l'élément français prédomine au Zambèze soit par le nombre, soit surtout par la valeur. Ce que je dis là est d'une urgente importance. »

Coillard presse le Comité de prendre des décisions.

« Elles auront certainement une portée immense[1] sur le caractère et l'avenir de la mission, et j'allais ajouter même de la Société. »

Le Comité décida, en automne 1897, l'envoi au Zambèze de deux missionnaires français : l'un se retira très vite après cette décision ; « des difficultés obstruaient encore le sentier de l'autre, » M. Daniel Couve.

« Votre décision, écrit Coillard au Comité[2], n'en demeure pas moins un gage de la sollicitude dont vous entourez votre jeune mission. J'en suis profondément touché et mes chers collègues, à la brèche là-bas, ne le seront pas moins. Je n'ignore pas tout ce qu'il a fallu de foi, d'amour et de fermeté pour prendre une décision pareille. Si elle va réjouir un grand nombre de nos amis, elle ne manquera pas, je le sais, de vous attirer les critiques acerbes de ceux dont les horizons pour le règne de Dieu sont plus bornés que les

---

1. A Alfred Boegner, Genève, 29 octobre 1897.
2. Paris, 21 novembre 1897.

vôtres. C'est en tremblant que j'attendais cet effort de votre part.

« Vous avez compris, mes vénérés frères, qu'au milieu de ce courant, bien légitime certes, qui nous entraîne vers Madagascar, il fallait affirmer nettement votre intention de poursuivre en Afrique vos missions conquérantes et, par un renfort devenu urgent, fortifier ces hommes qui luttent dans un isolement décourageant et qui sont près de succomber à une tâche si grande et si dure.

« Vous ne pouviez pas faire moins. Je dirais même, au risque de paraître indiscret, qu'il faudrait faire encore plus. Si nous voulons conserver ce joyau de grand prix, la mission du Lessouto et celle du Zambèze qui en est la fille, et ne pas nous exposer à les voir passer en d'autres mains, il est de toute urgence d'y fortifier, vigoureusement et dès maintenant, l'élément français.

« Vous l'avez dit et vous le soulignez maintenant par ce renfort : nous maintiendrons ! C'est un gage qui nous permet d'ajouter : nous étendrons ; et la mission du Zambèze deviendra pour l'Afrique centrale et pour la France, ce qu'a été le Lessouto, une source de grandes bénédictions. »

M. et Mme Louis Jalla s'étaient embarqués les premiers jours de mars avec M. Georges Mercier, artisan, M. et Mme Mann, instituteurs anglais et Mlle Specht, aide-missionnaire alsacienne. Néanmoins, Coillard insiste, auprès du Comité, pour la constitution d'un nouveau renfort. Il voudrait que ses tournées fussent terminées en juin afin qu'il puisse prendre quelque repos et préparer son départ. Il craint de mécontenter les églises qu'il ne pourra pas visiter, mais il ne veut pas faire une tournée haletante, une course au clocher.

« Je demande[1] que le Comité prenne entièrement sur lui

1. Lettre à Alfred Boegner, Esquéheries, 18 mars 1898.

la responsabilité de fixer mon itinéraire de ces trois derniers mois, d'expliquer aux églises l'impossibilité de tenir d'anciennes promesses et de refuser les invitations nouvelles.

« Enfin, je vous conjure d'adjoindre à M. Couve un autre Français. Je vous le demande avec instances. Au risque de vous paraître importun, laissez-moi vous redire que c'est le moment ou jamais de fortifier l'élément français et, sans être prophète, je crois pouvoir dire que vous trouverez un jour que j'avais raison d'insister ainsi jusqu'à l'importunité et à l'entêtement.

« Et puis nous n'avons pas encore nos quinze ! Je n'ignore pas les besoins des autres champs de travail ; malheureusement, la mission du Zambèze court des dangers qu'avec un effort nous pourrions peut-être conjurer. Plus tard pourrait être trop tard.

« Si vous nous donnez un bon nombre d'ouvriers pour compléter les quinze, les fonds se trouveront. Je ne viendrai plus au milieu de vous pour plaider pour le Zambèze. »

Après les fêtes de Laforce, Coillard avait continué à voyager. Le 13 juin, il arrivait de bonne heure à Montauban ; il était préoccupé, il avait une lettre grave à écrire au Comité ; à 2 heures, il monta dans sa chambre et demanda à ne pas être dérangé. Vers 4 heures, un jeune homme vint s'offrir pour la Mission ; peu après, Coillard devait avoir une rencontre avec les étudiants du séminaire. L'hôte de Coillard, M. le professeur Westphal, monta l'avertir.

« Du corridor central de la maison, raconte-t-il, un étroit couloir donnait accès à la chambre de Coillard, par une porte vitrée, voilée de mousseline. J'ouvris, sans bruit, la première porte et m'engageai dans le couloir. La table à écrire était là, couverte de papiers. Mais Coillard n'était pas assis devant. J'avançai encore et voici ce que je vis à travers la vitre : au milieu de la chambre, une chaise, devant cette chaise, à genoux, les mains jointes, le front levé, les yeux fermés, Coillard en prière. Pas un muscle de

sa figure ne bougeait, une expression angélique était répandue sur son visage. La vision évoquée par II Corinthiens XII traversa mon esprit. »

Coillard avait écrit sa lettre.

« Nous comprîmes ce jour-là, ajoute M. Westphal, ce qu'était Coillard : la source de sa force, le secret de ses victoires, l'attirance et l'autorité qui faisaient de lui un meneur d'hommes. »

Peut-être Coillard avait-il prévu déjà, à ce moment-là, l'effort et le sacrifice que le Comité lui demanderait. Peut-être, dans ces heures de prière et de lutte avec Dieu — et cette conjecture les rend poignantes — Coillard se décida-t-il à accepter les conditions que le Comité allait lui imposer.

Voici cette lettre préparée, écrite et terminée dans la prière[1] :

« Nous sommes arrivés à un moment décisif. Bientôt ma tâche en Europe sera finie et je reprendrai le chemin de l'Afrique. Non pas que j'y sois de grande utilité, car ma carrière est derrière moi; mais je serai du moins là avec mes jeunes collègues, suivant leur œuvre, partageant leurs épreuves et leurs joies et priant avec eux. Voilà pourquoi je retourne au Zambèze.

« Mais il est de toute importance que vous vous occupiez, sans plus de délai, de mon départ.

« Ce départ reste fixé pour le commencement de décembre, toujours avec la perspective de passer un mois ou six semaines au Lessouto.

« Je viens donc vous demander de statuer d'une manière définitive sur le renfort qu'il nous faut et que nous attendons. Vous nous confirmez le don que vous nous avez déjà fait de MM. Daniel Couve, Théophile Burnier, Juste Bouchet. S'il est de toute importance pour eux de connaître, dès maintenant, votre décision pour qu'ils puissent faire leurs préparatifs, c'est urgent pour moi aussi, afin que je puisse, à l'avance,

1. Montauban, 14 juin 1898.

prendre les mesures nécessaires en Afrique. Et j'estime que nous n'avons pas de temps à perdre, lors même que ces amis pourraient ne partir qu'au commencement de mars et me rejoindre à Boulawayo.

« Vous me permettrez de vous supplier encore, au risque de vous importuner, de nous donner deux Français, des hommes qui aient fait des études complètes, régulières si possible.

« Les besoins de la mission du Zambèze sont plus urgents que jamais et certainement plus qu'on ne le croit. Séfoula est en ruines et on me dit qu'on ne peut plus même y trouver de pied-à-terre quand on y va. Je suis rempli de soucis au sujet de notre belle scierie mécanique et de notre scierie d'atelier. C'est navrant de voir ce que nous a coûté et nous coûte encore la pénurie d'hommes. Qui dira l'étendue de nos pertes matérielles? Et puis souvenez-vous que le temps approche pour M. et Mme Adolphe Jalla et pour Mlle Kiener de revenir en Europe. N'oubliez pas non plus que la fondation d'une station aux Chutes Victoria s'impose. Et cependant, sans nous étendre davantage, il nous faudrait encore quatre stations entre Séchéké et la Vallée, pour relier nos deux groupes de stations distantes de 100 lieues. Il en faut une aux chutes de Ngonyé ou à Séoma et les autres à l'intérieur des terres, au Njoko, au Loumbi et au Louyi. C'est urgent et, vous le voyez, je ne parle ni de Libonda, ni de Thapo, ni d'autres endroits.

« Il ne s'agit pas simplement de nous maintenir — et hélas ! Séfoula et Séchéké le disent assez — nous n'y parvenons pas. Il faut envahir. C'est un rêve, c'est mon rêve.

« S'il a fallu 50.000 francs à M. Jalla, il nous en faudra 100.000 à nous. C'est un fait brutal. Le pouvons-nous ? Le devons-nous? En regardant aux besoins de l'œuvre, à nos frères qui s'usent et à notre Maître qui est riche, poser la

question c'est la résoudre. Dites-moi que vous nous donnez six hommes et des artisans et leurs femmes, et j'ai la confiance que les fonds se trouveront. Je voudrais vous faire partager la conviction qui m'écrase, c'est que le moment est venu ou jamais, Messieurs, de faire un effort énergique. »

Le Comité de Paris et la direction [1], fléchissant sous le poids des responsabilités nouvelles qui, de toutes parts, les assaillaient, crurent devoir demander à Coillard de trouver lui-même les fonds nécessaires pour transporter d'Europe au Zambèze la colonne qui devait l'accompagner [2].

Coillard répondit en insistant sur la nécessité que le Comité, pour compléter ses quinze ouvriers, lui donnât encore deux missionnaires consacrés.

« Mais je vois, ajoutait-il, la grosse montagne qui nous barre le chemin : les 150.000 francs qu'il nous faut trouver pour couvrir les frais de nos deux expéditions [3]!...

« Devant cette grosse responsabilité que vous me demandez d'assumer, je me suis recueilli et j'ai tremblé. Je ne possède rien au monde. J'étais parvenu à trouver de quoi payer mon voyage en Europe et celui de mes Zambéziens, mais je ne puis pas le faire pour retourner en Afrique. Je n'ai qu'une foi timide et tremblante. Je voudrais qu'elle fût vaillante et audacieuse.

« Je sais pourtant que les trésors de mon Maître sont inépuisables et que c'est l'honorer de croire à sa parole et de se confier en lui. Et, puisque vous m'en jugez digne,

1. Le directeur lui-même, Alfred Boegner, était parti de Paris le 23 juin, délégué, avec M. Paul Germond, à Madagascar. M. Jean Bianquis, secrétaire général, faisait l'intérim.

2. *Nouvelles du Zambèze*, 1898, p. 79 et suiv ; — *J. M. E.*, 1898, 2e sem., p. 613 et suiv.

3. Celle de M. Louis Jalla et celle de Coillard.

je ne veux pas rejeter sur d'autres la responsabilité dont vous me chargez, et je crois que celui qui nous donnera les quinze, nous donnera aussi les fonds nécessaires pour les envoyer. Nul ne va à la guerre à ses propres dépens. Ayons de la foi en Dieu et allons de l'avant. »

Accepter ce mandat, c'était, pour Coillard, recommencer ses tournées au moment où il comptait les terminer. Il était las de cette vie errante.

Lamastre, 9 juillet 1898. — Un enfant porté dans les bras ne devrait pas se sentir fatigué. Je suis entouré de grande affection et de toutes sortes d'égards. M. Bertrand est pour moi d'une immense bonté. Et pourtant je me sens, par moments, épuisé, comme une éponge pressurée et sèche. Ce qui me fatigue, c'est ce changement journalier de domicile et de milieu: faire de nouvelles connaissances, se faire à de nouvelles habitudes, répondre aux mêmes questions, dénotant parfois une grande ignorance des missions. Et puis, chacun, tout en étant aimable, ne comprend pas l'hospitalité de la même manière.

Au point de vue spirituel, l'apostolat de Coillard, dont il avait une si haute idée, ne risquait-il pas d'être amoindri, rabaissé par cette préoccupation financière? Ne verrait-on pas le collecteur derrière l'apôtre[1]? Le danger était réel; il n'y succomba pas; ceux qui l'ont vu et entendu à cette époque peuvent témoigner que, grâce à la force qui lui fut donnée, il sut demeurer dans les régions supérieures de la foi.

Dès lors, la tournée devint précipitée et le journal est intermittent. Coillard parcourut le Béarn, le Poitou, l'Aveyron, la

1. « Je ne fais jamais d'appel direct pour de l'argent. Je ne sais pas collecter et j'ai le métier en aversion, » écrivait Coillard à M. Louis Sautter, Paris, 14 novembre 1898.

Haute-Loire, le Gard, puis le centre de la France. Il fit une nouvelle cure à Contrexéville (11-30 août), durant laquelle il rédigea un appel [1]. De là, il se rendit aux Vallées vaudoises pour le synode, puis à Genève et à Londres.

C'est là qu'il apprit que, par suite de circonstances spéciales dont le Comité avait à tenir compte, il lui fallait renoncer à voir figurer dans le renfort qui serait envoyé au Zambèze, M. Daniel Couve, le seul missionnaire français consacré qui en fît partie à ce jour. La douleur fut profonde pour lui.

Le 5 octobre 1898, il écrivait au Comité :

« Vous vous êtes bien rendu compte du bouleversement et de la douleur que devaient me causer vos dernières décisions concernant la mission du Zambèze.

« Pauvre mission du Zambèze ! Elle est donc condamnée à se nourrir toujours de cet espoir différé qui rend le cœur malade.

« Je souffre pour les églises de mon pays. J'avais de l'ambition, beaucoup d'ambition pour elles. J'aurais voulu que le Zambèze fût le plus beau fleuron de leur couronne. Ce qui me trouble, c'est le déplacement du centre même de gravité de la mission. Pendant mon séjour de deux ans et demi en Europe, j'ai tout sacrifié à la France, même quand il nous eût été plus avantageux de pousser nos racines ailleurs. Je suis Français.

« Et si ces déboires sont tout ce que je récolte de mes labeurs, je veux pourtant essayer de m'élever plus haut et, au-dessus des hommes, de discerner la main de Dieu. L'œuvre, après tout, n'est ni la vôtre, ni la mienne. Elle est celle de Dieu. Dieu la fera quand même, par les moyens et par les hommes de son choix. »

1. Impr. dans *J. M. E.*, 1898, p. 614 et suiv ; — *Nouvelles du Zambèze*, octobre 1898, n° 4, p. 79 et suiv.

Un peu plus tard, il écrivait à M. Bianquis (25 octobre) :

« J'ai de la douleur au cœur, mais, j'espère, pas d'amertume. Du moins, je demande à Dieu de guérir l'une et de me préserver de l'autre par sa grâce. »

Peu avant le départ de Coillard, le Comité enrôla, pour le Zambèze, deux hommes également désirés : un missionnaire français, M. Jacques Liénard et un docteur[1], de nationalité suisse, M. Roderich de Prosch.

Coillard avait enfin les hommes, il avait aussi les fonds nécessaires et il pouvait écrire [2] :

« Dieu m'a rendu le calme et la sérénité. Que de scories encore dans ma foi ! Est-ce étonnant que mon Dieu la fasse passer au creuset? Je refais mes classes à l'école de l'Homme de douleur, et la leçon à laquelle je me casse la tête maintenant, c'est celle que Paul savait déjà : Phil. iv, 11-14. Ah ! ce « Je puis tout par Christ qui me fortifie ! » Pouvoir être content de tout, être humilié, être dans l'abondance, être rassasié et aussi avoir faim ! Elle est difficile cette leçon-là, il faut l'apprendre aux pieds de Jésus. »

Après un séjour en Angleterre et un en Suisse, Coillard revint à Paris où, le dimanche 20 novembre, une réunion d'adieux eut lieu à l'Oratoire.

Tout le monde a bien parlé, excepté moi. J'ai dit tout, sauf ce que j'aurais voulu dire. Et penser qu'on était venu

---

1. « La question du docteur ne se pose pas, elle s'impose », écrivait Coillard au Comité, le 28 septembre 1898.

2. A M. de Rougemont, Paris, 14 novembre 1898.

de tous côtés, de tous les coins de la France! Mais le Seigneur était là.

Le lendemain, séance extraordinaire du Comité, suivie d'une sainte Cène d'adieux.

J'ai parlé. Mon cœur a parlé, mieux, plus librement qu'à l'Oratoire. Sémondji aussi a parlé et très bien.

Le mercredi 23 novembre, Coillard quitta Paris. Il s'arrêta au Havre, d'où, le 25 novembre, il s'embarqua à minuit, pour l'Angleterre. Il eut avec un ami, dans sa cabine, un long moment de prière ; il sentait qu'il ne reverrait pas l'Europe, et il voulait que les derniers instants passés sur la terre de sa patrie fussent passés à genoux. Coillard répéta lentement et à plusieurs reprises : « Oh ! mon pays ! si tu voulais accepter ton Roi ! » La dernière parole qu'il dit sur terre française fut celle-ci qu'il affectionnait : « Notre œuvre est pour le Roi. »

A Londres, il eut encore beaucoup à faire [1]. Enfin il s'embarquait le 10 décembre 1898.

A Southampton, nouveaux adieux; plusieurs amis étaient là. Nous avons prié tous ensemble. Puis, le signal donné, vers 4 heures et demie du soir, tous ont évacué le bateau, la planche a été levée, la machine a soufflé et, à travers les ténèbres, quand nous ne distinguions plus les visages, les mouchoirs, qui s'agitaient, nous apportaient encore un dernier et silencieux message. Bientôt, les ténèbres s'épaissirent, la cloche du train qui allait emporter les nôtres sonna, notre vapeur aussi s'éloigna, nous étions en route.

---

1. Son discours prononcé dans l'église française de Bayswater, à Londres, le dimanche 4 décembre, a été imprimé sous le titre de *Faisons Jésus-Christ roi*, Londres et Paris 1899, in-12 de 32 p.

Le 13 décembre, à bord du *Dunvegan Castle*, il écrivait aux amis laissés en Europe [1] :

« Mes pensées sont un peu comme l'Océan sur lequel nous voyageons : tumultueuses et agitées ; mais ce n'est qu'à la surface : comme sous les vagues immenses, que fend la proue de notre navire, il y a un grand calme, ainsi, par-dessous les émotions naturelles de ce dernier départ, il y a une paix profonde. Aucune ombre de tristesse, aucune goutte d'amertume n'est venue troubler la solennité de ces derniers moments. Pour moi, le souvenir en restera tout imprégné du parfum de la vie de Christ, et ensoleillé de la gloire de la présence de Dieu.

« C'est au seuil de l'éternité et au pied du Trône de la grâce que nous nous sommes dit adieu, et c'est là que nous nous sommes donné rendez-vous. Heureux celui d'entre nous qui sera appelé le premier à franchir le seuil des palais éternels et à contempler le Roi dans sa beauté, ce Roi que nous servons et que nous aimons, mais que nous n'avons pas encore vu ! Et si une larme vient humecter les paupières de ceux qui restent, quand ils en recevront la nouvelle, c'est avec une joyeuse espérance qu'ils se diront l'un à l'autre en se montrant les rives du ciel : « Enfin ! arrivé, lui aussi. Alléluia ! » Toutes ces pensées bouillonnaient en moi, à la gare, en échangeant le baiser d'adieu avec les représentants de nos nombreux amis de France, de Suisse et d'ailleurs.

« Le Seigneur sourit à notre voyage. Ces derniers temps, vous le savez, ont été signalés par de violentes tempêtes, et, de partout, on n'entendait parler que de naufrages. La Manche s'est montrée furieuse. La baie de Biscaye est

1. *J. M. E.*, 1899. 1er sem., p. 7 et suiv.

l'effroi des marins. Il n'y a que dix jours à peine, un vaisseau y sombrait avec les deux tiers de son équipage. Mais cette baie, toujours en colère, n'a eu pour nous qu'un moment de mauvaise humeur. Nous avons, tant mal que bien, subi son mauvais caprice, et nous avons passé dans des parages plus propices. Au matin de la deuxième nuit, je contemplais, de ma cabine, un lever de soleil des plus ravissants. Nous voguions sur une mer tout à fait calme. Notre gigantesque vapeur sillonnait les entrailles de l'abîme et laissait derrière lui, toute émaillée d'étoiles qui s'enfuient, une traînée écumeuse qui se changea bientôt en une traînée de lumière.

« Laissez-moi, à titre de message, vous renvoyer les échos de ce que j'aurais voulu dire à tous en partant.

« Je sens le besoin de vous inviter à louer Dieu avec moi. Nous répéterons longtemps, et toujours avec un sentiment plus profond : « Il est bon!... Il est fidèle!... » Il a mis un nouveau cantique dans ma bouche. Et quand je jette un regard sur les dernières années, ce qui me frappe, c'est de voir sa bonté et sa miséricorde m'accompagner pas à pas, et des chants de délivrance m'entourer sans cesse. J'ai quitté le Zambèze mourant; je me suis embarqué pour l'Europe convalescent, et je retourne en Afrique rajeuni, plein de force et de santé. Nous avions ensemble demandé à Dieu les 150.000 francs et les quinze hommes qu'il nous fallait pour notre mission, nous les avons, il n'en manque pas un seul, pas même le docteur que nous avons si longtemps attendu. Ce qui me confond, c'est la timidité de notre foi. Nous n'osons pas assez, nous n'avons pas d'audace, nous n'avons encore rien demandé au nom de Jésus. Oh! croyons à la puissance de la prière et à la fidélité de Dieu.

« Ayons aussi foi dans la Mission, foi dans la puissance de l'Évangile que nous prêchons, mais foi également dans

le mandat qui nous est confié. Chers amis, portez avec nous nos fardeaux et nos responsabilités. Ces responsabilités, c'est votre intérêt, ce sont vos libéralités qui nous les ont accrues.

« Dieu a touché vos cœurs; vous avez donné joyeusement et libéralement. Demandez, pour nous, la sagesse pour administrer ces ressources. Je tremble à la pensée des dépenses que j'aurai à engager. Mes bien-aimés frères, je vous supplie, par notre Seigneur Jésus-Christ et par l'amour de l'Esprit, de combattre avec moi dans vos prières (Rom. xv, 30).

« Vous attendez beaucoup de nous. Mais, ne l'oubliez pas, notre œuvre est, pour vous comme pour nous, une œuvre de foi, une œuvre de difficultés, de combats, de défaites aussi, qui conduiront plus tard à la victoire en faisant notre éducation. Soyons fidèles, bâtissons sur le bon fondement, non avec du bois, du chaume, de la paille, mais si possible avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. Croyons, et nous verrons, nous aussi, la gloire de Dieu. »

Si les deux années que Coillard a passées en Europe ont été laborieuses, elles ont été aussi dangereuses pour lui. Qu'on pense à ces tournées, à l'enthousiasme avec lequel il a été reçu en bien des endroits, aux prévenances dont il a été l'objet dans toutes les classes de la société; qu'on pense, d'autre part, à l'extraction de cet homme, à son enfance, à sa jeunesse durant laquelle l'orgueil fut une tentation, et l'on comprendra que, très particulièrement durant ces deux années, il a couru un grand danger; il s'en rendait compte et il veillait :

« Le moi est un de ces reptiles qui s'introduit par le plus petit trou, » disait-il. Le moi aurait pu prendre la place de Dieu dans son cœur et sa vie spirituelle en eût été amoindrie.

Dieu veillait aussi, et il a gardé Coillard en l'humiliant, en le remplissant du sentiment douloureux de son incapacité personnelle.

Ce sentiment, sincère chez lui, est exprimé, même avec exagération, dans son journal intime : il ne répond pas à la réalité. Tous ceux qui ont rencontré et entendu Coillard, ont été frappés de son esprit d'à-propos, du talent avec lequel il savait s'adapter aux milieux les plus divers.

S'il s'emparait de ses auditeurs, — et dans ce sens, on peut dire qu'il était éloquent, — ce n'était pas par la belle ordonnance de périodes débitées d'une voix bien timbrée et accompagnées d'un geste ample. Sa stature était petite, sa voix peu forte, mais ses auditeurs, comme le disait l'un d'eux, sentaient qu'ils avaient devant eux « un obéissant ». Par un témoignage tout simple, imprégné d'une foi inébranlable et vécue, d'une ardeur conquérante et inlassée et d'un profond amour des âmes, cet « obéissant », hanté de l'idée qu'il ne sait pas parler et qu'il ne dit pas ce qu'il faut, a changé des vies et gagné des cœurs au Maître qu'il voulait servir.

CHAPITRE XIV

DU LESSOUTO A LÉALOUYI
LA « GRANDE EXPÉDITION »

1899

Sur mer. — Au Cap. — Une nouvelle année. — Au Lessouto. — A Morija. — Réunion à Mafételeng. — Un condisciple. — Thaba-Bossiou. — Cana. — Séjour à Léribé. — Aaron. — Rahab. — Nathanaël. — Lydia Mamosa. — Jonathan. — Deux jours au Camp. — Adieux au Lessouto. — Mafé-king. — Arrivée d'Alfred Boegner. — Palapchoué. — Visite à Khama. — A Boulawayo. — Arrivée du renfort. — Un dimanche émouvant. — Difficultés matérielles. — Départ d'Alfred Boegner et de M. Alfred Bertrand. — En route pour le désert. — Mort d'un *driver*. — Du repos dominical. — Arrivée au Zambèze. — Kazoungoula. — Mort de Mme Louis Jalla. — De Kazoungoula à Séchéké. — Mort de Mme Juste Bouchet. — Seul ! — En route pour la Vallée. — Sénanga. — Nalolo. — Léalouyi.

Coillard s'était embarqué avec M. Théophile Verdier et avec ses deux Zambéziens, Sémondji et Samata ; il comptait se rendre au Lessouto, puis rejoindre à Boulawayo le renfort qu'il devait amener au Zambèze. M. Alfred Bertrand accompagnait Coillard et, sur le même bateau, se trouvaient M. et Mme Georges Lorriaux[1], missionnaires qui partaient pour le Lessouto.

La navigation fut très agréable, Coillard en profita pour beaucoup travailler; le 27 décembre, il débarquait au Cap :

« Notre voyage est vraiment un voyage idéal[2], une

---

1. M. et Mme Georges Lorriaux sont morts au Lessouto, l'un en 1908, l'autre en 1912.

2. Lettres à M. Raoul Allier et à Mme Françoise Gauthier, à bord du *Dunvegan Castle,* 22 décembre 1898.

excursion de plaisir et je me prends à regretter d'arriver si tôt au bout. Peut-être que je recule un peu devant ce qui m'attend. Une fois au Cap, mes grandes responsabilités recommenceront. Mais Dieu m'aidera. »

Le Cap, 1er janvier 1899. — « Demeure en moi. » C'est la parole de mon Maître, j'en avais besoin. Demeurer en lui, lui en moi. Je me contente souvent de demeurer près de lui, de travailler pour lui, de lui faire de fréquentes visites, de parler de lui. Mais demeurer en lui ! Ah ! c'est encore une leçon dont je sais à peine l'ABC. J'en parle beaucoup et probablement qu'on s'imagine que je suis plus avancé que je ne le suis en réalité.

Et lui, mon Maître ? Comment un si grand Roi peut-il demeurer dans une chaumière délabrée ? Oh ! le péché ! Quelles tentations ! quelles luttes ! Pourquoi n'ai-je donc pas toujours la victoire ? Demeure en moi, Jésus ! Prends possession de tout mon cœur, de toute ma volonté, de toute mon imagination, de toutes mes pensées. Toi en moi, et moi en toi, comme la flamme et la chaleur, la lumière et le calorique. C'est rempli de ces pensées que j'ai commencé la nouvelle année. Je suis dans un affaissement spirituel qui me désole.

Au Cap, Coillard fut très occupé par les mesures à prendre pour les bagages et pour préparer la grande expédition ; tout lui fut singulièrement facilité.

Que de raisons n'ai-je pas de louer Dieu ! Il me fait trouver grâce devant les hommes, c'est plus que je n'attendais. Mon âme, bénis l'Éternel !

Le mardi 17 janvier, Coillard, accompagné de M. Bertrand et

de ses deux noirs[1], partait pour le Lessouto; en approchant de Taba-Nchou[2]:

Mon cœur bondissait, tressaillait de joie. Je rencontrai des natifs qui, timidement, levaient leur chapeau et criaient: « Bonjour, Monsieur. » — « Bonjour, mes frères, » leur répondais-je, et cela amenait toujours un bon sourire sur leurs lèvres et leurs visages s'illuminaient et ils répondaient tout ébahis: « Bonjour, père! Bonjour, missionnaire! » Je me sentais revivre.

Mardi 24 janvier 1899. — Enfin au Lessouto! J'ai besoin de m'isoler et de m'absorber dans mes propres pensées. Chaque montagne que nous voyons a son histoire et me rappelle des souvenirs. Nous arrivons au Calédon. Il a plu, le passage présente quelque danger. Mais il y a un bac. Évidemment le batelier sait qui nous sommes, il se hâte de traverser et me salue par mon nom. C'est un de mes anciens paroissiens de Léribé, nous causons. Puis, à l'autre rive, je demande ce qu'il y a à payer: « Rien pour vous, rien pour les missionnaires, » me dit-il. — « Merci! » et nous partons au galop.

Nous voici à Masérou; nous passons en vue de Bérée, là-bas, c'est Thaba-Bossiou! Mon cœur bondit. Nous approchons de Masianokeng. Voici trois cavaliers arrivant à bride abattue: c'est Joas, son fils et son neveu!

Ce Joas que nous avons élevé et instruit[3]! Mon brave Joas, je le reconnais bien à ce franc sourire qui découvre

1. M. et Mme Lorriaux et M. Verdier avaient pris les devants. — Voy. sur ce voyage, Alfred Bertrand, *En Afrique avec le missionnaire Coillard*, Genève, 1900, in-12.

2. Voy. la carte du Lessouto, dans Éd. Favre, *François Coillard missionnaire au Lessouto*, p. 15.

3. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1899, 1er sem., p. 380 et suiv. — Sur Joas, voy. Éd. Favre, *ouvr. cité*, p. 139.

ses belles dents et illumine son visage. C'est un homme maintenant ; son fils, un de mes nombreux « enfants » et qui porte mon nom, est un des bons élèves de notre école normale de Morija. Sur le monticule où se trouve l'annexe, toute une foule en habits de fête entonne à notre approche un chant de circonstance, pendant que les vieux se pressent autour de moi et se disputent mes mains. La mère de Joas, elle, accourt en sanglotant et couvre mes mains de baisers et de larmes. J'étais moi-même très ému. Arrivent alors MM. Jacottet, Lorriaux et Verdier, venant de Thaba-Bossiou, la famille Henry Dyke, Alfred Casalis, Louis Mabille et ses sœurs, et encore des natifs. C'est à peine si nous pouvons tenir dans la petite salle où Joas nous a servi le festin qu'il avait préparé. Chacun mange de son mieux sur le pouce, pendant qu'un orage rafraîchit l'atmosphère embrasée. Puis nous nous rendons à la chapelle, qui est comble, où je salue tous ces amis et rends grâces à Dieu avec eux de sa protection. Dieu a merveilleusement béni l'œuvre de mon fils en la foi. Impossible de décrire les sentiments divers qui se combattent en moi.

C'est aux salutations et aux poignées de mains que je m'arrache pour monter en voiture pour Morija. Qu'elles sont belles nos montagnes tabulaires, couronnées de rochers et agrémentées de pics, qui, en me rappelant tout un passé, me parlent de la bonté et de la fidélité de Dieu.

Morija. – Comment décrire notre arrivée? Nous étions encore loin de la station qu'une troupe d'hommes à cheval et le chef Sétha en voiture arrivaient à notre rencontre : « Hip! hip! hourrah! » et les chapeaux volaient en l'air. Sétha improvisa alors une harangue chaleureuse qu'il termina en entonnant : « O Père! combien grand est ton amour. » C'est son cantique, disait-il, il faut le chanter avec lui ; et ces puissantes poitrines le chantaient à faire trem-

bler la terre. Notre escorte faisait boule de neige. Plus loin, c'est toute une foule qui nous attend en chantant des chants de circonstance, avec les écoles, drapeaux en tête. Asser, l'intrépide pionnier de la mission et mon ancien compagnon de voyage lors de notre première expédition[1], lit, au milieu d'un grand silence, un discours auquel il me faut répondre par quelques mots.

Je n'aime pas les démonstrations, je les supporte mal. J'avais cependant assez d'empire sur moi-même. Mais quand nous arrivâmes au presbytère, quand je me rencontrai avec nos deux veuves[2], moi veuf aussi, dans la maison de mon ami, maintenant si réellement vide, je ne pus me faire violence plus longtemps et contenir mon émotion. Mme Mabille était calme et sereine comme aux jours d'autrefois ; mais, on le voit bien, elle a connu la souffrance.

On avait décoré la station de drapeaux et de devises; mais je n'avais rien vu. L'église fut bientôt comble; le sérieux profond de l'auditoire, les paroles émues, mais sobres, du fils de mon ami et les prières ardentes qui nous transportèrent en présence de Dieu, ramenèrent le calme et la paix dans mon cœur.

Morija, dimanche 29 janvier 1899. — Il a nécessairement fallu refaire connaissance avec les personnes et les lieux[3].

Les personnes ! On emporte dans l'esprit et dans le cœur leur dernière photographie, et, malgré tout bon sens et toute raison, on reçoit un choc en ne les retrouvant plus comme on les avait laissées : ceux-ci ont grandi, ceux-là ont vieilli, beaucoup ont passé et ne sont plus. Mais, vous aussi, vous avez vieilli et vous passez... On sort d'un rêve en retrouvant

1. Voy. Éd. FAVRE, *ouvr. cité*, p. 263, 286, etc.

2. Mme Adolphe Mabille et Mme Edgar-W. Krüger. — M. Krüger, directeur de l'école industrielle, était mort, par accident, le 4 octobre 1898.

3. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1899, 1er sem. p. 382 et suiv.

les enfants d'autrefois maintenant des hommes et des femmes, et, au milieu des vides qui se sont faits, c'est un soulagement de retrouver une vieille Pénélope, un brave Philippe Khomohaka, un vénérable Simon Fékou... Mais on les compte sur les doigts.

Les lieux ! ils sont encore les mêmes, mais transformés. La vieille église est encore là, avec son presbytère, mais les arbres ont grandi. L'œuvre aussi a grandi et les bâtiments se sont multipliés.

Là-bas, sur le penchant du coteau, un sentier solitaire conduit au champ du repos et, dans un coin, tout en haut, se trouve la tombe de mon ami. J'y suis resté longtemps, absorbé dans mes pensées et dans mes prières. Il me semblait que j'étais en communion avec lui.

Je ne pouvais m'arracher de cette simple tombe avec un rocher brut portant, sur une plaque de marbre, cette inscription :

ADOLPHE MABILLE
1836-1894

Ces journées inoubliables (24-30 janvier) se sont passées en entretiens intimes, en courses, en réunions, en soirées familières, où les chants, les méditations et la prière ont laissé leur parfum. Morija est encore ce qu'il a toujours été, une ruche d'abeilles ; on y fait du miel, et du bon.

De Morija, Coillard se rendit à Makéneng, puis à Maféteng.

Maféteng ! C'est là que, dès le matin (31 janvier), nous nous rendons en voiture, pour la grande réunion que M. Vollet y a convoquée[1]. Elle doit réunir les églises d'Her-

1. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1899, 1er sem., p. 385 et suiv.

mon, de Makéneng, de Thabana-Moréna et de Siloé. Sur tous les chemins, dans toutes les directions, ce sont des troupes de cavaliers et de piétons, des femmes en grand nombre. On entend des conversations animées et des chants. On le voit, on le sent dans l'air : on va à la fête.

Pendant qu'on dételait nos chevaux, je remontais lentement, avec Sémondji, la rue principale, quand quelqu'un me tape amicalement sur l'épaule. C'est Ra-Boroko, qui porte maintenant le nom de David. C'est le premier ami que j'ai fait en Afrique parmi les noirs, quand j'y suis arrivé en 1857[1]. Il était jeune alors, et moi aussi. Il était venu au-devant de M. et Mme Daumas et leur amenait, de la part du chef Molitsané, son père, des attelages, dont un pour moi, le jeune missionnaire. Ra-Boroko était encore païen, mais il était ouvert, droit et m'entourait d'égards. Nous voyageâmes ensemble pendant des semaines, il n'en fallait pas plus pour nous lier. Nos rapports subséquents, tant avec lui qu'avec son père qui m'avait voué une grande affection, fortifièrent notre amitié. Je l'avais vu, pour la dernière fois, en 1883; son père, un vénérable vieillard d'une centaine d'années, était chrétien, mais lui, Ra-Boroko, était encore... un bien brave homme, mais païen quand même. Aujourd'hui, il était là, devant moi, l'image de son père, un homme à cheveux gris, avec la même noble prestance, le même timbre de voix, le même regard profond et lui aussi chrétien et chrétien vivant et conséquent. Quelle joie de nous revoir!

Près de l'église, et par un soleil de feu, je tombe au milieu d'une vraie fourmilière. Immédiatement entouré, assiégé, je ne sais plus à qui répondre, je ne donne plus ma main : on se la dispute. Que de vieilles connaissances oubliées ! que de figures qui me reviennent, mais sur lesquelles je ne

---

1. Éd. Favre, *François Coillard, enfance et jeunesse,* p. 279.

puis mettre de noms ! Que de noms même qui ne me disent plus rien ! C'est humiliant et, aux yeux de gens dont la mémoire est un coffre-fort, c'est inconcevable et presque impardonnable. Heureusement, l'heure de la réunion vient m'arracher à l'angoisse de cette gymnastique mentale. L'auditoire se masse au grand soleil et compte, comme à Morija, deux mille cinq cents personnes et plus. Une grande table sert de tribune. L'attention est rivée, malgré l'épouvantable chaleur. Après moi, Sémondji fait une allocution modeste, mais pleine de chaleur. Suivent alors des discours de bienvenue et de salutation, parmi lesquels se fait remarquer celui de Joël, le maître d'école de Makéneng. A mon retour du Zambèze, en 1879, au synode de Thaba-Bossiou, on m'avait reproché de ne montrer à l'horizon que quelque chose de vague, pas même un fantôme. Envoyé comme éclaireur, je n'apportais rien de tangible, pas même un crin de la queue d'un bœuf. Comment me suivre à la guerre sans l'appât bien constaté du butin ? Joël s'empara heureusement de la circonstance et, exploitant mon discours et la présence de mes deux Zambéziens chrétiens, il montra que mon fantôme de 1879 était devenu une grande réalité et qu'en éclaireur infatigable, j'étais retourné à l'ennemi et j'avais rapporté le crin du bœuf, l'assurance d'un riche butin pour des guerriers valeureux. Sémondji était devant eux, il était même déjà un Étienne.

Le lendemain, nous étions déjà de retour à Morija. Nous y arrivions en même temps que Frédéric Ellenberger qui, en deux jours, venait à cheval de Massitissi. Ce brave ami, qui me suit à quelques mois de distance dans la vie et avec lequel nous avons été condisciples en 1856 [1], ne vieillit pas; il paraît que ces longues courses lui sont encore habituelles. Nous avons partagé la même chambre, et nous

1. Ed. Favre, *François Coillard, ouvr. cité*, p. 225.

avons plus causé que dormi. Comme il est facile, après tout, de construire un pont qui relie le présent au passé ! Il semblait que nous ne nous étions jamais séparés. C'était bien encore l'Ellenberger de la Maison des Missions et de Massitissi.

La Conférence annuelle ayant été ajournée pour attendre l'arrivée de M. Boegner[1], plusieurs frères répondirent avec empressement à l'invitation un peu soudaine qui leur fut faite de venir à Morija m'y rencontrer en Conférence extraordinaire. Parmi les questions communes qui nous intéressent, nous avions à nous occuper de celle des évangélistes que nous fournissent les églises du Lessouto, de la part de responsabilité de celles-ci dans l'œuvre et des moyens de resserrer les liens qui nous unissent. Nous passâmes une bonne journée ensemble et nous la terminâmes par un entretien plein d'actualité et de sérieux sur ce témoignage qui caractérise si bien le ministère de saint Paul et de ses compagnons (Act. XVII, 6) : « Ces gens ont bouleversé le monde. » Toutes les dames de Morija étaient avec nous, sous les arbres du jardin, et tous nous conserverons le souvenir béni de cette réunion. Ah ! si, nous aussi, nous pouvions être de ces gens qui bouleversent le monde !

Coillard se rendit à Thaba-Bossiou :

Dans ce cadre sévère de montagnes[2], de rochers et de ruines, au milieu des bâtiments et des jardins, mes pensées cherchent en vain certains groupes de vieillards qu'elles s'obstinent toujours à associer à Thaba-Bossiou. A chaque instant, il me semblait voir sortir du jardin, ou de l'école, ou

1. Alfred Boegner devait revenir de Madagascar par le Lessouto.
2. Journal de voyage, 3 février 1899, impr. dans *J. M. E.*, 1899, 1er sem., p. 458 et suiv.

bien de cette maison modernisée, mon vieil ami M. Jousse. Que voulez-vous? je vivais dans le passé. C'est ici que je me suis initié à la vie du missionnaire, et que j'ai fait mes premières connaissances avec les Bassoutos, il y a plus de quarante ans. Je dois beaucoup à Thaba-Bossiou et à M. et Mme Jousse. Léribé était leur fille, et missionnaires, chefs et chrétiens d'ici, nous ont toujours entourés d'intérêt et d'affection. Comment ne pas rêver et ne pas se sentir quelque peu oppressé?

L'extrême bonté de M. et Mme Jacottet m'a arraché à ces rêveries et m'a fait revivre dans le présent. J'ai occupé la même chambre que j'occupais il y a quarante ans.

De là, visite à Masérou (6 février), le siège du gouvernement, puis à Cana (7 février).

Je pus admirer cette belle station, dont le presbytère est entouré de corbeilles de fleurs et enfoui dans des bosquets de feuillage. Je me reportais au temps où j'y faisais des courses d'évangélisation; à ces jours aussi (juillet 1873) que je passai dans une caverne près de celle des Cannibales, attendant MM. Jousse et Kohler pour choisir le site de cette station. Qu'il est loin, ce temps! M. Kohler est tout blanc, tandis que Mme Kohler est toujours ce que je l'ai connue, avec sa même douceur et sa même amabilité, l'heureuse mère d'une belle famille.

Le jeudi 9 février 1899, Coillard arrive à Léribé.

Léribé! est-ce bien vrai? n'est-ce pas un rêve[1]? Nous avions quitté Cana de bonne heure. Notre frère Kohler

1. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1899, 1er sem., p. 461 et suiv.

nous conduisait en voiture avec M. Bertrand qui m'avait rejoint. Nous venions de passer la montagne de Foubané, quand des cavaliers arrivent au galop à notre rencontre et s'arrêtent tout court, comme interdits, en me reconnaissant dans la voiture. C'était mon brave Philémon Lékhoati qui était accouru avec quelques-uns de ses chrétiens. Pauvre garçon, il ne put contenir son émotion. Je dis garçon, car il a si peu vieilli que j'ai peine à le croire père de sept enfants.

Contournant Tsikoané, nous voyons sur le plateau s'étaler le grand village de Jonathan, le fils de Molapo. Ce village, on le dit un modèle d'ordre et de propreté. Jonathan n'est pas là, il me fait savoir qu'il a dû se rendre auprès de sa mère, Lydia Mamosa, qui est mourante. Mais, au tournant de la route, l'évangéliste Aquilas nous attend avec son école, les chrétiens et toute la population du village. A notre approche, ils entonnent à pleine poitrine un cantique (n° 178) qui m'a troublé singulièrement par les souvenirs qu'il réveille.

Si nous parlons avec tant de ravissement
Du pays des saints
Que les paroles mêmes nous manquent.
Que sera-ce quand nous y serons nous-mêmes ?

Je l'avais composé en 1871, et, en 1873, un jour que je l'enseignais à Léribé, arriva Johanné, l'évangéliste de Tsikoané : il en fut si frappé qu'il l'apprit. Il s'en retourna le même jour et passa toute la soirée, jusqu'à une heure avancée, à l'enseigner à ses enfants. Il s'était à peine retiré qu'il fut saisi de violentes douleurs et, avant l'aube, en murmurant encore : « Que sera-ce quand nous y serons nous-mêmes, » il mourait d'une inflammation d'entrailles. La coïncidence n'avait pas été calculée, mais ce cantique, chanté là même

où était mort Johanné et tout près de sa tombe, m'avait remué. J'adressai à cette foule quelques paroles d'affection, je fis la prière et, m'arrachant aux assauts des poignées de mains, je continuai ma route jusqu'au Camp. Là se trouvent la magistrature et un grand village. C'est là que se sont réfugiés nos chrétiens pendant la guerre civile qui a désolé la province en 1880, et c'est là que la plupart sont restés.

A la tête d'un cortège qui faisait boule de neige à chaque pas, je gravis, à cheval, la pente escarpée de la colline et je me trouvai, tout à coup, au milieu d'une foule qui m'attendait avec des drapeaux. On chantait, pendant que Nathanaël, déjà un vieillard, s'appuyant sur son bâton, vint me souhaiter la bienvenue. Je le reconnus et l'embrassai, mais dans ce visage flétri, ces yeux éteints, ce grand corps amaigri et chancelant, je ne retrouvai plus l'ami de ma jeunesse et le compagnon de mes travaux. Je le regardai longtemps, il me regarda et nos yeux se remplirent de larmes.

Puis ce fut la masse qui se rua vers moi. Nous nous rendîmes à l'église ; pour l'occasion, il l'aurait fallu trois fois plus grande. C'est donc dehors que nous nous massâmes pour écouter le discours de Nathanaël, d'une mâle mais attendrissante éloquence, et pour rendre gloire à Dieu. Une averse dispersa nos gens et nous allâmes prendre une collation chez le magistrat, M. Mac Gregor.

La pluie passée, nous partîmes pour la station. Nous voyagions en silence, mais, pas besoin de le dire, il y avait des orages dans mon cœur. Pour moi, chaque contour de la montagne, chaque ravin, chaque rocher avait son histoire et son passé. Enfin, à un détour de la route, dans ce cirque grandiose formé d'une muraille de rochers, la voici, adossée aux flancs de la montagne, ma vieille, ma chère station, qui s'étale devant moi avec ses jardins, ses bosquets. Qu'elle est belle ! C'est là que nous avons vécu, là que nous avons tra-

vaillé. Au bas du jardin, de nouveaux groupes, chrétiens et païens, jeunes et vieux, nous attendent, et, à notre approche, eux aussi, ils font retentir les échos des montagnes des doux accents de ce même cantique qu'on chantait à Morija et qui traduit si bien les impressions qui se pressent dans mon âme :

O mon Père ! combien grand est ton amour !

Ce sont alors les mêmes scènes d'émotions, de salutations, de poignées de mains, d'expressions spontanées d'étonnement et de joie. On s'attendait à voir un vieillard décrépit et on me retrouve jeune comme il y a quinze ans. Nous allons, tous ensemble, à l'église, en chantant et nous bénissons Dieu.

Me voici donc à Léribé. Je me demande encore si ce n'est pas un rêve ; mais non : voilà bien ma belle église. J'en reconnais les pierres que mes mains et celles de mes chères ouailles ont arrachées à la montagne. C'est bien là, la grande porte de mon jardin. Voici ce massif qu'on a appelé, à cause de sa forme sans doute, « la larme de M[me] Coillard ». Une larme ! Ah ! il y en a eu bien d'autres ! Qui les connaît ? Qui les dira ?... Elle aimait à répéter cette parole du psalmiste : « Tu as compté mes allées et mes venues et tu as mis mes larmes dans tes vaisseaux. » J'arpente de nouveau les allées ; je reconnais presque chaque arbre que nos mains ont planté ; ils ont crû pendant mon absence, ils sont chargés de fruits, ils plient sous le poids. Involontairement mes pas se sont dirigés vers mon vieux pavillon : mêmes piliers, même table, mêmes sièges rustiques. C'est là que nous venions oublier nos soucis, que je recevais mes gens en tête à tête, que nous traitions les affaires, et là encore que nous avions, avec le major Malan, ces petits

déjeuners qu'il avait le secret de transformer en réunions de prières [1].

Je rebrousse chemin vers la maison, cette maison que nous avions si ardemment désirée et que nous avons habitée si peu de temps. Je pousse un soupir et je continue. La maison est bien toujours la même avec ses dalles que je connais si bien, la chambre à coucher avec le même papier dont mes propres mains ont tapissé les murs et le même plafond que j'ai fait il y a vingt ans. Je revois ce petit bois de peupliers, de saules et d'eucalyptus, que nous avons laissés tout jeunes et qui s'élèvent maintenant avec tant de majesté. Je m'arrête avec des yeux humides devant ce vénérable gommier qui, à un mètre de hauteur, mesure tout près de 5 mètres de tour. Il marque l'emplacement de notre première demeure, une hutte de mottes qui nous a abrités toute une année. Un peu au-dessus est la grande cavité qui a servi de repaire aux cannibales et à nous de temple. Plus loin, c'était le village avec ses vergers, aujourd'hui dévastés et en ruines.

Mais assez, ces souvenirs m'écrasent... Je revis dans un passé qui m'enchante. Je cherche encore quelque chose qui me manque partout. Parmi ces visages qui s'illuminent au contact de mon regard, il en est un que je cherche et que je ne retrouve pas. Il était le centre, l'âme de tout cela. Sans *elle,* tout cela n'est que des masures et un tombeau. Je me réfugie dans mon cabinet de travail, le sanctuaire et aussi le témoin muet de ma vie intime. Par une extrême délicatesse, qui m'a profondément touché, mes amis Dieterlen l'ont mis à ma disposition. Je ferme la porte et, seul avec mon Dieu, j'épanche le trop-plein de mon cœur, je me retrempe dans sa communion et je me fortifie de force.

1. Éd. Favre, *François Coillard missionnaire au Lessouto,* p. 233-234.

Mais ce ne peut pas être pour longtemps. C'est à mes amis et à mes ouailles d'autrefois que je me dois. Eux-mêmes l'exigent, ils assiègent ma porte et, le jour fini, ils prennent libéralement sur la nuit. C'est assez naturel : chacun a son histoire à me conter, des conseils et des exhortations à me demander. Tout cela, mon frère Dieterlen[1], que tous aiment, peut le faire mieux que moi et en meilleure connaissance de cause. Mais cette cure d'âme n'est en somme qu'un prétexte, le besoin de part et d'autre de rétablir le contact personnel, interrompu depuis tant d'années. Que de tristesses, que de plaies, que de souffrances! Mais aussi, que de joies pour moi, que d'encouragements! Et quelle édification j'ai trouvée dans ces courts entretiens!

Un jour, quelqu'un frappe à ma porte. J'ouvre, et devant moi se tient, comme une statue, un homme mal vêtu et à l'air profondément triste. « Mon ami, qui es-tu? » — « Eh quoi! tu ne me reconnais pas, mon père? » Cette voix me remit ses traits. C'était Aaron, mon pauvre Aaron, l'évangéliste qui nous a accompagnés chez les Banyaïs, puis au Zambèze, un de mes enfants en la foi. Aigri par les difficultés du Zambèze, il s'est rapatrié. A son retour à Léribé, il a trouvé une de ses belles-sœurs veuve et il n'a pu résister à la tentation d'user du droit que donne le paganisme en pareille circonstance et qui rappelle celui du retrait lignager chez les Juifs. Cela troubla naturellement son ménage et faillit amener un divorce complet avec sa femme légitime. Plus tard, cette belle-sœur se convertit et le quitta. Mais la brèche était trop grande entre lui et Ma-Routhé. C'est alors que le malheureux Aaron, de propos délibéré, a fermé les yeux et les oreilles et a épousé, à la païenne, une

1. M. et Mme Hermann Dieterlen occupaient Léribé depuis le commencement de 1895.

femme païenne. Il me racontait tout cela en versant des torrents de larmes et avec une voix entrecoupée de sanglots. C'était une scène des plus déchirantes. Il m'avouait n'avoir jamais parlé aux chrétiens de son projet de bigamie : « Car je savais, disait-il, que pas un ne m'eût approuvé. » Il avait cherché conseil auprès de ses relations païennes : toutes, unanimement, l'avaient désapprouvé. Mais rien ne l'arrêta. Et, maintenant, il est bourrelé de remords; et, cependant, il n'a pas le courage de revenir en arrière. Je lui parlai avec toute la tendresse et la fermeté dont j'étais capable; il se calma un peu. Nous nous mîmes à genoux et je lui demandai de prier. Sa prière fut un cri de douleur. Sa voix fut étouffée par les sanglots. Je pleurai avec lui. Je criai à Dieu et puis le laissai seul prosterné dans ma chambre, se roulant en agonie, poussant des cris de désespoir et versant des torrents de larmes. Mon pauvre Aaron! Cette scène me poursuivra longtemps. Que fera-t-il? S'il tergiverse, s'il faiblit, s'il tarde, il est perdu.

Heureusement que j'ai eu d'autres visites qui m'ont fait autant de bien que celle-ci m'a navré. Il fallait causer avec la vieille Rahab, qui a reporté sur nos successeurs à Léribé l'affection et le dévouement qu'elle avait pour nous. Il fallait aussi avoir un tête à tête avec tant d'autres dont les figures s'épanouissent et les cœurs se dilatent au contact du missionnaire d'autrefois. A mon vieil ami Nathanaël, je donnai tout un jour, et un jour qui a passé bien rapidement. Je l'ai laissé causer, il avait tant à me dire! Il me parlait de la tribu, de l'église, de sa famille, de lui-même; il entremêlait ses récits des souvenirs du passé, de nos travaux en commun, de nos courses d'évangélisation et d'autres, de cette vieille amitié qui date de mon arrivée à Léribé, avant même qu'il fût chrétien, et que rien n'a jamais voilée. Je le retrouvais tout entier, le Nathanaël d'autrefois, un homme

sans fraude, toujours droit, toujours fidèle. Et ce n'est pas peu dire, quand on pense que sa position sociale le place parmi ceux dont le Sauveur a dit qu'il leur est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu.

A mon tour, j'ai tenu à voir mes gens chez eux, piloté par le cher Dieterlen. Je dois ma première visite à Lydia Mamosa[1], qui, comme je l'ai déjà dit, est mourante. Nous la trouvons dans une vieille hutte où on l'a transportée. Elle est entourée de ses filles, toutes chrétiennes. Leur joie est grande et chacune d'elles prend plaisir à rappeler le vieux temps où ces jeunes filles d'alors se disputaient le privilège de faire ma cuisine, et même de la manger. Mamosa, elle, une vraie Lydie, la première femme du Lessouto dont le cœur se soit ouvert à la grâce de Dieu, a semblé reprendre vie. Elle peut avoir quatre-vingt-cinq ans ; elle a la pleine possession de ses facultés. La grâce de Dieu répand un reflet de beauté sur ce visage flétri par l'âge et la maladie, et le rend vénérable. Elle parle des choses de Dieu avec tant de naturel, de simplicité et de chaleur, qu'on sent bien que son cœur en est plein. Elle a toujours été pour nous comme une mère. Quand Molapo, son mari, est retourné au monde, il l'a entraînée avec lui ; mais, chez elle, le feu couvait sous la cendre, et quand le vent souffla, il produisit une flamme qui ne devait plus s'éteindre. Sa constance et sa fidélité, dans la position difficile qu'elle occupait, nous ont souvent édifiés.

Je profitai de l'occasion pour rendre à Jonathan la visite qu'il m'avait faite. Il est le fils de Molapo et il est aussi mon enfant, puisqu'il a grandi dans ma maison, et, aujourd'hui, il s'en fait un honneur. C'est un bel homme, un parfait gentilhomme, mais un païen enragé, malgré son éducation.

---

1. Sur Lydia Mamosa, voy. Éd. Favre, *François Coillard, enfance et jeunesse*, p. 298, et *François Coillard missionnaire au Lessouto*, p. 192.

La seule chose qu'on puisse mettre à son crédit, c'est que lui au moins, — une rare exception au Lessouto, — il est sobre. Il vient de reconstruire la belle maison de son père, incendiée pendant une guerre civile. Je l'en félicite ; lui-même en est très fier ; il m'en fait immédiatement les honneurs et me conduit de pièce en pièce. Dans l'une se trouve un cercueil : c'est le cercueil de sa mère. Il ne voulait pas être pris au dépourvu, il croyait même que Dieu m'avait amené pour l'occasion.

Une autre visite fut pour le Camp. Qu'ils passèrent vite, ces deux jours, au milieu de mes gens ! Dans chaque maison où nous allions, c'était une vraie fête.

Comme je devais passer deux dimanches à Léribé, M. Dieterlen avait eu l'heureuse idée de convoquer tous les chefs de cette partie de la tribu pour le premier, et toutes les annexes, c'est-à-dire l'église tout entière, pour le second. Chaque service a donc eu son caractère spécial. Les auditoires étaient aussi nombreux qu'à Morija ; on était venu de loin et on s'est réuni sous les arbres.

J'avais bien des choses à dire à ces chefs et fils de chefs qui tous, à peu d'exceptions près, sont ivrognes et dissolus, et font parade de leur paganisme recouvert d'un vernis de civilisation. Jonathan, surtout, ne manqua pas de me répondre et de commenter mes remarques, dont il ne pouvait que réconnaître la justesse et la force.

Mais le jour qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, c'est le dernier, où l'église entière s'était assemblée. Des Boers chrétiens, qui m'avaient connu, étaient venus ; Jonathan, et d'autres aussi ; deux mille à deux mille cinq cents personnes étaient réunies sous les saules que j'ai plantés. Parmi les dernières allocutions à moi adressées, celle de Philémon était caractéristique ; il me présenta deux petits enfants qui me remirent chacun, dans une assiette, les sou-

scriptions de l'église pour le Zambèze ; elles se montaient à une vingtaine de livres sterling, ce qui n'empêcha pas que la collecte de la réunion produisît 11 livres sterling, soit 275 francs ; comme aux vieux jours, pas de cuivre ; la plus petite pièce était d'argent et valait six sous.

L'après-midi, communion ; pendant que des centaines de gens se groupaient sous les ombrages, l'église se remplissait de communiants, cinq cents environ. Il faut taire, car elle se devine sans peine, l'émotion qui me saisit quand, une fois encore, la dernière, j'entrai dans le temple et montai dans ma chaire. L'impression de ce service est indescriptible et inoubliable. J'avais devant les yeux la preuve irrécusable que Dieu avait béni son œuvre ici, malgré toutes les péripéties par lesquelles elle avait passé. C'était comme un nouveau sceau que Dieu apposait à la vocation que nous avons reçue de lui pour le Zambèze.

Le lendemain matin, lundi 20 février, c'étaient les adieux. Si tôt ! Et quand je pense à toutes les appréhensions que m'inspirait la perspective seule d'une visite à Léribé ! J'en tremblais. J'y allais tenant mon cœur à deux mains, me cuirassant contre toute sentimentalité et m'attendant à ne jouir de rien. Et voilà qu'il ne me reste que les souvenirs les plus bienfaisants.

J'ai remarqué le progrès en tout : civilisation et œuvre spirituelle. A Léribé, c'était bien plus frappant qu'ailleurs : voir l'église remplie exclusivement de communiants, c'était un spectacle digne des anges.

Que n'ai-je pu y planter plus longtemps ma tente ?

Ce ne fut pas, en effet, sans souffrance que Coillard quitta « cette nouvelle France, le berceau de son ministère ». Le Lessouto l'avait reconquis, ressaisi, il avait de nouveau exercé sur lui sa mystérieuse attirance et il constatait, non sans tristesse, que le chemin du devoir l'avait conduit loin de lieux très chers et d'amis

très intimes. Ce retour vers le passé était inévitable chez un homme qui avait fait de grands sacrifices pour aller au loin, en terre inconnue, tracer un nouveau sillon.

Mais il réagit :

« Il faut oublier les choses qui sont derrière[1] et au lieu de gémir parmi les masures, il faut, étranger et voyageur, résolument s'élancer en avant et plus haut, vers les réalités éternelles. »

De Léribé, Coillard dut rebrousser chemin et passer par Ladybrand et Bloemfontein : de là, faisant un grand détour en chemin de fer, il se rendit à Kimberley et à Maféking.

Maféking, 4-9 mars 1899. — Dieu, dans sa bonté, me réservait une grande surprise[2]. J'étais tout entier à mes affaires et pressé de continuer mon voyage, quand je reçois un télégramme de M. Boegner m'annonçant sa prochaine arrivée à Maféking. Je pouvais à peine en croire le télégramme. Au Lessouto, il avait dû manquer au rendez-vous qu'il m'avait donné. Et voilà notre directeur — pour moi un ami bien cher — qui, après avoir déjà fait à Madagascar une course essoufflée pour rattraper le paquebot, malgré toutes les consignes et les retards, arrive, avant d'être attendu, à la baie de Delagoa, pour recommencer, en Afrique, cette même course affolée ! La fièvre malgache s'est cramponnée à lui comme un vampire, n'importe. Il ignore toutes les difficultés qui semblent rendre son plan impossible, ferme l'oreille aux raisonnements de la prudence ; il se jette en chemin de fer, traverse les territoires portugais et ceux du Transvaal, et, quand la machine à vapeur lui refuse ses ser-

1. Lettre à Mme J.-L. Micheli, Séchéké, 7 juin 1899.
2. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1899, 2e sem., p. 26 et suiv.

vices, il saute bravement dans une de ces carrioles qu'on décore du nom de malle-poste, et, tout malade qu'il est, ballotté sans pitié, de nuit comme de jour, par des chemins qui n'ont pas leur équivalent en Europe, il franchit les distances et arrive à Maféking, où on le dépose plus mort que vif, le jour où j'aurais dû partir. Jugez de notre rencontre ! Les moments s'envolent et on voudrait les retenir. Nous avons tant à nous dire que, chose étrange, nous ne nous disons presque rien, et, en nous séparant pour la nuit, chacun se reproche à lui-même sa sensibilité et ses oublis.

Il est évident qu'une simple entrevue ne nous suffit pas. Ce ne sont pas des heures, mais des jours qu'il nous faut passer ensemble. Une seule solution s'impose. M. Boegner l'a compris ; aussi, malgré ses fatigues et la fièvre qui le dévore, décide-t-il de nous accompagner jusqu'à Boulawayo. Cela lui permettra de faire connaissance avec les différents membres de la colonne. Pour moi, je l'avoue, il y avait d'autres raisons, et d'un ordre tout personnel : si bienfaisante que me soit la société d'un ami comme M. Boegner, et si précieux que me soient ses conseils, il me semblait que la présence du Directeur, ainsi que celle d'un homme d'affaires tel que lui, était voulue de Dieu, pour alléger la lourde responsabilité financière qui pèse sur moi. Il verra par lui-même, le Comité de Paris, comme nos amis, verront par lui, l'emploi des fonds qui me sont confiés, et tous comprendront combien c'est plus agréable et facile de recueillir l'argent sou par sou, franc par franc, que de le dépenser par schellings et par livres. »

Palapchoué, 10-11 mars. — Station de Palapchoué : voilà du nouveau ! La station du chemin de fer se trouve à 16 kilomètres du village de Khama, et, comme c'est la nuit, il faut nous décider à coucher à l'hôtel.

Le lendemain, une voiture à quatre chevaux nous empor-

tait à Palapchoué. Notre première visite est pour mon vieil ami Khama. D'aussi loin qu'il nous voit, il vient au-devant de nous en souriant. Nous ne faisons que passer au lékhotla pour saluer les hommes qui s'y trouvent, et nous nous rendons chez le chef. Nous causons, mais j'ai de la peine à retrouver Khama. Il a l'air profondément triste et abattu; quand il parle, il s'anime; mais, du moment qu'il ne prend plus une part active à la conversation, il s'affaisse et s'assoupit. Chez lui, le ressort est brisé.

Le lendemain, dans une course à cheval qu'il fit avec nous, il était redevenu lui-même et me parlait librement, à cœur ouvert, de ses difficultés et de ses épreuves.

Une autre ombre à notre visite à Palapchoué, c'est que M. Boegner a été si malade qu'il a dû garder le lit presque tout le temps.

Boulawayo, 12-17 mars 1899[1]. — Nous y sommes enfin. Il faut se jeter, tête baissée, dans les affaires. La grosse question, c'est celle de nos bagages, non pas exclusivement ceux des dix-huit personnes qui composent l'expédition, sans compter Sémondji et Samata, mais les approvisionnements des missionnaires qui sont au Zambèze et ce qui appartient plus directement encore à la mission : outils, médicaments, presse, canots, etc.

Au milieu de tous ces embarras matériels, comme on fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu! Rien de ce qui touche ses enfants n'est trop petit à ses yeux.

Boulawayo, dimanche 19 mars. — L'administrateur, le capitaine Lawley, m'a invité, pour un repas, à la maison du gouvernement; c'est la maison de Cecil Rhodes. Elle est située sur le même plateau où Lobengoula avait sa capitale dont les derniers vestiges ont récemment disparu.

1. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1899, 2e sem., p. 30 et suiv.

Nos amis, les quatorze[1], sont arrivés vendredi soir, 17 mars. Quelle émotion! Nous avons été les recevoir à la gare. M. Boegner n'était pas là. Ses attaques de fièvre étaient si fréquentes et si violentes que le docteur l'envoya à l'hôpital. Il nous inquiéta même. Mais il prit vite le dessus et hier, samedi, un ami, M. Walker, l'a emmené à sa maison de campagne[2]. Quels bons entretiens nous avons eus ensemble! Cela fait du bien.

« L'après-midi du dimanche, écrit un des membres de l'expédition[3], fut consacré à une réunion chez des amis de M. Coillard avec ce dernier et M. Boegner. C'était tout ce qu'il y a de plus émouvant. Nous avons commencé en chantant : « Oui, je bénirai Dieu tout le temps de ma vie. » Puis, M. Liénard a fait la prière suivie par le cantique « En toi, Seigneur, j'ai mis ma confiance ». M. Boegner nous a lu Romains I, 8-17 ; ensuite il nous exprima sa joie profonde d'avoir réussi à venir à Boulawayo, puis il nous donna des conseils pour notre vie en mission. Nous avons senti, en ce moment même, toute la responsabilité que notre tâche nous imposait. M. Coillard, reprenant une des dernières phrases de M. Boegner : « Le succès d'un missionnaire dépend de la santé de son âme, » ajouta quelques paroles « Pour ma part, dit-il, je crois que le succès du missionnaire dépend de l'amour qu'il a pour le païen. Il est très facile à aimer de loin, mais, vu de près, couvert d'ocre et de graisse, il est facilement un sujet d'aversion. » Mon

1. Le renfort des « quatorze », qui s'était embarqué pour l'Afrique le 11 février 1899 à Southampton, se composait de MM. Jacques Liénard, Théophile Burnier et Juste Bouchet, missionnaires consacrés, de Mmes Liénard et Bouchet, de M. R. de Prosch, missionnaire consacré et docteur en médecine et de Mme de Prosch, de M. et Mme Élie Lemue, aide-missionnaires, de M. et Mme Émile Rittener et de M. et Mme Henri Martin, artisans, et de Mlle Éva Dupuy, institutrice. A ces quatorze étaient venus se joindre M. Paul Ramseyer, missionnaire consacré, et Mme Ramseyer qui étaient partis en octobre 1898 et avaient séjourné quelques mois au Lessouto, et M. Théophile Verdier qui était parti avec Coillard.

2. Où Coillard logeait également.

3. Mme de Prosch, dans les *Nouvelles du Zambèze*, 1899, n° 2, p. 56. M. et Mme Ramseyer n'assistèrent pas à cette réunion, étant allés, dès le samedi, s'installer au campement, hors de Boulawayo.

mari termina par la prière et nous chantâmes : « Jusqu'à la mort nous te serons fidèles. »

J'ai immensément joui de cette réunion, dit Coillard. C'était touchant de voir ainsi l'exaucement de tant de prières ! Mon cœur débordait et j'étais ému.

Le lundi 20, au soir, nouvelle réunion à l'hôtel Impérial avec M. Boegner rétabli, et M. Bertrand.

Cette soirée restera pour tous une soirée mémorable. Nous avons dîné ensemble, passé la soirée à chanter des cantiques de consécration et avons décidé, séance tenante, d'en envoyer des échos avec un message à nos amis d'Europe. Après quelques paroles chaleureuses de M. Boegner et une prière, nous nous sommes dit adieu. Plusieurs nous ont accompagnés. Le clair de lune était splendide. L'air pur et calme.

21 mars 1899. — Nos préparatifs de départ avancent. Ce qui m'épouvante, ce sont les dépenses, qui vont se multipliant et s'accumulant. Il y a tous les jours des choses nouvelles auxquelles on n'avait pas songé et qui s'imposent. L'autre jour, c'était la question des tonnelets pour l'eau ; cela représentait tout de suite une somme de 8 livres sterling ; la dépense fut faite, il le fallait. Et puis on découvrit que ces tonnelets ne pouvaient absolument pas suffire, il fallait en doubler le nombre. Puis c'étaient mes wagons eux-mêmes qui, légers de construction, ne pouvaient pas prendre une charge complète, ce qui est une perte pour les voituriers. Le contrat[1] ne prévoyait pas la chose et nous avons failli

1. M. Coillard avait signé un contrat avec un entrepreneur de transports, M. Musson, qui, pour un prix convenu, devait amener l'expédition, avec armes et bagages, jusqu'au bord du Zambèze, en face de Kazoungoula. La caravane finit par compter 80 personnes, 21 wagons et 330 bœufs.

"Tout pour le Roi" !..

(Écho de notre dernière soirée à Bulawayo, à la veille de nous enfoncer dans le désert.)

F. Coillard A. Boegner

Alfred Bertrand.

J. Bouchet Paul Ramseyer

A. Ramseyer

Th. Verdier T. Baumer

E. Dupuy L. Liénard

H. Lemue L. Martin

H. Martin

E. Lemue E. Rittener Ch. Rittener

Mariette Bouchet.

Eva de Prosch Dr de Prosch

M. Liénard

CARTE SIGNÉE LORS DE LA RÉUNION A BOULAWAYO
DES MEMBRES DE « LA GRANDE EXPÉDITION »
AVEC MM. A. BOEGNER ET A. BERTRAND

rompre avec notre entrepreneur de transports, M. Musson. Il me fallut me débattre et j'obtins, non sans peine, des conditions un peu moins exorbitantes.

Mais ce n'est pas tout. Les colis vont s'accumulant d'une manière effrayante. La banque se montre bien disposée à m'aider, mais les affaires sont les affaires et, en affaires, on ne badine pas.

Le jeudi 23 mars, M. Boegner partit, Coillard l'accompagna à la station. Une dernière fois, ils prient ensemble et bientôt le train s'ébranle. « Je suis resté à la portière, écrit Boegner, et ai distingué longtemps le flocon blanc de la barbe de M. Coillard ; puis, tout s'est effacé et j'ai compris qu'une belle page de ma vie venait de se tourner. Que Dieu en soit loué et qu'il me donne de faire fructifier tout ce que j'ai pu apprendre et recevoir pendant ces quinze derniers jours ! »

De son côté, Coillard disait de ces quelques journées passées avec le Directeur :

Nous avons eu ensemble de délicieux moments de causerie et de prière. C'est une âme ardente et on se réchauffe à son contact.

Les uns après les autres, les membres de l'expédition s'établirent dans leurs wagons à un campement hors de Boulawayo. Le 22 mars, une première bande se mit en route, une seconde suivit le lendemain. Coillard restait seul à Boulawayo avec M. Bertrand pour prendre les derniers arrangements et charger les dernières caisses ; quelques retards survinrent encore.

25 mars. — Encore à Boulawayo ! Pourtant jamais je n'ai fait de plus nombreuses expériences de la bonté de Dieu. Si à chaque jour, à chaque pas, les difficultés ont surgi, toutes ont été aplanies. Mais maintenant nous avons vingt wagons. Musson est sur les dents.

Le lundi 27 mars, Coillard allait enfin s'installer dans sa voiture qui l'attendait hors de la ville. M. Bertrand l'y accompagna, puis ce furent les adieux :

Le soleil se couchait, on attela, un dernier mot, une dernière poignée de main, une carte avec un message au crayon pour les Zambézias, et notre vie commune est chose du passé. M. Bertrand retourne seul en ville et moi je tourne mon visage vers l'immense désert qui me sépare du Zambèze. Depuis trois ans, je vis dans les adieux.

28 mars 1899. — Nous avons voyagé hier soir jusqu'à 10 heures. Ma voiture est encombrée. Mais, dans peu de jours, tout trouvera sa place. J'ai passé ma première nuit en wagon ! Comme j'en ai joui ! Avec quel entrain Sémondji et Samata m'ont préparé mon souper !

Le mercredi, 29 mars, Coillard rejoignit l'expédition.

Quelle joie quand j'arrivai, tous accoururent à ma rencontre. Nous sommes restés campés tout le milieu du jour. Il y a un excellent esprit dans la caravane. Avec eux, on se sent presque jeune.

Le même jour, un des conducteurs noirs mourut et Coillard fit le service funèbre.

Nous étions tous sous de solennelles impressions en voyant la fosse se fermer sur la dépouille mortelle de l'un des nôtres. Une demi-heure après, les bœufs étaient attelés, le signal du départ donné, nous levions le camp et nous reprîmes notre route comme d'habitude, laissant ce tombeau solitaire, visité peut-être par les animaux carnassiers et qui restera ignoré jusqu'au grand jour de la résurrection.

La caravane trop nombreuse dut se diviser en deux bandes. Ce voyage fut fécond en aventures[1], de celles qui sont communes à tout voyage en wagon en Afrique; si elles ne surprenaient pas Coillard, elles étaient nouvelles pour toute cette belle bande de jeunes : wagons embourbés ou renversés, timons brisés, gués dangereux, manque d'eau, route difficile à trouver ou perdue, forêts épaisses, sable profond, chasses plus ou moins fructueuses, lions parfois imaginaires.

On s'invite pour les repas, on se réunit, on chante beaucoup, et Coillard écrit : « Ces repas en commun sont charmants de liberté et d'abandon. »

L'expédition, à cause de la quantité d'eau qu'il lui fallait journellement, dut prendre une route nouvelle.

5 avril 1899. — Notre expédition est comme une corbeille de fleurs dont chacune a ses couleurs et son parfum, le parfum de la grâce de Dieu. Je les aime vraiment comme mes fils et mes filles; je jouis de leur entrain, de leur joie et de leur vie.

Dimanche 9 avril. — Forcément nous dûmes faire une étape ce matin[2], et même une plus longue que d'habitude, pour arriver à l'eau. Partis à 2 heures du matin, nous sommes arrivés ici à 5 heures et demie, non loin d'un coude de la rivière, et nous avons dételé tout près d'un bois où nous avons passé le dimanche.

La question du voyage le dimanche est délicate, de quelque côté qu'on l'envisage : on voyage en chemin de fer, en omnibus, en fiacre, à cheval et à pied, pour une raison ou pour une autre; en voyageant, on maintient ce que l'on condamne en principe : l'esclavage d'un grand nombre d'ani-

1. Voy. Jacques-L. Liénard, *Notre voyage au Zambèze,* et de nombreux récits dans *J. M. E.*, et dans les *Nouvelles du Zambèze,* année 1899.

2. Coillard note dans son journal : « Il avait été bien entendu à Boulawayo que nous ne voyagerions jamais le dimanche, excepté quand il faudrait absolument aller à l'eau. »

maux domestiques et d'hommes, pauvres ouvriers dont la vie est ainsi sacrifiée pour le public. Et pourtant que faire ? Il y a des nécessités, des exigences. Mais où tirer la ligne entre le plaisir, l'utile et l'urgent ?

Nos hommes, M. Musson et ses compagnons, sont plus logiques que nous autres et ne comprennent pas *a priori* que ce soit plus mal de voyager le dimanche en Afrique qu'en Europe, et ils ne manquent pas d'arguments. Pour nous, nous avons subi la nécessité et disons bien haut que nous espérons que cette fois-ci sera la dernière.

Le 15 mai, Coillard, accompagné de M. Verdier, prit les devants pour aller au bord du Zambèze recevoir les bagages qui avaient voyagé plus vite que l'expédition ; il arriva, le même soir, à Pandamatenga, où il revit avec mélancolie les ruines de la maison Westbeech et de l'établissement des Jésuites. Le lendemain :

Nous nous mettions en route cheminant dans cette immense plaine de Gazouma bornée seulement par l'horizon, sans arbre, sans eau, sans vie. C'est là que, presque mourant, en 1896, je pataugeai, de fondrière en fondrière, pendant plus de vingt jours.

Le 19 mai 1899, Coillard arriva à Léchoma et de là il poussa directement jusqu'au Zambèze. M. Coïsson [1] vint le chercher et lui fit traverser le fleuve, pour l'amener à Kazoungoula.

« Oh ! la joie d'arriver ! » s'écrie-t-il.

1. M. et Mme Auguste Coïsson étaient partis pour le Zambèze en mars 1897 ; après un voyage très difficile, interrompu par un séjour de six mois à Palapchoué, ils étaient arrivés à Kazoungoula le 28 juin 1898, en même temps que M. et Mme Louis Jalla, partis d'Europe un an après eux. M. Coïsson séjournait à Kazoungoula en attendant de s'établir aux Chutes Victoria où une station avait été décidée par la Conférence tenue à Kazoungoula lors de son arrivée. M. et Mme Louis Jalla avaient été placés à Séchéké.

Toute l'expédition suivit.

« Vous savez le deuil qui a voilé pour nous la joie de l'arrivée[1]. C'est accidentellement que, quelques jours auparavant, le 12 mai, nous avons appris le départ pour le ciel de notre digne et bien-aimée sœur, Mme Louis Jalla, morte à Séchéké le 9 avril. J'avais pour elle une estime qui tenait de l'admiration. Le mot peut paraître fort, mais il ne va pas au delà de ma pensée. Elle était, à mes yeux, un des types de la femme missionnaire.

« Voici donc une nouvelle tombe, un nouveau Macpéla ajouté à tant d'autres ; il affirme, de nouveau, notre prise de possession de ce pays qui a recueilli et qui conserve les cendres de nos bien-aimés.

« Et maintenant, il faut transporter nos bagages jusqu'à Séchéké, travail des plus harassants ; car, si les canots sont rares, les pagayeurs le sont plus encore et sont devenus d'autant plus exigeants. L'autre jour, nous avions déjà donné en paiement plus de vingt pièces de 40 mètres, sans compter mouchoirs, vêtements, etc. Notre volumineuse bourse, qui nous donne tant de peine à transporter, se fond comme de la cire au feu.

« Nous avons tous quitté Kazoungoula le 29 mai. Le premier soir nous campions à Mambova, où nous avions fait un dépôt de caisses pour charger les wagons. A peine avions-nous quitté notre campement, que, nous ne savons absolument pas comment, un feu d'herbe éclata, gagna des tonneaux de pétrole, d'huile et d'esprit-de-vin, et, en un clin d'œil, le plus gros tas de nos caisses était en flammes.

« Durant le trajet, nous nous sommes séparés et perdus de

1. Lettre de Séchéké, 16 juin 1899, impr. dans *J. M. E.*, 1899, 2e sem., p. 187 et suiv.

vue, dans ces immenses plaines inondées. Ce n'est que le 31 mai que nous nous retrouvions tous à Séchéké.

« Une petite difficulté qui a surgi c'est celle de notre Conférence qu'on a convoquée à Nalolo, c'est-à-dire à près de 400 kilomètres d'ici. C'est une impossibilité absolue, vu notre nombre, le manque de pirogues et la saison. Tout le pays est sous l'eau, et ce serait folie d'exposer nos jeunes amis, déjà si fatigués de leur long voyage, aux dangers des rapides et aux miasmes meurtriers de cette époque de l'année. Du reste tous, sauf nos deux artisans Rittener et Martin, et nos deux jeunes amis Burnier et Verdier, qui font la garde des bagages à Kazoungoula, tous paient leur tribut à la fièvre. Quelques-uns nous ont donné et nous donnent encore de l'inquiétude.

« J'attends les canots que le roi m'annonce dans une charmante lettre de bienvenue[1]. »

Le séjour à Séchéké se prolongeait à cause de l'attente des bagages laissés à Kazoungoula, du transport de ces bagages dans le Haut, et du règlement des comptes.

Séchéké, dimanche 18 juin 1899. — Une grosse ombre, un épais nuage s'est abattu sur nous, la fièvre ! Séchéké est un hôpital. C'est maintenant Mme Bouchet qui nous donne de l'anxiété. Elle est si faible qu'elle n'a plus que le souffle; nous avons envoyé chercher le docteur de Prosch[2] et nous l'attendons demain. Mais sera-t-elle encore avec nous ? O mon Dieu, je te supplie de conserver la santé à cette belle phalange ! Et tu as accoutumé de m'exaucer.

1. Cette lettre a paru dans les *Nouvelles du Zambèze*, 1899, p. 104.

2. M. et Mme de Prosch étaient restés à Kazoungoula pour soigner Mme Ramseyer qui venait d'accoucher et M. et Mme Coïsson.

11 heures du soir. — Mme Bouchet vient de rendre le dernier soupir. Et pendant que, dans notre douleur, nous tombions à genoux et criions à Dieu pour sa grâce et ses consolations, que n'aurions-nous pas donné pour voir, de nos yeux, la scène glorieuse qui se passait au delà du voile, dans le monde invisible : voir les anges la porter et Jésus lui-même la recevoir dans le palais de la gloire éternelle !

Ah ! quand nous chantions dans ces belles réunions de Boulawayo avec M. Boegner, et tous les jours au désert, le cantique dont nous avons fait celui de notre expédition :

Qu'il fait bon à ton service
Jésus mon Sauveur.
Qu'il est doux le sacrifice
Que t'offre mon cœur.
Prends, ô Jésus, prends ma vie.
Elle est toute à toi....

nous chantions joyeux et sincères, mais nous étions loin de nous douter que Dieu nous prendrait si vite au mot, qu'il accepterait ce sacrifice que nous lui faisions de notre vie, et que ce serait à la plus jeune d'entre nous qu'il accorderait ce glorieux privilège.

Elle n'est venue au Zambèze que pour y mourir. Mais qui sait, quoique sa vie ait été courte, combien riche en fruits elle aura été. Dieu, dans sa sagesse infinie, a disposé de cette jeune vie qui lui avait été consacrée. Qui oserait lui en demander la raison ? Il a disposé de ce qui lui avait été donné. Et maintenant, de sa voix belle, ample, sonore, argentine, qui planait dans nos concerts du désert, elle chante Là-Haut, avec les rachetés, le cantique nouveau de Moïse et de l'Agneau.

Dimanche 25 juin. — Encore à Séchéké ! La semaine

s'est envolée. Je me suis occupé de mes comptes qui sont considérables et absorbants.

Aujourd'hui, baptême de Litia et de sa femme. C'est une de ces belles journées dont on aime à se souvenir.

Léwanika envoya à Coillard de nouveaux messages, puis Mokamba [1], fils en la foi de Coillard, puis Sémonja, puis d'autres, avec des canots : « Je ne crois pas encore que ce soit toi qui viennes, lui écrit-il, je m'imagine qu'on me trompe, tant je soupire de te revoir, mon père. »

La joie que ces messages causèrent à Coillard fut troublée par les grandes difficultés matérielles dans lesquelles il avait à se débattre pour les transports, par la lourde responsabilité financière qu'il avait assumée, par la maladie de plusieurs membres de l'expédition, enfin par quelques malentendus avec ses collègues du Haut.

10 juillet 1899. — J'ai beaucoup de soucis, d'ennuis et de tristesse. Que Dieu me préserve d'amertume !

Une Conférence préparatoire eut lieu à Séchéké, où l'on décida, sauf ratification par les missionnaires du Haut, le placement des renforts. Quant à Coillard lui-même, il semblait hésiter : se fixerait-il à Léalouyi ou à Séfoula ?

Et moi ?... Hélas ! C'est bien moins simple que cela ne paraît. Je ne voudrais m'imposer à personne.

30 juillet. — O mon Dieu ! supporte-moi et me soutiens ! C'est douloureux d'être seul, seul dans la vie, seul avec ses jouissances et ses passe-temps, seul avec ses préoccupations et ses soucis, seul avec ses plans et ses déboires, seul avec son amertume et ses humiliations, seul au milieu de ses frères

1. Mokamba avait été, en février 1899, nommé Ngambéla, soit premier ministre.

FRANÇOIS COILLARD SUR LE FLEUVE

comme au milieu du monde. Ah ! comme je le sens ! Quels orages dans mon pauvre cœur ! Quels nuages noirs qui me cachent parfois les rayons du soleil ! Je suis vieux, j'ai soixante-cinq ans. Je ne suis plus bon à rien. Je suis entouré d'une jeunesse ardente, bouillante, parmi laquelle je n'ai pas de place.

Le 8 août, Coillard quittait Séchéké ; il partait par la voie du fleuve, avec les de Prosch, les Liénard, les Rittener qui devaient être placés dans le Haut, tandis que MM. Burnier et Verdier partaient en wagon :

En route, enfin, pour la Vallée! Quel repos! L'expédition a pris fin. Nous sommes arrivés au pays des Barotsis. J'ai fait le transport de tous nos biens, payé les porteurs, les canotiers et les conducteurs de wagons. J'ai réglé les comptes, tiré mon dernier chèque et pris congé d'une bonne partie de mes compagnons de route. J'occupe le grand canot du roi, il a voulu que je m'en serve, moi et pas un autre. On m'a fait un pavillon parfait et je puis m'y coucher, m'y asseoir et y être tout à fait à mon aise. Aussi j'ai dormi presque toute la journée, mais dormi d'un profond sommeil, et je me sens tout rafraîchi.

Nous avons eu ce matin un bon culte d'adieu : Mitspa[1] ! Nous étions tous émus. Et puis il a fallu se séparer, ça n'a pas été facile. Ce n'est qu'à dix heures que nous avons pu donner enfin le signal du départ. La journée était belle, le spectacle émouvant de ces quarante et quelques canots qui partaient. Longtemps nous vîmes sur le rivage les mouchoirs blancs s'agiter, puis la route fit un coude et... tout était fini.

1. Genèse XXXI, 49 : « On l'appelle aussi Mitspa parce que Laban dit : Que l'Éternel veille sur toi et sur moi quand nous nous serons l'un et l'autre perdus de vue. »

« Pour tous, c'est aller au-devant de l'inconnu [1], mais je crois que chacun s'y lance sans crainte, déterminé à suivre courageusement le Maître auquel il a donné joyeusement sa vie, et avec la confiance que si son sentier passe à travers des ténèbres, là encore il entendra la voix d'amour lui dire : « C'est ici, marchez-y. »

« Nous nous aimions quand nous nous sommes rencontrés, nous nous aimions, je pourrais dire comme par intuition, sans nous connaître ; maintenant nous nous connaissons et nous nous aimons davantage. »

Durant le voyage, un batelier mourut de maladie.

14 août 1899. — Le spectre de la mort nous accompagne à chaque étape. En quittant Boulawayo, un conducteur est mort ; en arrivant à Kazoungoula, nous apprenons la mort de Mme Louis Jalla ; à Séchéké, nous avons eu la mort de Mme Bouchet et, en commençant cette dernière étape, voici encore la mort devant nous. Le Seigneur ne veut pas que nous perdions de vue le sérieux de la vie.

Ce n'était cependant pas sans crainte que Coillard se sentait approcher du terme de ce long voyage.

Mardi 22 août. — Je me sens triste. L'avenir est sombre. J'ai la tentation de me demander pourquoi je suis revenu ici. C'est une tentation du diable, je le sais, mais elle est forte et je suis abattu. Mon Maître n'a-t-il pas promis de prendre soin de moi jusqu'à la vieillesse toute blanche ? Où ? quand ? comment le Seigneur me prendra-t-il à lui ? Heureuse est-elle ma bien-aimée ! elle est arrivée. Pour

1. Lettre à Alfred Boegner, Séchéké, 28 juillet 1899.

elle plus de points d'interrogation angoissants, tout est lumière, paix et joie.

Mercredi 23 août. — Sénanga[1] ! une station idéale sur la pointe de la colline boisée au pied de laquelle vient aboutir le fleuve qui serpente mollement dans la plaine, à perte de vue. C'est beau ! Ce qui est plus beau, c'est d'y voir une station déjà fondée. Il faut avoir passé ici maintes et maintes fois, comme je l'ai fait, pour être frappé du contraste. Autrefois, en arrivant ici, il semblait qu'en pénétrant dans cette vallée, on entrât dans l'empire des ténèbres, dont le tombeau de Ngouana Mbinyi garde la porte de fer. On ne pouvait se défendre d'une impression de terreur. Aujourd'hui, à l'entrée de ce sombre domaine du paganisme, s'élève un phare qui lancera bientôt ses puissants rayons à la rencontre de ceux de Nalolo et de ceux de Séfoula. Pour bien faire, il faudrait un autre de ces phares à Séoma, un autre à Ngamboué. Ce sera un beau jour quand ces feux-là seront allumés, quand, en descendant et en remontant le fleuve, nous entendrons le refrain de ce cantique sessouto qui fait tressaillir mon cœur de joie :

O mon bien-aimé !
Il est si beau
Dans la bouche des hommes
Le nom de Jésus.

La réception de nos amis Boiteux a été des plus cordiales. Ils avaient tué le veau gras. Nous avons fléchi les genoux ensemble et béni notre bon Père Céleste. J'ai lu la première partie du psaume CVII.

Sénanga, dimanche 27 août. — Il m'est impossible de

1. C'est en l'absence de Coillard, à la Conférence de Kazoungoula en 1898, que la fondation de la station de Sénanga avait été décidée.

dire la joie que j'éprouve à me trouver ici sur une station missionnaire.

Le jeudi 31 août, Coillard et ses compagnons de route arrivaient à Nalolo où les attendaient M. et Mme Eugène Béguin, titulaires de la station, M. et Mme Adolphe Jalla et M. Georges Mercier ; la station était pavoisée et la réception fut des plus cordiales ; la Conférence eut lieu du 2 au 5 septembre : des explications furent données de part et d'autre, dissipant tout malentendu, les décisions prises à Séchéké furent ratifiées, à peu de chose près.

M. et Mme de Prosch et M. et Mme Rittener — celle-ci venait de mettre un fils au monde — restèrent provisoirement à Nalolo, et Coillard partit pour Léalouyi, le 7 septembre, « le cœur plein de joie et de reconnaissance. »

L'arrivée à la capitale fut très solennelle ; l'accueil très cordial des Adolphe Jalla, du personnel de la station, du roi, fut suivi d'un entretien intime avec ce dernier.

Je pus lui faire quelques questions directes et lui adresser de sérieuses remontrances qu'il écouta respectueusement.

Léalouyi-Loatilé, 8 septembre 1899. — Psaumes XXIII et CXXI. C'est bien ça ! Impossible de rendre les impressions de cette journée. Je loue et je rends grâce. C'est tout.

CHAPITRE XV

LA TOURMENTE

1899-1901

La mission en 1899. — Une crise morale. — Léwanika. — Frappé de cécité. — Le bon combat. — Départ de M. et Mme Ad. Jalla. — Sémondji. — L'église éthiopienne. — Un culte pour les esclaves. — Nouvelle manifestation du paganisme. — Entretien avec le roi. — Le harem. — Français et huguenot. — La guerre anglo-boer. — Luttes intérieures. — Lettre au Comité. — Soixante-six ans. — Le roi s'éloigne. — Lettre au roi. — Le roi et les Éthiopiens. — Lutte avec le prince des ténèbres. — Conférence à Séfoula. — Léalouyi désolé. — L'ouragan n'est pas passé. — Mort de Jacques Liénard.

Coillard trouvait la mission du Zambèze enrichie de deux nouvelles stations : Sénanga, où était M. Boiteux, et les Chutes Victoria, plus tard Livingstone, où était M. Coïsson. Une nouvelle station allait être fondée à Maboumbou le 20 octobre, pour y établir une école sous la direction de M. Mann.

M. Louis Jalla était à Séchéké, M. Béguin à Nalolo et M. Adolphe Jalla à Léalouyi.

Provisoirement, une partie du renfort, MM. Lemue, Ramseyer, Martin, Bouchet et Mlle Dupuy étaient restés dans le Bas.

M. Burnier était placé à Nalolo, M. Liénard à Léalouyi et MM. Verdier, Rittener et Georges Mercier devaient réédifier à Séfoula la station où s'installerait M. de Prosch et fonder l'école industrielle.

Des évangélistes bassoutos qui étaient à l'œuvre au Zambèze. l'un était mort, deux avaient été renvoyés pour faute grave, deux enfin, Willie Mokalapa et Paul Kanédy, avaient été autorisés à rentrer pour quelque temps au Lessouto. En revanche, trois élèves

évangélistes avaient été mis à l'œuvre, Nyondo, sous le nom de Philippe, était à Séfoula, Samuel à Léalouyi et Paul Sésosaïra à Sénanga.

A Léalouyi-Loatilé, où Coillard se fixa, M. et Mme Adolphe Jalla étaient fatigués de leur grand labeur :

« Ils ont travaillé et beaucoup[1]. Dieu a béni leurs travaux. C'est beau de voir déjà à l'œuvre ces évangélistes qu'ils ont préparés. J'ai, jusqu'à présent, partagé leur vie et la vieille affection est comme le vin vieux. »

Coillard demanda à M. Adolphe Jalla de continuer l'œuvre comme s'il n'y était pas, sauf pour un des cultes du dimanche. Il était, en effet, tout étourdi par les émotions de ce retour, de plus il était mal portant, il avait de la fièvre chaque jour.

17 octobre 1899. — Je ne sais plus ce que c'est que d'écrire ; la vue seule d'une feuille de papier me fait peur, tant j'ai l'esprit desséché. La fatigue que je ressens est telle que j'ai de la peine à me remettre à la routine d'une station et de la vie zambézienne. Mes comptes m'ont absorbé pendant des semaines ; je me levais à 2 heures, jamais plus tard que 3 heures. Je pouvais ainsi travailler sans être dérangé jusqu'au déjeuner. Ma santé en a souffert et je suis loin de me sentir bien.

Après les deux années d'Europe et après le voyage de « la grande expédition », il était impossible que Coillard n'eût pas une terrible réaction physique.

Moralement, comment avait-il supporté le séjour en Europe ? Sa vie spirituelle avait-elle été amoindrie ? Alfred Boegner se le demandait, et lorsqu'il rencontra Coillard à Boulawayo, il avait fait allusion au danger couru.

1. Lettre à Mme Victor Gautier, Séfoula, 30 octobre 1899.

« Je comprends très bien votre préoccupation à mon sujet puisque c'est aussi la mienne, avait répondu Coillard[1]. Je sais que j'ai la tête légère et qu'elle pourrait facilement me tourner. L'antidote, c'est que je sens ma profonde indignité et mon incapacité. »

Arrivé au Zambèze, Coillard passa par une crise morale qui dura plusieurs mois. Il semble que Dieu ait voulu, en avivant en son serviteur le sentiment du péché, effacer jusqu'à la moindre influence mauvaise qu'aurait pu avoir l'Europe, anéantir en lui, tout à nouveau, le moi, et le jeter, brisé, aux pieds du Sauveur, pour qu'il fût, spirituellement, tout à fait apte à reprendre le service en Afrique.

Séchéké, 25 juillet 1899. — Je fais de singulières expériences. Jamais comme ces jours-ci, je n'ai senti ce que c'est que le péché. Oh ! qui donc me délivrera de ce corps de mort ? Sans Christ, sans son sang, je tomberais dans le désespoir. Le pardon, oui, je l'ai obtenu. Mais l'affranchissement complet du péché, la sanctification ! Qu'il est facile d'en parler, d'exhorter même ! Oh ! ce péché ! C'est le cancer qui ronge toute la volonté, les affections, l'imagination, la mémoire, la pensée, rien ne lui échappe. Je croyais, moi, être beaucoup plus avancé que je ne le suis. Il me semble parfois que j'aille à reculons. Et dire que je suis un enfant de Dieu, un disciple de Jésus, son serviteur, son représentant, et qu'on a fait du bruit autour de mon nom ! Si seulement on m'avait laissé tranquille, dans l'ombre !

Cette crise douloureuse se manifesta extérieurement par un silence presque complet. Coillard donne à ses rares correspondants, comme raisons de ce silence, la volonté de laisser la

1. Lettre à Alfred Boegner, dans le désert, à 20 kilomètres de Boulawayo, 28 mars 1899.

parole aux jeunes, la fatigue, la mauvaise santé, la fièvre, « le cœur et le cerveau vides ». Mais, plus tard, il en laisse entrevoir la cause profonde à son ami Alfred Boegner[1] :

« J'ai eu un peu de peine à me remettre au pas de la vie zambézienne. Cela tenait surtout à une lassitude que je n'avais jamais connue. Le moindre effort me coûte. Cela m'a fait faire d'humiliants retours sur moi-même, sur ma vie spirituelle. Ah ! qu'il est terrible et réel le danger d'avoir « le bruit de vivre » quand on est mort ! On disait à un pasteur mourant : « Bientôt, vous allez paraître en la présence du Maître que vous avez si humblement servi et il vous dira : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur. » — « Oh ! non, répondit-il, après un moment de silence et de trouble, non, pas à moi ! A moi, il dira : « Mon fils, tes péchés te sont pardonnés ! » Et je le comprends. Qu'il est consolant de savoir que nous avons un Sauveur puissant, puissant non seulement pour porter les péchés du monde, mais aussi pour détruire la puissance du péché en nous et nous en délivrer. Mais cette délivrance complète, après laquelle nous soupirons si ardemment, qui donc peut en parler comme d'un fait d'expérience, non pas d'un jour, d'une période, mais d'une vie ? »

Durant le mois qui suivit son retour, Coillard passa quelques jours à Séfoula (25 octobre-6 novembre).

Séfoula, 28 octobre 1899[2]. — Aujourd'hui, à cette heure, huit ans ! Je revis tellement toutes ces scènes douloureuses qu'il me semble qu'elles sont d'hier !

Chose étrange ! hier soir, après une journée orageuse et

1. Léalouyi, 29 janvier 1900, impr. dans *J. M. E.*, 1900, 1er sem., p. 473-474.
2. Anniversaire de la mort de Mme Coillard.

chaude, je me tenais devant cette petite fenêtre ouverte où elle s'était tenue, elle-même, appuyée sur moi, et où elle avait eu la vision qui la mit dans l'extase et lui arracha cette exclamation : « Que c'est beau ! que c'est beau !... » Hier soir aussi, comme alors, il pleuvait et la pluie, tombant du toit et dégouttant de feuilles en feuilles sur les arbres verts qui ombragent encore le devant de la vieille chaumière, faisait revivre toute la scène d'il y a huit ans avec une réalité poignante.

Je ne suis, pas plus que le premier jour, accoutumé à la solitude où elle m'a laissé. Mais mes yeux sont moins fixés sur la séparation elle-même que sur le moment du revoir, et je tressaille de joie en pensant que ce moment est déjà rapproché de huit ans. Ainsi la douleur n'a plus son aiguillon, mais elle porte avec elle une vive espérance qui l'illumine.

Coillard retrouvait à Léalouyi, entre autres sujets de préoccupation, Ngouana-Ngombé, avec lequel il eut, dès son arrivée, un entretien, et Léwanika.

« Mon retour ici a été salué avec une grande joie par tout le monde, par les chefs et par le roi surtout [1]. Malgré ce qu'il m'a fait souffrir autrefois, le roi Léwanika est un homme que j'aime. Je demande à Dieu de m'accorder la grande joie de le voir se convertir avant ma mort. Hélas ! il ressemble à beaucoup de personnes qui se contentent d'écouter l'Évangile, qui ont d'excellentes dispositions et qui espèrent ne pas mourir sans avoir fait la paix avec Dieu. La conversion, le renoncement au monde, on repousse cela aussi loin que possible, pour la dernière maladie et les derniers jours de la vie. »

1. A Mme Françoise Gauthier, Léalouyi, 27 février 1900.

Léwanika faisait construire, pour ses femmes, une douzaine de maisons à l'européenne ; ainsi son harem devait occuper la plus grande partie de la capitale et le roi imposait à ses sujets, pour ces travaux, de terribles corvées. Coillard, sans se lasser, reprit son ministère auprès de ce roi inconstant.

1er octobre 1899. — J'ai eu un entretien avec le roi, il dit qu'il ne lit plus, qu'il ne sait plus lire, qu'il n'a autour de lui que des gens qui sont indifférents aux choses de Dieu. Mais il nie qu'on lui conseille de ne pas se convertir.

Mercredi 22 novembre. — Lundi dernier, je suis resté longtemps avec le roi, dans sa chambre, à causer sérieusement : « Ah ! disait-il, c'est bien moi qui suis Naaman ! Je voudrais être guéri du péché et me convertir, mais je ne sais pas ce qui me retient. » Nous avons lu ensemble quelques chapitres. Il était heureux.

Un peu plus tard, Coillard écrit[1] :

« Le roi, lui, est toujours le même caméléon, tout plein de contradictions. Il est aimable envers nous et particulièrement bon et rempli d'égards pour moi : jamais je ne l'ai connu aussi serviable et aussi gracieux. Il prétend apprécier beaucoup mes conseils. Aussi, quand j'ai combattu le projet, qui était son grand rêve, d'aller en Europe, il a déclaré y renoncer tout à fait, et je crois qu'il est sincère. Malheureusement, il y a d'autres influences à l'œuvre, et, si l'on parvient à lui faire adresser une invitation de Londres, je ne réponds plus de sa résolution actuelle.

« Au point de vue religieux, les bonnes dispositions sont toujours là, mais il y a eu recul. La passion de l'argent,

1. A Alfred Boegner, Léalouyi, 22 janvier 1900, impr. dans *J. M. E.*, 1900, 1er sem., p. 487-488.

l'habitude d'une vie licencieuse et la crainte des hommes, dont il est la victime, nous rappellent constamment la douloureuse réflexion du Sauveur : « Qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ! » L'autre jour, dans l'une de mes visites, je lui faisais lire la conversion de l'Éthiopien (Actes VIII), ce qui l'intéressa beaucoup et donna lieu à un long et sérieux entretien. Il reconnut qu' « une fois » il avait été bien près du royaume de Dieu. « Et alors, si tu t'étais converti et franchement donné au Sauveur, ne crois-tu pas qu'il y aurait eu de grands changements autour de toi ? Tandis que maintenant, tu es, devant la porte de l'Église, un obstacle pour beaucoup qui pourraient y entrer. » — « Peut-être, répondit-il, mais si je m'étais converti et que plusieurs de mes gens m'eussent suivi, ce n'eût pas été une vraie conversion, tu peux le croire. Et alors, quel gain eût-ce été pour l'Évangile ? »

« Ne nous décourageons pas. Pour moi, je dis : « Je crois, Seigneur, mais aide-moi dans mon incrédulité. »

Le 24 novembre, à Loatilé, plusieurs personnes furent mordues par un chien qu'on croyait enragé ; Coillard, pour secourir les blessés, ouvrit un flacon d'ammoniaque : le liquide, qui avait été exposé au soleil, lui jaillit dans les yeux et dans la bouche. La souffrance fut atroce et on crut d'abord qu'il perdrait la vue.

Le lendemain de l'accident, les collègues de Coillard se réunissaient dans sa chambre pour le culte du matin. Il demanda à M. Liénard de prier pour qu'il ait une soumission entière. « A sa requête, écrit M. Liénard [1], nous avons chanté :

Oui, je bénirai Dieu tout le temps de ma vie.

Quelle prédication que ce chant, dans cette chambre ! »

---

1. *J. M. E.*, 1900, 1er sem., p. 302 et suiv.

Le 3 décembre, Coillard acquérait la conviction que sa vue était intacte et il reprenait son journal :

J'étais aveugle, mais maintenant je vois. Gloire à mon Dieu ! Il est bon et sa miséricorde demeure à toujours !

Ce fut durant ces jours de repos forcé, de silence, de recueillement, que Coillard triompha de la crise morale qu'il traversait depuis son arrivée au Zambèze.

« Si Dieu m'a rendu la vue [1], c'est qu'il a encore quelque chose à me donner à faire ici. Il m'avait mis en demeure de voir ma carrière se clore brusquement dans une cécité complète. Je m'y étais résigné en gros, comme nous le faisons dans les grandes circonstances de la vie. Mais, comme un bon et tendre Père, il savait ce que j'aurais trouvé de souffrance quotidienne à être condamné à l'inaction et à me sentir à charge à quelqu'un. Et, dans sa bonté, il m'a épargné cette douloureuse épreuve.

« Je comprends, aujourd'hui, pourquoi il a permis cet accident. Depuis mon retour ici, j'éprouvais une lassitude morale et physique qui me faisait soupirer après quelques jours de solitude et de repos. A la suite de mon accident, pendant plusieurs semaines je ne pus ni lire, ni écrire et, comme chacun a ses occupations, j'étais laissé à moi-même. C'était le repos que je cherchais. Vous dirais-je combien ce temps de relatif isolement a été béni pour mon âme ? Vous le comprenez. Ah ! mon cher ami, quels mauvais écoliers nous faisons et que nous avons la tête dure ! Que nous avons besoin d'une forte discipline !... Mais je ne parle que de moi ici.

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 22 janvier 1900, impr. dans *J. M. E.*, 1900, 1er sem., p. 482 et suiv.

« Hélas! je l'ai trouvée dure, cette discipline, depuis mon retour au Zambèze; mais, je le sais, elle était nécessaire pour moi tout d'abord, et puis peut-être aussi pour les amis du Zambèze. Nous parlons beaucoup de foi et nous en avons bien quelque peu, je crois; seulement, nous voulons l'étayer autant que possible, et nous nous sentons courageux quand nous pouvons compter sur des appuis humains. C'est l'histoire de Gédéon, mille et mille fois répétée dans les annales du royaume de Dieu, et qui se renouvelle pour nous. « Ce n'est point par puissance, ni par force, mais par mon Esprit, » dit l'Éternel des armées à Zorobabel, longtemps plus tard, et à nous aujourd'hui.

« Notre rencontre à Boulawayo, avec les dix-sept, l'an passé, ne nous apparaît-elle pas comme une vision? Aujourd'hui nous avons essuyé bien des orages, nous sommes comme des arbres mutilés par la foudre. La mort et la maladie ont éclairci nos rangs. Nous venons encore de voir tomber subitement notre cher et vaillant Rittener[1]; sa carrière, qui nous donnait de si grandes espérances, est terminée, et maintenant il repose là-bas, sous le gros arbre, à côté de la fondatrice de la mission !

« Est-ce la fin de nos deuils? Hélas! notre bien-aimé docteur, dont on ne peut exagérer le dévouement, appelé en toute hâte à franchir les cent lieues qui nous séparent de Séchéké, rentrait à peine auprès de sa femme malade, que nous apprenions le départ de nos amis, M. et Mme Lemue[2]. Sont-ce là les derniers que nous allons perdre? Je crains que non. Et nous qui nous réjouissions tant de fonder notre neuvième station!

1. Mort de la dysenterie, à Séfoula, le 10 décembre 1899.

2. M. et Mme Élie Lemue, sur l'ordre du docteur, quittaient Séchéké, au commencement de janvier 1900, pour aller aux Chutes attendre une occasion favorable pour regagner l'Europe.

« Mettons la main sur la bouche : C'est l'Eternel qui l'a fait. » Adorons dans les larmes ses voies mystérieuses. Mais ne nous abattons pas en perdant courage. Ce qui est vrai de chaque chrétien en particulier s'applique à tous. « Il émonde tout sarment qui porte du fruit; mais c'est afin qu'il porte encore plus de fruit. » C'est une opération douloureuse que cette taille de la vigne, cette mutilation du cep; mais d'elle dépend la vendange. Je voudrais le crier bien fort à toutes les églises, à ces milliers de chrétiens dont j'ai senti battre le cœur, à ces ruches d'abeilles qui s'appellent Zambézias. De toutes ces afflictions, nous attendons de grandes bénédictions pour nous-mêmes tout d'abord et pour l'œuvre que nous faisons en commun. « C'est pourquoi, mes bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas vain devant le Seigneur. » (I Cor. xv, 58.) »

Le lendemain, Coillard écrit à Alfred Boegner, comme un post-scriptum confidentiel :

« Je sais par expérience que le déboire et l'humiliation nous sont salutaires. Trop de soleil nuit au parfum des fleurs et à la suavité des fruits et c'est par la trituration que les plantes répandent leur parfum. Ah! puissions-nous comme individus tout d'abord, et comme mission aussi, répandre en tous lieux le parfum de Christ qui est en nous, qui est la vie et qui donne la vie! Je suppose que vous aussi vous avez quelquefois à lutter contre les attaques du découragement. Je comprends mieux que jamais que saint Paul ait résumé toute sa carrière de chrétien et de missionnaire dans ces mots : « J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi. »

« Nous ne voudrions pas nous enfuir du champ de ba-



LÉALOUYI — LE « KACHANDI » OU CABINET DU ROI

taille, n'est-ce pas ? « Plus que vainqueurs, telle est notre devise ». — « Jusqu'à la mort nous te serons fidèles. »

La Conférence se réunit à Léalouyi (1-5 février 1900) ; tout de suite après, M. et Mme Adolphe Jalla et Mme Rittener reprenaient le chemin de l'Europe.

Coillard restait à l'œuvre avec M. et Mme Liénard à Léalouyi ; il avait comme voisins, à Maboumbou, M. et Mme Mann ; à Séfoula, M. et Mme de Prosch et les artisans. M. et Mme Béguin et M. Burnier étaient à Nalolo, M. et Mme Boiteux avec M. Juste Bouchet, à Sénanga.

Coillard ressentit douloureusement le départ des Adolphe Jalla :

14 février 1900. — La station est tranquille et vide depuis que les Jalla sont partis. Ils me manquent tous les trois, la petite Graziella non moins que ses parents. Il y a dans ce départ quelque chose d'indiciblement triste et qui me pèse sur le cœur [1].

Léwanika est venu passer, hier, la journée avec moi, pour écrire des lettres et causer. Il a goûté avec moi de lait caillé et de thé. L'après-midi, je suis allé évangéliser de maison en maison et, après avoir dîné avec le roi, nous avons eu notre première réunion du soir, comme il y a six ans. Il y a longtemps que je désirais recommencer ces réunions, et tout le monde le désirait. Malheureusement, pendant que nous étions à table, il plut assez fort. La plupart de ceux qui étaient venus se sauvèrent chez eux.

— Que faire ? me dit le roi.

— Allons au *kachandi* (cabinet du roi).

— Eh bien, au kachandi ! Hé ! les garçons ! portez les chaises.

Et bientôt nous étions installés dans ce nouveau kachandi.

---

1. Mme Adolphe Jalla ne devait plus revenir au Zambèze. Elle est morte, aux Vallées vaudoises, le 26 octobre 1901.

une merveille de l'industrie zambézienne. C'est un local spacieux, tout garni de belles nattes, les plus belles du pays ; les murs, le plafond comme le plancher, même les poteaux en sont couverts. Nous prîmes place au milieu, ceux qui savent lirent se groupèrent autour de notre lanterne. « Approchez-vous, disait le roi à Sémondji et à d'autres, ne craignez pas ma natte ! » Marcher sur la natte du roi, c'était un crime, autrefois du moins. Cela me rappelait le commencement de la mission.

Tous les hommes et les jeunes gens se groupèrent à gauche et les femmes et les filles à droite. Il y avait même Mamoramboa[1] que je n'ai jamais pu amener au culte. On chanta avec entrain des cantiques connus et je leur en enseignai un nouveau. Je rentrai à dix heures et demie, plein de joie et de reconnaissance.

Au commencement de mars, à cause de l'inondation, le roi se rendait aux Mafoulos, sa résidence de campagne, et la solitude devint d'autant plus grande pour Coillard qu'à la fin du mois M. et Mme Liénard allaient à Séfoula.

La maladie et la mort continuaient à sévir : Mme Martin mourait à Séchéké, le 18 février et Mlle Dupuy, le 15 avril ; M. et Mme Ramseyer[2] partaient le 1er mai pour rentrer en Europe. La santé de M. et Mme Mann et celle de la plupart des membres de la grande expédition donnaient de l'inquiétude ; des épreuves atteignaient les missionnaires restés au poste.

Coillard renonça à un nouveau voyage pour le choix du site d'une station chez les Baloubalés ; car la diminution du renfort rendait impossible toute nouvelle extension.

« 1900 ! une année[3] se couche et une autre se lève, pour

1. Voy. ci-dessus, p. 162,

2. M. et Mme Ramseyer sont actuellement missionnaires au Lessouto.

3. Lettre aux amis de la mission, Léalouyi, 24 avril 1900, impr. dans *J. M. E.*, 1900, 2e sem., p. 212 et suiv.

nous, dans un ciel chargé de nuages. Il y a, dans la vie, de ces incidents qui, de loin ou une fois passés, paraissent insignifiants, mais qui ont cependant causé des heures d'insomnie, de tristesse et d'angoisse. »

C'est le cas de Nyondo, maître d'école à Séfoula, évangéliste auquel on a fait violence pour lui imposer une purification païenne : « Nos pauvres chrétiens sont encore bien près du bourbier d'où la grâce les a tirés. » C'est Joseph, un des meilleurs élèves évangélistes, dont le roi s'empare pour faire un chef.

« Et puis c'est notre Étienne Sémondji. Jusqu'à présent je ne vois rien qui me fasse croire que son séjour en Europe lui ait fait du mal. Il est resté humble et fidèle. Tout le monde est étonné de le voir travailler et pagayer comme un mercenaire, s'occuper de mon petit ménage, surveiller ma cuisine, m'entourer enfin de ses soins ; il fait l'école avec autant d'entrain que de persévérance. Malheureusement, pour échapper aux pièges de la famille royale qu'il redoutait, il est tombé dans les lacets d'une famille qui n'est pas précisément favorable à l'Évangile. La jeune fille dont il s'est épris, Sanana, est noble, mais elle n'est pas encore chrétienne. Placée d'abord — à la requête de Sémondji — chez les amis Boiteux, la voici maintenant chez les Liénard pour y apprendre à lire, à faire des travaux de ménage, pour y subir une influence chrétienne. Elle nous fait une bonne impression. Que donnera-t-elle? Voilà la question[1].

« Enfin, c'est aussi le fantôme de l'église éthiopienne dont l'ombre se projette jusqu'à nous, et de la manière la plus inattendue. Savez-vous ce que c'est que l'église éthiopienne? C'est une église de noirs qui s'est affranchie de la

1. Sémondji épousa Sanana le 3 octobre 1900.

tutelle des missionnaires européens. Fondée sur la haine de race qu'on a trouvée un peu partout, elle est devenue le refuge des malcontents et des brebis galeuses. On n'a pas à y redouter le fouet de la discipline. Elle se mit en rapport avec l'église nègre méthodiste épiscopale d'Amérique et, celle-ci, pour consacrer son existence, lui envoya un évêque, noir bien entendu, du nom de Turner. C'était en 1897. Cette visite épiscopale de six semaines eut un succès magique. Turner a donné, ou promis surtout, beaucoup d'argent et, comme on croyait la source intarissable, la nouvelle église, qui s'affirmait avec tant d'éclat, est devenue populaire partout, au détriment des missions établies.

« Ici, nos évangélistes bassoutos, Willie et Paul, étaient mécontents du salaire que nous leur donnions, sur lequel, cependant, ils ont pu faire des économies, preuve qu'il est suffisant. Tous deux, veufs, ont dû remmener leurs enfants au Lessouto, ce qui était naturel. Nous ignorions, nous, qu'ils eussent ressenti le remous de ce courant qui trouble les églises sud-africaines, jusqu'à ce qu'une lettre adressée au roi et que le roi nous communiqua lui-même, vint dévoiler tous leurs plans. Du reste, ils avaient déjà mis Léwanika dans leur confidence avant de quitter le pays ; celui-ci se disculpa en disant qu'il croyait que tous ces plans-là avaient notre entière approbation. Il ne s'agissait pas seulement d'écoles primaires, mais d'écoles supérieure, industrielle, d'interprètes, que sais-je encore? On nourrirait les élèves, on les habillerait même ; l'argent ne manquerait pas.

« J'en étais là, quand, fort à point, me sont arrivées des lettres du Lessouto. Le synode de Thaba-Bossiou, me dit-on, s'est déclaré contre le mouvement en faveur de l'église éthiopienne, et l'un des évangélistes m'envoie son *peccavi,* pas aussi franc que je le voudrais, mais acceptable. Le danger est-il réellement écarté? Pour quelque temps du

moins, espérons-le. Que Dieu nous multiplie sa grâce à nous, afin que, si jamais Christ est annoncé ici par d'autres, nous puissions nous réjouir comme saint Paul de ce qu'il l'est, fût-ce même « dans un esprit de dispute ».

« D'ailleurs, le mouvement des chrétiens africains répondrait à nos aspirations et nous remplirait de joie, s'il n'était malheureusement inspiré par des motifs qui vont le ronger comme un cancer et amener sa ruine. Nous n'avons rien plus à cœur que d'inspirer à nos chrétiens zambéziens un esprit apostolique, agressif vis-à-vis du paganisme, et de les amener, en donnant gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement, à prendre au sérieux et dans son sens le plus élevé le mot d'ordre de l'église éthiopienne : l'Afrique aux Africains.

« Maintenant, à cause de l'inondation, tout est suspendu, écoles et réunions, plus rien de ce mouvement qui fait la vie d'un établissement missionnaire. Notre cloche est muette. Qui appellerait-elle? Tout autour de nous, aussi loin que le regard peut s'étendre, tous les villages sont abandonnés. Nous nous souvenons cependant qu'il reste à la capitale au moins deux cents esclaves préposés à la garde des maisons de leurs maîtres. Comme ils ne peuvent pas venir ici, faute de canots, nous allons à eux ; et le dimanche après-midi, nous avons, aux cuisines royales, un auditoire des plus intéressants de cent cinquante personnes en moyenne.

« Il faut voir leur joie quand nous arrivons et comme ils accourent dès que notre cloche à main les appelle! Pauvres gens! D'ordinaire ils ne peuvent pas se débarrasser de l'idée que l'Évangile — comme tout ce qu'il y a de bon — est exclusivement pour leurs maîtres; mais aujourd'hui, ils n'en peuvent pas douter, c'est bien pour eux que nous venons. Ma méthode, c'est de chanter beaucoup, et de tâcher d'imprimer dans leur mémoire quelque chose — si peu soit-il —

d'un verset de cantique et d'un passage de la Parole de Dieu.

« Je voudrais que vous vissiez ces vieux visages ridés s'épanouir et ces jeunes poitrines se gonfler! Vous trouveriez, comme moi, une certaine harmonie dans ces voix fausses ou éraillées qui estropient à qui mieux mieux le plus élémentaire des cantiques :

J'aime Jésus ! car c'est lui qui m'a aimé !

« Les pauvres gens! quelle existence que la leur! Savez-vous que dans ces maisons envahies par l'inondation, plusieurs sont obligés de faire flotter des bûches pour pouvoir y étendre leurs nattes et se coucher? Et ils ne s'en plaignent pas. Ah! si on pouvait faire briller un petit rayon de soleil dans ces misérables existences!

« La station, elle, n'est pas seulement devenue silencieuse, elle a pris un air de désolation. Nos bâtiments de roseaux crépis de boue, par trop primitifs et précaires, rongés par les termites et détrempés par les pluies, se délabrent et s'effondrent. La chaussée est submergée depuis longtemps. Qu'on ne s'imagine pas cependant que nous soyons réduits à nous croiser les bras, à arpenter notre îlot qui se rétrécit tous les jours un peu plus, et à parcourir d'un regard mélancolique l'immensité de la plaine, pour y découvrir quelque signe de vie. Non! Il y a des travaux mis en réserve pour ce temps-ci, de la photographie qui n'est pas du tout un passe-temps égoïste, des voyages en canot, l'évangélisation au loin, les marchés occasionnels, les malades qu'on amène, les visiteurs aussi, toujours accueillis comme des bienfaiteurs, sans parler de la classe nombreuse des désœuvrés qui exercent notre patience.

« Les amis Liénard ont visité Séfoula. Moi, j'avais d'autres



LÉALOUYI — LA PLACE PUBLIQUE (LÉKHOTLA) PENDANT L'INONDATION

devoirs. J'avais fait venir, de Maboumbou, M. et Mme Mann qui me semblaient avoir besoin d'un changement d'air et de repos. De mes hôtes ils sont devenus mes patients. Tous ont été malades, père, mère et enfant, et souvent tous à la fois. Pendant un mois, les devoirs de l'hospitalité ont été pour moi ceux de maîtresse de maison, de docteur, de garde-malade. Étienne Sémondji a fait son possible. Tout de même, je crains de m'être très mal acquitté de ma tâche, bien qu'aidé, comme je l'étais, d'un marmiton, bon garçon qui vient de me quitter au moment où il avait presque appris à faire une tasse de café. Mes chers patients sont assez rétablis pour aller à Séfoula, y recevoir les soins médicaux de M. de Prosch.

« Le vieux paganisme africain, tout vermoulu et tout putréfié qu'il soit, a de la peine à mourir; en voici un exemple : le 2 avril, tard dans la soirée, on m'annonce un jeune homme. C'est ce même Likoukéla, que « le cœur jaune » de Litia avait autrefois arraché de ma maison et dont il avait fait son favori[1]. Depuis lors, Likoukéla avait, à deux ou trois reprises, fait profession chrétienne; puis il avait monté dans l'échelle sociale, était devenu gendre du roi, avait des esclaves, portait des bracelets d'ivoire et le titre d'*Iché*. Étonné, je le fais venir. Tremblant d'émotion, il me raconte que plusieurs jeunes chefs, un des fils du vieux Narouboutou entre autres et lui, Likoukéla, sont accusés d'avoir violé le harem du roi et, pour échapper à une mort imminente, ils se sont sauvés. Il me supplie de le recevoir dans ma maison et de lui sauver la vie. Dès le lendemain, au point du jour, arrivent des envoyés du roi qui sont sur la piste de Likoukéla. Alors commence un chassé-croisé de pourparlers qui n'aboutissent pas. Je déclare que je ne me mets pas dans le chemin de la

1. Voy. ci-dessus, p. 253.

justice, loin de là. Si Likoukéla est coupable, je le livrerai ; mais, à deux conditions, c'est que : 1° la chose soit discutée en plein lékhotla et que sa culpabilité soit clairement établie, et 2°, quel que soit son châtiment, que le roi me donne sa parole qu'il ne sera pas mis à mort.

« Léwanika me répondit d'une manière évasive, quoique respectueuse, et m'annonçait « avec regret » que les chefs avaient saisi un policier accusé d'avoir servi d'entremetteur à ces jeunes gens et qu'ils l'avaient massacré, malgré ses ordres et à son insu. Sur ce, accompagné de Georges Mercier, qui se trouvait en visite chez moi, je me rendis à la campagne du roi, ce que nous appelons les Mafoulos. C'était le 6 avril. Le temps était superbe. Le village paraissait désert. Ceux que nous rencontrions ou qui nous regardaient avec curiosité, à travers les roseaux de leurs cours, nous saluaient d'un air mystérieux.

« Le roi, lui, à qui je m'étais naturellement fait annoncer, nous attendait à la porte de sa cour et nous conduisit sur la véranda, où il avait fait préparer des nattes et des sièges. Comme nous n'étions pas seuls, nous causâmes de choses et d'autres jusqu'à midi, heure bien longue pour le roi ; il me faisait pitié ; il se croisait les jambes, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, se jetait en arrière, se penchait en avant, fronçait le sourcil et souriait alternativement, et faisait tous ses efforts pour soutenir la conversation.

« Le repas mit fin à cette embarrassante situation. Puis, le dîner fini, seul avec lui, dans la chambre, j'abordai enfin l'objet de ma visite. Je commençai par lui lire une lettre de Mme D'Espine [1], de Genève, écrite, aurait-on dit, tout exprès pour la circonstance. Et, tout en la commentant, j'en vins à ce que j'avais sur le cœur.

---

1. Fondatrice et présidente de la Zambézia de Genève, morte en 1910.

« Je suis navré, lui dis-je, du sang qui a déjà souillé la ville, versé sans même un simulacre de jugement, versé, me dis-tu, à ton insu et même contre les ordres que tu avais donnés d'épargner la vie à ce malheureux. Rien ne prouve qu'il fût coupable. Des accusations ne suffisent pas pour perdre un homme. Je croyais que nous avions fait du chemin, et voici nous allons à reculons.

« Ce qui m'afflige, c'est que tout cela se fait en ton nom. Comment veux-tu que ceux du dehors et moi-même nous croyions que tu es innocent de ces atrocités ? N'as-tu donc du pouvoir que le nom ? Pour toi on bat les tambours jour et nuit, le sérimba pleure, on se prosterne devant toi, ce sont là des enfantillages, ce n'est pas régner. Tu as le pouvoir de mettre à mort qui tu veux et tu en as usé ; mais tu n'as pas celui de sauver la vie à un de tes sujets.

« Je lui rappelai les dangers que nous avions courus en arrivant dans le pays sans qu'il pût nous protéger, je lui rappelai ce jour où, en plein lékhotla, sous ses propres yeux, on consultait les osselets pour donner au peuple la preuve des accusations, qu'on portait contre lui-même, de retenir la pluie, d'avoir répandu la petite vérole dans le pays, etc.

— Oui, me répondit-il avec un accent de tristesse, tu as parfaitement raison ; le coupable, c'est moi. C'est moi qui suis responsable de tout ce sang versé, car c'est fait en mon nom. Je suis faible et on le sait. Autrefois, on tuait sans mes ordres, tout bonnement pour me rendre odieux à la nation ; aujourd'hui, on le fait pour me flatter, croyant que ça me fait plaisir. » Et il se mit à commenter chacun des faits que j'avais cités. « Mais, que faire? ajouta-t-il, en poussant un soupir. Que faire ? Car, après tout, mes gens suivent la coutume de nos pères. Que faire? Conseille-moi, tu es mon père.

— Convoque un pitso et déclare solennellement que tu

veux l'abandon de cette vieille coutume qui tue, sans forme de procès, des hommes comme des chiens. L'heure présente le demande.

« Il le promit. Le fera-t-il?

« Nous abordâmes alors la question de Likoukéla. Ne pouvant ni disculper le malheureux jeune homme ni obtenir aucune preuve de sa culpabilité, je dirigeai l'attention du roi sur tout ce qu'il y a d'horrible dans l'institution du harem.

— Oh! le harem! me répondit-il. Tu ne peux pas savoir ce que c'est.

Et il entra dans des détails écœurants. Pour une fois, cet homme était éloquent.

— Pourquoi alors ne pas balayer le harem?

— Oui, il faut diminuer le nombre de ces femmes-là.

— Pourquoi ne pas les renvoyer toutes et n'en garder qu'une?

— Ah! oui, c'est bien là le remède; mais... Et pourtant ce harem est un fardeau bien lourd. Chacune de ces femmes doit avoir son établissement, des troupes d'esclaves; c'est pour elles que toute la nation travaille : on leur construit des maisons, on cultive leurs champs. Ça ne finit pas. Mais les renvoyer!... C'est dur quand même.

— Oui, c'est dur, je le reconnais. Et je lui lus : « Si ta main te fait tomber dans le péché, coupe-la et jette-la loin de toi!

— Mon père, je ne vois pas clair... Ma difficulté est bien grande.

« Au sujet de Likoukéla, le roi finit par me dire : « Il m'en coûte, mais je lui pardonne. Seulement, il ne reviendra jamais ici et il ne faut pas que je le voie de mes yeux. S'il essaie de quitter le pays, il est sûr d'être tué. »

« J'obtins aussi qu'il épargnât la vie du fils de Naroubou-

tou; il me demanda d'en porter la nouvelle à ce vieillard, « mon ami », que je trouvai abîmé de douleur et vieilli de dix ans.

« Il ne restait donc plus qu'à faire, si possible, sortir Likoukéla du pays. Le résident permit qu'il partît avec les piétons de la poste; le roi, par lettre et par instructions verbales, me garantit le sauf-conduit de son ex-gendre et je l'expédiai, le 17 avril, à Séchéké et, de là, à Boulawayo.

« Je me demande seulement si, un homme qui a le droit de mort sur ses sujets, et qui trouve la force d'étouffer dans son cœur la vengeance pour un crime qui le lèse, lui, est vraiment bien loin du royaume de Dieu. »

A toutes ces difficultés, dont quelques-unes inhérentes à l'œuvre même, venaient s'en ajouter d'autres : des malentendus entre collègues dont, par exemple, quelques-uns accusaient Coillard de chauvinisme.

« N'est-il donc pas possible d'être Français et huguenot de cœur [1] — c'est-à-dire d'être ému à jalousie pour sa patrie et pour la vieille église qui vous a nourri — sans être accusé d'un chauvinisme étroit et exclusif? Je ne connais pas cette maladie-là, moi, mais je crois que des missionnaires sortis de France et du sein de notre église remplissent un ministère que Dieu peut bénir pour l'une et pour l'autre. »

La guerre anglo-boer sévissait dans le Sud de l'Afrique.

26 avril 1900. — J'ai toujours parlé du Seigneur Jésus comme d'un Prince de paix et de l'Évangile comme apportant

---

1. Lettre à M. J. Bianquis, Léalouyi, 28 mai 1900.

la paix aux nations comme aux individus. Aujourd'hui, cette affreuse guerre nous donne un flagrant démenti : « Vous professez, me dit Léwanika, de nous apporter un Évangile de paix et nous vous avons crus, car, depuis votre arrivée ici, nous avons du sommeil. Mais quel est donc l'Évangile qui a été prêché à ceux qui s'entr'égorgent — Boers et Anglais — comme nous le faisions dans les vieux jours de ténèbres ? » Que dire ?

Lors même que Coillard eût surmonté la crise morale provoquée en lui par le sentiment du péché, il eut encore de terribles moments, lorsqu'il vit, peu à peu, se disloquer le renfort sur lequel il avait fondé de si grandes espérances. Aussi persista-t-il à écrire très peu. Se sentant arrivé près du terme de la carrière, il aurait voulu voir encore la mission du Zambèze prendre un nouvel essor, et de nombreuses stations se fonder dans le royaume de Léwanika converti. S'il désirait ardemment cet exaucement, ce n'était pas à son point de vue personnel, mais parce que c'eût été pour l'Église une puissante apologie des Missions.

Au cours de cette lutte, Coillard avait envisagé toutes les éventualités, et il était décidé à obéir :

« Je ne sais pas trop quelle sera la solution que me réserve un prochain avenir [1]. Je n'ai qu'un seul désir, c'est de mourir au Zambèze. Mais Dieu veut-il m'en arracher et me montrer ainsi que, non seulement je ne suis plus utile à la mission, mais que ma retraite en servirait mieux les intérêts ? C'est possible. J'essaie de me faire à cette idée douloureuse. »

Le 31 août 1900, repassant dans son esprit les épreuves traversées depuis son retour, il écrivait dans son journal :

On s'étonne en Europe que j'aie gardé le silence ! Ne me

1. A Alfred Boegner, Léalouyi, 15 mai 1900.

fallait-il pas écouter ce que le Seigneur disait à mon âme et me recueillir? Tout cela m'a été salutaire et bienfaisant. Après la lumière et la chaleur du soleil d'Europe, il me fallait l'ombre de l'humiliation et les nuages de la souffrance. Dans sa bonté, Dieu ne me les a pas épargnés.

A un ami, enfin[1] :

« Vous avez deviné juste, j'ai eu des tristesses, j'ai passé par une terrible crise intérieure et je me suis renfermé en moi-même. Je croyais avoir besoin de ce silence extérieur après avoir tant parlé en public. Je devais me retrouver moi-même, dans le désert, avec toutes mes luttes connues de Dieu seul, toutes mes tristesses et mes découragements. Et tout cela je ne pouvais en faire la confidence à personne.

« Un grand sujet de tristesse et d'abattement à mon arrivée et qui dure encore, c'est l'état de l'œuvre. Je savais bien la débâcle qui avait suivi le mouvement[2] dont on a fait tant de bruit. Mais la réalité a été pour moi un choc violent. Il y a quelques âmes où l'œuvre de la grâce de Dieu est évidente et nous en bénissons le Seigneur. Mais nous n'avons pas encore eu de vrai réveil ; l'électricité peut donner au cadavre un mouvement momentané, mais pas la vie. Nos quelques professants, ceux qui nous sont restés, veulent bien « servir Dieu », c'est leur expression ; mais ce qui manque, c'est le sentiment du péché.

« Si je n'avais pas ma longue expérience du Lessouto où le zèle pour les réunions, pour la lecture de la Parole de Dieu, frappe en général longtemps avant la profession, je serais peut-être moins pessimiste dans ce milieu zambézien

1. A Georges Appia, Léalouyi, 10 septembre 1900.
2. Le réveil de 1894, voy. ci-dessus, p.313, 316-317.

où tout cela manque ou n'existe qu'au minimum. Mais Dieu fera son œuvre ; il fera germer et lever la semence que nous avons répandue avec tant de larmes ; nous aurons le réveil et nous nous en réjouirons ensemble. Nous l'attendons, mais l'attente est longue et fait languir le cœur. »

Parlant de cette crise qui, en réalité, durait pour Coillard depuis son arrivée au Zambèze, M. Boegner conclut[1] :

« Les plus forts, ceux que Dieu a laissés monter le plus haut, ont besoin de passer parfois par le crible. Heureux quand ils en sortent purifiés, plus humbles et plus forts. N'est-il pas bienfaisant de voir ce vétéran, après un temps de prostration, se relever et sonner de nouveau la charge. Lui écrivant hier[2] je lui ai rappelé le beau passage des Psaumes : « Il boira de l'eau du torrent et il relèvera la tête en haut. » (Ps. CX, 7.)

En effet, Coillard avait relevé la tête et sonnait la charge, lorsqu'il écrivait au Comité[3] :

« Il se pourrait qu'à la lumière lugubre des événements de ces douze derniers mois, notre expédition des dix-sept parût à certains de nos amis une entreprise téméraire ou même une faute grave. Dans le domaine des explorations géographiques et scientifiques, comme dans l'art de la guerre, les difficultés et les revers d'une expédition ne sont pas un échec absolu ; au contraire, c'est l'école où se forment les pionniers intrépides et les vaillants soldats. Pourquoi en serait-il autrement dans le domaine des missions ? Pour ma part, plus j'y réfléchis, plus s'affermit ma conviction que c'est Dieu qui nous a inspiré cette courageuse

1. Lettre à M. Édouard Favre, 6 octobre 1900.

2. Coillard écrit dans son journal le 22 décembre 1900 : « Reçu une délicieuse lettre de M. Boegner, qui me dit que je suis ressuscité, qu'il me retrouve dans ma lettre au Comité, etc. . . Ça m'a fait du bien. »

3. Léalouyi, 29 mai 1900, impr. dans *J. M. E.*, 1900, 2e sem., p. 405 et suiv.

entreprise et que c'est lui qui nous a conduits. Nous pouvons sans ostentation nous rendre le témoignage que c'était pour nous une œuvre de prière, d'amour et de foi. Et si d'aucuns, qui ne peuvent sonder les secrets du cœur, osent, après nos désastres, nous attribuer des motifs d'amour-propre et de vaine gloire, nous les répudions avec autant de douleur que d'indignation.

« Jésus a dit : « Demandez au Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » Nous l'avons cru sur parole ; dans la simplicité de notre foi, nous lui avons demandé des ouvriers et il nous les a donnés. Il a inspiré à son peuple un joyeux esprit de sacrifice, tel que les annales de nos missions en offrent peu d'exemples. Cette spontanéité merveilleuse, qui a mû les riches comme les pauvres, n'était-ce pas en soi une ondée de bénédictions et un spectacle digne des anges et de l'Église du Seigneur ?

« Une année s'est-à peine écoulée depuis notre arrivée au Zambèze, et déjà nos rangs se sont éclaircis. Pourquoi ? A quoi bon cette perte ? Laissons à Dieu la réponse ; ses voies ne sont pas nos voies ; elles sont insondables ; nous ne savons pas maintenant ce qu'il fait ; nous le comprendrons plus tard. En attendant, répétons-le avec assurance, rien n'est perdu de ce qui est fait pour notre Seigneur Jésus ; rien, pas même le parfum de grand prix qui, d'un vase brisé, est répandu sur ses pieds. Il est digne des sacrifices les plus grands, et, pour lui, rien n'est trop précieux : ni les positions sociales, ni la haute culture, ni les talents, ni la jeunesse avec toute sa généreuse impétuosité et ses rêves d'avenir. A lui de disposer, à son gré, de l'offrande qu'il daigne accepter de nos biens et de nos vies ; nous la faisons sans réserve.

« Si l'affection dont le peuple de Dieu nous entoure risque de nous éblouir et de nourrir nos illusions, le Seigneur, par

ces coups terribles, nous ramène à la réalité. Sans poésie aucune, nous végétons dans ce climat meurtrier, nous nous débattons avec la fièvre, nous luttons avec les difficultés et les privations, nous semons avec larmes dans un terrain des plus ingrats. Tout nous dit que, dans ces jours mauvais, nous ici et vous là-bas, faisant la même œuvre, nous devrions être des hommes et, jusqu'au bout, payer de notre personne.

« Et quant aux besoins, ah ! Messieurs, le Sauveur pourrait nous dire comme à ses disciples : « Levez les yeux et regardez les campagnes qui sont déjà blanchies et prêtes à être moissonnées ! [1] »

Mercredi 11 juillet. — Je suis malade depuis samedi dernier, je me traîne péniblement. Les insomnies se multiplient. L'état de l'œuvre me poursuit nuit et jour. Plus je prêche, visite et prie, plus les âmes s'endurcissent.

Je me demande s'il y a dans ma prédication, dans ma vie, dans ma manière d'évangéliser, quelque chose qui fait obstacle à l'œuvre de Dieu.

17 juillet 1900. — Quelle année a été celle-ci pour moi ! « Travaillé toute la nuit sans rien prendre ! » O mon Dieu ! si tu me commandes encore de jeter le filet, à ta parole, je le ferai, mais, donne-moi force, courage et sagesse, donne-moi ta grâce.

Nouvelle insomnie la nuit dernière. J'ai eu mille peines à garder le lit jusqu'à 3 heures et demie. J'eus alors des heures silencieuses et bénies dans mon cabinet.

---

1. La Conférence de Léalouyi avait déjà, en février 1900, exposé ses demandes de renfort. Dès lors, il y avait eu de nouvelles morts et de nouveaux rapatriements. Le renfort, jugé strictement nécessaire pour 1901, s'élevait à onze unités. En avril 1901, le renfort envoyé se composait de Mlle Kiener, qui avait quitté le Zambèze en congé en 1898, d'un ménage de missionnaires italiens, M. et Mme Albert Lageard, de deux institutrices suisses, Mlles Françoise Glauser et Isabelle Roulet, et d'un artisan, M. Maurice Anker.

Le soir, Coillard reçut ses collègues de Léalouyi à dîner :

Des souvenirs de Léribé, de la guerre de 1864, de l'exil, etc., ont été évoqués, au point de me rendre profondément triste.

D'importants entretiens avec le roi s'étaient succédé durant le mois de juin.

Le 4 juillet, Coillard et Jacques Liénard dînaient chez le roi : « Vers la fin du repas, Coillard mit sur le tapis la grande, l'éternelle question du salut des Zambéziens et de leur roi[1]. Coillard termina par un mot sévère, rappelant l'ordre de Dieu à Samuel : « Ne m'importune plus au sujet de Saül, je l'ai rejeté ! » Il a souhaité au roi qu'il n'en fût pas de même pour lui. »

6 juillet. — Le roi ne comprend pas que j'ose dire qu'il entrave l'œuvre. Il me redit toujours sa phrase : « Ce n'est que mon corps qui manque. » Il énumère tout ce qu'il fait pour l'école et pour l'Évangile. Il croit, lui, au salut par les œuvres et il met sa doctrine en pratique.

Dimanche 8 juillet. — Au moment du culte un messager vint m'apporter les salutations du roi. « Il ne vient pas ? — « Non. » — « Pourquoi ? il n'y a pourtant pas de vent. Est-il malade ? » — « Non ! mais il m'a dit que, si tu en demandais la raison, je devais dire : « Pour rien ! » J'en suis triste. Le roi va décidément à la dérive. La construction de son harem est comme une rupture avec nous et une profession publique de retour au paganisme.

Le roi estimait qu'il n'avait plus besoin de chercher des excuses. il ne se souciait pas de venir au culte et il le fit comprendre aux missionnaires afin qu'ils le laissassent tranquille.

1. Lettre de J. Liénard, Léalouyi, 9 juillet 1900, impr. dans *J. M. E.*, 1900, 2e sem., p. 415 et suiv.

« Le message du roi, raconte Jacques Liénard [1], fut pour Coillard un coup terrible. Le soir il avait une forte fièvre ; il ne ferma pas l'œil, hanté, à chaque moment de la nuit, par le spectre du royal ami qui, délibérément, va à sa perte. Le lendemain, il n'était plus que l'ombre de lui-même, triste, muet, accablé. Sans cesse, sa pensée errait dans le maudit harem et allait chercher, dans son obscure demeure, le roi païen.

« M. Coillard ne s'est pas senti le courage de renouveler une tentative pour arriver au cœur de Léwanika. Malgré toute sa foi et tous ses efforts, la tristesse et l'abattement semblaient l'avoir vaincu. Il me disait :

« Quelqu'un m'a un jour écrit : « Il faut que vous ayez bien de la foi pour croire encore à la conversion du roi des Barotsis. » J'ai toujours vu dans cette parole, non un avis dicté par l'esprit de Dieu, mais un soufflet de Satan. Et cependant, cette parole vient me hanter, quand je me mets à prier pour Léwanika. »

Samedi 21 juillet. — Avant-hier, jeudi soir, entrevue inoubliable avec le roi. Liénard était là et, à ma requête, le roi a fait venir le Ngambéla. Après le dîner, j'en suis venu, sans préambule, à l'objet de l'entrevue.

« J'avais mis tout ce que j'avais à lui dire [2] par écrit, sous forme d'une lettre que je lui lus moi-même et que je commentai. C'est un document où j'avais mis mon cœur et que j'avais accompagné de beaucoup de prières :

Léalouyi, 12 juillet 1900.

« O Roi !

« C'est comme ton ami — et tu sais mon affection et ma

---

1. Lettre de J. Liénard, Léalouyi, 9 juillet 1900, impr. dans *J. M. E.*, 1900, 2e sem., p. 415 et suiv.

2. Lettres à Alfred Boegner, Léalouyi, 23 juillet 1900 et à M. Édouard Favre, Léalouyi, 8 octobre 1900, impr. dans le *Bulletin du Sou du Zambèze*, 3e année, mars 1901, p. 2 et suiv.

fidélité — mais aussi comme serviteur de Dieu, que je viens à toi aujourd'hui. Mon message, c'est encore le même que je suis allé te porter à ta capitale de campagne et dernièrement encore ici au kachandi, dans un tête à tête avec toi. Je ne puis pas me contenir et me taire, car mon message me brûle le cœur comme des charbons ardents.

« O roi! toi qui m'appelles, à juste titre, ton ami, écoute-moi avec patience et ne te hâte pas de laisser ton cœur se percer.

« Je viens te parler de cette « ville de femmes » et aussi des gens que tu contrains à bâtir. Ce n'est pas du nouveau. Bien souvent, déjà, je me suis efforcé de te montrer que, de ta part, c'est un crime que d'emprisonner ainsi, comme des animaux, ce troupeau de femmes.

« De plus, tu es roi; mais un roi est un serviteur aussi, c'est le serviteur de Dieu. C'est Dieu qui t'a établi le berger de ce peuple. Les hommes, c'est le bétail de Dieu, les nations sont ses troupeaux et les rois sont ses bergers. Aussi, au nom de ce Dieu qui est ton maître, je viens te demander de quelle manière tu remplis ton mandat aujourd'hui. N'as-tu pas toi-même démis et « mangé » un de tes principaux chefs[1], parce que, dans une certaine occasion, il avait abusé de son pouvoir et opprimé ses gens? Que dit ton Maître à toi de la manière dont tu paies cette nation qui n'est pas ta propriété, mais la sienne? Crois-tu vraiment que tu aies le droit et le pouvoir d'imposer de si écrasantes corvées à toute la nation? de faire venir les hommes et les femmes de leurs différents villages, portant comme des bêtes de somme des pieux, du roseau, des bottes d'herbe, avec le peu de pitance qui les empêchera de mourir de faim pendant qu'ils travailleront, jour après jour, aux travaux de terrassement

1. C'est-à-dire confisqué le bétail et les gens du chef.

et de construction, les femmes surtout, comme des bœufs que l'on fait marcher à coups de fouet? Et tout cela, mon ami, pour construire un harem qui est une nouveauté dans le pays, et qui doit éclipser ceux de tes pères.

« Mon ami, ne te laisse pas tromper par les flatteurs qui t'entourent. La vérité — une vérité désagréable — c'est que parmi les gens, il y a un grand mécontentement et des murmures; ils souffrent, lors même qu'on te le cache.

« Souviens-toi que c'est dans des circonstances absolument semblables qu'a éclaté, en 1884, la révolution qui t'a chassé en exil. Ce sont les mêmes causes qui ont failli en faire éclater une nouvelle un peu plus tard à ton retour de la razzia chez les Machoukouloumboués. Aussi laisse-moi venir te souffler à l'oreille[1] que le même danger existe encore aujourd'hui, bien que tu ne paraisses pas t'en douter. Je suis convaincu que, n'était la présence du gouvernement anglais, nous serions déjà en pleins troubles politiques, la révolution aurait éclaté.

« O mon ami, mon frère, ne ferme pas l'oreille à mes conseils. Un roi n'est vraiment roi que si les sujets qu'il gouverne reconnaissent son autorité. Ne va pas, je t'en prie, par une oppression déraisonnable, t'aliéner les cœurs de tes sujets. Tu ne sais pas ce qui est devant toi, tu peux avoir besoin d'eux et tu pourrais trouver qu'ils t'ont abandonné. Salomon, le fils de David, était un grand roi qui avait une grande sagesse et qui avait fait des choses merveilleuses; des rois venaient le visiter et tous admiraient la splendeur de sa royauté. Quand il mourut, ses sujets vinrent à son fils et lui dirent : « Ton père nous a imposé un joug écrasant, allège-le et nous te servirons. » Le fils de Salomon leur répondit avec orgueil et dureté, la grande majorité du peuple

---

1. Littéralement : « Te mordre l'oreille. »

l'abandonna, ce fut la ruine de son pouvoir. Ne vois-tu pas qu'autour de toi, partout, ce ne sont que des ruines de royautés ? Où sont celles de Lobengoula, de Kangombi, de Motianivo, de Mosili et d'autres qui ont fermé l'oreille à tout avertissement ? Tu es seul comme une hutte au milieu d'un village de ruines. Hélas ! hélas ! ils sont aveuglés ceux qui vont périr !

« Je tremble pour toi, mon ami ; tu t'es engagé dans une malheureuse entreprise, elle a déjà couché des cadavres par terre et répandu du sang ; la mort monte la garde à la porte de ces maisons, c'est effrayant. Et puisque tu es à la tête de cette nation, ne la conduis pas à sa perte.

« Tu es mon ami, tu respectes les missionnaires, tu favorises les écoles et tu dis : « J'aime les choses de Dieu, vous le voyez bien, que me demandez-vous de plus ? Moi-même ? » — « Oui ! toi-même, car Jésus a dit : « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi. »

Cette lettre fit sur lui une évidente impression. Je la commentai avec force et hardiesse. « Tu es un homme que le courant emporte et va précipiter dans l'abîme. Tant pis si, pour te sauver, je te blesse et t'arrache les cheveux. » Il était effaré, les yeux lui sortaient de la tête, il tremblait, mais... « Que puis-je répondre ? dit-il. Que puis-je dire ? Je suis le coupable. » Le Ngambéla, évidemment intimidé par la colère contenue du roi, me remercia dans un discours. Un long silence s'ensuivit. Nous priâmes et partîmes.

J'eus une mauvaise nuit de fièvre ; hier, toute la journée, je souffris le martyre. Aujourd'hui, je me sens soulagé, mais faible. J'ai joui de ce temps de repos et de communion.

« Pauvre Léwanika ![1] Je prierai pour lui et je pleurerai

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 23 juillet 1900.

jusqu'à ce que le Seigneur me dise, comme à Samuel, que c'est assez. »

Au commencement d'août, Coillard voyant que le roi, malgré ses conseils, persistait dans son entreprise, lui envoyait une lettre qui se terminait ainsi :

« Sous ton règne l'esclavage est une chose dure. Tu fermes les yeux ; il t'importe peu que tu fasses violence aux sentiments de tes sujets et de tes esclaves. Mais moi, ton pasteur et ton vrai ami, je pense avec tristesse à la parole du Livre de Dieu qui dit : « Celui qui sème le vent récoltera la tempête. » (Osée, IV, 7.)

« Ton ami, F. C. »

Un autre sujet de grande tristesse pour Coillard était la duplicité du roi dans l'affaire éthiopienne.

Le 6 novembre 1900, il écrivait à Georges Appia :

« Vous savez combien j'avais pris à cœur l'évangélisation de l'Afrique par ses propres enfants.

« Le fond du caractère noir est soupçonneux et nos chrétiens en ont conservé une forte dose. A peine sortis des ténèbres du paganisme, ils ne savent pas encore agir en pleine lumière, comme des hommes. Il leur faut, tout au moins, un demi-jour, et alors ils sont dans leur élément pour les intrigues et les tripotages. C'est ce qui vient d'avoir lieu ici. Et nous sommes tombés des nues quand tout cela est venu au jour. Je n'aurais pas pu le croire. Notre Willie, homme à mine douce et aimable, qui n'allait au Lessouto que pour s'y marier et plaider la cause de notre mission, avait déjà, avant de partir, fait tous ses plans avec Léwanika pour nous supplanter. Pendant qu'on lui faisait un accueil

enthousiaste à Morija, il était déjà en pourparlers avec les Éthiopiens. Il jeta le masque et rompit avec nous.

« Mais, longtemps avant cela, il entretenait une correspondance active avec le roi Léwanika. Il avait pris toutes ses précautions pour que nous l'ignorions. Ses lettres étaient recommandées; l'une même n'était pas signée de lui, mais, dans une autre, il s'en avouait l'auteur. N'a-t-il pas fallu que, l'an passé d'abord, et cette année ensuite, Léwanika nous envoyât ces lettres pour les lui lire ?

« Les prétentions de ces missionnaires éthiopiens ne sont pas peu de chose et ils ont au moins, pour les justifier, les hommes et l'argent.

« J'ai lu à Léwanika toutes les lettres de Willie, sans omettre les traits empoisonnés lancés à notre adresse. Léwanika, en rusé diplomate, répondit que s'il accueillait ces missionnaires noirs, c'est qu'ils étaient « mes enfants et ne pouvaient pas enseigner autre chose que moi ».

« Le lieu désigné pour leur établissement est à l'entrée du village, sur un tertre où nous aurions voulu nous établir.

« Il ne faut pas se le dissimuler, la question est grosse de conséquences. Ce qui charme Léwanika, c'est d'avoir des interprètes et des secrétaires compétents à ses ordres, sans rien perdre de notre côté. Pour nous, la question se pose différemment.

« Bien que ces Éthiopiens se soient mis, vis-à-vis de nous, sur un pied d'hostilité, ce sont des chrétiens et des hommes capables. Ils prêcheront le Christ dans un esprit de contradiction, mais ils le prêcheront. Le courant sera fort, peut-être même irrésistible pour nos chrétiens et nos évangélistes zambéziens. D'un autre côté, nous sommes mal outillés pour notre grande école, ce qui est, pour nous, un sujet journalier de soucis et de tristesses. Même à supposer que Sémondji et Nyondo résistent à la tentation et nous restent

fidèles, quelque temps au moins, ils ne sont à la hauteur de leur tâche ni pour l'enseignement, ni pour la discipline. Si ces Éthiopiens avaient commencé une œuvre dans un coin du pays, comme je le leur avais suggéré, il nous eût été facile d'en prendre notre parti; mais ils viennent à la capitale même, avec l'appui du roi et des chefs, naturellement pour nous supplanter. Et, s'ils sont assez forts, ils feront de même à Nalolo et à Séchéké ! Que faire ?

« Pour ma part, en conscience, je ne puis me mettre sur un pied de rivalité avec des Bassoutos, nos enfants en la foi. Ils ne feront pas l'œuvre comme je le voudrais, c'est sûr ; mais, s'ils la font, c'est le Maître qui en jugera.

« Ah! si seulement nous étions mieux outillés pour nos écoles ! La tâche nous écrase. Mais, sûrement, Dieu ne nous demandera pas plus que nous ne pouvons donner. Et il veille lui-même sur son œuvre. Si nous ne sommes pas capables de la faire, ou si nous en sommes indignes, ne nous étonnons pas et ne murmurons pas s'il la confie à d'autres. C'est humiliant, mais c'est juste. »

Enfin, le roi était très préoccupé d'un voyage en Angleterre; les Barotsis comptaient sur Coillard pour l'accompagner, mais celui-ci s'y refusait et s'opposait au voyage.

30 janvier 1901. — L'autre jour, Léwanika lui-même m'entreprit sur le sujet :

— Pourquoi ne veux-tu pas que j'aille en Angleterre, comme Khama, et que je voie la reine?

— Tout simplement parce que tu es Léwanika et que tu n'es pas Khama. Khama, lui, s'est converti tout jeune comme Litia et n'a jamais été que monogame et chrétien. Il était depuis longtemps connu comme tel en Angleterre. Et puis



LEALOUYI. — COUR INTÉRIEURE DE LA RÉSIDENCE ROYALE

sa lutte, avec les blancs, contre les liqueurs fortes l'a rendu encore plus populaire. Aussi, lors même qu'il allait en Angleterre pour affaires politiques bien définies, il a trouvé dans le monde chrétien une multitude de gens qui l'ont reçu à cœur ouvert. Toi, tu n'as aucune affaire politique qui nécessite ta présence en Europe, et puis tu es franchement païen, mais un païen qui a été sur le point de se convertir et qui est retourné dans la fange du paganisme.

— Tu crois, me demanda-t-il en me regardant en face, que j'ai été sur le point de devenir chrétien?

Je lui rappelai alors comment il discutait avec moi les conséquences de sa conversion.

— Je m'en souviens bien, dit-il.

Puis je lui rappelai la question de ses femmes.

— Et qu'est-ce que je disais d'elles?

— Tu le sais mieux que moi. Mais, depuis lors, tu es retourné en arrière, et ces maisons européennes, c'est ta profession bien affirmée de polygamie. Qu'irais-tu faire en Europe? Je te le demande, même si tu voyais la reine et tous ces grands personnages pendant quelques jours, que ferais-tu ensuite? Ce n'est pas mon monde à moi; je n'ai de commun avec ces gens-là que la politesse, rien de plus; mon monde à moi, ce sont les chrétiens, mais tu y es étranger, complètement étranger, toi.

Cela le rendait sérieux:

— Quels sont, penses-tu, les obstacles qui m'empêchent de devenir chrétien? Dis-le-moi.

— Tu le sais mieux que moi. Mais puisque tu insistes, voici : le premier obstacle, c'est que ta conscience n'a jamais été réveillée. Comme jeune homme, comme sujet, puis comme roi, tu as commis des choses abominables; tu le sais, mais tu ne sens pas ta culpabilité. Le second obstacle, ce sont tes femmes; autrefois, tu me disais que ça n'en était pas un et

je te croyais un peu. Mais j'en suis revenu et aujourd'hui, je vois que c'est là le grand obstacle. Le troisième, c'est la crainte des Barotsis.

Nous étions très sérieux et il m'écouta longtemps sans m'interrompre.

« Ici nous luttons corps à corps avec le prince des ténèbres[1]. Je n'ai jamais pu comprendre comment il se trouve des chrétiens qui ne croient pas à la personnalité du diable, ni à l'existence des mauvais esprits qui sont dans les airs. Pour moi, dans mon expérience, c'est, hélas, une poignante réalité. Je pourrais bien jeter, comme Luther, mon encrier à la tête du diable, si réelle est pour moi sa présence. Ici nous sommes dans son royaume, en plein pays ennemi : la lutte est de chaque instant, et chaque progrès est une victoire. Mais que de défaites aussi, toutes personnelles, nous avons à enregistrer ! Les hautes cimes de la vie paraissent parfois hors d'atteinte, et pourtant Il peut, Lui, nous faire chevaucher sur les lieux les plus élevés, et affermir nos pieds sur ce rocher qui nous paraît inaccessible. »

En novembre, pendant un séjour de Coillard à Séfoula, M[me] de Prosch avait été à la mort. En décembre, la santé de M[me] Mann donna les plus graves inquiétudes et successivement MM. Verdier et Martin furent amenés, par l'hématurie, aux portes du tombeau. Le 14 décembre, la nouvelle arriva à Léalouyi de la mort de Georges Mercier survenue le 18 novembre à Kazoungoula. M. Théophile Burnier était très malade à Séchéké.

A la fin de l'année, Coillard restait seul sur sa station, M. et M[me] Liénard étant partis pour Séfoula où ils devaient rester plusieurs mois. M. Liénard revenait souvent à Léalouyi.

1. Lettre à M. et M[me] Burkhardt-Zahn, Léalouyi, 19 septembre 1900.

« La solitude ne me pèse pas, car je suis débordé de travail[1]. »

« Ma solitude n'est pas toujours aussi calme et sereine qu'elle devrait l'être. Les soucis voltigent autour de moi comme nos moustiques. Un savant, qui avait étudié ces méchants insectes aux Indes, avait découvert certaines qualités chez eux qui lui faisaient dire que le vulgaire était injuste à leur égard. Peut-être qu'en analysant tous nos soucis et tous nos chagrins aux pieds du Seigneur, à la lumière de l'Évangile et de notre propre expérience, nous découvririons que même ces insectes-là qui bourdonnent autour de nous et troublent notre sommeil, plus encore que les moustiques, ont leur utilité. Il ne faudrait pas dire peut-être, car c'est positif, et ils sont compris dans ces choses qui toutes contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu.

« Une chose bien certaine c'est que tous nos contre-temps, quels qu'ils soient, nous rapprochent de Dieu, nous font sentir notre dépendance de lui, notre profonde faiblesse, et nous enseignent à prier. »

Coillard alla passer la fin de l'année et commencer 1901 à Séfoula où eut lieu la Conférence ; le retour en Europe de M. et Mme Mann y fut décidé[2].

La station de Léalouyi, au point de vue matériel, périclitait et le travail y devenait toujours plus difficile.

6 janvier 1901. — Dimanche, le roi me disait en remarquant cela : « Pourquoi tout ce laisser-aller et ces ruines ? Cela ne te ressemble pas. »

---

1. Lettres à Mlle Bernard et à Mme J.-L. Micheli, Léalouyi, 21 décembre et 18 novembre 1900.

2. M. et Mme Mann devaient prendre un congé d'un an, mais Mme Mann mourut le 8 mai 1901, dans le désert, à quatre jours de Kazoungoula, et M. Mann rentra définitivement en Europe.

« Je suis mal, très mal logé[1]. J'ai deux chambres qui sont loin l'une de l'autre, ce qui ne me permet de surveiller ma cuisine et mes garçons qu'au prix de dérangements constants. Notre grande et belle église, le chef-d'œuvre de Waddell, tombe tout à fait en ruines ; le toit est tout délabré ; les murs de roseaux et de terre, rongés par les termites, s'éboulent, c'est un crève-cœur que de la voir. »

« Notre école est dans un état lamentable[2], et voilà que Liénard officiellement et moi officieusement allons avoir l'école Mann sur les bras. Et pourtant, pendant ces dernières années de mon ministère, je ne devrais pas être lié à l'école, c'est ailleurs que je voudrais employer ce qui me reste de force. Pour moi, le temps est court. »

3 mars 1901. — J'ai d'énormes difficultés dans mon ménage avec mes garçons ; ils ne sont pas fidèles, pas obéissants, et d'une saleté !... Je les gronde beaucoup, je sens mon caractère s'aigrir et cela me rend malheureux.

« Je lis ces temps-ci[3] la vie de George Muller, par Pierson. George Muller était un des héros de ma jeunesse. Je l'ai vu et je l'ai entendu à Bristol. Je me suis dit en contemplant ce vénérable vieillard : Voilà une de ces machines puissantes qui ont mû le monde chrétien ; le secret de sa force n'était pas à l'extérieur, dans les ornements de la construction, mais dans le feu intérieur que le vulgaire ignore. Oh ! quand apprendrons-nous à prier, non pas seulement à crier comme David, mais à ouvrir le ciel comme Élie et à en faire tomber le feu et des torrents de bénédictions. O mon

1. Lettre à Alfred Boegner, 6 mars 1901.
2. Lettre au même, 8 janvier 1901.
3. Lettre à Mme Édouard Favre, Léalouyi, 21 février 1901.

Dieu pardonne notre incrédulité et notre manque de confiance! Non! le temps des miracles n'est pas passé, des miracles de la grâce et de l'amour de Dieu. Mais ce que nous oublions très volontiers, c'est que la prière est inséparable de la sainteté. Les trésors dont Jésus a la clef sont ouverts, mais ouverts dans leur plénitude pour ceux qui demeurent en lui, qui font ses commandements, et non pas pour ceux qui prennent l'intensité de leur désir pour de la foi. C'est étonnant comme l'adversaire contrefait tout, même les grâces de Dieu, et comme nous nous y laissons facilement prendre. »

En juin 1900, Coillard avait cru pouvoir écrire[1] à propos des épreuves qui avaient fondu sur le grand renfort :

« Aujourd'hui il semble que l'ouragan soit passé. »

Le mercredi 6 mars 1901, Coillard apprenait que Liénard était gravement malade à Séfoula depuis le dimanche précédent; les premiers messages ne lui étaient pas parvenus.

« Que Dieu ait pitié de nous et de la mission, » s'écrie-t-il.

Il partit le jeudi 7 mars; lorsqu'il arriva à Séfoula à midi, la fin paraissait proche. Coillard put avoir encore un court entretien avec Liénard. Celui-ci s'affaiblissait graduellement, il était en pleine paix et, à 9 heures du soir, il rendait le dernier soupir « avec tant de calme que nous attendions encore son dernier souffle quand tout était fini ».

« Notre bien-aimé Liénard n'est plus, écrivait Coillard, au Comité[2]. Dieu l'a pris à lui, après quatre jours de maladie,

1. A M. et Mme Édouard Favre, Léalouyi, 22 juin 1900.
2. Léalouyi, 12 mars 1901, impr. dans *J.M.E.*, 1901, 2e sem., p. 53 et suiv.

quatre jours seulement. Atterrés par ce coup terrible et si imprévu, nous nous regimbons contre la cruelle réalité, nous ne la croyons pas possible, nous nous croyons sous l'empire d'un affreux cauchemar : la place si grande, qu'il occupait tout à l'heure encore parmi nous, est maintenant vide. Pour moi, qu'il me soit permis de le dire, c'est comme une autre partie de moi-même qui vient de mourir. Oh ! pourquoi Dieu n'épargne-t-il pas les jeunes ? Rien ne nous faisait prévoir ce nouveau déchirement qui ravive tous les autres à peine cicatrisés.

« Dirons-nous, avec un regret amer, que sa carrière a été tranchée à son début comme un vigoureux bourgeon ? La carrière la plus belle et la plus bénie n'est pas la carrière la plus longue, c'est la carrière la plus fidèle. Dieu sait ce qu'il fait quand il dit à l'un de ses serviteurs qui paraît très nécessaire à son œuvre : « Mon ami, monte plus haut ! » Ce n'est pas une carrière brisée, c'est une promotion. Qui dira le glorieux épanouissement, là-haut, de tous ces beaux dons que nous admirions tant ici-bas ? Nous le saurons un jour. Ne nous étonnons pas que le Roi cueille les plus belles fleurs de son parterre pour en orner ses palais.

« Et quant à son œuvre, ne nous alarmons pas. Cessons de trop trembler pour l'arche de l'Éternel. L'œuvre est sienne. Pour l'accomplir en son temps, il a des ressources et des moyens que nous ignorons. Quand notre adorable Maître était saisi, garrotté, abandonné de tous les siens, traîné dans le prétoire au milieu d'une foule ameutée, quand, couronné d'épines, cloué sur un bois maudit, il expirait et descendait dans le tombeau, ne semblait-il pas que tout fût perdu ? « Nous avions espéré que ce serait lui qui délivrerait Israël. » Ah ! oui, nous avions espéré !

« Pauvre intelligence humaine ! Quelques jours encore et c'est lui, le même Sauveur, le rejeté des hommes, qui, sorti

victorieux du tombeau et vivant aux siècles des siècles, fait cette sublime proclamation à son Église encore au berceau : « Toute puissance m'est donnée dans les cieux et sur la terre ! »

« Prenons courage, ceignons-nous de force. « Il a conduit son peuple par les abîmes comme par le désert. » (Ps. CVI, 9.) Quoi qu'il en soit, oui, quoi qu'il en soit, mon âme se repose sur Dieu ! »

CHAPITRE XVI

A LÉALOUYI

1901-1902

Angoisses à Séfoula. — Solitude à Léalouyi. — Prêts à tout. — L'ombre de la mort. — Un rêve. — Nouveaux départs. — Glorifier Dieu. — Départ pour Séchéké. — Cantonnier. — Le scalpel de la critique. — Le martyrologe chinois. — Excursion aux Chutes. — Arrivée du renfort. — Les citronniers de Séchéké. — Retour à Léalouyi. — Mort de Mme de Prosch. — Culte au lékhotla. — Réouverture de l'église. — Isolement. — L'œuvre est encourageante. — Fête des écoles. — A Nalolo. — Départ de Léwanika pour l'Europe.

Le mois de mars 1901 n'était pas terminé que de nouvelles angoisses surgissaient à Séfoula : M. Verdier tombait très malade ; à peine se remettait-il que M. Martin, à son tour, atteint d'hématurie, était aux portes de la mort. Mme Liénard venait d'accoucher, le docteur de Prosch était parti pour Sénanga pour soigner Mme Boiteux; Mme de Prosch, seule valide à Séfoula, appela Coillard à l'aide. Il accourut.

30 mars 1901. — Par quels moments d'angoisse nous avons passé ! Mais Dieu est un secours dans les détresses et fort aisé à trouver.

« A l'heure qu'il est [1], nous croyons que le danger imminent est écarté et nous commençons à respirer. Je pense qu'il

---

1. A Mme Victor Gautier, Séfoula, 30 mars 1901.

est bon de vous initier aux détails de notre vie, de ses tristesses et de ses angoisses. Elles ont beau passer, elles ne s'oublient pas, elles laissent derrière elles, dans la vie, comme aussi dans la constitution, des traces indélébiles, des plaies au cœur que chaque nouvelle angoisse déchire à nouveau. Que deviendrions-nous si nous étions des orphelins, abandonnés à nous-mêmes, et si nous ne savions pas puiser, à la source éternelle, de puissantes consolations ? »

Coillard revint à Léalouyi le 1er avril.

« Je suis toujours seul ici depuis novembre[1], plus seul que jamais, maintenant que l'inondation a dispersé tout le monde et notre école. Nos évangélistes aussi ont congé, de sorte que je n'ai avec moi que mes garçons et Sémondji. »

4 avril 1901. — Je suis écrasé par le sentiment de ma désespérante misère. Je crois au salut parfait par le sang de Jésus, et je crois à la toute-puissance de la grâce de Dieu. Mais je voudrais faire l'expérience plus complète de la victoire sur le péché. Je la fais bien par moments, mais pas continuellement. Et puis, qu'il m'est difficile de m'abandonner entièrement à Dieu quant à mon avenir ! Et pourtant les promesses de Dieu sont là. Abraham, lui, ne douta pas (Rom. IV, 20).

« Je suis bien sûr que, quand on aura appris en Europe nos nouveaux deuils, écrit Coillard à Georges Appia[2], s'il est quelqu'un qui ait souffert et pleuré avec moi, prié et intercédé pour moi, c'est bien vous.

« Involontairement, chacun classe ses amis et moi je fais comme tout le monde : il y a, sans parler des indifférents,

1. Lettre à M. et Mme Burckhardt-Zahn, Léalouyi, 22 avril 1901.
2. Léalouyi, 8 avril 1901.



SÉFOULA EN 1901

la catégorie des critiques ; toujours en éveil, ils sont toujours prêts à administrer la férule, ce sont nos pédagogues, et — si nos souvenirs d'enfance sont exacts — il convient à tout bon pédagogue d'être sévère. Mais il y a aussi la catégorie des amis qui s'identifient avec nous et qui font de nos joies leurs joies, et de nos épreuves leurs épreuves. Dans cette catégorie-là, se trouve le cercle des intimes qui n'hésitent pas à partager les responsabilités. On les compte ceux-là; c'est une richesse de les posséder et, quant à moi, je ne voudrais pas en perdre un seul. Je n'ai pas à vous dire dans quel casier je vous trouve toujours, mon vénéré ami ; aussi, ça me fait du bien de vous parler à cœur ouvert.

« Je suis comme un somnambule sous l'empire d'un affreux rêve. J'ai beau me frotter les yeux, je ne me réveille pas. Je ne suis pas encore remis des angoisses par lesquelles nous venons de passer. Trois hématuries à Séfoula, en trois semaines, dont une a été fatale ! Et toutes ces morts, tous ces rapatriements ! Que nous réserve l'avenir ? Faut-il battre en retraite ? Peut-être va-t-on nous le suggérer. Pour nous qui sommes à la brèche, vous savez que nous sommes prêts à tout, sauf à battre en retraite. Si nous ne pouvons demander à d'autres le sacrifice de leurs vies, nous pouvons faire le sacrifice des nôtres. Nous mourrons au poste, s'il le faut, pour glorifier notre divin Maître, et nous lui laissons la responsabilité de son œuvre. Oui ! son œuvre : c'est bien la sienne, non la nôtre. Nous ne sommes que des instruments et souvent de mauvais instruments.

« Lors même que nous parlons haut et sommes forts en professions d'amour et de foi, il faut se trouver en face d'une situation comme la nôtre, pour savoir ce qui reste de tout ce bruit. Ah ! que Dieu nous pardonne et soit miséricordieux envers nous !

« Il me semble que le naufrage est complet, et je frémis

en voyant une vague après l'autre venir se briser contre notre pauvre barque qui a perdu ses agrès et menace de sombrer. Mais non ! Dans ces heures de péril, Dieu ne nous a pas abandonnés. Il y a une bouée dans les incommensurables profondeurs de son amour, ce sont ses promesses immuables. Nous nous y cramponnons encore avec espoir, sûrs que le moment de la délivrance viendra et qu'il mettra un nouveau cantique dans notre bouche pour le louer. Je suis éperdu, je suis las de la lutte et de tant d'émotions ; je ne comprends pas ; les ténèbres se sont épaissies autour de moi. Mais, un jour, la lumière se fera et nous verrons que toutes ces dispensations, qui nous confondent, servaient à accomplir le dessein arrêté de notre Dieu. Reprenons courage ! Soumettons-nous, acceptons avec confiance, croyons, espérons en dépit de tout.

« Esaïe LX, 2, s'applique tout particulièrement à la Jérusalem du peuple juif, le peuple de Dieu dont les destinées sont si glorieuses. Nous les appliquons à l'Église. Peut-être les Juifs ont-ils raison de nous accuser d'accaparer toutes les promesses qui leur sont faites, leur laissant seulement les châtiments. Mais, si notre exégèse a une teinte de vrai, ne pouvons-nous pas, par extension, appliquer quelque chose de cette promesse à l'œuvre de Dieu et à l'âme angoissée : « Voici les ténèbres couvrent la terre… Mais sur toi se lève l'Éternel, sur toi sa gloire apparaît. » Jérémie, épanchant la douleur de son cœur sur les ruines fumantes de Jérusalem, trouvait pourtant de ces accents sublimes : « Les bontés de l'Éternel ne sont pas épuisées ; elles se renouvellent chaque matin… L'Éternel est mon partage, dit mon âme ; c'est pourquoi je veux espérer en lui… Il est bon d'attendre en silence le secours de l'Éternel. »

« Je me suis oublié. Je voulais vous parler de tout autre chose, je ne le puis plus ; il faut clore, mais je me sens sou-

lagé et calme. Je me dis qu'après m'avoir lu vous ne prendrez pas cela pour du jargon, mais que vous prierez pour nous et pour moi. Peut-être ai-je tort de parler de moi ; mais c'est à vous que je parle, c'est entre nous. Je ne puis pas ne pas sentir mes responsabilités et j'ai besoin d'être soutenu. »

« L'ombre de la mort plane toujours sur nous[1]. Il ne faut pas vous étonner d'apprendre de nouveaux deuils. Nous, nous n'ouvrons jamais nos lettres de la mission sans battements de cœur. Il faut que nos faire-part zambéziens cessent d'être des coups de foudre. Que devient la foi en Dieu et la foi en la Mission dans ces circonstances-là ? La foi en Dieu n'est pas en question. Il y a trop d'années que nous le connaissons comme un bon et tendre Père qui fait bien toutes choses et fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Et quant à son œuvre, si, comme nombre de nos prudents amis ne manqueront pas de le suggérer, Dieu m'appelait ailleurs, au Congo par exemple, aussi clairement qu'il m'a appelé ici, je quitterais le Borotsi aussi facilement que j'ai quitté le Lessouto, ma seconde patrie, et Léribé, l'œuvre de ma jeunesse. La foi interdit le murmure, mais elle illumine la douleur qu'elle ne condamne pas. Il nous est arrivé souvent de donner une couleur spirituelle aux paroles du psaume CXXVI : « Celui qui sème avec larmes... celui qui porte la semence marche en pleurant... » Nos larmes à nous sont réelles, humaines et abondantes aussi bien que spirituelles. C'est aux pieds de notre Dieu que nous les répandons. Mais une chose est certaine : — Dieu ne m'accordera-t-il pas la grâce et la joie de la voir ? — le temps de la moisson viendra et, d'Europe, vous entendrez un jour les

---

1. Lettre à M. Louis Sautter, Léalouyi, 14 avril 1901.

chants joyeux des moissonneurs. Je ne prophétise pas, Dieu l'a dit et je le crois. Vous le croyez aussi et plus fort que moi, et c'est pour cela que je m'appuie sur votre foi comme sur une collaboration.

« J'ai passé très solitaire les fêtes de Pâques. Le jour de Pâques (7 avril), j'ai été prêcher chez le roi, un trajet de six heures en bateau aller et retour. J'ai pu réunir des hommes en assez bon nombre, mais pas de femmes. Je me sentais la tristesse dans le cœur ; rien dans mon entourage, rien dans cet auditoire qui fût à l'unisson de mes pensées. Cependant, quand j'ai pu captiver leur attention, je me suis dit qu'il valait la peine de leur apporter ce message de Jésus mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. J'eus avec le roi un bout de conversation autour d'une table chargée d'un excellent dîner ; il est plus aimable que jamais, mais toujours l'obstacle le plus formidable à l'avancement de notre œuvre.

« L'esprit de Dieu nous aide dans nos prières, nous guide, nous inspire, il intercède pour nous, avec des soupirs inexprimables. » (Rom. VIII, 26, 27.) Quand donc il nous met dans le cœur le cas spécial d'un homme, nous sommes sûrs de la réponse d'En-Haut. Que de fois n'ai-je pas essayé de prier pour tel sujet, pour la conversion de telle personne, mais la prière était un effort, elle était de plomb, et le sujet a été abandonné. Je crois que l'Esprit ne l'avait pas inspirée. Je ne suis pas encore arrivé à la conviction que ce soit le cas pour le roi. J'ai encore de l'espoir et j'attends. »

10 avril 1901. — Tous ces temps-ci, les termites me livrent une guerre acharnée. Je suis obligé d'enlever mes livres des rayons tous les deux jours, et, malgré cela, ils sont détruits. Je suis désolé de cette perte.

La charge devenait écrasante pour Coillard.

« L'école de la station recommencera bientôt, écrivait-il le 13 avril 1901[1]. J'avais compté qu'au moins, pour cette rentrée, Mlle Kiener serait au pays[2]. A la garde de Dieu. Nous n'avons qu'une vie à donner ; au Maître d'en faire l'usage que bon lui semble. M. Bouchet doit venir pour m'aider. Mais, deux veufs — un vieux et un jeune — à la tête d'une station comme celle-ci, la plus importante du pays ! Je vous ouvre mon cœur avec toute ma tristesse, je n'ai pas d'amertume, n'en supposez aucune. Je souffre de mon insuffisance et je souffre de voir l'œuvre en souffrance. »

17 avril 1901. — J'ai été malade, la fièvre m'a terriblement secoué ; je suis faible, mais je me rétablis.

Quel beau rêve j'ai fait la nuit dernière ! Je me voyais mourant, une foule d'amis étaient réunis autour de moi et chuchotaient que j'allais mourir. Tout à coup, le ciel s'ouvrit et, dans un ravissement indicible, je Le vis apparaître et venir à moi. Je m'écriai avec transport : « Le voici ! viens, viens, mon Roi ! » — « Je viens ! oui, je viens ! » Et, tendant les deux bras en haut, je fis un effort et poussai un grand cri de joie... Je me croyais porté au ciel ! Et... je me réveillai. Mourrai-je ainsi ? Ce serait doux.

M. Juste Bouchet, qui était à Sénanga avec M. et Mme Boiteux, vint, le 24 avril, à Léalouyi, et Coillard recommença avec lui l'école primaire supérieure des jeunes gens, qui était aupara-

1. A Alfred Boegner.

2. Mlle Kiener avait quitté le Zambèze en 1898 pour prendre son congé régulier; elle devait arriver avec le nouveau renfort dont le départ avait été retardé à cause de la guerre sud-africaine.

vant à Maboumbou. M. Bouchet prenait aussi en main l'école industrielle et s'occupait de remettre la station en état.

Après de nouveaux soucis au sujet de la femme de Sémondji et de la reprise de coutumes païennes par des chrétiens, Coillard s'écrie :

17 mai. — C'est incroyable ! les chrétiens ne se distinguent en rien des païens. Je suis triste. Si Dieu ne nous accorde pas bientôt un réveil, je me sens proche du désespoir. Je perds confiance en ma prédication. Je ne sais pas prêcher à ces gens-là. J'attends tout de l'Esprit de Dieu qui seul peut convaincre de péché.

19 mai 1901. — Encore un dimanche de passé et pas de conversion !... Seigneur jusques à quand ?

Le personnel de la mission continuait à diminuer, la nouvelle de la mort de M[me] Mann arrivait à Léalouyi à la fin de mai ; au commencement de juin, M. et M[me] Béguin partaient de Nalolo pour leur congé réglementaire. M[me] Liénard quittait définitivement Séfoula pour l'Europe, la santé de MM. Verdier et Martin donnant de graves inquiétudes, ils quittaient, eux aussi, la mission et se mettaient en route vers le sud [1].

« Oui, pauvre mission [2] !... Pourquoi dois-je survivre à tous ces désastres et souffrir toutes ces douleurs ? J'aurais donné dix fois ma vie pour les jeunes qui sont partis. Ma seule consolation c'est qu'il me soit permis d'être encore à la brèche au milieu de tous nos morts. Ce n'est plus vers les hommes que je me tournerai pour adresser des appels, mais vers Celui qui est sur le trône et qui règne ; c'est de lui que j'attends le secours, la délivrance et la victoire. Quand il

1. Tous deux travaillent maintenant au Lessouto, à Léloaleng, où M. Verdier dirige l'école industrielle.

2. A Alfred Boegner, Léalouyi, 6 mai 1901.

nous oblige à travailler dans l'humiliation, la souffrance et la faiblesse, il sait ce qu'il fait. La grande chose, pour nous, c'est d'être fidèles. »

Et, quelques jours après, Coillard écrivait à M. Alfred Bertrand (3 juin 1901) :

« Glorifier Dieu, non pas l'homme, c'est là, après tout, le but unique de la vie. Laissons l'homme à sa place, reflétant par son intelligence, moins encore que par la grâce qui fait son œuvre en lui, l'image de son Dieu, mais la reflétant dans l'ombre et souvent dans la poussière. Vous souvenez-vous du procès qu'on fit à mes garçons, une fois, parce qu'en se levant pour chanter dans un chœur, ils avaient frôlé, disait-on, le vêtement du roi. Et ce roi, on l'entoure d'une atmosphère telle que tous font un grand détour quand il faut qu'ils passent là où il se trouve. Oh! si nous savions seulement nous faire petits, si petits que notre ombre ne se projetât jamais sur la personne de notre Roi!

« C'est ce que pensait Jean-Baptiste quand il disait : « Il faut qu'Il croisse et que je diminue. » Voilà ce que je me répète chaque jour à moi-même. Je vous en parlais quand nous voyagions et travaillions ensemble. Les paroles louangeuses, dont on est si prodigue en France, me faisaient trembler, et je me souvenais, avec une crainte mêlée de terreur, de la parole terrible que le Sauveur avait dite des pharisiens que les hommes encensaient : « Je vous dis, en vérité, qu'ils reçoivent leur récompense. »

Coillard partit, le 25 juin, pour Séchéké, où devait se réunir la Conférence.

Séchéké, 17 juillet 1901. — Encore un anniversaire ! Je suis confondu de penser que Dieu a bien voulu m'employer

pour préparer le chemin du Seigneur. Ah! pauvre cantonnier que je suis! Que je suis indigne de cet honneur! D'autres font partie de son cortège triomphal. Et quand il passera, daignera-t-il permettre au cantonnier, dans ses habits de travail encore tout éclaboussés de la boue qu'il balaie, de suivre son cortège? Merci, mon bon Maître, grâces te soient rendues, car tu m'as vêtu devant ton Père de ta propre robe de justice et de sainteté, et, lors même que c'est à peine si j'oserais te suivre de loin, tu me permets de faire partie de ton cortège. Désormais, le cantonnier est en habits de fête. Couvert de ton manteau et couronné d'allégresse, plein de ta force, mon bon Maître, je reprends courage et je te suis. Je suis à toi, Seigneur, fais de moi encore, comme par le passé, ce qu'il te semblera bon. Donne-moi toujours plus la joyeuse fidélité de te servir sur cette terre, où tu veux, comme tu veux, aussi longtemps que tu veux, jusqu'à ce qu'il te plaise de m'introduire en ta présence.

Un mois plus tard, Coillard écrivait à Alfred Boegner [1] :

« Ah! cher ami! que de nuages dans votre ciel aussi!... « Vous avez reçu la grâce, disait Paul aux Philippiens, non seulement de croire en Lui, mais aussi de souffrir pour Lui! » Une grâce! et quelle grâce que celle qui nous associe si intimement à l'Homme de douleur! Oh! le connaître!... Connaître toujours plus, toujours mieux la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances et devenir conformes à lui dans sa mort!

« On m'écrit que nos journaux religieux et bon nombre d'amis, troublés par nos deuils, critiquent et discutent la mission du Zambèze. Cela ne m'étonne ni ne m'émeut. Le

1. Séchéké, 24 août 1901, impr. dans *J. M. E.*, 1901, 2e sem., p. 420 et suiv.

scalpel de la critique fait moins de mal que le parfum de la louange. Il est bon d'être humilié. Dieu nous accordera la grâce de recueillir, sans amertume, les leçons qu'on veut nous donner, quelque sévères qu'elles soient, et de nous cramponner aux promesses immuables de Dieu, d'autant plus fortement que nous sentons chanceler certains appuis humains.

« On nous dit que l'œuvre est stérile ! Sans doute, la moisson se fait attendre. Mais quelles merveilleuses transformations se sont déjà opérées dans ce pays de ténèbres, de meurtres et de souffrances inénarrables ! Qui dira les maux que nous avons pu soulager, les vies que nous avons pu sauver et les existences désolées que nous avons pu orienter ? Et pour peu qu'on y réfléchisse, le Zambèze a-t-il vraiment appauvri l'Église ? A-t-il tari, chez les vrais disciples du Seigneur, la grâce de la prière, de l'amour, de la foi et de la libéralité ? Nous croit-on sérieusement capables de déserter un poste parce qu'il est périlleux plus que tout autre ?

« Une chose qui me frappe, c'est que l'on ne voit pas la main de Dieu dans nos deuils ; on ne veut y voir que nos imprudences. Qu'imprudences il y ait eu, je n'ai pas la prétention de le nier ; mais pourquoi les exagérer ? N'avez-vous pas en Europe des hommes remarquables par l'ardeur de leur jeunesse, la richesse de leurs talents et leur activité, qui succombent ? Des carrières pleines de promesses et d'espérance qui se brisent à leur début ? Des hommes qui nous paraissaient presque indispensables, et que Dieu nous reprend au zénith d'un service béni ? Que de noms, que de faits passent devant mon esprit et se pressent sous ma plume !

« Je m'absorbais en canot, l'autre jour, dans le martyrologe de la mission en Chine ; l'émotion faisait jaillir la

prière de mon cœur et couler mes larmes. Viendra-t-il à l'esprit de gens timides d'abandonner la Chine à ses ténèbres? Je serais bien étonné si des jeunes gens, des jeunes filles, des hommes et des femmes, en vue de ce qui les attend, eux aussi, ne se levaient pas spontanément de tous côtés et n'accouraient en grand nombre pour se disputer, ne fût-ce qu'un lambeau du manteau de ces glorieux martyrs. Je les envie, moi. Ce que les Chinois, ce que les cannibales de la Nouvelle-Guinée, ce que les sauvages de l'Ouganda ont été pour ces héros dont l'Église s'honore, le climat du Zambèze l'est pour nous. Montrez-moi la carte du monde, et, sur cette carte, le coin, un seul, que l'amour de Dieu ne couvre pas et pour lequel Jésus-Christ ne soit pas mort! Si vous ne le pouvez, ne nous dites pas de passer à d'autres — parce qu'on y meurt — une mission que Dieu nous a si clairement désignée. Ce serait une lâcheté et une désobéissance.

« Comme vous le voyez par la date de cette feuille, je suis en voyage. J'ai quitté Léalouyi depuis deux mois. Nous pensions que c'était la seule chance de pouvoir organiser une expédition pour le transport de notre ravitaillement et du renfort destiné à la Vallée. Le roi ne pouvait pas me refuser des canots, si je descendais moi-même. Mais comme d'un côté, le pays est drainé de jeunes gens par l'attraction des mines, et que, de l'autre, chaque canot se loue très cher aux marchands, il vous est facile de comprendre les difficultés que nous avons eues à rassembler une petite flottille de vingt-cinq canots. Mais je les ai eus, et mon fidèle Sémonja m'a, comme toujours, accompagné. Je ne saurais trop bénir Dieu de la prévoyance, des soins et de l'affection de ce chef chrétien. Aussi le voyage, dans ces conditions, m'a-t-il déjà fait un grand bien. Qu'il fait bon se revoir avec le cher Louis Jalla, auquel tant de liens m'at-

tachent ! Nous nous sommes retrouvés un peu comme des naufragés.

« Nos cœurs se sont émus en nous retrouvant ici, à ce même Séchéké, où, il y a deux ans, notre expédition arrivait si joyeuse et si débordante de vie et où je ne trouve que le vide des rapatriements et le silence de nos tombes.

« A mon arrivée ici, ne sachant qu'approximativement la date de l'arrivée de nos amis, je poussai jusqu'aux Chutes Victoria ou de Mosi-oa-Thounya. J'ai passé dix jours des plus agréables avec M. et Mme Coïsson.

« Des lettres nous annonçant l'approche de l'expédition nous firent hâter notre départ des Chutes. M. Coïsson m'accompagna de nouveau à Kazoungoula. Le même jour, arrivait de Séchéké M. Louis Jalla et le lendemain matin, comme nous nous hâtions de prendre notre déjeuner pour passer le fleuve et aller à la rencontre de nos amis, quelle ne fut pas notre surprise de les voir tomber sur nous à l'improviste, conduits par Louis Jalla qui avait campé sur l'autre rive ? Comment vous dire ce qui se passa en moi en les voyant, ces amis si impatiemment attendus ? Notre reconnaissance envers Dieu est grande. Il ne nous a pas abandonnés. Il ne nous oublie pas ; notre confiance est en lui. Vous demanderez ardemment, avec nous, à Dieu que ces amis soient gardés dans ce climat pestilentiel et soient pour nous une force spirituelle intense. L'expression des natifs qui ont connu Mlle Kiener s'illumine en la revoyant. Que sera-ce à la Vallée ? Nous avons décidé que les Lageard, jusqu'à la Conférence prochaine, feraient leur stage ici, et Mlle Roulet avec Mlle Kiener à la capitale. Mlle Glauser était toute désignée pour l'école des jeunes filles à Séchéké. »

C'est à Séchéké que Coillard apprit que M. Théophile Burnier devait, à cause de sa santé, revenir en Europe pour quelque temps.

« Je me sens profondément triste [1]. Voilà Burnier qui, lui aussi, va partir, il le faut. A qui le tour maintenant? Voilà donc Nalolo vacant pour toute une année. »

« Dimanche dernier (15 septembre) nous avons eu une belle journée [2], terminée par la communion entre nous, solennelle, comme toutes les communions d'adieux, au Zambèze surtout. Quelque peu nombreux que nous soyons, nous avons toujours le sentiment que nous ne nous rencontrerons plus jamais tous ensemble. Et l'expérience ne le justifie que trop. »

Le 20 septembre, M[lles] Kiener et Roulet partaient pour Léalouyi, et Coillard partait le 23; peu après l'artisan, M. Anker, attendu avec beaucoup d'angoisse, arrivait avec les bagages et ne tardait pas à poursuivre sa route vers le Haut.

La veille de son départ, Coillard écrivait :

« Avant-hier [3], comme je me promenais devant la maison de Jalla, admirant quelques citronniers chargés de fleurs, j'étais frappé de voir le sol tout couvert de ce que je prenais pour des pétales de fleurs fanées. En les regardant de plus près, je m'aperçus que c'étaient des graines que la pluie avait fait germer et qui poussaient. Aujourd'hui, le même phénomène s'accentue partout, même dans le sable du chemin qui, il y a quatre jours, brûlait nos pieds. Qui aurait dit alors que, dans cette poussière embrasée, il y avait des graines de fleurs et d'herbe? Une seule ondée a suffi pour nous les révéler en les faisant germer. Ainsi, prenons courage! Il en sera de même de ce jardin du Seigneur, si aride

1. Lettre à Alfred Boegner, Séchéké, 17 septembre 1901.

2. Lettre au même, 22 septembre 1901.

3. Lettre au même, Séchéké, 22 septembre 1901, impr. dans *J. M. E.*, 1902, 1[er] sem. p. 34-35.

aujourd'hui, si ingrat, où nous semons à pleines mains. Que de fois nous nous demandons, avec angoisse, où va cette semence? Nous semblons travailler en vain, nous usons nos forces pour le néant. Mais l'ondée viendra et nous verrons que la graine n'est pas perdue. Elle germera, percera le sol. Le germe d'abord, puis la tige, puis l'épi, c'est-à-dire le temps joyeux de la moisson. »

25 septembre. — Il y a déjà trois mois que j'ai quitté Léalouyi; il y en aura quatre quand j'y serai revenu. J'en éprouve un grand malaise, car Bouchet y est tout seul à lutter avec de grandes difficultés. Le courrier m'a aussi apporté la nouvelle que Mme de Prosch avait été très près de la mort, mais qu'elle semblait être hors de danger.

Sénanga, 2 octobre 1901. — Quand nous arrivâmes au gué de Séoma, le vendredi soir 27 septembre, tous nos bateliers et les gens de Séoma étaient en train de traîner les canots. En nous voyant, ils s'arrêtèrent et se tinrent debout sur le rivage pour me saluer, mais ils étaient silencieux et tristes et j'en fus frappé.

— Mon père, me dit Sémonja, n'as-tu pas rencontré un blanc?

— Oui.

— Ne t'a-t-il pas donné des nouvelles?

— Non.

— Tu ne sais donc pas les nouvelles? me dit-il en plongeant son doux regard dans mes yeux.

— Des nouvelles? Lesquelles?

Et mon cœur battait.

— Les nouvelles? C'est que la femme du docteur est morte (13 septembre). Je fus bouleversé. Mme de Prosch morte !

Mlles Kiener et Roulet avaient campé près du canal. Je

m'y rendis en silence, suivi de mon monde. Elles vinrent à ma rencontre et, de loin, leur tristesse ne me confirma que trop la terrible nouvelle. Je n'ose penser ni à de Prosch, ni à nos amis d'Europe. Que c'est mystérieux!

Le lendemain, 28 septembre, M. Théophile Burnier arrivait aussi à Séoma :

Pauvre ami! Ce fut une triste joie de le voir, de causer et de passer le dimanche avec lui. Reviendra-t-il? Le lundi nous nous séparâmes, après nous être mutuellement recommandés à Dieu, partant lui pour l'Europe, nous pour cette fournaise qui s'appelle le Borotsé!

« Les besoins grandissent[1], notre nombre diminue, et diminue toujours. Dans ces heures, solennelles entre toutes, où chacun frémit sous le poids de sa responsabilité, une voix nous crie : « Ton Dieu ordonne que tu sois puissant. » Cela nous suffit. Qu'il nous vienne du secours ou non, le devoir est clair. Sans bravade, jusqu'au dernier, nous resterons au poste que l'Éternel nous a assigné. « Jusqu'à la mort, nous te serons fidèles, » c'est notre devise, et si notre mort, mieux que notre vie, peut hâter la victoire, jusqu'au seuil de l'éternité, nous chanterons encore avec joie :

Prends, ô Jésus, prends ma vie,
Elle est toute à toi.

« Vous, « faites monter votre prière pour le reste qui subsiste encore. »

---

1. Lettre aux amis de Genève, Séoma, 29 septembre 1901, impr. dans les *Nouvelles du Zambèze*, 1902, p. 14.

SÉFOULA — LE SENTIER QUI CONDUIT AU CHAMP DU REPOS

Coillard passa une semaine à Sénanga (1er-8 octobre) chez M. et Mme Boiteux.

« Le roi continue[1] à envoyer de bons messages. Il se rapproche peut-être d'une manière plus personnelle de nous. La mort de Mme de Prosch l'a beaucoup frappé, et je crois que le temps n'est pas loin où la prédication silencieuse de nos tombeaux sera entendue. »

A Nalolo, station déserte, M. de Prosch était venu à la rencontre des arrivants (11 octobre).

Oh ! le pauvre ami ! Quelle émotion, mais aussi quelle sereine soumission ! Comme la grâce de Dieu brille en lui !

Enfin, le 16 octobre, Coillard arrivait à Léalouyi.

Dimanche 20 octobre 1901. — Le culte a eu lieu au village à cause des réparations de l'église. J'avais fait dire d'avance au roi que j'entendais qu'on fît place aux femmes. Il n'en tint nul compte. Quand j'arrivai, je trouvai la maison du lékhotla[2] pleine d'hommes : « Où est la place pour les femmes ? » — « Il n'y en a pas », dit le roi. « Il n'y en a pas, crièrent les chefs, elles s'assiéront dehors ! » — « Dehors ?... Jamais, aussi longtemps que je suis ici. Elles partageront la place des hommes. » Claquements de langue, on me lance des regards enflammés. En attendant, je rassemble les quelques femmes chrétiennes et Katoka, sœur du roi, je les fais entrer. « Entrez ! entrez ! est-ce qu'il n'y a pas de place pour les femmes au ciel ? Est-ce que le ciel est pour les

1. A Mme Marc D'Espine, Sénanga, 7 octobre 1901.
2. Il n'était pas permis aux femmes de paraître au lékhotla.

hommes seuls? » Je fais ranger les chefs à droite du roi, je fais sortir un tas de garçons et de jeunes gens. On me regarde avec stupéfaction, mais on m'obéit et je ne m'inquiète pas des claquements de langue ni de la mauvaise humeur des chefs et du roi.

L'auditoire assis, nous commençâmes. Nous eûmes un de ces services inoubliables. Je prêchai sur 1 Cor. II, 2, l'âme en feu. Comme on écoutait, on aurait entendu voler une mouche. J'étais moi-même très ému.

21 novembre 1901. — Quand donc éclatera le réveil? Le roi, lui, c'est un canard sur les plumes duquel l'eau coule sans les mouiller.

22 novembre. — Léwanika est venu hier après-midi et nous avons eu un long entretien sur les écoles d'abord, mais ensuite et surtout sur lui-même. Il me semble qu'il est impossible qu'il ne se donne pas bientôt. Oh! pourquoi pas encore de réponse à mes prières? Cette conversion ne serait-elle pas à la gloire de Dieu?

24 novembre. — Réouverture de l'église, il y avait foule, à peu près six cents personnes, en partie dehors. Tout était plein. Les couloirs étaient bondés. Je n'ai vu cela qu'à la Salle de la Réformation, à Genève.

Lundi 2 décembre. — Hier, journée menaçante et pluvieuse. Le roi est venu au culte et les gens aussi, mais les uns après les autres, et jusque vers la fin. Cela m'a troublé. Ma prédication s'en est tristement ressentie. Je me suis battu les flancs, j'ai pataugé, j'ai parlé longtemps, trop longtemps et je suis sorti de l'église épuisé et abattu. Et pourtant je prêchais sur l'humiliation de Jésus (Phil. II, 6-10). Le roi, retenu par la pluie, est resté longtemps. Je tombais de fatigue. Le matin, l'église était pleine jusque sous le porche. Oh! quelle humiliation, quelle douleur pour moi, de penser que j'aurais pu mettre l'éteignoir sur un lumignon!

Coillard s'occupait de l'école avec Mlles Kiener et Roulet ; M. Bouchet était parti avec ses élèves pour aller à Séfoula où était désormais placée l'école industrielle.

La vie reprit sur la station de Loatilé, depuis si longtemps privée de dames.

« C'est à peine si le bruit du grand monde, et même les échos de cette affreuse guerre, arrivent jusqu'à nous[1]. Après trois longues semaines d'attente, voici enfin un courrier, mais sans une enveloppe ou un journal d'Europe ni même de la Colonie. Rien. Que se passe-t-il chez vous? au Sud de l'Afrique? à notre porte? Nous l'ignorons. Vous le voyez, notre horizon est bien borné, et c'est ainsi que l'esprit s'étiole et s'atrophie. Que de fois, en vous entendant parler avec tant de chaleur de nos privations, je me suis dit : Oui, c'est bien vrai, tout cela. Mais les privations et les épreuves ne sont pas toujours là où on les place, et elles n'ont pas toujours le nom qu'on leur donne. Celles qui sont du domaine moral, intellectuel et spirituel sont de beaucoup les plus réelles et les plus dures à accepter. En Europe, dans ces centres ardents de lumière et de vie, vous recevez par tous les pores de votre être et vous donnez de cette abondance qui ruisselle en vous et dont le flot n'est jamais interrompu. Nous, avec notre vie émiettée par des travaux et des préoccupations d'un ordre souvent matériel, dans cette atmosphère malsaine, aux prises avec les puissances du mal et en contact constant avec une corruption sans limites, nous serions perdus, si nous n'étions portés, comme nous le sommes, par les prières et l'affection des saints et soutenus par la grâce toute-puissante de Dieu.

« Ne croyez-vous pas que c'est là un des côtés des souffrances de Christ que nous laissons beaucoup dans l'ombre?

1. Lettre à M. Alfred Bertrand, Léalouyi, 21 novembre 1901.

Quel privilège pour nous d'être jugés dignes, même là, d'accomplir le reste des souffrances du Sauveur.

« L'aspect général de la mission est encourageant. Il règne partout une grande activité, à Séfoula, à Sénanga, à Séchéké. Il y a, ici et là, des symptômes réjouissants, il y a des âmes qui s'entr'ouvrent, je crois, à la lumière. C'est peut-être, pour plusieurs, le stage où l'on voit les hommes comme des arbres. Mais ces premières lueurs devancent et annoncent la pleine lumière.

« Jamais encore je n'ai vu nos Zambéziens écouter la prédication avec autant de sérieux et d'avidité. »

21 décembre 1901. — Ma fatigue est telle que je ne me reconnais pas du tout. Le moindre effort non seulement me coûte, mais m'accable. Quand je sors de l'école, je puis à peine causer.

Le vieux magasin d'Adolphe Jalla est tombé au milieu du jour, il n'y avait ni vent ni pluie ; il s'est simplement effondré. Heureusement que ce n'est pas arrivé pendant une leçon, nous aurions tous été tués.

« L'œuvre a pris des proportions que nous ne lui avons pas encore connues[1]. Notre église est devenue trop petite pour nos auditoires et cela malgré les pluies très violentes de cette année. C'est beau de voir notre vaste local bondé, si bien qu'on a dû s'asseoir sur les marches de notre estrade ; encore en est-il un grand nombre qui ne peuvent entrer. En général, le culte de l'après-midi est peu suivi, il a lieu un peu avant le coucher du soleil. Hier après-midi, cependant, malgré un ciel menaçant qui s'est fondu en une pluie battante, l'église était presque pleine. Et quelle attention et

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 16 décembre 1901.

quel sérieux! Quelle joie de prêcher ainsi Jésus! Il ne faut pas aller plus loin que ma pensée et aller croire que nous sommes déjà en plein réveil. Non, mais il se prépare, ce réveil, et nous qui guettons les premières lueurs de l'aube, nous sentons nos cœurs se gonfler d'espérance et bondir de joie.

« La semaine dernière trois personnes sont venues me parler de leur âme. La troisième est un cas particulièrement intéressant. Seraient-ce les premières gouttes des ondées que nous attendons? Je vous confie cela comme à un ami qui lutte avec nous et qui souffre. Vous devez le savoir même si cela n'était que de la fumée. Mais ne le publiez pas.

« L'école, elle aussi, nous déborde. Plus de deux cents élèves de tout âge, et le nombre va croissant. Ces demoiselles sont aidées par Nyondo et par Naouina, fille du roi, convertie avec sa mère Nolianga, et maintenant mariée. Ces demoiselles sont littéralement écrasées de travail et moi, j'ai l'école de M. Mann, un vrai boulet avec toutes mes autres occupations. Ne vous étonnez pas si la correspondance en souffre. L'œuvre avant tout. »

Lundi 23 décembre 1901. — Encore une belle journée hier, bel auditoire et si sérieux et si captivé qu'on sentait que le Seigneur était là. Malgré les appels les plus directs, personne n'est venu se déclarer. Je sens pourtant qu'il se fait un travail. Pourquoi ne se manifeste-t-il pas? Pourquoi? la cause, l'empêchement serait-il en moi?

Ngouana-Ngombé était là, hier après-midi. Jamais je ne l'ai vu si sérieux et si attentif. Il a baissé la tête et bien bas quand j'ai parlé des renégats. Oh! s'il revenait! Ne peut-il pas revenir?

L'année fut terminée à Léalouyi par une grande solennité :

« Nous ne voyions pas approcher les fêtes de Noël[1] sans une certaine inquiétude. Nous avions conçu des projets un peu audacieux et qui nous tenaient vivement à cœur. Nous avions invité nos collègues de la Vallée. Hélas ! il est si réduit le nombre de ces « réchappés », que les préoccupations de l'hospitalité ne pouvaient guère peser sur notre esprit. Mais ce qui était audacieux de notre part, c'était d'avoir rêvé de réunir nos cinq écoles de Sénanga, de Nalolo, de Séfoula, de Maboumbou[2] avec celle de Léalouyi. Il se posait plusieurs points d'interrogation. Comment héberger, pendant quatre jours, cette foule d'enfants et les parents qui ne manqueraient pas de les accompagner ?

« Le roi, le Ngambéla et les chefs, par bonheur, entrèrent dans l'esprit de notre projet et résolurent d'emblée la difficulté. « Rien de plus simple, dit Léwanika, tous, grands et petits, iront chez eux, » c'est-à-dire que chacun irait chez le chef ou la princesse dont il ressortit. Donc, plus de responsabilité pour nous, ni pour le logement, ni pour la nourriture. Mais un autre souci, c'était la saison. Pour vous, les fêtes de Noël s'associent toujours à la glace et à la neige de l'hiver, pour nous, à un soleil de feu et à des pluies torrentielles. Rôtir, passe encore, car nous sommes sous les tropiques, mais si notre plaine est submergée, et si les éléments se déchaînent, alors adieu la fête !

« Eh bien ! le bon Dieu a tout arrangé. La plaine était encore praticable, même pour des enfants ; le temps était idéal : ni glace, ni neige, nous n'en attendions pas ; mais ni

---

1. Lettre aux amis des Missions, Léalouyi, 6 janvier 1902, impr. dans *J. M. E.*, 1902, 1er sem., p. 380 et suiv.

2. A Maboumbou même, où ne résidait qu'un catéchiste, l'école comptait plus de cent élèves.

ciel de feu, ni déluge. Toute la semaine, le soleil s'est discrètement voilé pour ne pas troubler nos fêtes, et les nuages eux-mêmes nous ont respectés et ont retenu leur pluie. Nous en étions d'autant plus reconnaissants que toutes nos réjouissances, à une seule exception près, devaient avoir lieu en plein air.

« Nos hôtes, grands et petits, commencèrent à arriver dès le lundi. Le lendemain, missionnaires, évangélistes, bergers d'école et élèves, tous nous étions au grand complet, et, au son de la cloche, on se rassemblait devant l'église, chaque école avec sa bannière et chaque élève avec sa carte d'admission. Il en manquait naturellement beaucoup, tant à cause de la saison que de la distance, et cependant nous en avions environ cinq cent cinquante. Une foule de curieux étaient accourus. C'était, en effet, un spectacle étrange et nouveau que de voir ce cortège d'enfants serpenter sur la chaussée, bannières en tête, défiler, évoluer sur la place publique, se grouper, chaque école autour de son drapeau, pour rendre hommage au roi, et chanter à gorge déployée.

« Le lendemain était le grand jour! Jamais notre termitière n'avait vu une telle affluence. A dix heures, l'église, où prêchait M. Boiteux, regorgeait d'auditeurs, tandis que le trop-plein remplissait toute la cour où nous avions rassemblé nos écoles pour un culte spécial présidé par M. Bouchet. Je tressaillais d'émotion et de joie en voyant cette jeunesse assemblée et en l'entendant enlever à pleines poitrines nos chants de Noël. Je me rappelais le passé peu éloigné, je songeais à l'avenir. Que seront ces enfants dans dix, dans vingt, dans trente ans ?

« Les services terminés, vinrent d'abord les jeux, où mes chers collègues, comme les jours suivants, mirent l'entrain et l'ardeur de leur jeunesse, puis le festin lui-même. Une énorme quantité de nourriture de toute espèce : poisson,

maïs, pain, bouillie, etc., apportée de loin comme de près, venait s'ajouter aux monceaux de viande des dix bœufs que les chefs avaient abattus pour l'occasion. Je suppose bien qu'ils en avaient laissé une partie quelque part ; c'est égal, il y avait abondance pour nos jeunes privilégiés tout d'abord et ensuite pour la foule qui les entourait.

« Le couronnement de cette belle journée fut notre arbre de Noël. A vous, enfants gâtés de la civilisation, il eût pu paraître un peu piètre, avec ses quelques modestes ornements. Pour nous, il était tout simplement splendide. Placé dans l'église, devant l'estrade que nous avions copieusement illuminée de bouts de bougies ordinaires, à défaut de mieux, il se détachait sur un fond flamboyant et faisait un effet — disons le mot — merveilleux. Nous ne pouvions pas chanter : « Mon beau sapin, » c'était un simple palmier pris dans les champs. Mais nous chantâmes nos chants à nous, et le sublime cantique des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Chacun des frères adressa quelques paroles à cette jeune assemblée et nous nous séparâmes comme si nous avions été à la porte du ciel.

« Des jeux, des projections, enfin quelques fusées, remplirent la journée du lendemain. Le vendredi, les écoles défilaient de nouveau et se groupaient sur la place publique autour de leurs drapeaux. Le Ngambéla d'abord, puis le roi, adressèrent quelques paroles d'encouragement aux élèves et aux maîtres, et de sévères réprimandes aux chefs qui n'envoient pas régulièrement leurs enfants; les missionnaires ajoutèrent aussi leur mot. De nouveaux chants, un modeste festin, l'hommage rendu au roi, la prière, et notre fête était close. Et pendant que nos enfants se dispersaient joyeusement, leur dernier cantique retentissait encore à mes oreilles et dans mon cœur : « Gloire à Dieu ! »

« Restés seuls et déchargés d'une grande responsabilité,

nous pûmes, à cœur joie, jouir les uns des autres et passer de doux moments dans l'intimité fraternelle. Le dernier dimanche que nous passâmes ensemble, fut aussi un beau jour. Au service du matin, M. Boiteux donna la note : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans la robe de noce ? » Et chacun, à son tour, fit, sur le même sujet, entendre des appels pressants. L'après-midi, ce fut le tour des évangélistes qui, dans des allocutions remarquablement brèves et incisives, relevèrent quelques traits de la parabole. Un service public des plus solennels termina un des plus beaux jours que j'aie passés au Zambèze. Nous ne pouvons que répéter avec le psalmiste : « Oh ! qu'il est agréable, qu'il est doux de voir des frères unis ensemble !... C'est là que l'Éternel envoie la bénédiction, la vie, pour l'éternité. »

« Involontairement, au milieu de nos fêtes, nos pensées se reportaient sur la réunion de l'an passé, à Séfoula. Les Liénard, Mme de Prosch étaient là, les Mann et les Béguin aussi, Verdier et Martin se remettaient ; nous savions Burnier à Séchéké. Cette année, mon Dieu ! que de places vides ! Nous ne restons que quelques épis que la faux a laissés. Que sera-ce l'an prochain ? Dieu le sait. Fidèles et prêts, voilà notre devise. »

17 janvier 1902. — Orages au dedans et tempêtes au dehors. Je me sens misérable et accablé. Aucun mouvement ne se manifeste. Tout est noir et dur.

« Que la communion des esprits et des cœurs est douce[1] ! Quelle puissante réalité et comme nous le sentons ! Je crois que souvent ce sont vos prières qui soutiennent notre foi tremblotante et nous retiennent quand nous sommes près

---

1. A M. et Mme Édouard Favre, Léalouyi, 27 janvier 1902.

de glisser dans le bourbier du découragement. Quelle boue aux abords de cet horrible bourbier ! Lors même qu'elle ne fait que nous éclabousser, comme elle pénètre dans les tissus de nos vêtements blancs ! Nous avons beau brosser, brosser encore, il en reste toujours quelque chose de jaune, de sale, qui défraîchit le manteau. Il n'y a à ma connaissance qu'une seule recette, mais je la garantis, elle est efficace : Dieu est fidèle, cramponnons-nous à ses promesses, il est puissant pour nous délivrer, pour nous perfectionner, nous affermir, nous fortifier, nous rendre inébranlables (1 Pierre, v, 10) et pour écraser Satan sous nos pieds. N'est-ce pas suffisant pour nous faire franchir le Maelstrom[1] du doute et nous conduire tout droit dans ce refuge où nous pouvons demeurer à l'abri du Très-Haut et nous reposer à l'ombre du Tout-Puissant ? »

Du 1er au 4 mars 1902, Coillard alla à Nalolo ; la station sans missionnaire tombait en ruines. Son « cœur se serre douloureusement » ; il demande l'hospitalité à la reine, mais Mokouaé est malade, et le village vide.

Pourquoi suis-je venu ? Dieu le sait. Nous ne savons pas toujours la nature de la mission qui nous est confiée, le bien que Dieu veut faire par nous ou le témoignage qu'il veut rendre. J'ai pu parler avec le seul chef qui fût là. J'ai pu causer un peu avec la reine.

Et puis, je me suis plongé dans la lecture des journaux français et anglais, et il me semblait que je pataugeais dans un bourbier de sang. Oh ! cette guerre ! Que la puissance du mal est grande dans ce pauvre monde ! Le Christ a écrasé la tête du serpent il y a près de deux mille ans, et il vit encore !

---

1. Remous redoutable sur la côte de Norvège, près des îles Loffoden.

Samedi 8 mars. — Jour de gala. Le roi est parti pour les Mafoulos. Je l'ai visité plusieurs fois ces jours-ci, parce que j'avais sur le cœur un message pour lui. Pauvre Léwanika ! il peut être si aimable ! N'est-ce pas étrange qu'un païen puisse parfois se conduire mieux qu'un chrétien, oublier plus facilement les offenses et pardonner ? A mes questions directes, il me regarda et me dit : « Que puis-je répondre ? »

Je pris congé de lui à 2 heures, le cœur triste, car j'aime cet homme. Ah ! s'il était chrétien !

Depuis longtemps, Coillard cherchait à dissuader Léwanika d'aller en Angleterre ; un jour le missionnaire lui disait : « Tu ne seras probablement pas admis en la présence du roi, si tu vas en Europe, mais, à supposer que cela soit, que lui diras-tu ? » A quoi Léwanika, nullement troublé et ayant conscience de sa dignité, répondit : « Quand des rois sont assis ensemble, les affaires à traiter ne font pas défaut. »

Le lundi 10 mars, Coillard reçut la visite du magistrat anglais lui apportant les dépêches d'après lesquelles Léwanika devait partir le samedi suivant, pour assister au couronnement d'Édouard VII. « Or, disait ce magistrat à Coillard, nous ne savons pas trop comment le roi et le peuple prendront la chose. Nous avons peur de troubles et nous vous demandons l'autorité que vous donne votre influence pour tout expliquer et tout aplanir. »

Le lendemain, Coillard allait voir le roi qui se déclarait prêt à partir. Le jeudi, il retournait encore aux Mafoulos.

Pauvre roi ! quand il me vit, son visage s'épanouit : « Enfin ! fit-il; merci ! N'est-ce pas que tu ne m'abandonneras pas, mais que tu m'accompagneras aux Chutes et me remettras aux mains de Coryndon[1] ? » Je lui refusai d'une

---

1. Administrateur de la N.-W. Rhodésia.

manière catégorique qui mit fin à toute discussion. Je lui donnai tous les conseils possibles pour sa toilette et sa conduite.

Coillard fit un choix définitif dans la garde-robe du roi, compta son argent, lui fit emporter un cadeau pour Édouard VII. Enfin, le samedi 15 mars 1902, le roi partit; Coillard l'accompagna jusqu'à Nalolo. Le dimanche eurent lieu les cultes habituels. A celui de l'après-midi, Coillard parla sur la conversion de saint Paul en voyage :

« Cet homme est un vase que je me suis choisi [1]. » (Actes, IX, 15.) « Un voyageur, dis-je au roi, est un homme qui, par ses yeux et ses oreilles, fait des provisions qui sont le produit de ses observations. Mais il y a provisions et provisions : voici le scarabée qui fait le métier de bousier, mais voilà l'abeille qui voltige de fleur en fleur et recueille son miel. Voici encore le *njoro*, l'oiseau qui appelle le voyageur et le conduit au miel. L'application était simple :

« Tout n'est pas beau et bon chez les blancs. Quand nous parlons de nations chrétiennes, nous n'entendons pas que chaque individu soit un chrétien converti, pas même tous les rois et les grands. Mais, au-dessus du roi, il y a quelque chose de plus grand, quelque chose de chrétien : c'est la loi, toute imprégnée de l'Évangile comme les institutions, les mœurs, la loi à laquelle le roi se soumet et à laquelle il jure fidélité.

« Le roi est le serviteur de Dieu, c'est aussi le serviteur de la nation. Toi donc, serviteur de Dieu et du peuple, va faire tes provisions, ce peuple est affamé. Ne va pas chercher la fange comme le scarabée, mais le miel et beaucoup de miel comme l'abeille. Et, de loin, nous t'entendrons chanter et nous

---

1. La version anglaise porte : *vessel* et les versions françaises : instrument.



LE ROI LÉWANIKA EN ÉCOSSE (1902)

dire : « Le miel, le voici, venez, venez !... » Alors, toi aussi, tu seras le vase, instrument choisi de Dieu. »

Le lundi matin, grande agitation : les esclaves vont et viennent affairés, portant des paquets, des malles de provisions. A 9 heures, le roi a fait ses adieux à sa sœur, le cortège se forme. Pendant que la terre tremble, sous nos pieds, aux acclamations étourdissantes des hommes massés au bord de l'eau, je fais mes adieux au roi, au Ngambéla, à Iwakoutilé, à Sékota et Amba[1] ; ils se mettent en canot, moi de même, et nous nous éloignons dans deux directions différentes. Le temps était beau. Je m'étendis sous mon pavillon de nattes, je lus, je dormis et, un peu avant 5 heures, nous débarquions à Loatilé à la grande joie de tous. Un culte d'actions de grâces termina cette journée, l'épisode de mon voyage et du départ du roi. « Mon âme, bénis l'Éternel. » (Ps. CIII.)

1. Le Ngambéla et Iwakoutilé, mari de Naouina, chrétiens, Amba et Sékota, deux serviteurs favoris du roi, païens, accompagnaient Léwanika.

CHAPITRE XVII

A LÉALOUYI — EN VOYAGE

1902-1903

Collaboration bénie. — Se lever matin. — Visites à domicile. — Pas de découragement. — La jetée d'East-London. — Aux cuisines royales. — Aux Mafoulos. — L'inondation. — Samata. — Voyage à Séchéké. — Arrivée d'un renfort. — Menacé de cécité. — L'œuvre progresse. — Retour du roi. — Mort de Mme Adolphe Jalla. — Il faut des hommes. — Départ pour le Sud. — Au Cap. — Au Lessouto. — A Léribé. — Nathanaël Makotoko. — Johannesburg. — Boulawayo. — Aux Chutes. — A Séchéké. — Un voyage désastreux. — Enfin à Léalouyi !

« La vie, pour nous, a repris son cours à Loatilé [1]. Nous sentons plus que jamais qu'il faut travailler pendant qu'il fait jour. Et le travail prend un aspect bien solennel, je vous assure, pour celui qui voit le soir arriver, le soleil descendre rapidement et toucher à l'horizon. Du reste, il n'y a rien de mélancolique dans un coucher de soleil. C'est le ciel qui s'entr'ouvre et la gloire de la grâce qui inonde l'âme de l'enfant de Dieu et qui l'enlève — comme le chariot de feu du prophète — jusque dans le sein du Père. Et on appelle ça... la mort. »

« Est-il nécessaire de vous dire [2] que les chères demoiselles qui vivent à ma table sont aux petits soins, font tout

---

1. Lettre à Mme Victor Gautier, 19 mars 1902.
2. Lettre à Mme de Falguerolles, Léalouyi, 26 mars 1902.

ce qu'elles peuvent pour moi? Je me demande combien de temps durera cette collaboration bénie. Je suis reconnaissant de ce que j'ai et je laisse à Celui qui sait ce dont nous avons besoin, le soin de pourvoir à l'avenir. »

« Souvent il est bien difficile à un missionnaire de s'asseoir un moment pour écrire des lettres [1]. S'il ne veut pas être dérangé, il faut qu'il se lève de très bonne heure, quand tout le monde dort et que personne ne peut venir frapper à sa porte. J'en connais un qui se lève toujours à 3 heures du matin et jamais plus tard que 4 heures. Je ne vous dis pas de faire comme lui, non; mais, quand vous trouverez que c'est dur de vous lever à l'heure réglementaire, vous pourrez penser à lui. Je ne connais rien de plus laid qu'une jeunesse paresseuse. Vous savez comment Salomon, inspiré par l'Esprit même de Dieu, en parle.

« J'ai huit garçons dans ma maison, ce ne sont pas des domestiques, mais des écoliers. Comme j'ai la mauvaise habitude, que les docteurs m'ont fait contracter, de prendre, de très bonne heure, une tasse de café, ce sont les plus grands de mes garçons qui me le font, à tour de rôle. Ce serait bien simple de les appeler, mais je ne le fais jamais, même s'ils sont en retard, et je ne les en punis pas. Mais les pauvres enfants, auxquels je tiens à laisser cette responsabilité, me font souvent pitié. Ils se lèvent parfois à des heures indues; je les ai vus se lever à 2 heures du matin pour faire ce malheureux café. J'y renoncerais sans trop de peine, si je ne croyais pas que c'est bienfaisant pour les garçons eux-mêmes. C'est une discipline. Et la discipline est toujours bonne, même lorsqu'elle vous fait pleurer. Je le sais bien, je vous l'assure. »

---

1. Lettre aux élèves du Bon Pasteur, à Strasbourg, Léalouyi, 15 janvier 1902.

Coillard n'est plus aussi tenu par l'école qui, sous la direction de M[lles] Kiener et Roulet, a pris un véritable essor avec ses trois cents élèves. Il peut se livrer au travail d'évangélisation individuelle :

« J'aime beaucoup mieux visiter nos chers Zambéziens chez eux [1] que de les voir chez moi. Chez eux, en général, ils sont si différents, si aimables, si gentils causeurs. Là, je suis maître de la situation. N'ayant pas un ouvrage qui me talonne, je puis causer, cela me déride et me repose. Et quand j'ai fini ma visite, je salue mes amis et je m'en vais, les laissant tout heureux. Chez moi, c'est différent : s'ils viennent, ils me trouvent occupé; il faut, de bonne grâce, mettre de côté le travail quel qu'il soit — excepté celui de l'enseignement — et écouter et causer aussi.

« J'admire ce trait de la vie du Sauveur. Il avait beau être fatigué, épuisé, manquer même de temps pour prendre sa nourriture, il recevait de bonne grâce ceux qui accouraient et se remettait à enseigner. Pas de plainte chez lui. C'est la nuit qu'il se reposait, en retrempant son âme dans la communion de son Père. N'est-il pas merveilleux cet entretien, au puits de Jacob, avec la femme samaritaine, d'un homme fatigué, altéré, affamé et accablé par la chaleur? Et il suffit de ce contact avec une pauvre pécheresse pour faire sourdre et jaillir des fleuves d'eau vive. Tant il est vrai que plus nous étudions cette figure, plus elle s'illumine d'un éclat qui nous ravit. Quelle dignité, quelle égalité de tempérament, quel calme! Toujours le même : aujourd'hui comme hier, mais aussi, béni soit Dieu! le même encore éternellement!

« Nous voilà bien loin du Zambèze, n'est-ce pas? Mais

1. Lettre à M[me] de Falquerolles, Léalouyi, 26 mars 1902, impr. dans *J. M. E.*, 1902, 2[e] sem., p. 194-195.

c'est bon aussi de s'asseoir au seuil du ciel, en attendant que les portails éternels s'ouvrent à deux battants pour nous recevoir. »

Les conditions du travail se sont améliorées :

« L'absence du roi [1] a rapproché les gens de nous d'une manière étonnante, ce qui prouve — ce que nous ne savons que trop bien — que l'influence du roi et des chefs, si favorable qu'elle nous soit personnellement, est un des plus sérieux obstacles aux progrès de l'Évangile. »

Aussi, le ton des lettres a changé :

« Le découragement !... Grâce à Dieu, c'est une maladie que nous ne connaissons pas encore au Zambèze [2]. L'œuvre nous a trop empoignés, il n'y a pas de place pour le découragement. Nous avons foi dans la mission dont notre souverain Maître nous a honorés et nous croyons encore, de toute la puissance de notre âme, que l'Évangile que nous prêchons est la puissance même de Dieu pour sauver ceux qui croient. Demandez-le donc à nos malheureux compagnons qui ont dû retourner en Europe ! Demandez-leur si c'est le fantôme du découragement qui les a épouvantés. Demandez-le aussi aux jeunes que le climat a encore épargnés. Lisez leurs lettres, lisez entre les lignes, si vous le pouvez, et dites-moi quelle est la note qui domine. Il me semble, au contraire, que nos épreuves ont déjà été bénies pour nous-mêmes, qu'elles nous ont rapprochés de l'éternité, qu'elles ont répandu plus de sérieux dans notre vie, revêtu

1. Lettre à M. J. Bianquis, Léalouyi, 8 avril 1902.

2. Léalouyi, 14 mai 1902, impr. dans *J. M. E.*, 1902, 2e sem., p. 198 et suiv.

notre ministère d'une solennité nouvelle et fait brûler d'une flamme plus ardente notre amour pour nos pauvres Zambéziens.

« Lorsque, en 1875, nous visitions East-London avec Mabille, on commençait les travaux titaniques du port de cette ville. Il s'agissait d'une jetée qui devait s'avancer hardiment dans la mer. On avait érigé une machine, alors la plus puissante du monde, m'assurait-on, qui prenait des blocs de béton de volume et de poids incroyables et les jetait dans la mer. Qui dira les blocs qui ont été ainsi engloutis, jour après jour, pendant des mois et peut-être des années, et qui semblaient se perdre dans l'abîme? Nous en sommes encore là, nous jetons nos fondements dans l'abîme. Nous ne sommes pas de puissantes machines, mais des choses faibles de ce monde, choses de rien que Dieu emploie pour manifester sa puissance. Cependant, comme à East-London, un jour viendra où notre béton paraîtra à fleur d'eau, alors les maçons élèveront l'édifice aux yeux de l'Église et à la gloire de Dieu.

« La période actuelle de la mission n'est certes pas une période intéressante pour le public, mais nul ne nie qu'elle soit importante, indispensable. Notre œuvre est pour nos amis d'Europe, plus encore que pour nous, une œuvre de foi dans toute la force du terme.

« Que de fois j'aurais voulu que nos amis, comme notre cher capitaine Bertrand, pussent pendant quelques semaines vivre de notre vie. Nos Zambéziens, que de mal n'ai-je pas dit d'eux! Je n'ai pas menti. Et pourtant, je les aime autant qu'il est possible d'aimer, et je vous assure qu'on pourrait être moins heureux ailleurs que chez eux. Quand on croit avoir trouvé l'abord de leurs cœurs, que leurs figures s'illuminent en vous voyant, qu'ils vous bombardent les uns après les autres, fussent-ils cinquante, de leurs joyeux bon-

jours, qu'ils vous témoignent à leur manière, peut-être pas toujours parfaitement désintéressée, leur respect et leur attachement, qu'ils vous donnent un franc sourire, une bonne parole, vous content leurs joies, leurs soucis et leurs pleurs, qu'ils vous demandent un petit secours ou un conseil, ce sont là de ces riens qui ne se mettent pas sur le papier, mais qui vous font déjà entrevoir la vérité de la parole du Sauveur : « Il n'est personne qui, ayant quitté, à cause de moi et à cause de la Bonne Nouvelle, ses frères, ses sœurs, son père ou sa mère ou ses enfants, ne reçoive au centuple des frères, des sœurs. » (Marc x, 29.) Parmi ces pauvres païens qui nous font parfois souffrir, nous trouvons des hommes, nous retrouvons une famille que nous aimons et au sein de laquelle le missionnaire est heureux. Il trouve même, dans cette vie décolorée et si différente de la vie européenne, de petites jouissances, quelques fleurs, sauvages si vous voulez, rares et minuscules au milieu de nombreuses épines, mais dont le parfum est d'autant plus doux. Cela nous fait plaisir et entretient notre courage. Mais nos amis, eux, n'en savent rien, et ils s'apitoient sur les gouttelettes de sang de nos égratignures.

« Il en est de même dans un autre ordre d'idées. On m'écrit : « Racontez-nous quelques conversions extraordinaires ou frappantes. » Ah! je le voudrais bien. Mais, vous ne voudriez pas d'un article falsifié, et d'ailleurs, cet article-là nous ne le fabriquons pas. Les conversions? Le temps n'est pas encore venu d'en parler. Mais, pendant cette période de germination, le Seigneur soutient notre courage. C'est une conversation, un incident insignifiant, quelque chose qui soulève la croûte du sol et qui, en vous faisant entrevoir le travail latent et silencieux qui se manifestera à son heure, vous fait battre le cœur. Si nous vous en parlions, l'expérience nous l'a déjà fait voir, nous risquerions de tout com-

promettre, et vous-mêmes vous risqueriez d'aller au delà de notre pensée. Patience, patience! Les ténèbres qui nous entourent sont épaisses ; mais il y a quelques lueurs à l'horizon qui nous disent que l'aube du jour n'est pas loin. Nos amis ne les voient pas.

« Ces réflexions, je les ai souvent faites, et jamais plus que depuis le départ du roi pour l'Europe. Ce que nous appelons le *boréna*, le pouvoir, c'est le roi-soleil; les astres les plus brillants s'éclipsent devant lui. Vous aurez beau être là, monsieur un tel, qu'on honore ou qu'on adule chez lui, on ne le voit plus quand le roi est là, on ne le salue pas, on ne répond pas même à ses salutations, le visage ne se déride pas en présence de la noire majesté. Elle est un étouffoir, un mur. Le roi est parti, donc on respire parmi le petit peuple. Que ne pouvez-vous nous accompagner à la capitale et voir avec quel empressement les gens s'attroupent autour de nous, avec quel intérêt ils apprennent les chants composés tout exprès pour eux.

« Et surtout avec quelle avidité tout ce monde écoute la prédication! « Nous aussi nous voudrions bien nous convertir, » disent les femmes qui se groupent autour de nos demoiselles. « Et nous aussi, répètent les hommes qui me conduisent en canot, mais nous attendons le retour du roi. » Nous attendons! sont-ils les seuls à retarder ainsi le pas décisif et à étouffer leur conscience?

« Un soir, le soleil baissait à l'horizon, j'avais insisté pour que M[lles] Kiener et Roulet, après une forte journée de travail, fissent une petite promenade en bateau, et, comme à toute promenade il faut un but, nous nous étions naturellement dirigés vers la capitale. Où aller ailleurs dans cette verte plaine devenue un lac? Nous nous arrêtâmes aux cuisines royales — où nous nous réunissons généralement. Nous allions partir quand nous remarquâmes un grand

nombre de femmes et d'hommes, qui étaient accourus pour nous saluer et s'étaient assis. « Oh! me dit quelqu'un, ils ont cru que vous étiez venus pour nous enseigner ! » — « Bon, mes amis, chantons! »

Jésus est venu du ciel
Pour sauver le pécheur,
Et le pécheur, c'est moi.

« Quelques paroles, une courte prière, et comme la nuit tombait, nous partîmes au milieu des mercis de ces bonnes gens.

« Voulez-vous maintenant m'accompagner dans une de nos fréquentes visites à ce que nous appelons ici les Mafoulos, la résidence de campagne du roi qui a eu l'amabilité de m'y faire construire une case? Nous y sommes donc chez nous. Nous y arrivons à peine, que la princesse Katoka et tous les grands chefs s'empressent de venir nous saluer. Ils se groupent dans la cour et nous échangeons les nouvelles. Une fois nos amis dispersés, ce sont les petits présents de bienvenue qui se succèdent : patates, cannes à sucre, manioc, etc., mes garçons battent des mains — c'est le merci des Barotsis — et toute la cour répond en battant des mains. Les crieurs publics annoncent notre arrivée, pendant que quelque chef est venu pour un entretien plus ou moins confidentiel. Le dimanche, ainsi préparé, est toujours intéressant et les auditoires nombreux.

« Une fois, j'arrivai sans m'être fait annoncer, je trouvai l'herbe qui couvrait le sol de ma case toute pourrie. Heureusement que je devais aller explorer, au point de vue de l'évangélisation, la riche et populeuse vallée de Namétomé où notre chère Nolianga est malade depuis longtemps. A mon retour tout était transformé. La chambre était tapissée

d'herbe fraîche recouverte de belles nattes, les murs mêmes étaient tout lambrissés de nattes neuves, la cour nettoyée et en partie tapissée d'herbe. Quelle bienvenue ! C'était charmant. »

« L'inondation de cette année a été de beaucoup la plus forte que, de mémoire d'homme, l'on ait connue [1]. Notre chaussée était couverte d'un mètre d'eau ; on débarquait devant l'église. Notre magasin n'était plus que de la boue, et, dans nos chambres, les chaises s'enfonçaient. Quelques décimètres de plus, et, nous aussi, nous devions fuir. Je vous laisse à penser si les termites ont jubilé.

« Heureusement l'eau qui baignait déjà nos murs de terre et de roseaux, s'est arrêtée à temps, puis elle a commencé à baisser et, maintenant, elle baisse rapidement. Ces demoiselles n'ont pas voulu interrompre leur école. J'ai recueilli chez moi autant de garçons que j'ai pu, de sorte qu'avec les enfants restés au village, elles ont toujours une moyenne de trente écoliers, mais des écoliers de choix dont la conduite et les progrès ont été une douce compensation à la peine que nos sœurs se sont donnée.

« Mais c'est aussi — j'allais presque dire surtout — à l'égard des femmes du village qu'elles ont rempli une mission qui, je n'en doute pas, sera bénie.

« C'est mon fidèle Sémondji qui m'accompagne généralement à la capitale de campagne pendant que Nyondo célèbre les cultes ici et évangélise avec ces demoiselles. Mais notre docteur y est venu aussi avec moi. Au point de vue de sa profession ce n'est que trop nécessaire. Les affections de poitrine, les bronchites et les fièvres sévissent partout. C'est une épidémie. L'ami Bouchet m'y a aussi accompagné

1. Lettre de Léalouyi, 22 mai 1902, impr. dans *J. M. E.* 1902, 2e sem., p. 202 et suiv.

pour y passer la Pentecôte. Nous sommes revenus avant-hier. Cette visite-là sera pour moi inoubliable. »

En effet, le grand prêtre du tombeau de Moramboa à Liroundou, Sioui, un haut personnage, se déclara alors pour Dieu [1].

« Cet homme, s'il est sincère, comme nous le croyons tous, est un miracle de la grâce de Dieu. »

Et comme Coillard aimait ses garçons! Un jour Samata le quittait et ne revenait pas.

Mardi 27 mai 1902. — Deux jours se passèrent, je le fis chercher par Sémondji; il refusa obstinément, se plaignant d'être trop souvent grondé, — ce qui est peut-être vrai — et écrasé de travail, ce qui est de l'imagination, car il ne fait jamais rien pour moi. C'était le samedi. Le dimanche il ne parut pas aux cultes, je n'ai plus rien su de lui. Voila donc à quoi ont abouti tous les sacrifices que j'ai faits pour ce malheureux garçon! Je me fais mille reproches. L'occasion est-elle vraiment passée pour toujours?

31 mai. — Samata m'est revenu mercredi dernier. Il m'est revenu humblement, me promettant de mieux faire. J'avais ardemment demandé à Dieu qu'il le ramenât et me donnât ainsi une autre occasion de lui montrer de l'amour. Ah! je ne sais pas encore aimer. Si j'avais su aimer, comme mon ministère eût été différent! Il me semble que c'est maintenant que j'entrevois un peu ce qu'est l'amour. L'amour vrai, l'amour de Dieu qui aime sans intérêt, sans calcul, sans réciprocité, qui aime malgré l'hostilité, l'ingratitude et même la haine. Cet amour, je l'entrevois, mais ce n'est pas le

---

1. *J. M. E.*, 1902, 2e sem. p. 203-205.



SÉCHÉKÉ — LA DERNIÈRE CONFÉRENCE
PRÉSIDÉE PAR COILLARD (1902)

mien. Dieu est amour! Mon Dieu, vis en moi, que je vive de ta vie et que j'aime de ton amour.

Coillard partait de Léalouyi, le 26 juin, avec M. Bouchet, pour se rendre à Séchéké, à la Conférence ; il lui en coûta beaucoup d'avoir à quitter la capitale à un moment où l'œuvre présentait un aspect encourageant ; heureusement, il y laissait Mlles Kiener et Roulet.

Un nouveau et important renfort était attendu, composé de M. le docteur et de Mme Georges Reutter, de M. et Mme Georges Volla, de Mlles Hélène Bertrand, Léa Rioux et Laure Nicole et de M. Albert Champod.

Séchéké, 17 juillet 1902. — J'accomplis donc ma soixante-huitième année. Quand la bobine touche à sa fin, le fil se dévide rapidement. Je suppose que plus d'un serviteur de Dieu, arrivé à mon âge, voudrait pouvoir recommencer sa vie pour pouvoir la présenter à Dieu comme une offrande pure.

On me dira que je suis un être singulièrement contradictoire si, après toutes mes aspirations au repos éternel, j'avoue que je me sens triste de vieillir. Et pourtant, c'est vrai. Je voudrais avoir toute ma carrière devant moi. Je voudrais aussi être témoin des grandes choses que Dieu prépare pour son Église. Je voudrais... mais non, pas ce que je voudrais, mais ce que veut mon Dieu.

J'ai trouvé ici deux courriers et en voici un troisième qui arrive. Deux grandes nouvelles qui me font sauter de joie : le redoutable déficit comblé et la paix signée le 1er juin à minuit. J'ai bondi de joie. Ma Bible s'est ouverte comme d'elle-même au psaume CIII et, avec des milliers de chrétiens, j'ai répandu mon cœur en actions de grâces devant Dieu : « Mon âme bénis l'Éternel. »

Le renfort arriva, la Conférence eut lieu : M. et Mme Reutter

et Mlle Nicole furent placés à Séchéké, M. et Mme Volla et Mlle Bertrand, à Léalouyi, Mlle Rioux à Séfoula. L'école biblique et l'école primaire supérieure d'anglais étaient confiées à Coillard. M. et Mme Boiteux rentraient en Europe pour leur congé réglementaire.

Coillard, à son retour à Léalouyi, le 16 septembre, fut atteint d'une ophtalmie opiniâtre et d'un terrible mal de gorge qui le réduisirent presque à l'inaction.

12 octobre 1902. — Mes yeux, comme je le prévoyais, ne sont pas atteints d'une simple ophtalmie, mais bien d'une fausse cataracte, pour laquelle le docteur Colani Daumas m'avait déjà opéré en 1880, et, en plus, d'une vraie cataracte qui semble se développer au galop. Quelle perspective ! Notre docteur m'engage à donner cours à mon projet d'aller au Cap, voire même en Europe. C'est donc ma carrière qui finit et va s'éteindre dans les ténèbres ! Mais, Sa grâce me suffira.

« Dieu jugera-t-il bon pour moi [1] de clore ainsi ma carrière sous un nuage noir ? J'aurais voulu mourir à la brèche, sur le champ de bataille. Mais où qu'il me conduise je serai encore à la brèche et je servirai la mission jusqu'au bout de mes forces. Je n'ai fait aucun plan. J'attends qu'il me dirige. Pour le moment je ne lis et n'écris qu'à travers un brouillard qui s'épaissit vite.

« Ce qui m'afflige, c'est que la mission est à la veille d'une nouvelle crise que nous prépare la prochaine arrivée des Éthiopiens. Cette dernière phase de ma vie prend un caractère bien solennel. Voulez-vous prier très spécialement pour moi ? »

« Depuis notre retour de Séchéké [2], l'œuvre, un moment troublée et en recul, a repris. Nous avons de bons services.

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 13 octobre 1902.

2. Lettre à Georges Appia, Léalouyi, 28 octobre 1902.

J'ai fait quatre prédications sur Ecclésiaste iv, 17 et suiv. : « Quand tu entres dans la maison de Dieu, prends garde où tu portes tes pas, » et Sémondji les a admirablement résumées avant-hier, au culte de l'après-midi. Je crois qu'elles ont fait du bien. Je voudrais que vous vissiez le silence, le sérieux, l'ordre qui règnent dans notre auditoire. Pas une âme ne sort. Le point qui laisse encore énormément à désirer c'est le chant. Nos Zambéziens chantent mal parce qu'ils n'aiment pas chanter. Je les compare naturellement à nos Bassoutos qui aiment le chant et chantent bien.

« Nous sommes en vacances. Ces demoiselles sont à Séfoula, en visite. Je suis ici, avec les chers Volla et Mlle Bertrand qui sont mes hôtes.

« Mais, dans peu de jours, l'école va recommencer et tout reprendra. La température est vraiment accablante. Nous avons un soleil de feu, puis des nuages, puis des ouragans qui balayent la plaine incendiée et remplissent tout de poussière et de cendres noires. Malheureusement, on a dû abattre mon cabinet de travail pour le refaire, mais qui sait quand je pourrai l'occuper de nouveau? En attendant, mes livres sont entassés sur une véranda et pêle-mêle. Pauvres livres! Ils font piteuse mine, rongés par les termites, tandis que d'autres sont arrivés si mouillés qu'ils étaient dans un état affreux de fermentation, et c'était un beau choix qui m'arrivait.

« On ne s'habitue pas à recevoir absolument pourries des caisses qui coûtent si cher. Aussi reçoit-on ce qui arrive en bon état comme un nouveau don de Dieu. »

Le roi, après s'être longtemps fait attendre, arrivait à Léalouyi le 1er janvier 1903. Les missionnaires étaient venus de Maboumbou, de Séfoula, de Nalolo avec leurs écoles pour le saluer et fêter Noël.

Coillard avait été voir le roi à sa dernière étape. « J'ai voyagé

avec toi, lui répétait Léwanika, c'est toi qui m'as préparé le chemin partout. J'ai partout trouvé tes amis qui sont maintenant mes amis, à moi. »

A son arrivée, au milieu du vacarme étourdissant de la foule, le roi me demanda de rendre grâces à Dieu pour son retour. Ngambéla fit approcher la foule, les chants cessèrent et, au milieu d'un silence qui, succédant au tapage, avait quelque chose de saisissant, j'entonnai un cantique que des centaines de voix enlevèrent et puis, tout ce monde se prosterna et pria. Nos chrétiens étaient là, avec les écoles, un peu effarés, mais s'affirmant sans honte, même la fille du roi, la femme du Ngambéla. Puis le roi se leva et, à son invitation, nous le suivîmes tous chez lui pour prendre le thé. Le pauvre homme était heureux de pouvoir se dérider.

Le lendemain 2 janvier, les écoles en masse vinrent saluer Léwanika et lui chanter un chant de bienvenue [1]. Le dimanche

1. — Voici quelques strophes de ce chant composé par Coillard :

1. — Est-ce toi? Est-ce vraiment bien toi
Notre maître qui reviens au milieu de nous?
Depuis longtemps nous t'attendons !
Où donc as-tu été ? D'où viens-tu? D'où? O roi!
Refrain : Salut, ô roi, toi le père des orphelins
Le grand lion! le bienfaiteur de tous, le chef suprême!
3. — O vous les abeilles qui venez de butiner
Avec les oreilles, avec les yeux et avec le cœur,
Faites-nous part de votre miel.
De vos rayons si beaux, si riches, si succulents!
Salut, ô roi, etc...
4. — Faites-nous part, pour que nous en jouissions, nous aussi,
Des merveilles étranges que vous avez vues!
Venez, enrichissez la nation
Des trésors que vous rapportez de ces pays lointains!
Salut, ô roi, etc...
6. — Et toi, notre père, que Dieu te donne de la vigueur
Et des jours longs et paisibles!
Et puisses-tu être sauvé et aller au ciel
Quand tu partiras pour aller vers Dieu.
Salut, ô roi, etc...

4 janvier, un culte solennel eut lieu. Léwanika y prit la parole, puis quatre néophytes furent baptisés, dont Naouina, fille d'Élisabeth-Nolianga.

Le 22 janvier, Léwanika passait plusieurs heures avec Coillard.

Nous avons beaucoup causé de son voyage. Puis, nous en sommes venus à des sujets plus sérieux et je lui ai posé quelques questions directes qui l'ont embarrassé :

— Je savais bien, disait-il, que tu me parlerais ainsi. Mais je ne veux pas être un hypocrite et professer ce que je ne suis pas.

— Tu as raison de ne pas professer ce que tu n'es pas. Mais pourquoi ne serais-tu pas vraiment chrétien et ne le professerais-tu pas ? Quel est donc l'obstacle qui t'arrête ?

— Je ne sais pas. C'est le cœur, je pense. Mais personne ne peut savoir ce qui se passe là, dit-il en y posant la main.

Hélas! selon toute apparence, il a repris sa vie exactement là où il l'avait laissée. Il est de nouveau dans le bourbier de son harem. En sortira-t-il jamais?

12 février 1903. — Je prie plus que jamais pour Léwanika ; involontairement, ma prière se change en louanges et pourtant je ne vois encore aucun signe que le Seigneur ait entendu mes prières.

Par le premier courrier de l'année, arrivait au Zambèze la nouvelle de la mort de Mme Adolphe Jalla.

« Un nouveau deuil vient de nous frapper[1] ! Il me faut mettre la main sur la bouche et dire : « C'est l'Éternel qui

1. Lettre à M. et Mme Édouard Favre, Léalouyi, 8 janvier 1903, impr. dans les *Nouvelles du Zambèze*, 1903, p. 47.

l'a fait! » Mais quel déchirement! Quelle douleur! Quel trouble dans les pensées!

« La foi a beau se ceindre de force, nous essayons pourtant, quoique toujours en vain, de sonder les mystères de la Providence de Dieu. Nous sommes éperdus, nous ne comprenons pas. Et quand nous comprendrons un jour, quelle révélation ce sera de la sagesse et de la bonté de Dieu! En attendant, quels deuils et quelles ténèbres! Pauvre mission! C'est bien la barque ballottée par la tempête et par des vagues furieuses dans la nuit noire. Nous plongeons le regard dans les ténèbres épaisses pour chercher le Sauveur, nous tendons l'oreille, et le calme et l'espérance renaissent dans nos cœurs attristés quand, au milieu du mugissement de la tempête, nous recueillons ces douces paroles : « C'est moi! N'ayez pas peur! »

« Depuis quelque temps[1] nous croyons remarquer un petit mouvement autour de nous. Nous n'osons pas encore en parler, trop de soleil pourrait flétrir la plante délicate. Nous avons eu hier un de ces dimanches après lesquels nous soupirions. Plusieurs personnes, depuis quelque temps, viennent me parler de leur âme. Nous décourageons les professions publiques et, parfois, je les ai défendues. Mais, dans certains cas, nous ne pouvons pas les éviter. Hier, je prêchais sur Jean I, 42-46 : « Nous avons trouvé Jésus! » J'avais à peine terminé que Sékota, le jeune homme qui a accompagné Léwanika en Angleterre, s'est levé et d'une voix ferme et décidée, qui dénotait la conviction, a raconté sa conversion. Puis un homme, Sémaloya, qui a été l'aide de notre brave Waddell, puis un autre jeune homme, faisaient profession; puis l'après-midi, un jeune homme, gendre du roi.

1. Lettre à M. et Mme Édouard Favre, Léalouyi, 26 janvier 1903, impr. dans les *Nouvelles du Zambèze*, 1903, p. 48.

Le pauvre garçon tremblait d'émotion. Il y en a d'autres encore, grâce à Dieu, ce n'est plus tout à fait le calme plat. »

« Quel est le renfort que vous nous envoyez ? écrivait Coillard[1] à Alfred Boegner. Je porte péniblement le fardeau de l'école Mann, auquel s'ajoute encore celui de notre unique élève de l'école biblique dont il faut s'occuper quand même. Je ne suffis pas à la tâche. Et si je savais que vous n'envoyez personne, j'abandonnerais cette école de jeunes gens ; mais, c'est douloureux de les voir nous échapper et se jeter dans les bras des Éthiopiens. Mlle Roulet va se marier[2], donc Mlle Kiener va se trouver, toute seule, avec des aides indigènes, à la tête de notre grande école qu'il faudrait pourtant entourer des soins les plus assidus. Il n'y a pas, dans le pays, d'école aussi importante que celle-là. Nous avons, en mains, l'avenir de ce peuple. Sauvez la situation, je vous en supplie. Je plaiderai de même pour l'école industrielle. A quoi bon toutes les études qu'on a faites sur le Zambèze pour améliorer nos conditions et nos maisons d'habitation, si on ne nous envoie point d'ouvriers ? Je ne crois pas qu'en France on comprenne notre position. Il faut des hommes !

« Mais, mon pauvre ami, je me blâme de vous écrire à vous sur ce ton. Vous êtes la cible de tout le monde, car vous êtes directeur et je me demande comment vous pouvez faire face à tout. Mais à qui crier si ce n'est à vous ? Vous direz : à Dieu !... »

Il était d'autant plus urgent de renforcer le corps enseignant que Willie, l'Éthiopien, appelé par le roi, allait arriver.

---

1. Léalouyi, 3 février 1903.
2. Avec M. Juste Bouchet.

« Il nous faut absolument[1] quelqu'un de très capable, sous le rapport du caractère et de l'enseignement, comme aussi de la piété. Autrement l'œuvre sera gravement compromise. »

Dès lors, Coillard ne cesse pas, une fois même par télégramme, de rappeler au Comité la nécessité d'envoyer au Zambèze un instituteur expérimenté.

Au milieu de février 1903, Coillard prit la grave décision de se rendre au Cap pour consulter pour sa vue; il devait y rencontrer une de ses nièces, Mlle C.-W. Mackintosh, venue d'Angleterre sur la nouvelle de la cécité qui menaçait son oncle.

« Il n'est pas du tout question de l'Europe[2]. Il ne faut pas vous faire d'illusions sur mon compte, je n'ai jamais valu grand'chose et maintenant je ne vaux plus rien. Je prêche et c'est encore ma joie, mais l'enseignement me tue et ma correspondance est dans le plus complet désarroi. »

23 février 1903. — J'ai de plus en plus l'esprit à l'aise au sujet de mon voyage. Oh! que mon Dieu me donne d'aller partout, au Cap comme au Lessouto, avec l'abondance des bénédictions de l'Évangile! Qu'il me donne de l'honorer et de le glorifier!

« Dans deux heures, après le culte public et le déjeuner, je vais partir pour le Cap[3]. C'est toute une révolution dans mes plans et dans mes goûts. C'est ce qui me donne confiance que je suis le chemin du devoir et que j'obéis à une volonté autre que la mienne. Il m'en coûte plus que je ne puis le dire. Voilà mes huit garçons débandés. Les aurai-je

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 20 octobre 1902.
2. Lettre au même, Léalouyi, 17 février 1903.
3. Lettre au même, Léalouyi, 4 mars 1903.

de nouveau à mon retour? C'est peu probable. Et puis l'œuvre! Partir au moment où il semblait qu'un petit mouvement commençait, c'est dur. A la garde de Dieu! Ma tâche et mon œuvre seront celles du silence, et, je l'espère, de la prière, pour ce qui regarde ce pays. Mais je suppose que je serai appelé à faire connaître l'œuvre elle-même et à plaider pour elle et vous demanderez à Dieu, pour moi, une étincelle du feu sacré. »

Coillard recommença, dans le Sud de l'Afrique, une tournée pour rendre son témoignage de chrétien et pour faire connaître et aimer la Mission.

Parti de Léalouyi le 4 mars, il arrivait le 13 à Séchéké et le 16 avril au Cap où Mlle Mackintosh le rejoignait le 21.

« Le bulletin de ma santé[1] — puisqu'il faut malheureusement quelquefois parler de soi — vous avait soulagés. Il vous disait que le danger de la cataracte était décidément écarté et qu'avec de la prudence et des soins, je pourrais encore conserver mes yeux. Vous aurez béni Dieu pour moi et avec moi, je le sais et je l'ai senti. Le courage et la force dont le Seigneur m'a ceint dans ces circonstances et la paix dans laquelle il m'a gardé m'ont dit, avant vos messages, que j'étais porté par vos prières. Comment maintenant ne pas vous faire partager ma reconnaissance et ne pas vous associer à mon chant de louanges? C'est ainsi que, dans le cours de leur pèlerinage, les enfants de Dieu sont souvent entourés de chants de délivrance. Nous avons partagé, au Cap, pendant quelques jours, avec les chers Burnier et Vernet[2], l'hospitalité si large, si affectueuse, de nos amis

1. Lettre aux amis des Missions, Morija, 10 juin 1903, impr. dans *J. M. E.*, 1903, 2e sem., p. 113-114.

2. M. Théophile Burnier revenait au Zambèze, après un séjour en Europe. M. Félix Vernet y allait, comme artisan.

Cartwright. Cela nous a permis de nous voir un peu et de causer. »

Du Cap, Coillard se rendit à Stellenbosch, à Wellington, à Worcester, puis revenait au Cap pour recevoir, le 17 mai, M. Adolphe Jalla et M. et Mme Béguin arrivant d'Europe avec un nouveau renfort [1].

Le 3 juin 1903, Coillard et Mlle Mackintosh partaient pour le Lessouto.

C'est chose étrange, et c'est une grâce de Dieu [2] que ce qui survit du passé, ce ne sont pas les petites misères de chaque jour, les ronces et les épines qui vous ont égratigné le long du chemin, mais bien les jouissances et les bénédictions, les fleurs sauvages que nous avons cueillies au milieu des épines et que nous avons précieusement conservées. Et si les ombres viennent encore se confondre, ici et là, avec les traits de lumière, ce n'est que pour rendre le tableau du passé plus réel et plus beau et vous inspirer l'adoration des voies de Dieu et une reconnaissance profonde. De fait, nous devenons optimistes quand nous pensons au bon vieux temps. J'en suis arrivé là, que voulez-vous ? Aussi quand, emportés de Bloemfontein par la vapeur d'abord, jusqu'à Thaba-Nchou — une grande nouveauté ! — puis, par quatre bons coursiers au Lessouto, le panorama grandiose de nos Maloutis s'est subitement déroulé devant nous, j'ai tressailli d'émotion comme le fait le jeune homme à la vue du toit paternel, après plusieurs années d'absence.

Et cependant... quels changements ! C'est bien le même pays, déchiré par de profonds ravins, ce sont bien les mêmes

1. Ce renfort était composé de M. et Mme Gustave Berger, missionnaires, de Mlle Sophie Amez-Droz, institutrice, de Mlle Mina Kleinhans, fiancée de M. Champod, et de M. Ernest Huguenin, artisan.

2. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1903, 2e sem., p. 161 et suiv.

montagnes dénudées, couronnées de remparts de rochers inaccessibles, les mêmes Bassoutos; mais il me semble que ma vue se trouble ou que je reviens d'un autre monde. Nous rencontrons des gens, j'en connais peu et peu me connaissent.

Rien ne m'a plus émerveillé que le développement de l'œuvre scolaire.

Je suis malheureusement arrivé, chez mes vieux amis de Morija, avec un rhume que je traînais depuis plus de six semaines au Cap, et qui a fini par me confiner pour deux ou trois jours dans ma chambre. Mais, quand on est soigné comme je l'ai été, c'est presque un privilège d'être malade. On jouirait de ce temps de calme et de recueillement, si l'on ne craignait de pousser l'égoïsme un peu trop loin, et d'abuser de la bonne volonté des garde-malades bénévoles.

L'hiver et la difficulté de se procurer des montures m'ont interdit de visiter mon vieil ami Ellenberger à Massitissi, et les stations intermédiaires, et de pousser jusqu'à Hermon, pour répondre à l'invitation de M. Christol. Il a fallu me résigner, quoi qu'il m'en coûtât.

De Morija, Coillard va à Thaba-Bossiou, où il trouve M. et Mme Jacottet; il visite M. et Mme Jeanmairet, à Bérée; de là il part pour Léribé.

C'était le 1er juillet. Un doux soleil d'hiver brillait de tout son éclat et répandait sur le panorama grandiose des Maloutis, qui se déroulait devant nous, des teintes et une gaze de brume d'un effet ravissant.

A Hlotsé, c'est devant l'église que nous étions attendus. Il était tout naturel d'y entrer et d'unir nos cœurs et nos voix en prières et en chants de louange.

A Léribé même, nous arrivâmes comme le soleil dardait

ses derniers rayons sur cette paisible station. Ces rayons de lumière, luttant avec les ombres envahissantes, parlaient éloquemment à mon esprit et à mon cœur. C'était comme un tableau reflétant toute ma vie de missionnaire. Toutes ces années... elles ont passé comme une veille de la nuit. Les enfants de l'école et les gens du village nous reçurent avec leurs chants ; il ne me fallut aucun effort d'esprit pour me retrouver chez moi et au milieu des miens. Les chers Lorriaux, venus de Qalo pour nous recevoir, en l'absence des Hermann Dieterlen, nous ont comblés de bontés. Nous n'avons passé que quatre jours à Léribé, mais quatre jours bien remplis. J'aurais voulu plus de temps, pour voir mes anciennes ouailles en particulier, et montrer à ma nièce tout ce qui faisait revivre le passé. Somme toute, quatre jours étaient assez.

Malheureusement, notre arrivée coïncidait avec le départ de tous les chefs pour Masérou, où le premier parlement mossouto devait se réunir le 6 juillet. C'est à peine si j'ai entrevu Jonathan, le fils de Molapo.

Néanmoins, le dimanche, nous eûmes, comme à Bérée, un auditoire immense qui se réunit sous les eucalyptus, à l'ombre de l'église. Nous avions un temps idéal : beau soleil, point de vent, point de froid. Nous parlâmes du nom de Jésus : ce qu'il est au ciel pour les rachetés, ce qu'il est dans le cœur, ce qu'il a été et ce qu'il sera sur la terre, sa puissance, sa beauté, sa grandeur (Phil. II, 11). Nous entendîmes des appels incisifs, des prières ardentes, et des paroles vibrantes d'émotion. « Nous pleurons de joie, disait le vieux Michée, nous pleurons à force de rire, mais nous pleurons aussi parce que nous souffrons. Nous pleurons... ah oui ! » Et, vaincu par l'émotion, il se laissait choir sur son banc.

Ce premier service terminé, nous nous pressâmes dans l'église, notre Ébénézer. Quatre cents membres participèrent

à la communion. Nous usâmes de peu de paroles. Il est bon, dans la solennité d'un silence absolu, de se sentir en communion avec Jésus, de n'entendre d'autre voix que la sienne. La gymnastique mentale du pasteur qui répète une série de textes, m'a toujours étonné. L'idéal serait de donner à chaque communiant une miette de la parole de Dieu; cela peut se faire dans les petites communautés, mais, c'est difficile et presque impossible, du moment que les communiants se comptent par centaines. A mon avis, rien n'est plus solennel que la répétition, à chaque table, des paroles sacramentelles suivies d'un silence absolu, quand aucune voix extérieure, aucun bruit, aucun autre message ne viennent troubler le tête-à-tête intime de l'âme avec son Sauveur. Alors, ainsi retrempée, elle peut, à l'unisson de ceux qui ont pris part au repas sacré, éclater en chants de louanges et en actions de grâces.

La cérémonie terminée, toutes ces figures rayonnantes se sont pressées autour de nous. Nous nous étions reconnus, et cela remplissait tous les cœurs de joie. Ah! ces visages radieux, ces chaleureuses poignées de mains, ces dernières paroles, ces sourires, ces adieux! Tout le monde se dispersa, qui à pied, qui à cheval. Je les suivis longtemps du regard. Resté seul avec mes pensées et mes émotions, j'eus un de ces moments indéfinissables de faiblesse et de poignante douleur, où tout s'effondre sous vos pieds et vous fuit. Le vide s'est fait autour de vous et l'horreur d'épaisses ténèbres vous enveloppe. C'est dans des angoisses pareilles, je pense, que David se fortifiait en Dieu.

J'ai parlé de vides! Une figure me manquait dans ces circonstances, celle de Nathanaël Makotoko, mon vieil ami de quarante-six ans; il y a quatre ans, je l'avais trouvé vieilli, mais encore lui-même. Aujourd'hui, on le disait tombé en enfance; grande fut ma joie de le trouver, malade

sans doute, mais l'esprit lucide, plein de joie de me revoir et de faire la connaissance de ma nièce qu'il appelait « petite sœur ». Il trouva, en nous saluant, de ces bonnes paroles qui lui étaient habituelles autrefois : « Vous avez travaillé et peiné, mais vous avez jeté le filet de l'Évangile au pays des Barotsis sur l'ordre de Jésus. » J'allai passer une nuit à Hlotsé, pour mieux le voir et le rassasier des nouvelles de la mission. Notre dernière réunion a été avec lui : le lundi matin, à notre passage, un groupe d'amis s'étaient réunis dans sa cour, autour de lui; après avoir médité sur Jean XIV, 1 et 2, nous prîmes ensemble la sainte Cène. Ce n'était pas au bord de la tombe, sous l'ombre des ailes de la mort que nous nous sentions, mais au seuil de l'éternité bienheureuse. Nul de nous n'oubliera cette réunion si simple et si bénie. La séparation n'avait pas d'aiguillon pour nous, tant le revoir nous paraissait proche et certain. « Quel cantique veux-tu que nous chantions, » lui demandai-je? Son visage s'illumina: « Chantez : « Si vous saviez quel Sauveur je possède. » Le cantique fini, il épancha son cœur dans une admirable prière toute nourrie des promesses de Dieu. Et nous nous dîmes adieu, ou, pour mieux dire, nous nous donnâmes rendez-vous dans la maison du Père.

Du Lessouto, Coillard alla à Johannesburg, où il arriva le 16 juillet 1903.

J'étais naturellement hanté par mes souvenirs de 1877 [1], quand nous traversions ce pays dénudé, ces solitudes silencieuses où l'œil découvrait à peine, de loin en loin, la fumée d'une ferme isolée, nichée dans un repli du terrain, au pied de ces collines de quartz qui scintillaient au soleil. Qui

1. Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1903, 2e sem., p. 327 et suiv.

eût dit, alors, qu'elles recélaient dans leurs entrailles des richesses magiques qui allaient subitement transformer cette partie de l'Afrique. « De l'or! de l'or! » et du moment que ce cri retentit parmi les nations « la fièvre jaune » devint épidémique ; on accourut de toutes parts, et une ville, avec l'agitation fébrile et le tintamarre de la vie civilisée, surgit dans ce désert. Et quelle ville! Je la contemplai avec une sorte de stupeur.

De Johannesburg, Coillard, toujours avec Mlle Mackintosh, se rendit à Prétoria, à Bloemfontein, à Kimberley, pour enfin arriver à Boulawayo, et de là, par le train d'abord, puis en voiture à bœufs, jusqu'aux Chutes Victoria, soit jusqu'à Livingstone.

Après une délicieuse semaine passée aux Chutes[1], nous sommes retournés, sans aventures, à Boulawayo. Nos cœurs étaient attristés par la perspective de la séparation. Après avoir voyagé et vécu ensemble pendant quatre mois et partagé les mêmes travaux et les mêmes bénédictions, il semblait que cela eût dû toujours durer.

J'ai retrouvé dans ma nièce quelque chose de sa tante et cela, plus encore que toutes les bontés dont on nous a comblés partout, m'a fait du bien. Je me suis retrempé dans une communion intime toute imprégnée de prière et d'affection et dans une atmosphère intellectuelle et spirituelle qui élève l'âme au-dessus du terre à terre de notre vie zambézienne.

Nous arrivions à Boulawayo le vendredi soir, 10 septembre. Le lendemain, Mlle Mackintosh filait à toute vapeur vers le Cap, et moi, le surlendemain, je reprenais, solitaire, le chemin du Zambèze.

---

2 Journal de voyage, impr. dans *J. M. E.*, 1903, 2e sem., p. 401 et suiv

A son retour aux Chutes, Coillard visita une annexe, puis il repartit pour Kazoungoula et Séchéké, où il arriva le 4 octobre.

« Après un voyage[1] de quatre à cinq semaines en malle-poste, couché sur la dure, enveloppé de ma couverture, » quel soulagement et quelle joie d'arriver enfin à Séchéké et de reposer mes vieux os sur un lit ! Je me sens brisé, moulu. Quelle joie de revoir le Zambèze et de me retrouver à Séchéké au milieu des miens.

Ce Séchéké est une ruche d'abeilles ; chacun y travaille ; les patients affluent chez le docteur. Nos soirées, nous les passons ensemble, nous avons beaucoup à nous dire, aussi les heures s'envolent rapidement.

Mais quand nous mettrons-nous en route ? Voilà un gros point d'interrogation. Le roi devait m'envoyer vingt canots. Mais il est malade. Mon fidèle Sémonja, chargé d'amener les canots, ne pouvait songer à quitter Léalouyi aussi longtemps que le roi gardait le lit ; de sorte que je puis être retenu indéfiniment ici. C'est un contre-temps, car non seulement les pluies ont commencé, mais mes collègues de la Vallée ont encore ici une quantité d'approvisionnements que j'aurais voulu emmener avec moi, ce qui m'eût obligé de voyager lentement. Me sera-t-il possible de le faire, maintenant que la saison des pluies est à la porte ?

J'ai des soucis qui me hantent ; j'ai hâte de partir. Willie, muni de titres pompeux, est arrivé à la capitale pour y planter l'éthiopisme. Nous allons passer par une violente crise, et, je l'avoue, je tremble pour notre école. Nous verrons ce que le roi fera. Mais, dans toute cette affaire, il a été, comme Willie lui-même, aussi faux qu'on peut l'être. Et

1. Lettre à M. et Mme Édouard Favre, Séchéké, 19 octobre 1903, impr. dans les *Nouvelles du Zambèze*, 1904, p. 23.



LÉALOUYI — ARRIVÉE DE COILLARD EN DÉCEMBRE 1903

RÉCEPTION PAR LE ROI, M. AD. JALLA, LES DAMES ET L'ÉCOLE

puis, la maladie du roi, on devait s'y attendre, a donné naissance à de sinistres rumeurs qui courent le pays. On a trouvé du sang près de son sérail, on a aperçu, de nuit, quelqu'un dans sa cour même, et tous les chefs de faire du zèle et de crier à la sorcellerie. On va même jusqu'à désigner l'auteur de ces maléfices ; et le Ngambéla, qui a virilement lutté, se sent débordé. Heureusement que Litia vient de partir pour Léalouyi. Mais arrivera-t-il à temps ? Aura-t-il le courage de la lutte ? Demandons ardemment à Dieu que cette maladie du roi ne soit pas l'occasion d'exhumer les coutumes sauvages du vieux paganisme !

Coillard dut rester à Séchéké du 4 octobre au 13 novembre ; était-ce mauvaise volonté ou duplicité du roi qui, attendant les Éthiopiens, retardait le plus possible le départ des canots qui devaient ramener le missionnaire ?

Coillard ne put partir qu'en pleine saison des pluies ; les orages succédaient aux orages, tous ses effets furent mouillés, ses bagages avariés ; à plusieurs reprises des canots chavirèrent, ce qui occasionna de grandes pertes. « Jamais encore je n'ai fait un voyage aussi malheureux, » dit-il ; il appela lui-même ce voyage « un désastre ». Sa santé semble en avoir été définitivement ébranlée.

Le mardi 8 décembre 1903, arrivé à Léalouyi, enfin[1] ! Toute la petite colonie de Léalouyi était, avec les enfants de l'école, nos chrétiens et d'autres, au débarcadère du canal. Le roi aussi m'attendait avec son équipage et, après les salutations, il me conduisit chez moi par un chemin fraîchement fait. Il s'est affublé d'une robe de chambre de soie brochée, très riche et très chaude ; mais à peine dans ma chambre il me demanda de la déposer pour endosser une

1. Journal de voyage impr. dans *J. M. E.*, 1904, 1er sem., p. 181 et suiv.

simple jaquette d'alpaga gris. Après le goûter, il retourna chez lui pour faire place aux chefs de tous grades et à d'autres gens de la capitale, qui étaient venus me saluer, eux aussi. Les premiers jours, il en vint un peu de partout. C'était d'abord la visite d'un homme et d'une femme endimanchés et aux figures rayonnantes. Ils déposaient devant moi deux grands vases remplis de nourriture. « Tu ne me reconnais pas, dit la femme ? » — « Oh ! oui. » C'était la sœur de la femme de Sémonja, qu'un affreux accident avait amenée ici il y a dix mois : un grand pot d'eau bouillante avait éclaté sur le foyer et lui avait horriblement brûlé toute la partie supérieure du corps. Volla l'a pansée, je ne faisais guère qu'assister et exhorter la pauvre créature. Elle s'est guérie et sa reconnaissance, comme celle de son mari, est quelque chose de très touchant. Elle est si rare, ici, la reconnaissance !

Malheureusement, j'avais de nouveau contracté un gros rhume. Ma tristesse était grande de ne pouvoir pas même aller à l'église saluer le nombreux auditoire qui la remplissait. J'étais étendu sur mon lit, la porte ouverte, quand entrèrent, sans se faire annoncer, une troupe de vieilles femmes. « Nous sommes venues te saluer, nous, tes vieilles des cuisines du roi. Tu es revenu, notre père, merci ! »

Les femmes du harem royal et d'autres vinrent à leur tour, mais aucune visite ne me fit autant de plaisir que celle des vieilles des cuisines. Je suis sûr que, si je le leur avais demandé, elles m'eussent chanté de bon cœur avec leurs voix fêlées, leur cantique : « Mon Dieu est amour. »

CHAPITRE XVIII

LA FIN

1903-1904

Le tabernacle vieillit. — Les Éthiopiens. — Pressentiments. — Hostilité déclarée. — Reproches au roi. — Difficultés à l'école. — Un vieil arbre. — Une scène insultante. — Rejeté comme Saül? — Retraite à Séfoula. — L'amour. — A Nalolo. — Lutte avec les évangélistes. — Heures d'angoisse. — Aux Mafoulos. — Une page noire. — L'Ascension. — La dernière maladie. — Enterrement à Séfoula. — Testament.

« Nous savons ce que l'année qui finit emporte avec elle ou nous laisse de bénédictions, d'épreuves et d'expériences, écrivait Coillard le 1er janvier 1904[1]. Que nous apporte celle qui commence? Qui de nous, qui de nos amis qui la salue avec espérance, en verra la fin?

« Depuis mon retour, je n'ai pas été bien du tout; de nouveau un gros rhume m'a mis à bas pendant ces trois ou quatre semaines. Et puis, je me sens fatigué, le moindre effort me coûte et m'abat. On me dit et je me dis que c'est la réaction de tous ces voyages de dix mois; mais, au fond, c'est le tabernacle qui vieillit et je le sens.

« C'était doux de revenir ici. J'ai été bien entouré. Ce sont nos Éthiopiens qui ont fait contrepoids, une écharde en la chair sans doute, pour m'empêcher de m'élever. »

---

1. A M. Édouard Favre, Léalouyi, 14 décembre 1903, impr. dans les *Nouvelles du Zambèze,* 1904, p. 34 et suiv.

Dès longtemps la question des Éthiopiens préoccupait Coillard[1]. En 1900, il écrivait au Comité[2] :

« L'*éthiopisme,* vous en savez l'historique. Déjà, pendant mon séjour en Europe, les évangélistes mécontents, Jacob et Willie avaient secrètement fait, avec le roi Léwanika, les plans d'une grande école. Elle devait être fondée ici même, à la capitale.

« Bien que Jacob soit mort, Willie a donné une grande extension à ce projet. Il ne s'agit plus simplement d'une école primaire, mais d'une école normale pour les jeunes gens, d'une autre pour les jeunes filles où l'on étudiera surtout l'anglais, d'une école industrielle et d'une église. S'ils s'établissaient dans une partie quelconque du pays, je m'en réjouirais de tout mon cœur, car, après tout, ce sont nos enfants et ils travaillent à la réalisation d'une grande idée. Malheureusement, c'est ici même qu'ils s'établissent et cela dans un esprit de rivalité, d'hostilité même et de parti qui leur donne une grande puissance. Ils sont sûrs de l'appui du roi et des chefs.

« Et qu'on ne traite pas la question de haut, comme si ces noirs ne pouvaient pas mener une grande entreprise à bonne fin : ce serait se tromper singulièrement. Willie est extrêmement populaire ici, d'abord parce qu'il est noir, et grâce à son caractère aimable, insinuant, je dirais même rusé, ce qui n'est pas une mauvaise qualité dans notre monde africain. C'est un maître d'école des plus capables, un bon évangéliste et un vrai chrétien, malgré toutes ses verrues.

« La question se pose : sommes-nous en mesure de soutenir même le premier choc de cette terrible concurrence?

---

1. Voy. ci-dessus p. 445-447, 464-466 et 516.

2. Léalouyi, 1er novembre 1900, impr. dans *J. M. E.*, 1er sem., p. 212-213.

Non, loin de là. Nous sommes mal outillés en matériel d'école, comme en hommes. »

Coillard semble avoir conçu dès l'origine, à l'égard des plans de Willie, une véritable terreur, comme s'il eût eu le pressentiment que ce retour de Willie et la lutte avec l'éthiopisme devaient jouer un rôle important dans sa destinée[1].

Le 1er décembre 1900, il écrivait dans son journal, à propos de l'éthiopisme :

Que ce fantôme me fait peur! Dieu permettra-t-il que nous ayons travaillé pour rien?

Le 30 septembre 1902[2] :

« L'horizon s'assombrit. Voilà décidément les Éthiopiens qui nous arrivent. J'avais cru que Dieu m'épargnerait cette cuisante épreuve. Il juge bon d'assombrir ainsi le soir de mon ministère, peut-être pour me maintenir dans l'humilité, m'enseigner à prier et augmenter ma pauvre foi. »

Le 3 octobre 1902[3] :

« Voici les Éthiopiens qui vont quitter le Lessouto pour venir ici. Oh ! quelle écharde au lieu du réveil que nous attendions. Je me sens abattu et las. La lutte me fait peur. »

Enfin, le 4 octobre 1903[4] :

« Je frémis à la pensée de la lutte et de la lutte avec un de nos enfants en la foi qui s'est tourné contre nous. »

---

1. Le mouvement éthiopien ne fut qu'une crise tout à fait passagère ; déjà en juin 1906, la Conférence écrivait : « L'église éthiopienne n'existe plus au Zambèze. » Voy. *J. M. E.*, 1906, 2e sem., p. 333.

2. A Georges Appia.

3. A Alfred Boegner.

4. A M. et Mme Burckhardt-Zahn.

La lutte s'engagea, même avant l'arrivée de Willie à la capitale. Celui-ci était accompagné de trois membres de la famille de Léwanika qui étaient allés au Sud pour leur éducation et qu'il avait gagnés à sa cause, ce qui devait lui assurer un grand prestige. Il comptait arriver à Léalouyi avant Coillard, mais ils se rencontrèrent fortuitement à une station de chemin de fer, près de Bloemfontein ; Coillard voulut avoir avec lui une explication, mais il ne put pas la pousser jusqu'au bout ; Willie s'y déroba, disant que le train allait partir.

Coillard lui écrivit, en arrivant à Séchéké, « une lettre de conciliation » :

« Je le suppliai [1] de ne pas apporter le trouble à Léalouyi, mais l'assurai que s'il s'établissait, avec les siens, là où le champ était libre, nous pourrions travailler en bonne harmonie et prier les uns pour les autres. Il me répondit, le jour même de mon arrivée, par une lettre d'insultes. »

« Si c'était un ennemi qui m'eût fait cela, j'eusse pu le supporter », dit Coillard, indiquant par là que le coup que venait de lui porter Willie dépassait sa force de résistance.

M. Adolphe Jalla[2], qui s'était rendu à Séoma, apprenant que les Éthiopiens montaient à la capitale, y revint lui-même et arriva le même jour qu'eux, soit le 12 octobre. Les Éthiopiens s'établirent sur un petit monticule tout près de la capitale. M. Jalla, d'accord avec Coillard, avait déclaré au roi qu'à Léalouyi même il devait choisir entre les Éthiopiens et eux, et que les missionnaires ne consentiraient pas à lutter avec les nouveaux venus.

Le roi ayant paru d'abord prendre le parti des missionnaires, M. Adolphe Jalla crut pouvoir revenir à Séoma pour examiner diverses questions relatives à l'établissement de l'école industrielle.

---

1. Lettre à M. Édouard Favre, Léalouyi, 1er janvier 1904, impr. dans les *Nouvelles du Zambèze*, 1904, p. 34. La lettre à Willie, datée de Séchéké du 8 octobre 1903, a été publiée par Mlle C.-W. Mackintosh, *Coillard of the Zambesi*, p. 439.

2. M. Ad. Jalla, à son retour d'Europe (voy. ci-dessus p. 524), avait repris son poste à Léalouyi, en septembre 1903.

« C'est là, écrit Coillard [1], que nous nous sommes rencontrés et que nous sont arrivées les nouvelles que les Éthiopiens emportaient tout devant eux et faisaient des conquêtes. Notre école se vidait. Nos chrétiens semblaient terriblement ébranlés, même nos évangélistes nous donnaient du souci. Nous décidâmes qu'Adolphe retournerait immédiatement. Je suivis avec les canots, finissant ainsi le voyage le plus fatigant et le plus désastreux que j'aie jamais fait. Le roi prétendait m'attendre. Ce n'était que pour gagner du temps et jouer le dernier acte de la comédie. »

A mon arrivée, le roi fit une grande démonstration. Il m'attendait, avec son équipage et une foule de gens, pour me recevoir et m'amener chez moi. Le surlendemain, il vint me parler de la question brûlante des Éthiopiens. Il me dit qu'il se trouvait dans l'embarras parce qu'il les avait appelés, ne sachant pas qu'ils s'étaient séparés de nous, et maintenant il ne pouvait pas les renvoyer. Que faire?

Je lui dis que nous ne demandions pas du tout qu'il les renvoie, que le pays est très vaste et que l'on peut aisément les placer là où il n'y a encore aucun missionnaire, en dehors de notre sphère d'influence. Mais que, comme ils s'étaient mis, vis-à-vis de nous, sur un pied d'hostilité, nous objections à ce qu'ils s'établissent entre nous et le village, ce qui ne manquerait pas de troubler la marche de l'œuvre. J'insistai donc sur la nécessité de leur donner un champ de travail qui fût le leur. Le roi approuva fort, de même que Ngambéla, et promit de se conformer à mon avis et de ne les laisser, sous aucun prétexte, s'établir à la capitale; MM. de Prosch, Volla et Adolphe Jalla étaient présents.

Il ne se passa pas quatre jours et Ngambéla vint me dire

---

1. A Alfred Boegner, Léalouyi, 21 décembre 1903.

que le roi, au mépris de sa promesse, avait cédé aux instances des Éthiopiens et que, non seulement il avait consenti à ce qu'ils restassent où ils étaient, mais qu'il devait, ce jour-là même, les introduire et les présenter aux chefs et par eux à la nation, et que c'était lui, Ngambéla, que le roi avait chargé de le faire, malgré ses protestations. C'est pourquoi il sentait le besoin de m'avertir. Je l'en remerciai, mais j'étais trop peu bien pour aller au village ce jour-là, et puis la sagesse m'imposait de ne pas me montrer trop effrayé de la tournure que prenaient les choses.

Le lékhotla ne put pas se réunir ce jour-là et la présentation n'eut pas lieu.

Je me fis annoncer pour le surlendemain (16 décembre). J'étais accompagné d'Adolphe Jalla, de Volla et de Bouchet. Le roi nous reçut chez lui. Il était évidemment étonné de me voir le visiter, malade comme je l'étais. Je lui dis que je venais pour affaires et, après avoir fait appeler Ngambéla, je demandai compte des rumeurs qui m'étaient parvenues et que, cyniquement, il avoua vraies. Je le mis alors en présence de sa fausseté et de ses mensonges dans toute cette affaire et je lui dis solennellement que, puisque son amitié cachait ainsi un poignard sous son manteau, je n'y croyais plus. Je lui rendrais désormais le respect dû à son rang, mais, comme ami, c'était fini, je ne pouvais plus avoir la moindre confiance en lui. Puis je me levai et je le saluai. Pris par surprise, il était tout ébahi : « Mais comment, fit-il, vous partez? et nous ne nous sommes pas salués. » Et, tremblant d'émotion, il me tendit la main. Je passai outre, mes collègues me suivirent.

Nous n'étions pas partis depuis dix minutes que le Ngambéla accourait hors d'haleine, venant me dire de la part du roi : « Je vous en prie, ne m'abandonnez pas! Que faire sans vous? Tout est réglé : les Éthiopiens ne s'éta-

bliront pas à la capitale, mais iront près des Mafoulos. — C'est décidé, ajoutait Mokamba, il ne discutera plus avec eux. »

Le 1er janvier 1904, Coillard écrivait[1] :

« Les Éthiopiens sont encore ici, sonnant leur cloche quand nous sonnons la nôtre et faisant une propagande où la calomnie paraît jouer le principal rôle.

« Vous l'avouerai-je? J'ai passé par une série d'expériences très caractéristiques. Les Éthiopiens m'ont d'abord fait peur. J'ai tremblé, surtout pour notre école. Puis une crainte m'a saisi, c'est le danger que dans toute cette question notre personnalité — je parle de la mienne — ne joue un rôle trop important. J'ai demandé à Dieu la grâce qu'avait saint Paul de pouvoir se réjouir de ce que Christ était prêché, lors même qu'il l'était dans un esprit de dispute. J'en suis arrivé à me ressaisir, à retrouver le calme et la confiance. Que sont, après tout, l'hostilité et les machinations des hommes et l'habileté de l'ennemi à se servir même des enfants de Dieu pour entraver la cause du Roi des rois? Dieu n'a-t-il pas mis le sable comme limite aux vagues de la mer? Et ne peut-il pas dire aussi à la malice de l'homme : « Tu iras jusqu'ici, là s'arrêtera la fureur de tes vagues? »

« Ce qui importe, par-dessus tout, c'est la gloire de Dieu. Père glorifie ton nom! Glorifie-le par nous, malgré tout. Voilà où j'en suis. »

18 janvier. — Aujourd'hui encore, on parle de maisons qu'on bâtit pour les Éthiopiens aux Mafoulos, mais, en attendant, ils sont toujours ici à la capitale. Nous ne pouvons pas aller plus loin dans nos concessions.

---

1. A M. et Mme Édouard Favre, Léalouyi, 1er janvier 1904, impr. dans les *Nouvelles du Zambèze,* 1904, p. 35.

Le 10 janvier eut lieu le baptême de trois élèves de l'école biblique, une lueur dans ces jours sombres.

La discipline à l'école devenait toujours plus difficile à maintenir et des discussions survinrent avec les évangélistes.

12 février 1904. — L'esprit qui règne à l'école est un souffle du démon. Elle est devenue ingouvernable. Je n'ai jamais vu chose pareille. Si M[lle] Kiener fait une observation à l'un des grands, toute l'école s'insurge et chacun de crier et de faire toute espèce de remarques des plus impertinentes. J'ai la tristesse dans l'âme. C'est plus grave que je ne puis le dire. Que faire? que va devenir notre école? Nous sommes redevables de tout cela aux Éthiopiens.

18 février. — J'ai eu des attaques de fièvre depuis mon retour des Mafoulos (15 février). J'ai essayé, hier, de donner une leçon de chant, mais j'étais tellement énervé, que je n'aurais pas dû le faire. Ils chantent si mal et font si peu d'efforts! Autant c'était un plaisir au Lessouto d'enseigner le chant, autant, ici, c'est une corvée.

Les scènes violentes se renouvellent à l'école. Un esprit d'hostilité et de révolte se répand parmi tout le personnel noir de la station.

Le 7 mars, Coillard écrit à un ami[1] :

« Les épreuves, quelle qu'en soit du reste la nature, sont l'engrais de la vie spirituelle. Quelqu'un, ce me semble, doit l'avoir dit, mais mieux que cela. Quant à moi, je me sens comme un vieil arbre sec et isolé que la cognée semble avoir oublié au milieu d'un abatis. Ma génération s'en va; de mes anciens condisciples, plus un n'est à l'œuvre. Le monde se vide; mais c'est heureux que je sache, comme le

1. A M. Théodore Vernet.

dit Rutherford, qu'il se vide pour le ciel, et que ce qui nous détache d'ici nous attire Là-Haut.

« Une de nos grandes préoccupations, le poids que nous portons sur notre cœur, c'est l'œuvre elle-même. Nous soupirons — oh! combien ardemment! — après le mouvement des os secs. Nous crions à Dieu et nous attendons!

« Quand nous lisons les grandes choses que Dieu a faites à Livingstonia et dans l'Ouganda, pour ne parler que de notre Afrique malheureuse, nous sommes tristes. Dieu nous visitera aussi. Je suis humilié et émerveillé. Quelles grandes choses le Seigneur a faites là-bas! Et pourquoi pas chez nous? Ah! ce réveil, quand viendra-t-il?

« Avec les missionnaires du Bas-Zambèze, de Blantyre, du Nyassa et du lac Bangouéolo, nous avons formé une union de prière et j'y suis entré de toute l'ardeur de mon cœur. J'ai plus de foi dans les prières des autres que dans les miennes. Je sais bien que l'Esprit de Dieu en nous — quand nous prions réellement — nous inspire les prières (Rom. VIII) que Jésus lui-même présente au Trône de la grâce. Mais je ne suis pas un homme de prière et je voudrais l'être. Je suis encore à l'A B C, je crains. Un frisson m'a saisi l'autre jour en méditant dans une réunion d'église sur ces terribles paroles à Laodicée : « Tu as le bruit de vivre, mais tu es mort ! » O mon Dieu! Quel abîme entre être et paraître ! »

Le 15 mars, le roi partit pour les Mafoulos ; le 17 mars, Coillard s'y rendit ; le roi était si prévenant, si plein d'égards, que Coillard en conçut des craintes. En effet, le samedi 19 mars, le Ngambéla amenait à Coillard deux jeunes gens qui déclarèrent au vieux missionnaire, d'une façon insultante, qu'ils voulaient quitter son école pour aller chez Willie.

« Et que dis-tu, toi, me dit le Ngambéla? » — « Que veux-tu que je réponde à de telles insultes? Je trouve étrange que le

roi et toi vous cherchiez mon consentement pour cette brèche que vous faites à notre école. Soyez-en sûrs, avec l'esprit de ces jeunes gens-là vous irez loin, plus loin que vous ne pensez. La parole de Dieu le déclare et nous l'avons souvent vu : « L'orgueil va devant l'écrasement et la fierté d'esprit devant la ruine ! » Ils se levèrent et partirent. Un moment après, leur salut royal dans la cour de Léwanika me disait que le roi avait donné son assentiment et ainsi consacré une des premières victoires de l'éthiopisme. C'est une fuite par laquelle notre école va se vider.

Le soir (19 mars), de Prosch est arrivé de Maboumbou. Le roi l'a reçu aussi. Après le dîner, ce dernier nous a accompagnés à notre chambre et là, nouvel entretien sur le même sujet. Le roi a déclaré qu'il était vaincu par toute cette jeunesse qu'il essaie, malgré elle, de retenir à notre école. Tous se plaignent de ne rien apprendre parce qu'ils n'apprennent pas l'anglais. Ils savent très bien la Bible, oh!... et d'autres choses. Mais qu'est-ce que cela? C'est l'anglais qu'il leur faut, et l'anglais nous ne voulons, nous ne pouvons pas le leur donner.

Je reprochai au roi son manque de véracité et, m'appuyant sur des faits, je le rendis responsable de cet état de choses. C'est lui, de fait, qui a ruiné notre école. Aussi, qu'il le sache, il recueillera ce qu'il a semé. L'esprit d'insubordination et l'orgueil effréné de toute cette jeunesse qu'il ne peut plus gouverner se tourneront contre lui. Oh! le mensonge chez cet homme! Tout cela, il l'a voulu ; il joue la comédie en prétendant le contraire, et les jeunes gens le savent.

Les Mafoulos, dimanche 20 mars 1904. — J'ai prêché sur Félix, Festus et Agrippa. Grand auditoire d'hommes.

Le Ngambéla a montré de l'humeur, toujours au sujet des garçons qu'il va conduire chez Willie, en se mettant le matin entre le roi et moi, en me tournant le dos sans me saluer, ce

qu'il n'avait encore jamais fait. On a écouté la prédication du matin, suspendu à mes lèvres. Je sentais que je tenais mon auditoire.

Mais j'ai fait, ce jour-là, une grande expérience : c'est que je ne sais pas prêcher, prêcher avec simplicité, laisser parler Dieu par sa parole. Il y a trop du moi, et trop de l'effet extérieur, physique, dans ma prédication. C'est toute une perspective qui s'est ouverte devant moi.

Je suis rentré lundi (21 mars) à midi, à Léalouyi. Mlles Kiener et Amez-Droz en étaient parties pour Séfoula.

« Ma dernière visite à Léwanika[1] m'a fait de nouveau toucher du doigt le danger que court notre école. Malgré tous les égards du roi pour ma personne pendant que j'étais son hôte, j'en suis revenu avec une grande tristesse dans le cœur. Mais, après tout, la tristesse qui nous jette auprès du Seigneur est une bonne tristesse et elle doit porter de bons fruits. Parmi les choses qui nous arrivent, il y en a beaucoup qui sont l'œuvre des hommes et l'inspiration du diable et que nous mettons sur le compte de la volonté de Dieu. Dieu les permet pour notre éducation; pour se glorifier en tirant le bien du mal, et pour accomplir ses desseins par les machinations mêmes de l'ennemi. Le méchant fait toujours une œuvre qui le trompe. C'est vous dire que nous ne perdons pas courage : il y aura une réaction. »

Coillard souffrit profondément de cette scène aux Mafoulos. Une fois, à Léalouyi, ses collègues le virent pleurer et, comme on s'enquérait du sujet de ses larmes : « Mon œuvre s'écroule avant moi, » dit-il[2].

---

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 8 avril 1904, dans *J. M. E.*, 1904, 2e sem., p. 36.

2. Lettre de la Conférence, dans *J. M. E.*, 1906, 2e sem., p. 333.

Dès lors, Coillard se demanda s'il devait encore continuer à prier pour Léwanika ou bien si Dieu, ayant rejeté celui-ci comme Saül (1 Sam. xvi, 1), lui donnait l'ordre de cesser de pleurer sur le roi. Assurément le coup fut trop rude pour lui et la maladie trouva une proie facile.

Les missionnaires de Léalouyi devaient aller passer les vacances de Pâques à Séfoula. M. Coillard s'y rendit le 26 mars. « Il était devenu encore plus affectueux que par le passé, il avait besoin de se sentir très entouré, » écrit M. Adolphe Jalla.

Séfoula, 30 mars 1904. — Enfin ici ! Il y a longtemps que je n'y étais pas venu, pas depuis le nouvel an 1901, si je ne me trompe.

L'aspect de la station avait beaucoup changé, la maison d'habitation de Coillard et l'église avaient été reconstruites.

Ce n'est plus mon Séfoula. Plusieurs de mes vieux amis ont commencé à venir me voir : c'est — je ne parle pas des chrétiens – Séfounga Nyambé qui est maintenant professant et qui montre du zèle, c'est Ngouana Moké qui vieillit. Il est tout rapetissé, le pauvre. Il venait tout seul, sans même un gamin pour le suivre. Il portait au bout d'un bâton un bidon de lait qu'il m'apportait. Il s'assit, en demandant permission, sur ma natte, me donna une forte poignée de main, et puis il commença à rappeler les vieux temps ; pour lui aussi, c'est l'âge d'or. Il n'en reste plus que des souvenirs agréables. Malheureusement, la poste venait d'arriver et je brûlais d'envie d'ouvrir au moins quelques-unes des enveloppes qui, je le savais, m'apportaient des nouvelles importantes. Je me vainquis pendant longtemps, causant aussi agréablement que possible de tout ce qui pouvait l'intéresser ou lui faire du bien. Puis je lui dis : « Mon ami, il faut que je dépouille ce courrier qui est très important et très

volumineux. » — « D'où viennent ces lettres ? du roi ? » — « Non, de chez nous, de mes amis, d'au delà des mers. » — « Et que disent ces lettres ? »

Je commençai le dépouillement. La grosse enveloppe noire du faire-part français ne pouvait pas manquer. A chaque courrier, je suis des cortèges funèbres. Voilà une lettre de M. Cartwright : la maison est commandée[1]. Ça me donne un coup, le sang me monte à la tête, je vois le spectre des dépenses, les difficultés du transport.

De Séfoula, Coillard écrivait[2] :

« Je pense souvent aux disciples fatigués, conduits à l'écart par le Sauveur, et là, au lieu du repos qu'ils rêvaient, nourrissant, sur l'ordre du Maître, les multitudes avec les cinq pains et les deux poissons qui devaient servir à leur propre repas. Ils n'y perdirent rien, car, plus ils donnaient, plus aussi la nourriture se multipliait et, en définitive, chacun des apôtres eut la surabondance, sa corbeille remplie. Et c'est encore le miracle que la grâce de Dieu répète de nos jours. Si le sentiment de notre pauvreté est parfois accablant, angoissant, si nous regardons souvent avec un véritable effroi le pain et le poisson qui ne nous suffisent pas à nous-mêmes, quand le Maître nous appelle à donner à manger à des foules affamées, c'est lui qui dresse la table dans le désert, qui y pourvoit et qui, rassasiant les autres, restaure en même temps notre pauvre âme languissante.

« Nous venons d'en faire, nous aussi, de nouveau, l'expérience. Notre cher ami Bouchet, se faisant l'interprète d'un désir flottant dans l'air, d'un besoin profondément senti par

1. La Zambézia du Cap avait décidé de donner une maison à Coillard ; elle n'arriva qu'après sa mort.

2. A Alfred Boegner, 8 avril 1904.

nous tous, nous invita, nous, de la Vallée, avec nos évangélistes, à une semaine de retraite pastorale (1er-6 avril). Il avait élaboré un programme dont le seul tort — si tort il y a eu — était d'être très chargé. Outre les services spéciaux du Vendredi Saint (1er avril) et de Pâques, nous avions trois études par jour, sans compter la réunion du matin, ouverte à tout le monde, et chacun de nous, missionnaires présents, nous avons été appelés à y contribuer. Voici, du reste, les sujets que nous avons abordés :

1° La résurrection, son importance eschatologique et son rôle dans la vie spirituelle du chrétien ;

2° La foi, l'œuvre de Dieu : Abraham, le croyant ;

3° Le rôle central de l'amour, en Dieu dont il est l'essence, en l'homme dont il est la raison d'être : Moïse, l'homme aimant ;

4° L'amour, agent actif de l'évangélisation du monde, accomplissant le reste des souffrances du Christ pour l'Église qui est son corps.

« Il s'est dit de bonnes et belles choses au cours de ces études; nos vues se sont élargies et des horizons nouveaux et inattendus se sont ouverts devant nous. Venant de la lutte, des eaux amères de Mara, avec nos tristesses et nos déboires, nous avons puisé avec joie à ces sources de salut, nous avons campé sous les frais ombrages d'Élim. De Prosch, avec ses trois causeries hygiéniques, nous a procuré une détente qui, pour nos évangélistes surtout, était d'une grande importance. »

Il est difficile maintenant de mettre par écrit toute la fraîcheur des impressions de ces beaux jours. L'étude des sujets que l'on m'avait donnés à traiter : la résurrection et son rôle dans le salut et dans la vie chrétienne, et le rôle central de l'amour en Dieu et en l'homme, a été pour

moi une source de grande puissance spirituelle. J'y ai mis toute mon âme.

Je me levai tous les jours, comme d'habitude, à trois heures du matin, pour me préparer, ce fut un temps béni.

Un jour, durant ces réunions de Séfoula, Coillard dit à M[lle] Kiener :

« Il me semble que je suis encore au bord et que je n'ai encore rien compris de l'amour de Dieu. »

« Et cependant, dit M[lle] Kiener, il nous transportait au ciel. »

Une agape, sous la forme d'un thé familier, un service solennel d'actions de grâces et la Cène ont terminé notre retraite, le mercredi soir (6 avril). J'ai parlé sur Ésaïe XII, 3, 4 : « Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources du salut. »

Le lendemain, tous partaient ; moi, je restai jusqu'au samedi pour me reposer et m'occuper de mon bétail qui meurt.

Le samedi 9 avril, Coillard se rendit à la résidence d'été de Mokouaé ; il y prêcha le dimanche ; le lundi, tandis qu'il se rendait à la station de Nalolo, auprès de M. et M[me] Lageard, il apprit que ceux-ci venaient de perdre leur petite Madeleine et, le lendemain, M. Coillard présidait à l'enterrement.

Le 13 avril, il rentrait à Léalouyi ; une terrible lutte l'attendait : les évangélistes menaçaient de se ranger du côté des Éthiopiens.

« La situation s'aggrave [1]. Ce qui est nouveau, c'est l'attitude de nos évangélistes.

« Je vous ai parlé de ces belles réunions de Séfoula — une

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 22 avril 1904.

retraite pastorale que nous avons eue, avec eux, pendant huit jours et de laquelle nous attendions beaucoup. Nous avions pourtant le sentiment que leurs cœurs n'étaient pas parfaitement au large avec nous, et, à cause de cela, nous avions remis la communion du jour de Pâques, à la fin de nos réunions. De Séfoula, ils devaient aller aux Mafoulos, où Adolphe voulait leur faire un cours d'introduction aux épîtres de saint Paul. Au thé d'adieu que nous eûmes ensemble, ils s'enquirent de la nature des leçons qu'on leur donnerait. Adolphe leur dit que c'était surtout pour étudier la Bible qu'ils étaient convoqués. « Si c'est pour la Bible seulement, dit l'un d'eux, je n'y vais pas. » — « Personne de nous n'ira, » reprit un autre. Nous causâmes avec eux ; Adolphe leur dit qu'en outre, ils feraient autre chose : de l'anglais, de l'arithmétique, etc., mais c'était surtout pour le cours biblique qu'ils étaient convoqués. Ils y allèrent tardivement, signifièrent à Adolphe qu'ils ne voulaient que de l'arithmétique, de l'anglais et rien d'autre, et, sur son refus de céder, ils s'apprêtèrent à partir et à retourner chez eux. Malheureusement, deux de nos jeunes frères interdirent à leurs évangélistes de prêcher ; dans leur pensée, cette interdiction ne portait que sur le dimanche suivant. Les évangélistes ne l'ont pas compris et ne veulent pas le comprendre ainsi ; ils veulent se croire destitués « mis à la porte » ; vous voyez d'ici toutes les complications qui ont suivi. On en a causé et on en cause encore au village, et le roi aussi s'en est mêlé.

« Tous les frères de la Vallée sont venus, le 20 avril, chez moi et nous avons étudié la situation. Un des évangélistes avait accompagné Adolphe. Les avis étaient partagés. La prudence a prévalu pourtant. Nous avons décidé d'adjoindre Volla à Adolphe pour l'aider et pour donner, outre le cours biblique auquel nous tenons, ce nouvel évangile qui s'appelle l'anglais. La conversation que nous eûmes avec le repré-

sentant des évangélistes et l'entretien que j'eus moi-même seul avec lui, me laissent peu d'espoir. Les évangélistes se sont liés par serment ; en frapper un seul, c'est les frapper tous. Il est impossible de calculer les conséquences de la défection de nos évangélistes, c'est une débâcle, la ruine complète de notre œuvre. Je vais à Maboumbou, pour quelques jours, en visite ; mon but est surtout de voir, moi seul, les évangélistes qui sont là chez l'un d'eux, Paul. Je passe des nuits sans sommeil (És. v). Sans doute, il y aura réaction et beaux jours, mais je ne serai plus ici pour le voir. »

« J'ai donc été à Maboumbou vendredi dernier (22 avril)[1]. Le lendemain matin, tous les évangélistes qui s'étaient donné rendez-vous chez Paul vinrent me saluer. Ils revenaient des Mafoulos, avaient nettement refusé nos offres de quatre semaines d'études sous la direction d'Adolphe et de Volla ; ils avaient définitivement pris congé d'Adolphe et s'en retournaient chez eux. La situation ne pouvait pas être plus grave. Ils étaient animés d'un si mauvais esprit qu'on pouvait maintenant s'attendre au pire. Et s'ils méprisaient ainsi notre autorité, qu'allions-nous faire ? Je les pris à part, moi seul, sous un arbre, et j'eus un entretien avec eux. Dieu me donna la grâce de leur parler avec fermeté, avec fidélité, mais avec mon cœur aussi. Ils protestaient de leur attachement à la Bible, mais ils voulaient surtout de l'anglais. Je leur dis que je ne doutais nullement de leur attachement à la Bible — autrement ils ne seraient pas dignes de leur vocation et leur vie spirituelle ne pouvait que dépérir — mais que, par leurs paroles et leur conduite surtout, ils faisaient croire tout le contraire, à ceux qui ne les connaissaient pas. Pourquoi n'avoir pas accepté avec empressement le cours

---

1. Lettre à Alfred Boegner, Léalouyi, 29 avril 1904.

d'Adolphe et nous avoir demandé des leçons en plus? La destitution qui les avait frappés me fut aussi lancée à la figure, et ils me dirent que, puisqu'il ne leur était plus permis de prêcher l'Évangile même chez eux, ils devaient chercher ailleurs la liberté de le faire, etc... Bref, après leur avoir dit franchement que, s'ils voulaient passer aux Éthiopiens, ils ne nous cherchassent pas querelle pour couvrir leur retraite, et surtout, après avoir flétri le serment qui les lie, je leur montrai le scandale de leur folle conduite, je les conjurai de ne pas détruire l'œuvre de Dieu déjà si difficile : « Vous avez plusieurs maîtres, mais après tout vous n'avez qu'un seul père. Je vous parle comme à mes enfants que j'ai enfantés et que j'affectionne. Suivez mon conseil. »

« Ils me demandèrent un peu de temps pour considérer ce que j'avais dit. Ces heures d'attente, je les passai seul dans la brousse. Dieu connaît mes angoisses et mon agonie. Ils revinrent après le goûter et m'annoncèrent qu'ils allaient retourner aux Mafoulos, chez Adolphe. Ils voyaient leur conduite sous un jour tout nouveau : « Mépriser les conseils d'un vieillard, c'est se perdre. » Nous nous mîmes à genoux et bientôt ils reprenaient le chemin des Mafoulos. Depuis lors, ils se sont mis à l'étude de la Bible avec entrain, me dit Adolphe, prennent des notes, etc... et les leçons durent, avec de courts intervalles, de 8 heures du matin à 10 heures du soir. Volla est allé prendre sa part du travail. J'aurais voulu le faire, moi, mais on ne me le permet pas, pour raison de santé. Il faut bien que j'obéisse à mon tour.

« Dimanche, Adolphe a fait prêcher l'après-midi un des « destitués » de sorte que tout est rentré dans l'ordre. Oui. Mais l'avenir est gros d'orages. Et jamais, plus que maintenant, nous n'avons eu autant besoin de devenir prudents, sages et surtout aimants. Nous avons de l'amour; mais il faut que nous devenions aimants, que l'amour devienne

toujours plus la force motrice de notre ministère et de notre vie. »

Je suis plein d'anxiété tout en bénissant Dieu de nous avoir, encore cette fois, délivrés et fait échapper à une catastrophe. Mais personne ne saura jamais les luttes et les angoisses qui m'ont labouré l'âme pendant ces heures d'attente dans la forêt. Dieu entend les prières.

Le lundi matin, 25 avril, Coillard, encore à Maboumbou, eut une attaque de fièvre et d'ophtalmie. L'après-midi, il rentrait à Léalouyi et il reprenait le travail avec M[lles] Kiener et Amez-Droz, tandis que M. et M[me] Volla et M. Adolphe Jalla étaient aux Mafoulos, enseignant les évangélistes, dont les bonnes dispositions se maintenaient; le roi, au contraire, se montra très froid.

« Ma santé n'est pas toujours très bonne [1], mais elle n'est pas mauvaise, elle est indifférente, comme disent les Anglais. Généralement je suis bien, mais je deviens sensible aux changements atmosphériques, et c'est ce qui m'a valu la bronchite qui s'est cramponnée à moi pendant tout mon voyage de l'an passé et depuis. Ce qui me désole, c'est de voir comme un rien me fatigue. J'ai peine à surmonter l'aversion que j'éprouve pour toute espèce de travail, manuel surtout, qui demande un effort. Mais j'aime la prédication et l'évangélisation, cela me reste. Je m'accuse bien de paresse, mais, il faut que je le reconnaisse, je ne suis plus jeune et je le sens. Quand je vois Adolphe Jalla se tuer au travail et Volla le suivre tandis que, pauvre moi, je fais si peu, la tristesse me gagne irrésistiblement. Aussi

---

1. Lettre à M. et M[me] Édouard Favre, Léalouyi, 5 mai 1904, impr. dans les *Nouvelles du Zambèze*, 1904, p. 76 et suiv.

longtemps que j'ai la confiance de mes collègues, et un peu d'influence, due à mon âge, sur Léwanika et les natifs en général, je me sens encore à ma place ici et j'y reste. Quand je ne serai plus bon à rien ou que je ne serai plus utile, le Maître me le montrera, et alors, ou bien il me prendra à lui, ou bien j'irai... aux vieux fers.

« D'après ce que je viens de dire vous comprenez combien la vie devient solennelle à mesure que j'avance. Si Dieu me garde, dans trois ans il y aura cinquante ans que j'ai été consacré au saint ministère ; c'est une grâce qui n'est pas accordée au grand nombre des serviteurs de Dieu, en mission j'entends. Mais c'est dire que toute ma carrière est maintenant derrière moi. Ah ! que je voudrais pouvoir la recommencer, mais la recommencer avec mon expérience accumulée ! Hélas ! »

Le roi passa quelques jours à Léalouyi ; il vint voir Coillard, le 4 mai, et s'invita, le lendemain, à prendre un repas chez lui :

Je ne lui dis rien de ce que j'ai sur le cœur, je guetterai l'occasion ; je ne lui reprochai que sa froideur avec Adolphe et lui parlai des étranges fredaines de la reine de Séchéké. Il me remercia très poliment.

Le dimanche 8 mai, Coillard prêcha à Léalouyi sur Manassé (II Chron. XXXIII).

Le roi était là, avec passablement de gens. Il a eu l'air ennuyé. Après le culte, il ne m'a pas invité chez lui. Est-ce qu'il ne résultera donc rien de cette prédication ?

Jusqu'à la fin de sa vie, Coillard ne se lassa pas d'entretenir

des relations avec les membres de sa famille et se montra préoccupé de leur salut ; le 10 mai 1904, il écrivait à une nièce :

« Quand on connaît Jésus, on l'aime[1], et on voudrait que tout le monde le connût et l'aimât. La religion traditionnelle, celle que nous ont léguée nos parents, est vaine et trompeuse, s'il n'y a pas en nous le changement du cœur qui s'appelle la conversion. Si nous demandions aux païens qui nous entourent de devenir de bons protestants, de venir au culte et de faire leurs devoirs religieux, comme on dit, nous aurions foule. Mais nous demandons plus que cela, ou plutôt le Seigneur lui-même demande plus que cela. Il demande le changement du cœur. Quant aux formes religieuses, il dit : « Ce n'est pas celui qui me dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera au Royaume des cieux, mais seulement celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux. »

Le même jour, il écrivait à un neveu :

« Ici, je continue mon petit train de vie, mais je ne sais pas si je dis juste en parlant de mon petit train de vie, c'est, je crois, plutôt un grand train. En mission, nous ne mangeons pas le pain de la paresse. C'est le travail qui nous pousse, pousse, bon gré, mal gré.

« Je suppose que tu reçois et lis régulièrement le *Journal des Missions*. Non seulement c'est le moyen de se tenir au courant de ce qui se fait pour l'avancement du règne du Seigneur parmi les païens, mais c'est une lecture bienfaisante et intéressante. C'est de cette lecture qu'a surgi ma vocation, quand, tout petit, je lisais le *Journal* à ma bonne vieille mère.

---

1. A Mme Marie Bertrand, née Coillard, impr. dans *J. M. E.*, 1904, 2e sem., p. 139-140.

« L'autre jour, le roi est venu passer quelques jours ici, à sa capitale. Il est venu chaque jour me voir ou dîner avec nous. Il m'appelle son ami. Il est le mien si par « ami », on entend quelqu'un qu'on affectionne, car, en effet, j'ai une très grande affection pour lui, malgré tous ses travers, bien qu'il ne soit pas encore chrétien et qu'il semble plutôt s'éloigner de l'Évangile. Ça m'a fait plaisir de le voir un peu seul. Il nous a nourris de poisson frais. Le poisson du Zambèze est exquis et les Zambéziens pourraient en remontrer aux Vatels d'Europe pour le cuire. Le roi était si étonné de me voir en jouir qu'il me dit : « Eh bien ! je sais aujourd'hui que mon père aime le poisson comme un Morotsi, je m'en souviendrai. » Nous verrons.

« J'ai avec moi un des deux Boers que j'ai amenés de la Colonie [1] ; l'autre viendra plus tard, il est à Séchéké. C'est beau d'entendre ces jeunes gens prêcher l'Évangile aux noirs avec tant d'ardeur ! C'est plus beau encore de les voir se donner à nous comme ils le font et travailler avec tant d'amour ! Que la grâce de Dieu est belle quand elle brille dans un cœur et qu'elle illumine une vie ! Je ne m'étonne pas que saint Paul compare l'influence du vrai chrétien à un parfum, « le parfum de Christ qui donne la vie ! »

Lundi 16 mai 1904. — La semaine passée j'ai été souffrant et, le vendredi, j'ai eu une forte attaque de fièvre qui m'a jeté sur mon lit et m'a empêché de partir pour les Mafoulos, bien que le roi eût envoyé un bateau et des garçons pour me chercher.

Samedi, au point du jour, je suis parti pour les Mafoulos, un peu patraque, mais je suis allé quand même. C'était bon

1. MM. Brummer et Kleingbiel, du collège de Worcester, qui s'étaient offerts à Coillard comme ouvriers.

Ce matin un peu mieux, j'ai fait dire au roi que
j'irais déjeuner chez lui, il m'a attendu jusqu'à 8.30
mais je n'ai rien pu prendre. Je voulais lui parler,
mais il y avait tant de gens autour du Kashandi
et lui même était si peu bien avec son rhume de
cerveau, que je n'ai pas pu. — Je suis parti à 9.30
et 11.30 je débarquais à la station, rompu mais
assez bien. —

DERNIÈRES LIGNES DU JOURNAL INTIME DE COILLARD

de revoir Adolphe Jalla. Samedi est jour de congé pour toutes les écoles, mais j'ai vu nos évangélistes qui sont tous animés d'un excellent esprit. L'après-midi, nous avons été faire une série de visites.

Coillard vit, entre autres, le roi :

Ah! le pauvre homme, comme il a changé!

Après avoir fait, dans son journal, un tableau de la corruption qui règne à la cour, et « dont les blancs, malheureusement, donnent l'exemple », Coillard s'écrie :

Quelle horrible page noire je viens d'écrire; quand je pense à la réalité, je frémis d'horreur.

Le dimanche 15 mai, j'ai prêché sur l'Ascension :

Le fait historique de l'Ascension;

La manière dont elle s'est faite ;

L'entrée du Sauveur au ciel comme vainqueur (Ps. XXIV et Éph. IV, 8) ;

Assis à la droite de Dieu. Qui l'a vu? Témoignage des mourants, Étienne, Jean ;

Ce qu'il fait : grand prêtre, il offre son sang, il intercède, il distribue ses dons ;

Il vit. Il reviendra.

Le roi, malade, n'est pas venu. On écoutait avec une singulière attention et, plusieurs fois, j'ai eu de la peine à maîtriser mon émotion. Jamais on n'a mieux écouté. Mais que fait-on de tout cela? La veille, pendant une bonne réunion de prière, on a battu du tambour tout le temps, à la porte de la cour.

Après le culte, j'ai eu une crise comme vendredi : des vomissements, de la fièvre, j'ai été forcé de me mettre au lit.

Ce matin (lundi), je suis un peu mieux; j'ai fait dire au roi que j'irais déjeuner chez lui; il m'a attendu jusqu'à 8 heures et demie, mais je n'ai rien pu prendre. Je voulais lui parler, mais il y avait tant de gens autour du kachandi et lui-même était si peu bien, avec son rhume de cerveau, que je n'ai pas pu. Je suis parti à 9 heures et demie et, à 11 heures et demie, je débarquais à Loatilé, rompu, mais assez bien.

Ici s'arrête le journal intime. Le lendemain, mardi 17 mai 1904, Coillard écrivait encore deux billets aux missionnaires de Maboumbou ; ce sont les derniers messages de lui que nous connaissions ; l'un est adressé à M. Gustave Berger :

« J'ai un peu de fièvre, mais rien de sérieux du reste. Je suis debout, mais il m'en coûte d'écrire. J'ai été aux Mafoulos dimanche, entre deux accès de fièvre, mais ça va déjà mieux. »

L'autre est adressé au docteur de Prosch, en lui envoyant, pour son jour de naissance, une boîte d'instruments de dentiste :

« Je n'ai pas oublié votre jour de naissance. On a pris soin de m'en faire souvenir ; on sait que d'habitude, hélas ! j'ai l'infirmité d'être oublieux. J'ai prié pour vous, comme pour un frère bien-aimé, dont je connais les circonstances, les sentiments et les besoins, autant qu'un ami peut les comprendre. Dieu vous donnera encore de longs jours, et la grâce d'avoir une grande clientèle, c'est-à-dire une grande sphère d'action, une vaste influence et beaucoup de joie. Je citais à Mlle Kiener, Ésaïe LXVI, 5, je vous le passe : « Que l'Éternel montre sa gloire et que nous voyions votre joie. »

« Cher ami, j'ai été, à mon heure, un arracheur de dents ;

je puis vous assurer que je n'étais ni charlatan, ni menteur. Mais cette boîte m'est devenue un meuble inutile. Je vous la donne et, si vous deviez un jour avoir un successeur, vous la lui passeriez aussi. Voilà.

« Mon temps est fini.

« Je ne suis pas très bien, mais je pourrais être plus mal; ce sont seulement des accès de fièvre plus malencontreux que dangereux. Je ne suis jamais longtemps traînant l'aile. Du reste, ça va mieux.

« Merci de votre intérêt pour mon pauvre bétail[1]. Une attache de moins, elle n'était pas forte celle-là.

« Vous faites bien de faire des remontrances au roi. Écrivez-lui poliment, fermement et envoyez par un exprès.

« A vous de cœur. »

Coillard voulait encore lutter contre la maladie; dans la nuit du mardi au mercredi, il s'aperçut que l'hématurie commençait[1]. Le mercredi (18 mai) encore, au lieu de rester couché, il allait de son lit à son cabinet d'étude, se recouchait, faisait un marché, et cela en gémissant presque tout le temps. Il comprit que ce pouvait être grave et il fit appeler le docteur de Prosch, qui arriva le même soir. Il n'avait pas encore regagné son lit « parce que, disait-il, je crains de n'en plus sortir ». Sur ces nouvelles inquiétantes, MM. Volla et Adolphe Jalla, M[lle] Kiener et M[me] Bouchet arrivèrent le 19 mai. Le mal sembla bientôt céder et ceux qui entouraient Coillard reprirent l'espoir de le conserver; ils parlaient même d'un voyage en Europe qui lui serait imposé, dès que sa santé le permettrait. Cependant la faiblesse restait extrême et les douleurs très fortes.

Coillard espéra continuellement revoir le roi, mais Léwanika se contenta, à deux reprises, de faire prendre de ses nouvelles. Cela

---

1. Voy., ci-dessus, p. 547.

2. Le récit des derniers jours de Coillard est tiré des lettres de MM. Adolphe Jalla, Georges Volla et de Prosch (*J. M. E.*, 1904, 2[e] sem., p. 128 et suiv.; — *Nouvelles du Zambèze*, 1904, p. 77 et suiv.), ainsi que des témoignages de M[lle] Kiener et de M. le docteur Georges Reutter.

fut profondément douloureux à Coillard; le roi le fit ainsi souffrir jusqu'au bout, si bien qu'un missionnaire a pu dire : « C'est le roi qui l'a tué. »

Quoique la convalescence ne fût pas franche, le docteur croyait encore à la possibilité de la guérison : « N'y eussé-je pas cru, le malade m'aurait forcé à y croire, tant il m'arrachait de déclarations rassurantes. C'est à peine si j'osais lui dire, en passant, que son état était très sérieux. »

Coillard souffrait beaucoup.

« Qu'il est difficile, au moment de la souffrance, dit-il le dimanche, de se cramponner à quelque parole qui réconforte; la souffrance ne nous éloigne pas de Dieu, mais elle met comme un voile entre nous et lui. »

Ce fut dans la nuit du lundi 23 au mardi 24 que tout espoir de guérison disparut.

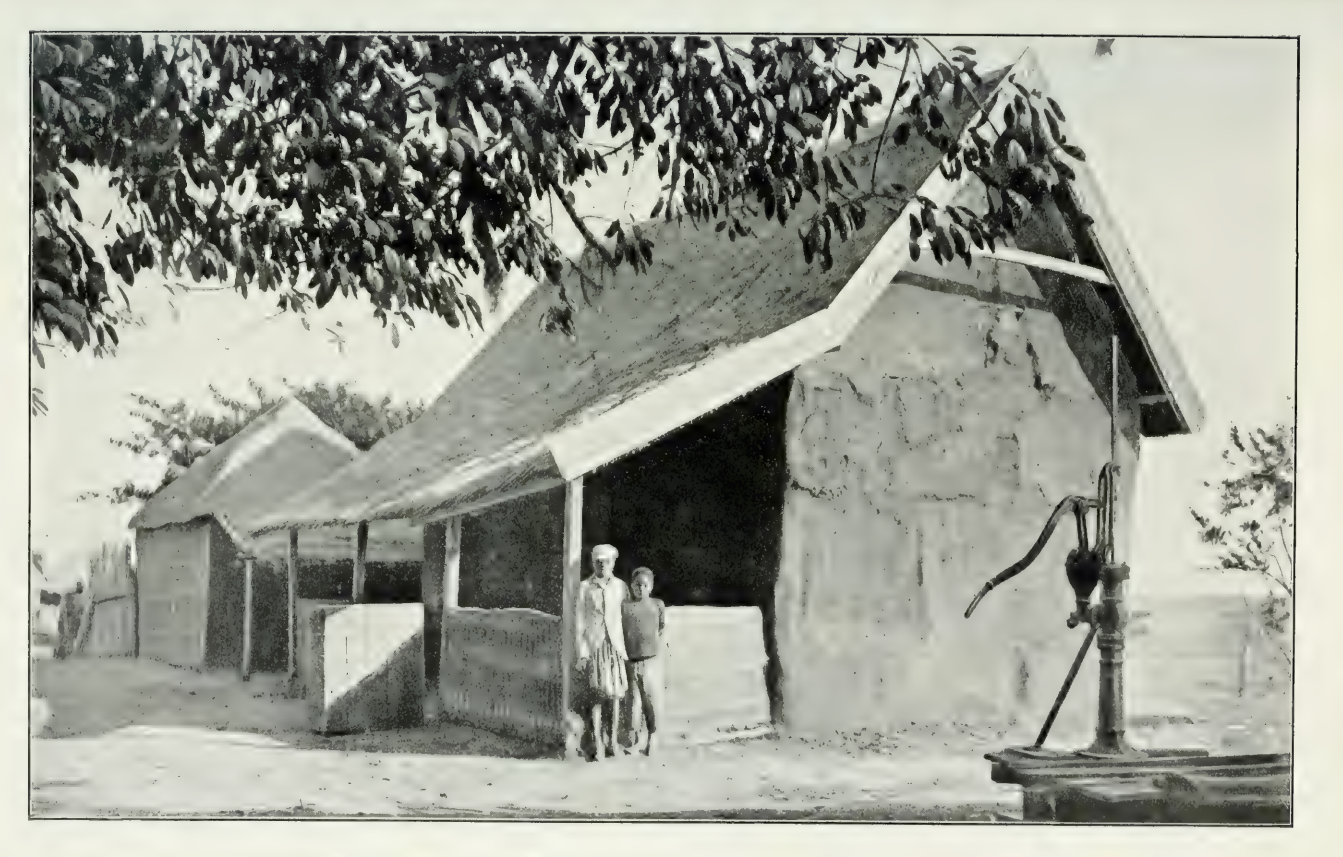
Coillard désirait-il vivre et ne pas quitter l'œuvre à un moment si grave? Eut-il de la peine à accepter la volonté de Dieu, quelle qu'elle fût? On peut le supposer, car le mardi soir, il dit à Mlle Kiener :

« Je viens de passer par un noir passage, la lutte a été bien grande, mais je crois que Dieu va me relever. »

Il montra ces deux textes fixés à la paroi : « L'Éternel est celui qui te guérit » et « La paix soit avec vous. »

« Dieu, dit-il, a encore du travail pour moi. Ma tâche n'est pas finie et Dieu me laisse encore. »

Et c'est ainsi qu'il s'endormit, tout à fait paisible, comme certain que Dieu le relèverait et le laisserait au travail; c'est cette certitude, conservée tant qu'il a eu sa connaissance, qui explique qu'il n'ait pas fait d'adieux.



LÉALOUYI — MAISON DE COILLARD, OÙ IL EST MORT

Nous ne devons pas chercher à pénétrer plus avant dans le mystère de ces longues heures, non pas d'agonie — il n'y en eut pas — mais de tête à tête avec Dieu ; il entendait « les chants de la nuit[1] » et l'ange qui venait murmurer à son oreille les messages d'En-Haut.

Quand comprit-il que sa fin était proche ? Le mardi soir 24, il dit à M. Adolphe Jalla :

« Nous ne devons pas aller à l'encontre de la volonté de Dieu. »

Faisait-il allusion à ses souffrances ou à sa fin ?

Le mercredi soir, M. Volla lui donna la main, puis, au bout d'un moment, croyant le déranger, il la retira ; alors Coillard le regarda et dit :

« Donnez-moi la main. »

Jusqu'au mercredi soir (25 mai), on peut dire que Coillard avait sa connaissance, bien qu'intermittente et atténuée. Ce soir-là, comme les missionnaires, après avoir chanté un cantique, allaient se retirer, il dit :

« Remerciez beaucoup toutes ces dames. »

Vers 10 heures et demie, il dit encore, très faiblement, à M. Volla qui voulait lui arranger ses coussins :

« Il ne faut pas me déranger. »

Tout le reste de la nuit, il sommeilla, ouvrant de temps en temps les yeux et regardant fixement M. Volla qui veillait.

Le jeudi 26 mai, c'était le coma ; cependant, à 6 heures du soir,

1. Voy., ci-dessus, p. 345.

comme le docteur approchait de ses lèvres une cuillerée d'eau : « *I don't want any*, » je n'en ai pas besoin, dit-il, et il se rendormit. A 9 heures, les missionnaires vinrent encore sur sa véranda, avec les garçons et les évangélistes, lui chanter un cantique sessouto : « Sur toi je me repose » ; de Prosch, qui était près de son lit, dit que, pendant tout le second verset, il regarda du côté de la véranda, mais, aussitôt après, il se rendormit profondément.

MM. De Prosch et Adolphe Jalla devaient le veiller. A 11 heures et demie, M. et Mme Bouchet et M. Huguenin arrivaient.

A 2 heures du matin — le vendredi 27 mai 1904 — Coillard laissa tomber sa tête sur sa poitrine ; il respirait beaucoup plus lentement, mais beaucoup plus facilement que la veille, sans râle aucun. Tous les missionnaires, avertis de l'approche de la fin, accoururent et se groupèrent autour du lit ; dans le fond de la chambre se tenaient les deux évangélistes de Léalouyi, celui de Séfoula et Imakoumbiri, le garçon de Coillard. Dehors, sur la véranda, étaient tous les garçons et les femmes du village. « A 3 heures moins un quart, écrit M. Volla, sans soubresaut, sans effort, nous entendions son dernier soupir. Oh ! ces moments où l'on attend encore une respiration ! Nous attendîmes près d'une minute dans le recueillement, puis de Prosch constata la mort. Après un moment passé à genoux, Adolphe Jalla mit la main sur les yeux de M. Coillard, mais ce n'était pas même nécessaire, il ne les avait pas rouverts. »

Le soir du même jour, l'enterrement eut lieu à Séfoula.

« Ce fut sous le grand arbre, à la lueur de la lune, que nous fîmes le service funèbre, au sein d'un recueillement profond, solennel, écrit M. Adolphe Jalla [1] : « J'ai rappelé brièvement les immenses services rendus par M. Coillard à ce pays, et comment il est parti, triste de l'endurcissement du peuple, des chefs et du roi. S'ils périssent, ce ne sera pas sa faute. Cependant, l'espoir l'a soutenu à travers les difficultés et les deuils. Pour le croyant, ce qui est pénible, ce n'est pas tant de mourir que de vivre. Je terminai par un appel aux croyants et aux inconvertis.

« Sémonja, chef chrétien envoyé par le roi, dit qu'en effet ce fut

1. Loatilé, 30 mai 1904, impr. dans *J. M. E.*, 1904, 2e sem., p. 132 et suiv.

M. Coillard qui procura la paix au pays ; il est triste de penser que le missionnaire n'a pas récolté ce qu'il a semé.

« Katéma, autre chef représentant le roi, témoigna de la tristesse du roi et de tous.

« Étienne Sémondji parla de l'amour de M. Coillard, du devoir de suivre ses traces et d'agir selon ses exhortations.

« Le docteur de Prosch dit que nous devons remercier Dieu pour le don qu'il a fait de ce fidèle serviteur à nous, à la Mission, et aux Zambéziens.

« M. Bouchet dit comment tout est fini pour M. Coillard ici-bas, mais pas pour toujours.

« Philippe termina par la prière.

« Entre les allocutions nous chantâmes.

« Est-ce que cette prédication muette, mais puissante, de la tombe de Coillard ne sera pas entendue ?

« Que Loatilé était triste à notre retour ! Comme tout nous semblait silencieux ! »

Deux jours après, M. Adolphe Jalla écrivait encore :

« M. Coillard nous disait sa certitude des victoires du Seigneur dans ce pays, mais il était profondément triste qu'il ne lui fût pas donné de les voir.

« Ne les verra-t-il pas, quand même ? Ces obstacles qui nous font gémir, il n'en souffre plus ; n'a-t-il pas eu la révélation du triomphe final ?

« Comme l'état de barbarie, dans lequel il a trouvé le pays, a passé, et cela surtout par son moyen, comme la paix et les progrès extérieurs ont remplacé le chaos d'il y a quinze ans, de même la paix intérieure, les progrès spirituels et le réveil succéderont à la torpeur actuelle. L'Esprit soufflera sur les ossements desséchés.

« Il le verra, il en jouira dans la paix du Sauveur, il en bénira le Maître qu'il a servi jusqu'au terme de sa vie.

« Lui et tous ceux qui ont semé avec larmes exulteront en voyant qu'ils n'ont pas travaillé en vain. »

A plusieurs reprises, Coillard avait exprimé l'espoir de mourir au Zambèze, en plein ministère actif et de reposer à côté de Mme Coillard.

Ces deux vœux d'apôtre et d'époux ont été exaucés.

Un autre désir était fortement enraciné dans son cœur de Français et de patriote : en tête de ses dernières volontés, rédigées le 3 mars 1903, à Léalouyi, au moment de partir pour son dernier voyage au Sud de l'Afrique, il écrivait ces lignes :

« Sur le seuil de l'éternité et en la présence de mon Dieu, je lègue solennellement aux églises de la France, mon pays natal, la responsabilité de l'œuvre du Seigneur au pays des Barotsis, et je les adjure, en son saint nom, de ne jamais y renoncer, ce qui serait méconnaître et renier la riche moisson réservée aux semailles qu'elles ont accomplies dans les souffrances et dans les larmes. »

Le Comité des Missions évangéliques, mis en présence de ce testament, a déclaré entrer pleinement dans la pensée de Coillard.

Courage donc, frères de France ; c'est honorer sa patrie et son église que de soutenir ceux qui portent l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre. Peut-être trouvez-vous que la tâche est lourde ? Elle est grande en effet.

Nous tous, d'autres nationalités, qui avons reçu du bien des Coillards, des Boegners, et de bien d'autres Français, nous voulons vous aider.

Après nous être consacrés nous-mêmes, ensemble consacrons nos enfants, ensemble consacrons nos biens à cette sainte cause de l'avancement du règne de Dieu dans le monde.

Ensemble enrôlons-nous dans la pacifique armée du Roi des rois.

Sous sa bannière, armés de foi et d'amour, ensemble, nous maintiendrons l'œuvre commencée, ensemble nous la développerons. Ensemble nous marcherons à de nouvelles et pacifiques conquêtes.



SÉFOULA — TOMBES DE M. ET DE Mme COILLARD

TABLE DES ILLUSTRATIONS[1]

1. Toutes les illustrations sont des reproductions de photographies ; celles qui ne portent pas de mention d'auteur ont été faites par Coillard.

CARTE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

A LÉRIBÉ

1882-1883

CHAPITRE II

DE LÉRIBÉ A MANGOUATO

1884

CHAPITRE III

DE MANGOUATO A LÉCHOMA

1884

CHAPITRE IV

LÉCHOMA, SÉCHÉKÉ, LÉALOUYI

1884-1885

CHAPITRE V

DE SÉCHÉKÉ A SÉFOULA

1885-1886

CHAPITRE IX

A SÉFOULA

1891-1892

CHAPITRE X

A LÉALOUYI

1892-1894

CHAPITRE XI

A LÉALOUYI — CHEZ KAKENGÉ — VERS LE SUD

1894-1896

CHAPITRE XII

EN EUROPE

1896-1898

CHAPITRE XIII

EN EUROPE

(*Suite*)

1898

CHAPITRE XIV

DU LESSOUTO A LÉALOUYI

LA « GRANDE EXPÉDITION »

1899

CHAPITRE XV

LA TOURMENTE

1899-1901

CHAPITRE XVI

A LÉALOUYI

1901-1902

CHAPITRE XVII

A LÉALOUYI — EN VOYAGE

1902-1903

NANCY-PARIS, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT


30

AFRIQUE SUD ORIENTALE

Echelle 1 : 7 000 000

BALOUNDAS
BALOUBALÉS
Zambèze
Sinde
Kakengé
MACHOUKOULOUMBOUÉS
LAC NYASSA
Libonda
Léalouyi
Loukona
Maboumbou
Naliélé
Séfoula
BAROTSIS
Nalolo
Sénanga
Séoma
Ch. de Ngonye
BATOKAS
Séchéké
Mambova
Kazoungoula
Chutes Victoria
Livingstone
Mparira
Léchoma
Stoffel
Gazouma
Linyanti
Pandamatenga
Déka
Zambèze
MACHONAS
Shiloh
Inyati
MATÉBÉLÉS
Boulawayo
Hope Fountain
Nyanikoe
Masonda
BANYAÏS
Mt Bohoa
Tati
BANYAÏS
L. NGAMI
GRAND MAKARIKARI
ROYME DE KHAMA
BAMANGOUATOS
BECHUANALAND
Kané
Palapchoué
Seleka
Chochong (Mangouato)
Limpopo
Goedgedacht
Zoutpansberg
Blauberg
Valdezia
SPELONKEN
Mochache
DÉSERT DE KALAHARI
Tropique du Capricorne
Sélénye
ROYME DE SÉCHÉLÉ
Marabastad
BAPEDIS
Gaberone
Kolobeng
TRANSVAAL
Sauls Poort
Béthanie
Magalies Bg
Pretoria
Johannesburg
Lourenço Marques
B. DELAGOA
Mafeking
Potchefstroom
Heidelberg
Vaal
Motito
Klerksdorp
Mamousa
Kourouman
Kronstad
ÉTAT LIBRE D'ORANGE
Bethléem
Harrismith
Winburg
Witzie's Hoek
Drakensberg
NATAL
Kimberley
Ledybrand
Léribé
Mt aux Sources
Bloemfontein
Thaba Ntchou
Cana
Thaba-Bossiou
Maserou
Morija
LESSOUTO
Makeneng
Mafeteng
Hermansburg
Inanda
Verulam
Pietermaritzburg
Durban
Smithfield
Bethesda
Amazimtoti
Bethulie
Carmel
Masitisi
Matatiélé
Ifoumi
Efafa
Orange
PAYS D'UMZILA
AFRIQUE ORIENTALE PORTUGAISE
Sofala
Zambèze
OCÉAN INDIEN
COLONIE DU CAP
Burghersdorp
St Augustin
Queenstown
Kei
King William's town
East London
Wellington
Worcester
Le Cap
Stellenbosch
Port Elizabeth

M. Chesneau